



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Bibliothèque historique de Diodore de Sicile

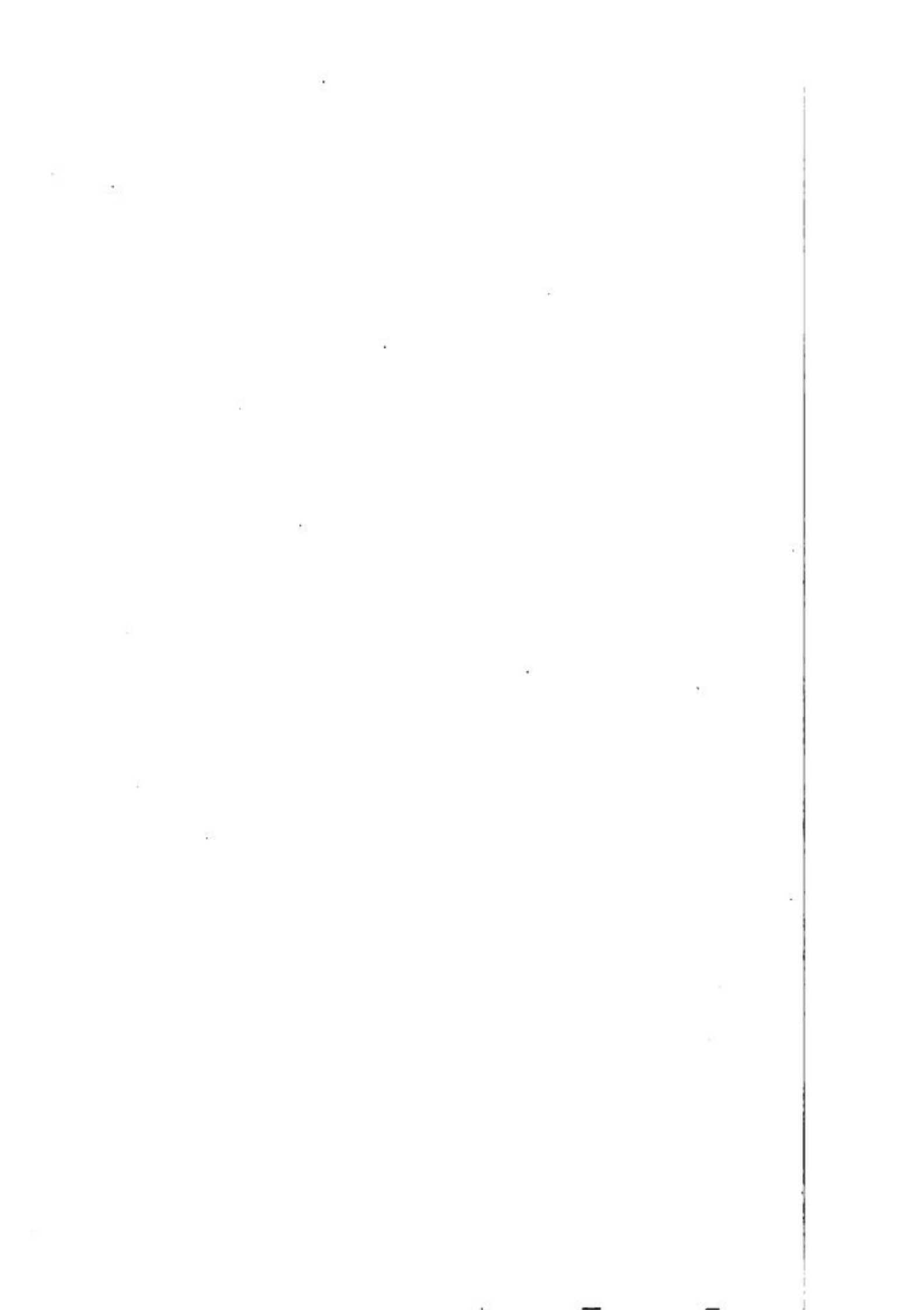
Auteur :Diodore de Sicile, 0090?-0020? av. J.-C.

Date :1865

Cote : SJ X 224/28 T. 02

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001102539017





X 226/28

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE

EX LIBRIS DOMUS

Bibliotheca
artium

SANCTI STANISLAI

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE

TRADUITE DU GREC

AVEC DEUX PRÉFACES, DES NOTES ET UN INDEX

PAR FERD. HOEFER

TOME DEUXIÈME

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1865 BIBLIOTHEQUE S. P.

Loc. Feniennes

62. CHANTRE

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Mythes relatifs à la Sicile : configuration et étendue de cette île. — Cérès, Proserpine et la découverte du froment. — Lipare et les autres îles Éoliennes. — Mélite, Gaulos et Cercine. — Éthalie, Cynus (la Corse) et la Sardaigne. — Pityuse et les îles gymnésiennes, qu'on appelle aussi Baléares. — Îles situées à l'ouest dans l'Océan. — Île Britannique; île Basilée où se trouve le succin. — Gaule, Celtibérie, Ibérie, Ligurie, Tyrrhénie; habitants de ces pays et leurs mœurs. — Îles situées au midi dans l'Océan; île sacrée (Hiéra); île Panchaia; des choses qu'on en raconte. — Samothrace et ses mystères. — Naxos, Syme et Calydne. — Rhodes; traditions mythologiques concernant cette île. — Chersonèse située en face de Rhodes. — Crète; son histoire mythologique jusqu'à des temps plus récents. — Lesbos; des colonies conduites par Macarée à Chio, Samos, Cos et Rhodes. Ténédos et ses anciens habitants. — Îles Cyclades.

I. Tous ceux qui écrivent l'histoire doivent considérer comme une chose très-utile la disposition des parties ou l'économie des détails. Ce principe d'ordre est aussi avantageux pour l'historien que pour l'économe qui cherche la prospérité de la maison. Quelques écrivains méritant des éloges, pour l'exposition et la variété des faits qu'ils racontent, pèchent cependant par le manque de cette économie. Le lecteur qui apprécie l'exactitude de leurs travaux, censure avec raison le défaut de méthode. Ainsi, Timée met le plus grand soin dans la rédaction de la partie chronologique, et fait preuve d'une grande érudition; mais ses critiques déplacées et trop longues lui ont fait donner

par quelques-uns le surnom d'*Épitimée* (le critique). Ephore, au contraire, qui a écrit une histoire universelle, se distingue non-seulement par le style, mais encore par l'économie des détails : chaque livre est consacré à un ordre de faits particuliers. Comme nous préférons ce genre de méthode à tout autre, nous tâcherons de le suivre autant que possible.

II. Nous avons intitulé ce livre *le Traité des îles* : nous commencerons par la Sicile, qui est la plus puissante et la première par l'ancienneté de son histoire et de ses mythes.

La Sicile s'appelait anciennement *Trinacrie*, à cause de sa forme. Elle fut ensuite nommée *Sicanie* par les Sicanien qui l'habitèrent; enfin les Siciliens, arrivés en masse de l'Italie dans cette île, lui donnèrent le nom de *Sicile*. Elle a environ quatre mille trois cent soixante stades de circonférence¹; car de ses trois côtés, celui qui s'étend du cap Pelore au cap Lilybée, a mille sept cents stades; celui qui s'étend du Lilybée au cap Pachinum, sur le territoire de Syracuse, en a mille cinq cents; enfin le troisième côté en a onze cent soixante. Les Siciliens ont appris, par tradition, de leurs ancêtres, que leur île est consacrée à Cérès et à Proserpine. Quelques poètes prétendent qu'au mariage de Pluton et de Proserpine, Jupiter donna à la jeune épouse la Sicile pour présent de noces. Les historiens les plus célèbres soutiennent que les Sicanien qui habitaient jadis cette île étaient autochthones; que c'est en Sicile que Cérès et Proserpine firent leur première apparition, et que le sol, en raison de sa fertilité, y produisit le premier blé. Le plus célèbre des poètes appuie cette tradition par son témoignage, lorsqu'il dit² : « La terre y est féconde, sans être ensemencée ni labourée; elle produit le froment, l'orge, la vigne, dont les grappes abondantes donnent le vin; et la pluie de Jupiter

1. Quelques éditions donnent *quarante* au lieu de *soixante*; environ quatre-vingt-quatre myriamètres.

2. *Odyssée*, IX, 309.

par quelques-uns le surnom d'*Épitimée* (le critique). Ephore, au contraire, qui a écrit une histoire universelle, se distingue non-seulement par le style, mais encore par l'économie des détails : chaque livre est consacré à un ordre de faits particuliers. Comme nous préférons ce genre de méthode à tout autre, nous tâcherons de le suivre autant que possible.

II. Nous avons intitulé ce livre *le Traité des îles* : nous commencerons par la Sicile, qui est la plus puissante et la première par l'ancienneté de son histoire et de ses mythes.

La Sicile s'appelait anciennement *Trinacrie*, à cause de sa forme. Elle fut ensuite nommée *Sicanie* par les Sicanien qui l'habitèrent; enfin les Siciliens, arrivés en masse de l'Italie dans cette île, lui donnèrent le nom de *Sicile*. Elle a environ quatre mille trois cent soixante stades de circonférence¹; car de ses trois côtés, celui qui s'étend du cap Pelore au cap Lilybée, a mille sept cents stades; celui qui s'étend du Lilybée au cap Pachinum, sur le territoire de Syracuse, en a mille cinq cents; enfin le troisième côté en a onze cent soixante. Les Siciliens ont appris, par tradition, de leurs ancêtres, que leur île est consacrée à Cérès et à Proserpine. Quelques poètes prétendent qu'au mariage de Pluton et de Proserpine, Jupiter donna à la jeune épouse la Sicile pour présent de noces. Les historiens les plus célèbres soutiennent que les Sicanien qui habitaient jadis cette île étaient autochthones; que c'est en Sicile que Cérès et Proserpine firent leur première apparition, et que le sol, en raison de sa fertilité, y produisit le premier blé. Le plus célèbre des poètes appuie cette tradition par son témoignage, lorsqu'il dit² : « La terre y est féconde, sans être ensemencée ni labourée; elle produit le froment, l'orge, la vigne, dont les grappes abondantes donnent le vin; et la pluie de Jupiter

1. Quelques éditions donnent *quarante* au lieu de *soixante*; environ quatre-vingt-quatre myriamètres.

2. *Odyssée*, IX, 309.

« fait croître ces fruits. » En effet on voit encore aujourd'hui du froment sauvage¹ dans la plaine de Léontium² et dans beaucoup d'autres lieux de la Sicile. Il était naturel d'attribuer à un sol si fertile l'origine du blé ; et l'on voit d'ailleurs que les déesses qui nous ont découvert l'usage y sont particulièrement vénérées.

III. C'est dans la Sicile qu'eut lieu l'enlèvement de Proserpine ; ce qui le prouve, dit-on, c'est que les déesses avaient établi dans cette île leur séjour de prédilection. Ce fut, selon la légende, dans les prairies d'Enna que Pluton ravit Proserpine. Cet endroit, voisin de la ville de ce nom, est émaillé de violettes et de fleurs de toutes espèces ; c'est une résidence digne d'une déesse. On dit que ces fleurs répandent un tel parfum, qu'il fait perdre aux chiens de chasse la piste des animaux. Cette prairie offre une surface unie, de forme arrondie, bien arrosée et bordée de précipices. Elle passe pour occuper le centre de l'île ; et c'est pourquoi quelques-uns la nomment l'Ombilic de la Sicile. Non loin de là, on voit des bocages, des prés entourés de marais, enfin une grotte spacieuse présentant une ouverture souterraine inclinée vers le nord. Ce fut par cette ouverture que, selon la tradition, Pluton, monté sur son char, vint pour enlever Proserpine³. Les

1. Ἀγρίος πυρός, probablement le *Triticum repens* (chiendent). Les naturalistes qui croient à la mutabilité des espèces ne feront pas de difficulté pour admettre que, par exemple, le chiendent peut à la longue se transformer en blé par les soins de la culture. Mais c'est-là une question encore non résolue, malgré un ouvrage récent de M. Ch. Darwin. (*On the origin of Species*, Lond. 1861), où elle est traitée dans tous ses détails.

2. Le territoire léontin était surtout célèbre pour sa fertilité. Cicéron l'appelle *caput rei frumentariæ* (in *Verrem*, 18). C'était le siège des Cyclopes et des Lestrigons.

3. Diodore semble avoir ici puisé littéralement à la même source que Cicéron (IV, in *Verrem* 48.) — *Enna autem est loco præcelso atque edito, quo in summo est æquata agri planities et aquæ perennes, tota vero ab omni aditu circumcisa atque diremta est, quam circa lacus lucique sunt plurimi et lætissimi flores omni tempore anni, locus ut ipse raptum illum virginis, quem jam a pueris accepimus, declarare videatur, etc.*

violettes et les autres plantes odorantes y fleurissent toute l'année, et charment tout à la fois la vue et l'odorat.

C'était là le séjour délicieux de Proserpine et de ses compagnes, Minerve et Diane; se vouant à la virginité, elles y cueillirent des fleurs et firent un vêtement à Jupiter, leur père. Vivant ensemble, elles chérissaient toutes cette île comme leur séjour de prédilection, et elles choisirent par le sort chacune un district. Minerve eut en partage le district d'Himère, où les nymphes, pour plaire à cette déesse, firent, à l'arrivée d'Hercule, jaillir des sources d'eaux chaudes. Les indigènes lui ont consacré en cet endroit une ville, et ce territoire s'appelle encore aujourd'hui *Atheneum*. Diane reçut des dieux l'île de Syracuse, que les oracles et les hommes ont appelée *Ortygie*, du nom de cette déesse; les nymphes ouvrirent également dans cette île, pour plaire à Diane, une source très-abondante, appelée Aréthuse. Depuis un temps immémorial cette source nourrit des poissons énormes et nombreux, auxquels aujourd'hui encore personne n'oserait toucher, parce qu'ils sont sacrés et inviolables. Ceux qui, pendant les troubles de la guerre, en ont osé manger, ont été frappés, par la divinité, de grands malheurs. Mais nous en parlerons avec détail en temps convenable¹.

IV. Proserpine reçut en partage les prairies d'Enna. On lui a consacré sur le territoire de Syracuse une grande source que l'on appelle *Cyané*²; d'après la tradition, Pluton, ayant enlevé Proserpine, la conduisit sur son char dans le voisinage de Syracuse. Là il entr'ouvrit la terre, et prit avec elle le chemin des enfers; de cette ouverture jaillit la source appelée Cyané. Près de cette source, les Syracusains célèbrent une fête annuelle; les particuliers apportent de légères offrandes, et l'État fait submerger des taureaux dans le lac. Hercule leur avait enseigné ce mode de sacrifice, lorsqu'il parcourut la Sicile avec les vaches de Géryon. Après l'enlèvement de Proserpine, Cérès, ne

1. Dans un des livres perdus entre le cinquième et le onzième.

2. Κυανή, (source) bleue.

sachant où trouver sa fille, alluma des torches au cratère de l'Etna et parcourut beaucoup de contrées de la terre. Elle répandit ses bienfaits sur les hommes et particulièrement sur ceux qui la reçurent hospitalièrement, et leur communiqua l'usage du blé. Les Athéniens, qui l'avaient accueillie très-généreusement, furent, après les Siciliens, les premiers auxquels elle indiqua l'usage du blé. Reconnaisant de ce bienfait, le peuple institua en honneur de cette déesse les sacrifices les plus splendides, et les mystères d'Éleusis si renommés par leur antiquité et leur sainteté. Les Athéniens, dont les mœurs s'adoucirent par l'usage du blé, en distribuèrent les semences à leurs voisins, et remplirent ainsi de ce fruit toute la terre.

Les habitants de la Sicile, qui, en récompense du séjour de Cérès et de Proserpine dans leur île, avaient les premiers appris l'usage du blé, instituèrent des fêtes solennelles. Ils offrent des sacrifices agréables à ces déesses, et dans des saisons qui indiquent le genre d'offrandes. Ils célèbrent l'enlèvement de Proserpine vers le temps où le blé atteint sa maturité. Cette fête est célébrée avec sainteté et avec zèle, comme il convient aux hommes qui se montrent reconnaissants pour un si grand bienfait. La fête de Cérès tombe à l'époque des semailles. Cette fête solennelle dure dix jours; l'appareil en est splendide et magnifique; et les habitants imitent, dans leur maintien, la vie antique. Il est de coutume, pendant toute la durée de cette fête, de faire des colloques licencieux; parce que ce fut avec des propos trop libres que l'on fit rire Cérès, quoiqu'elle fût alors affligée de la perte de sa fille¹.

V. Beaucoup d'historiens anciens et de poètes rapportent, comme nous, l'histoire de l'enlèvement de Proserpine. Voici ce qu'en dit Carcinus², poète tragique qui visita souvent Syracuse, et qui a été témoin de la dévotion avec

1 Cette fête paraît avoir eu quelque analogie avec la fête des fous au moyen âge.

2. Il y a eu deux poètes tragiques de ce nom à peu près contemporains : Carcinus d'Athènes, dont Aristophane se raille, et Carcinus d'Agrigente en Sicile. Il est probablement ici question du dernier.

laquelle les habitants célèbrent les sacrifices et les panégyriques de Cérès et de Proserpine. Il s'exprime ainsi dans ses poèmes : « On dit que Pluton ravit jadis, par
« de secrètes trames, la vierge sacrée, et qu'il descendit
« avec elle dans les antres obscurs de la terre. Cérès,
« affligée de la disparition de sa fille, la chercha par toute
« la terre. La Sicile entière, couverte de torrents de feu,
« vomis par l'Etna, poussait des gémissements. Et la race
« de Jupiter, pleurant Proserpine, tombait privée d'ali-
« ments. C'est en mémoire de cet événement que l'on cé-
« lèbre encore aujourd'hui les fêtes de ces déesses. » Mais il ne serait pas juste de passer sous silence les immenses bienfaits de Cérès ; car, outre la découverte du blé, les Siciliens lui doivent la culture du sol et les lois qui les ont habitués à la pratique de la justice. C'est pourquoi elle a reçu le nom de *Thesmophore*¹. Il serait impossible d'offrir aux hommes de plus grands bienfaits que de leur fournir de quoi vivre et de leur enseigner à bien vivre. Voilà ce que nous avons à dire des traditions mythologiques des Siciliens.

VI. Il faut maintenant dire un mot des Sicanien, qui ont les premiers habité la Sicile, d'autant plus que plusieurs historiens diffèrent d'opinion à ce sujet.

Philistus² prétend que les Sicanien étaient une colonie d'Ibériens habitant jadis les bords d'un fleuve de l'Ibérie, appelé Sicanus, dont ils auraient pris le nom. Mais Timée, signalant l'ignorance de cet historien, démontre que les Sicanien étaient autochthones. Il en allègue de nombreuses preuves, que nous ne croyons pas nécessaire de rapporter ici. Les anciens Sicanien, divisés en tribus, occupaient des bourgs et des villes construits sur des lieux élevés³,

1. *Θεσμοφόρος*, législateur.

2. Philistus, parent de Denys, tyran de Syracuse, avait écrit l'histoire de la Sicile depuis huit siècles jusqu'à son époque. Il se tua lui-même après la perte d'une bataille où il défendait Denys le jeune. Cicéron le compare à Thucydide.

3. On a remarqué que les villes les plus anciennes étaient situées sur des hauteurs. Voyez la note de Wesseling, édit. Bipont., tome III, p. 557.

pour se garantir contre les brigands. Ils n'obéissaient point à un même roi; car chaque ville avait son chef. Ils occupaient d'abord l'île entière et vivaient de l'agriculture. Mais, plus tard, l'Etna, ayant ravagé par sa lave brûlante une assez vaste étendue de terrain, la culture fut en grande partie détruite. Et, comme le volcan continuait, pendant plusieurs années de suite, à couvrir le pays de ses flammes, les Sicanien^s épouvantés abandonnèrent les parties orientales de l'île pour se retirer vers l'occident. Plusieurs générations après, une colonie de Siciliens, quittant l'Italie, traversa la mer et vint occuper la contrée qui avait été abandonnée par les Sicanien^s. Poussés par l'ambition de nouvelles conquêtes, ils envahirent le territoire voisin, ce qui fut la source de guerres fréquentes avec les Sicanien^s, jusqu'à l'époque où un traité de paix régla les limites du territoire. Nous nous étendrons davantage sur ce sujet, dans un temps plus convenable¹. Les Grecs ont les derniers envoyé des colonies considérables en Sicile, et ils y ont fondé plusieurs villes maritimes. Le grand nombre de Grecs qui abordaient dans cette île, et le commerce qu'ils entretenaient avec les habitants du pays, engagèrent bientôt ces derniers à renoncer à leur langue barbare, à adopter les mœurs des Grecs, et à changer jusqu'à leur nom en celui de Siciliens.

VII. Après cet exposé, passons à la description des îles Éoliennes. Ces îles sont au nombre de sept : Strongyle, Évonyme, Didyme, Phœnicodès, Éricodès, Hiéra, consacrée à Vulcain, et Lipare, dans laquelle a été fondée la ville de même nom². Elles sont situées entre la Sicile et

1. Dans un des livres perdus entre le cinquième et le onzième.

2. Ce groupe d'îles est désigné aujourd'hui par le nom d'*Iles de Lipari*. Elles portaient chacune un nom significatif *Στρογγύλη*, la Ronde; *Εὐώνυμος*, la Gauche; *Διδύμη*, la Jumelle; *Φοινικῶδης*, la Rouge; *Ἐρικῶδης*, île aux Bruyères; *Ἱερὰ Ἡραίστου*, île consacrée à Vulcain; *Λιπάρα*, la Blanche, Éricodès et Phœnicodès étaient aussi appelées *Éricusa* et *Phœnicusa*. Ces îles, d'origine volcanique, sont aujourd'hui presque désertes. *Stromboli*, l'ancienne Strongyle, renferme un volcan encore en activité.

l'Italie, presque en ligne droite du levant au couchant. Elles sont à environ cent cinquante stades¹ de la Sicile. Elles sont presque toutes de même étendue; la plus grande a environ cent cinquante stades de tour. Toutes ces îles ont éprouvé des éruptions volcaniques; et l'on y voit encore aujourd'hui des bouches de cratères. Dans Strongyle et Hiéra, il existe encore actuellement des gouffres d'où sort un vent violent et un bruit effroyable. Il en sort aussi du sable et des matières ignées, comme on en voit autour de l'Etna. Aussi quelques-uns disent-ils que ces îles communiquent avec l'Etna par des voies souterraines, et que la plupart du temps les cratères de ces îles et l'Etna vomissent alternativement. Les îles Éoliennes étaient, dit-on, autrefois désertes; dans la suite, Liparus, fils du roi Auson, ayant été exilé par ses frères, s'enfuit de l'Italie avec des vaisseaux longs et avec quelques soldats, et vint s'établir dans l'île à laquelle il donna le nom de Lipare. Il y fonda une ville du même nom, et défricha les autres îles. Liparus était déjà vieux, lorsqu'Éole, fils d'Hippotus, aborda avec quelques amis dans l'île de Lipare, et épousa Cyané, fille de Liparus. Réunissant ses compagnons et les habitants du pays sous les mêmes lois, il devint roi de l'île. Liparus désirant revoir l'Italie, Éole l'aida à s'établir dans le pays de Surrentum², où ce roi mourut, après un règne glorieux. Liparus recut des funérailles magnifiques, et les habitants lui rendirent les honneurs héroïques. L'Éole dont nous parlons est, dit-on, le même qui reçut chez lui Ulysse errant³. Il était pieux, juste et hospitalier; il introduisit dans la navigation l'usage des voiles; il prédisait avec certitude les vents par l'indice des flammes qu'il observait. C'est pourquoi la tradition lui attribua l'empire des vents. Son extrême piété lui fit donner le surnom d'ami des dieux.

VIII. Éole eut six fils, Astyochus, Xuthus, Androclès,

1. Plus de vingt-sept kilomètres.

2. Aujourd'hui *Sorrento*, dans le golfe de Naples.

3. Voyez *Odyssée*, X, 2.

Phérémon, Jocastus et Agathyrnus; tous furent célèbres en raison de la gloire de leur père et par leurs propres vertus. Jocaste régna sur le littoral de l'Italie jusqu'au territoire de Rhégium. Phérémon et Androclès étaient maîtres de la Sicile, depuis le détroit jusqu'à Lilybée. Les Siciliens habitaient la contrée orientale, et les Sicanien la contrée occidentale. Ces peuples étaient en guerre entre eux. Mais ils se soumirent volontairement aux enfants d'Éole, connus par la piété de leur père et par leur propre douceur. Xuthus fut roi du pays des Léontins, qui s'appelle encore aujourd'hui *Xuthie*¹. Agathyrnus donna le nom d'Agathyrnitis au pays dont il fut roi, et fonda la ville d'Agathyrnum. Enfin, Astyochus eut la souveraineté de l'île de Lipare. Tous imitèrent la piété et la justice de leur père, et s'acquirent une grande gloire. Leurs descendants jouirent pendant de longues générations des royaumes de leurs ancêtres, jusqu'à ce que la race d'Éole s'éteignît en Sicile.

IX. Les Siciliens appelèrent alors au pouvoir les citoyens les plus distingués. Quant aux Sicanien, ne s'accordant pas entre eux au sujet de la souveraineté, ils se firent longtemps la guerre les uns aux autres. Les îles Éoliennes étant, beaucoup d'années après, devenues de nouveau désertes, quelques Cnidiens et Rhodiens, impatient du joug des rois de l'Asie, résolurent de s'expatrier. Ils choisirent pour leur chef Pentathlus le Cnidien, qui rapportait son origine à Hippotès, fils d'Hercule. Ceci arriva dans la cinquantième olympiade², Épitélidas, le Lacédémonien, étant vainqueur à la course du stade. Pentathlus et ses compagnons firent voile pour la Sicile, et abordèrent près de Lilybée. Les Égestiens et les Sélinontins étaient alors en guerre; Pentathlus fut engagé par les Sélinontins à prendre leur parti. Il se livra une bataille dans laquelle périt beaucoup de monde, et Pentathlus lui-même perdit la vie. Ceux qui restaient, après la défaite des

1. Aujourd'hui le territoire de *Lentini*.

2. Cinq cent quatre-vingts ans avant J.-C.

Sélinontins, songèrent à retourner chez eux. Ils se remirent en mer sous la conduite de Gorgus, de Thestor et d'Épitherside, familiers de Pantathlus. En naviguant sur la mer Tyrrhénienne, ils relâchèrent à l'île de Lipare, dont les habitants les reçurent hospitalièrement. Comme il ne restait plus qu'environ cinq cents hommes de ceux qu'Éole avait emmenés dans cet île, les Lipariens engagèrent ces étrangers à demeurer avec eux à Lipare. Par la suite, ils équipèrent une flotte pour combattre les pirates Thyrrhéniens qui infestaient la mer. Ils se divisèrent eux-mêmes en deux classes : les uns cultivaient les îles, les autres tenaient tête aux pirates. Leurs biens et leur vie étaient pendant quelque temps en commun. Mais plus tard, ils se partagèrent au sort l'île de Lipare, où était leur ville, en cultivant toutefois en commun les autres îles; enfin ils se distribuèrent toutes les îles pour vingt ans, après lesquels le sort devait décider de nouveau. Du reste, ils défirent les Thyrrhéniens dans un grand nombre de combats sur mer, et déposèrent souvent la dixième partie de leurs dépouilles dans le temple de Delphes.

X. Il nous reste à présent à expliquer pourquoi la ville des Lipariens est devenue si florissante et si célèbre dans la suite des temps. D'abord la nature l'a ornée de beaux ports et de sources d'eaux chaudes très-renommées. Ces eaux sont non-seulement très-salutaires pour les malades, mais encore elles procurent des jouissances à ceux qui s'y baignent. Aussi un grand nombre de Siciliens affectés de maladies d'une nature particulière¹ passent dans l'île de Lipare, et font usage de ces eaux qui leur rendent miraculeusement la santé. Les Lipariens et les Romains tirent de grands revenus des célèbres mines d'alun² qui sont dans

1. L'auteur ne dit pas quelles étaient les maladies d'une nature particulière, νόσοι ἰδιότροποι, dont les eaux de Lipare étaient réputées de procurer la guérison. C'étaient probablement des maladies de la peau, dont les nombreuses espèces étaient beaucoup plus fréquentes dans l'antiquité que de nos jours.

2. Μέταλλα τῆς στυπτηρίας. J'ai rendu στυπτηρία par alun, signification que tous les lexiques donnent à ce mot. Mais je ferai remar-

cette île. Car, comme l'alun ne se trouve en aucun autre endroit de la terre, et qu'il est d'un fréquent usage¹, les Lipariens qui en exercent le monopole, élèvent le prix arbitrairement, et gagnent nécessairement d'immenses richesses. L'île de Mélos seule possède aussi une petite mine d'alun; mais cette mine n'est pas assez abondante pour suffire à beaucoup de villes. L'île des Lipariens a peu d'étendue; mais elle produit tout ce qui est nécessaire à la nourriture des habitants. Ceux-ci pêchent une multitude de poissons de toute espèce, et le sol produit des arbres dont les fruits sont délicieux. Voilà ce que nous avons à dire de Lipare et des autres îles appelées les îles d'Éole.

XI. Au delà de Lipare, vers le couchant, on rencontre dans la haute mer une petite île déserte à qui l'événement que nous allons raconter, a fait donner le nom d'*Ostéode*². Dans le temps de leurs longues et sanglantes guerres contre les Syracusains, les Carthaginois entretenaient des armées de terre et de mer considérables, composées de gens de toutes nations, hommes turbulents et habitués à se révolter, surtout lorsqu'ils n'étaient pas payés à temps. Six mille de ces soldats indisciplinés, n'ayant pas reçu leur solde, s'attroupèrent et la réclamèrent hautement de leurs généraux; mais ceux-ci étant sans argent et remettant la paye de jour en jour, les mercenaires menacèrent de tourner leurs armes contre les Carthaginois, et portèrent la main sur leurs chefs. Le sénat s'assembla; mais la rébellion continuant à s'échauffer, il envoya aux généraux l'ordre secret de faire périr les mutins. Les généraux s'embarquèrent aussitôt avec

quer que *συντηρία* est un terme général s'appliquant non-seulement à l'alun proprement dit (sulfate double d'alumine et de potasse), mais encore à tout minéral d'une saveur astringente ou métallique, tels que le vitriol vert (sulfate de fer), le vitriol bleu (sulfate de cuivre), etc. Voyez mon *Histoire de la Chimie*, tome I, page 145.

1. Les anciens s'en servaient déjà en teinture pour fixer les couleurs sur les étoffes. Quant à l'observation de Diodore que l'alun ne se trouve dans aucun autre endroit de la terre, c'est une de ces hyperboles familières aux Grecs.

2. *Ὀστεόδωρος*, île aux ossements. Probablement l'*Ustica* des Romains. Méla la compte au nombre des îles Éoliennes.

leurs troupes, sous prétexte d'une expédition. Quand ils furent arrivés devant l'île dont nous parlons, ils y débarquèrent les coupables, et se remirent en mer, en les abandonnant. Ces malheureux, accablés de misère et impuissants à se venger des Carthaginois, y périrent de faim. Comme l'île où ces captifs moururent est petite, elle fut couverte d'ossements ; et c'est de là qu'elle reçut son nom. Tel fut le sort terrible de ces soldats indignement trompés, qui périrent par le manque d'aliments¹.

XII. Après avoir parlé des îles Éoliennes, nous allons décrire les îles situées des deux côtés de la Sicile. Au midi de la Sicile, on découvre dans la haute mer trois îles. Chacune d'elles a une ville et des ports servant de refuge aux navires assaillis des tempêtes. La première est Mélite², à huit cents stades environ de Syracuse³, et qui a plusieurs excellents ports. Ses habitants sont riches. On y trouve des ouvriers de tous les métiers ; mais principalement ceux qui fabriquent des toiles d'une souplesse et d'une finesse remarquables⁴. Les maisons de cette île sont belles, garnies d'auvents et enduites de chaux. Cette île est une colonie de Phéniciens, dont le commerce s'étendait jusque dans l'Océan occidental ; par sa situation et la bonté de ses ports, elle était pour eux une station sûre⁵. Par leurs relations commerciales, les habitants de cette île sont devenus bientôt riches et célèbres. La seconde île s'appelle Gaulos⁶ ; elle est voisine de la première,

1. Il n'y a qu'une nation marchande qui puisse se rendre coupable de pareilles atrocités. On ne serait pas embarrassé de trouver des crimes semblables commis récemment dans une région lointaine, non pas sur des soldats étrangers, mais sur des indigènes.

2. *Malte*. Polybe et d'autres historiens ou géographes l'appellent Μελίταια au lieu de Μελίτη.

3. Près de quinze myriamètres.

4. L'étoffe de ces toiles paraît avoir été du coton, que les Grecs appelaient *laine d'arbre*, ἐριόξυλον. Voyez Cluvier, *Sicilia antiqua*, II, p. 436.

5. On voit que l'île de Malte a été de tout temps considérée par les nations marchandes comme un des postes les plus importants. Les Anglais, qui ont succédé aux Phéniciens et aux Carthaginois dans l'empire des mers, la regardent avec raison comme la clef de la Méditerranée.

6. Aujourd'hui *Gozzo*.

et pourvue de bons ports. C'est aussi une colonie des Phéniciens. Plus loin, du côté de la Libye, est l'île de Cercina¹, qui renferme une ville régulièrement bâtie; ses ports sont excellents et peuvent recevoir, non-seulement des bâtiments marchands, mais encore des navires de guerre.

Après avoir parlé des îles situées au midi de la Sicile, nous allons retourner à celles que l'on trouve dans la mer Tyrrhénienne en partant de Lipare.

XIII. En face de la ville de Poplonium², dans la mer Tyrrhénienne, est située l'île d'Éthalie³, ainsi nommée de la quantité de plombagine⁴ qui s'y trouve. Elle est à cent stades environ de l'île de Lipare⁵. On y rencontre beaucoup de minerais de fer, que l'on exploite pour en retirer le métal. Les ouvriers attachés à ces travaux brisent la mine, et brûlent les morceaux ainsi divisés dans des fourneaux particuliers, construits avec art. Ils les y font fondre par un feu violent, ils partagent la fonte en plusieurs pièces de même dimension, de la forme de grosses éponges. Cette fonte est achetée à prix d'argent ou en échange de marchandises, par des négociants qui la transportent à Dicéarchies⁶, et en d'autres entrepôts. Ceux qui ont acheté cette marchandise réunissent un grand nombre de forgerons, qui donnent au fer toutes sortes de formes. Car les uns en font des figures d'oiseaux, les autres en fabriquent des bèches, des faux, et beaucoup d'autres outils que les marchands exportent dans tous les pays, car ces instruments sont d'une utilité universelle⁷.

1. Aujourd'hui *Comino*.

2. Ou *Populonia*, aujourd'hui *Piombino*.

3. *Æthalie* ou *Ilva* était l'île d'Elbe.

4. *Ἀιθαλος*, que l'on traduit, d'après tous les lexiques, par *suie*, est la plombagine.

5. Dix-huit kilomètres et demi. C'est là une erreur. L'île d'Elbe est à plus de quatre cents kilomètres de Lipare. Je conjecture qu'au lieu de Lipare, il faut lire *Planusia*, île située, en effet, à environ cent stades à l'est de l'île d'Elbe.

6. Aujourd'hui *Pouzzoles*.

7. Les mines de fer de l'île d'Elbe paraissent être inépuisables. Car elles fournissent encore aujourd'hui du fer d'une qualité supérieure.

A trois cents stades environ¹ de l'île Éthalie, est une autre île que les Grecs appellent *Kyrnos*, et les Romains et les indigènes *Corsica*. L'abord de cette île est très-facile; on y trouve un très-beau port, connu sous le nom de port Syracusain². Il y a deux villes considérables, Calaris et Nicée³. Calaris fut fondée par les Phocéens, qui, quelque temps après, furent chassés de l'île par les Tyrrhéniens; Nicée fut bâtie par les Tyrrhéniens dans le temps où, maîtres de la mer, ils s'approprièrent les îles situées dans la mer Tyrrhénienne. Pendant leur domination sur les villes de Kyrnos, ils recevaient des habitants, sous forme de tribut, de la résine, de la cire et du miel, qui sont des produits très-abondants dans cette île. Les esclaves Kyrniens ne sont pas aptes, à cause de leur caractère naturel, aux mêmes travaux que les autres esclaves. L'île est assez grande, montagneuse, pleine de bois touffus, et arrosée par de petits fleuves.

XIV. Les habitants de cette île se nourrissent de miel, de lait et de chair, que le pays leur fournit abondamment. Ils vivent ensemble selon les règles de la justice et de l'humanité, contrairement aux mœurs de presque tous les autres Barbares. Celui qui trouve le premier des ruches de miel sur les montagnes et dans le creux des arbres, ne se voit disputer sa propriété par personne. Les moutons sont marqués par des signes distinctifs; les propriétaires n'en perdent aucun, lors même que personne ne les garde. Du reste, dans toutes les rencontres de la vie, ils observent la justice⁴. A la naissance de leurs enfants ils pratiquent une coutume fort étrange : ils n'ont aucun soin de leurs

1. Environ cinquante-six kilomètres.

2. Aujourd'hui *Porto-Vecchio*.

3. Calaris est, par erreur, indiqué par Diodore comme étant une ville de la Corse, ainsi que l'avait déjà reconnu Palmerius qui propose de lire *Ἀλαλίαν*, *Alalie*, d'après l'autorité d'Hérodote (I, 465). Tout le monde sait que Calaris, aujourd'hui *Cagliari*, était une ville de la Sardaigne.

4. Les montagnards de la Corse actuelle ont en grande partie conservé les mœurs de l'ancienne *Kyrnos*.

femmes en couches; dès qu'une femme a accouché, le mari se couche sur le lit, comme s'il était malade, et s'y tient pendant un nombre fixe de jours comme une accouchée. Il croît dans cette île une grande quantité de buis d'une espèce particulière, qui rend amer le miel que l'on y recueille¹. Les Barbares qui habitent cette île sont au nombre de plus de trente mille. Ils parlent une langue particulière et difficile à comprendre.

XV. Tout près de l'île de Corse est l'île de Sardaigne, presque aussi grande que la Sicile². Elle est habitée par des Barbares appelés Ioléens. On croit qu'ils descendent de la colonie qu'Iolaüs et les Thespiades conduisirent dans cette île, et qui surpassait en nombre les indigènes. Car à l'époque où Hercule exécutait ses fameux travaux, il envoya en Sardaigne, selon l'ordre d'un oracle, les nombreux enfants qu'il avait eus des filles de Thespius, et avec eux une armée considérable de Grecs et de Barbares. Iolaüs, neveu d'Hercule, chef de l'expédition, vint occuper le pays, y bâtit des villes considérables, et, après avoir partagé le sol entre ses compagnons, il leur donna le nom d'Ioléens. Il construisit aussi des gymnases, des temples, et exécuta d'autres travaux utiles, dont les vestiges subsistent encore aujourd'hui. Les plus belles campagnes s'appellent *champs Ioléens*, et le peuple conserve encore maintenant le nom d'Ioléens. L'oracle qui avait ordonné le départ de cette colonie assura que ceux qui y prendraient part conserveraient à jamais leur liberté. En effet, cet oracle a reçu son accomplissement jusqu'à nos

1. Les falsificateurs connaissent parfaitement la saveur amère du buis. Ils en ont tiré profit pour sophistiquer la bière, en substituant au préjudice de la santé, le buis au houblon, beaucoup plus cher. — Si l'on voulait suivre ici Virgile, il faudrait peut-être lire *taxus*, au lieu de *buxus*, buis. Car ce poëte dit (Eclog. IX, 30) : *Sic tua Cynæos fugiant examina taxos*. Et son commentateur Servius ajoute : *Taxus venenata arbor est, quæ abundat in Corsica*. Mais l'if (*taxus*) n'a pas de propriétés vénéneuses bien marquées, et il n'est guère amer.

2. Les géographes anciens évaluaient le périmètre de cette île à quatre ou cinq mille stades. Voyez *Périple de Marcien d'Héraclée*, etc., par E. Miller, p. 324.

jours. Quoique les Carthaginois, devenus très-puissants, se soient rendus maîtres de la Sardaigne, ils n'ont cependant jamais pu subjuguier les anciens habitants de l'île. Les Ioléens s'enfuirent dans les montagnes, et y construisirent des habitations souterraines; ils entretenaient de nombreux troupeaux, qui leur fournissaient du lait, du fromage et de la viande en abondance. En quittant le séjour des vallées, ils se délivrèrent des travaux pénibles des champs. Leur vie dans les montagnes et des cavernes inaccessibles les ont préservés du joug que voulaient leur imposer les Carthaginois, et même les Romains, qui leur ont fait aussi souvent la guerre, n'ont pu réussir à les soumettre¹. Au reste, Iolaüs, après y avoir anciennement établi sa colonie, retourna en Grèce. Quant aux Thespiades, ils régnèrent dans cette île pendant plusieurs générations; enfin ils en furent expulsés, et, s'étant retirés en Italie, ils s'établirent près de Cumes. Les autres habitants de l'île, redevenus barbares, élurent pour chefs les plus braves d'entre eux, et ils ont conservé jusqu'à nos jours leur liberté.

Après en avoir assez dit de la Sardaigne, nous allons continuer la description des autres îles.

XVI. On rencontre ensuite l'île *Pityuse*², ainsi nommée à cause de la grande quantité de pins³ qui y croissent. Elle est située dans la haute mer, à trois jours et trois nuits de navigation des colonnes d'Hercule, à un jour et une nuit des côtes de la Libye, et à une journée de l'Ibérie. Cette île est presque aussi grande que Corcyre⁴, et médiocrement fertile; le sol produit peu de vignes, il n'y croît que quelques oliviers greffés sur des oliviers sauvages; mais on vante la beauté de ses laines. Cette île est traversée de collines et de

1. Aux yeux des Romains, ces montagnards indépendants étaient des brigands, *mastrucati latrunculi*. Tibère y fit déporter quatre mille Juifs pour restreindre les brigandages des montagnards, *latrociniis coercendis*. Tacite, *Annales*, II, 85.

2. Aujourd'hui *Yviça*, située au sud-ouest des îles Baléares.

3. De *πίτυς*, pin.

4. Aujourd'hui *Corfou*.

vallées considérables. Elle renferme une ville appelée Érésus¹, qui est une colonie des Carthaginois ; ses ports sont spacieux, ses murailles très-hautes et ses maisons nombreuses et bien bâties. Elle est habitée par des Barbares de diverses races, mais principalement par des Phéniciens. Cette colonie fut établie cent soixante ans après la fondation de Carthage².

XVII. En face de l'Ibérie sont d'autres îles appelées par les Grecs *Gymnésies*, parce que les habitants y vivent nus pendant tout l'été. Mais les naturels du pays et les Romains les nomment *Baléares*³, parce que ces insulaires sont les plus habiles des hommes pour lancer de très-grosses pierres avec la fronde. La plus grande de ces îles vient, en raison de son étendue, après les sept îles suivantes : la Sicile, la Sardaigne, Cypre, la Crète, l'Eubée, Cynus et Lesbos ; elle n'est éloignée de l'Ibérie que d'une journée de navigation. La plus petite, qui est située vers l'orient, nourrit d'excellents bestiaux de toute sorte, mais surtout des mulets d'une taille élevée et d'une force remarquable. L'une et l'autre de ces îles sont très-fertiles, et ont au delà de trente mille habitants. Quant aux productions du sol, le vin y manque totalement, et en raison même de sa rareté, les habitants l'aiment beaucoup. A défaut d'huile d'olive, ils oignent leur corps avec le suc du *schinus* mêlé avec de la graisse de porc⁴. Ils aiment tellement les femmes, que si les pirates leur en enlèvent une, ils donnent pour la racheter trois ou quatre

1. Cette ville s'appelait, selon tous les géographes anciens, *Ebusus* ou *Ebesus*. Voyez la note de Wesseling, édit. bipont., t. III, p. 568. Cependant le mot *Eresus*, de *ἔρετος* (*erets*), terre, rappelle mieux l'origine phénicienne.

2. La fondation de cette colonie remonterait au règne de Numa, en admettant que Carthage a été prise par les Romains, l'an 737 de sa fondation.

3. *Βαλλιαρεῖς*, *Balliaries*, de *βάλλειν*, lancer.

4. C'était là exactement ce que nous appelons aujourd'hui une pommade, c'est-à-dire de l'axonge (graisse de porc), servant d'excipient à une huile essentielle ou à un suc odorant. Les habitants des îles Baléares paraissent donc s'être les premiers servis de pommade. — *Σχρίνος*, *schinus*, était probablement une espèce de jonc aromatique.

hommes. Ils habitent dans les creux des rochers et se fortifient dans les lieux escarpés ; en général ils vivent dans des habitations souterraines qui leur servent de retraite, et se livrent à la chasse. L'argent et l'or monnayés ne sont point en usage chez eux, et ils s'opposent à ce que l'on en fasse entrer dans leur île. Ils donnent pour raison qu'Hercule ne déclara jadis la guerre à Géryon, fils de Chrysaor, que parce que celui-ci possédait de très-grands trésors d'or et d'argent. Or, pour mettre leurs biens à l'abri de l'envie, ils s'interdisent la richesse métallique d'argent et d'or. Ce fut même pour cette raison que, ayant servi autrefois dans les armées des Carthaginois, ils ne voulurent point rapporter leur solde dans leur patrie ; ils l'employèrent tout entière à acheter des femmes et du vin.

XVIII. Ils observent d'étranges coutumes dans leurs mariages. Pendant les festins de noces, les parents et les amis vont l'un après l'autre depuis le premier jusqu'au dernier, d'après le rang d'âge, jouir des faveurs de la mariée. Le jeune époux est toujours le dernier qui reçoive cet honneur. Leurs funérailles se font aussi d'une manière toute particulière et étrange : ils brisent à coups de bâton les membres du cadavre, et le jettent dans un vase qu'ils couvrent d'un tas de pierres. Ils ont pour armes trois frondes : ils en portent une autour de la tête, l'autre autour du ventre, et gardent la troisième dans leurs mains. Pendant la guerre, ils lancent des pierres énormes, et avec une telle force, qu'on les croirait lancées par une catapulte. Aussi, dans les sièges des places fortes, atteignent-ils à ceux qui défendent les créneaux ; et dans les batailles rangées ils brisent les boucliers, les casques et toute l'armure défensive de l'ennemi. Ils visent tellement juste qu'il leur arrive rarement de manquer le but. Ce qui les rend si adroits, c'est qu'ils se livrent à cet exercice dès leur première jeunesse, et que les mères elles-mêmes forcent leurs enfants à manier continuellement la fronde. Elles leur donnent pour but un pain fixé à un poteau ; et les enfants restent à jeun jusqu'à ce qu'ils aient atteint ce pain, et obtenu de la mère la permission de le manger.

XIX. Après avoir parlé des îles situées en deçà des co-

lonnés d'Hercule, nous allons décrire celles qui sont dans l'Océan. Du côté de la Libye, on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue considérable, et située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs journées de navigation, et située à l'occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat, et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres et des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve des maisons de campagne somptueusement construites et dont les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est là que les habitants passent la saison de l'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toute espèce; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. En un mot, toute l'île est bien arrosée d'eaux douces qui contribuent non-seulement au plaisir des habitants, mais encore à leur santé et à leur force. La chasse leur fournit nombre d'animaux divers, et leur procure des repas succulents et somptueux. La mer qui baigne cette île renferme une multitude de poissons, car l'Océan est naturellement très-poissonneux. Enfin l'air y est si tempéré, que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année. En un mot, cette île est si belle qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes¹.

XX. Jadis cette île était inconnue à cause de son éloignement du continent, et voici comment elle fut découverte. Les Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce maritime fort étendu : ils établirent un grand nombre de

1. Quelle est l'île dont parle ici Diodore ? Est-ce l'Atlantide de Platon, ou même l'Amérique ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, je ne saurais partager l'opinion de Miot, d'après laquelle le récit de Diodore ne serait qu'une tradition fabuleuse, embellie par l'imagination des historiens et des poètes. Il me semble que la description que Diodore fait du climat et du sol de cette île inconnue peut, sous plusieurs rapports, s'appliquer aux îles *Canaries* ou aux îles *Açores*.

colonies dans la Libye et dans les pays occidentaux de l'Europe. Leurs entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de grandes richesses, ils tentèrent de naviguer au delà des colonnes d'Hercule, sur la mer qu'on appelle Océan. Ils fondèrent d'abord sur le continent, près des colonnes d'Hercule, dans une presqu'île de l'Europe, une ville qu'ils nommèrent *Gadira*. Ils y firent toutes les constructions convenables à cet emplacement. Ils y élevèrent un temple magnifique consacré à Hercule, et instituèrent de pompeux sacrifices d'après les rites phéniciens. Ce temple est encore de nos jours en grande vénération. Beaucoup de Romains célèbres par leurs exploits y ont accompli les vœux qu'ils avaient faits à Hercule pour le succès de leurs entreprises. Les Phéniciens avaient donc mis à la voile pour explorer, comme nous l'avons dit, le littoral situé en dehors des colonnes d'Hercule, et pendant qu'ils longeaient la côte de la Libye, ils furent jetés par des vents violents fort loin dans l'Océan. Battus par la tempête pendant plusieurs jours, ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé. Ayant pris connaissance de la richesse du sol, ils communiquèrent leur découverte à tout le monde. C'est pourquoi les Tyrrhéniens, puissants sur mer, voulaient aussi y envoyer une colonie; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces derniers craignaient d'un côté qu'un trop grand nombre de leurs concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent leur patrie. D'un autre côté, ils la regardaient comme un asile où ils pourraient se retirer dans le cas où il arriverait quelque malheur à Carthage. Car ils espéraient qu'étant maîtres de la mer, ils pourraient se transporter, avec toutes leurs familles, dans cette île qui serait ignorée de leurs vainqueurs.

XXI. Après avoir parlé de l'océan Libyen et des îles qui s'y trouvent, nous allons passer en Europe. Près de la Gaule baignée par l'Océan, et en face des monts Hercyniens¹, qui passent pour être la grande forêt de l'Eu-

1. Les monts Hercyniens ne sont pas, selon nous, le *Harz*, ainsi

rope, sont plusieurs îles, situées dans l'Océan, dont la plus grande est l'île Britannique. Aucune armée étrangère n'avait anciennement pénétré dans cette île. Bacchus, Hercule, ni aucun autre héros ou souverain n'y avaient jamais porté la guerre. De nos jours, Jules César, divinisé pour ses exploits, est le premier qui ait subjugué cette île. Après avoir dompté les Bretons, il les força à payer tribut. Mais nous parlerons de cela avec détail en temps convenable ¹. Nous allons maintenant dire un mot de la configuration de cette île, et de l'étain qu'elle produit. L'île Britannique a la forme d'un triangle comme la Sicile; mais ses côtés sont inégaux. Elle s'étend obliquement en face de l'Europe. On appelle Cantium ² le promontoire le plus proche du continent, et qui n'en est éloigné que d'environ cent stades ³, à partir du point où commence le lit de la mer. L'autre promontoire, appelé Bélérium ⁴, est éloigné du continent de quatre journées de navigation. Le dernier, qui s'appelle Orcas ⁵, s'avance, suivant les historiens, dans la pleine mer. Le plus petit côté de l'île est parallèle au continent de l'Europe et a sept mille cinq cents stades de longueur ⁶, le second depuis le détroit jusqu'au sommet du triangle, quinze mille ⁷, et le dernier, vingt mille ⁸; de telle sorte que toute l'île a quarante-deux mille cinq cents stades de circonférence ⁹. Les habitants de la Bretagne sont, dit-on, autochthones et conservent leurs mœurs primi-

qu'on le croit généralement. Nous pensons, quoi qu'en dise Miot, que les monts Hercyniens sont plutôt le *Schwarzwald* (de *Schwarz*, noir, dont les Romains ont fait *Hercynia*), ou la forêt Noire qui avoisine une partie de l'est de la France. Probablement cette forêt, dont les bois ont été abattus dans la suite des temps, s'étendait jadis tout le long des contrées rhénanes jusqu'aux frontières de la Belgique.

1. Dans un des livres perdus après le vingtième.
2. Aujourd'hui *North-Forland*.
3. Environ dix-huit mille cinq cents mètres.
4. Aujourd'hui *cap de Cornouailles*.
5. Vis-à-vis des îles Orcades au nord de l'Écosse.
6. Cent trente-huit myriamètres.
7. Deux cent soixante-seize myriamètres.
8. Trois cent soixante-huit myriamètres.
9. Environ sept cent quatre-vingt-trois myriamètres.

tives¹. A la guerre ils se servent de chariots comme on le raconte des anciens héros grecs dans la guerre de Troie²; leurs maisons sont de chétive apparence, elles sont pour la plupart bâties de roseaux et de bois. Ils font la moisson des céréales en coupant les épis et en les déposant dans des lieux souterrains³. Ils font sortir les grains des plus anciens épis, et en font leur nourriture journalière. Leurs mœurs sont simples et fort éloignées du raffinement et de la perversité des hommes actuels. Ils mènent une vie sobre, et ils ignorent le luxe que produit la richesse. L'île Britannique est fort peuplée; l'atmosphère y est très-froide⁴, cette île étant située sous l'Ourse. Elle est gouvernée par plusieurs rois et chefs qui la plupart du temps vivent en paix entre eux.

XXII. Mais nous parlerons en détail des coutumes et des autres particularités du pays, lorsque nous écrirons l'histoire de l'expédition de César en Bretagne. Les Bretons des environs du promontoire Bélérium aiment les étrangers, et ils sont plus civilisés par les relations qu'ils ont avec les marchands étrangers. Ce sont eux qui préparent l'étain, en traitant avec art la mine que contient. Cette mine est pierreuse et se trouve en filons dans le sein de la terre, où les ouvriers l'extraient et la purifient en la fondant. Après avoir donné

1. La religion, les mœurs et d'autres circonstances font avec raison croire que les habitants de la Grande-Bretagne ne sont pas autochthones, mais qu'ils descendent probablement d'une colonie gauloise.

2. Voyez César (*Bellum Gallicum*, V, 15) et Tacite (*Agricola*, 12).

3. Les habitants de la Thrace et de la Cappadoce avaient aussi des greniers souterrains. Varron (*de Re rustica*, I, 57) : *Quidam granaria habent sub terris, speluncas, quas vocant σελῖνους, ut in Cappadocia ac Thracia.*

4. D'après l'autorité de César, le climat de la Bretagne était, au contraire, plus tempéré que celui de la Gaule. *Loca sunt temperatiora quam in Gallia, remissioribus frigoribus.* (*Bellum Gallicum*, V. 12.) Tacite est de la même opinion : *Asperitas frigoribus abest.* (*Agricola*, 12.) Ces renseignements contradictoires et trop peu détaillés ne peuvent guère servir à l'histoire de la climatologie de ces pays. La variabilité du climat, suivant les années et les saisons, ôte toute valeur aux observations isolées de ce genre. Qui voudrait soutenir aujourd'hui, avec César, que le climat de la Grande-Bretagne est plus tempéré que celui de la France ?

à la masse métallique la forme d'un dé, ils la transportent dans une île située en face de la Bretagne et appelée Ictis¹, ils transportent ces masses d'étain sur des chariots, au moment de la marée basse, où l'espace intermédiaire est mis à sec. Car une particularité que l'on remarque dans les îles situées entre l'Europe et la Bretagne est que, dans les hautes marées, elles sont entièrement environnées d'eau. Mais lorsque dans les marées basses la mer se retire, une grande partie de terre se découvre, et ces îles présentent alors l'aspect de presqu'îles. Là les marchands achètent l'étain des indigènes, et le font transporter dans la Gaule. Enfin, ils le chargent sur des chevaux, et traversent la Gaule à pied, dans l'espace de trente jours, jusqu'à l'embouchure du Rhône. Voilà ce que nous avons à dire de l'étain.

XXIII. Nous allons maintenant donner quelques détails sur ce qu'on appelle l'*électrum*. En face de la Scythie² et au-dessus de la Gaule est une île appelée Basilée³. C'est dans cette île que les flots de la mer jettent en abondance ce qu'on appelle l'*électrum*, qui ne se trouve nulle part ailleurs. Beaucoup d'anciens écrivains ont débité sur cette matière des fables tout à fait incroyables et absurdes. Plusieurs poètes et historiens disent que Phaëthon⁴, fils du Soleil, étant encore enfant, pria son père de lui confier pendant un jour la conduite de son quadrigé. En ayant obtenu la permission, Phaëthon monta sur ce char ; mais les chevaux sentirent qu'ils étaient conduits par un enfant qui ne pouvait pas encore manier les brides, et ils sortirent de la voie or-

1. *L'île de Wight*. Les Romains l'appelaient *Vectis* ou *Vecta*.

2. La géographie ne paraissait pas avoir fait beaucoup de progrès depuis Hérodote : Diodore semble diviser le continent de l'Europe, abstraction faite de la Grèce et de l'Italie, en trois régions, savoir, la Scythie, habitée par les Scythes et les Germains confondus ensemble ; la Celtique, habitée par les Gaulois et les Celtes ; et l'Ibérie.

3. Quelque île ou presqu'île de la Scandinavie, dans la mer Baltique. Plusieurs anciens géographes ont placé dans ces mêmes parages l'île de Baltéa. La pêche du succin forme encore aujourd'hui une branche de commerce pour quelques habitants de la mer Baltique.

4. L'étymologie *Φαέθων* exige qu'on écrive *Phaëthon*, et non Phaëton, orthographe vulgairement adoptée.

dinaire. Errants d'abord dans le ciel, ils l'embrasèrent, et y laissèrent ce cercle qu'on appelle la voie lactée. Ils mirent ensuite le feu à une grande partie de la terre, et brûlèrent une vaste contrée, lorsque Jupiter, irrité, foudroya Phaëthon, et remit le Soleil dans sa voie accoutumée. Phaëthon tomba à l'embouchure du Pô, appelé autrefois Éridan. Ses sœurs pleurèrent amèrement sa mort; leur douleur fut si grande qu'elles changèrent de nature et se métamorphosèrent en peupliers. Ces arbres laissent annuellement, à la même époque, couler des larmes. Or, ces larmes solidifiées constituent l'électrum¹, qui surpasse en éclat les autres produits du même genre; et il se trouve surtout dans les pays où, à la mort des jeunes gens, on porte le deuil. Mais le temps a démontré que tous ceux qui ont forgé cette fable étaient dans l'erreur, et il ne faut jamais ajouter foi qu'aux histoires véritables. L'électrum se recueille donc dans l'île Basilée, et les habitants le transportent sur le continent situé à l'opposite; de là on l'envoie dans nos contrées, comme nous l'avons dit.

XXIV. Après avoir parlé des îles situées à l'occident, nous croyons à propos de dire un mot des nations voisines de l'Europe, que nous avons omises dans les livres précédents. Jadis régnait, dit-on, un homme célèbre dans la Celtique, qui avait une fille d'une taille et d'une beauté sans pareille. Fière de ces avantages, elle refusa la main de tous les prétendants; n'en croyant aucun digne d'elle. Dans son expédition contre Géryon, Hercule s'arrêta dans la Celtique,

1. Ce mythe renferme un grand fonds de vérité; il semble être l'application allégorique d'un fait physique. On a beaucoup discuté sur l'origine du succin. L'opinion que la science a fait prévaloir est que le succin ou l'ambre jaune, avec lequel on a pour la première fois observé le phénomène électrique de l'attraction, est un produit d'altération d'une résine ou manne découlant, sous forme de larmes, d'une espèce de plante (antédiluvienne) aujourd'hui inconnue. Ce qu'il y a de certain, c'est que le succin est une matière de nature organique; il se compose essentiellement d'une huile essentielle (*huile de succin*), et d'un acide particulier (*acide succinique*). Quelques chimistes ont trouvé l'acide succinique dans quelques plantes de la famille naturelle des *Corymbifères*, et particulièrement dans l'absinthe (*Artemisia absinthium*).

et y construisit la ville d'Alésia¹. Elle y vit Hercule, et, admirant son courage et sa force extraordinaire, elle s'abandonna à lui très-volontiers, et aussi avec le consentement de ses parents. De cette union naquit un fils nommé Galatès, qui surpassa de beaucoup ses compatriotes par sa force et son courage. Arrivé à l'âge viril, il hérita du trône de ses pères. Il conquiert beaucoup de pays limitrophes, et accomplit de grands exploits guerriers. Enfin, il donna à ses sujets le nom de Galates (Gaulois), desquels tout le pays reçut le nom de Galatie (Gaule)².

XXV. Après avoir indiqué l'origine du nom des Gaulois, il nous faut parler des habitants mêmes du pays. La Gaule est habitée par beaucoup de tribus plus ou moins peuplées. Les plus fortes sont d'environ deux cent mille hommes, et les plus faibles de cinquante mille. Parmi ces tribus, il y en a une qui a conservé jusqu'à nos jours une ancienne amitié pour les Romains³. Comme la Gaule est en grande partie située sous la constellation de l'Ourse, l'hiver y est long et extrêmement froid. Car dans la saison de l'hiver, pendant les jours nébuleux, il tombe beaucoup de neige au lieu de pluie ; et quand le ciel est serein, il se forme des masses de glace compacte, par lesquels les fleuves congelés deviennent des ponts naturels. Non-seulement des voyageurs allant par petites troupes, mais des armées nombreuses, avec chars et bagages, y passent sur la glace en toute sécurité. La Gaule est traversée par des fleuves grands et nombreux, qui serpentent dans les plaines. Les uns ont leurs sources dans des lacs profonds, les autres jaillissent des montagnes. Ceux-ci se jettent dans l'Océan, ceux-là dans la Méditerranée. Le plus grand des fleuves qui se jettent dans notre mer est le Rhône. Il a

1. Voyez IV, 19.

2. Wesseling fait ici spirituellement observer que les Grecs n'étaient jamais embarrassés pour expliquer l'origine d'un nom propre de nation ou de ville. Leur imagination féconde faisait naître, comme *Deus ex machina*, quelque héros ou roi qui donnait aussitôt son nom à la nation sur laquelle il régnait.

3. Les Éduens. Voyez César, *B. G.*, I, 33 ; Tacite, *Annales*, XI, 25.

ses sources dans les Alpes et il se jette dans la mer par cinq embouchures. Parmi les fleuves qui se jettent dans l'Océan, ceux qui passent pour les plus grands sont le Danube et le Rhin¹. C'est sur ce dernier fleuve que, de nos jours, Jules César, divinisé pour ses exploits, construisit un pont merveilleux, y fit passer son armée et soumit les Gaulois qui habitent sur la rive opposée. Beaucoup d'autres rivières navigables traversent la Celtique, mais il serait trop long d'en faire ici la description. Presque toutes ces rivières gèlent et forment ainsi des ponts naturels. Afin d'empêcher les passagers de glisser sur la glace et de rendre la démarche plus assurée, on y répand de la paille².

XXVI. On remarque dans la plus grande partie de la Gaule un phénomène trop particulier pour omettre d'en parler ici. Les vents du couchant d'été et ceux du nord y soufflent habituellement avec tant de violence et de force, qu'ils soulèvent de terre et emportent des pierres grosses comme le poing et une épaisse poussière de gravier. Enfin, de violents tourbillons arrachent aux hommes leurs armes et leurs vêtements, et enlèvent les cavaliers de leurs chevaux. L'excès de froid altère tellement le climat, que la vigne et l'olivier n'y croissent pas³. C'est pourquoi les

1. Le Danube se jette dans la mer Noire. Il faudra probablement entendre par *Δαυούδος*, Danube, l'Elbe. Celle-ci se jette en effet dans la mer du Nord, que les anciens appelaient aussi Océan, division du grand océan Atlantique. Cette conjecture est d'autant plus probable que Diodore confond en un seul pays la Gaule et la Germanie.

2. Dans son savant mémoire sur l'*Histoire du climat de la France*, M. Fuster s'est appuyé sur ce passage de Diodore, pour faire ressortir combien le climat de ce pays était rigoureux à l'époque de César, c'est-à-dire environ 50 ans avant l'ère chrétienne. Il importe ici de faire ressortir que Diodore confond en une seule nation les Gaulois et les Germains qu'il ne nomme pas. Ce qui le prouve, c'est qu'il donne le nom de Gaulois aux Suèves (tribu germanique), que César alla attaquer au delà du Rhin. (César, *B. G.*, IV, 19, et VI, 10.) Ensuite Diodore dit lui-même positivement, plus loin (chap. 31), que les peuples habitant les contrées qui s'étendent de la Celtique aux monts Hercyniens, et de l'Océan jusqu'à la Scythie, portent tous le nom de Gaulois (*ὀνομάζοντες Γαλάτας πάντας*).

3. Comparez Strabon (IV, p. 268), qui est moins absolu à ce sujet.

Gaulois, privés de ces fruits, font avec de l'orge une boisson appelée *zythos*¹. Ils font aussi tremper du miel dans de l'eau, et s'en servent en guise de boisson. Aimant jusqu'à l'excès le vin que les marchands leur apportent sans mélange, ils en boivent si avidement que, devenus ivres, ils tombent dans un profond sommeil ou dans des transports furieux. Aussi beaucoup de marchands italiens, poussés par leur cupidité habituelle, ne manquent-ils pas de tirer profit de l'amour des Gaulois pour le vin. Ils leur en apportent soit dans des bateaux sur les rivières navigables, soit sur des chars qu'ils conduisent à travers le pays plat; en échange d'un tonneau de vin, ils reçoivent un jeune esclave, troquant ainsi leur boisson contre un échanson².

XXVII. Il n'y a absolument aucune mine d'argent dans la Gaule, mais il y a beaucoup d'or natif³ que les indigènes recueillent sans peine. Comme les fleuves, dans leurs cours tortueux, se brisent contre la racine des montagnes, les eaux en détachent et charrient avec elle des fragments de roche remplis de sables d'or. Ceux qui se livrent à ces travaux brisent les roches, enlèvent ensuite la partie terreuse par des lavages, et font fondre le résidu dans des fourneaux. Ils recueillent de cette sorte une masse d'or qui sert à la parure des femmes aussi bien qu'à celle des hommes; car ils en font des anneaux qu'ils portent aux

1. Cette boisson n'était autre chose que de la bière. Elle était également en usage chez les Égyptiens. (Voyez plus haut I, 34.) Tacite (*de Moribus Germanorum*) l'appelle *potus ex hordeo factus et in quandam similitudinem vini corruptus*.

2. Tout le monde remarquera l'analogie parfaite de caractère et de mœurs qui existe ici entre les anciens Gaulois et les peuples sauvages et particulièrement ceux de l'Amérique septentrionale. Avec ces derniers surtout la ressemblance est frappante, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en comparant ensemble la description que Diodore donne ici des Gaulois et la peinture fidèle que F. Cooper a faite des sauvages de l'Amérique du Nord.

3. Χρυσός ἀνευ μεταλλείας, de l'or qui n'est pas engagé dans des mines, c'est-à-dire de l'or natif. "Ανευ μεταλλείας est donc ici synonyme de ἄπυρος.

poignets et aux bras ; ils en fabriquent aussi des colliers massifs, des bagues et même des cuirasses. Les habitants de la Celtique supérieure offrent une autre singularité au sujet des temples. Dans les temples et les enceintes sacrées de ce pays se trouve entassé beaucoup d'or offert aux dieux ; et, quoique tous les Celtes aiment l'argent, pas un d'eux n'ose y toucher, tant la crainte des dieux les retient.

XXVIII. Les Gaulois sont grands de taille ; ils ont la chair molle et la peau blanche : leurs cheveux sont naturellement blonds, et ils cherchent par des moyens artificiels à rehausser cette couleur : ils les lavent fréquemment avec une lessive de chaux¹, ils les relèvent du front vers le sommet de la tête et la nuque, de sorte qu'ils ont l'aspect de Satyres et de Pans. Grâce à ces moyens, leurs cheveux s'épaississent tellement qu'ils ressemblent aux crins des chevaux. Quelques-uns se rasent la barbe et d'autres la laissent croître modérément, mais les nobles se rasent les joues, et laissent pousser les moustaches, de manière qu'elles leur couvrent la bouche. Aussi leur arrive-t-il que, lorsqu'ils mangent, les aliments s'y embarrassent, et, lorsqu'ils boivent la boisson y passe comme à travers un filtre. Ils prennent leurs repas non pas assis sur des sièges, mais accroupis sur des peaux de loups ou de chiens, et ils sont servis par de très-jeunes enfants de l'un et de l'autre sexe. A côté d'eux sont des foyers flamboyants, avec des chaudières et des broches garnies de quartiers entiers de viande. On honore les braves en leur offrant les meilleurs morceaux de viande. C'est ainsi que le poète nous montre Ajax honoré par ses compagnons, après qu'il eut seul combattu et vaincu Hector : « Le roi fait honneur à « Ajax du dos entier de la victime². » Les Gaulois invitent

1. Τιτάνου ἀποπλύματι. La chaux calcinée, qui est un caustique assez énergique, est en effet capable d'altérer à la longue la matière colorante des cheveux. Pline nous apprend que le savon est une invention des Gaulois : *Prodest et sapo. Galliarum hoc inventum rutilandis capillis. Fit ex sebo et cinere.* (Hist. nat., XXVIII, 12.)

2. Iliade, VII, 321.

aussi les étrangers à leurs festins; après le repas, ils leur demandent ce qu'ils sont et ce qu'ils viennent faire. Souvent, pendant le repas, leurs discours font naître des querelles, et, méprisant la vie, ils se provoquent à des combats singuliers. Car ils ont fait prévaloir chez eux l'opinion de Pythagore, d'après laquelle les âmes des hommes sont immortelles, et chacune d'elles, s'introduisant dans un autre corps, revit pendant un nombre déterminé d'années. C'est pourquoi, pendant les funérailles, ils jettent dans le bûcher des lettres adressées à leurs parents décédés, comme si les morts les lisaient¹.

XXIX. Dans les voyages et les combats, ils se servent de chars à deux chevaux, portant un conducteur et un guerrier. Ils dirigent, dans les guerres, leurs attaques contre les cavaliers, lancent le *saunium* et descendent ensuite pour combattre l'ennemi à l'épée. Quelques-uns d'entre eux méprisent la mort au point de s'exposer nus et n'ayant qu'une ceinture autour du corps. Ils emmènent avec eux des serviteurs de condition libre, choisis dans la classe des pauvres, ils les emploient, dans les combats, comme conducteurs et comme gardes². Avant de livrer bataille, ils ont coutume de sortir des rangs et de provoquer les plus braves des ennemis à un combat singulier, en branlant leurs armes pour effrayer leurs adversaires. Si quelqu'un accepte le défi, ils chantent les prouesses de leurs ancêtres et vantent leurs propres vertus, tandis qu'ils insultent leurs adversaires et les appellent des lâches. Aux ennemis tombés, ils coupent la tête et l'attachent au cou de leurs chevaux. Ils donnent à porter à leurs serviteurs les dépouilles tachées de sang, et chantent le péan et

1. La croyance à l'immortalité de l'âme, les Gaulois la partageaient avec les Égyptiens, avec lesquels les peuples celtiques présentent d'ailleurs plus d'un trait de ressemblance. César s'exprime ainsi sur cette croyance des Gaulois : *Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios; atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* (B. G., IV, 14.)

2. Espèce d'écuyers qui, suivant César, portaient le nom d'*Ambactes*. (B. G., VI, 15.)

l'hymne de la victoire. Ils clouent ces trophées aux maisons, ainsi que d'autres le font à l'égard des animaux pris à la chasse. Quant aux têtes des ennemis les plus renommés, ils les embaument avec de l'huile de cèdre et les conservent soigneusement dans une caisse¹. Ils les montrent aux étrangers en se glorifiant que leurs pères eux-mêmes n'ont pas voulu donner ces trophées pour beaucoup d'argent. On dit que quelques-uns d'entre eux, montrant une fierté sauvage, se sont vantés de n'avoir pas voulu vendre une tête contre son poids d'or. Mais si, d'un côté, il n'est pas noble de mettre à prix les insignes de sa bravoure, de l'autre, il est sauvage de faire la guerre aux morts de même race.

XXX. Les Gaulois portent des vêtements singuliers ; ils ont des tuniques bigarrées de différentes couleurs, et des chausses qu'ils appellent *bragues*. Avec des agraffes, ils attachent à leurs épaules des saies rayées, d'une étoffe à petits carreaux multicolores, épaisse en hiver et légère en été. Ils ont pour armes défensives des boucliers aussi hauts qu'un homme, et que chacun orne à sa manière. Comme ces boucliers servent non-seulement de défense, mais encore d'ornement, quelques-uns y font graver des figures d'airain en bosse, et travaillées avec beaucoup d'art. Leurs casques d'airain sont garnis de grandes saillies et donnent à ceux qui les portent un aspect tout fantastique. A quelques-uns de ces casques sont fixées des cornes, et à d'autres des figures en relief d'oiseaux ou de quadrupèdes. Ils ont des trompettes barbares, d'une construction particulière, qui rendent un son rauque et approprié au tumulte guerrier². Les uns portent des cuirasses de mailles de fer ; les autres, contents de leurs avantages naturels, combat-

1. Ce mode d'embaumement rappelle celui des Égyptiens. C'est un trait de ressemblance de plus que les Gaulois offraient avec les anciens Égyptiens.

2. Suivant Hésychius, cette trompette était appelée par les Gaulois *carnon* (*cor* ?). Eustathe (*in Homerum*, p. 1139) prétend que le pavillon de cette trompette avait la figure de quelque animal sauvage, et que l'anche était de plomb.

tent nus. Au lieu d'épées, ils ont des espadons suspendus au flanc droit par des chaînes de fer ou d'airain. Quelques-uns entourent leurs tuniques de ceintures d'or ou d'argent. Ils se servent aussi de piques qu'ils appellent *lances*¹, dont le fer a une coudée de longueur, et près de deux palmes de largeur; le fût a plus d'une coudée de longueur. Leurs épées ne sont guère moins grandes que le javelot des autres nations, et leurs saunies ont les pointes plus longues que leurs épées. De ces saunies, les unes sont droites et les autres recourbées; de sorte que, non-seulement elles coupent, mais encore déchirent les chairs, et en retirant le javelot, on agrandit la plaie.

XXXI. Les Gaulois sont d'un aspect effrayant; ils ont la voix grave et tout à fait rude; ils parlent peu dans leurs conversations, s'expriment par énigmes et affectent dans leur langage de laisser deviner la plupart des choses. Ils emploient beaucoup l'hyperbole, soit pour se vanter eux-mêmes, soit pour ravaler les autres. Dans leurs discours ils sont menaçants, hautains et portés au tragique; ils sont cependant intelligents et capables de s'instruire. Ils ont aussi des poètes qu'ils appellent *bardes*, et qui chantent la louange ou le blâme, en s'accompagnant sur des instruments semblables aux lyres. Ils ont aussi des philosophes et des théologiens très-honorés, et qu'ils appellent *drudes*². Ils ont aussi des devins, qui sont en grande vénération. Ces devins prédisent l'avenir par le vol des oiseaux et par l'inspection des entrailles des victimes; tout le peuple leur obéit. Lorsqu'ils consultent les sacrifices sur quelques grands événements, ils ont une coutume étrange et incroyable : ils immolent un homme en le frappant avec un couteau dans la région au-dessus du diaphragme; ils prédisent ensuite l'avenir d'après la chute de la victime, d'a-

1. *Λαγκία*. Ainsi, le mot *lance*, qui a passé de là dans toutes les langues, est d'origine celtique.

2. D'après l'édition bipontine, il faudrait lire ici *Sarouides*, *Σαρουίδας*, au lieu de *Druides*. Les plus précieux renseignements sur les druides, nous les devons au grand conquérant de la Gaule. (César, *B. G.*, VI, 16.)

près les convulsions des membres et l'écoulement du sang; et, fidèles aux traditions antiques, ils ont foi dans ces sacrifices. C'est une coutume établie parmi eux que personne ne sacrifie sans l'assistance d'un philosophe; car ils prétendent qu'on ne doit offrir des sacrifices agréables aux dieux que par l'intermédiaire de ces hommes, qui connaissent la nature divine et sont, en quelque sorte, en communication avec elle, et que c'est par ceux-là qu'il faut demander aux dieux les biens qu'on désire. Ces philosophes ont une grande autorité dans les affaires de la paix aussi bien que dans celles de la guerre; amis et ennemis obéissent aux chants des bardes. Souvent, lorsque deux armées se trouvent en présence, et que les épées sont déjà tirées et les lances en arrêt, les bardes se jettent au-devant des combattants, et les apaisent comme on dompte par enchantement les bêtes féroces. C'est ainsi que, même parmi les Barbares les plus sauvages, la colère cède à la sagesse, et que Mars respecte les muses.

XXXII. Il est bon de définir ici un point ignoré de beaucoup de personnes. On appelle *Celtes* les peuples qui habitent au-dessus de Marseille, dans l'intérieur du pays, près des Alpes et en deçà des monts Pyrénées. Ceux qui sont établis au-dessus de la Celtique jusqu'aux parties méridionales de cette région, et qui habitent, le long de l'Océan et la forêt Hercynienne, toutes les contrées qui s'étendent de là jusqu'à la Scythie, sont appelés *Gaulois* (Galates). Cependant les Romains, comprenant tous ces peuples sous une domination commune, les appellent tous Gaulois¹. Chez les Gaulois, les femmes sont presque de la même taille que les hommes, avec lesquels elles rivalisent en courage. Les enfants, à leur naissance, ont en général les cheveux presque blancs, qui prennent avec l'âge la couleur de ceux de leurs pères. Les peuplades qui habitent au nord, dans le voisinage de la Scythie, sont très-sauvages.

1. Il existe ici une grande confusion dans le texte. Les Romains ont toujours parfaitement distingué les Gaulois des Germains, qui habitaient au delà du Rhin. Comp. *rez* la note 1, p. 26 de ce volume.

Il y en a, dit-on, qui mangent des hommes, comme font aussi les Bretons qui habitent l'Iris¹. Ces peuples, devenus fameux par leur courage et par leur férocité, ont, selon quelques auteurs, ravagé jadis toute l'Asie. Ils portaient alors le nom de Cimmériens, et, peu de temps après, on les a appelés par corruption Cimbres. De toute antiquité ils se plaisent au brigandage, en envahissant les autres pays et méprisant toutes les nations. Ce sont eux qui ont pris Rome, pillé le temple de Delphes, rendu tributaire une grande partie de l'Europe et de l'Asie, et qui se sont établis dans les pays des peuples vaincus. De leur mélange avec les Grecs ils ont reçu le nom de *Gallo-Grecs*². Enfin, ils ont détruit de nombreuses et puissantes armées romaines. De même qu'ils se montrent cruels, ils sont sacrilèges dans leurs sacrifices. Après avoir gardé les malfaiteurs pendant cinq ans, ils les empalent en l'honneur des dieux, et les brûlent ensuite sur d'énormes bûchers avec beaucoup d'autres offrandes. Ils immolent aussi en honneur des dieux les prisonniers de guerre; il en est qui, avec les hommes, égorgent ou brûlent, ou font périr par quelque autre supplice les animaux qu'ils ont pris dans la guerre³. Quoique leurs femmes soient belles, ils ont très-peu de commerce avec elles, mais ils se livrent à la passion contre nature pour le sexe masculin, et couchés à terre sur des peaux de bêtes sauvages, ils ont d'habitude à chaque côté un compagnon de lit. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, au mépris de la pudeur naturelle, ils prostituent avec abandon la fleur de la jeunesse. Loin de trouver rien de honteux dans ce commerce, ils se croient déshonorés si l'on refuse les faveurs qu'ils offrent.

XXXIII. Après nous être suffisamment étendus sur les Celtes, nous allons passer à l'histoire des Celtibériens,

1. L'Irlande. Son véritable nom était *Hierne* ou *Hibernia*. Strabon (IV, p. 307) nous dépeint les anciens habitants de cette île comme des anthropophages.

2. Voyez sur les expéditions des Gaulois en Italie, en Grèce et dans l'Asie, Justin, XXIV, 5; Tite Live, V, 33, et Pausanias, X, 19.

3. Consultez César, *B. G.*, V, 16; et Strabon, IV, 303.

peuple limitrophe. Les Ibériens et les Celtes se sont fait anciennement longtemps la guerre au sujet de leurs territoires; mais s'étant enfin accordés entre eux, ils occupèrent le pays en commun; et, l'alliance par voie de mariages ayant amené la fusion des deux peuples, ils prirent le nom de Celtibériens. Cette fusion de deux peuples si belliqueux, et la fertilité du territoire qu'ils cultivaient, contribuèrent beaucoup à rendre les Celtibériens célèbres : ils résistèrent longtemps aux Romains qui ne parvinrent qu'avec peine à les subjuguier. On convient que non-seulement leur cavalerie est excellente, mais encore que leur infanterie se distingue par son courage et son intrépidité. Les Celtibériens portent des saies noires, velues, et semblables aux poils de chèvre. Quelques-uns s'arment de légers boucliers gaulois, et quelques autres, de rondaches de la grandeur des boucliers. Ils enveloppent leurs jambes de chausses de poils et couvrent leurs têtes de casques d'airain, ornés de panaches de couleur de pourpre. Leurs épées sont à deux tranchants et forgées d'un fer excellent¹. Ils se servent encore dans la mêlée de poignards de la longueur d'un spithame². La manière dont ils fabriquent leurs armes offensives et défensives est particulière. Ils enfouissent dans la terre des lames de fer et ils les y laissent jusqu'à ce que la rouille ayant rongé tout le faible du métal, il n'en reste que la partie la plus solide³. C'est avec ce fer qu'ils fabriquent des épées excellentes et d'autres instruments de guerre. Ces épées sont si bien fabriquées qu'elles tranchent tout ce qu'elles frappent; il n'est ni bouclier, ni casque, ni os qui résiste à leur tranchant, tant le fer en est

1. Comparez Tite-Live, XXII, 46 : *Gallis Hispanisque scuta ejusdem formæ fere erant; dispares ac dissimiles gladii : Gallis prælongi, ac sine mucronibus; Hispano punctim magis quam cæsim assueto petere hostem, brevitæ habiles et cum mucronibus.*

2. Près de neuf pouces.

3. C'était une espèce de trempe qu'ils faisaient subir au fer. Les Celtibériens avaient donc connaissance de la fabrication de l'acier, ce qui suppose déjà un certain degré de civilisation. On sait que, pour la fabrication de l'acier, le fer peut être trempé non-seulement dans l'eau, mais encore dans l'huile, dans une pâte molle, etc.

bon. Ils savent combattre à pied et à cheval : après que les cavaliers ont rompu les rangs ennemis, ils mettent pied à terre, et, devenus fantassins, ils font des prodiges de valeur. Ils ont une coutume particulière et étrange ; quoiqu'ils soient soigneux de leurs personnes et propres dans leur manière de vivre, ils pratiquent un usage dégoûtant et d'une malpropreté extrême : ils se lavent tout le corps d'urine, ils s'en frottent même les dents, l'estimant un bon moyen pour entretenir la santé du corps¹.

XXXIV. Quant à leurs mœurs, les Celtibériens sont très-cruels à l'égard des malfaiteurs et des ennemis ; mais ils sont généreux et humains envers leurs hôtes. Ils hébergent avec plaisir les étrangers qui voyagent dans leur pays ; ils rivalisent à qui leur donnera l'hospitalité, louent ceux que les étrangers accompagnent, et les regardent comme chéris des dieux. Ils se nourrissent de toutes sortes de viandes en abondance ; l'hydromel est leur boisson, car le pays est très-riche en miel ; ils achètent le vin que les marchands leur apportent par mer. Parmi les peuples voisins, la tribu la plus civilisée est celle des Vaccéens². Ils se partagent chaque année le territoire, et, faisant la récolte en commun, ils distribuent à chacun sa part. Les cultivateurs qui détournent quelque chose à leur profit sont punis de mort.

Les plus braves des Ibériens sont les Lusitaniens. Ils portent dans la guerre de tout petits boucliers tissus de fils tendineux, assez serrés pour garantir parfaitement le corps. Ils s'en servent avec prestesse dans les combats pour parer habilement de tous côtés les traits qu'on leur lance. Leur saunium est tout de fer et terminé en forme d'hameçon ; ils portent des casques et des épées semblables à ceux

1. Catulle parle de cette coutume des Celtibériens, dans une de ses épigrammes (36) :

*Nunc, Celtiber, in Celtiberia terra,
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem atque russam defricare gingivam.*

2. Les Basques.

des Celtibériens. Ils lancent leurs javelots avec précision, à de grandes distances, et produisent des blessures graves. Ils sont agiles et légers à la course, soit dans la fuite, soit dans la poursuite. Mais ils ont beaucoup moins de persévérance dans les conjonctures graves de la vie que les Celtibériens. En temps de paix, ils s'exercent à une danse légère, et qui exige une grande souplesse des membres. Dans la guerre, ils marchent au pas cadencé, et ils chantent le péan au moment de l'attaque. Les Ibériens, et surtout les Lusitaniens, ont une coutume singulière. Les jeunes gens, et particulièrement ceux qui, sans fortune, ont de la force et du courage, se retirent par bandes dans des contrées inaccessibles, ne comptant que sur la vigueur de leurs bras et de leurs armes. Ils se réunissent en de nombreux corps, parcourent l'Ibérie, et s'enrichissent par des brigandages. Ils font ce métier impunément; car, armés à la légère, agiles et rapides à la course, ils sont difficiles à atteindre. Enfin ils se réfugient dans des lieux inaccessibles, qu'ils regardent comme leur patrie, et où ne pourraient pénétrer des troupes nombreuses et pesamment armées. C'est pourquoi les Romains, qui les ont souvent attaqués avec des forces armées, ont bien réprimé leur audace, mais ils n'ont pu faire cesser leurs brigandages, bien qu'ils l'aient plusieurs fois essayé.

XXXV. Puisque nous parlons des Ibériens, il sera convenable de donner quelques détails sur les mines d'argent qui se trouvent dans leur pays. Ces mines sont très-belles, très-abondantes et très-productives pour ceux qui les exploitent.

Dans les livres précédents, à propos des actions d'Hercule, il a été fait mention des montagnes de l'Ibérie, nommées les Pyrénées. Ces montagnes surpassent les autres par leur hauteur et par leur étendue : séparant les Gaules de l'Ibérie et de la Celtibérie, elles s'étendent de la mer du Midi à l'océan Septentrional¹, dans un espace de trois

1. La mer Méditerranée est ici appelée la mer du Midi, ἡ κατὰ τὴν μεσημβρίαν θάλαττα, par opposition à l'océan Septentrional, ὁ ἐπὶ ἄρκτου ὠκεανός (l'océan situé sous les Ourses), qui est la mer du Nord.

mille stades¹. Autrefois elles étaient en grande partie couvertes de bois épais et touffus; mais elles furent, dit-on, incendiées par quelques pâtres qui y avaient mis le feu. L'incendie ayant duré sans interruption pendant un grand nombre de jours, la superficie de la terre fut brûlée, et c'est de là que l'on a donné à ces montagnes le nom de Pyrénées². La combustion du sol fit fondre des masses de minéral d'argent et produisit de nombreux ruisseaux d'argent pur³. Ignorant l'usage de ce métal, les indigènes le vendirent, en échange d'autres marchandises de peu de prix, aux marchands Phéniciens instruits de cet événement. Important cet argent en Asie, en Grèce et chez d'autres nations, ils gagnèrent d'immenses richesses. La cupidité de ces marchands fut telle, que, leurs navires étant déjà chargés, ils coupèrent le plomb de leurs ancres et y substituèrent l'argent qui s'y trouvait encore en abondance. Les Phéniciens continuèrent longtemps ce commerce, et devinrent si puissants qu'ils envoyèrent de nombreuses colonies dans la Sicile et les îles voisines, ainsi que dans la Libye, la Sardaigne et l'Ibérie⁴.

XXXVI. Longtemps après, les Ibériens, ayant appris les propriétés de l'argent, exploitèrent des mines considé-

1. Cinquante-cinq myriamètres.

2. De πῦρ, *feu*. Cette étymologie ressemble à tant d'autres inventées par l'imagination féconde des Grecs. Le mot Pyrénées vient plutôt du mot celtique *pyrn*, qui signifie *montagne*.

3. Strabon (III, 217) met ce récit au nombre des fables. Ce récit est pourtant plus croyable que bien d'autres histoires que les Grecs nous donnent pour véridiques. Il n'est pas impossible qu'un violent embrasement ait produit la fonte de grandes masses d'argent natif; mais Lucrèce (V, 1250) commet une licence poétique quand il parle, en dépeignant cet incendie des Pyrénées, non-seulement de ruisseaux d'argent, d'or et de plomb, mais encore de torrents de cuivre; car outre que ce dernier métal est très-réfractaire et exige une température extrêmement élevée pour fondre, il ne se rencontre guère à l'état natif comme l'or et l'argent.

4. Strabon rapporte (III, 224), sur l'autorité d'autres écrivains, qu'à l'époque où les Carthaginois envahirent l'Espagne, sous la conduite d'Hamilcar Barcas, ils y trouvèrent des crèches et des tonneaux d'argent massif, tant ce métal était commun dans ce pays.

rables. Presque tout l'argent qu'ils en retirèrent était très-pur, et leur procura de grands revenus. Voici la manière dont les Ibériens exploitent ces mines.

Les mines de cuivre, d'or, d'argent sont merveilleusement productives. Ceux qui exploitent les mines de cuivre retirent du minerai brut le quart de son poids de métal pur. Quelques particuliers extraient des mines d'argent, dans l'espace de trois jours, un talent euboïque¹. Le minerai est plein de paillettes compactes et brillantes. Aussi faut-il admirer à la fois la richesse de la nature et l'adresse des hommes. Les particuliers se livraient d'abord avec ardeur à l'exploitation des mines d'argent dont l'abondance et la facilité d'exploitation procuraient de grandes richesses. Mais lorsque les Romains eurent conquis l'Ibérie, ces mines furent envahies par une tourbe d'Italiens cupides qui se sont beaucoup enrichis. Ces industriels achètent des troupeaux d'esclaves et les livrent aux chefs des travaux métallurgiques. Ceux-ci, leur faisant creuser le sol en différents points et à de grandes profondeurs, mettent à découvert des filons d'or et d'argent. Ces fouilles s'étendent aussi bien en longueur qu'en profondeur; les galeries ont plusieurs stades d'étendue. C'est de ces galeries longues, profondes et tortueuses que les spéculateurs tirent leurs trésors.

XXXVII. Si l'on compare ces mines avec celles de l'Attique, on trouvera une grande différence. Là, à d'énormes travaux on ajoute beaucoup de dépenses : quelquefois, au lieu d'en tirer le profit qu'on en espérait, on y perd ce que l'on avait; de sorte qu'on peut appliquer à la mésaventure une énigme célèbre². Les exploiters, au

1. Environ cinq mille six cent cinquante francs. Le talent était ordinairement composé de soixante mines; sa valeur variait selon les localités. De là le talent euboïque, attique, babylonien, etc.

2. Stroth et Terrasson ont pensé que l'auteur fait ici allusion au chien de la Fable. Nous partageons l'opinion de Rhodoman, d'après laquelle Diodore fait allusion à l'énigme homérique dont il est parlé dans la Vie d'Homère, attribuée à Hérodote. Les expressions sont presque les mêmes : *δσς' ἔλομεν λιπόμεσθ'*, *δσς' οὐχ ἔλομεν φερόμεσθα*.

contraire, des mines de l'Espagne¹, ne voient jamais leurs espérances et leurs efforts trompés ; s'ils rencontrent bien dès le commencement de leurs travaux, ils découvrent à chaque pas de nouveaux filons d'or et d'argent. Toute la terre des environs n'est qu'un tissu de ramifications métalliques. Les mineurs trouvent quelquefois des fleuves souterrains dont ils diminuent le courant rapide en les détournant dans des fossés inclinés, et la soif inextinguible de l'or les fait venir à bout de leurs entreprises. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils épuisent entièrement les eaux au moyen des vis égyptiennes qu'Archimède, de Syracuse, inventa pendant son voyage en Égypte². Ils les élèvent ainsi successivement jusqu'à l'ouverture de la mine, et ayant desséché les galeries, ils y travaillent à leur aise. Cette machine est si ingénieusement construite que, par son moyen, on ferait écouler d'énormes masses d'eau et on tirerait aisément un fleuve entier des profondeurs de la terre à la surface. Mais ce n'est pas seulement en ceci qu'il faut admirer le talent d'Archimède ; on lui doit encore beaucoup d'autres ouvrages plus grands et qui sont célèbres par toute la terre. Nous les décrirons avec soin et en détail lorsque nous serons arrivé à l'époque d'Archimède³.

XXXVIII. Les ouvriers qui travaillent dans les mines rapportent donc à leurs maîtres d'énormes revenus. Ces malheureux, occupés nuit et jour dans les galeries souterraines, épuisent leurs forces et meurent en grand nombre d'un excès de misère. On ne leur donne aucun répit ; les chefs les contraignent, par des coups, à supporter leur infortune, jusqu'à ce qu'ils expirent misérablement. Quelques-uns dont le corps est plus robuste et l'âme plus fortement trempée, traînent longtemps leur malheur.

1. C'est la première fois que Diodore emploie ici le nom plus moderne de *Ισπανία*.

2. Voyez plus haut, I, 34. Vitruve (X, 11) donne la description de cette machine à épuisement.

3. Dans un des livres perdus après le vingtième. C'est une perte irréparable pour l'histoire des sciences.

reuse existence. Cependant l'excès des maux qu'ils endurent leur doit faire préférer la mort¹. Parmi les nombreuses particularités de ces mines, on remarque comme un fait curieux, qu'il n'y en a aucune dont l'exploitation soit récente : toutes ces mines ont été ouvertes par la cupidité des Carthaginois, à l'époque où ils étaient maîtres de l'Ibérie. C'était la source de leur puissance, c'était de là qu'ils tiraient l'argent pour solder les puissantes et nombreuses armées dont ils se servaient dans toutes leurs guerres. Les Carthaginois ne se fiaient ni à la milice nationale, ni aux troupes de leurs alliés². Entretenant la guerre à force d'argent³, ils ont exposé aux plus grands dangers les Romains, les Siciliens et les Libyens. Au reste, de tout temps les Carthaginois ont été avides d'acquérir des richesses, et les Romains ne songeaient qu'à ne rien laisser à personne.

On trouve aussi de l'étain en plusieurs endroits de l'Ibérie, non pas à la surface du sol, comme quelques historiens l'ont prétendu, mais dans des mines d'où on le retire pour le faire fondre comme l'argent et l'or. Les plus riches mines d'étain sont dans les îles de l'Océan, en face de l'Ibérie et au-dessus de la Lusitanie, et nommées, pour cette raison, les îles Cassitérides⁴. On fait aussi passer beaucoup d'étain de l'île Britannique dans la Gaule, située en face; les marchands le chargent sur des chevaux et le transportent à travers l'intérieur de la Celtique jusqu'à

1. Le besoin et la cupidité, tels sont malheureusement les plus puissants leviers de l'industrie et de la civilisation. La soif inextinguible de l'or a créé des merveilles en métallurgie; Diodore vient de nous en tracer le triste et l'éloquent tableau.

2. Comparez Polybe, I, 67.

3. Il y a ici dans le texte une expression heureuse, *καταπλουτομαχεῖν*, qu'on ne saurait rendre que par une périphrase. Cette expression, qui semble avoir été inventée tout exprès pour résumer en un mot la politique des Carthaginois, peut très-bien s'appliquer admirablement à une grande nation marchande de nos jours.

4. Cassitérides, de *κασσίτερος*, étain. Tout ce passage paraît être extrait d'un ouvrage de l'historien Posidonius, cité par Strabon (III, p. 219).

Marseille et à Narbonne. Cette dernière ville est une colonie des Romains : en raison de sa situation et de son opulence, elle est le plus important entrepôt de cette contrée.

XXXIX. Après avoir parlé des Gaulois, des Celtibériens et des Ibériens, nous passerons aux Liguriens¹. Les Liguriens habitent un pays montueux et inculte ; ils mènent une vie misérable, continuellement occupés à de rudes travaux. Comme leur territoire est couvert d'arbres, les uns passent tout le jour à couper du bois avec de fortes cognées de fer très-lourdes ; les autres défrichent la terre en brisant la plupart du temps les roches dont le sol est hérissé ; car on n'y remue pas avec les instruments aratoires une seule motte de terre qui soit sans pierre. Cependant à force de fatigues et de persévérance, ils viennent à bout de surmonter les obstacles que leur oppose la nature. Après de longs et pénibles efforts, ils recueillent à peine quelques fruits. La continuité d'exercices et le défaut de nourriture les rendent maigres, quoique vigoureux. Les femmes les aident dans ces rudes travaux, car elles sont habituées à faire autant de besogne que les hommes. Les Liguriens sont chasseurs, et ils suppléent, par le nombre de bêtes qu'ils tuent, à la rareté des fruits. Comme les chasseurs passent leur vie dans des montagnes couvertes de neige, et sont habitués à gravir des lieux très-escarpés, ils deviennent robustes et musculeux de corps. Quelques-uns, par le manque des produits naturels du sol, ne boivent que de l'eau et ne mangent que la chair des animaux domestiques ou sauvages, et même de l'herbe des champs, car ce pays inaccessible n'a pas été visité par les plus aimables des divinités, Cérès et Bacchus. Ils passent la nuit au milieu des champs, rarement dans de chétives cabanes ou dans des huttes, et plus souvent dans les creux des rochers ou dans des cavernes naturelles capables de les abriter. Ils conservent en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, leurs mœurs

1. La Ligurie comprenait Gênes et le territoire environnant.

primitives et sauvages. En général, dans cette contrée les femmes sont robustes comme les hommes, et les hommes vigoureux comme les bêtes féroces. Aussi raconte-t-on que souvent, dans les armées, le plus maigre Ligurien a terrassé le plus fort Gaulois, provoqué à un combat singulier. Les Liguriens ont une armure plus légère que celle des Romains. Ils portent comme arme défensive un grand bouclier fait à la Gauloise; leur tunique est serrée par une ceinture; ils s'habillent de peaux d'animaux, et portent une épée d'une médiocre grandeur. Cependant quelques-uns d'entre eux, ayant eu des relations avec le gouvernement des Romains, ont changé leur armure pour imiter celle de leurs chefs. Ils sont hardis et courageux non-seulement dans la guerre, mais encore dans toutes les circonstances critiques de la vie. Se livrant au commerce, ils s'exposent hardiment aux plus grands périls en naviguant dans les mers de la Sardaigne et de la Libye : embarqués sur de frêles esquifs et avec de bien faibles provisions, ils bravent les plus terribles tempêtes¹.

XL. Il nous reste à parler des Tyrrhéniens. Les Tyrrhéniens, autrefois distingués par leur bravoure, possédaient un pays étendu et avaient fondé plusieurs villes considérables. Puissants par leurs forces navales, ils furent longtemps les maîtres de la mer, et ils appelèrent *Tyrrhénienne* la mer qui baigne les côtes de l'Italie². Occupés de l'organisation des troupes de terre, ils inventèrent la trompette qui fut depuis nommée *tyrrhène*. Pour

1. Ce chapitre sur les Liguriens paraît être en grande partie emprunté à Posidonius, que Strabon (V, p. 334) cite en se servant presque des mêmes termes que Diodore.

2. Les historiens Romains s'accordent également à reconnaître cette puissance antique des Étrusques, auxquels les Romains empruntèrent la plupart de leurs mœurs. Voyez Tite Live, V, 33 : *Tuscorum ante Romanum imperium late terra marique opes patuere. Mari supero inferoque, quibus Italia insulæ modo cingitur, quantum potuerint, nomina sunt argumento, quod alterum Tuscum communi vocabulo gentis, alterum Adriaticum mare, ab Adria Tuscorum colonia, vocavere Italicæ gentes.*

rehausser la dignité des chefs de l'armée, ils leur donnaient des licteurs, un siège d'ivoire et une robe bordée de pourpre¹. Dans la construction des maisons, ils ont imaginé les vestibules, propres à éloigner le bruit incommode de la tourbe des esclaves. Les Romains ont imité la plupart de ces choses, pour l'embellissement de leur cité. Les Tyrrhéniens se sont particulièrement appliqués à l'étude des lettres, de la nature et à la théologie ; mais ils se sont plus que tous les autres hommes occupés des présages qu'on tire de la foudre². Aussi jusqu'à nos jours les souverains de presque toute la terre les admirent et les consultent sur l'interprétation du tonnerre.

Les Tyrrhéniens habitent un pays très-fertile, et ils retirent de sa culture des fruits en abondance et qui suffisent non-seulement pour leur propre nourriture nécessaire, mais encore pour le luxe et la somptuosité de leurs tables. On dresse les tables deux fois par jour, et on les charge richement des mets les plus délicats. Tout ce qui peut flatter les sens s'y trouve réuni : des lits de fleurs, des coupes d'argent d'une grande variété, et un nombre considérable d'esclaves dont les uns sont remarquablement beaux et les autres ornés de vêtements plus riches qu'il ne le convient à leur condition servile. Les esclaves et la plupart des personnes de condition libre occupent des appartements séparés et bien meublés. Enfin, ils ont entièrement perdu leur antique renommée de courage dont leurs pères étaient autrefois si fiers, et ils passent leur vie dans les festins et dans une fainéantise efféminée. L'excellente qualité du sol ne contribue pas peu à les entretenir dans la mollesse. Habitant un pays très-fertile, ils mettent en

1. Tite Live partage l'opinion de Diodore : *Me haud pœnitet eorum sententiæ esse, quibus et apparitores et hoc genus ab Etruscis finitimis, unde sella curulis, unde toga prætexta sumpta est, numerum quoque ipsum ductum placet* (I, 8).

2. Les Étrusques étaient surtout célèbres pour tirer des présages de l'apparition des météores lumineux. *Etruria de cælo tacta scientissime animadvertit eademque interpretatur, quid quibusque ostendatur monstris atque prodigiis*. Cicéron (*de Divinatione*, I, 41).

réserve une grande quantité de fruits de toute espèce. Toute la Tyrrhénie est bien cultivée; elle est formée de vastes plaines entrecoupées de collines de facile labour. Enfin, cette contrée est modérément humide, non-seulement dans la saison de l'hiver, mais encore pendant l'été.

XLI. Après avoir parlé des régions situées à l'Occident et au Nord, ainsi que des îles de l'Océan, nous allons traiter en détail des îles méridionales, situées dans l'Océan qui baigne les côtes de l'Arabie orientale et limitrophe de la Gédrosie¹. Cette contrée est remplie d'un nombre considérable de villages et de villes, placés soit sur des exhaussements superficiels du sol, soit sur des collines ou dans des plaines. Les plus considérables de ces villes ont des châteaux royaux magnifiquement construits, un grand nombre d'habitants et assez de richesses. La campagne est fertile et offre de plantureux pâturages aux troupeaux de toute sorte dont elle est remplie. Les nombreux fleuves qui arrosent le pays dans une grande étendue contribuent beaucoup à la perfection de la culture des fruits; c'est pourquoi la plus belle partie de l'Arabie a reçu le nom d'*Arabie Heureuse*. Sur les confins de cette contrée, et en face du littoral, sont situées plusieurs îles, dont trois méritent une mention particulière². La première s'appelle *Hiera*³. Il est défendu d'y enterrer les morts: on transporte les corps des défunts dans l'île voisine qui n'est éloignée de la première que

1. La Gédrosie de Strabon et de Ptolémée, entre l'Indus et la Perse.

2. On ignore quelles sont ces îles. La plupart prétendent que la description de ces îles, de leurs habitants, de leurs richesses, etc., est une pure invention d'Evhémère, auteur d'une Histoire sacrée (sur les divinités de la Grèce) qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. C'est à cette source que Diodore a puisé son récit sur les Panchéens, les Tryphyléens et les îles Fortunées de l'Arabie. Plutarque (Traité d'Isis et d'Osiris) nous apprend qu'Evhémère soutenait que les prétendus dieux de l'Olympe n'avaient été que des rois ou des chefs d'armée, ayant vécu à une époque très-reculée, et qu'à l'appui de cette opinion, Evhémère disait avoir vu dans l'île de Panchéa une inscription en lettres d'or.

3. *Ἱερά*, île sacrée.

d'environ sept stades. Hiéra ne produit pas de fruits; mais elle rapporte de l'encens en si grande quantité que ce que l'on en recueille suffit pour le culte des dieux sur toute la terre. On y trouve aussi la myrrhe en abondance et toutes sortes d'autres matières odoriférantes. Voici quelle est la nature de l'encens et la manière de le recueillir : L'arbre qui le produit est petit et a l'aspect de l'épine blanche de l'Égypte; ses feuilles ressemblent à celles du saule et sa fleur est couleur d'or¹. L'encens en découle sous forme de larmes. L'arbre qui produit la myrrhe rassemble au *schinus*; mais son feuillage est plus ténu et plus serré; et la myrrhe découle de ses racines mises à découvert en creusant la terre à l'entour². Dans un terrain favorable, cet arbre rapporte deux fois par an, au printemps et en été; la myrrhe qu'on recueille au printemps est de couleur rousse, à cause des rosées; celle qu'on recueille en été est blanche. Les habitants récoltent le fruit du *paliurus*; ils l'emploient dans les aliments et les boissons, en même temps qu'ils s'en servent comme d'un remède contre les diarrhées³.

XLII. Le territoire de l'île est partagé entre les habitants; mais le roi s'attribue la meilleure part, et il prélève le dixième des fruits que l'on y recueille. On dit que cette île a deux cents stades de largeur⁴. Elle est habitée par les Panchéens qui transportent sur la côte l'encens et la myrrhe, et les vendent là à des marchands arabes; d'autres marchands leur achètent ces produits et les transportent dans la Phénicie, dans la Coélé-Syrie et dans l'Égypte; enfin de ces pays on les expédie dans tout le reste de la terre.

1. Suivant plusieurs botanistes, l'encens est produit par le *Boswellia serrata*, arbre de la famille des Térébinthacées.

2. On n'est pas d'accord sur l'arbre qui produit la myrrhe. Voyez sur le *schinus*, qu'on croit être une espèce de *lentisque*, Théophraste (*Historia plantarum*, VIII, 4) et Pline (*Hist. nat.*, XII, 14).

3. Voyez Dioscoride, I, 121; et Galien, *de simplic. Medic.*, VII. Si le *paliurus* est réellement une espèce de nerprun, il faudra reconnaître que les habitants de l'île sacrée employaient contre les diarrhées un véritable moyen homéopathique, car les différentes espèces de nerprun sont toutes plus ou moins purgatives.

4. Environ trente-sept kilomètres.

Une autre île, assez grande, est à trente stades¹ de l'île précédente; elle est située dans la partie orientale de l'Océan et a plusieurs stades de longueur. Du promontoire oriental de cette île, on aperçoit l'Inde comme un nuage, à cause de la distance². Cette île, appelée Panchéa, renferme beaucoup de choses dignes d'être consignées. Elle est habitée tout à la fois par des autochthones nommés Panchéens, par des Océanites, par des Indiens, par des Scythes et par des Crétois qui sont venus s'y établir. On y voit une ville considérable et très-florissante, nommée Panara. Ses habitants s'appellent les *Suppliants de Jupiter Triphylien*. De tous les Panchéens, ce sont les seuls qui se gouvernent d'après leurs propres lois et n'obéissent à aucun roi. Chaque année ils élisent trois archontes qui n'ont pas le droit de prononcer des peines de mort, mais qui, du reste, administrent toute la justice; quant aux crimes capitaux, ils en réfèrent au collège des prêtres. Le temple de Jupiter Triphylien, situé dans une plaine, est à soixante stades environ de la ville; il est admiré pour son antiquité, pour la magnificence de son architecture et pour sa belle situation.

XLIII. Le champ qui entoure ce temple est couvert d'arbres de toute espèce, tant utiles par leurs fruits qu'agréables à la vue. Il y croît en abondance des cyprès d'une hauteur prodigieuse, des platanes, des lauriers et des myrtes. Tout cet endroit est arrosé par des eaux vives; près de l'enceinte sacrée jaillit de terre une si grande source d'eau douce qu'elle forme un fleuve navigable. Celui-ci se divise en plusieurs branches et arrose toute la campagne, tapissée de bosquets d'arbres élevés : une foule d'habitants y passent la saison de l'été; une multitude d'oiseaux de toute espèce, remarquables par leur plumage et leurs chants ravissants, y viennent faire leurs nids. Enfin les jardins variés et les prés verdoyants et diaprés de fleurs font de cette

1. Cinq kilomètres et demi.

2. Tous ceux qui ont voyagé sur mer apprécieront l'exactitude de cette comparaison.

belle campagne un séjour digne des dieux indigènes. On y voit des palmiers à tiges élancées, et chargés de fruits; de nombreux noyers qui fournissent aux habitants une nourriture abondante. On y trouve, en outre, beaucoup de vignes de différentes espèces, qui, étant très-hautes et diversement entrelacées, réjouissent la vue et forment un paysage ravissant.

XLIV. Le temple est beau et tout construit en marbre. Sa longueur est de deux plèthres, sur une largeur proportionnée. Il est soutenu par de hautes et fortes colonnes, ornées de sculptures artistement travaillées. On y admire les statues des dieux, très-remarquables par leur masse et comme monuments d'art. Les maisons des prêtres qui le desservent sont rangées en cercle autour du temple; en avant du temple est une avenue longue de quatre stades sur un plèthre de large. Chaque côté de l'avenue est orné de grandes statues d'airain assises sur des bases triangulaires. A l'extrémité de l'avenue le fleuve-cité a ses sources jaillissantes, dont les eaux limpides et douces ne contribuent pas peu à la conservation de la santé de ceux qui en boivent. Ce fleuve est appelé *Eau du Soleil*. Il est bordé de quais de marbre dans une longueur de quatre stades. Il n'est permis à aucun homme, excepté aux prêtres, de pénétrer jusqu'à l'extrémité de ces quais. La plaine voisine, dans une étendue de deux cents stades, est consacrée aux dieux, et les revenus en sont employés aux frais des sacrifices. Au delà de cette plaine est une montagne élevée et également consacrée aux dieux. Elle se nomme le *Siège d'Uranus* ou l'*Olympe Triphylien*. Suivant la tradition mythologique, Uranus, autrefois roi de l'univers, se plaisait à visiter cette montagne et y contempler le ciel et les astres. Elle reçut plus tard le nom d'Olympe Triphylien, à cause des habitants, qui tirent leur origine de trois nations différentes, les Panchéens, les Océanites et les Doïens. Ces derniers furent chassés par Ammon, qui non-seulement exila toute la tribu, mais renversa de fond en

1. Soixante mètres.

comble leurs villes, Doïa et Asterusia. Chaque année les prêtres font, dit-on, sur cette montagne un sacrifice qui se célèbre avec beaucoup de solennité.

XLV. Au delà de cette montagne, et dans le reste de l'île de Panchéa, on trouve, dit-on, une multitude d'animaux de toute espèce; on y voit beaucoup d'éléphants, des lions, des panthères, des gazelles et bien d'autres animaux, admirables par leur aspect et leur force. Cette île a encore trois villes considérables : Hyracia, Dalis et Océanis. Le territoire en est fertile et produit toutes sortes de vins.

Les hommes y sont belliqueux et combattent sur des chariots à la façon antique. D'après leur constitution sociale, ils sont partagés en trois classes; la première est celle des prêtres, qui comprend aussi les artisans; la seconde est celle des laboureurs, et la troisième celle des soldats et des pasteurs. Les prêtres sont les chefs de l'État; ils jugent les procès et sont à la tête de toutes les affaires publiques. Les laboureurs cultivent le sol et récoltent en commun tous les fruits; celui qui paraît avoir le mieux cultivé son champ reçoit sur le jugement des prêtres, le premier prix dans la distribution des fruits; celui qui vient après reçoit le second prix, et ainsi de suite, jusqu'à dix, pour donner de l'émulation aux autres. De même aussi les pasteurs apportent comme un impôt public les animaux destinés aux sacrifices, et exactement évalués, soit au nombre, soit au poids. En un mot, il n'est permis à personne de posséder rien en propre, à l'exception d'une maison et d'un jardin. Les prêtres reçoivent les produits du sol et les revenus de l'État, ils distribuent à chacun sa part, tandis qu'ils retiennent pour eux le double. Les Panchéens sont habillés d'étoffes très-légères, car leurs brebis ont une laine qui se distingue par son moelleux de celle des autres pays. Non-seulement les femmes, mais encore les hommes portent des ornements d'or, tels que des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles, à la manière des Perses. Leur chaussure, la même pour tous, est richement ornée de couleurs variées.

XLVI. Les soldats, pendant le temps fixé pour leur service, sont les gardiens du pays; ils élèvent des forts et des retranchements; car une partie du pays est infestée de brigands méchants et audacieux, qui attaquent les laboureurs et leur font la guerre. Les prêtres mènent une vie plus molle et plus somptueuse que les autres habitants. Ils ont des vêtements d'un tissu de lin très-blanc et très-fin; quelquefois ces vêtements sont en laine d'une souplesse extrême. Ils ont pour coiffure des mitres tissées d'or, et pour chaussure des sandales soigneusement travaillées. Ils portent des bijoux d'or, comme les femmes; mais ils n'ont pas de pendants d'oreilles. Leur principale fonction consiste à servir les dieux, à réciter des hymnes en leur honneur, à chanter leurs actions et les bienfaits dont les hommes leur sont redevables. D'après leur tradition, ces prêtres tirent leur origine de la Crète, et Jupiter les transféra dans l'île de Panchéa, lorsqu'il régnait encore parmi les hommes. A l'appui de cette tradition, ils font voir qu'ils ont conservé dans leur langue plusieurs mots crétois, et qu'ils entretiennent avec les Crétois une alliance étroite qui leur a été léguée par leurs ancêtres. Ils montrent aussi des inscriptions où ces faits sont indiqués, et que Jupiter, disent-ils, a tracé de sa main, lorsqu'il jeta les fondements du temple¹. L'île de Panchéa a de riches mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer : mais il est défendu d'exporter hors de l'île aucun de ces métaux. Il est interdit aux prêtres de franchir l'enceinte sacrée; celui qui la franchit peut être légalement tué par ceux qui le rencontrent. On y voit de nombreuses offrandes d'or et d'argent, qui se sont prodigieusement accumulées par la suite des temps. Les portes du temple sont ornées d'ouvrages admirables d'argent, d'or, d'ivoire et de bois

1. Diodore continue à suivre ici Evhémère. Comparez Lactance (*Divin. institut.*, I, 11). (*Evheremus*) *historia contexuit ex titulis et inscriptionibus sacris, quæ in antiquissimis templis habebantur, maximeque in fano Jovis Tryphillii, ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove, titulus indicabat, in qua columna gesta sua perscripsit, ut monumentum esset posteris rerum suarum.*

odorant¹. Le lit du dieu à six coudées de long sur quatre de large. Il est d'or massif et artistement sculpté. Près de ce lit est la table du dieu, presque aussi magnifique et aussi grande. Du milieu du lit s'élève une haute colonne d'or sur laquelle sont gravés des caractères que les Égyptiens nomment sacrés, et qui contiennent l'histoire d'Uranus, de Jupiter, de Diane et d'Apollon, écrite par Mercure. En voilà assez sur les îles situées en face de l'Arabie².

XLVII. Nous allons maintenant parler des îles de la Grèce et de la mer Égée, en commençant par la Samothrace. Quelques-uns me disent que cette île s'appelait anciennement Samos; mais que ce nom restât à l'île plus récemment peuplée, tandis que l'ancienne Samos reçut, à cause de son voisinage de la Thrace, le nom de Samothrace³. Les habitants de la Samothrace sont autochtones; aussi n'y a-t-il chez eux aucune tradition sur les premiers hommes et leurs chefs. D'autres prétendent que cette île a tiré son nom des colonies de Samos et de Thrace qui sont venues s'y établir: Ses habitants primitifs ont un ancien idiome particulier, dont beaucoup de mots se conservent encore aujourd'hui dans les cérémonies des sacrifices⁴. Les Samothraces racontent

1. Miot a rendu θύα ou θύα par *bois de citronnier*, comme si le citronnier fournissait seul un bois odorant. Peut-être θύα ou θύα est-il du genre voisin du *Thuya* (famille des conifères).

2. Le tableau pittoresque que Diodore a fait, sur l'autorité d'Évhémère, de ces îles fortunées de l'Arabie, peut en grande partie s'appliquer à l'Arabie-Heureuse. Peut-être est-ce là la contrée qu'Évhémère a voulu décrire sous le nom fictif de *Panchéa*.

3. Voyez sur la vraie étymologie du mot Samothrace, t. I. p. 241, note 2. Cette île forme avec Thasos à l'ouest, la zone la plus septentrionale des îles de la mer Égée.

4. Cet ancien idiome paraît avoir eu la plus grande analogie avec l'hébreu, auquel se rattachent le chaldéen, le phénicien, et peut-être même l'égyptien (langue vulgaire). Le nom de *Cabires* qu'on donnait aux dieux de Samothrace (Curètes, Corybantes) est, un nom hébreu כביר *grand, puissant*. Ainsi, l'hébreu serait la langue sacrée par excellence, non-seulement parce que l'Ancien Testament est rédigé dans cette langue, mais encore parce que les anciens s'en servaient pendant la célébration des mystères.

qu'avant les déluges arrivés chez les autres nations, il y en avait eu chez eux un très-grand par la rupture de la terre qui environne les Cyanées¹, et par suite celle qui forme l'Hellespont. Le pont-Euxin ne formait alors qu'un lac tellement grossi par les eaux des fleuves qui s'y jettent, qu'il déborda, versa ses eaux dans l'Hellespont, et inonda une grande partie du littoral de l'Asie. Une vaste plaine de la Samothrace fut convertie en mer; c'est pourquoi, longtemps après, quelques pêcheurs amenèrent dans leurs filets des chapiteaux de colonnes de pierre, comme s'il y avait eu là des villes submergées. Le reste des habitants se réfugia sur les lieux les plus élevés de l'île. Mais la mer continuant à s'accroître, les insulaires invoquèrent les dieux; et, sauvés du péril, ils marquèrent tout autour de l'île les limites de l'inondation et y dressèrent des autels, où ils offrent encore aujourd'hui des sacrifices. Il est donc évident que la Samothrace a été habitée avant le déluge².

XLVIII. Après ces événements, Saon, qui était, selon quelques-uns, fils de Jupiter et d'une nymphe, ou, selon d'autres, fils de Mercure et de Rhéné, rassembla les peuples, qui jusqu'alors avaient vécu dispersés, leur donna des lois, et prit lui-même le nom de Saon d'après celui de l'île. Il distribua la population en cinq tribus, auxquelles il donna les noms de ses propres fils. L'État étant ainsi constitué, il naquit chez eux, selon la tradition, Dardanus,

1. Iles Bleues (Κυανέαι), à l'embouchure du Bosphore, dans la mer Noire.

2. Ce déluge et ses effets ont été contestés par M. Letronne et d'autres savants distingués. Cependant les raisons qu'ils donnent pour combattre la possibilité d'une inondation diluvienne, attribuée à la rupture des digues qui emprisonnaient de toutes parts le Pont-Euxin, ne nous paraissent pas convaincantes. Car cette rupture des digues peut avoir été déterminée par quelque grande catastrophe ayant eu pour effet un changement de niveau, au moins momentané, dans les eaux du Pont-Euxin, et de la mer Égée. Ce changement pourrait avoir été facilement déterminé par un violent tremblement de terre, accompagné de la formation soudaine d'une montagne ou d'une île, par voie de soulèvement.

filz de Jupiter et d'Électre, l'une des Atlantides, Iasion et Harmonie. Dardanus, homme entreprenant, passa le premier en Asie sur un radeau. Il y bâtit d'abord la ville de Dardanus, fonda une résidence royale dans la contrée qui fut ensuite appelée Troie, et nomma ses sujets *Dardaniens*. Il régna sur plusieurs nations de l'Asie, et fonda la colonie des Dardaniens au-dessus de la Thrace. Jupiter, voulant également illustrer le second de ses fils, lui enseigna les rites des mystères¹. Ces mystères existaient déjà anciennement dans l'île; ils furent alors renouvelés d'après la tradition, mais personne, excepté les initiés, ne doit en entendre parler. Iasion paraît le premier y avoir admis des étrangers, ce qui rendit ces mystères très-célèbres. Plus tard, Cadmus, fils d'Agénor, cherchant Europe, arriva chez les Samothraces, fut initié et épousa Harmonie, sœur d'Iasion, et non sœur de Mars, comme le prétendent les mythologues grecs.

XLIX. Ce fut le premier festin de noces auquel les dieux assistèrent. Cérès, éprise d'Iasion, apporta le blé en présent de noces, Mercure la lyre, Minerve son fameux collier², un voile et des flûtes; Électre³ apporta les instruments avec lesquels on célèbre les mystères de la grande mère des dieux, les cymbales et les tympanons des Orgies. Apollon jona de la lyre; les Muses, de leurs flûtes, et les autres dieux ajoutèrent à la magnificence de ce mariage par des acclamations de joie. Ensuite, Cadmus, selon l'ordre d'un oracle, vint fonder Thèbes, en Béotie. Iasion épousa Cybèle et en eut un fils nommé Corybas. Après la réception d'Iasion au rang des dieux, Dardanus, Cybèle et Corybas apportant en Asie le culte de la mère des dieux, vinrent aborder en Phrygie. Cybèle fut d'abord mariée à Olympus, qui la rendit mère d'Alée, et elle donna à cette déesse son nom de Cybèle. Corybas, de son côté, donna le sien aux Corybantes, qui célèbrent le culte de la Mère avec

1. Voy. sur ces mystères, Creuzer, *Symbolik und Mythologie*, t. II, p. 355 et suiv.

2. Voy. livre IV, 65 et 66.

3. Mère d'Harmonie.

une sainte fureur; il épousa ensuite Thébé, fille de Cilix. C'est avec ce culte que les flûtes¹ furent introduites en Phrygie. La lyre de Mercure fut transportée dans la ville de Lyrnessus. Achille s'en empara plus tard, au sac de cette ville². Les mythes disent que Plutus fut fils d'Iasion et de Cérès; mais le vrai sens est que Cérès, par suite de sa liaison avec Iasion, lui avait donné, aux noces d'Harmone, le blé, source de richesses³. Mais les détails des cérémonies saintes ne sont révélés qu'aux initiés. On préconise l'apparition de ces dieux comme un secours inattendu pour les initiés qui les invoquent dans les périls. On dit que ceux qui participent à ces mystères sont plus pieux, plus justes et en tout meilleurs. C'est pourquoi les plus célèbres des anciens héros et des demi-dieux furent jaloux de s'y faire initier. Iasion, les Dioscures, Hercule et Orphée, qui y étaient initiés, ont réussi dans toutes leurs entreprises, grâce à l'assistance des dieux⁴.

L. L'histoire de Samothrace nous conduit naturellement à celle de Naxos⁵. Cette île, qui s'appela d'abord *Strongyle*,

1. Le grec porte ἄλλους (*autres*); mais, selon toute probabilité, il faut lire αὐλούς (*flûtes*).

2. *Iliade*, II, 591.

3. Plutus, Πλοῦτος, signifie *richesse*.

4. On ne s'accorde ni sur le nombre, ni sur les noms de ces dieux. Jupiter, Vulcain, Cérès, et les Dioscures, paraissent avoir joué un grand rôle dans les mystères de Samothrace. Suivant M. Schweigger (*Einleitung in die Mythologie auf dem Standpunkte der Naturwissenschaft*; Halle, 1836), les mystères et les dieux de Samothrace, étaient l'expression des phénomènes naturels de l'électromagnétisme. On ne peut pas se dissimuler que certains corps et symboles dont il est question dans ces mystères ont une connexion étroite avec certains phénomènes physiques; Lucrèce parle des anneaux de feu de Samothrace. Les Dactyles idéens, qui passaient pour avoir le plus approfondi la nature du fer, n'étaient pas étrangers à ces mystères; or, on sait que le fer possède au plus haut degré la vertu magnétique. D'un autre côté, les dieux de Samothrace étaient particulièrement invoqués pendant les orages qui, comme personne ne l'ignore, dépendent de l'électricité atmosphérique et terrestre. Voyez plus haut la note 1, p. 311 du tome I.

5. Naxos est à plus de trois cents kilomètres au sud de l'île de Samothrace.

eut pour premiers habitants les Thraces, et voici à quelle occasion. Selon les mythologues, Borée eut pour fils Lycourgue et Butès, de deux mères différentes. Butès, le plus jeune, dressa des embûches à son frère; mais la chose se découvrit, et il ne reçut de son père d'autre punition que l'ordre de s'embarquer avec ses complices, et de chercher un autre pays pour demeure. Butès, avec les Thraces, ses complices, se mit en mer, fit voile à travers les Cyclades, et vint occuper l'île de Strongyle, où ils vécurent, lui et ses compagnons, des brigandages qu'ils exerçaient sur beaucoup de navigateurs. Mais comme ils n'avaient point de femmes, ils allèrent en enlever dans le pays du voisinage. Les Cyclades étaient alors les unes entièrement désertes, les autres peu habitées. Ils tentèrent donc de plus longues courses; repoussés de l'Eubée, ils abordèrent en Thessalie. Butès et ses compagnons descendirent à terre et rencontrèrent les nourrices de Bacchus qui célébraient les Orgies près du mont Drios¹, dans l'Achaïe Phthiotide. La troupe de Butès étant tombée sur ces femmes, les unes s'enfuirent en jetant à la mer les apprêts des sacrifices, et les autres se réfugièrent sur le mont Drios. Cependant une d'elles, nommée Coronis, fut saisie et violée par Butès. Pour être vengée de cet affront, elle implora le secours de Bacchus. Ce dieu frappa Butès d'une frénésie qui fit qu'il se précipita dans un puits et mourut. Cependant, les Thraces enlevèrent quelques autres femmes, dont les plus distinguées furent Iphimédée, femme d'Aloéus et sa fille Pancratis, et ils retournèrent avec leur proie à Strongyle. Là, ils choisirent pour roi, à la place de Butès, Agassaménus, et lui donnèrent pour femme la belle Pancratis, fille d'Aloéus. Avant cette élection, les chefs les plus illustres, Sicélus et Hécétor, s'étaient tués l'un l'autre, en se disputant cette princesse. Quant à Iphimédée, Agassaménus la fit épouser à un de ses amis qu'il avait nommé son lieutenant.

LI. Cependant, Aloéus envoya ses fils, Otus et Éphialte,

1. Δρίος signifie bois de chênes. (*Odyssée*, XIV, 353.)

à la recherche de sa femme et de sa fille. Ils abordèrent dans Strongyle, vainquirent les Thraces et prirent leur ville d'assaut. Pancratis mourut quelque temps après; Otus et Éphialte entreprirent de s'établir dans l'île, et de régner sur les Thraces. Ils changèrent alors le nom de Strongyle en celui de Dia¹. A la suite des dissensions qui s'étaient élevées entre eux, Otus et Éphialte se livrèrent une bataille, et, après avoir perdu beaucoup de monde, ils se tuèrent l'un l'autre; ils furent par la suite honorés par les habitants comme des héros. Les Thraces avaient occupé cette île plus de deux cents ans, lorsqu'une grande sécheresse la leur fit quitter. Les Cariens, émigrés du pays qu'on appelle aujourd'hui Lamie, vinrent habiter l'île de Dia; leur roi Naxius, fils de Polémon, changea le nom de Dia en celui de Naxos, tiré du sien. Naxius, homme vertueux et célèbre, laissa un fils, Leucippe; le fils de celui-ci, nommé Smerdius, devint roi de l'île. C'est sous le règne de ce roi que Thésée vint de Crète à Naxos avec Ariane, et qu'il fut reçu avec hospitalité par les insulaires. Et c'est là que Thésée vit dans un songe Bacchus lui ordonner avec des menaces de renoncer à Ariane. Thésée l'abandonna et se rembarqua. Bacchus transporta Ariane nuitamment sur le mont Drios. Le dieu disparut aussitôt, et Ariane n'a plus été vue depuis.

LII. D'après leurs traditions, les Naxiens prétendent que Bacchus a été élevé chez eux, que leur île lui a toujours été très-chère, et qu'elle est appelée par quelques-uns *Dionysias*. Ils racontent que Sémélé ayant été frappée par la foudre avant le terme de sa grossesse, Jupiter prit le fœtus et le cousit² dans sa cuisse; que le terme de la naissance étant arrivé, il déposa cet enfant à Naxos pour le cacher à Junon, et qu'il le donna à nourrir à trois nymphes de cette île, Philia, Coronis et Cléis. Ils ajoutent que Ju-

1. Île Sacrée.

2. Ἐρράπτω, je couds dedans. Nous avons cru devoir rendre littéralement ce terme emprunté à l'art chirurgical et qui démontre que les anciens rapprochaient les bords d'une plaie au moyen de sutures, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui.

piter frappa Sémélé par la foudre avant son accouchement, afin que l'enfant né de deux immortels reçût l'immortalité dès sa naissance. Les Naxiens furent, selon la même tradition, récompensés de l'éducation qu'ils avaient donnée à Bacchus. En effet, leur île a joui de la prospérité; ils ont mis sur pied de grandes forces maritimes. Ce furent eux qui les premiers se détachèrent de l'alliance de Xerxès; ils contribuèrent par un combat naval à la défaite du Barbare, et se distinguèrent à la bataille de Platée¹. Enfin le vin de Naxos est d'excellente qualité, ce qui est encore un indice de l'affection de Bacchus pour cette île.

LIII. L'île de Syme², autrefois déserte, eut pour premiers habitants les compagnons de Triops; ils y arrivèrent sous la conduite de Chthonius, fils de Neptune et de Syme, de laquelle l'île a tiré son nom. Plus tard, le beau Nirée, fils de Charopus et d'Aglaïa, devint roi de cette île; il fut aussi maître d'une partie de la Cnidie; ce fut lui qui accompagna Agamemnon à la guerre de Troie. Après cette guerre, les Cariens occupèrent l'île de Syme, à l'époque où ils étaient maîtres de la mer. La sécheresse la leur ayant fait depuis abandonner, ils se retirèrent dans un lieu nommé Uranium, et Syme demeura déserte jusqu'à ce qu'une flotte de Lacédémoniens et d'Agriens aborda dans ce pays. Voici comment elle fut plus tard repeuplée : Nausus, l'un de ceux qui faisaient partie de la colonie d'Hippotès, rassembla ceux qui étaient arrivés trop tard pour participer à la distribution des terres, et alla avec eux s'établir dans l'île déserte de Syme. Quelque temps après, d'autres colons y arrivèrent sous la conduite de Xuthus; Nausus les admit aux droits de cité et au partage du territoire, et l'île fut enfin repeuplée. On dit que les Cnidiens et les Rhodiens firent partie de cette colonie.

LIV. Les îles de Calydna et de Nisyros³ ont été primiti-

1. Les Naxiens s'étaient distingués dans la bataille de Salamine (Hérodote, VIII, 46); mais ils ne se trouvent pas indiqués dans le dénombrement des peuples qui combattirent à Platée (Hérodote, IX, 28).

2. Aujourd'hui *Symi* (île des Singes), non loin de Rhodes.

3. Aujourd'hui *Nisaro*, à l'ouest de Rhodes. Voyez *Iliade*, II, 676.

vement habitée par des Cariens. Dans la suite, Thessalus, fils d'Hercule, conquiert l'une et l'autre. C'est pourquoi Antiphus et Phidippe, rois de Cos, se trouvèrent, pendant la guerre de Troie, à la tête des troupes fournies par ces îles¹. Au retour de Troie, quatre des vaisseaux d'Agamemnon furent jetés à Calydna, et l'équipage, mêlé aux habitants, s'établit dans l'île. Les anciens habitants de Nisyros avaient péri par des tremblements de terre ; elle fut plus tard, ainsi que Calydna, repeuplée par des habitants de Cos. Cette population ayant été, par la suite, à son tour détruite², elle fut régénérée par une colonie de Rhodiens.

L'île de Carpathos³ eut pour premiers habitants quelques compagnons de Minos, à l'époque où ce roi eut, le premier parmi les Grecs, l'empire de la mer ; et, plusieurs générations après lui, Iolcos, fils de Démoléon, Argien d'origine, envoya, d'après l'ordre d'un oracle, une colonie à Carpathos.

LV. L'île de Rhodes eut pour premiers habitants les Telchines. Selon la tradition mythologique, ils étaient fils de la Mer, et furent, avec Caphira, fille de l'Océan, chargés d'élever Neptune qu'au moment de sa naissance Rhéa leur avait confié. Ils ont inventé plusieurs arts et fait connaître quelques autres découvertes utiles aux hommes. Ils passent pour avoir des premiers fabriqué les statues de dieux ; et, en effet, quelques anciennes statues portent leur nom. Ainsi, il y a chez les Lindiens un Apollon telchinien, chez les Jalysiens une Junon et des nymphes telchiniennes, et une autre Junon de même nom chez les Camiriens⁴. Les Telchiniens passaient aussi pour des enchanteurs : on dit qu'ils avaient le pouvoir d'amener les nuages, d'attirer

1. *Iliade*, II, 678 et 679.

2. Φθορά; ἀνθρώπων — γενομένης. Tous les traducteurs ont compris que « la population a été détruite par la peste. » Nous avons cru devoir suivre fidèlement le texte en rendant φθορά par *destruction*, sans spécifier le genre de mort.

3. Île située entre l'île de Rhodes et la Crète.

4. Lindus, Jalysus et Camire sont les principales villes de Rhodes.

la pluie, la grêle et la neige. Ils faisaient des prodiges comme les magiciens. Ils changeaient de forme à leur gré, et faisaient un secret de leurs arts¹. Neptune, parvenu à l'âge viril, aima Halia, sœur des Telchines; il en eut six fils et une fille nommée Rhodes qui donna son nom à l'île. A cette époque naquirent les Géants, dans la partie orientale. Après avoir vaincu les Titans, Jupiter aima une nymphe, nommée Himalia, et en eut trois fils, Spartée, Cronius et Cytus. Dans le temps où ceux-ci étaient encore jeunes, Vénus, venant de Cythère dans l'île de Cypre, voulut aborder à Rhodes; mais les insolents fils de Neptune l'en empêchèrent; la déesse, irritée, les jeta dans une frénésie, pendant laquelle ils violèrent leur propre mère et maltraitèrent les habitants. Apprenant leurs crimes, Neptune, pour cacher sa honte, enferma ses fils dans le sein de la terre, où on leur donna depuis le nom de *démons de l'Orient*. Halia, leur mère, se précipita dans l'Océan, fut appelée Leucothée et reçut des habitants les honneurs divins.

LVI. Dans la suite des temps, les Telchines, prévoyant un déluge, quittèrent l'île et se dispersèrent. L'un d'eux, Lycus, vint en Lycie; il construisit, aux bords du fleuve Xanthus, le temple d'Apollon Lycien. Les autres périrent au moment du déluge, dont les eaux couvraient toutes les campagnes de l'île. Quelques-uns cependant parvinrent à se sauver sur les montagnes, et, entre autres, les fils de Jupiter. Enfin Hélius, épris de Rhodes, dessécha l'île et lui donna le nom de celle qu'il aimait. Le vrai sens de ce mythe est que le terrain de l'île ayant été primitivement marécageux, le Soleil (*Hélius*) le dessécha en grande partie, et rendit la terre si féconde qu'il en sortit les Héliades au nombre de sept, et les autres peuples autochthones. C'est pourquoi l'île de Rhodes a été consacrée au Soleil, et ses

1. Dans toutes les contrées de la terre, les magiciens et sorciers ont été le cortège obligé des populations primitives. Les peuples indigènes de l'Afrique et de l'Amérique ont, comme les Rhodiens et les Crétois d'il y a quarante siècles, leurs Telchines et leurs Dactyles. Toutes les nations se ressemblent à leur origine. L'étude des mœurs des sauvages supplée parfaitement au défaut des premiers documents historiques.

habitants vénèrent plus que les autres dieux Hélius, qu'ils considèrent comme l'auteur de leur race. Les sept fils d'Hélius furent Ochimus, Cercaphus, Macar, Actis, Ténagès, Triopas et Candalus. Hélius n'eut qu'une seule fille, nommée Électryone, qui mourut vierge et reçut des Rhodiens les honneurs héroïques. Lorsque les Héliades eurent atteint l'âge viril, Hélius leur prédit que Minerve habiterait parmi ceux qui les premiers lui offrirait des sacrifices, et il fit la même prédiction aux habitants de l'Attique; les Héliades oublièrent, dans leur précipitation, d'apporter d'abord le feu et d'y mettre ensuite la victime; au lieu que Cécrops, roi des Athéniens, plaça la victime sur le feu qu'il avait d'abord apporté, et accomplit le sacrifice. Aussi conserve-t-on, à ce que l'on dit, encore aujourd'hui à Rhodes un rite particulier dans les sacrifices; et on y trouve la statue de la déesse. Voilà ce que quelques-uns, et particulièrement Zénon¹, l'historien de Rhodes, rapportent des anciennes traditions des Rhodiens.

LVII. Les Héliades se distinguèrent des autres hommes par leur instruction et surtout par leurs connaissances en astrologie. Ils firent plusieurs découvertes utiles à la navigation et réglèrent ce qui concerne les saisons. Ténagès, qui avait le plus de talent naturel, périt par la jalousie de ses frères. Le crime ayant été découvert, tous les coupables prirent la fuite. Macar se retira à Lesbos, et Candalus à Cos. Actis aborda en Égypte, et fonda la ville à laquelle il donna le nom d'Héliopolis². Les Égyptiens apprirent de lui les théorèmes de l'astronomie. Ensuite, arriva en Grèce un déluge qui fit périr par l'inondation, la plupart des hommes, ainsi que leurs monuments littéraires. Les Égyptiens, profitant de cette circonstance, se sont approprié les connaissances astronomiques, et les Grecs dans l'ignorance des lettres, ne trouvant rien à leur opposer, l'opinion prévalut que les Égyptiens avaient les pré-

1. Ce Zénon, dont Diogène Laërce a fait mention, paraît avoir vécu sous le règne du premier Ptolémée, fils de Lagus.

2. Ville d'Hélius (*Soleil*).

miers observé le cours des astres. Les Athéniens, quoiqu'ils eussent fondé en Égypte la ville de Saïs, restèrent dans la même ignorance à cause du déluge. Par suite de ces souvenirs effacés, on regarda, plusieurs générations après, Cadmus, fils d'Agénor, comme ayant le premier apporté les lettres de la Phénicie en Grèce; et les Grecs, en raison de leur ignorance, ne passèrent que pour avoir, par la suite, ajouté à ces lettres quelques perfectionnements. Triopas aborda dans la Carie et vint occuper le promontoire appelé, d'après lui, *Triopium*¹. Quant aux autres fils d'Hélius qui n'avaient point trempé dans le meurtre de leur frère, ils demeurèrent à Rhodes et construisirent la ville d'Achaïa, dans la Jalysie, où ils étaient établis. L'aîné, Ochimus, roi de l'île, épousa Hégétorie, une des nymphes du pays. Il en eut pour fille Cydippe, qui changea ensuite son nom, en celui de Cyrbé. Cercaphus l'épousa et succéda à la couronne de son frère; après sa mort, Cercaphus eut pour successeurs ses trois fils Lyndus, Jalysus et Camirus. Pendant leur règne, la mer déborda et rendit déserte la ville de Cyrbé; ils se partagèrent le territoire, et chacun y fonda une ville de son nom.

LVIII. A cette même époque, Danaüs fuyait de l'Égypte avec ses filles. Il vint aborder à Lindus, dans l'île de Rhodes. Bien accueilli des habitants, il éleva un temple à Minerve, et consacra une statue à la déesse. Des filles de Danaüs, trois moururent pendant leur séjour à Lindus; les autres débarquèrent avec leur père à Argos. Ce fut peu de temps après que Cadmus, cherchant Europe, par ordre du roi Agénor, son père, aborda à Rhodes. Assailli, pendant la traversée, par une violente tempête, il avait fait vœu d'élever un temple à Neptune. Il construisit donc ce temple dans l'île de Rhodes, et laissa quelques Phéniciens pour le desservir. Ceux-ci se mêlèrent aux Jalysiens, partagèrent leurs droits de cité; c'est parmi eux que sont pris les successeurs au sacerdoce. Cadmus honora aussi par des offrandes la Minerve Lindienne; parmi ces offrandes

1. Aujourd'hui le cap *Crio*.

se trouva un magnifique bassin d'airain fabriqué à la façon antique. Ce bassin portait une inscription tracée en caractères phéniciens qu'on dit avoir été primitivement transportés de la Phénicie en Grèce. La terre de Rhodes produisit dans la suite d'énormes serpents qui dévorèrent un grand nombre d'habitants. Ceux qui avaient échappé à ces animaux envoyèrent à Délos consulter le dieu sur le moyen de détourner le fléau : Apollon leur ordonna d'accueillir Phorbas et ses compagnons, et d'habiter avec eux l'île de Rhodes. Phorbas, fils de Lapithus, demeurait alors en Thessalie avec sa troupe, cherchant un pays pour s'y établir. Les Rhodiens le firent donc venir, selon l'ordre de l'oracle, et lui donnèrent une partie de leur territoire. Phorbas extermina les serpents, et, ayant délivré Rhodes de ce fléau, il y fixa sa demeure. Il se conduisit, dans d'autres circonstances, en homme de bien, et obtint, après sa mort, les honneurs héroïques.

LIX. Quelque temps après, Althémène, fils de Catrée, roi de Crète, étant allé consulter l'oracle sur divers sujets, il reçut en réponse qu'il était condamné par le destin à tuer son père de sa propre main. Pour prévenir un aussi odieux crime, il s'exila lui-même de Crète, et s'embarqua avec une troupe de volontaires. Il aborda à Camire, dans l'île de Rhodes, et éleva sur le mont Atabyre le temple de Jupiter Atabyrien. Ce temple, placé sur une hauteur d'où l'on aperçoit Crète, est encore aujourd'hui en grande vénération. Althémène s'établit donc avec ses compagnons à Camire, et fut honoré des habitants. Cependant, Catrée, son père, qui n'avait point d'autre enfant mâle, et qui aimait beaucoup Althémène, fit voile pour Rhodes, impatient de trouver son fils et de le ramener en Crète. Mais, poussé par la fatalité du destin, Catrée débarqua la nuit dans Rhodes, et sa descente ayant excité du tumulte, il en vint à un combat avec les habitants. Althémène, arrivé à leur secours, lança son javelot, atteignit son père et le tua sans le savoir. Quand la chose fut connue, Althémène ne put supporter la grandeur de son infortune, et, fuyant la rencontre et la société des hommes, il erra seul dans les

lieux déserts où il s'était retiré, et mourut de chagrin. Dans la suite, il reçut des Rhodiens, conformément à un oracle, les honneurs héroïques. Peu de temps avant la guerre de Troie, Télépôle, fils d'Hercule, s'exila d'Argos pour avoir tué involontairement Licymnius. Après avoir consulté l'oracle sur la fondation d'une colonie, il aborda avec quelques compagnons dans Rhodes, où il fut bien accueilli des habitants, et y établit sa demeure. Devenu roi de toute l'île, il en partagea également le territoire et gouverna avec justice. Enfin, marchant avec Agamemnon contre Troie, il laissa le gouvernement de l'île à Butas qui l'avait suivi lorsqu'il s'exila d'Argos. Télépôle s'illustra dans cette guerre, et mourut dans la Troade.

LX. Comme l'histoire de Rhodes se rattache en partie à celle de la Chersonèse¹, située en face de cette île, j'ai jugé à propos de m'arrêter sur cette dernière. La Chersonèse, selon quelques-uns, a pris anciennement ce nom de sa forme qui est celle d'un isthme. Mais, selon d'autres écrivains, c'est un roi du pays qui lui a laissé ce nom. Peu de temps après le règne de ce roi, cinq Curètes passèrent de la Crète dans la Chersonèse : ils descendaient, dit-on, de ceux qui, ayant reçu Jupiter des mains de Rhéa sa mère, l'avaient nourri sur les monts Idéens, en Crète. Arrivés avec une flotte nombreuse, ils chassèrent les Cariens, habitants de la Chersonèse, divisèrent le territoire en cinq parties, et chacun bâtit dans celle qui lui était échue en partage une ville à laquelle il donna son nom. Peu de temps après, Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, ayant disparu, son père fit partir un de ses généraux, nommé Cynus, avec une flotte considérable, et lui ordonna de chercher Io en tout lieu et de ne point revenir sans s'en être emparé. Cynus, après avoir parcouru beaucoup de contrées de la terre sans la trouver, aborda dans la Chersonèse en Carie. Renonçant au retour dans sa patrie, il

1. Χερσόνησος signifie littéralement *île (langue) de terre*. C'est ici la saillie la plus avancée (cap Crio) du littoral de la Carie, entre le golfe Céramique et le golfe Dorique.

s'établit dans la Chersonèse, et parvint, moitié par force et moitié par persuasion, à se faire proclamer roi d'une partie de la contrée, où il fonda la ville qu'il appela de son nom, Cyrrus. Son règne était populaire, et il fut très-estimé de ses concitoyens.

LXI. Après ce temps-là, Triopas, un des fils du Soleil et de Rhodus, exilé à cause du meurtre de son père Ténagès, arriva dans la Chersonèse. Là, ayant été purifié de son crime par le roi Melisée, il s'embarqua pour la Thessalie, afin d'offrir son alliance aux enfants de Deucalion. Il les aida à chasser de la Thessalie les Pélasges, et obtint en partage le champ appelé *Dotium*. Là, il abattit le temple de Cérès et en employa les matériaux pour se construire un palais. Exécré par les habitants à cause de ce sacrilège, il quitta la Thessalie et vint avec plusieurs de ses anciens compagnons se réfugier dans le Cnidie. Il y construisit un fort qui fut nommé, d'après lui, *Triopium*. Il passa ensuite dans la Chersonèse, et en prit possession aussi bien que d'une partie de la Carie limitrophe. Beaucoup d'historiens et de poètes ne sont pas d'accord sur l'origine de Triopas. Car quelques-uns le disent fils de Neptune et de Canacé, fille d'Éole, tandis que, selon d'autres, il était fils de Lapi thus, né d'Apollon, et de Stilbé, fille de Penéus.

LXII. Il y a dans Castabus, ville de la Chersonèse, un temple consacré à Hémithée, dont il ne faut pas omettre l'histoire. Les traditions varient beaucoup à ce sujet; nous ferons connaître celle qui est la plus accréditée auprès des habitants mêmes du pays. Staphylus et Chrysothemis eurent trois filles : Molpadia, Rhoïo et Parthenos. Rhoïo fut aimée d'Apollon et devint enceinte. Son père, irrité, lui reprocha d'avoir été déshonorée par un homme; il enferma donc sa fille dans une caisse et la jeta à la mer. La caisse ayant été apportée par les flots à Délos, Rhoïo accoucha d'un enfant mâle qu'elle nomma Anius. Sauvée contre toute attente, elle déposa l'enfant sur l'autel d'Apollon, et implora le dieu afin de le conserver s'il le reconnaissait pour son fils. Apollon cacha l'enfant; ensuite, songeant à son éducation, il lui enseigna l'art di-

vinatoire, ce qui lui attira de grands honneurs. Molpadia et Parthenos, sœurs de Rhoïo séduite, chargées un jour de garder le vin de leur père, boisson qui venait d'être découverte parmi les hommes, tombèrent dans un profond sommeil; en ce moment, des pourceaux qu'on nourrissait dans la maison brisèrent le vase de terre contenant ce vin, qui fut ainsi perdu. Ces filles, voyant ce qui était arrivé et redoutant la violence de leur père, s'enfuirent au bord de la mer et s'y précipitèrent du haut des rochers. Apollon, qui s'intéressait à ces filles à cause de leur sœur, les reçut dans leur chute et les transporta dans les villes de la Chersonèse; Parthenos est vénérée à Bubaste où elle a son temple, et Molpadia à Castabus, où, à cause de l'apparition du dieu qui l'avait secourue, elle prit le nom d'Hémithée¹, et est vénérée de tous les habitants de la Chersonèse. En souvenir de l'aventure du vin, pendant les sacrifices qu'on lui offre, on fait les libations avec de l'hydromel, et il est défendu à tout homme qui a touché un porc ou mangé de sa chair d'entrer dans le temple d'Hémithée².

LXIII. La prospérité du temple d'Hémithée s'est accrue, dans la suite, au point que non-seulement ce temple est particulièrement révéré des habitants du pays, mais encore on s'y rend de fort loin pour y faire de pompeux sacrifices et de magnifiques offrandes. Bien plus, les Perses, maîtres de l'Asie, et qui ont pillé tous les temples des Grecs, ont respecté le temple d'Hémithée. Les brigands mêmes, qui pourtant n'épargnent rien, se sont abstenus de violer ce sanctuaire, bien qu'il ne fût pas fortifié et qu'on pût le piller impunément. On rattache l'origine de ce culte célèbre à l'intérêt commun des hommes. En effet, la déesse apparaissait en songe aux malades, leur indiquait clairement les moyens de guérison : beaucoup d'infirmes atteints de maladies désespérées, ont ainsi recouvré la santé; en outre, la déesse est propice aux femmes dont les accouchements sont laborieux, et elle en écarte les dan-

1. Ἡμιθέα, demi-déesse.

2. Cette défense rappelle des coutumes et lois juives.

gers. Aussi son temple est-il rempli d'offrandes qu'on y conserve depuis les temps antiques ; et ces offrandes sont gardées, non par une garnison, ni par une forte muraille, mais par une superstition religieuse invétérée. Nous en avons assez dit sur Rhodes et la Chersonèse.

LXIV. Nous allons maintenant parler de l'île de Crète. Les habitants de cette île disent que leurs premiers ancêtres, appelés Étéocrètes, étaient autochthones. Leur roi, nommé Crès, fit dans l'île un grand nombre d'inventions très-utiles à la société des hommes. Selon leur mythologie, la plupart des dieux sont nés chez eux et ont obtenu par leurs bienfaits les honneurs immortels. Nous rapporterons ici ces traditions en abrégé, sur l'autorité des plus célèbres historiens de la Crète. Les premiers habitants de la Crète, dont la mémoire se soit conservée, demeuraient aux environs du mont Ida, et s'appelaient *Dactyles idéens*. Suivant les uns, ils étaient au nombre de cent ; mais selon d'autres, ils n'étaient que dix, c'est-à-dire en nombre égal aux doigts des deux mains¹. Quelques historiens, au nombre desquels est Éphore, soutiennent que les Dactyles idéens sont nés sur le mont Ida en Phrygie, et qu'ils passèrent avec Minos en Europe. Magiciens, ils se livraient aux enchantements, aux initiations et aux mystères ; et pendant leur séjour à Samothrace, ils n'étonnèrent pas médiocrement les habitants par leurs prestiges. Orphée, né avec un talent remarquable pour la poésie et le chant, fut dans ce temps-là leur disciple, et introduisit le premier en Grèce les initiations et les mystères. Les Dactyles idéens passent pour avoir fait connaître l'usage du feu et découvert le cuivre et le fer, ainsi que l'art de travailler ces métaux, dans la contrée des Aptéréens, près du mont Bérécynthe ; auteurs de ces grands bienfaits, ils obtinrent les honneurs divins. On rapporte que l'un d'eux, plus renommé que les autres, fut nommé Hercule ; il institua les jeux olympiques, et c'est par une similitude de noms que la postérité rapporta l'institution des jeux olympiques à Hercule, fils d'Alcmène. Des preuves

1. *Dactyle* (Δάκτυλος) signifie en même temps *doigt*.

de ce fait se trouvent dans les paroles magiques et les amulettes que beaucoup de femmes attribuent encore aujourd'hui à ce dieu, comme s'il avait été versé dans les mystères sacrés; ce qui s'éloigne complètement du caractère d'Hercule, fils d'Alcmène.

LXV. Après les Dactyles idéens, il y eut neuf Curètes. Quelques mythologues les disent enfants de la Terre, d'autres les regardent comme les descendants des Dactyles. Ils habitaient les lieux boisés et abrupts des montagnes; en un mot, on leur supposait des refuges naturels, parce qu'on n'a jamais découvert les constructions de leurs demeures. Doués d'une grande intelligence, ils ont fait connaître beaucoup d'inventions utiles. Ils ont les premiers rassemblé des troupeaux de brebis, ils ont apprivoisé d'autres genres de bestiaux pour le service des hommes, et enseigné l'éducation des abeilles; ils ont introduit l'usage de l'arc et l'art de la chasse; ils ont été les fondateurs de la vie commune et d'une société réglée. Ils ont inventé l'épée, le casque et les danses militaires: c'est par le bruit de ces danses qu'ils trompèrent Saturne, lorsque Rhéa leur donna à nourrir Jupiter, à l'insu de son père Cronos. Pour raconter cette histoire en détail, nous devons la reprendre d'un peu plus haut.

LXVI. Suivant la mythologie des Crétois, les Titans vivaient du temps des Curètes. Ils habitaient d'abord le pays des Cnossiens, où l'on montre encore aujourd'hui les fondements de l'édifice de Rhéa et un bois de cyprès anciennement plantés. Leur famille était composée de six hommes et de cinq femmes, tous enfants d'Uranus et de la Terre; ou, selon d'autres, d'un des Curètes et de Titée, qui leur laissa son nom. Les enfants mâles étaient Saturne, Hypérion, Coïus, Iapet, Crius et Océanus. Les filles étaient Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé et Téthys. Chacun des Titans fut l'auteur de quelque découverte utile aux hommes; ce qui leur valut un souvenir et des honneurs immortels. Saturne, l'aîné de tous, devint roi, et, après avoir adouci les mœurs de ses sujets, qui vivaient auparavant à l'état sauvage, il acquit une grande réputation. Il visita beaucoup

de lieux de la terre et introduisit partout la justice et la simplicité des mœurs; les hommes qui ont vécu sous le règne de Saturne passent pour avoir été doux, exempts de vices et parfaitement heureux. Il a régné surtout dans les pays de l'occident, où sa mémoire est en très-grande vénération. En effet, jusque dans ces derniers temps, les Romains, les Carthaginois lorsque leur ville subsistait encore, et tous les peuples de ces contrées, célébraient des fêtes et des sacrifices en son honneur, et plusieurs lieux ont pris le nom de Saturne. La stricte observation des lois fit que personne ne commit d'injustice; et les sujets de Saturne goûtèrent sans obstacle tous les plaisirs d'une vie heureuse. Le poète Hésiode le témoigne dans ces vers¹ :

« Dans le temps où Saturne régnait dans le ciel, les hommes vivaient heureux comme les immortels, sans souci, sans labeur, sans misère, et ne vieillissaient point; leurs mains et leurs pieds étaient toujours vigoureux; ils se réjouissaient dans les festins, loin de tous les maux; ils mouraient comme surpris par le sommeil. Ils avaient tous les biens en abondance. La terre donnait du blé sans culture. Leurs travaux se partageaient entre eux volontairement et sans trouble. Ils étaient riches en fruits et chers aux dieux. »

Voilà ce que la tradition raconte de Saturne.

LXVII. Hypérion passe pour avoir reconnu par une observation exacte les mouvements du soleil, de la lune et des autres astres, ainsi que les saisons subordonnées à ces mouvements; et il transmet ces connaissances aux autres hommes. On l'appelle le Père des astres, parce qu'il est l'auteur des premières observations astronomiques. Latone fut fille de Coïus et de Phœbé. Iapet fut père de Prométhée, qui, selon quelques mythographes, déroba aux dieux le feu pour en faire présent aux hommes; ce qui veut dire que Prométhée a découvert les matières combustibles avec lesquelles on produit le feu. Parmi les Titanides, on attribue à Mnémosyne l'art du raisonnement : elle imposa

1. *Opera et Dies*, vers 111 et suiv.

des noms à tous les êtres, ce qui nous permet de les distinguer et de converser entre nous ; mais ces inventions sont aussi attribuées à Mercure. On doit aussi à Mnémosyne les moyens de rappeler la mémoire des choses passées dont nous voulons nous ressouvenir, ainsi que son nom l'indique déjà. Thémis, la première, fit connaître l'art divinatoire, les sacrifices, les cérémonies du culte des dieux, la justice et la paix : c'est pourquoi on appelle *Thesmophylakes* ou *Thesmothètes*¹ ceux qui veillent au culte des dieux et au maintien des lois. Lorsqu'Apollon doit rendre un oracle, nous disons qu'il *thémistise*², de Thémis, qui passe pour avoir inventé les oracles. Ainsi, les dieux, par les bienfaits dont ils ont comblé le genre humain, non-seulement ont mérité les honneurs immortels, mais encore ils passent pour avoir les premiers habité l'Olympe, après avoir quitté le séjour des hommes.

LXVIII. De Saturne et de Rhéa naquirent Vesta, Cérès, Junon, Jupiter, Neptune et Pluton. Vesta³ inventa la construction des maisons ; en reconnaissance de ce bienfait, on vénère dans toutes les maisons l'image de cette déesse, et on célèbre des sacrifices en son honneur. Cérès a la première enseigné aux hommes à semer, à cultiver et à moissonner le blé, qui croissait autrefois confondu avec les autres herbes des champs. Elle avait découvert le blé avant de mettre au monde Proserpine. Mais, après la naissance et le rapt de Proserpine par Pluton, elle brûla toutes les moissons, par haine contre Jupiter et dans la douleur d'avoir perdu sa fille. Cependant elle se réconcilia avec Jupiter dès qu'elle eut retrouvé Proserpine, et communiqua la culture du blé à Triptolème, fils de Jupiter, avec l'ordre d'en faire part à tous les hommes. Quelques-uns disent aussi qu'elle institua des lois d'après lesquelles les hommes s'habituèrent à se rendre justice les uns aux autres ; et que la déesse re-

1. Θεσμοφύλακες καὶ θεσμοθέται. Θεσμός est à peu près synonyme de θέμις (*Thémis*), justice.

2. Θεμιστεύειν. A la place de ce mot les Grecs employaient plus souvent le mot χρηματίζειν.

3. Ἑστία, foyer.

cut d'eux le surnom de *Thesmophore*¹. En reconnaissance de si grands bienfaits, on lui accorda les plus grands honneurs, les sacrifices et les fêtes les plus magnifiques, non-seulement chez les Grecs, mais encore chez presque tous les Barbares qui connaissent l'usage du blé.

LXIX. Beaucoup de peuples se disputent l'honneur d'avoir les premiers possédé Cérès et les dons qu'elle a apportés. Ainsi les Égyptiens soutiennent que Cérès et Isis sont une même divinité; et qu'elle a la première apporté le blé en Égypte, dont les champs sont fertilisés par les eaux du Nil et la température d'un climat propice. Les Athéniens prétendent également que le blé a été découvert chez eux, bien qu'ils ne nient pas qu'on en ait apporté d'autre part dans l'Attique. En effet, Éleusis, où l'on fit jadis venir le premier blé de l'étranger, a tiré son nom de cette circonstance². Enfin, les Siciliens, dont l'île est consacrée à Cérès et à Proserpine, disent qu'il est naturel que la déesse ait gratifié de ce don les habitants du pays dont le séjour lui était le plus cher; et qu'il est absurde de croire qu'après s'être établie dans un pays auquel il ne manque rien, elle ne l'eût fait participer que le dernier à un tel bienfait. En effet, c'est en Sicile que, selon le témoignage universel, a eu lieu le rapt de Proserpine; et le territoire de cette île est le plus propre à la culture du blé; ce qui a fait dire au poète : « Là croissent, sans semaille et sans culture, l'orge et le froment³. » Voilà ce que la mythologie raconte de Cérès.

Quant aux autres enfants de Saturne et de Rhéa, les Crétois rapportent que Neptune est le premier qui s'occupa de travaux maritimes, et équipa les flottes dont Saturne lui donna le commandement. C'est pourquoi il était considéré, par la suite, comme le maître de la mer, et les navigateurs le vénéraient par des sacrifices. On attribue aussi à Neptune l'art de dompter les chevaux et l'enseignement de l'é-

1. Θεσμοφόρος, ἡ, législatrice.

2. Ἐλεῦθω, rac. de ἐλεύσομαι, j'arrive (de l'étranger).

3. *Odyssée*, IX, 109.

quitation; ce qui lui valut le surnom d'*Hippius*¹. Pluton établit le premier l'usage de la sépulture et les funérailles avec lesquelles on honore les morts, dont on ne prenait jadis aucun soin. C'est pourquoi on lui attribua de toute antiquité l'empire des morts.

LXX. On n'est pas d'accord sur la naissance et la royauté de Jupiter. Selon les uns, Jupiter, sans avoir employé aucune violence contre Saturne, succéda à son père lorsque celui-ci échangea la terre contre le séjour des immortels, et acquit ainsi légitimement le trône. Mais selon d'autres mythographes, un oracle avait prédit à Saturne, au moment de la naissance de Jupiter, que l'enfant arracherait le sceptre des mains de son père. Aussi Saturne fit-il plusieurs fois disparaître ses enfants dès leur naissance. Rhéa, indignée et ne pouvant faire changer son mari de résolution, cacha sur le mont Dictée Jupiter, dont elle venait d'accoucher, et le donna à nourrir aux Curètes qui habitaient autour du mont Ida; ceux-ci le transportèrent dans un antre et le remirent à des nymphes, en leur recommandant de mettre tous leurs soins à l'éducation de cet enfant. Ces nymphes le nourrirent d'un mélange de miel et de lait, et le firent allaiter par une chèvre nommée Amalthée. Il reste encore aujourd'hui dans l'île de Crète plusieurs indices de la naissance et de l'éducation de Jupiter. Ainsi on raconte que, lorsque les Curètes emportaient l'enfant nouveau-né, le cordon ombilical tomba auprès du fleuve Triton; que cet endroit fut, à cause de cet événement, consacré sous le nom d'*Omphalos*², et la campagne environnante appelée *Omphaliûm*. L'antre du mont Ida, où le dieu a été nourri, est également un lieu sacré, ainsi que les prés qui l'entourent. Nous ne devons pas omettre un fait fort singulier que l'on raconte des abeilles. Jupiter, pour perpétuer le souvenir de son séjour sur le mont Ida, changea leur couleur naturelle en une teinte jaune d'airain. Comme cette montagne est très-haute, exposée aux vents et aux neiges,

1. ἵππος, cheval.

2. ὀμφαλος, nombril.

il rendit les abeilles qui s'y trouvaient insensibles à toutes les rigueurs du climat. Pour consacrer la mémoire de la chèvre qui l'avait nourri, il prit le surnom d'*Ægiochas*¹. Parvenu à l'âge viril, il établit le premier une ville près de Dicta, qui passe pour le lieu de sa naissance. Quoique cette ville ait été abandonnée depuis, on voit encore aujourd'hui les débris de ses fondations.

LXXI. Jupiter a été sans égal en courage, en intelligence, en équité, enfin en tout genre de vertus. Héritier du royaume de Saturne, il combla les hommes de ses bienfaits. Il leur enseigna le premier à observer entre eux les règles de la justice, à s'abstenir de toute violence, et il établit des tribunaux pour terminer leurs différends. Enfin, par de bonnes lois, il assura la tranquillité publique, gagnant les bons et intimidant les méchants. Il visita presque toute la terre, exterminant les brigands et les impies, et introduisant partout l'égalité et la démocratie. On raconte qu'à la même époque il tua les géants Mylinus en Crète, et Typhon en Phrygie. Avant de combattre les Géants en Crète, Jupiter sacrifia au Soleil, au Ciel et à la Terre, et il lut dans les entrailles des victimes le sort qui lui était destiné. Il y vit d'abord la désertion d'une partie de ses ennemis qui devaient passer dans son camp; l'issue de la lutte confirma ces présages. En effet, Musée abandonna les rangs des ennemis, et il obtint les honneurs qui lui étaient assignés. Mais les dieux détruisirent tous leurs ennemis. Il s'alluma encore d'autres guerres contre les Géants, auprès de Pallène en Macédoine, et dans la plaine qui, depuis sa combustion, se nommait *Champ Phlégréen*, et qu'on appelle aujourd'hui la campagne de Cumes. Jupiter châtia les Géants pour les injures qu'ils faisaient souffrir aux hommes; car, confiants dans la grandeur démesurée de leur taille et dans leur force corporelle, ils réduisaient en esclavage leurs voisins, désobéissaient aux lois de la justice, et déclaraient la guerre à ceux qui par leurs bienfaits avaient été placés au rang des dieux. Jupiter ne fit pas

1. Αἰγίοχος, qui tient la chèvre; d'αἴ, chèvre, et de ἔχω, je tiens.

seulement disparaître les impies et les méchants, il distribua encore des honneurs mérités aux meilleurs des dieux, des héros et des hommes. Ainsi, c'est par la grandeur de ses bienfaits et l'immensité de sa puissance qu'il a reçu d'un commun accord le royaume éternel et le séjour de l'Olympe.

LXXII. C'est en l'honneur de Jupiter que l'on a institué les sacrifices qui se célèbrent avec plus de pompe que pour tous les autres dieux ; depuis qu'il habite le ciel, d'après la conviction qui a pénétré dans les âmes, Jupiter est l'arbitre de tout ce qui se passe dans les régions célestes : il est le maître de la pluie, du tonnerre et de la foudre. On l'appelle *Zeus*, parce que les hommes le considèrent comme le principe de la vie, et comme portant, à l'aide des agents environnants, les fruits à leur perfection. On l'appelle aussi Père, parce qu'il veille sur tous les hommes, et qu'il passe pour l'auteur du genre humain. On l'appelle souverain et roi, à cause de l'immensité de son empire, bon conseiller et sage, pour exprimer la prudence de ses conseils. La mythologie rapporte que Minerve naquit de Jupiter dans l'île de Crète, aux sources du fleuve Triton, d'où elle a tiré le surnom de Tritogénie. On voit encore aujourd'hui auprès de ces sources et dans le lieu même de sa naissance, un temple consacré à cette déesse. Les noces de Jupiter et de Junon furent célébrées dans le territoire des Cnossiens, près du fleuve Thérène, dans un endroit où existe aujourd'hui un temple. Les habitants y célèbrent des sacrifices annuels où l'on représente les antiques cérémonies du mariage. Les déesses nées de Jupiter sont Vénus, les Grâces, Lucine, Diane son aide, et les Heures, savoir, Eunomia, Dicé et Iréné. Les dieux sont Vulcain, Mars, Apollon et Mercure.

LXXIII. Pour immortaliser leur mémoire auprès des hommes, Jupiter communiqua à ces divinités la science de ses inventions et l'honneur de ses découvertes. Il chargea Vénus de veiller sur la jeunesse des filles nubiles, prêtes à se marier, ainsi que sur les sacrifices et les cérémonies que les hommes font pendant le mariage. Tous néanmoins sa-

crifient d'abord à Jupiter *Télios* et à Junon *Télia*¹, considérés comme les principes de toutes choses. Les Grâces reçurent le don d'embellir la figure et de charmer les regards par le maintien de chaque partie du corps; de plus, elles président à la distribution des bienfaits et à la reconnaissance due aux bienfaiteurs. Lucine a soin des femmes en couches; aussi est-elle invoquée dans les douleurs de l'enfantement. Diane veille à la première éducation des enfants, auxquels elle procure les aliments convenables, et c'est pourquoi on l'a surnommée *Kourotrophos*². Chacune des Heures a, suivant son nom, pour attribution, l'ordre de la vie sociale, pour la plus grande utilité des hommes³. On attribue à Minerve la culture des oliviers, qu'elle communiqua aux hommes aussi bien que l'usage de leur fruit. Car avant elle l'olivier était laissé inculte parmi les arbres sauvages et on n'en avait aucun soin. C'est aussi Minerve qui a enseigné la préparation des vêtements et l'architecture; elle a beaucoup agrandi les autres connaissances humaines. Elle inventa les flûtes et l'emploi de ces instruments dans la musique, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages d'art. C'est pourquoi on l'a surnommée *Ergane*⁴.

LXXIV. Les Muses ont reçu de leur père le don de l'invention des lettres et des compositions poétiques. Quant à ceux qui soutiennent que les Syriens sont les inventeurs des lettres qu'ils ont transmises des Phéniciens aux Grecs, par l'intermédiaire de Cadmus qui arriva en Europe, et que c'est pourquoi les Grecs nomment Phéniciens les caractères de l'écriture : on leur répond que les Phéniciens n'ont point primitivement inventé les lettres, et que la dénomination que les Grecs leur ont donnée vient de ce que les Phéniciens ont seulement changé le type de ces caractères dont la plupart des hommes se sont servis.

1. Τέλειος, τελεία, qui met la dernière main à tout ce qui s'accomplit.

2. Κουροτρόφος, ή, nourrice d'enfants.

3. Elles s'appelaient, comme l'auteur vient de le dire, Εὐνομία, bonne législation, Δίκη, justice, Ειρήνη, paix.

4. Ἐργάνη, ouvrière.

Vulcain fut l'inventeur de tous les ouvrages de fer, de cuivre, d'or, d'argent, enfin de toutes les matières susceptibles d'être travaillées au feu. Il enseigna aussi aux artisans et à tous les hommes les autres usages du feu. C'est pourquoi les artisans invoquent particulièrement ce dieu, lui offrent des sacrifices et lui donnent avec tous les hommes le nom de Vulcain, pour conserver le souvenir immortel d'un si grand bienfait. Mars a le premier fabriqué des armes, équipé des soldats et introduit dans les combats cette ardeur guerrière avec laquelle il exterminait les impies. Apollon passe pour l'inventeur de la cithare et de son usage en musique. De plus, il a appris aux hommes la science de la médecine, de celle qui se pratique au moyen de l'art divinatoire, et par laquelle on traitait anciennement les malades. Il fut aussi l'inventeur de l'arc et enseigna aux Crétois la manière de s'en servir. Ils donnent à l'arc le surnom de *scythique*¹, et les Crétois se piquent le plus d'adresse dans l'exercice de cette arme. Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, instruit dans la médecine en grande partie par son père, y ajouta l'invention de la chirurgie, la préparation des remèdes, et la découverte des propriétés des racines. Il fit tellement avancer l'art médical qu'il en est regardé comme l'auteur et le fondateur.

LXXV. On range dans les attributions de Mercure les fonctions des hérauts en temps de guerre, les traités de paix et les trêves. On lui donne comme emblème de son autorité le caducée que portent les parlementaires, et qui garantit leur sûreté auprès des ennemis. C'est pourquoi on donne à Mercure l'épithète de *Commun*², puisque les parties belligérantes ont un intérêt commun à faire la paix. On dit aussi que ce dieu a le premier imaginé les mesures, les balances et tous les instruments utiles au commerce; il a même, le premier, appris à s'approprier furtivement le bien d'autrui. Il passe d'ailleurs pour le héraut des dieux

1. Wesseling propose de lire ici Crétois (Κρητικόν) au lieu de Scythique (Σκυθικόν). Cette correction, que nous n'avons pas cru devoir admettre, a été adoptée par Miot.

2. Ἑρμῆς κοινός, *Hermes communis*.

et le meilleur messenger ou interprète de leurs ordres. C'est pourquoi on l'appelle *Hermès*¹; non qu'il ait inventé les mots et les locutions, comme le prétendent quelques-uns, mais parce qu'il rendait avec clarté et éloquence les messages dont il était chargé. On attribue encore à Mercure l'invention de la palestre et de la lyre à écaille de tortue. Il imagina cet instrument après la lutte d'Apollon et de Marsyas, lorsqu'Apollon vainqueur, s'étant cruellement vengé de son antagoniste, se repentit, brisa les cordes de sa lyre et abandonna pour quelque temps la musique.

Selon les mythes des Crétois, Bacchus est l'inventeur de la culture de la vigne et de la fabrication du vin; il a enseigné aussi à emmagasiner une multitude de fruits d'automne, destinés à servir longtemps à la nourriture des hommes. Les Crétois prétendent que ce dieu est né chez eux, de Jupiter et de Proserpine; et qu'Orphée le représente dans les mystères, comme ayant été déchiré par les Titans. Mais il y a eu plusieurs Bacchus dont nous avons ailleurs parlé avec plus de détails². Les Crétois citent comme preuves de la naissance de ce dieu en Crète, les deux îles qu'il a colonisées près des golfes Didymes; il les a, d'après lui, nommées Dionysiades, ce qu'il n'a fait à aucun autre pays de la terre³.

LXXVI. Selon les mêmes mythes, Hercule, fils de Jupiter, est né en Crète bien des années avant que le fils d'Alcmène vint au monde dans l'Argolide. On ne dit pas quelle était la mère du premier; on sait seulement que, surpassant tous les hommes en force, il parcourut toute la terre, punissant les malfaiteurs et délivrant les pays des bêtes féroces qui les rendaient inhabitables. Après avoir délivré tous les hommes, il devint lui-même invincible et invulnérable; et ceux-ci, reconnaissants de ses bienfaits, lui accordèrent les honneurs immortels. Hercule, fils d'Alcmène, beaucoup plus jeune, a pris celui-là pour mo-

1. Ἑρμῆς, Hermès, de ἐρμηνεύω, j'interprète.

2. Livre III, 71, et livre IV, 4.

3. Les îles Dionysiades sont situées à l'ouest du cap Samonium de Crète.

dèle; et il a atteint l'immortalité par les mêmes voies; dans la suite des temps, la similitude des noms et l'ignorance du vulgaire ont fait attribuer les exploits de l'ancien Hercule au fils d'Alcmène. Cependant les Crétois reconnaissent que ce premier Hercule a accompli ses principaux exploits en Égypte, où il a reçu les plus grands honneurs et où il a même fondé une ville.

Suivant la même mythologie des Crétois, Britomartis, surnommé Dictynna, naquit à Cœno, en Crète, de Jupiter et de Carmé, fille d'Eubulus, fils de Cérès. Elle inventa les filets de chasse, d'où lui vient le surnom de *Dictynna*¹. Elle entretenait un commerce intime avec Diane; c'est pourquoi quelques-uns ont considéré Dictynne et Diane comme une seule et même déesse; mais Dictynne est vénérée chez les Crétois par des sacrifices particuliers et par des constructions sacrées. Ainsi, les historiens qui avancent que Dictynne fut ainsi appelée parce qu'elle se cacha dans des filets de pêcheurs pour se dérober à la passion de Minos, se sont trompés. Car, d'un côté, il n'est point probable qu'une déesse, fille du plus grand des dieux, eût été réduite à implorer le secours des hommes; et, d'un autre côté, il est injuste de représenter comme un si grand impie Minos, dont la vie sage et irréprochable a mérité tous les éloges.

LXXVII. Plutus naquit de Cérès et d'Iasion, à Tripolus, en Crète. On raconte sa naissance de deux manières. Selon les uns, Iasion ensemença la terre, laquelle ayant été soigneusement cultivée, produisit une si grande quantité de fruits que les hommes, voyant cette fertilité, lui donnèrent le nom de *Plutus* (Richesse). Aussi est-ce une locution devenue depuis proverbiale de dire de celui qui a plus de biens qu'il ne lui en faut, qu'il possède *Plutus*². Suivant d'autres mythologues, Plutus, fils de Cérès et d'Iasion, fut le premier qui eut soin d'amasser des richesses et de les conserver; car les hommes de l'ancien

1. Δικτύον, filet.

2. Πλοῦτος, richesse. Jeu de mots impossible à rendre en français.

temps n'amassaient pas de richesses et ne songeaient pas à les garder.

Tels sont les mythes que les Crétois racontent des divinités qui sont nées dans leur île. Mais ce que nous allons rapporter est, selon eux, la plus grande preuve que les rites des sacrifices et les cérémonies ont été apportés de la Crète dans d'autres pays. Chez les Athéniens, l'initiation aux mystères d'Éleusis, la plus célèbre de toutes, aussi bien que l'initiation aux mystères de Samothrace et à ceux des Ciconiens en Thrace, institués par Orphée, ont lieu secrètement; tandis qu'à Cnosse, en Crète, l'initiation se fait publiquement, et l'on ne cache rien à ceux qui veulent connaître ce qui est ailleurs tenu secret.

Mais les dieux, partant de la Crète, ont visité beaucoup d'endroits de la terre, pour communiquer au genre humain leurs découvertes et leurs bienfaits. Ainsi, Cérès passa dans l'Attique, de là elle se rendit en Sicile, et enfin en Égypte; dans tous ces pays elle enseigna l'usage et la culture du blé, et elle s'attira les hommages de ceux qui avaient goûté de ses bienfaits. Vénus a séjourné au pied du mont Éryx, en Sicile, dans l'île de Cythère, à Paphos, en Cypre, et dans la Syrie, en Asie; et les habitants de ces lieux de prédilection s'appropriant cette déesse, lui ont donné les surnoms d'*Érycine*, de *Cythérée*, de *Paphia* et de *Syrienne*. Apollon se montra longtemps à Délos, en Lycie, et à Delphes; Diane à Éphèse, dans le Pont, en Perse et dans la Crète. De ces endroits ou des actions mémorables que ces divinités y ont commises, Apollon a été surnommé *Délien*, *Lycien* et *Pythien*; et Diane *Éphésienne*, *Tauropole*, *Persique*; quoique tous deux soient nés en Crète. Cette déesse est très-vénérée en Perse; et les Barbares célèbrent encore aujourd'hui, en l'honneur de Diane Persique, les mystères en usage chez d'autres peuples. Les mythographes racontent des choses semblables à l'égard des autres dieux; mais il serait trop long de nous y arrêter, et les lecteurs peuvent facilement suppléer à notre silence.

LXXVIII. Beaucoup de générations après la naissance des dieux, il y eut, d'après la tradition, dans l'île de Crète,

un grand nombre de héros, dont les plus célèbres sont Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. Ils étaient, suivant les mythographes, fils de Jupiter et de la fille d'Agénor, Europe, qui par la providence des dieux fut transportée en Crète sur le dos d'un taureau. Minos, déjà très-avancé en âge, fut roi de l'île et y fonda des villes nombreuses, dont les trois plus considérables sont Cnosse, dans la partie qui regarde l'Asie, Phæstus, sur la côte méridionale, et Cydonie à l'occident, en face du Péloponèse. Il donna aux Crétois beaucoup de lois qu'il feignit d'avoir reçues de Jupiter, son père, dans les entretiens qu'il aurait eus avec lui dans une grotte¹. Maître d'une grande armée maritime, il soumit la plupart des îles, et par là il obtint, le premier des Grecs, l'empire de la mer. Enfin, après s'être acquis une grande renommée de bravoure et de justice, il mourut en Sicile pendant son expédition contre Cocalus. Nous en avons parlé en détail à l'occasion de Dédale, qui était la cause de cette expédition².

LXXIX. Rhadamanthe passe pour avoir exercé la justice avec le plus d'équité et pour avoir infligé des châtimens impitoyables aux brigands, aux impies et autres malfaiteurs. Il possédait de nombreuses îles et une grande partie du littoral de l'Asie; toutes ces contrées s'étaient livrées volontairement à lui sur la réputation de sa justice. Rhadamanthe remit à Érythrus, un de ses fils, le royaume des Érythriens, ainsi appelés du nom de ce dernier; il donna l'île de Chio à Cénopion, fils d'Ariane, fille de Minos. C'est celui que quelques mythographes disent fils de Bacchus et instruit par son père dans la fabrication du vin. Rhadamanthe laissa enfin à chacun de ses lieutenants une île ou une ville. Lemnos à Thoas, Cyros à Égyée, Péparéthos³ à Pamphilus, Maronée à Evambée, Paros à Alcée, Délos à Anion et Andros à Andrée qui, en raison de son extrême équité, laissa son nom à cette île. Rhadamanthe fut, selon

1. Ces entretiens avaient duré neuf ans. Homère, *Odyssée*, XIV, 179.

2. Livre IV, 79.

3. Petite île située à l'entrée du golfe de Salonique (*sinus Thermaicus*).

les mythographes, établi juge dans les enfers, pour séparer les bons d'avec les méchants; il a donc obtenu le même honneur que Minos, le plus juste des rois. Sarpédon, leur troisième frère, passa, selon la tradition, en Asie avec une armée, et conquit la Lycie. Évandré, son fils, lui succéda dans le royaume de Lycie; il épousa Deïdamia, fille de Bellérophon, et en eut Sarpédon qui accompagna Agamemnon¹ à la guerre de Troie, et que d'autres appellent fils de Jupiter. Minos eut, dit-on, deux fils, Deucalion et Molus; le premier fut père d'Idoménée, et le second de Mérion. Ceux-ci avec quatre-vingts² navires suivirent Agamemnon contre Troie, et reginrent heureusement dans leur patrie, où ils reçurent, après leur mort, une magnifique sépulture et les honneurs immortels. On montre à Cnosse leur tombeau avec cette inscription : « Passant, tu vois ici le tombeau d'Idoménée de Cnosse, et moi, Mérion, fils de Molus, je repose auprès de lui. » Les Crétois les honorent par des sacrifices comme des héros célèbres et dans les dangers de la guerre ils invoquent leur secours.

LXXX. Après ces récits détaillés, il nous reste encore à parler des nations qui se sont mêlées avec les Crétois. Nous avons déjà dit que les premiers habitants de l'île, réputés autochthones, se nommaient Étéocrétois. Beaucoup de générations après, les Pélasges, réduits à une vie errante par leurs expéditions et émigrations continuelles, abordèrent en Crète et vinrent occuper une partie de cette île. Une troisième race, celle des Doriens, alla s'y établir sous la conduite de Tectamus, fils de Dorus. Cette peuplade était composée en partie des habitants des environs du mont Olympe, et en partie des Achéens de la Laconie, lorsque Dorus commença son expédition en partant des environs de Malée. Une quatrième race était formée d'un mélange de Barbares, qui s'habituaient avec le temps à parler la

1. Suivant le récit d'Homère, Sarpédon était du parti des Troyens contre Agamemnon. C'est pourquoi Wesseling avait déjà proposé de lire κατ' Ἀγαμέμνονος (contre Agamemnon), au lieu de μετ' Ἀγαμέμνονος (avec Agamemnon) qu'il y a dans le texte.

2. *Iliade*, II, v. 652.

langue des Grecs, habitants de l'île. Minos et Rhadamanthe parvinrent ensuite, après de longs efforts, à ramener à l'unité ces différentes races de l'île. Enfin, après le retour des Héraclides, les Argiens et les Lacédémoniens envoyèrent des colonies dans plusieurs autres îles, se mirent en possession de ces îles et y fondèrent quelques villes dont nous parlerons en temps et lieu¹. Au reste, comme la plupart des historiens qui ont parlé de la Crète diffèrent entre eux, il ne faut pas s'étonner si notre récit ne s'accorde pas sur tous les points. Nous avons pris pour guides les historiens les plus véridiques qui ont eu le plus d'autorité, et nous avons suivi tantôt Épiménide² le théologue, tantôt Dosiade, Sosicrate et Laosthénide³.

Après avoir suffisamment parlé de l'île de Crète, nous allons traiter l'histoire de Lesbos.

LXXXI. L'île de Lesbos a été autrefois habitée par plusieurs races que de nombreuses émigrations y avaient amenées. Elle était encore déserte, lorsque les Pélasges s'y établirent les premiers, voici comment. Xanthus, fils de Triopus, roi des Pélasges, sortis d'Argos, s'empara d'une partie de la Lycie, s'y fixa d'abord, et y régna sur les Pélasges qu'il avait amenés avec lui. Plus tard, il passa dans l'île de Lesbos, en partagea le territoire entre ses sujets, et changea le nom d'*Issa*, qu'elle portait auparavant, en celui de *Pélasgia*. Sept générations après, le déluge de Deucalion, qui fit périr un grand nombre d'hommes, dépeupla aussi Lesbos. Quelque temps après, Macarée y aborda, et, charmé de la beauté du pays, il y fixa sa demeure. Macarée était fils de Crinacus et petit-fils de Jupiter, au rapport d'Hésiode et de quelques autres poètes; il habitait dans Olénum, ville de la contrée qu'on appelait alors Iade, et qui s'est depuis nommée Achaïe. Sa colonie était composée d'Ioniens et de beaucoup d'autres peuples qu'il avait

1. Dans un des cinq livres perdus entre le V^e et le XI^e.

2. Épiménide a écrit, selon Diogène de Laërte, sur les Curètes et les Corybantes, et sur la constitution politique de Crète (I, 112).

3. Dosiade et Sosicrate, cités par Pline et par Athénée, avaient écrit sur l'histoire de Crète. Laosthénide nous est tout à fait inconnu.

groupés autour de lui; fixée dans Lesbos, elle y prit du développement, grâce à la fertilité du sol. Macarée, par sa douceur et sa justice, gagna les îles voisines et en distribua le territoire qui était désert. Vers ce même temps, Lesbos, fils de Lâpithès, petit-fils d'Éole, arrière petit-fils d'Hippotès, selon l'ordre d'un oracle, aborda dans cette même île avec quelques colons, y épousa Méthymne, fille de Macarée, et réunit les deux colonies. Lesbos se rendit célèbre et laissa son nom à cette île, ainsi qu'à ses habitants. Macarée avait, entre autres, deux filles, Méthymne et Mitylène, qui donnèrent leurs noms à deux villes de l'île. Macarée, désirant s'approprier les îles voisines, envoya d'abord dans Chio une colonie sous la conduite d'un de ses fils. Il envoya dans Samos son second fils, Cydrolaüs, qui partagea le territoire entre ses compagnons et régna sur l'île. La troisième île que Macarée colonisa fut Cos; il lui donna Néandre pour roi. Enfin il envoya à Rhodes Leucippe avec une forte colonie : les habitants de Rhodes, alors très-peu nombreux, l'accueillirent avec joie, et les deux populations se réunirent.

LXXXII. Le déluge qui arriva vers cette époque jeta dans de grandes calamités le continent situé en face de ces îles. L'inondation détruisit les fruits pour bien des années. Il en résulta une famine qui, jointe à la corruption de l'air, occasionna la peste dans les villes. Cependant ces îles, bien exposées aux vents, offraient à leurs habitants un air salubre; elles étaient riches en fruits et prospères, ce qui les fit appeler les *îles Fortunées*¹. Quelques-uns prétendent que ce nom leur fut donné par les fils de Macarée et d'Ion, qui y ont régné. Quoi qu'il en soit, ces îles ont été bien plus opulentes que les îles voisines, non-seulement dans les anciens temps, mais encore à notre époque. En effet, en raison de la fertilité du sol, de leur belle situation, et de la douceur du climat, on les appelle à juste titre et elles

1. Îles *Macarées* (μακάριαι, fortunées). Il y a ici un jeu de mots impossible à rendre. Macarée avait, comme nous venons de le voir, colonisé la plupart de ces îles.

sont réellement des îles Fortunées. Le même Macarée, qui fut roi de Lesbos, y porta la première loi contenant plusieurs dispositions utiles à l'État : il l'appela *Lion*, par allusion à la force et au courage de cet animal.

LXXXIII. Assez longtemps après la colonisation de Lesbos, l'île de Ténédos fut peuplée de la manière que nous allons exposer. Tennès, fils de Cycnus, roi de Colone, dans la Troade, était un homme distingué par son courage. Ayant rassemblé un certain nombre de colons, il partit du continent et vint occuper l'île appelée Leucophrys, qui était située en face et déserte. Il en distribua le territoire à ses sujets ; il y fonda une ville et l'appela de son nom, *Téné-dos*. Il gouverna sagement, et, comblant les habitants de bienfaits, il s'acquit, pendant sa vie, une grande réputation, et mérita, après sa mort, les honneurs divins. On lui éleva un temple, et on institua en son honneur des sacrifices dont l'usage a subsisté jusqu'à ces derniers temps. Nous ne devons pas omettre ici ce que les habitants de Ténédos racontent de fabuleux sur Tennès, fondateur de leur ville. Ils disent que Cycnus, ajoutant foi aux calomnies de sa femme, enferma son fils Tennès dans une caisse et le jeta dans la mer. Cette caisse fut portée par les flots à Ténédos. Tennès, sauvé miraculeusement par la providence de quelque dieu, devint roi de cette île, où, se distinguant par sa justice et ses autres vertus, il obtint les honneurs immortels. Or, comme sa belle-mère s'était servie du témoignage d'un joueur de flûte pour faire ses rapports calomnieux, on porta une loi qui interdit à tout joueur de flûte l'entrée du temple. A l'époque de la guerre de Troie, Achille tua Tennès, pendant que les Grecs ravageaient Ténédos ; les habitants portèrent alors une autre loi qui défend de prononcer le nom d'Achille dans le temple de leur fondateur. Voilà ce que les mythographes rapportent au sujet de Ténédos et de ses anciens habitants.

LXXXIV. Après avoir parlé des îles les plus considérables, nous allons aussi dire un mot des îles moins importantes.

Les Cyclades étaient encore désertes, lorsque Minos,

roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe, conquît avec ses nombreuses armées de terre et ses forces navales, l'empire de la mer, et fit partir de Crète beaucoup de colonies. Il peupla ainsi la plupart des Cyclades, et en distribua les terres à ses sujets. Il se rendit maître d'une grande partie du littoral de l'Asie; aussi plusieurs ports, tant dans les îles qu'en Asie, portent des noms de Crétois et celui de Minos. Minos, dont la puissance s'était considérablement accrue, avait associé à l'empire son frère Rhadamanthe; mais, jaloux de la réputation de justice que Rhadamanthe s'était acquise, et voulant s'en débarrasser, il l'envoya aux extrémités de ses États. Rhadamanthe vint demeurer dans les îles situées en face de l'Ionie et de la Carie¹. Il envoya Erythrus fonder, en Asie, la ville d'Érythrie, et donna à Cénopion, fils d'Ariane, fille de Minos, la souveraineté de Chio. Ces choses se passèrent avant la guerre de Troie. Après la prise de Troie, les Cariens, devenus plus puissants, se rendirent maîtres de la mer et s'emparèrent à leur tour des Cyclades. Ils en occupèrent pour eux-mêmes quelques-unes, après avoir chassé les Crétois qui les habitaient, et se réunirent, dans quelques autres, à la population première des Crétois. Plus tard, les Grecs, voyant leurs affaires prospérer, se mirent en possession de la plupart des Cyclades, après en avoir expulsé la race barbare des Cariens. C'est ce dont nous donnerons un récit détaillé en temps convenable.

1. Les îles Sporades. Les Cyclades étaient situées en face de l'Attique et du Péloponèse.



FRAGMENTS.

AVERTISSEMENT.

L'ouvrage de Diodore présente ici une longue et regrettable lacune. Des livres VI, VII, VIII, IX et X, il ne nous reste que des fragments. Aucune critique n'a présidé au choix et à la disposition de ces fragments dans les diverses éditions de Diodore. Leur répartition est souvent purement arbitraire : ils offrent d'ailleurs, pour la plupart, assez peu d'intérêt. Nous aurions pu même retrancher un grand nombre de ces fragments, d'abord comme n'appartenant probablement pas à Diodore, ensuite comme n'étant que la reproduction de quelques passages des livres qui nous sont intégralement parvenus. Nous nous en sommes abstenus de crainte de vous donner une œuvre incomplète.

Quelques-uns des nouveaux fragments se trouvent ici pour la première fois traduits en français¹.

LIVRE SIXIÈME (?).

* *Diodore*, I, 4. — Les six premiers livres de notre ouvrage contiennent l'histoire ancienne et mythologique, antérieure à la guerre de Troie ; de ces six livres, les trois premiers traitent des antiquités barbares, et les trois suivants, des antiquités grecques.

* *Diodor. Excerpt. Vatican.*, p. 131, éd. Mai. — Nous avons renfermé dans quatre livres l'histoire universelle ; dans les six premiers, nous avons décrit l'histoire fabuleuse, antérieure à la guerre de Troie.

* *Diodore*, XIII, 1. — Dans les six livres précédents, nous

1. Les nouveaux fragments, recueillis en grande partie par Angelo Mai (*Excerpta Vaticana*), ont été traduits sur la nouvelle édition de *Diodori Siculi quæ supersunt, ex nova recensione L. Dindorfi*, etc. Parisii, 1844 (2 vol. in-8). Ils ont été marqués par un astérisque, pour les distinguer des anciens, qui sont en grande partie tirés du recueil : *Excerpta De Virtutibus et Vitiis ; De legationibus*, composé par l'ordre de Constantin IX. Porphyrogénète (Voyez la *Préface*).

avons exposé l'histoire antérieure à la guerre de Troie jusqu'à la guerre que les Athéniens ont déclarée aux Syracusains.

* *Diodore*, XIV, 2. — Dans les sept livres précédents nous avons poursuivi notre histoire depuis la prise de Troie jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse et de la suprématie des Athéniens, comprenant ainsi un espace de sept cent soixante-dix-neuf ans.

* *Euseb. Præparat. Evangel.*, II, p. 59-61. — Diodore aussi, dans le sixième livre de son ouvrage, approuve la doctrine théogonique d'Évhémère le Messénien, en s'exprimant ainsi :

« Les anciens ont transmis à leurs descendants deux opinions différentes sur les dieux. Ils prétendent que les uns sont éternels et immuables, tels que le Soleil, la Lune et les autres astres du ciel ; ils placent au même rang les Vents et les autres objets de semblable nature. Ils leur assignent à chacun une existence éternelle. Ils disent que les autres dieux sont nés sur la terre et que, pour leurs bienfaits envers les hommes, ils ont obtenu une gloire immortelle : tels sont Hercule, Bacchus, Aristée et tous les autres qui leur ont ressemblé. Les historiens et les mythographes ont forgé sur ces divinités terrestres des récits nombreux et divers. Parmi les historiens, Évhémère, auteur de l'*Histoire sacrée*, a émis une opinion qui lui est propre ; et parmi les mythographes, Homère, Hésiode, Orphée et d'autres encore ont imaginé sur les divinités des mythes où domine le merveilleux. Nous allons essayer de faire connaître, en abrégé et sans dépasser de justes limites, les écrits des uns et des autres. Ainsi, Évhémère, ami du roi Cassandre, obligé pour le service de ce roi d'entreprendre de longs voyages, raconte qu'il s'avança très-loin au midi dans l'Océan ; que, parti de l'Arabie, il avait navigué plusieurs jours sur l'Océan et qu'il avait rencontré des îles situées dans la haute mer. L'une d'elles, appelée Panchéa, était habitée par les Panchéens, distingués par leur piété, vénérant les dieux par les plus beaux sacrifices et leur consacrant de magnifiques monuments en argent et en or. Cette île, selon Évhémère, est consacrée aux dieux et offre plusieurs autres monuments admirés pour leur antiquité et leur belle architecture ; nous en avons parlé en détail dans les livres précédents. Il y a aussi dans cette île, sur une colline très-élevée, un temple de Jupiter Triphylien, fondé par ce dieu lui-même à l'époque où il régnait sur toute la terre et qu'il séjournait encore parmi les hommes. Dans ce temple se voit une colonne d'or sur laquelle est tracée en caractères panchéens l'histoire d'Uranus, de Sa-

turne et de Jupiter. Selon le même auteur, Uranus fut le premier roi, homme d'un caractère doux, bienfaisant et instruit dans le mouvement des astres; le premier il fit des sacrifices en l'honneur des dieux célestes. C'est pourquoi il reçut le nom d'Uranus. Il eut de sa femme Vesta deux fils, Pan et Saturne, et deux filles, Rhéa et Cérès. Après Uranus, régna Saturne, qui épousa Rhéa, dont il eut Jupiter, Junon et Neptune. Jupiter succéda à Saturne et épousa Junon, Cérès et Thémis. De la première il eut pour enfants les Curètes; de la seconde, Proserpine, et de la troisième, Minerve. Il se rendit à Babylone où il fut l'hôte de Bélus; il alla ensuite dans l'île Panchéa, située dans l'Océan, et y éleva un autel en l'honneur de son aïeul Uranus; de là il traversa la Syrie pour visiter Casius, alors souverain de cette contrée, et qui a laissé son nom au mont Casius. Il vint de là dans la Cilicie où il vainquit dans un combat Cilix, roi de ce pays. Il visita une foule d'autres nations qui toutes lui décernèrent des honneurs divins¹.

Voilà ce que cet auteur nous raconte, entre autres choses semblables, des dieux, comme s'il parlait d'hommes mortels.

En voilà assez sur le récit d'Évhémère qui a écrit une histoire sacrée. Nous allons maintenant essayer d'exposer sommairement les traditions des mythologues grecs, suivant Hésiode et Orphée.

Jo. Malal. Chronogr., p. 64. — Dans ses récits sur les dieux, le très-savant Diodore s'exprime ainsi : « A leur naissance les dieux ont été des hommes qui, par leurs bienfaits envers la société, furent regardés comme immortels et reçurent le nom de dieux. Quelques-uns même n'ont été désignés que d'après les noms des pays dont ils s'étaient emparés. L'ignorance seule conduisit les hommes à agir ainsi. »

Eustathius ad Iliad., I, 1190, 55. — Diodore dit, dans son histoire mythologique, que Xanthus et Balius avaient été d'abord Titans, et qu'ils étaient venus en aide à Jupiter; Xanthus était le compagnon d'armes de Neptune, et Balius celui de Jupiter; dans le combat, ils avaient demandé à changer de forme, parce qu'ils craignaient d'être reconnus par leurs frères les Titans; ensuite ils avaient été livrés à Pélée. C'est pourquoi le poète dit que Xanthus avait prédit à Achille sa mort.

* Picus, [surnommé] Jupiter, frère de Ninus, fut roi de l'Italie, et régna pendant cent vingt ans sur l'Occident. Il en-

1. Comparez, liv. V, 42-47.

gendra avec les plus belles femmes du pays des fils et de nombreuses filles. Il abusa de ces femmes par des enchantements, et leur fit croire qu'elles étaient séduites par un dieu. Ce même Picus, qu'on appelle aussi Jupiter, eut un fils du nom de Faunus; on le nomme aussi Mercure, d'après la planète de ce nom. Au moment de mourir, Jupiter ordonna de déposer ses restes mortels dans l'île de Crète. Ses enfants lui élevèrent un temple et l'y déposèrent. Ce tombeau existe encore aujourd'hui et porte cette épitaphe : « Ici repose Picus, qu'on appelle aussi Jupiter. » Diodore, le plus savant des chronographes, en a fait mention.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 545. — Castor et Pollux, appelés aussi Dioscures, surpassèrent de beaucoup leurs contemporains en vertu, et ils furent d'un grand secours aux Argonautes dans leur expédition; bien souvent ils vinrent en aide aux infortunés; en un mot, leur courage, leur amour pour la justice, leur habileté dans la guerre, leur piété, leur ont acquis l'estime de presque tous les hommes : leur apparition soulageait ceux qui étaient exposés à de très-grands périls. C'est par une conduite si noble et si généreuse qu'ils ont mérité de passer pour fils de Jupiter, et qu'ils ont obtenu les honneurs après avoir quitté le séjour des hommes.

Épopéus, roi de Sicyone, défia les dieux au combat, profana leurs temples et leurs autels.

On dit que Sisyphe surpassa les autres hommes en méchanceté et en finesse, et que, sur l'inspection des entrailles des victimes, il prédisait aux hommes tout ce qui devait leur arriver.

Salmonée était aussi impie qu'arrogant : il se moquait de la divinité et élevait ses actions au-dessus de celles de Jupiter même. Au moyen d'une machine il produisait un son effrayant, semblable au bruit du tonnerre ; il n'offrait point de sacrifice aux dieux, et ne célébra jamais leurs fêtes.

Ce même Salmonée eut une fille nommée Tyro, nom qui lui fut donné à cause de la blancheur et de la finesse de son teint.

Admète, homme pieux et juste, devint l'ami des dieux, qui honorèrent sa vertu au point de mettre Apollon à son service, lorsque celui-ci tomba dans la disgrâce de Jupiter. On dit aussi qu'on lui donna pour femme Alceste, la seule de toutes les filles de Pélias qui n'eût pas participé au crime impie exercé sur son père.

Mélampus, remarquable par sa piété, devint ami d'Apollon.

* *De Malal. Chronogr.*, p. 83. — Le royaume des Argiens dura donc cent quarante-neuf ans, ainsi que l'a écrit le plus savant des historiens.

LIVRE SEPTIÈME (?).

* *Tzetzes, Hist.*, t. XII, p. 179. — Orphée fut contemporain d'Hercule; l'un et l'autre ont vécu cent ans avant la guerre de Troie. Orphée, parlant de lui-même dans le livre *sur les Pierres*¹, dit qu'il est de peu de temps postérieur à Hélénus. Or, Homère est d'une génération postérieure à Hélénus; Homère, qui, suivant Denys le cyclographe, a vécu à l'époque de l'expédition contre Thèbes, et de celle que les Grecs ont entreprise à cause d'Hélène. Diodore et mille autres s'accordent avec Denys.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 548. — A la prise de Troie, Énée s'étant retranché avec quelques compagnons d'armes dans un quartier de la ville, s'y défendit contre les assaillants. Ensuite les Grecs consentirent, sous la foi d'un traité, à renvoyer les Troyens, et ils accordèrent à chacun d'eux la liberté d'emporter tout ce qu'ils possédaient de biens. Tous les autres se chargèrent d'or, d'argent et d'effets précieux; mais Énée prit son père, déjà très-vieux, et l'emporta sur ses épaules. Ravis d'admiration, les Grecs lui permirent encore de choisir tout ce qu'il voudrait dans les richesses de son palais. Il prit alors les dieux de ses pères, et ce second choix augmenta encore le respect de ses ennemis pour un homme si vertueux; car il se montra, au milieu de la plus grande désolation, tout occupé de son amour pour son père et de sa vénération pour les dieux. Aussi les Grecs lui fournirent-ils les moyens nécessaires pour qu'il pût sortir en toute sûreté de Troie et se retirer où il voudrait avec le reste des Troyens.

Georg. Syncell. Chron., p. 179, et *Euseb.*, p. 163, éd. Mai. — A la suite de cet exposé, nous allons dire comment furent peuplées par des colonies doriennes les villes de Corinthe et de Sicyone². Les Héraclides à leur retour chassèrent presque toutes les nations du Péloponèse, à l'exception des Arcadiens. Dans le

1. Voyez sur l'authenticité de ce livre mon *Histoire de la Chimie*, tom. I, p. 207.

2. La disposition des fragments dans l'édition de Dindorf diffère ici comme ailleurs de celle adoptée dans l'édition de Deux-Ponts que j'ai sous les yeux.

partage qu'ils firent de ce pays, ils choisirent Corinthe et son territoire voisin; puis ils firent venir près d'eux Alétès et l'établirent possesseur de cette contrée. Pendant les trente-huit ans qu'il régna sur Corinthe, il rendit son nom illustre et accrut la puissance de cette ville. A sa mort, ses descendants lui succédèrent sans interruption, selon l'ordre de primogéniture, jusqu'à la tyrannie de Cypselus, qui eut lieu quatre cent quarante-sept ans après le retour des Héraclides. Ixion, le premier successeur d'Alétès, régna trente-huit ans; Agélas lui succéda et régna pendant trente-sept ans. A ceux-ci succéda Prumnis, qui régna trente-cinq ans et eut pour successeur Bacchis; celui-ci régna le même espace de temps, et fut le plus célèbre de tous ses prédécesseurs. C'est pourquoi ses successeurs s'appelèrent Bacchides au lieu d'Héraclides. Bacchis eut pour successeur Agélas, qui régna trente ans, ensuite Eudémus, qui régna vingt-cinq ans et eut pour successeur Aristomède, qui régna trente ans. A sa mort, il laissa un fils en bas âge, nommé Téléste, à qui Agémon, son oncle et son tuteur, ravit le sceptre héréditaire, et régna seize ans. Son successeur Alexandre régna vingt-cinq ans. Il fut tué par Téléste, qui avait été dépouillé de la royauté de son père, et qui régna douze ans. Ses parents l'ayant fait mourir, Automène lui succéda et régna un an. Ensuite les Bacchides, descendants d'Hercule, au nombre de plus de deux cents, s'emparèrent du pouvoir souverain et gouvernèrent tous en commun la cité. Chaque année on choisissait l'un d'entre eux, qui, sous le nom de *prytane*, exerçait la royauté. La tyrannie de Cypselus détruisit ce gouvernement, qui avait duré quatre-vingt-dix ans.

Ex Ulpiano ad Demosthenem pro Coron., p. 155. — Diodore, d'après Hellanicus, explique le nom de Munychium en disant que les Thraces, ayant autrefois fait la guerre aux habitants d'Orchomène-Mynien, ville de la Béotie, les chassèrent de cet endroit; que ces exilés vinrent à Athènes implorer le roi Munychus, qui leur donna pour s'y fixer le territoire de Munychie, auquel ils imposèrent ce nom, d'après celui du roi.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 546. — Romulus Silvius, qui toute sa vie fut plein d'orgueil, osait même défier la divinité. Lorsqu'il entendait tonner, il ordonnait à ses soldats de frapper tous ensemble, à un signal donné, leurs boucliers avec leurs épées, et il prétendait que le bruit qu'il faisait surpassait celui du tonnerre. C'est pour cela qu'il fut frappé de la foudre.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 547. — Il y eut dans la ville de

Cumes un tyran nommé Malacus, qui, aimé du peuple, parvint, en calomniant les plus puissants citoyens, à s'emparer du pouvoir souverain. Il fit périr les plus riches, confisqua leurs biens, en solda une garde et devint la terreur des habitants de Cumes.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 1-3. — Lycurgue avait porté la vertu à un si haut degré qu'étant venu dans le temple de Delphes, la pythie lui adressa ces vers : « Tu entres dans mon riche temple, « ô Lycurgue, ami de l'univers et de tous les immortels qui habitent l'Olympe ; j'hésite si je te dois parler comme à un dieu ou « comme à un homme. Je te salue plutôt comme un immortel, « ô Lycurgue. Tu viens me demander une bonne législation ; je « t'en indiquerai une comme jamais aucune cité n'en a eu sur « la terre. »

Lycurgue ayant interrogé la pythie sur les lois les plus utiles à donner aux Spartiates : « Ce sont, répondit-elle, celles qui forceront les uns à bien commander, et les autres à bien obéir. — Et que faut-il faire, lui demanda-t-il, pour bien commander et pour bien obéir ? » A quoi la pythie donna la réponse suivante : « Il existe deux chemins très-distants l'un de l'autre : l'un conduit au vénéré domicile de la liberté, l'autre mène à la demeure de l'esclavage, que les mortels doivent fuir. On parcourt l'un en s'appuyant sur le courage et sur la bonne harmonie ; c'est la route que tu dois montrer aux peuples. L'autre n'offre que de lamentables discordes et d'affreuses misères. C'est celle-là qu'il faut se garder de prendre. »

Le principal point est que cet oracle prescrit le courage et la plus grande concorde, comme les seuls moyens capables d'assurer la liberté, sans laquelle il n'y a rien de profitable ; et on n'a pas ce que le vulgaire appelle un bien, dès qu'on est le sujet des autres. Tous ces préceptes s'adressent aux chefs et non aux sujets. Ainsi, celui qui acquiert des biens pour soi, et non pour les autres, doit avant tout s'assurer la liberté. L'oracle ordonne encore aux uns et aux autres la prévoyance, car ni le courage ni la concorde ne suffisent isolément au bonheur des hommes. Car à quoi sert le courage s'il n'est pas uni à la concorde ; et à quoi sert aux lâches la concorde s'ils ne savent pas la défendre ?

Le même Lycurgue rapporte de Delphes l'oracle suivant, relatif à l'avarice, et qui est passé en proverbe : « L'amour de l'argent, et rien autre chose, perdra Sparte. C'est là l'oracle que le souverain Apollon, à la chevelure dorée et à l'arc d'argent qui atteint de loin, prononce du fond de son sanctuaire. Que les rois,

aimés des dieux, auxquels est confiée la belle ville de Sparte, et les sénateurs vénérables soient les premiers dans le conseil ; que les citoyens exécutent les lois, en ne disant et ne faisant rien d'injuste ; enfin en ne conspirant point contre l'État. La victoire et la force accompagneront le peuple des Spartiates. Voilà ce que Phœbus ordonne à Sparte. »

Ceux qui ne sont pas pieux envers la divinité sont encore moins justes envers les hommes.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 547. — Les Lacédémoniens, gouvernés par les lois de Lycurgue, de faibles qu'ils étaient, devinrent les plus puissants des Grecs. Ils conservèrent cette suprématie pendant plus de quatre cents ans. Mais, dans la suite, ayant négligé peu à peu chacune de ces lois, et dégénéré jusqu'à faire usage de la monnaie et à acquérir des richesses, ils perdirent cette suprématie.

Les Éliens étaient devenus une population nombreuse et se gouvernaient par des lois sages. Les Lacédémoniens virent d'un œil jaloux l'accroissement de cette puissance et cherchèrent à amener les Éliens à une vie commune, au sein d'une douce paix, pour leur ôter le goût et l'expérience de l'art de la guerre. Aussi, ayant obtenu le consentement de presque tous les Grecs, ils les consacrèrent au culte de la divinité. Les Éliens furent exemptés de prendre part à l'expédition contre Xerxès, comme étant uniquement dévoués au service divin. Dans toutes les guerres civiles que les Grecs se faisaient entre eux, les Éliens n'ont jamais éprouvé aucun dommage. Au contraire, tous les Grecs défendaient la ville et le territoire de l'Élide comme un pays sacré et inviolable. Cependant, dans la suite, après plusieurs générations, ils prirent part aux guerres des Grecs, et firent la guerre pour leurs propres intérêts¹.

Georg. Syncell. Chron., p. 262. — Voici la généalogie de Caranus, d'après Diodore et beaucoup d'autres historiens du nombre desquels est Théopompe. Caranus, fils de Phidon, fils d'Aristodamidas, fils de Mérops, fils de Théostius, fils de Cissius, fils de Timénus, fils d'Aristomaque, fils de Cléotades, fils d'Hyllus, fils d'Hercule. Quelques écrivains donnent cette généalogie autrement et disent que Caranus était fils de Pœan, fils de Crésus, fils de Cléodéus, fils d'Eurybiade, fils de Déballus, fils de Lacharès, fils de Téménus, qui rentra dans le Péloponèse.

1. Ce fragment est placé au commencement du livre VIII, dans l'édition de M. Dindorf.

* *Excerpt. Vatic.*, p. 4. — Perdiccas, voulant accroître sa puissance, interrogea le dieu de Delphes qui lui répondit : « Le pouvoir royal sur une contrée fertile est départi aux nobles descendants de Téménus; Jupiter, qui porte l'égide, le leur accorde. Marche vers la Bottéide, riche en troupeaux. Là où tu rencontreras des chèvres blanches aux cornes brillantes, endormies sur le sol, offre-les, à la même place, en sacrifice aux dieux, et y pose les fondements d'une cité¹. »

LIVRE HUITIÈME.

* *Excerpt. Vatic.*, p. 4. — Les Éliens n'eurent aucune part aux guerres communes [de la Grèce]. En effet, lorsque Xerxès envahit la Grèce à la tête de tant de milliers de combattants, les alliés dispensèrent les Éliens du service militaire, parce que les chefs jugeaient que ces derniers seraient plus utiles en s'occupant du culte des dieux.

* *Ibid.*, p. 4. — Tout commerce secret avec un homme est illicite. Qui serait assez insensé pour échanger le plaisir d'un instant contre le bonheur de toute la vie ?

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 547. — Romulus et Rémus, qui avaient été exposés, étant parvenus à l'âge viril, surpassèrent de beaucoup en beauté et en force les hommes de leur temps. Ils défendaient tous les troupeaux d'animaux domestiques; car ils repoussaient les brigands qui avaient coutume de les inquiéter; ils en tuaient un grand nombre dans l'attaque même, et en prenaient quelques-uns vivants. Indépendamment de la gloire qu'ils acquirent ainsi, ils devinrent très-chers aux bergers du voisinage; ils se trouvaient à toutes les assemblées, se montraient bienveillants et faisaient également bon accueil à tous ceux qui s'adressaient à eux. Ainsi, la tranquillité reposant sur Romulus et Rémus, tous se soumirent à leur commandement; ils exécutaient leurs ordres et s'empressaient d'accourir aux lieux qu'ils leur désignaient.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 5. — Lorsque Romulus et Rémus consultaient le vol des oiseaux sur l'emplacement d'une ville, l'augure se manifesta à la droite; et l'on rapporte que Rémus, surpris, cria à son frère : « Il arrivera souvent dans cette ville que des conseils sinistres seront couronnés de succès. » Il envoya immédiatement un messenger, et bien qu'il

1. Égues en Macédoine; cette ville fut par la suite appelée *Pella*.

se fût lui-même complètement trompé, le hasard répara sa faute.

Romulus, en fondant Rome, s'empessa d'entourer d'un fossé le mont Palatin, afin d'empêcher quelques peuples du voisinage de venir troubler son entreprise. Rémus, irrité de se voir exclu du premier rang, et jaloux de la fortune de son frère, visitait les ouvriers et critiquait leurs travaux; il leur démontrait que le fossé était trop étroit pour garantir la ville, et que les ennemis le franchiraient facilement. Emporté par la colère, Romulus s'écria : « J'ordonne à tous les citoyens de châtier le premier qui essayerait de traverser le fossé. » Rémus se moqua de nouveau des ouvriers, en leur disant que leur fossé était trop étroit, et que les ennemis le passeraient aisément, ainsi que lui-même pourrait le faire, et, à ces mots, il le franchit. Mais, parmi les ouvriers, il y en eut un du nom de Céler qui prit la parole, et dit : « Eh bien, moi, je châtierai celui qui a transgressé l'ordre du roi, » et aussitôt il frappa Rémus d'un coup de pioche sur la tête, et l'étendit roide mort.

* *Tzetz., Schol. ad Exeges. Iliad.*, p. 141. — Denys d'Halicarnasse, Dion et Diodore parlent de Romulus et Rémus.

Georg. Syncell., p. 194, et *Euseb. Chron.*, p. 210. — Quelques historiens se sont trompés en supposant que Romulus, fondateur de Rome, était fils d'une des filles d'Énée. Voici la vérité : Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre Énée et Romulus, de nombreux rois ont régné, car la ville fut bâtie environ vers la seconde année de la VII^e olympiade¹. Ainsi, Rome fut fondée plus de quatre cent trente ans après la guerre de Troie. Énée, trois ans après la prise de Troie, s'empara de la royauté des Latins, et, après un règne de trois ans, il disparut et obtint les honneurs divins. Ascagne, son fils, lui ayant succédé à l'empire, fonda la ville d'Albe, maintenant appelée *la Longue*; il la nomma ainsi du nom primitif du fleuve Alba, appelé aujourd'hui le Tibre. Fabius, qui a écrit une histoire des Romains, lui donne une origine mythologique. « L'oracle, dit-il, avait annoncé à Énée qu'un quadrupède le conduirait au lieu où il devait construire une ville; un jour qu'Énée allait offrir un sacrifice, il rencontra une truie pleine et de couleur blanche; il arriva qu'elle lui échappa des mains et atteignit une colline où elle mit bas trente petits. Alors Énée, admirant ce prodige et se rappelant l'oracle, se mit à élever une ville dans ce

1. Année 751 avant J.-C.

lieu ; mais une vision qu'il eut la nuit lui défendit de continuer, et lui conseilla de n'élever la ville qu'au bout de trente ans, nombre égal à celui des petits de la truie ; il se désista donc de son entreprise. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 548. — Polycharès de Messine, homme distingué par sa naissance et ses richesses, se mit en société de biens avec Évæphne de Sparte. Celui-ci s'étant chargé de la direction et de la surveillance des troupeaux et des bergers, fut tenté de s'enrichir frauduleusement ; mais son dessein fut bientôt découvert. Ayant vendu des bœufs avec leurs bergers à des marchands qui devaient les exporter, il supposa que des voleurs les avaient enlevés de force. Cependant les marchands, faisant voile pour la Sicile, longeaient le littoral du Péloponèse, lorsqu'une tempête s'éleva et jeta les navires sur la côte. Les bergers en descendirent pendant la nuit, et prirent la fuite, rassurés par la connaissance qu'ils avaient de ces lieux. Lorsqu'ils furent arrivés à Messine, et qu'ils eurent découvert à leur maître la vérité, Polycharès les cacha, et fit venir de Sparte son associé. Celui-ci, persistant dans sa première déclaration, répétait que des voleurs avaient tué une partie de ses bergers et enlevé les autres, quand tout à coup Policharès les fit paraître. En les voyant, Évæphne, saisi de frayeur et convaincu de fraude, eut recours aux prières ; il promit de restituer les bœufs dérobés, et employa toutes les supplications pour obtenir sa grâce. Polycharès, respectant l'hospitalité, se laissa fléchir ; il tint le fait caché et se contenta d'envoyer son fils avec le Spartiate pour obtenir justice. Mais Évæphne, violant sa promesse, assassina le jeune homme qui devait l'accompagner à Sparte. Indigné de ce forfait, Polycharès en demanda justice aux Lacédémoniens. Ceux-ci ne l'écoutèrent pas ; mais ils envoyèrent à Messine le fils d'Évæphne, avec une lettre pour inviter Polycharès à venir lui-même porter son accusation devant les éphores et les rois. Usant du droit de talion, Polycharès tua ce jeune homme et ravagea les campagnes de Sparte.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 6. — Les Messéniens ayant pris les hurlements des chiens pour un fâcheux augure, un des anciens engagea la foule à ne pas ajouter foi aux sottes prédictions des devins. « Car, disait-il, ceux qui dans leur vie privée commettent tant de fautes sont incapables de prévoir l'avenir, que les dieux seuls doivent connaître. » Il conseilla donc d'envoyer une députation à Delphes. La pythie répondit ainsi : « Sacrifiez une des filles de la race des Æpytides ; si celle qui est désignée par

le sort ne pouvait être offerte aux dieux, il faudrait sacrifier une vierge que les parents auraient donnée volontairement. En agissant ainsi, vous aurez la victoire et vous l'emporterez sur vos ennemis. Aucun honneur, quelque grand qu'il soit, ne peut compenser la douleur qu'éprouvent les parents de la perte de leurs enfants.... »

* *Ibid.*, p. 6. — Il tomba dans des fautes indignes de sa gloire; car un amour violent rend criminels les jeunes gens et surtout ceux qui sont fiers de leur force physique. C'est pourquoi les anciens mythographes nous ont représenté l'invincible Hercule vaincu par la puissance de l'amour.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 548. — Archias de Corinthe, épris du jeune Actéon, lui envoya d'abord un confident chargé de lui faire les plus belles promesses. Mais la vigilance du père et la sagesse de l'enfant même ayant déjoué toutes les tentatives, Archias réunit la plupart de ses compagnons pour enlever de force celui qui résistait à ses insinuations et à ses prières. S'étant enivré de vin, il se laissa tellement aveugler par la passion, qu'il se précipita avec ses convives dans la maison de Mélissus pour en arracher l'enfant. Le père, secondé par tous ses gens, opposa une vive résistance. Pendant la lutte qui avait lieu entre les deux partis, l'enfant mourut, sans qu'on y prit garde, dans les mains de ses défenseurs. En considérant un événement si extraordinaire, on ne peut s'empêcher d'être touché du sort de cet infortuné, et d'admirer la singularité du destin : celui qui portait le même nom périt dans une catastrophe semblable ; l'un et l'autre furent privés de la vie et presque de la même manière, par ceux-là même qui auraient dû les défendre.

Agathocle, chargé de diriger la construction du temple de Minerve, en fit la dépense sur ses propres fonds ; il choisit les plus belles pierres de taille, et en fit bâtir pour lui-même une maison magnifique. La divinité s'en vengea : Agathocle fut frappé de la foudre, et périt dans les flammes de sa maison. Les Géomores déclarèrent que ses biens appartenaient à l'État, malgré la protestation des héritiers qui prouvaient qu'Agathocle n'avait rien pris sur les fonds consacrés au culte. Ils consacrèrent cette maison et en défendirent l'approche. On l'appelle encore aujourd'hui *la maison du tonnerre*.

Après ces événements, le roi, remis de ses blessures, songea à décerner le prix de la bravoure. Cléonnis et Aristomène, qui s'étaient l'un et l'autre distingués par quelque action d'éclat, entrèrent dans la lice. Cléonnis avait couvert de son bouclier le roi

tombé, et tué huit Spartiates qui l'assaillaient, au nombre desquels étaient deux chefs célèbres. Après les avoir tués, il les avait dépouillés de leurs armures qu'il avait remises à ses écuyers pour attester sa valeur à l'époque du jugement. Il avait succombé enfin sous le nombre des blessures qu'il avait toutes reçues par devant, preuve bien évidente qu'il n'avait reculé devant aucun des guerriers. Quant à Aristomène, dans le combat autour du roi, il avait tué cinq Lacédémoniens, et leur avait enlevé leurs armures au milieu des attaques de l'ennemi; il avait su se garantir de toute blessure, et sortant du combat pour se retirer dans la ville, il avait fait un exploit digne de louange : Cléonnis, épuisé par de nombreuses blessures, ne pouvait faire un pas ni seul ni soutenu. Aristomène le chargea sur ses épaules, et le rapporta dans la ville, avec toute son armure, quoique Cléonnis n'eût point son égal pour la taille ni la grosseur du corps. Voilà les titres qu'ils avaient à faire valoir pour remporter le prix. Le roi s'assit sur son tribunal, entouré de ses généraux, conformément à la loi. Alors Cléonnis, prenant la parole, s'exprima en ces termes :

« Je serai court en parlant du prix de la valeur, car nos juges
 « ont été les témoins oculaires de la bravoure de chacun de nous.
 « Je dois seulement vous rappeler que chacun de nous a com-
 « battu les mêmes ennemis, dans le même temps et dans le
 « même lieu, mais que c'est moi qui en ai tué le plus grand
 « nombre. Il est donc évident que celui qui, dans les mêmes cir-
 « constances, a tué le plus d'ennemis, l'emportera aussi par vos
 « suffrages. Nos corps vous fourniront d'ailleurs les preuves les
 « plus convaincantes de la supériorité du courage. L'un s'est
 « retiré tout couvert de blessures reçues par devant, l'autre,
 « n'ayant pas même été effleuré par le fer de l'ennemi, s'est re-
 « tiré d'un si grand combat comme d'une fête pompeuse. Aris-
 « tomène pourra être jugé plus heureux, mais non pas plus
 « brave que nous. Il est de toute évidence que celui dont le
 « corps a été ainsi lacéré n'a pas épargné sa personne pour le
 « salut de la patrie; tandis que celui qui, au milieu de la
 « mêlée et entouré de tant de dangers, a pu conserver son corps
 « intact, a bien pris garde de s'exposer. Aussi serait-il bien ab-
 « surde qu'en présence des spectateurs du combat celui qui a
 « tué le moins d'ennemis et le moins payé de sa personne, l'em-
 « portât sur l'autre qui lui est supérieur dans les deux cas.
 « Porter hors du combat un corps épuisé par ses blessures, c'est
 « faire preuve d'une grande force de corps, mais ce n'est point un

« signe de courage. Mais ce discours doit suffire, car il s'agit de remporter le prix non pour des paroles, mais pour des faits. »

Aristomène, à son tour, s'exprima ainsi : « Je m'étonne moi-même que celui qui a été sauvé vienne disputer la palme à son sauveur. Il faut qu'il croie que ses juges sont privés de raison, ou bien qu'il fasse dépendre leur jugement des paroles actuellement prononcées et non des exploits récemment accomplis. Il est facile de montrer, non-seulement l'infériorité de Cléonnis, mais encore son ingratitude. Laissant de côté ses exploits, il s'attache à dénaturer les miens, et montre une injuste ambition. Il me ravit par une basse jalousie la gloire de mes hauts faits, au lieu de me témoigner la plus grande reconnaissance pour lui avoir sauvé la vie. J'avoue que j'ai été heureux dans cette lutte ; mais j'avais déjà donné des preuves de ma bravoure. Si j'avais évité le choc des ennemis pour m'épargner des blessures, je ne m'appellerais pas heureux, mais lâche ; et aujourd'hui, loin de disputer le prix de la valeur, j'invoquerais le châtiment prescrit par les lois. Mais si, combattant au premier rang, et répandant autour de moi le carnage, je n'ai reçu aucune blessure, on doit non-seulement me dire heureux, mais encore vaillant. En effet, ou ma bravoure a fait que les ennemis épouvantés n'ont pas osé m'attaquer, et leur terreur est mon plus grand éloge ; ou bien les ennemis qui résistaient tombaient sous mes coups, tandis que je parais les leurs, unissant ainsi le courage à la prudence : celui qui, dans l'ardeur du combat, sait habilement éviter le péril possède également les qualités du corps et celles de l'esprit. Mais c'est à des hommes meilleurs que mon adversaire que je devrais adresser ces raisons. Cependant, quand je portai Cléonnis évanoui hors du combat dans la ville, tout en conservant mon armure, je crois qu'il me rendait justice ; si alors je l'avais abandonné, probablement aujourd'hui il ne me disputerait pas le prix de la valeur, et ne dirait pas, pour diminuer la grandeur de ce service, qu'un tel acte était fort peu de chose, puisqu'en ce moment l'ennemi avait quitté le champ de bataille. Qui ne sait pas que bien souvent les ennemis, après s'être retirés du combat, reviennent subitement et ont par ce moyen obtenu plus d'une fois la victoire ? Ces paroles me paraissent suffisantes, et je crois qu'il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage. »

Après ce discours, les juges décidèrent à l'unanimité qu'Aristomène avait mérité le prix.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 7. — Ils reprirent courage ; car les hommes, exercés dès leur enfance au courage et à la patience, n'ont besoin que d'une simple parole pour se relever dans l'adversité. Quoi qu'il en soit, les Messéniens se ranimèrent, et confiants dans leurs forces....

Les Lacédémoniens, battus par les Messéniens, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. La pythie leur répondit : « Phœbus t'ordonne de ne pas te fier seulement à ton bras dans les combats : le peuple a obtenu la Messénie par la ruse, il la perdra par les mêmes artifices. »

Cet oracle signifiait qu'il ne fallait pas seulement avoir recours à la force, mais encore à l'astuce.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 549. — Pompilius, roi des Romains, passa tout le temps de sa vie en paix. On dit qu'il avait été disciple de Pythagore, de qui il tenait les lois qu'il établit sur le culte des dieux, ainsi que beaucoup d'autres connaissances. C'est par là qu'il s'était rendu illustre et qu'il avait été élu roi, quoique étranger.

* *Excerpt. Vatic.*, p. 7 et 8. — Nous ne pouvons, quand même nous le voudrions, honorer la divinité comme elle le mérite. Et comment ne serions-nous pas reconnaissants selon nos forces ? quelles espérances pourrions-nous avoir d'une vie future, si nous offensois par nos crimes les dieux auxquels rien n'échappe ? Comme tout en eux est immortel, les bienfaits comme les châtimens, il est évident que leur colère est éternelle comme leur bienveillance.

La différence entre la vie des impies et celle des hommes pieux est si grande que les uns espèrent avec confiance dans la prière adressée à la divinité, tandis que les autres n'attendent que les malédictions de leurs ennemis.

Enfin, si nous venons au secours de l'ennemi qui se réfugie auprès de l'autel, et que nous gardions intactes les garanties accordées à ceux avec lesquels nous sommes en guerre, combien plus ne devons-nous pas nous empresser de servir les dieux qui non-seulement distribuent le bonheur pendant la vie, mais qui encore après la mort accordent aux hommes religieux un bonheur éternel ? Aussi n'y a-t-il pas dans la vie d'occupation plus importante que le culte des dieux.

On peut trouver chez les animaux le courage, la justice et les autres qualités qui caractérisent l'homme, mais on n'y trouve jamais la piété qui sépare l'homme des animaux de toute la distance qui sépare ce dernier de la divinité.

Si la pratique de la religion convient aux individus, elle convient bien plus encore aux cités ; car celles-ci approchent par leur durée de l'immortalité des dieux, et obtiennent, en raison de leur piété, le commandement, de même qu'elles sont punies en raison de leur négligence du culte¹.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 549. — Déjocès, roi des Mèdes, au milieu des crimes dont il était entouré, pratiquait la justice et les autres vertus.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 8 et 9. — Myscellus; Achéen d'origine, partit de Crète pour consulter l'oracle de Delphes au sujet de sa postérité. La pythie lui répondit en ces termes : « Myscellus au dos court, Apollon qui atteint de loin, t'aime et te donnera de la progéniture ; mais il t'ordonne auparavant de fonder la grande ville de Crotone dans une belle campagne. » Comme Myscellus ignorait l'emplacement de Crotone, la pythie lui répondit de nouveau : « Le dieu dont les traits portent au loin te parle, et écoute bien. Là, tu verras d'abord le mont Taphius non cultivé, ici Chalcis, plus loin la terre sacrée des Curètes, enfin les Échinades, et à ta gauche la vaste mer. Garde-toi de manquer le cap Lacinium, la sainte Crimise et le fleuve Æsarus. » Myscellus, chargé par l'oracle de fonder la ville de Crotone, voulait la construire dans le pays de Sybaris dont il admirait la beauté ; mais l'oracle lui dit : « Myscellus au dos court, tu cherches en gémissant ce que le dieu ne t'ordonne pas : contente-toi du présent que le dieu te donne. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550. — Les Sybarites sont esclaves de leur ventre et luxurieux. En cela ils vont si loin que, parmi les nations étrangères, ils font le plus grand cas des Ioniens et des Tyrrhéniens, parce que ceux-là surpassent tous les Grecs et ceux-ci tous les Barbares dans le goût des plaisirs.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 9 et 10. — On raconte qu'un riche Sybarite, ayant entendu d'un autre que l'aspect des travailleurs avait fait sur lui un effet déchirant, s'écria : « Je ne m'en étonne pas, car en écoutant seulement ton récit, je me sens un point de côté. » — Un autre Sybarite qui avait visité Sparte, disait qu'auparavant il avait bien admiré le courage des Spartiates, mais que depuis qu'il les avait vus vivre si mesquinement et au milieu de si grandes fatigues, il était d'opinion que les Spartiates sont les derniers des hommes ; « car, ajouta-t-il, le plus lâche

1. Ce fragment s'éloigne du genre de Diodore. Il y a des locutions dont aucun auteur antérieur à l'ère chrétienne ne se serait servi.

des Sybarites aimerait mieux mourir trois fois que de mener une vie pareille. » Celui qui paraît s'être fait le plus remarquer par son luxe s'appelait Mindyride.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550. — Mindyride passe pour avoir été le plus somptueux des Sybarites. Clisthène, tyran de Sicyone, qui venait d'être vainqueur à la course des chars, avait fait publier par un héraut que tous ceux qui rechercheraient sa fille, qui était d'une grande beauté, eussent à se rendre à Sicyone. Mindyride partit donc de Sybaris sur un vaisseau à cinquante rames, dont l'équipage n'était composé que de ses domestiques qui étaient les uns pêcheurs et les autres oiseleurs. Arrivé à Sicyone, il surpassa par sa magnificence non-seulement tous ses rivaux, mais le tyran lui-même, quoique toute la cité eût contribué à l'éclat de cette fête. Dans le repas qui se donna aux prétendants assemblés, un des convives voulut coucher à côté de Mindyride ; ce dernier le repoussa en disant que, s'en tenant aux termes de la proclamation du héraut, il voulait coucher avec une femme ou coucher seul.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 10 et 11. — Un Sybarite, de retour d'un voyage à Milet, dont les habitants passent pour très-luxueux, raconta entre autres à ses compatriotes qu'il avait, dans son voyage, trouvé une ville libre, celle des Milésiens.

Les Épeunactes ayant conspiré avec Phalante, il fut convenu que l'insurrection éclaterait sur la place publique au moment où Phalante, armé, mettrait son casque sur la tête. Mais ce projet fut dénoncé aux éphores. La majorité ayant voté la mort de Phalante, Agathiadas, ami de ce dernier, représenta que cette condamnation plongerait Sparte dans les plus grands troubles ; que si on l'emportait, cette victoire serait sans doute avantageuse, mais qu'une défaite serait la ruine de la patrie. Il conseilla donc qu'un héraut ordonnerait à Phalante de garder son casque dans ses mains. Là-dessus, les Parthéniens¹ renoncèrent à leur entreprise et se dispersèrent. — Les Épeunactes envoyèrent des théores à Delphes pour demander si l'oracle leur accorderait la Sicyonie. La pythie répondit : « Le pays situé entre Corinthe et Sicyone est sans doute beau, mais tu ne l'habiteras pas lors même que tu serais tout d'airain. Tourne tes regards vers

1. Parthéniens ou *efféminés*. On donnait ce surnom aux Épeunactes qui étaient les enfants nés du commerce des Ilotes avec les femmes lacédémoniennes pendant l'absence de leurs maris occupés à la guerre de Messénie.

Satyrium, vers l'eau limpide de Tarente et le port Scéen, où le varech embrasse avec le sommet de sa barbe velue les flots salés; là, construis Tarente assise sur le territoire de Satyrium. » Comme les théores ne comprirent pas le sens de cet oracle, la pythie s'expliqua ainsi plus clairement : « Je t'ai donné Satyrium pour domicile ainsi que Tarente avec sa riche population; je t'ai permis d'exterminer la race des Iapyges. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550. — Hippomène, archonte des Athéniens, tira de sa fille, qui s'était laissé séduire, une vengeance atroce et inouïe. Il l'enferma dans une écurie avec un cheval, et, privant l'animal de nourriture pendant plusieurs jours, il le contraignit à assouvir sa faim sur le corps de cette malheureuse.

Excerpt. de legat., p. 618, 649. — Tullus Hostilius étant roi des Romains, les Albaniens virent d'un œil jaloux l'agrandissement de la puissance des Romains. Pour les humilier, ils prétendirent que des brigands romains avaient envahi leurs terres. Ils envoyèrent donc des députés à Rome pour obtenir réparation, ou pour déclarer la guerre en cas de refus. Hostilius, ayant appris que les Albaniens cherchaient un prétexte pour faire la guerre, ordonna à ses amis de recevoir les députés et de les traiter avec beaucoup d'égards. Pour lui, il évita d'avoir une entrevue avec eux, et envoya des députés à Albe pour y porter les mêmes plaintes de la part des Romains. En cela le roi suivait une ancienne coutume d'après laquelle on ne devait entreprendre que des guerres justes; et dans la crainte de ne pouvoir découvrir les auteurs des brigandages ni de les livrer aux Albaniens, il ne voulait pas paraître faire une guerre injuste. Les députés des Romains demandèrent les premiers satisfaction, et, ne l'ayant pas obtenue, ils déclarèrent que la guerre commencerait dans trente jours. Tullus répondit donc aux députés d'Albe que les Albaniens n'ayant pas donné la satisfaction qui leur avait été demandée, les Romains leur avaient déclaré la guerre. C'est de cette manière qu'en vinrent aux mains deux peuples jusque-là unis par des liens d'amitié et de famille.

Ttztetz., Hist. V., p. 15. — Jadis les Romains, issus des Latins, ne faisaient jamais la guerre sans l'avoir déclarée : ils lançaient sur le territoire du peuple ennemi un javelot qui était le signal des hostilités. Ensuite ils faisaient la guerre à ce peuple. Voilà ce que rapporte Diodore.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 11 et 13. — Antiphème et Entimus, fondateurs de Géla, consultèrent la pythie, qui leur donna la ré-

ponse suivante : « Entimus et toi, fils belliqueux du glorieux Craton, vous qui tous deux êtes venus habiter la terre de Sicile, construisez une ville à la fois crétoise et rhodienne à l'embouchure du Géla, et donnez à cette ville le nom sacré de ce fleuve. » Les Chalcidiens, qui avaient été consacrés par voie de décimation, vinrent consulter l'oracle au sujet d'une colonie, et obtinrent la réponse suivante : « Au point où l'Apsias, le plus saint des fleuves, verse ses eaux dans la mer, vous trouverez une femelle qui éprouve les étreintes du mâle ; là, construisez une ville, car le dieu vous accorde la contrée de l'Ausonie. » Ils trouvèrent, en effet, au bord du fleuve Apsias, une vigne embrassant un figuier sauvage surnommé *hermaphrodite*, et ils y fondèrent une ville.

Un passant s'écria à haute voix : « Quel est celui qui, au prix d'une vie périssable, veut acquérir une gloire immortelle ? je suis le premier à donner ma vie pour la sûreté publique. »

Quelqu'un demanda à ceux qui se rendaient à la campagne ce qu'il y avait de nouveau dans la ville. Le magistrat de Locres condamna ce curieux à une amende, tant était sévère la pratique de la justice.

La pythie répondit aux Sicyoniens qu'ils seraient pendant cent ans gouvernés par des licteurs. Ceux qui voulaient savoir quel serait le premier licteur reçurent pour réponse : « Ce sera celui qui, après un voyage sur mer, apprendra le premier qu'il lui est né un fils pendant son absence. » Or, les théores avaient été par hasard accompagnés d'un boucher qui devait immoler les victimes ; il s'appelait André, et il était en qualité de licteur aux gages des magistrats....

Les Spartiates, vaincus par les Messéniens, envoyèrent à Delphes consulter le dieu au sujet de la guerre. L'oracle répondit qu'ils devaient prendre un chef athénien.

Les Lacédémoniens étaient tellement excités au combat par Tyrtée, que les guerriers écrivaient leurs noms sur des scytales et les attachaient à leurs bras, afin que les morts fussent reconnus. Ils étaient ainsi prêts à se vouer à une mort glorieuse, si la victoire venait à leur manquer.

Ttetz., Hist., t. I, p. 16. — Terpandre, le joueur de lyre, était natif de Méthymne. Les Lacédémoniens étaient en proie à une guerre civile, quand l'oracle leur annonça que la concorde se rétablirait entre eux si Terpandre de Méthymne venait jouer de la lyre à Sparte. Et en effet, Terpandre fit entendre des accords si mélodieux, qu'il rétablit l'harmonie chez les Lacédémoniens,

comme le rapporte Diodore. Ramenés à l'union, ils s'embrasèrent les uns les autres en versant des larmes.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 12. — Aristotèles, qu'on appelle aussi Battus, voulant fonder Cyrène, obtint de la pythie la réponse suivante : « Battus, tu viens pour chercher un remède à ta voix¹. Le roi Phœbus Apollon t'envoie dans la belle Libye régner sur la vaste Cyrène et jouir des honneurs de la royauté. Au moment où tu aborderas en Libye, des Barbares habillés de peaux t'attaqueront; mais toi, en invoquant Jupiter, Minerve aux yeux bleus et Phœbus à la longue chevelure, fils de Jupiter, tu remporteras facilement la victoire, et tu régneras en paix, toi et ta race, sur la belle Libye; Phœbus Apollon est ton guide. »

L'envie avilit ceux qui par leur gloire occupent le premier rang.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550, 551. — Arcésilaüs, roi des Cyrénéens, accablé de maux, consulta l'oracle de Delphes. Apollon lui répondit que les dieux étaient irrités de ce que les rois successeurs de Battus s'étaient écartés de l'exemple de ce premier prince. En effet, content du titre de roi, Battus avait gouverné avec justice et selon les vœux du peuple, et surtout il avait conservé le culte des dieux, tandis que ses successeurs, faisant de plus en plus sentir leur tyrannie, s'étaient approprié les revenus publics, et ne s'occupaient nullement des devoirs pieux à rendre à la divinité.

Démonax de Mantinée, homme très-célèbre par sa prudence et son équité, fut choisi pour juger [les différends qui s'étaient élevés dans la Cyrénaïque]. Il débarqua à Cyrène, et ayant été unanimement accepté pour arbitre, il réconcilia les villes entre elles.

Lucius Tarquin, roi des Romains, avait reçu une excellente éducation et se livrait avec ardeur à l'étude des sciences; il s'était acquis par ses vertus une grande réputation. Parvenu à l'âge viril, il s'attacha au roi des Romains Ancus Marcius, dont il devint l'ami le plus intime et partagea souvent avec lui les soins de la royauté. Il employa ses richesses, qui étaient très-considérables, à secourir de nombreux indigents. Il se conduisit avec bienveillance envers tout le monde. Il fut exempt de tout reproche, et devint très-célèbre par sa sagesse.

Excerpt. Vatican., p. 13 et 14. — Les Locriens envoyèrent

1. Battus vient de βῆταπίζω, je bégaye.

à Sparte pour demander des secours. Les Macédoniens, en entendant parler de la puissance des Crotoniates et voulant se dévouer, répondirent que le seul moyen de sauver les Locriens était de leur donner pour auxiliaires les Tyndarides. Les envoyés, soit inspiration divine, soit interprétation de l'augure, acceptèrent ce secours; ils dressèrent sur leur navire un lit où furent couchées les images des Dioscures, et retournèrent dans leur pays.

De quel accablement devaient être atteints les pères qui voyaient leurs fils maltraités par les Barbares sans pouvoir les secourir, et qui, s'arrachant leurs cheveux blancs, trouvèrent la fortune sourde à leurs gémissements!

LIVRE NEUVIÈME (?)

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 531. — Solon était fils d'Exécistide, originaire de Salamine, dans l'Attique. Il surpassa tous ses contemporains en sagesse et en science. Porté à la vertu par un heureux naturel, il eut la noble ambition d'acquérir tous les talents. Il s'appliqua longtemps aux études et devint exercé dans toutes les vertus. Il avait eu dès son enfance les meilleurs maîtres, et, arrivé à l'âge viril, il se lia avec les plus grands philosophes. Ce fut en les fréquentant et en participant à leurs entretiens qu'il mérita d'être mis au nombre des sept sages. Il obtint même sur eux la palme de la sagesse, ainsi que sur tous ceux que la vertu a rendus illustres. Le même Solon s'est fait une réputation immortelle par l'institution de ses lois; il se faisait également admirer dans ses entretiens particuliers par ses réponses, et dans les conseils par la profondeur de ses vues, résultat de son instruction.

La ville d'Athènes avait adopté les mœurs de l'Ionie, et ses citoyens s'abandonnaient à l'oisiveté et aux plaisirs. Solon vint à bout de les amener à la pratique de la vertu, et de leur inspirer l'amour des entreprises courageuses. Harmodius et Aristogiton, vivement pénétrés de l'esprit des lois de Solon, conçurent le dessein de renverser la tyrannie des Pisistratides.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 14 à 16. — Crésus, roi des Lydiens, possédant de grandes armées et ayant accumulé beaucoup d'argent et d'or, fit venir auprès de lui les plus sages des Grecs; il s'entretenait avec eux familièrement et les renvoyait comblés de présents. Le commerce avec ces hommes lui avait beaucoup profité. Un jour il montra à un de ces sages ses troupes et ses ri-

chesses, et lui demanda s'il connaissait quelqu'un plus heureux. Solon, avec la franchise ordinaire des philosophes, répondit : « Aucun être vivant n'est heureux ; car celui qui s'estime heureux et qui croit pouvoir compter sur la fortune ignore si elle lui restera fidèle jusqu'à la fin ; il faut donc examiner la fin de la vie, et celui qui jusque-là est favorisé par la fortune doit seul être appelé heureux. » Crésus, devenu plus tard prisonnier de Cyrus, se rappela la sentence de Solon au moment où le bûcher allait s'allumer ; au milieu de la flamme il prononça sans cesse le nom de Solon. Cyrus envoya s'informer pourquoi son prisonnier prononçait sans cesse le nom de Solon. Instruit de la vérité, il changea de dessein ; reconnaissant la justesse de la sentence de Solon, il revint à des sentiments plus humains, fit éteindre la flamme et admit Crésus au nombre de ses amis.

Solon pensait que les lutteurs, les coureurs de stade et les autres athlètes ne pouvaient guère être d'un grand secours pour les États ; enfin que les hommes sages et courageux pouvaient seuls défendre la patrie en danger.

La pythie s'exprima ainsi au sujet du trépied d'or en litige : « Enfant de Milet, tu interrogas Phœbus relativement au trépied. Quel est le premier de tous par sa sagesse ? C'est à celui-là que j'adjure le trépied. » Quelques-uns racontent la chose autrement : au moment où la guerre eut éclaté entre les Ioniens, un trépied fut retiré de la mer par des pêcheurs, et on interrogea le dieu sur la fin de la guerre ; la pythie répondit : « La guerre contre les Méropes¹ et les Ioniens ne cessera pas avant que vous n'ayez renvoyé le trépied d'or, ouvrage de Vulcain, et que vous l'ayez placé dans le domicile de l'homme qui, par sa sagesse, pénètre le présent et l'avenir. » Les Milésiens, obéissant à l'oracle, destinèrent ce trépied à Thalès de Milet, comme étant le premier des sept sages. Mais celui-ci déclara qu'il n'était pas le plus sage de tous, et conseilla d'envoyer le présent à un autre plus sage que lui. Les autres sages ayant de même refusé le trépied, il fut enfin offert à Solon qui semblait, par sa sagesse et sa prudence, surpasser tous les hommes. Celui-ci conseilla de le consacrer à Apollon comme au plus sage de tous.

Lorsqu'à la fin de sa vie, Solon vit Pisistrate briguer la faveur populaire et incliner vers la tyrannie, il essaya d'abord par ses paroles de le détourner de ce dessein, mais ses représentations étant inutiles, il s'avança vers la place publique armé de pied en

1. Habitants de l'île de Cos.

cap, quoiqu'il fût déjà bien vieux. La foule accourut à ce spectacle inattendu, et Solon exhorta les citoyens à prendre les armes et à renverser sur-le-champ le tyran. Mais personne ne l'écouta, tous le jugèrent fou, et quelques autres l'excusèrent à cause de sa vieillesse. En ce moment arriva Pisistrate, accompagné de plusieurs de ses gardes, et il demanda à Solon sur quoi il comptait pour renverser la tyrannie. « Sur ma vieillesse, » reprit Solon. Frappé de cette sage réponse, Pisistrate ne lui fit aucun mal.

Celui qui a transgressé les lois et commis des actes injustes ne doit pas recevoir le nom de sage.

Le Scythe Anacharsis, fier de sa réputation de sagesse, vint demander à la pythie lequel parmi les Grecs était plus sage que lui. L'oracle répondit : « Il existe, dit-on, au pied du mont Oëta un certain Myson ; il est plus intelligent que toi. » Ce Myson était Malien ; il habitait près du mont Oëta, dans un village appelé Chènes.

Ex Ulpiano ad Timocratem, p. 480. — Il faut savoir que Solon a vécu dans le temps où Athènes était sous la domination des tyrans, avant la guerre des Perses. Dracon lui était antérieur de quarante-sept ans.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 552. — Myson, Malien de naissance, habitait dans un village nommé Chènes, où il passait sa vie aux travaux de la campagne et inconnu des autres hommes. Il fut mis au nombre des sept sages, à la place de Périandre de Corinthe, qui était devenu un tyran trop dur.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 17. — Solon, examinant l'endroit où Myson séjournait, rencontra ce dernier dans la grange, occupé à mettre un manche à sa charrue. Solon, pour l'éprouver, lui demanda : « Je ne vois pas, ô Myson, à quoi puisse maintenant te servir ta charrue. — Je ne veux pas, répliqua Myson, non plus m'en servir maintenant, mais seulement la mettre en état de me servir. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 552. — Chilon menait une vie conforme à ses paroles ; ce qu'on ne voit pas souvent. Car la plupart des philosophes de notre temps disent les plus belles choses et commettent les plus vilaines actions. Ils condamnent donc par la pratique ce qu'ils professent en théorie. Pour Chilon, il consacra sa vie entière à la pratique de la vertu, et les nombreuses sentences qu'on a de lui sont dignes de mémoire.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 17 et 18. — Chilon arriva à Delphes, et, pour offrir aux dieux en quelque sorte les prémices de son

esprit, il grava sur une colonne ces trois sentences : *Connais-toi toi-même. Rien de trop. Réponds pour un autre, et tu t'en repentiras*. Chacune de ces sentences brèves et laconiques renferme un grand sens. En effet, *Connais-toi toi-même*, veut dire qu'il faut s'instruire et devenir prudent; car alors seulement on apprendra à se connaître; ceux qui sont privés d'instruction et sans esprit se croient en général les plus éclairés, ce qui est, selon Platon, la plus grande des sottises : ils prennent les méchants pour des hommes de bien et les vauriens pour des gens probes. Celui-là seul qui est instruit et intelligent peut se connaître lui-même et les autres. *Rien de trop* signifie qu'il faut de la mesure dans tout, et que dans les choses humaines il ne faut rien pousser jusqu'aux dernières limites, à l'exemple des Épidamniens. Ceux-ci habitaient le littoral de l'Adriatique et étaient en guerre entre eux : ils jetèrent dans la mer des masses de fer incandescentes en jurant qu'ils ne mettraient un terme à leur inimitié que lorsqu'ils retireraient de la mer ces masses de fer encore brûlantes. Serment absurde et contraire au précepte : *Rien de trop*; car les Épidamniens furent plus tard forcés par les circonstances d'en venir à un accommodement et de laisser leur masse de fer se refroidir au fond de l'abîme. *Réponds pour un autre, et tu t'en repentiras* : cette sentence est appliquée par quelques-uns au mariage; car chez la plupart des Grecs on appelle le contrat de mariage un engagement, et la vie en commun confirme cette interprétation; les plus grands malheurs et la plupart des peines viennent des femmes. Quelques autres, au contraire, prétendent que cette interprétation est indigne de Chilon, puisque la société ne peut pas exister sans le mariage; ils appliquent donc le dommage qu'éprouvent ceux qui répondent pour un autre à ceux qui s'engagent comme caution dans les contrats civils ou dans les transactions d'argent. Aussi Euripide s'exprime-t-il ainsi : « Je ne m'engage pour personne; celui qui aime à se rendre caution pour les autres en est bientôt puni. Les paroles de l'oracle de la pythie, d'ailleurs, le défendent ¹. » — Quelques-uns soutiennent que cette sentence n'est pas de Chilon, et que ce n'est pas un principe social de refuser de secourir les amis dans le besoin; mais ce qui importe, c'est de se refuser à prendre des engagements trop stricts dans les affaires humaines. Il ne faut pas faire comme les Grecs lorsqu'ils

1. Ces deux vers ne se trouvent pas dans les pièces d'Euripide parvenues jusqu'à nous.

luttèrent contre Xerxès : ils jurèrent à Platée qu'ils légueraient aux enfants de leurs enfants leur haine contre les Perses, et que cette haine durerait tant que les fleuves couleraient vers la mer, tant que le genre humain vivrait, et tant que la terre porterait des fruits. Cependant, malgré cet engagement qui devait braver la fortune, les Grecs envoyèrent quelque temps après des députés auprès d'Artaxerxès, fils de Xerxès, pour lui demander son amitié et son alliance. — Ces courtes sentences de Chilon renferment le meilleur sens pratique, et ces apophthegmes sont les plus belles offrandes consacrées à Delphes. Les briques d'or de Crésus et les autres objets précieux ont disparu et attiré dans le temple de cupides profanateurs; mais ces sentences durent éternellement, et sont déposées comme le plus beau trésor dans l'esprit des hommes instruits; ni les Phocidiens, ni les Gaulois n'ont porté leurs mains sur ce trésor.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 552. — Pittacus de Mitylène était non-seulement admiré pour sa sagesse, mais il était encore un citoyen tel que l'île de Lesbos n'en avait jamais eu et, selon moi, n'en aura jamais, quand même elle produirait un vin plus abondant et plus doux. Pittacus fut un excellent législateur, il fut l'ami et le bienfaiteur de ses concitoyens; il délivra sa patrie des trois plus grands maux, la tyrannie, le désordre et la guerre.

Pittacus, d'un esprit très-profond et d'un cœur noble et généreux, cherchait en lui-même l'excuse des fautes des autres. Aussi était-il généralement regardé comme l'homme le plus parfait. Ses lois attestent sa politique et sa prudence; il était fidèle à sa parole, courageux à la guerre, et les attrait du gain ne lui inspiraient jamais qu'un profond dédain.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 19. — Lorsque les Mitylénéens donnèrent à Pittacus la moitié du champ pour lequel il avait soutenu un combat singulier, il la refusa et fit distribuer à chacun une part égale, disant que l'égal valait mieux que le plus : il reconnaissait sagement que l'avantage est toujours du côté de la modération et non du côté du lucre. « Car, ajoutait-il, la gloire et la sécurité sont les compagnes de l'égalité; une trop grande fortune entraîne la médisance et la crainte, ce qui lui ôterait bientôt le don qu'on lui offrait. » — Il était conséquent avec lui-même lorsqu'il refusa les offres que Crésus lui fit de ses trésors. « Je ne puis, disait-il, accepter ce don, car je possède déjà le double de ce que je souhaite. » Crésus, étonné de cette indifférence de Pittacus pour l'argent, en demanda la raison. Pittacus répondit que son frère, mort sans enfants, lui avait laissé une

fortune égale à celle qu'il avait déjà, et qu'il en était tout attristé. — Lorsque le poète Alcée, son plus grand ennemi, et qui l'avait amèrement outragé dans ses vers, fut tombé en son pouvoir, il fit entendre ces paroles : « Le pardon vaut mieux que le châtement. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 552. — Les habitants de Priène racontent que Bias ayant racheté à des brigands qui les avaient enlevées, des jeunes filles de Messène d'un rang distingué, les traita avec honneur comme ses propres enfants. Quelque temps après, leurs parents étant venus à Priène pour les ramener, Bias les rendit, et ne réclama ni la rançon qu'il avait donnée pour elles, ni les frais de leur entretien ; au contraire, il leur fit de grands présents. Aussi ces jeunes filles le regardèrent-elles toujours comme leur père, tant à cause du grand bienfait qu'elles en avaient reçu, que pour le soin qu'il avait pris d'elles dans sa maison. De retour au sein de leur famille, elles n'oublièrent jamais la reconnaissance qu'elles lui devaient.

Des pêcheurs messéniens, ayant jeté leur filet, ne retirèrent autre chose qu'un trépied d'airain portant cette inscription : *Au plus sage*. Ils l'emportèrent, et le donnèrent à Bias.

Bias était le plus grand orateur de son temps ; mais il fit de son éloquence un usage tout différent de celui des autres orateurs. Il ne l'employa jamais pour gagner de l'argent ni pour en retirer quelque profit ; mais il la consacra à la défense des opprimés. C'est ce qu'on voit bien rarement.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 20. — Ce n'est pas un grand avantage d'exceller par sa force, mais de s'en servir opportunément. A quoi a servi à Milon de Crotone sa prodigieuse force ? Polydamas le Thessalien, écrasé par un rocher, est un exemple évident combien c'est trompeur d'avoir une grande force de corps et un petit jugement.

* *Tzetz. Hist.*, t. II, 38. — Ce Polydamas était natif de la ville de Scotusse ; avec ses mains nues il tuait les lions comme des agneaux ; par la vitesse de ses pieds, il dépassait les chars les plus rapides et soutenait de son bras la voûte d'une caverne qui allait s'écrouler.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 20. — Les Cirrhéens ayant eu un long siège à soutenir, parce qu'ils avaient tenté de profaner l'oracle, quelques-uns des Grecs retournèrent dans leur patrie ; les autres interrogèrent la pythie, qui leur répondit : « Vous ne parviendrez point à renverser les tours de cette ville, avant que les flots de la bleue Amphitrite viennent se briser contre mon temple, et baigner les rivages sacrés. »

Périlaüs, le statuaire, avait construit pour le tyran Phalaris un taureau d'airain destiné au supplice de ses compatriotes; c'est sur lui qu'on fit le premier essai de cet horrible genre de supplice. Ceux qui donnent aux autres de mauvais conseils sont d'ordinaire les premiers punis¹.

Solon parut dans l'assemblée². et prédit ainsi aux Athéniens la tyrannie de Pisistrate : « Des nuages tombent la neige et la grêle, le tonnerre succède à la foudre brillante. L'État périt sous les coups des grands hommes; le peuple est tombé par son imprudence sous le joug d'un monarque. Il est bien difficile de contenir celui qui est trop élevé; mais maintenant il faut s'attendre à tout. » — Lorsque plus tard Pisistrate fut devenu tyran, Solon s'exprima ainsi : « Si, par votre lâcheté, vous êtes malheureux, n'en accusez pas les dieux. En lui donnant des gardes, vous avez augmenté vos malheurs, et vous vous êtes imposé une triste servitude. Chacun de vous suit la piste du renard, et cependant vous tous réunis n'avez pas le nez assez fin. Vous regardez la langue, vous écoutez les discours subtils de l'homme, mais vous ne le regardez pas à l'œuvre. » — Pisistrate engagea Solon à se taire et à jouir des biens de la tyrannie; mais, ne pouvant en aucune façon le faire changer de conduite, et le voyant de plus en plus exaspéré contre le tyran dont il menaçait de se venger, Pisistrate lui demanda sur qui il comptait pour l'aider dans ses projets : « Sur ma vieillesse, répondit Solon. »

Africanus in Euseb. Præp. Ev., X, p. 488. — Diodore, dans un de ses dix premiers livres, où il parle des Siciliens et des Sicanien, a connu la distinction qu'on fait entre un Sicule et un Sicanien, comme nous l'avons dit plus haut.

Cyrus devint roi des Perses dans l'année où l'on célébra la LV^e olympiade, selon Diodore.

Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, surpassa tous ses contemporains en valeur, en prudence, et par les autres grandes qualités. Son père lui avait donné une éducation royale en dirigeant ses pensées vers les objets les plus élevés. Aussi on ne douta pas qu'il ne fit un jour de très-grandes choses au-dessus de son âge.

Astyage, roi des Mèdes, vaincu et réduit à une fuite honteuse,

1. *Tzetx. Hist.*, I, 646, raconte ce fait avec plus de détails.

2. La phrase omise n'est que la répétition de ce qui a été dit plus haut.

exhala sa colère sur ses soldats. Il envoya tous les officiers et leur en substitua de nouveaux. Ensuite tous ceux qui avaient causé la déroute furent mis à part et livrés au dernier supplice. Il était persuadé que cet exemple retiendrait les autres dans le devoir au moment du danger. Il était d'ailleurs d'un caractère dur et implacable. Mais ce châtement, loin de frapper de terreur le reste de l'armée, ne rendit que plus odieuse la cruauté du roi et excita les soldats à la révolte. Aussi les soldats s'attroupaient-ils, tenant des discours séditieux et s'exhortant réciproquement les uns les autres à venger la mort de leurs compagnons d'armes.

Cyrus était non-seulement d'un courage à toute épreuve, en présence de l'ennemi, mais il était encore clément et généreux à l'égard de ses sujets. Aussi les Perses lui donnèrent-ils le surnom de Père.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 22-24. — Crésus faisait construire des vaisseaux de guerre, et le bruit courait qu'il voulait marcher contre les îles. Bias, qui venait de visiter les îles, contempla ces armements. Interrogé par le roi s'il n'avait rien entendu de nouveau chez les Grecs, Bias répondit : « Tous les insulaires se procurent des chevaux dans le dessein de marcher contre les Lydiens. — Plût à Dieu ! s'écria Crésus, qu'on eût conseillé aux insulaires de se battre avec des chevaux contre les Lydiens. — Crois-tu donc, répliqua Bias, que les Lydiens, qui habitent le continent, puissent prendre sur terre les habitants des îles ? ne crois-tu pas que les insulaires doivent adresser des prières aux dieux pour atteindre les Lydiens sur mer, afin de se venger des revers que les Grecs ont essuyés sur mer et de la servitude que tu as imposée aux hommes de leur race ? » Crésus, frappé de ces paroles, changea aussitôt de dessein et fit cesser les travaux maritimes ; car il jugeait que ceux qui se savaient supérieurs en cavalerie aux Lydiens devaient l'être aussi en infanterie. — Crésus fit venir de la Grèce les hommes les plus sages, afin de leur montrer ses richesses ; il comblait de présents ceux qui préconisaient sa félicité. Il appela également auprès de lui Solon et quelques autres qui avaient la plus grande réputation en philosophie ; car il voulait prendre ces hommes pour témoins de son bonheur. C'est ainsi que se rendirent chez lui Anacharsis le Scythe, Bias, Solon, Pittacus. Dans les festins et dans les conseils, Crésus les plaçait au premier rang ; il leur montrait ses richesses et l'étendue de sa souveraineté. Les hommes instruits affectaient alors un langage sentencieux. Crésus, faisant voir à

ses hôtes la prospérité de son règne et le nombre des nations soumises, demanda à Anacharsis, le plus âgé des sages, lequel était le plus courageux des êtres vivants? « Les animaux les plus sauvages, répondit Anacharsis, parce que seuls ils meurent intrépidement pour leur liberté. » Crésus, persuadé que le sage s'était trompé, et que dans une seconde réponse il lui serait plus favorable, demanda de nouveau qui il estimait le plus juste parmi les êtres vivants? « Les plus sauvages des animaux, répliqua Anacharsis, car seuls ils vivent selon la nature et non selon les lois; or, la nature est l'œuvre de Dieu et les lois l'œuvre de l'homme: il vaut donc mieux se conformer aux conventions de Dieu qu'à celles des hommes. » Enfin Crésus, voulant pousser à bout Anacharsis, lui demanda si les animaux les plus sauvages étaient aussi les plus sages. « Certainement, répondit le philosophe, car c'est le propre de la sagesse de préférer la vérité de la nature aux lois de l'homme. » Crésus se mit à rire et se moqua d'Anacharsis de ce qu'il avait puisé ses réponses dans les mœurs sauvages des Scythes¹.... Crésus demanda à Pittacus quel était le meilleur empire qu'il eût vu? « Celui du bois peint, » répondit-il, en faisant allusion aux lois affichées sur les poteaux. — Ésope était contemporain des sept sages; il disait d'eux qu'ils ne savaient pas parler à des souverains, et qu'avec de tels hommes il fallait parler très-peu et très-doux. Le même Ésope disait dans un langage figuré que la victoire s'obtient par le courage et non par le nombre de bras.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553. — Le Phrygien Adraste, dans une partie de chasse, lança son javelot sur un sanglier, et atteignit mortellement le fils de Crésus, nommé Atys. Quoiqu'il l'eût tué bien involontairement, il se crut indigne de vivre. Aussi engagea-t-il Crésus de ne point lui pardonner, mais de l'immoler sur-le-champ sur le tombeau de son fils. Crésus était d'abord exaspéré contre Adraste et menaçait de le faire brûler vif. Mais voyant que ce jeune homme, loin de vouloir éviter le supplice, venait offrir sa vie pour expier le résultat déplorable d'un événement imprévu, il passa de la colère à la clémence et fit grâce à cet infortuné, ne pouvant s'en prendre qu'au destin. Néanmoins Adraste se rendit seul sur le tombeau d'Atys et s'y donna la mort.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 25 et 26. — Phalaris voyant une troupe de pigeons poursuivie par un seul épervier, s'écria : « Voyez,

1. Les phrases omises ne sont que la répétition un peu plus prolixe de ce qui a été dit plus haut à propos de Solon.

citoyens, n'est-ce pas lâcheté qu'une si grande troupe se laisse poursuivre par un seul ? S'ils osaient faire volte-face, ils viendraient facilement à bout de celui qui les poursuit. » En prononçant ces mots, il abdiqua la tyrannie, ainsi que nous l'avons rapporté en parlant de la succession des rois.

Crésus, au moment de marcher contre Cyrus le Perse, consulta l'oracle. Celui-ci répondit : « Crésus, traversant le fleuve Halys, mettra fin à un grand empire. » En interprétant cet oracle ambigu dans le sens le plus favorable à ses projets, il tomba dans le malheur. — Il interrogea de nouveau l'oracle pour savoir s'il régnerait longtemps. Le dieu lui répondit en ces termes : « Lorsqu'un mulet sera devenu roi des Mèdes, alors, ô Lydien aux pieds tendres, fuis sans retard sur les rives de l'Hermus sablonneux, et ne rougis pas d'être lâche. » Le mulet de l'oracle, c'était Cyrus, né d'une mère mède et d'un père perse. — Cyrus, roi des Perses, arrivé avec toute son armée dans les défilés de la Cappadoce, envoya des hérauts à Crésus pour explorer ses États et lui annoncer que Cyrus lui pardonnerait ses premiers torts et le nommerait satrape de la Lydie, s'il voulait se présenter à sa porte, et se déclarer comme les autres son esclave. Crésus répondit aux hérauts : « Cyrus et les Perses devraient être bien plutôt mes esclaves, car ils ont été jadis sujets des Mèdes, tandis que moi je n'ai encore été aux ordres de personne. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553. — Crésus, roi des Lydiens, feignant de consulter l'oracle de Delphes, envoya Eurybate l'Éphésien dans le Péloponnèse avec une grande somme d'argent pour engager au service du roi beaucoup de soldats grecs. Mais Eurybate se rendit auprès de Cyrus, roi des Perses, à qui ce traître découvrit les projets de Crésus. Cette trahison se répandit dans toute la Grèce, où encore aujourd'hui on donne le nom d'Eurybate à tout homme noté d'infamie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 26. — Les méchants, lors même qu'ils ont échappé à la vengeance de ceux auxquels ils ont fait du mal, restent toujours voués à l'infamie qui s'attache à eux autant que possible, même après la mort. On raconte que Crésus, avant de faire la guerre à Cyrus, avait envoyé des théores à Delphes pour demander comment son fils [qui était muet] pourrait recouvrer la parole. La pythie répondit : « O Lydien, roi de tant de peuples, insensé Crésus, ne veuille pas entendre dans ton palais la voix tant désirée de ton fils ; tu en seras beaucoup plus heureux, car le jour où il parlera sera néfaste. »

Il faut supporter sagement la fortune et ne pas se fier à la prospérité humaine, qui en un clin d'œil peut éprouver de grands changements.

Après que Crésus, prisonnier de Cyrus, fut descendu du bûcher éteint, il vit la ville livrée au pillage, et emporter beaucoup d'argent et d'or. Il demande à Cyrus ce que font ces soldats : « Ils emportent tes richesses, répliqua le roi en souriant. — Mais, par Jupiter, répondit Crésus, ce ne sont pas les miennes, mais les tiennes; car je ne possède plus rien en propre. » Frappé de ces paroles, Cyrus se repentit aussitôt, rappela les soldats du pillage et fit déposer dans le trésor royal les richesses trouvées à Sardes.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553. — Cyrus, persuadé que Crésus était un homme d'une grande piété parce qu'un torrent de pluie avait éteint le bûcher qui devait le consumer, et se rappelant en outre la réponse de Solon, le garda auprès de lui et le combla d'honneurs. Il l'admit même à son conseil, pensant que la prudence et le savoir devaient être le partage d'un homme qui avait vécu dans l'intimité avec tant de sages.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 27-29. — Lorsque Harpagus fut nommé commandant du littoral par Cyrus le Perse, les Grecs de l'Asie envoyèrent auprès de lui une députation pour conclure une alliance avec Cyrus. Harpagus leur répondit qu'il se conduirait à leur égard comme on s'était, il y avait quelque temps, conduit envers lui. « Je voulus, dit-il, un jour me marier, et je demandai au père la main de sa fille. Celui-ci, ne me jugeant pas d'abord digne de son alliance, destina sa fille à un autre plus puissant que moi. Mais lorsqu'il me vit plus tard dans les faveurs du roi, il m'offrit lui-même sa fille. Mais je lui répondis que je ne consentirais plus à prendre sa fille comme femme légitime, mais comme concubine. Vous autres Grecs, vous tenez la même conduite; car lorsque Cyrus vous offrit l'amitié des Perses, vous n'en vouliez point. Maintenant que la fortune est changée, vous recherchez l'amitié de Cyrus; mais ne vous attendez pas à être traités comme des alliés : il faudra vous soumettre comme des esclaves, si vous voulez obtenir la protection des Perses. » — Informés que les Grecs de l'Asie couraient des dangers, les Lacédémoniens envoyèrent à Cyrus des députés pour lui déclarer que les Grecs de l'Asie étant de leur race, ils lui défendaient de les réduire en esclavage. Surpris de ce langage, le roi répondit qu'il saurait apprécier leur valeur quand il aurait envoyé un de ses esclaves subjugué la Grèce.

Sur le point de soumettre l'Arcadie, les Lacédémoniens requerront de l'oracle la réponse suivante : « Tu me demandes l'Arcadie ? tu me demandes beaucoup ; je ne te la donnerai pas. Beaucoup d'Arcadiens ne vivent que de glands ; ils te repousseront ; cependant je te veux du bien ; je te donnerai donc Tégée à fouler sous tes pieds en dansant, et une belle plaine à mesurer au cordeau. »

Les Lacédémoniens envoyèrent à Delphes demander dans quels lieux reposaient les os d'Oreste, fils d'Agamemnon. L'oracle répondit : « Dans une plaine de l'Arcadie se trouve Tégée. Là, deux vents soufflent sous l'empire de la nécessité ; le coup s'ajoute au coup et le mal au mal. C'est là que la terre est vivifiante, et recèle dans son sein le fils d'Agamemnon ; quand tu l'auras enlevé ; tu seras vainqueur de Tégée. » C'était une forge : les vents étaient les soufflets, les coups l'enclume et le marteau, et le mal le fer, parce qu'il a été inventé pour le malheur des hommes.

Il vaut mieux mourir que de vivre avec les siens et d'être témoin des crimes qui méritent la mort. — Pendant que la fille de Pisistrate, remarquable par sa beauté, portait la corbeille des sacrifices, un jeune homme s'approcha d'elle effrontément et lui donna un baiser. Les frères, irrités de cet outrage, conduisirent ce jeune homme auprès de leur père, en demandant justice. Pisistrate leur dit en souriant : « Que ferons-nous à ceux qui nous haïssent, si nous punissons ceux qui nous aiment ? » — Ce même Pisistrate, se promenant un jour à la campagne, remarqua un homme qui, près du mont Hymette, labourait un champ très-maigre et rocailleux. Étonné de l'activité de cet homme, il envoya lui demander quel profit il croyait retirer de son travail. Le laboureur répondit aux envoyés qu'il ne retirait de son champ que des fatigues ; mais que cela lui était égal, parce qu'une partie devait en revenir à Pisistrate. Le tyran sourit à cette réponse, et exempta le champ de tout impôt ; c'est de là que vient le proverbe : les produits desséchés exemptent de l'impôt.

LIVRE DIXIÈME (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553-555. — Servius Tullius : roi des Romains, régna quarante-quatre ans, et sa vertu lui inspira un grand nombre de maximes utiles à l'État.

Dans la L^{xi}^e olympiade, Tériclelès étant archonte d'Athènes :

Pythagore le philosophe, déjà fort instruit, devint célèbre. Jamais aucun philosophe n'a mérité autant que lui de vivre dans la mémoire des hommes. Il était Samien d'origine; d'autres disent qu'il était Tyrrhénien. Il avait dans ses paroles tant d'éloquence et de grâce que chaque jour tous les habitants de la ville accouraient pour entendre ce sage qu'ils considéraient à l'égal d'un dieu. Mais il ne se contenta pas de l'emporter sur les autres par l'éloquence, il fut encore digne d'admiration par la pureté de ses mœurs, qui étaient le meilleur modèle à proposer à la jeunesse. Il détourna de la mollesse et du luxe tous ceux qui le fréquentaient, quoique à cette époque l'abus des richesses entraînaient les hommes à l'oisiveté et à la corruption, vices également nuisibles au corps et à l'âme.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 29. — Lorsque, pendant la révolte de Tarquin, Servius Tullius se rendit dans le sénat et qu'il aperçut les dispositions qu'on avait faites contre lui, il ne dit que ces mots : « Quelle audace ! Tarquin. — Quelle est donc la tienne, reprit Tarquin, toi, fils d'esclave, qui as osé te déclarer roi des Romains; toi qui nous as enlevé, contre les lois, le sceptre héréditaire, qui nous revenait; toi qui t'es arrogé un pouvoir qui ne t'appartient en aucune façon ! » En prononçant ces paroles, il s'avança sur Tullius, le saisit par le bras et le jeta à bas du trône. Tullius se releva et essaya de s'enfuir tout en boitant à cause de la chute qu'il venait d'essuyer, mais il fut tué.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553-555. — Pythagore, informé que Phérécyde, qui avait été son maître, se trouvait dangereusement malade à Delos, s'embarqua aussitôt pour se rendre d'Italie dans cette île. Là, il soigna pendant quelque temps le vieillard, et fit tous ses efforts pour lui rendre la santé; mais Phérécyde succomba à la vieillesse et à la maladie. Pythagore lui rendit les derniers devoirs, comme un fils à son père, et revint en Italie.

Lorsque parmi les pythagoriciens il y en avait qui perdaient leur fortune, les autres partageaient leurs biens avec eux comme entre frères, et ce n'était pas seulement ceux qui vivaient en communauté qui agissaient ainsi les uns à l'égard des autres, mais cette maxime s'étendait à tous les disciples de cette école.

Clinias de Tarente, de la secte des pythagoriciens, ayant appris que Prorus de Cyrène avait perdu tout son bien dans une émeute et était tombé dans l'indigence, partit aussitôt de l'Italie pour se rendre à Cyrène. Il avait emporté une forte somme d'argent qu'il remit à Prorus pour le rétablir dans ses affaires,

quoiqu'il ne l'eût jamais vu, mais seulement parce qu'il avait entendu dire que Prorus était de la secte de Pythagore. On rapporte plusieurs traits semblables des pythagoriciens. Ce n'était pas seulement par des secours d'argent que les pythagoriciens se témoignaient leur amitié, ils s'exposaient volontiers aux plus grands dangers pour se secourir entre eux. Sous la tyrannie de Denys, Phintias, pythagoricien, ayant conspiré contre ce tyran, devait dans quelques jours subir le dernier supplice, lorsqu'il demanda à Denys la permission d'aller mettre ordre à ses affaires, et lui offrit pour sa caution un de ses amis. Le tyran, étonné qu'en pareille circonstance on pût trouver un ami qui voulût se donner pour garant, lui accorda sa demande. Phintias appela donc un de ses amis, nommé Damon, philosophe pythagoricien. Celui-ci vint sans hésiter prendre la place de l'ami condamné à mort. Parmi les témoins, les uns louaient cette amitié extraordinaire, les autres la taxaient de folie. Cependant le jour fixé pour le supplice étant arrivé, tout le peuple accourut pour voir si Phintias viendrait délivrer celui qui lui servait de caution. Le jour étant déjà très-avancé, tout le monde désespérait de le voir venir. Damon marchait déjà au supplice, lorsque Phintias arriva hors d'haleine au moment décisif. Tout le monde admira une telle amitié; le tyran fit grâce au coupable et demanda à être reçu en tiers dans cette amitié.

Les pythagoriciens exerçaient leur mémoire avec le plus grand soin, et voici comment ils s'y prenaient. Ils ne sortaient jamais du lit sans avoir repassé dans leur esprit tout ce qu'ils avaient fait la veille, du matin au soir. S'il leur arrivait d'avoir plus de loisir que d'habitude, ils poussaient cet examen commémoratif jusqu'au troisième et quatrième jour précédent, et même au delà. Ils considéraient cet exercice comme très-propre à fortifier la mémoire et à pourvoir l'esprit de beaucoup de connaissances.

Voici comment ils s'exerçaient à la tempérance. Ils se faisaient servir tous les mets les plus exquis, et restaient longtemps à les regarder. Lorsque ensuite ce spectacle avait excité leurs sens, ils faisaient desservir la table et se retiraient sans avoir goûté d'aucun des mets.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 29-31. — Pythagore professait la doctrine de la métempsycose; il regardait la chair comme un aliment défendu, parce qu'il soutenait que les âmes des animaux passent, après la mort, dans d'autres êtres vivants. Il disait se souvenir que lui-même avait été, à l'époque de la guerre de

Troie, Euphorbe, fils de Panthus, et tué par Ménélas. — On raconte que, voyageant un jour à Argos, il pleurait en voyant parmi les dépouilles troyennes un bouclier suspendu au mur, et que, interrogé par les Argiens sur le motif de son chagrin, il répondit : « Ce bouclier était à moi quand j'étais Euphorbe, à Troie. » Comme on ne voulait pas le croire et qu'on le traitait même de fou, il ajouta qu'on trouverait la preuve du fait ; qu'il y avait sur la partie interne du bouclier, le mot *Euphorbe* tracé en anciens caractères. Tout le monde demanda avec surprise qu'on détachât le bouclier, et on y trouva en effet l'inscription indiquée. — Callimaque rapporte de Pythagore qu'il avait inventé une partie des problèmes de géométrie, et qu'il avait, le premier, introduit les autres de l'Égypte en Grèce. Au nombre de ces problèmes étaient ceux qu'Euphorbe le Phrygien avait appris aux hommes, sur le triangle scalène ; sur les sept cercles de longitude. Il enseigna aussi aux hommes de s'abstenir de manger de la chair des animaux qui respirent ; mais tous les hommes ne lui ont pas obéi.

Pythagore recommandait la frugalité, parce que le luxe de la table ruine tout à la fois la fortune et le corps de l'homme. En effet, la plupart des maladies viennent de l'indigestion, qui elle-même est une suite de repas somptueux. Il persuada à beaucoup de monde de ne faire usage que d'aliments non cuits, et de ne boire que de l'eau toute la vie, afin d'avoir l'esprit dispos pour la recherche de la vérité. Mais aujourd'hui si l'on interdisait aux hommes l'usage d'un ou de deux des aliments qui leur paraissent agréables, ces hommes renonceraient à la philosophie, alléguant qu'il est stupide de lâcher le bien qu'on a pour chercher un bien imaginaire. Quand il s'agit de briguer la faveur populaire ou de se livrer à une foule d'occupations futiles, ils ont le temps, et rien ne les empêche ; mais lorsqu'il s'agit de l'instruction et de la culture des mœurs, ils disent qu'ils n'ont pas de loisir, de façon qu'ils sont très-affairés quand ils ne font rien, et oisifs quand ils sont très-occupés.

Archytas de Tarente, pythagoricien, irrité des fautes graves commises par ses serviteurs, mais contenant sa fureur, s'écria : « Comme je punirais ces vauriens, si je n'étais pas en colère ! »

Les pythagoriciens mettent un très-grand soin à s'assurer des amis, dans la conviction que l'amitié est le plus grand bien de la vie.

On admire avec raison, et on apprécie souverainement, les motifs de leur amitié réciproque. Était-ce leur habitude, le

genre de leur exercice ou leur éloquence qui inspirait cette bienveillance à ceux qui entraient dans la société des pythagoriciens? C'est ce que personne n'a pu savoir, malgré tout le désir qu'en aient eu plusieurs profanes. Ce qui explique pourquoi leur secret était si bien gardé, c'est qu'il était défendu aux pythagoriciens de rien mettre par écrit, mais de conserver les préceptes dans leur mémoire. — Pythagore avait, entre autres, prescrit à ses disciples de jurer rarement, mais quand ils avaient fait un serment, de le garder fidèlement et de veiller à son exécution ponctuelle. Ce précepte de Pythagore était loin d'être celui de Lysandre le Lacédémonien et de Demade l'Athénien. Le premier soutenait qu'il fallait amuser les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments; le second établissait en principe qu'il fallait en toutes choses, conséquemment aussi en matière de serment, consulter ses intérêts; qu'il fallait voir si, en parjurant, on obtenait quelque profit immédiat, ou si, en gardant son serment, on ne perdait pas son bien. L'un et l'autre ne regardaient donc pas le serment comme la base de la bonne foi, mais comme un moyen de faire des dupes et de se procurer un gain honteux.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 555. — Pythagore recommandait à ses disciples de s'engager rarement par le serment, mais d'être religieux observateurs des serments qu'ils auraient faits.

Le même Pythagore, consulté sur l'usage le mieux réglé des plaisirs de l'amour, disait qu'il ne fallait point avoir de commerce avec les femmes pendant l'été, et que pendant l'hiver, il fallait en user sobrement. En général, il regardait les plaisirs charnels comme nuisibles à l'homme, et il croyait que l'habitude des plaisirs de l'amour produisait le dépérissement des forces et avançait le terme de la vie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 32. — Pythagore, interrogé un jour par quelqu'un quand on devait se livrer au plaisir de l'amour, répondit : « Toutes les fois que tu voudras être beaucoup moins que tu n'es. » — Les pythagoriciens distinguaient dans l'homme quatre âges : l'enfance, la jeunesse, la maturité, la vieillesse; ils disaient que chaque âge répondait à une des saisons de l'année : au printemps l'enfance, à l'automne l'âge viril (maturité), à l'hiver la vieillesse et à l'été la jeunesse.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 555. — Pythagore enseignait que, pour offrir aux dieux un sacrifice qui leur fût agréable, il fallait se présenter, non avec des habits magnifiques, mais avec des vêtements décents et propres; que non-seulement le corps doit

être propre de toute souillure, mais que l'âme doit se trouver dans un état de parfaite chasteté.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 32. — Le même Pythagore disait que les sages devaient prier les dieux pour les sots; car, disait-il, les sots ne savent pas quels sont les vrais biens de la vie qu'il faut demander aux dieux. — Il disait encore qu'il fallait être simple dans ses prières et ne pas nommer en détail les bienfaits qu'on demande, tels que la puissance, la beauté, la richesse, et d'autres biens semblables; car souvent chacune de ces choses, quand elles sont vivement désirées, conduisent à notre perte. C'est ce dont on peut se convaincre en se rappelant ces vers des *Phéniciennes* d'Euripide, où Polynice, invoquant les dieux, commence ainsi : « Portant ses regards sur Argos, » et finit par ces mots : « Pour lancer de mon bras cette flèche dans le sein de mon frère ¹. » Car, croyant demander aux dieux les dons les plus beaux, il ne prononçait, en réalité, qu'une imprécation.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 555. — Pythagore enseignait à ses disciples beaucoup d'autres belles maximes; il excitait en eux l'amour de la sagesse, élevait leur courage et les portait à la pratique de la constance et des autres vertus. Aussi les Crotoniates lui rendirent des honneurs semblables à ceux que l'on rend aux dieux.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 32, 33. — Pythagore appelait l'étude de sa secte, amour de la sagesse (philosophie), mais non pas sagesse. Il critiquait ceux qui, avant lui, avaient été appelés les sept sages. Car, disait-il, aucun homme n'est sage; en raison de la faiblesse de sa nature, il ne peut rien conduire à sa perfection; mais celui qui imite les manières et la vie d'un sage doit porter plus convenablement le nom de philosophe. — Cependant, malgré les grands progrès que Pythagore et ses disciples avaient fait faire à la philosophie, malgré les importants services qu'ils avaient rendus aux États, ces philosophes n'échappèrent pas à l'envie ² qui gâte tout ce qui est beau : je crois qu'il n'existe pas d'institution humaine assez belle pour qu'elle échappe aux atteintes d'une longue jalousie.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 556. — Un des habitants de Croton, nommé Cylon, homme le plus influent de la ville, tant par ses richesses que par son crédit, demanda à être admis dans

1. Euripide, *Phéniciennes*, v. 1393-1384.

2. Au lieu de χρόνος, temps, que porte le texte, je propose de lire φθόνος, envie.

l'école de Pythagore. Mais il essuya un refus à cause de la violence et de la dureté de son caractère, qui l'avait porté à fomenter des troubles, et le rendait avide du pouvoir. Ne pouvant supporter cet affront, il se déclara ennemi de toute la secte, forma un parti contre elle et ne cessa, dès lors, de lui faire une guerre à outrance, tant par ses discours que par ses actions.

Lysis le pythagoricien, étant venu à Thèbes en Béotie, fut le précepteur d'Épaminondas; il en fit un homme accompli dans toutes les vertus, et s'attacha tellement à lui, qu'il le choisit pour son fils adoptif. Ainsi Épaminondas, ayant puisé à l'école pythagoricienne les principes de la fermeté d'âme, de la frugalité et de toutes les autres vertus, devint non-seulement le premier des Thébains, mais encore le premier de son siècle.

Ceux qui écrivent l'histoire de la vie des hommes célèbres qui ont vécu avant nous, s'imposent une tâche bien pénible, il est vrai, mais ils rendent en même temps un très-grand service à la société. En effet, l'histoire, en nous montrant les faits remarquables, honore les hommes vertueux et rabaisse les méchants, distribuant également aux uns la louange qu'ils ont méritée, aux autres le blâme qu'ils ont encouru. La louange, si l'on peut s'exprimer ainsi, est un prix de lutte qui se donne à peu de frais, et le blâme est un châtiment qui ne fait pas de blessure. Il importe donc de savoir que la mémoire que l'on laisse après la mort est conforme à la vie que l'on a menée, afin que l'on passe son temps, non pas à élever des monuments de marbre, qui n'occupent qu'un point de l'espace, et qui sont bientôt détruits par le temps, mais bien plutôt à se livrer à l'étude de la science et à la pratique des autres vertus dont la renommée s'étend partout. Le temps, qui absorbe tout, immortalise les belles actions; il les rajeunit même. Un noble zèle s'empare des esprits pour imiter ces beaux modèles. Le souvenir de ces grands hommes, qui vivaient il y a des siècles, est aussi présent à notre intelligence que s'ils vivaient de notre temps.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 33. — Cyrus, roi des Perses, après la conquête de la Babylonie et de la Médie, espérait se rendre maître de toute la terre; car après avoir soumis des peuples grands et puissants, il s'imaginait qu'aucun roi, qu'aucune nation ne pourrait résister à ses armes; tant il est vrai que ceux qui s'élèvent à une puissance extraordinaire ne savent plus supporter la fortune comme il convient à un homme!

Exetcrp. de Virt. et Vit., p. 556, 557. — Cambyse était natu-

rellement maniaque et imbécile ; mais son avènement à un grand empire le rendit très-cruel et orgueilleux.

Après la prise de Memphis et de Peluse, Cambyse le Perse, enivré de sa prospérité, fit ouvrir le tombeau d'Amasis, ancien roi d'Égypte. On trouva le corps embaumé dans un cercueil ; Cambyse fit battre de verges ce cadavre insensible et exerça sur lui toute sorte d'outrages ; enfin il ordonna de le réduire en cendres. Comme les Égyptiens ne sont pas dans l'usage de brûler les morts, il pensait qu'en faisant brûler Amasis, mort depuis longtemps, il lui ferait subir le plus fort des châtimens.

Cambyse, sur le point de porter la guerre en Éthiopie, envoya une partie de son armée contre les Ammoniens, en ordonnant à ses généraux de piller le temple de l'oracle, de le brûler et de réduire en esclavage tous les habitants des environs.

Excerpt. de Legat., p. 619. — Lorsque Cambyse, roi des Perses, se fut rendu maître de toute l'Égypte, les Libyens et les Cyrénéens, qui étaient venus au secours des Égyptiens, lui envoyèrent des présents et lui promirent de faire tout ce qu'il leur commanderait.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 33. — Polycrate, tyran des Samiens, avait envoyé des trirèmes pirates dans les parages les plus favorables ; il rançonnait tous les navigateurs et ne restituait les prises qu'à ses alliés. Quelques-uns de ses familiers l'en ayant blâmé, Polycrate répondit : « Tous mes amis me savent bien plus de gré de la restitution que je leur fais qu'ils ne seraient contents s'ils n'avaient rien perdu. »

Les actions injustes sont généralement suivies de près d'un châtimens proportionné. — Tout bienfait qui n'entraîne aucun repentir porte un beau fruit, l'éloge de la part des obligés ; et lors même que tous ne seraient pas reconnaissans, il y en a au moins un qui, par sa reconnaissance, dédommage de l'ingratitude des autres.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 557. — Quelques Lydiens, pour se soustraire à la tyrannie du satrape Orctès, se réfugièrent à Samos, emportant de grandes richesses, et se rendirent en supplians devant Polycrate. Celui-ci les accueillit d'abord avec bienveillance, mais peu de temps après il les fit tous égorger et s'empara de leurs biens.

Thessalus, fils de Pisistrate et homme sage, renonça à la tyrannie. Ses concitoyens, charmés de l'amour qu'il venait de témoigner pour l'égalité, lui accordèrent une très-grande considération ; tandis que les autres fils de Pisistrate, Hipparque et

Hippias, violents et injustes, demeurèrent les tyrans de la ville. Ils accablaient les Athéniens d'outrages, et Hipparque, par son amour pour un jeune homme d'une beauté remarquable, s'exposa aux plus grands dangers. [Harmodius et Aristogiton] formèrent le projet d'attaquer les tyrans et de rendre la liberté à leur patrie. Aristogiton seul eut la gloire de montrer dans les tortures une fermeté d'âme invincible. Dans le moment suprême, il conserva deux grands sentiments inébranlables : la fidélité pour ses amis et la haine pour les tyrans.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 34. — Aristogiton a montré à tout le monde qu'une âme bien trempée peut supporter les plus grandes douleurs du corps. — Zénon le philosophe, soumis à la torture pour avoir tramé une conspiration contre le tyran Néarque, et interrogé sur ses complices, s'écria : « Plût à Dieu que je fusse aussi maître des autres parties de mon corps que je le suis de ma langue ! »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 557, 558. — Zénon, voulant délivrer sa patrie de la domination cruelle de Néarque, entra dans une conspiration formée contre ce tyran ; mais il fut découvert, et lorsqu'on l'eut mis à la question, Néarque lui demanda quels étaient ses complices. « Plût au ciel, s'écria Zénon, que je fusse maître de ma personne comme je le suis de ma langue ! » Aussitôt Néarque fit redoubler les tortures ; Zénon les supporta pendant quelque temps ; mais voulant se délivrer des tourments, et en même temps se venger du tyran, il employa l'expédient suivant : au moment où les bourreaux redoublèrent d'efforts, il feignit de céder à la violence de la douleur, et s'écria : « Arrêtez ! je vais dire toute la vérité. » Néarque fit aussitôt cesser les tortures. Zénon le pria de vouloir bien s'approcher de lui, ajoutant qu'il avait à lui dire des choses que personne autre que lui ne devait savoir. Le tyran s'étant empressé de venir auprès de Zénon, et lui ayant présenté son oreille pour mieux entendre, celui-ci la saisit fortement avec les dents. Aussitôt les bourreaux accoururent et employèrent toute sorte de tourments pour forcer Zénon à lâcher prise, mais celui-ci n'en mordait que plus fort. Enfin, les bourreaux, ne pouvant vaincre Zénon, furent obligés d'avoir recours aux prières pour lui faire desserrer les dents. Ce fut ainsi que Zénon se délivra des tortures et tira vengeance de son ennemi.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 34, 35. — Ceux qui forment les projets les mieux arrêtés ne peuvent souvent venir à bout de les exécuter, comme si un sort fatal prenait à tâche de faire sentir aux

hommes leur faiblesse. — Mégabyze, le même que Zopyre, fils du roi Darius, se déchira à coups de fouet et se mutila le corps pour se faire transfuge et livrer aux Perses Babylone. On rapporte que Darius, affligé de cet acte de dévouement, s'était écrié qu'il aimerait mieux que Mégabyze, s'il était possible, ne fût pas mutilé que de soumettre dix Babylones, bien que cette ville fût déjà en son pouvoir. — Les Babyloniens choisirent Mégabyze pour leur chef; car ils ignoraient que ses offres de service n'étaient qu'un stratagème pour les perdre. — L'accomplissement des choses est un témoignage suffisant de la vérité des prédictions. — Darius, déjà maître de presque toute l'Asie, désirait soumettre l'Europe. Son ambition insatiable reposait sur la confiance qu'il avait dans les forces des Perses; il embrassait dans ses projets toute la terre, estimant honteux que les rois, ses prédécesseurs, eussent vaincu les plus grandes nations, et que lui, disposant de puissantes armées comme personne avant lui n'en avait commandé, n'eût encore rien accompli.

Les Tyrrhéniens ayant, par crainte des Perses, évacué l'île de Lemnos, disaient qu'ils agissaient ainsi pour obéir aux ordres d'un oracle, et ils livrèrent cette île à Miltiade. Comme le chef des Tyrrhéniens qui fit cette donation s'appelait Hermon, il arriva que depuis lors les présents de ce genre sont appelés *hermoniens*.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 558. — Sextus, fils de Lucius Tarquin, roi des Romains, fit un voyage dans la ville de Collatie, et vint loger chez Lucius Tarquin, neveu du roi, qui avait épousé Lucrece, femme aussi belle que sage. Son mari étant à l'armée, Sextus, l'hôte de la maison, se leva une nuit et alla surprendre Lucrece couchée seule dans sa chambre. Barrant soudain l'entrée et tirant son épée, il lui dit qu'il allait tuer un esclave qu'il avait à sa disposition, et qu'il la tuerait ensuite elle-même, comme l'ayant trouvée en adultère avec cet homme, et qu'elle passerait ainsi pour avoir été justement punie par le plus proche parent de son mari. Il l'engagea donc à prendre le parti de satisfaire à ses désirs en silence; il lui promit que, pour prix de ses faveurs, il lui ferait de grands présents, et que, si elle voulait vivre avec lui, il l'élèverait au rang de reine, la faisant ainsi passer de la maison d'un simple citoyen dans le palais des rois. Lucrece, épouvantée d'un événement si inattendu, et craignant que sa mort ne parût la preuve d'un adultère, garda le silence. Sextus étant parti à la pointe du jour, Lucrece appela toutes les personnes de sa maison et les conjura de ne pas laisser

impuni cet attentat impie commis contre la parenté et l'hospitalité. Puis, déclarant qu'il ne lui était plus permis de voir la lumière du soleil, après avoir essuyé un pareil outrage, elle s'enfonça un poignard dans le cœur et expira.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 35-39. — Lucrèce, déshonorée par Sextus, se punit, en se tuant, d'une faute involontaire. Nous jugeons convenable de ne pas passer sous silence une si noble action. Nous estimons digne d'une gloire immortelle celle qui, en se donnant volontairement la mort, laisse un si bel exemple à la postérité : les femmes qui veulent se conserver pures, doivent prendre Lucrèce pour modèle. Tandis que d'autres femmes cachent avec soin ce qui leur est arrivé, même lorsque le bruit en est public, afin de se soustraire à la punition de leur crime, Lucrèce, publiant elle-même ce qui s'était passé en secret, trancha ses jours et laissa dans la fin de sa vie sa plus belle défense. Pendant que les autres femmes cherchent leur excuse dans la violence, à laquelle elles auraient cédé, celle-ci a payé de sa mort l'outrage de la violence, afin d'ôter à la médisance le prétexte d'avoir cédé volontairement ; car les hommes étant naturellement disposés à médire, elle enleva à ses détracteurs tout sujet d'accusation, regardant comme une honte que les autres pussent dire que, femme légitime, elle avait été dans les bras d'un homme autre que son mari. Enfin, coupable de la peine de mort à laquelle les lois condamnent l'adultère, elle s'infligea elle-même cette peine plutôt que de préférer vivre plus longtemps, et s'acquitta ainsi par la mort, à laquelle nous devons tous payer notre dette, au lieu de blâme, les plus grands éloges. Ainsi donc, par le moyen de sa vertu, elle troqua une vie mortelle contre une gloire éternelle ; elle exhorta ses parents et tous ses concitoyens à exercer une vengeance implacable contre les auteurs de l'outrage qu'elle avait subi. — Le roi Lucius Tarquin, régnant tyranniquement et par la violence, faisait, sous de fausses accusations, mourir les plus riches citoyens de Rome, afin de s'approprier leurs biens. Lucius Junius, orphelin, et le plus opulent de tous les Romains, excitait par ce double motif la cupidité de Tarquin, son oncle. Il était le convive habituel du roi, et feignait d'être fou tout à la fois pour donner le change à l'envie soupçonneuse du roi et pour attendre le moment favorable d'exécuter son plan et de renverser la royauté.

Les Sybarites marchèrent avec trois cent mille hommes contre les Croténiates ; mais ils succombèrent dans cette guerre injuste. Ils n'avaient pas su supporter convenablement leur

prospérité, et prouvèrent par leur destruction qu'il faut se tenir bien plus sur ses gardes dans la prospérité que dans l'infortune.

Diodore s'exprime ainsi sur Hérodote : Nous avons fait en passant cette remarque, non pour faire un reproche à Hérodote, mais pour faire voir que les plus beaux discours violentent d'ordinaire la vérité.

Il faut honorer la vertu, même chez les femmes. — Les Athéniens, vainqueurs des Béotiens et des Chalcidiens, s'emparèrent aussitôt après le combat de la ville de Chalcis. Avec le dixième du butin fait sur les Béotiens, ils fabriquèrent un char d'airain et le déposèrent dans la citadelle. On y voyait tracée l'inscription suivante : « Les enfants d'Athènes, vainqueurs des Béotiens et des Chalcidiens, ont dompté, par la guerre et dans les chaînes d'une prison obscure, l'orgueil de leurs ennemis, et ont consacré à Minerve ces juments d'airain comme le dixième de leurs dépouilles. »

Les Perses ont appris des Grecs à brûler leurs temples, et ils n'ont fait qu'user de représailles.

Les Cariens, battus par les Perses, interrogèrent l'oracle pour savoir s'ils devaient admettre les Milésiens dans leur alliance. Le dieu répondit : « Jadis les Milésiens étaient braves. » — La crainte d'un danger imminent leur fit oublier leur jalousie mutuelle et les força à armer promptement les trirèmes.

Hécatee de Milet, envoyé en députation par les Ioniens, demanda pourquoi Artapherne se défiait d'eux. « Parce que, répondit Artapherne, les Ioniens ont été si mal traités dans la guerre que je crains qu'ils n'en conservent le souvenir. — Eh bien, reprit Hécatee, si les mauvais traitements t'inspirent de la défiance, tu rendras par des bienfaits les villes ioniennes affectionnées aux Perses. » Artapherne accepta ce conseil, rendit aux villes leurs anciennes lois et ne leur fit payer que des impôts facultatifs.

L'envie, qui chez beaucoup de citoyens avait été depuis longtemps tenue cachée, éclata soudain dès que l'occasion se présenta. Ils s'empressèrent de donner la liberté aux esclaves, aimant mieux rendre libres des esclaves que de donner le droit de cité à des hommes libres.

Datis, général des Perses et Mède d'origine, tenait, par tradition, de ses ancêtres que Médus, fondateur de l'empire des Mèdes, était d'origine athénienne. Il envoya donc dire aux Athéniens qu'il était là avec une armée pour réclamer le royaume de

ses pères; il ajouta que Médus, un de ses ancêtres, avait été chassé de son royaume par les Athéniens, et qu'il était venu en Asie fonder l'empire de la Médie. Dans le cas où on lui rendrait le trône, il pardonnerait aux Athéniens leur premier tort et leur expédition contre Sardes; mais s'ils refusaient, ils seraient traités avec plus de rigueur que les Érétriens. Miltiade, sur l'avis des dix généraux, répondit que, d'après le discours des envoyés, Datis devrait être plutôt souverain de la Médie que de la ville des Athéniens, puisque c'était un Athénien qui avait fondé la monarchie des Mèdes, et qu'Athènes n'avait appartenu à aucun homme Mède de nation. Sur cette réponse Datis se prépara au combat.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 559. — Hippocrate, tyran de Géla, ayant vaincu les Syracusains, vint camper aux environs du temple de Jupiter. Il surprit le prêtre même et quelques Syracusains qui s'empressaient d'enlever des offrandes d'or et surtout le manteau de Jupiter, fabriqué avec une masse d'or. Il les traita comme des profanateurs, et leur ordonna de rentrer dans la ville. Il s'abstint lui-même de toucher aux offrandes, tant pour s'acquérir de la gloire, que parce qu'il était convaincu que dans une guerre si grave il ne devait rien entreprendre contre les dieux. De plus, il croyait qu'en agissant ainsi il inspirerait aux Syracusains de la méfiance contre ceux qui étaient à la tête de l'État en les montrant plutôt empressés de s'enrichir qu'occupés de gouverner démocratiquement et d'après les principes de l'égalité.

Théron d'Agrigente était, par sa naissance, par ses richesses, et sa bienveillance envers le peuple, non-seulement le premier de ses concitoyens, mais encore le premier de tous les Siciliens.

Miltiade, père de Cimon, mourut dans la prison de l'État, où il était détenu pour dettes. Son fils, pour faire ensevelir le corps de son père, se mit lui-même en prison et se chargea d'acquitter la dette.

De même Cimon, qui avait eu la noble ambition de s'illustrer dans la conduite des affaires publiques, devint dans la suite un excellent général, et dut à son propre mérite l'exécution de plusieurs combats glorieux.

Les Grecs périrent aux Thermopyles en combattant courageusement.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 39, 41. — Thémistocle, fils de Néoclès, reçut un jour la visite d'un homme riche qui le pria de lui

trouver un riche gendre. Il l'exhorta donc à chercher non pas les richesses qui manqueraient d'un homme, mais un homme qui manquât de richesses. Le conseil ayant été agréé, Thémistocle conseilla à cet homme de donner sa fille à Cimon. Devenu par là riche, Cimon sortit de sa prison et fit poursuivre les magistrats qui l'avaient incarcéré.

Au moment où Xerxès descendit en Europe, tous les Grecs envoyèrent solliciter l'alliance de Gélon. Celui-ci déclara qu'il accorderait son alliance et fournirait des munitions de guerre, si les Grecs voulaient lui donner le commandement sur terre ou sur mer. Une telle prétention fit rejeter cette alliance, bien qu'un si grand secours et la crainte de l'ennemi eussent pu porter les Grecs à céder à Gélon l'honneur du commandement.

La fierté des Perses, indépendamment qu'elle commande aux désirs du cœur, [fait mépriser] les présents. Le cupidité des tyrans ne néglige pas les petits cadeaux.

La défiance est la plus fidèle gardienne de la sûreté.

Les enfants maltraités viennent se plaindre auprès de leur père; les villes ont recours à leur métropole.

L'avarice des tyrans ne se contente pas du bien légitime, mais appète le bien d'autrui....

..... Il ne laissa pas aux ennemis de la dynastie le temps de se consolider.

Vous êtes les descendants de ces hommes qui, en mourant, vous ont légué la gloire de vertus immortelles.... Le prix de cette alliance n'exige pas de l'argent, que nous voyons si souvent méprisé même par l'homme enrichi le plus vil; mais il veut les louanges et la gloire pour laquelle les hommes de bien n'hésitent pas à mourir. En effet, la gloire est d'un prix supérieur à l'argent.... Les Spartiates ont reçu de leurs pères non pas, comme les autres hommes, des richesses, mais le courage de mourir avec joie pour la liberté, et la coutume de placer les biens de la vie au-dessus de la gloire.

Pendant que nous désirons tirer des forces du dehors, ne rejetons pas celles de l'intérieur, et tout en cherchant l'inconnu, ne perdons pas ce qui nous est connu. Ne nous laissons pas intimider par la puissance de l'armée des Perses, car c'est le courage et non le nombre qui décide la victoire. Nos pères nous ont transmis la vie à condition de mourir pour la patrie en cas de besoin. Craindrions-nous des hommes qui marchent au combat, couverts d'ornements d'or, comme des femmes qui vont

à la noce ? Non-seulement la gloire, mais la richesse ne sont-elles pas le prix de la victoire ? Le courage ne craint pas l'or que le fer amène d'ordinaire captif, mais l'habileté des chefs. Toute armée qui dépasse les proportions ordinaires se nuit le plus souvent à elle-même. Avant que toute la phalange ait entendu le commandement, nous aurons déjà fait ce que nous voulons.



LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Expédition de Xerxès en Europe. — Combat aux Thermopyles. — Combat naval entre Xerxès et les Grecs. — Stratagème de Thémistocle et défaite des Barbares à Salamine. — Retour de Xerxès en Asie, après avoir laissé Mardonius en Europe, avec une partie de son armée. — Expédition des Carthaginois contre la Sicile. — Stratagème de Gélon qui détruit une partie des Barbares et fait les autres prisonniers. — Gélon accorde la paix aux Carthaginois, après en avoir exigé des contributions. — Jugement sur les Grecs qui se sont distingués dans cette guerre. — Combat des Grecs contre Mardonius et les Perses à Salamine; victoire des Grecs. — Guerre des Romains contre les Éques et les habitants de Tusculum. — Reconstruction du Pirée par Thémistocle. — Secours envoyés aux Cyméens par le roi Hiéron. — Guerre des Tarentins contre les Japyges. — Thrasydée, fils de Théron, et tyran des Agrigentins, est vaincu par les Syracusains et perd sa souveraineté. — Thémistocle se réfugie auprès de Xerxès et échappe à la peine de mort. — Délivrance des villes grecques de l'Asie par les Athéniens. — Tremblement de terre en Laconie. — Les Messéniens se détachent de l'alliance des Lacédémoniens; révolte des Hilotes. — Les Argiens détruisent Mycènes et rendent la ville déserte. — Les Syracusains abolissent la royauté fondée par Gélon. — Xerxès est assassiné, et Artaxerxès règne à sa place. — Les Égyptiens se détachent de l'alliance des Perses. — Troubles arrivés à Syracuse. — Les Athéniens font la guerre aux Éginètes et aux Corinthiens. — Les Phocidiens et les Doriens sont en guerre entre eux. — Myronide, d'Athènes, remporte une victoire sur les Béotiens de beaucoup supérieurs en nombre. — Expédition de Tolmidas contre Céphalonie. — Guerre entre les Égestéens et les Lilybéens en Sicile. — Loi du *pétalisme* à Syracuse. — Expédition de Périclès contre le Péloponnèse. — Expédition des Syracusains contre la Tyrrhénie. — Des dieux paliques en Sicile. — Défaite de Ducétius; et comment il s'est sauvé miraculeusement.

I. Le livre précédent, le dixième de tout l'ouvrage, finit aux événements arrivés l'année avant la descente de Xerxès en Europe, et aux discours prononcés dans l'assemblée générale des Grecs à Corinthe, au sujet de l'alliance de Gélon.

Dans le présent livre, nous continuerons le récit de notre histoire en commençant par l'expédition de Xerxès contre les Grecs, et nous le terminerons à l'année qui précède l'expédition des Athéniens contre Chypre, sous la conduite de Cimon.

Calliade étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Spurius Cassius et Proclus Virginus Tricostus¹. Les Éliens célébrèrent alors la première année de la LXXV^e olympiade où Asylus, de Syracuse, remporta aux jeux d'Élide le prix de la course du stade². A cette époque, le roi Xerxès arma contre la Grèce par les motifs que nous allons rapporter. Mardonius le Perse, cousin et gendre de Xerxès, était l'homme le plus estimé chez ses compatriotes par son intelligence et par sa bravoure. Plein d'ambition et dans la vigueur de l'âge, il désirait commander de grandes armées. Pour cela, il engageait Xerxès à subjuguier les Grecs, toujours hostiles aux Perses. Xerxès se laissa persuader; et, voulant exterminer tous les Grecs, il envoya des députés aux Carthaginois pour solliciter leur concours; il fut convenu que, pendant qu'il porterait les armes contre les Grecs qui habitent la Grèce, les Carthaginois mettraient en campagne des forces considérables pour faire la guerre aux Grecs qui habitent la Sicile et l'Italie. Conformément à ce traité, les Carthaginois employaient les sommes d'argent qu'ils avaient amassées à tirer des soldats mercenaires de l'Italie, de la Ligurie, de la Gaule et de l'Ibérie; ils levaient, en outre, des troupes nationales dans toute la Libye et à Carthage. Enfin, au bout de trois ans de préparatifs, ils mirent sur pied plus de trois cent mille hommes et une flotte de deux cents navires³.

1. A partir du livre XI, l'ouvrage de Diodore est soumis à un ordre chronologique rigoureux : chacune des quatre années d'une olympiade est précédée des noms des archontes d'Athènes et des noms des consuls ou des tribuns militaires de Rome. Quelque défectueux que soient souvent ces noms, nous avons cru devoir les conserver dans le texte.

2. D'après la chronologie généralement admise, la première année de la LXXV^e olympiade correspond à l'année 480 avant l'ère chrétienne.

3. Hérodote ne parle pas du concours des Carthaginois dans cette

II. Cependant Xerxès, rivalisant de zèle avec les Carthaginois, l'emporta sur eux, autant par l'immensité des préparatifs que par le nombre de ses sujets. Il fit d'abord établir des chantiers sur tout le littoral soumis à son empire, savoir, l'Égypte, la Phénicie, Chypre, la Cilicie, la Pamphylie, la Pisidie, la Lycie, la Carie, la Mysie, la Troade, la Bithynie, le Pont et toutes les villes de l'Hellespont. Comme les Carthaginois, il mit trois ans à ces préparatifs et équipa plus de douze cents vaisseaux longs, profitant des armements considérables que Darius¹ son père avait faits avant de mourir; car Darius avait conçu un vif ressentiment de la victoire remportée par les Athéniens à Marathon sur Datis, son lieutenant. Mais la mort l'avait surpris au moment où il allait réaliser une expédition contre les Grecs. Ainsi Xerxès résolut de faire la guerre aux Grecs autant pour exécuter le dessein de son père que par le conseil de Mardonius. Tout étant prêt pour se mettre en marche, il ordonna aux *navarques*² de réunir les vaisseaux dans les eaux de Cyme et de Phocée³; il se mit lui-même à la tête de ses armées tant d'infanterie que de cavalerie, tirées de toutes les satrapies de son empire, et partit de Suse. Arrivé à Sardes, il envoya des hérauts en Grèce, avec l'ordre d'entrer dans toutes les villes, et d'exiger des Grecs l'hommage de la terre et de l'eau⁴. Divisant son armée, il fit partir des détachements suffisants pour jeter un pont sur l'Hellespont et pour percer le mont Athos sur la saillie de la Chersonèse, dans le but d'ouvrir à ses troupes un passage sûr, et en même temps dans l'espoir d'épouvanter les Grecs par la grandeur de ses travaux. Ceux qui étaient en-

guerre, bien que l'alliance des Perses avec les Carthaginois paraisse très-probable. Ces derniers avaient peut-être même plus d'intérêt que les Perses à combattre la Grèce, dont plusieurs colonies touchaient à celles des Carthaginois.

1. Fils d'Hystaspe; il avait succédé au Pseudosmerdis, et à l'usurpation des Mages.

2. *Navάρχαι*, amiraux, chefs d'escadre.

3. Ville de l'Éolie, au sud-est de l'île de Lesbos, dans l'Asie Mineure. Cyme était située au nord-est de Phocée.

4. Marques de soumission.

voyés pour exécuter ces ouvrages les achevèrent promptement, grâce au grand nombre de bras qui y étaient employés.

Les Grecs, instruits des forces supérieures des Perses, envoyèrent en Thessalie dix mille *hoplites*¹ pour occuper les passages de la vallée de Tempé. Synetus² commandait les Lacédémoniens, et Thémistocle les Athéniens. Ces chefs engageaient les villes à lever des troupes pour la défense commune, et à tenir tête à l'invasion des Perses. Mais, apprenant que les Thessaliens et les autres Grecs qui avoisinent ces passages avaient pour la plupart accordé aux envoyés de Xerxès l'hommage de la terre et de l'eau, ils renoncèrent à défendre la vallée de Tempé et se retirèrent chez eux.

III. Il est bon de désigner ici ceux des peuples grecs qui embrassèrent le parti des Barbares, afin qu'ils soient flétris, et que cette note d'infamie arrête ceux qui voudraient trahir la liberté publique. Les Énianes, les Dolopes, les Méliens, les Perrhèbes et les Magnètes³ se sont rangés sous le drapeau des Perses, pendant que la vallée de Tempé était encore gardée; et après le départ de cette garde, les Achéens, les Phthiotes⁴, les Locriens, les Thessaliens, et la plupart des Béotiens se déclarèrent pour les Barbares. L'assemblée des Grecs dans l'isthme de Corinthe décréta que tous ceux qui prendraient volontairement le parti des Barbares seraient condamnés à payer aux dieux le dixième de leurs biens⁵, dès que la guerre serait heureusement terminée; et l'on résolut d'envoyer des députés à ceux qui avaient gardé la neutralité, afin de les exhorter à combattre pour la liberté commune. Les uns entrèrent sincèrement dans l'alliance des Grecs; les autres, ne songeant qu'à leur

1. Ὀπλίται, infanterie pesamment armée.

2. Ce chef est appelé Événetus (Εὐαίνετος), par Hérodote, VII, 173.

3. Peuplades de la Thessalie et de l'Épire.

4. Tous les Phthiotes s'appelaient Achéens, ainsi que nous l'apprend Strabon (IX, p. 664, édit. Casaub.)

5. Hérodote (liv. VII, 132) ne nomme ici que le dieu de Delphes, Apollon.

propre sûreté en attendant l'issue de la guerre, demandèrent du temps pour réfléchir. Les Argiens envoyèrent des députés à l'assemblée des Grecs en promettant leur concours, à condition qu'on leur accordât quelque part au commandement. L'assemblée leur répondit qu'ils pouvaient rester tranquilles chez eux, s'ils aimaient mieux obéir à un maître barbare qu'à un général grec ; et que pour, prétendre au commandement des Grecs, il fallait avoir fait des actions dignes de cet honneur. Cependant, toutes les villes témoignèrent de leur amour pour la liberté commune, pendant que les envoyés de Xerxès parcouraient la Grèce, exigeant l'hommage de la terre et de l'eau.

Xerxès, informé que le pont sur l'Hellespont était achevé et le mont Athos percé, quitta Sardes et s'avança vers l'Hellespont. Arrivé à Abydos, il fit passer son armée en Europe, sur le pont qu'il avait fait construire. En traversant la Thrace, il réunit à son armée de nombreuses troupes de Thraces et de Grecs limitrophes ; et, arrivé dans la plaine de Dorisque, il fit approcher sa flotte pour réunir les deux armées en un seul point. C'est là qu'il passa toutes ses forces en revue : l'armée de terre comptait plus de huit cent mille hommes ; sa flotte se composait de plus de douze cents vaisseaux longs, parmi lesquels il y en avait trois cent vingt de grecs, c'est-à-dire montés par des Grecs ; car les bâtimens avaient été fournis par le roi. Les autres navires appartenaient aux Barbares. Les Égyptiens en avaient équipé deux cents ; les Phéniciens, trois cents ; les Ciliciens, quatre-vingts ; les Pamphyliens, quarante ; les Lyciens, un nombre égal ; les Cariens, quatre-vingts ; les Cypriens, cent cinquante ; les Doriens habitant dans le voisinage de la Carie, conjointement avec les Rhodiens et Coïens, en avaient envoyé quarante ; les Ioniens réunis aux habitants de Chio et de Samos, cent ; les Éoliens avec les Lesbiens et les Ténédiens, quarante ; les Hellespontiens et les habitants du Pont, quatre-vingts ; et les insulaires habitant les îles soumises au roi et situées entre les Cyanées, les caps de Triopium et de Sunium, cinquante. Tel était le nombre des trirèmes ; il y avait, en outre, huit cent cin-

quante navires destinés au transport des chevaux, et trois mille barques à trente rames. Xerxès s'arrêta à Dorisque le temps nécessaire pour faire la revue générale de toutes ses forces¹.

IV. Cependant l'assemblée des Grecs, prévenue que l'armée des Perses s'approchait, résolut de diriger immédiatement la flotte sur Artémisium en Eubée²; car ce lieu leur parut favorable pour rencontrer les ennemis; en même temps, ils firent partir une troupe suffisante d'hoplites pour occuper les défilés des Thermopyles, et empêcher les Barbares de pénétrer dans la Grèce; car l'intention des Grecs était de garantir la sûreté des habitants de l'intérieur en même temps que celle de leurs alliés. Eurybiade le Lacédémonien commandait toute la flotte, et Léonidas, roi des Spartiates, homme supérieur par sa bravoure et par son expérience dans la guerre, était à la tête de la troupe envoyée aux Thermopyles. En prenant ce commandement, il déclara qu'il ne prendrait avec lui que mille soldats : les éphores lui ayant représenté que ce nombre était trop petit pour résister à une si grande armée, et lui enjoignant même de se faire accompagner de plus de soldats, il leur répondit, en termes d'oracle, qu'en effet ils étaient peu nombreux pour s'opposer au passage des Barbares; mais que ce nombre était suffisant pour ce qu'il voulait faire actuellement. Sur cette réponse énigmatique et ambiguë,

1. L'amour-propre et la vanité nationale des Grecs a sans doute beaucoup exagéré les forces de Xerxès. C'était aussi l'opinion du grand capitaine qui, dans notre époque, a commandé les armées les plus imposantes. Napoléon doutait même de toute cette partie brillante de l'histoire de la Grèce; il ne voyait, dans le résultat de cette fameuse guerre persique, que de ces actions indécises où chacun s'attribue la victoire. Xerxès s'en retourna triomphant d'avoir pris, brûlé, détruit Athènes; et les Grecs exaltèrent leur victoire de n'avoir pas succombé à Salamine. « Quant aux détails pompeux des victoires des Grecs et des défaites de leurs innombrables ennemis, qu'on n'oublie pas, ajoute Napoléon, que ce sont les Grecs qui le disent, qu'ils étaient vains, hyperboliques, et qu'aucune chronique perse n'a jamais été produite pour assurer notre jugement par un débat contradictoire. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

2. Point le plus septentrional de l'Eubée.

ils lui demandaient s'il songeait à faire quelque exploit peu important. A cette question, Léonidas répliqua qu'en apparence il partait pour garder les Thermopyles, mais en réalité pour mourir en combattant pour la liberté commune. La mort de mille soldats, ajoutait-il, rendra Sparte encore plus célèbre ; mais si je conduisais avec moi toute l'armée des Lacédémoniens, Sparte serait complètement ruinée ; car aucun Lacédémonien n'oserait chercher son salut dans la fuite. Ainsi, la troupe envoyée pour garder les Thermopyles se composait de mille Lacédémoniens, y compris trois cents Spartiates, et de trois mille autres Grecs. C'est avec ces quatre mille hommes que Léonidas s'avance vers les Thermopyles. Les Locriens, voisins des défilés, avaient fait aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, et leur avaient promis de garder ces passages ; mais quand ils apprirent que Léonidas s'avance vers les Thermopyles, ils changèrent de dessein et passèrent dans les rangs des Grecs ; ils étaient au nombre de mille, auxquels se joignirent mille Méliens¹ et presque autant des Phocidiens. Enfin, à ces troupes vinrent se réunir quatre cents Thébains du parti favorable aux Grecs, car les habitants de Thèbes n'étaient pas d'accord entre eux au sujet de l'alliance des Perses. Tel était le nombre des Grecs qui, sous les ordres de Léonidas, attendaient aux Thermopyles l'arrivée des Perses.

V. Après la revue générale de ses forces, Xerxès se porta avec toute son armée jusqu'à la ville d'Acanthe, les troupes de terre marchant de conserve avec la flotte qui longeait la côte : de là par le canal qu'on avait creusé, il fit passer les vaisseaux d'une mer dans l'autre² promptement et sûrement. Lorsqu'il eut atteint le golfe Méliaque, il apprit que le passage des Thermopyles était déjà occupé par les ennemis. Il fit alors faire halte à son armée et appela auprès de lui ses auxiliaires d'Europe, au nombre de près de deux cent mille hommes ; de sorte que le total de son

1. Habitants des environs du golfe Maliaque ou Méliaque. Le texte porte incorrectement *Milésiens*.

2. Du golfe Strymonique dans le golfe Singitique.

armée s'élevait à un million de soldats, sans compter la flotte qui portait, avec les hommes chargés des provisions et des bagages, un nombre presque égal de combattants. On ne doit donc pas être surpris de ce qui se dit de ces immenses troupes de Xerxès; car on raconte que leur passage avait fait tarir les fleuves qui ne se dessèchent en aucune saison, et que les mers étaient cachées sous les voiles des navires; l'armée de Xerxès est la plus grande de celles dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Pendant que les Perses étaient campés aux bords du fleuve Sperchius, Xerxès envoya des messagers aux Thermopyles, pour connaître le sentiment des Grecs au sujet de cette guerre; ces messagers avaient en même temps l'ordre de leur commander, de la part de Xerxès, de mettre bas les armes, de rentrer tranquillement dans leurs foyers, et d'être les alliés des Perses. A ces conditions, il promettait de donner aux Grecs un pays plus étendu et plus fertile que celui qu'ils occupaient. Léonidas répondit aux messagers que si les Grecs devaient être les alliés du roi des Perses, ils lui seraient plus utiles avec leurs armes, et que s'ils étaient forcés de lui faire la guerre, ils combattraient plus noblement pour la liberté; que, quant aux terres qu'il leur offrait, les Grecs avaient conservé la maxime de leurs pères, qu'il faut en acquérir par la bravoure et non par la lâcheté.

VI. Après avoir entendu cette réponse, rapportée par les messagers, le roi fit venir Démaratus le Spartiate, qui, exilé de sa patrie, s'était réfugié auprès de Xerxès : il lui demanda, en souriant, son opinion. « Les Grecs, ajouta le roi, comptent-ils fuir plus vite que mes chevaux ou oseraient-ils tenir tête à des forces aussi nombreuses? » Voici quelle fut, dit-on, la réponse de Démaratus : « Vous-même, ô roi, vous n'ignorez pas la valeur des Grecs, puisque vous vous êtes servi de troupes grecques pour soumettre les Barbares révoltés. Or, les croyez-vous plus braves que les Perses, quand ils combattent pour votre empire, et moins braves quand ils combattent pour leur propre liberté? »

Le roi, en souriant, lui ordonna de l'accompagner pour être témoin de la fuite des Lacédémoniens. Il mit donc son armée en mouvement pour attaquer les Grecs aux Thermopyles. Il avait placé les Mèdes à l'avant-garde, soit qu'il appréciât leur bravoure, soit qu'il voulût s'en défaire, car les Mèdes conservaient encore la fierté de la suprématie qui leur avait été récemment enlevée¹. De plus, il y avait parmi les Mèdes les descendants de ceux qui avaient été tués à la bataille de Marathon : le roi leur montrait les fils et les frères de ces victimes, pour les exciter à la vengeance contre les Grecs. Ainsi, la colonne des Mèdes attaqua la première la garde des Thermopyles. Léonidas, préparé à cette attaque, avait concentré ses soldats dans le point le plus étroit du passage.

VII. Le combat fut rude : les Barbares se battaient sous les yeux du roi ; les Grecs, songeant à leur indépendance et exhortés au combat par Léonidas, faisaient des prodiges de valeur. On se battait corps à corps, les coups se portaient à la longueur du bras dans une mêlée épaisse, et la fortune fut longtemps égale : les Grecs protégés par leur courage et leurs énormes boucliers, parvinrent avec peine à faire reculer les Mèdes, qui eurent un grand nombre de morts ou de blessés. Les Cissiens et les Saces, guerriers d'élite, prirent leur place ; ces troupes fraîches, opposées à des adversaires déjà fatigués, ne soutinrent néanmoins pas longtemps le combat ; entamées et pressées par Léonidas, elles lâchèrent pied. Les Barbares, armés de petits boucliers, avaient, par la facilité de leurs mouvements, l'avantage dans les plaines ; mais dans les défilés, il leur était difficile de blesser les Grecs dont tout le corps était protégé par de grands boucliers ; exposés, par leur armure légère, à tous les coups de l'ennemi, les Barbares tombaient couverts de blessures. Enfin, Xerxès voyant tous les environs du passage jonchés de morts, et les Barbares

1. Cyrus avait mis fin à l'empire des Mèdes, vers la LVIII^e olympiade, et nous sommes ici dans la LXXV^e ; ce qui fait un intervalle d'environ soixante-dix ans.

fléchir devant le courage des Grecs, détacha l'élite des Perses, appelés les *immortels*, et qui passent pour les plus braves de l'armée ; ils furent pourtant repoussés après une courte résistance. A l'approche de la nuit, le combat cessa. Les Barbares avaient perdu beaucoup de monde ; la perte était peu considérable du côté des Grecs.

VIII. Le lendemain, Xerxès, pour réparer un échec si inattendu, choisit parmi tous ses soldats ceux qui passaient pour les plus braves ; à ses exhortations, il joignit la promesse de magnifiques récompenses pour ceux qui forceraient le passage ; en même temps il déclara qu'il punirait de mort tous les fuyards. Les Barbares tombèrent avec impétuosité sur les Grecs. Les soldats de Léonidas serrent leurs rangs et opposent aux assaillants, comme un mur de boucliers ; l'ardeur du combat les animait au point qu'ils refusaient de céder à ceux qui venaient, selon l'habitude, les relever. Surmontant la fatigue d'un long combat, ils parvinrent à tuer un grand nombre de Barbares d'élite ; ils semblaient se disputer à qui braverait le plus longtemps les périls du combat : les vieux soldats voulaient surpasser encore la vigueur des jeunes ; et les jeunes aspiraient à la gloire des vieux soldats. Enfin l'élite des Barbares tourna le dos ; mais elle rencontra l'arrière-garde qui avait ordre de s'opposer à sa fuite ; elle fut ainsi contrainte de revenir à la charge. Dans cette grave conjoncture et pendant que le roi se défiait de la bravoure de ses soldats, il arrive vers lui un certain Trachinien¹, homme de cette contrée, et qui connaissait les routes de la montagne ; il promet à Xerxès de conduire les Perses, par un chemin étroit et escarpé, sur les derrières de la troupe de Léonidas ; de sorte qu'enveloppée de toute part, cette troupe ne pourrait guère échapper à la destruction. Le roi accepta cette offre avec joie, combla le Trachinien de présents, et le fit partir la nuit avec vingt mille hommes. Mais il se trouvait dans l'armée des Perses un soldat

1. Suivant Hérodote (VII, 123), ce traître était Mélien d'origine et s'appelait Épialte.

nommé Tyrastiadas, originaire de Cyme, homme plein d'honneur et de générosité : il s'échappa du camp des Perses à l'entrée de la nuit et vint avertir Léonidas du projet de ce Trachinien.

IX. A cette nouvelle, les Grecs s'assemblèrent aussitôt vers minuit, pour délibérer sur les dangers qui les menaçaient. Quelques-uns opinèrent qu'il fallait abandonner sur-le-champ le défilé et aller rejoindre les alliés, parce qu'il était impossible de sauver l'armée par la résistance. Léonidas, roi des Lacédémoniens, ambitionnant pour lui et les Spartiates une immense gloire, renvoya les autres Grecs, et leur enjoignit de se conserver pour la défense de leur patrie dans d'autres combats. Mais il ordonna aux Lacédémoniens de rester, et leur défendit d'abandonner le défilé ; car, ajoutait-il, il sied aux chefs de la Grèce, combattant dans le premier rang, d'être prêts à mourir. Alors tous les autres Grecs se retirèrent, et Léonidas accomplit avec ses concitoyens un exploit héroïque et glorieux¹. Avec cette poignée de Lacédémoniens, qui, y compris les Thespiens et les alliés, s'élevait à peine au nombre de cinq cents, il se dévouait à la mort pour le salut de la Grèce. Cependant, les Perses conduits par le Trachinien tournèrent le défilé et prirent la troupe de Léonidas en dos. Les Grecs, préférant la gloire au salut dont ils désespéraient, prièrent d'une commune voix leur chef de les mener à l'ennemi avant qu'il eût achevé de les envelopper. Content du zèle de ses soldats, Léonidas leur ordonna de déjeuner comme des gens qui devaient dîner dans l'enfer (Hadès) ; il prit lui-même quelque nourriture, afin de pouvoir supporter longtemps les fatigues du combat. Dès que les soldats avaient repris des forces et qu'ils se trouvaient tous prêts à combattre, Léonidas leur commanda de pénétrer dans le camp des Perses en renversant les ennemis devant eux et de se porter rapidement jusqu'à la tente du roi.

X. Conformément à ces ordres, les Lacédémoniens profitent de la nuit pour tomber en colonne serrée, Léonidas à

1. Voyez Hérodote, VII, 222.

leur tête, sur le camp des ennemis. Les Barbares, attaqués à l'improviste, sortirent de leurs tentes tumultueusement, et, dans la conviction que le détachement du Trachinien avait péri, et qu'ils allaient avoir affaire à toute l'armée grecque, ils furent épouvantés.

Dans cette attaque, beaucoup de soldats de Léonidas trouvèrent la mort, plusieurs d'entre eux furent tués par leurs propres camarades, qui ne pouvaient se reconnaître dans les ténèbres de la nuit¹; le tumulte et le carnage remplissaient le camp : les Perses se massacraient les uns les autres dans ce terrible désordre, où il n'y avait ni commandement, ni signe de ralliement, ni présence d'esprit. Si le roi était resté dans sa tente, il aurait été lui-même tué par les Grecs, et toute la guerre aurait été terminée. Mais Xerxès en était sorti au premier tumulte, et les Grecs, se jetant dans sa tente, égorgèrent presque tous ceux qu'ils y trouvaient. Profitant de la nuit, ils parcouraient tout le camp à la recherche de Xerxès. Mais à la pointe du jour, tout fut éclairci : les Barbares, apercevant le petit nombre des Grecs, commencèrent à mépriser une si faible troupe, mais, redoutant leur courage, ils n'osaient pas les attaquer de front, bien qu'ils leur parussent méprisables par leur petit nombre. Ainsi, les prenant de flanc ou les attaquant par derrière, ils les tuèrent tous de loin à coups de flèches ou de javelots.

Tel fut le sort de Léonidas et de ceux qui étaient demeurés à la garde du passage des Thermopyles.

XI. Qui n'admirerait la mort de ces braves, qui tous donnèrent leur vie unanimement et avec joie pour le salut commun de la Grèce, et qui aimaient mieux mourir en héros que vivre en esclaves. Mais on comprendra difficilement la stupéfaction des Barbares, en voyant que cinq cents hommes avaient osé résister à un million? Quel homme, dans la postérité, ne serait pas jaloux d'imiter ces

1. Suivant Hérodote (VII, 223), cette attaque eut, au contraire, lieu vers le milieu du jour, ἐς ἀγορῆς μάλιστα πληθώραν. On voit que Diodore suivait, dans tout ce récit, l'autorité d'autres historiens.

braves qui, accablés par l'ennemi, furent vaincus de corps, mais non pas d'âme? De mémoire d'homme, c'est la seule défaite qui soit plus glorieuse que les plus belles victoires. Car il faut juger les hommes vertueux non d'après les résultats de leurs actions, mais d'après leur intention : l'issue d'une action ne dépend que de la fortune; l'intention seule fait apprécier l'homme. Qui voudrait se croire supérieur à ces hommes qui, se mesurant avec leurs ennemis, un contre mille, n'ont pas hésité à opposer au nombre leur courage? Ils n'espéraient pas vaincre tant de milliers d'ennemis, mais ils voulaient laisser après eux l'exemple d'un courage incomparable. En combattant les Barbares, il ne s'agissait pour ces Spartiates que de remporter la palme de la bravoure. De mémoire d'homme, ils sont les seuls qui aient mieux aimé sauver les lois de la patrie que leur propre vie, et qui, animés de ces sentiments, aient affronté les plus grands périls. Ils ont mieux mérité de la liberté commune des Grecs que ceux qui, plus tard, remportèrent la victoire sur Xerxès; l'action de ces Spartiates étonna les Barbares et excita l'émulation parmi les Grecs. Les historiens et les poètes ont raconté leur gloire immortelle. Simonide le poète lyrique¹, leur rend un digne hommage dans l'éloge qu'il leur a consacré.

« Qu'il est glorieux le sort de ceux qui sont morts aux Thermopyles! Quel beau destin! Leur tombe est un autel. Au lieu de larmes, ils ont reçu une mémoire immortelle. Leur mort est leur panégyrique. Ni la poussière ni le temps destructeur ne flétrira le drap mortuaire qui recouvre ces braves. L'enceinte sacrée où ils reposent renferme la gloire de la Grèce; c'est ce qu'atteste Léonidas, roi de Sparte, qui a laissé le plus beau monument de la vertu, une gloire éternelle. »

XII. Après avoir rendu hommage à la vertu, nous allons reprendre le fil de notre histoire.

Xerxès, en forçant le passage des Thermopyles, n'avait remporté, comme le dit le proverbe, qu'une victoire cad-

1. Simonide de Cos, né dans la LV^e olympiade.

méenne¹ : il avait lui-même perdu beaucoup plus de monde que l'ennemi. Maître des défilés, il résolut de combattre les Grecs sur mer. Il fit sur-le-champ venir Mégabate², commandant des forces navales, et lui ordonna d'attaquer avec tous ses navires la flotte des Grecs, et d'essayer de l'engager dans un combat naval. Mégabate, obéissant aux ordres du roi, partit de Pydna en Macédoine, et longeant la côte de Magnésie, il vint mouiller avec toute sa flotte sous le promontoire Sépias. Là, une tempête violente lui fit perdre ses vaisseaux longs, plus de trois cents trirèmes et un nombre considérable de vaisseaux de transport. La tempête ayant cessé, Mégabate leva l'ancre et se porta sur Aphètes, ville de la Magnésie; de là il détacha trois cents trirèmes, avec l'ordre de tourner l'Eubée sur la droite et d'envelopper les ennemis. La flotte grecque, composée en tout de deux cent quatre-vingts trirèmes, dont cent quarante appartenant aux Athéniens, était alors en rade devant Artémisium, en Eubée; Eurybiade le Spartiate commandait cette flotte; mais Thémistocle l'Athénien la dirigeait, car son génie et son expérience militaire lui donnaient une grande autorité, non seulement chez les marins grecs, mais encore auprès d'Eurybiade, et tous suivaient ses ordres avec empressement. Dans une assemblée, pour délibérer au sujet d'un engagement naval, les chefs réunis étaient tous d'avis de se tenir en repos et d'attendre l'arrivée des ennemis. Thémistocle seul fut d'un avis contraire; il montrait qu'il serait important de se porter à la rencontre des Perses, avec toute la flotte rangée en bataille, parce qu'il y aurait de l'avantage à tomber en ligne serrée sur des navires s'avancant en désordre et laissant des intervalles en tant que sortis des ports nombreux et éloignés les uns des autres. Les Grecs se rendirent à l'avis de Thémistocle, et partirent avec toute leur flotte à la rencontre des ennemis. Thémistocle engagea le premier la mêlée avec les navires

1. Locution proverbiale faisant allusion au combat des deux frères Étéocle et Polynice, qui périrent tous deux.

2. Dans Hérodote (VII, 97), le commandant de la flotte des Perses s'appelle *Mégabaze*, fils de Mégabate.

barbares dispersés et sortis de différents ports ; il en coula à fond un grand nombre et en poursuivit plusieurs jusqu'à la côte. Mais bientôt toute la flotte ayant pris part à l'engagement, le combat devint acharné ; la victoire resta indécise, et la nuit sépara les combattants.

XIII. Ce combat fut suivi d'une grande tempête qui fit périr beaucoup de navires stationnés hors du port. On eût dit que les dieux favorisaient le parti des Grecs en diminuant le nombre des navires barbares, pour que les Grecs pussent se mesurer avec des forces égales. Aussi le courage des Grecs se ranima-t-il de plus en plus, pendant que celui des Barbares fléchissait. Néanmoins ces derniers recueillirent les débris du naufrage et tentèrent avec tous leurs navires une seconde attaque. La flotte grecque, augmentée de cinquante trirèmes attiques, résista vigoureusement au choc des Barbares. Ce combat naval ressemblait au combat des Thermopyles ; car les Perses voulaient forcer avec leur flotte le passage de l'Euripe, défendu par les Grecs, avec le concours des habitants de l'Eubée. Le combat fut acharné : beaucoup de navires périrent de part et d'autre ; et la nuit força les combattants à gagner leurs ports respectifs. On rapporte que, dans ces engagements, les Athéniens se distinguèrent parmi les Grecs, comme les Sidoniens parmi les Barbares.

Cependant, à la nouvelle des événements arrivés aux Thermopyles, et avertis que les Perses marchaient sur Athènes, les Grecs furent découragés ; c'est pourquoi ils vinrent avec leur flotte stationner à Salamine. Voyant leur cité menacée de tout côté, les Athéniens embarquèrent leurs enfants, leurs femmes et tout ce qu'ils pouvaient emporter de leurs biens, et les transportèrent à Salamine. Le nauarque des Perses, informé du départ des ennemis, se porta avec toute sa flotte sur l'Eubée, s'empara par force de la ville d'Hestiée et ravagea le territoire.

XIV. Pendant que ces choses se passaient, Xerxès quitta les Thermopyles et traversa le pays des Phocidiens, en détruisant les villes, et dévastant les propriétés rurales. Les Phocidiens, qui avaient embrassé le parti des Grecs, se

voyant hors d'état de résister, abandonnèrent toutes leurs villes, et allèrent se réfugier dans les gorges du mont Parnasse. Le roi traversa ensuite le territoire des Doriens, qu'il épargna parce qu'ils étaient les alliés des Perses. Il détacha un corps de son armée, avec l'ordre de se rendre à Delphes, d'y brûler le temple d'Apollon et d'enlever les offrandes sacrées. Avec le reste de ses troupes, il entra dans la Béotie et y établit son camp. Cependant, le détachement envoyé pour piller le sanctuaire de Delphes s'avança jusqu'au temple de Minerve Pronéa; là, il fut assailli par des torrents de pluie inattendus : les foudres tombaient du ciel et les vents emportaient des quartiers de rochers qui vinrent tomber dans le camp des Barbares et en tuer un grand nombre. Tous les Perses, épouvantés de cette manifestation des dieux, s'enfuirent. C'est ainsi que le sanctuaire du temple de Delphes fut préservé du pillage par quelque intervention divine. Les Delphiens, pour laisser à la postérité un témoignage immortel de cette apparition des dieux, élevèrent un trophée à la porte du temple de Minerve Pronéa, avec l'inscription suivante en vers épiques :

« Monument d'une guerre défensive et témoignage de la victoire, les Delphiens m'ont élevé en honneur de Jupiter et de Phébus, qui ont repoussé la horde dévastatrice des Mèdes et sauvé le temple couronné d'airain. »

Xerxès, parcourant la Béotie, ravagea le territoire des Thespiens et incendia la ville de Platée qui était déserte; car les habitants de toutes ces villes s'étaient en masse réfugiés dans le Péloponnèse. Il pénétra ensuite dans l'Attique, dévasta la campagne, rasa Athènes et réduisit en cendres les temples des dieux. Pendant que le roi se livrait à ces dévastations, sa flotte se dirigea de l'Eubée sur l'Attique, et ravagea les côtes de ce pays.

XV. Pendant ces événements, les Corcyréens, qui avaient équipé soixante trirèmes, stationnaient dans les eaux du Péloponnèse, sous prétexte qu'ils ne pouvaient doubler le cap Malée¹. Mais, comme quelques historiens l'ont dit,

1. Voyez Hérodote, VII, 168.

ils attendaient en réalité l'issue de la guerre, afin d'accorder aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, si ces derniers avaient le dessus, et de se donner le mérite d'avoir porté des secours aux Grecs, dans le cas où ceux-ci seraient vainqueurs. Cependant les Athéniens réfugiés à Salamine, voyant l'Attique livrée aux flammes et le temple de Minerve détruit, étaient accablés ; les autres Grecs, qui se voyaient déjà cernés jusque dans le Péloponnèse, étaient saisis d'une terreur non moins grande. On convint alors que tous les chefs tiendraient un conseil de guerre, pour décider en quel lieu il conviendrait de livrer un combat naval.

Les avis étaient nombreux et divers ; les Péloponnésiens, ne songeant qu'à leur propre sûreté, opinaient qu'il fallait engager le combat à l'isthme de Corinthe ; ils alléguaient qu'en défendant l'isthme par une forte muraille, on trouverait, en cas de revers, une retraite sûre dans le Péloponnèse, au lieu qu'en se tenant renfermés dans la petite île de Salamine, on s'exposerait à des malheurs irréremédiables. Thémistocle, au contraire, conseillait de résister avec les navires à Salamine : il faisait ressortir qu'il y aurait de l'avantage à combattre une grande flotte avec un petit nombre de navires dans un lieu resserré ; que l'isthme de Corinthe n'était nullement favorable pour un combat naval où les Perses, manœuvrant sur une vaste surface, auraient sur des navires peu nombreux tous les avantages d'une flotte de beaucoup supérieure en nombre. Enfin, après bien des discussions, tout le monde se rangea du dernier avis.

XVI. L'avis de livrer bataille à Salamine ayant prévalu, les Grecs se préparaient à braver le péril et à combattre les Perses. Eurybiade se joignit à Thémistocle et essaya d'exhorter les troupes ; mais elles ne l'écoutèrent pas. Effrayé de la supériorité des forces ennemies, aucun soldat n'obéissait à son chef : ils voulaient tous quitter Salamine et faire voile vers le Péloponnèse. L'armée de terre des Grecs ne redoutait pas moins les forces des Perses. La mort des braves aux Thermopyles, l'aspect de

l'Attique dévastée sous leurs yeux, avaient beaucoup abattu le courage des Grecs. A la vue de cette terreur universelle, les membres du conseil résolurent de fortifier l'isthme par une muraille. Cet ouvrage fut bientôt achevé, grâce à l'ardeur et au nombre des travailleurs. Les Péloponnésiens se retranchèrent ainsi derrière une muraille qui s'étend dans une longueur de quarante stades, depuis Léchéum jusqu'à Cenchrée. Cependant, à Salamine, les soldats de toute la flotte furent si épouvantés qu'ils n'obéissaient plus à leurs chefs.

XVII. Thémistocle, voyant qu'Eurybiade, le nauarque, ne pouvait rassurer la multitude, et convaincu pourtant du grand avantage qu'il y aurait à combattre dans l'étroit canal de Salamine, s'avisa de l'expédient suivant. Il fit passer un Grec, comme déserteur, dans le camp de Xerxès, afin d'avertir le roi que les navires des Grecs se disposaient à quitter Salamine pour se rallier dans l'isthme. Sur la vraisemblance de cet avis, le roi se hâta d'empêcher la jonction des forces maritimes des Grecs aux troupes de terre. Ainsi, il détacha aussitôt l'escadre égyptienne, avec l'ordre d'intercepter le passage entre Salamine et Mégare; en même temps le reste de la flotte devait se porter droit sur Salamine même, pour y attaquer les ennemis et décider l'affaire par un combat naval. Les trirèmes étaient disposées par ordre de nation, afin que les équipages, parlant la même langue, pussent se comprendre entre eux et se soutenir courageusement. Dans cet ordre de bataille, les Phéniciens occupaient la droite et les Grecs auxiliaires des Perses la gauche. Les chefs des Ioniens envoyèrent secrètement un certain Samien pour dévoiler aux Grecs tout le plan du roi et de la disposition de sa flotte, et pour les prévenir en même temps que, pendant le combat, ils déserteraient la ligne des Barbares. Le Samien, s'étant secrètement échappé à la nage, donna tous ces renseignements. Thémistocle se réjouit du succès de son stratagème et exhorta les troupes au combat. Les Grecs, encouragés par la promesse de défection des Ioniens, et forcés, contre leur opinion, d'en venir à un engagement, se décidèrent hardiment à combattre à Salamine.

XVIII. Enfin, Eurybiade et Thémistocle rangèrent leurs forces en ligne. Leur gauche, occupée par les Athéniens et les Lacédémoniens, faisait face aux Phéniciens; car la flotte des Phéniciens était le plus à redouter, tant par le nombre que par leur antique expérience de la mer. Leur droite était formée des Éginètes et des Mégariens, qui, après les Athéniens, passaient pour les plus habiles marins¹, et qui devaient montrer d'autant plus d'ardeur qu'en cas de revers ils étaient les seuls Grecs qui se fussent trouvés sans refuge. Enfin, le centre était composé par les autres navires des Grecs. Dans cet ordre, ils se mirent en mouvement, pour venir occuper le canal situé entre le détroit de Salamine et le temple d'Hercule. Le roi ordonna au nauarque de se porter à la rencontre des ennemis; et lui-même se rendit en face de Salamine, dans un lieu favorable pour être spectateur du combat. Les navires perses gardèrent leur rang tant qu'ils voguaient au large, mais en s'engageant dans le canal, ils furent obligés de faire sortir de la ligne quelques-uns de leurs navires, ce qui entraîna une grande confusion. Le nauarque, placé en avant de la ligne, et qui avait engagé l'attaque, fut tué après une brillante défense; et son vaisseau ayant été coulé à fond, le désordre se mit dans la flotte des Barbares. Il y avait beaucoup de chefs, et chacun donnait un ordre différent. Au lieu d'avancer, ils reculaient pour gagner le large. Les Athéniens, voyant ce désordre, se portaient sur les Barbares; leurs vaisseaux heurtaient ceux des ennemis, et, rasant les flancs, faisaient tomber les rames. Beaucoup de trirèmes des Perses, ne pouvant plus se servir de leurs rames, furent gravement endommagées par les coups d'éperon portés obliquement. Ainsi, cessant de se porter en avant, elles tournèrent leur poupe, et se retirèrent en fuyant.

XIX. Les navires des Phéniciens et des Cypriens ayant été mis hors de combat par les Athéniens, ceux des Cili-

1. Voyez Hérodote, VII, 93. — Les habitants de l'île d'Égine ont conservé jusqu'à nos jours leur réputation d'habiles marins.

ciens, des Pamphyliens et des Lyciens, qui venaient après, se défendirent d'abord vaillamment; mais lorsqu'ils virent les plus forts bâtimens en déroute, ils abandonnèrent aussi le champ de bataille. A l'autre aile de la flotte, l'issue du combat demeura quelque temps indécise; mais lorsque les Athéniens furent revenus de la poursuite des Phéniciens et des Cypriens qu'ils avaient repoussés jusqu'à la côte, ils décidèrent la victoire; les Barbares furent culbutés et perdirent un grand nombre de navires.

Tel fut le combat naval dans lequel les Grecs remportèrent la victoire la plus éclatante. Dans ce combat, les Grecs eurent quarante navires mis hors de combat. Mais les Perses en perdirent plus de deux cents, sans ceux qui furent pris avec tout l'équipage. Le roi, vaincu contre son attente, fit mourir ceux des Phéniciens qui les premiers avaient donné l'exemple de la fuite, et menaça les autres d'un châtiment proportionné. Les Phéniciens, craignant l'effet de ces menaces, se dirigèrent d'abord sur le rivage de l'Attique; et, à l'approche de la nuit, ils prirent le chemin de l'Asie.

Cependant Thémistocle, regardé comme l'auteur de cette victoire, imagina un second stratagème, non moins remarquable que le premier. Voyant que les Grecs n'osaient pas combattre tant de milliers de troupes de terre, il s'avisa du moyen suivant pour affaiblir les forces de l'ennemi: il envoya le précepteur de ses fils auprès de Xerxès, afin de l'avertir que les Grecs se disposaient à mettre à la voile pour aller abattre le pont que le roi avait fait construire. Ajoutant foi à cette nouvelle, qui paraissait très-vraisemblable, le roi craignit que les Grecs, devenus maîtres de la mer, ne lui interceptassent le passage qui lui restait pour sa retraite en Asie. Il résolut donc de passer au plus vite d'Europe en Asie, en laissant dans la Grèce Mardonius avec l'élite de sa cavalerie et de son infanterie, qui s'élevait au moins au nombre total de quatre cent mille hommes. C'est ainsi que Thémistocle, à l'aide de deux stratagèmes, procura aux Grecs deux grandes victoires. Tels sont les événements alors arrivés en Grèce.

XX. Après avoir donné l'histoire détaillée de l'Europe, nous allons aborder le récit d'autres événements. A cette même époque, les Carthaginois, qui, dans un traité conclu avec les Perses, s'étaient engagés à attaquer les Grecs de la Sicile, avaient fait de grands préparatifs pour cette guerre. Tout ayant été disposé, ils appelèrent au commandement militaire Amilcar¹, le plus célèbre de leurs capitaines. Celui-ci sortit du port de Carthage avec toutes les troupes réunies : il avait une armée de terre d'au moins trois cent mille hommes, et une flotte composée de plus de deux mille vaisseaux longs², sans compter plus de trois mille vaisseaux de transport, chargés de provisions. En traversant la mer de Libye, il fut assailli d'une tempête qui lui fit perdre les barques chargées du transport des chevaux et des chars. Arrivé dans le port de Panorme, en Sicile, il disait qu'il regardait maintenant la guerre comme terminée, et qu'il avait craint que la mer ne préservât les Siciliens des dangers qui devaient les atteindre. Après avoir donné trois jours de repos à ses soldats, et réparé les avaries de la flotte, il se dirigea, à la tête de son armée, sur Himère, en marchant de conserve avec la flotte. Arrivé dans le voisinage de cette ville, il établit deux camps, l'un pour son armée de terre, et l'autre pour ses troupes de mer. Il fit tirer à terre tous les vaisseaux longs, et les environna d'un fossé profond et d'un mur de bois. Il fortifia le camp de l'armée de terre faisant face à la ville, et s'étendant depuis l'enceinte de la flotte jusqu'aux collines qui environnent la ville. Enfin, ayant occupé tout le côté occidental, il fit débarquer toutes les provisions, et renvoya aussitôt les vaisseaux de transport, avec l'ordre de se rendre en Sardaigne pour rapporter de nouveaux vivres et des munitions. Il marcha ensuite avec l'élite de ses soldats sur la ville d'Himère ; il défit les habitants qui étaient sortis à sa rencontre, en tua un grand nombre et répandit la conster-

1. Les historiens anciens écrivaient ce nom indifféremment : *Amilcon*, *Amilcar*, *Amilcas* et *Imilcon*.

2. M. Dindorf a proposé de lire διακούσιων (deux cents navires) en se fondant sur le texte du premier chapitre.

nation dans l'intérieur de la ville. Théron, souverain d'Aggrigente, qui défendait Himère avec une assez forte troupe, envoya aussitôt des députés à Syracuse, pour engager Gélon à venir au plus tôt au secours des Himériens.

XXI. A la nouvelle du découragement des Himériens, Gélon, qui tenait son armée toute prête, partit en hâte de Syracuse avec une armée d'au moins cinquante mille fantassins et de plus de cinq mille cavaliers; après une marche rapide, il s'approcha de la ville d'Himère et rendit le courage aux habitants, effrayés de la puissance des Carthaginois. Il choisit aux environs de la ville un emplacement convenable pour y établir son camp, et le fortifia par un fossé profond et une enceinte palissadée. Il détacha toute sa cavalerie pour attaquer les ennemis dispersés dans la campagne à la recherche des vivres; attaquant à l'improviste des hommes en désordre, ils firent autant de prisonniers que chaque cavalier en pouvait emmener. Ces prisonniers furent conduits à Himère au nombre de plus de dix mille; Gélon reçut les témoignages de la plus grande estime, et les habitants commencèrent à mépriser leurs ennemis. Saisissant cette occasion, Gélon fit ouvrir par bravade toutes les portes que Théron avait fait murer par peur, et il en fit construire d'autres pour faciliter l'entrée des convois de vivres.

Gélon, homme remarquable par son intelligence et ses talents militaires, songea aussitôt à quelque stratagème pour détruire l'armée des Barbares, sans courir aucun danger. Le hasard favorisa beaucoup son dessein. Voyant l'état des choses, il résolut de brûler la flotte ennemie. Amilcar se trouvait alors dans le camp de l'armée navale, et se disposait à offrir un pompeux sacrifice à Neptune, lorsqu'un détachement de cavaliers amena à Gélon un messager porteur de lettres de la part des Sélinontins. Il y était écrit que les Sélinontins enverraient à Amilcar la cavalerie qu'il leur avait demandée, et qu'elle arriverait au jour qu'il avait lui-même indiqué : or, ce jour était précisément celui où Amilcar allait offrir le sacrifice. Gélon détacha sa propre cavalerie, avec l'ordre de faire un détour, de s'avancer dès

le point du jour, et de se présenter, comme étant les auxiliaires Sélinontins, devant le camp naval des Carthaginois, et, une fois admis dans l'enceinte de bois, de tuer Amilcar et d'incendier ses navires. Il fit en même temps poster sur les hauteurs des environs des sentinelles chargées de donner le signal convenu dès qu'elles verraient les cavaliers dans l'intérieur de ce retranchement. Gélon, dès le point du jour, déploya ses troupes et attendit le signal.

XXII. Au lever du soleil, les cavaliers se dirigèrent sur le camp naval des Carthaginois, et ayant été accueillis comme des alliés, ils se précipitèrent sur Amilcar, occupé au sacrifice, le tuèrent et mirent le feu à la flotte. Averti par le signal, Gélon se mit à la tête de son armée rangée en bataille, et vint attaquer en bon ordre le retranchement des Carthaginois. Les chefs des Phéniciens¹ firent d'abord sortir leurs troupes pour se porter à la rencontre des Siciliens, et combattirent vaillamment. Les trompettes avaient donné dans les camps opposés le signal du combat, et les deux armées disputaient à qui ferait entendre les cris les plus forts. Le carnage fut terrible; la victoire balançait, incertaine, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, lorsque tout à coup la flamme s'éleva des navires incendiés en même temps que le bruit du meurtre du commandant se répandit. Les Grecs, animés par l'espoir de vaincre, se ruèrent sur les Barbares qui, saisis d'épouvante, ne cherchèrent leur salut que dans la fuite. Comme Gélon avait ordonné de ne faire aucun quartier, un grand nombre de fuyards furent passés au fil de l'épée. La perte de l'ennemi s'éleva à plus de cent cinquante mille hommes. Ceux qui échappèrent à ce carnage se réfugièrent dans un lieu naturellement fortifié, où ils soutinrent d'abord le choc des assaillants. Mais comme le lieu qu'ils avaient occupé était sans eau, ils souffrirent de la soif, et furent contraints de se livrer au vainqueur.

Gélon s'acquit par cette victoire éclatante, préparée par

1. Les Carthaginois sont souvent désignés par le nom de Phéniciens, fondateurs de Carthage.

ses combinaisons stratégiques, une immense renommée non-seulement auprès des Siciliens, mais chez toutes les autres nations. De mémoire d'homme, aucun général n'avait encore employé un tel stratagème, n'avait, dans un seul combat, écrasé tant de Barbares, et n'avait fait un si grand nombre de prisonniers.

XXIII. Plusieurs historiens comparent cette bataille avec celle que les Grecs ont livrée à Platée, et le stratagème de Gélon avec les artifices de Thémistocle. Quant à la palme du courage, les uns l'accordent au premier, les autres au second. En effet, l'armée qui avait à combattre les Barbares en Grèce, et celle qui leur était opposée en Sicile, avaient été d'abord également épouvantées du nombre de leurs ennemis; mais l'armée sicilienne, victorieuse avant l'armée grecque, ranima le courage abattu de la dernière. A l'égard des chefs des armées opposées, on a fait des observations curieuses. Ainsi, le roi des Perses s'enfuit avec plusieurs milliers de ses soldats; mais le général des Carthaginois fut tué, et ses troupes furent si maltraitées qu'il ne resta pas, à ce que l'on dit, un seul homme pour en porter la nouvelle à Carthage. Chez les Grecs, les plus célèbres capitaines de la Grèce, Pausanias et Thémistocle, eurent tous deux un sort malheureux. Pausanias¹, soupçonné d'ambition et de trahison, fut mis à mort par ses propres concitoyens, et Thémistocle, chassé de toute la Grèce, se réfugia auprès de Xerxès, son plus grand ennemi, et y passa le reste de ses jours. Gélon, au contraire, depuis sa victoire augmentant en considération auprès des Syracusains, vieillit sur le trône et mourut comblé de gloire. Sa mémoire était si chère aux Syracusains, qu'ils conservèrent la royauté et la transmirent à trois descendants de Gélon. Nous aussi, nous payons un tribut d'éloges à ces hommes qui ont acquis une si juste renommée.

XXIV. Reprenons maintenant le fil de notre histoire. Gélon fut vainqueur précisément le jour où Léonidas combat-

1. Vainqueur à Platée.

tit Xerxès aux Thermopyles¹. Comme si un génie supérieur eût voulu réunir en un même espace de temps la plus belle victoire et la plus glorieuse défaite.

Après la bataille d'Himère, vingt navires carthaginois qu'Amilcar avait détachés pour les besoins de l'armée avaient échappé à la mêlée, dans laquelle presque tous les Carthaginois étaient ou tués ou faits prisonniers ; ils eurent le temps de mettre à la voile pour retourner dans leur patrie ; mais ces navires, surchargés d'un grand nombre de fuyards, furent assaillis par une tempête, et périrent tous. Quelques hommes seulement, s'étant sauvés dans une barque, atteignirent Carthage. Là, ils annoncèrent, en peu de mots, la destruction complète de l'armée de Sicile. La nouvelle de ce désastre si inattendu effraya tellement les Carthaginois que tous passaient les nuit sous les armes, pour veiller à la sûreté de la ville, comme si Gélon, avec toute son armée, devait se porter rapidement sur Carthage. La multitude des morts remplit la ville d'un deuil public, et les familles de larmes. Les uns pleuraient leurs fils, les autres leurs frères. Les orphelins abandonnés demandaient, en se lamentant, leurs pères et leurs soutiens. Les Carthaginois, dans la crainte que Gélon ne fît une descente en Libye, lui envoyèrent des députés très-éloquents et habiles, chargés de pleins pouvoirs. |

XXV. Après la victoire, Gélon honora de présents les cavaliers qui avaient tué Amilcar, et récompensa les autres qui avaient donné des preuves de courage. Mais il mit en réserve les objets les plus précieux des dépouilles, dans l'intention d'en orner les temples de Syracuse ; il en suspendit une grande partie aux murs des temples les plus célèbres d'Himère ; et distribua le reste ainsi que les captifs aux alliés, en proportion de leur nombre, qui avaient pris part à l'expédition. Les villes mirent à la chaîne les prisonniers de guerre qui leur étaient échus en partage, et les employèrent aux travaux publics. Les Agrigentins, qui

1. D'après Hérodote (VII, 146), la bataille d'Himère fut livrée le même jour que le combat naval de Salamine.

avaient reçu la plus forte part de prisonniers, s'en servirent pour embellir leur ville et les environs. Le nombre de ces prisonniers était si grand que beaucoup de particuliers en avaient jusqu'à cinq cents. Ils s'étaient procuré cette quantité de captifs, non-seulement parce qu'ils avaient fourni plus de troupes à la guerre, mais parce que, dans la déroute générale, beaucoup de fuyards s'étaient sauvés dans l'intérieur des terres, et s'étaient principalement retirés sur le territoire d'Agrigente. Là, ils furent tous arrêtés par les Agrigentins, dont la ville était pleine de prisonniers. La plupart appartenaient à l'État; ils taillaient les pierres qui devaient servir à la construction des plus grands temples des dieux, ainsi qu'à la construction des égouts souterrains pour l'écoulement des eaux hors de la ville, ouvrages remarquables, quoique vils par leur destination. L'architecte qui dirigea ces travaux s'appelait Phéax; c'est de là que les conduits souterrains reçurent le nom de *Phéaques*. Les Agrigentins firent aussi construire une belle piscine de sept stades de périmètre et de vingt coudées de profondeur. Ils y firent entrer des eaux de rivières et de sources, et en formèrent un vivier qui fournissait des poissons en abondance pour le luxe des tables. Les nombreux cygnes, qui venaient s'y abattre en volant, offraient un spectacle fort agréable. Mais, comme dans la suite l'entretien de cette piscine a été négligé, elle a disparu avec le temps. Les Agrigentins avaient aussi profité de la fertilité du terrain pour y planter des vignes et des arbres de tout genre dont ils tiraient de grands revenus. Gélon congédia ses alliés et reconduisit ses concitoyens à Syracuse. L'importance de ses succès lui valut l'estime non-seulement de ses concitoyens, mais de tous les habitants de la Sicile. Il avait amené un si grand nombre de prisonniers de guerre qu'il semblait que toute la Libye était devenue sa captive.

XXVI. Les villes et les chefs qui étaient auparavant ses ennemis lui envoyèrent aussitôt des députés pour lui faire des excuses et pour lui présenter leurs hommages. Il les traita tous avec amitié, et conclut avec eux des alliances. Dans sa prospérité, il se conduisit généreusement non-

seulement envers ses alliés, mais encore à l'égard des Carthaginois, ses ennemis mortels. Car il accorda la paix aux envoyés de Carthage, qui étaient venus implorer avec des larmes sa générosité. Il n'exigea d'eux que deux mille talents d'argent en remboursement des frais de la guerre¹, mais il leur ordonna de construire deux temples où les articles du traité devaient être déposés². Sauvés contre toute espérance, les Carthaginois acceptèrent ces conditions, et promirent une couronne d'or à Damarète, femme de Gélon, parce que, sollicitée par eux, elle avait, par son intervention, beaucoup contribué à la conclusion de la paix. Elle reçut cette couronne, qui pesait cent talents d'or, et en fit frapper une monnaie qui, d'après son nom, fut appelée *Damarétion*; cette pièce valait dix drachmes attiques; les Siciliens la nommèrent *pentécontalitron*³, à cause de son poids. Gélon se montrait si humain envers tout le monde, principalement pour suivre son inclination naturelle, mais aussi pour gagner tous les cœurs par sa bienveillance. Il faisait alors des préparatifs pour conduire en Grèce une nombreuse armée, et se joindre aux Grecs contre les Perses. Pendant qu'il méditait cette expédition, il reçut des messages de Corinthe, qui lui annoncèrent la victoire remportée par les Grecs à Salamine, et la retraite de Xerxès, qui avait quitté l'Europe avec une partie de ses troupes. Il renonça donc à son projet, et, après avoir loué les soldats de leur bonne volonté, il convoqua une assemblée où tout le monde devait se rendre armé. Quant à lui, il s'y rendit non-seulement sans armes, mais sans tunique et enveloppé d'un simple manteau. Là, il fit l'apologie de sa vie et de tout ce qu'il avait fait pour les Syracusains. Chaque parole

1. Onze millions de francs.

2. Suivant Plutarque (*Apophthegmes*, VI, p. 667 de l'édition de Reiske), Gélon stipula, en outre, comme une des conditions de la paix, que les Carthaginois s'interdiraient à l'avenir les sacrifices humains en honneur de Saturne.

3. Cette pièce valait environ 9 francs 10 centimes de notre monnaie. Le *pentécontalitron* (c'est-à-dire cinquante litres) pesait 2 gr. 708, le litre (λίτρον) équivalant à 0 gr. 52. Voyez la note de Wesseling dans l'édition bipontine, tom. IV, p. 340.

de son discours fut couverte des applaudissements de la multitude, et on s'étonna qu'il se livrât en quelque sorte nu et sans défense au fer des assassins. Bien loin de le traiter de tyran, ils le proclamèrent d'une seule voix leur bienfaiteur, leur sauveur et leur roi. En sortant de l'assemblée, Gélon employa les dépouilles de l'ennemi à élever des temples magnifiques à Cérès et à Proserpine. Il fit faire un trépied d'or de seize talents qu'il déposa dans le temple de Delphes, en offrande à Apollon¹; et il conçut plus tard le projet de construire sur l'Etna un temple à Cérès. Cette construction était déjà commencée², lorsqu'elle fut interrompue par le destin qui trancha la vie de Gélon. Pindare, le poète lyrique, florissait à cette époque. Tels sont les principaux événements arrivés dans le cours de cette année.

XXVII. Xanthippe étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Quintus Babius Silvanus et Servius Cornélius Tricostus³. Dans cette année, la flotte des Perses, moins celle des Phéniciens, vint, après sa défaite à Salamine, stationner dans les eaux de Cyme. Elle y passa l'hiver; et, au commencement de la belle saison, elle se porta sur Samos, pour garder les côtes de l'Ionie. Cette flotte, stationnée à Samos, se composait de plus de quatre cents navires; elle surveillait les villes de l'Ionie, qui étaient prêtes à se révolter. En Grèce, les Athéniens, fiers de la victoire de Salamine, à laquelle ils avaient le plus contribué, disputaient ouvertement aux Lacédémoniens l'empire sur mer. C'est pourquoi les Lacédémoniens, dans leur pressentiment de l'avenir, cherchaient toujours à humilier les Athéniens. Ainsi, lorsqu'il était question de décerner publiquement le prix de la valeur, ils firent décider par leur influence que, parmi les villes, celle des Éginètes s'était le plus distinguée, et que, parmi les individus, l'Athénien

1. Le scholiaste de Pindare (*Pythique*, I) a conservé l'inscription gravée sur ce trépied. Le poète Simonide paraît avoir été l'auteur de cette inscription.

2. Ἐννῶς δὲ οὐσης.... Ce passage a été diversement interprété. Voyez Wesseling, IV, 342.

3. Deuxième année de la LXXV^e olympiade, année 479 av. J. C.

Aminias, frère du poète Eschyle, s'était montré le plus brave. Aminias, triérarque¹, avait porté le premier coup d'épée au vaisseau commandant des Perses ; c'est lui qui avait tué le nauarque et fait couler à fond son vaisseau. Les Athéniens furent blessés de ce jugement inique ; et les Lacédémoniens, craignant que Thémistocle, indigné, ne méditât quelque vengeance funeste à eux et à toute la Grèce, lui offrirent des présents dont la valeur était double de celle du prix qu'on avait décerné aux autres. Dès que Thémistocle eut accepté ces présents, le peuple athénien lui ôta le commandement de l'armée, et le donna à Xanthippe, fils d'Ariphron.

XXVIII. Le bruit du différend entre les Athéniens et les autres Grecs s'étant répandu, on vit arriver à Athènes des envoyés tout à la fois de la part des Perses et de la part des Grecs. Les envoyés des Perses annoncèrent que leur général Mardonius promettait aux Athéniens, s'ils embrassaient son parti, de leur donner en possession le territoire de la Grèce qu'ils voudraient ; de relever leurs murs et leurs temples, et de laisser leur cité se gouverner par ses propres lois. De leur côté, les envoyés de Lacédémone suppliaient les Athéniens de ne point écouter les propositions des Barbares, et de conserver leur affection pour les Grecs, leurs alliés naturels. Les Athéniens répondirent aux Barbares que le roi des Perses ne possédait ni un assez vaste territoire, ni assez d'or pour leur faire abandonner leurs compatriotes ; et ils dirent aux Lacédémoniens qu'ils avaient toujours les mêmes sentiments à l'égard de la Grèce, et qu'ils chercheraient à les conserver, mais qu'ils priaient les Lacédémoniens de venir au plus vite dans l'Attique avec tous leurs alliés, parce que Mardonius, irrité du refus des Athéniens, ne manquerait pas de marcher sur Athènes avec toutes ses forces. C'est en effet ce qui arriva. Car Mardonius, qui séjournait dans la Béotie avec ses troupes, tenta d'abord d'entraîner à la défection quelques villes du Péloponnèse en envoyant de l'argent aux gouver-

1. Τριηραρχία, commandant de trirèmes.

neurs de ces villes; enfin, en recevant la réponse des Athéniens, il fut si irrité qu'il se porta sur l'Attique à la tête de toute son armée. Outre les forces que Xerxès lui avait laissées, il avait levé des soldats dans la Thrace, dans la Macédoine et dans toutes les villes alliées des Perses, et il avait ainsi réuni plus de deux cent mille hommes. Les Athéniens, voyant s'avancer contre eux cette armée, envoyèrent aussitôt des messagers à Sparte avec des lettres, pour engager les Lacédémoniens de venir à leur secours. Mais, ceux-ci ne se hâtant point, et les Barbares commençant déjà à pénétrer dans l'Attique, les Athéniens furent consternés, et, prenant avec eux leurs enfants leurs femmes et tout ce qu'ils pouvaient emporter à la hâte, ils abandonnèrent leur patrie et se réfugièrent une seconde fois à Salamine. Mardonius, toujours irrité contre les Athéniens, ravagea toute la campagne, rasa la ville, et détruisit même les temples, qui avaient été jusque-là épargnés.

XXIX. Pendant que Mardonius entrait dans Athènes avec son armée, l'assemblée générale des Grecs décida de se joindre aux Athéniens, et de se donner rendez-vous à Platée pour sauver la patrie. De plus, elle décréta qu'on ferait aux dieux le vœu, si les Grecs étaient vainqueurs, de célébrer l'anniversaire de la délivrance commune, par des jeux éleuthériens, à Platée. Tous les Grecs rassemblés dans l'isthme résolurent de s'engager à cette guerre par un serment qui devait garantir leur union et les obliger à braver tous les dangers. Voici la formule de ce serment : « Je n'estimerai point la vie plus que la liberté ; je n'abandonnerai mes chefs ni vivants ni morts, et j'ensevelirai mes compagnons tués dans le combat. Vainqueur des Barbares, je ne contribuerai jamais à la destruction d'aucune des villes qui ont pris part au combat. Je ne relèverai aucun des temples brûlés ou renversés, mais je laisserai subsister ces ruines comme un monument qui doit rappeler à la postérité la fureur sacrilège des Barbares ¹. »

1. Ce serment a été célèbre dans toute l'antiquité. Isocrate en attribue la rédaction aux Ioniens.

Après avoir prononcé ce serment, ils se dirigèrent vers la Béotie, en passant par le Cithéron ; arrivés au pied de cette montagne, près d'Erythres, ils y établirent leur camp. Aristide était à la tête des Athéniens ; Pausanias, tuteur du fils de Léonidas, avait le commandement en chef de l'armée.

XXX. A la nouvelle de l'approche des ennemis, Mardonius sortit de Thèbes, et, ayant atteint les bords du fleuve Asopus, il y établit son camp qu'il entourait d'un fossé profond, et d'un mur de bois. L'armée des Grecs s'élevait à cent mille hommes, et celle des Barbares à cinq cent mille. Les Barbares commencèrent le combat, en se portant, à la faveur de la nuit, sur le camp grec, qu'ils attaquèrent avec toute leur cavalerie. Les Athéniens, avertis de cette manœuvre, s'avancèrent courageusement et en bon ordre. Le combat fut sanglant. Enfin tous les Grecs mirent en fuite les Barbares qui leur étaient opposés. Les Mégariens seuls, qui avaient affaire à l'hipparque lui-même et à l'élite de la cavalerie perse, souffrirent du choc de l'attaque ; ils n'abandonnèrent pourtant pas leurs rangs, mais ils envoyèrent demander aux Athéniens et aux Lacédémoniens de prompts renforts. Aristide détacha aussitôt l'élite des Athéniens qu'il commandait. Ceux-ci, tombant sur les Barbares, dégagèrent les Mégariens, tuèrent le commandant de la cavalerie perse, ainsi que beaucoup d'autres Barbares, et mirent le reste en fuite. Les Grecs tirèrent de ce brillant prélude d'heureux présages pour une victoire complète. Ils transportèrent ensuite leur camp du pied de la montagne dans un lieu plus favorable. Ils avaient à leur droite une colline élevée et le fleuve Asopus sur la gauche. C'est entre ces deux points que se trouva placé leur camp, fortifié par la nature même du lieu. Le choix de ce retranchement dans un défilé contribua beaucoup à la victoire des Grecs : car la phalange des Perses ne pouvant se déployer, plusieurs milliers de Barbares demeurèrent paralysés dans leurs mouvements. Pausanias et Aristide, rassurés par leur position naturelle, disposèrent leurs troupes en conséquence et s'avancèrent contre les ennemis.

XXXI. Mardonius, contraint de resserrer sa phalange, déploya ses colonnes et ordonna d'attaquer les Grecs de la manière qui lui parut la plus avantageuse, en poussant de grands cris. L'élite des Perses, qui entourait Mardonius, tomba sur les Lacédémoniens qui leur étaient opposés, et, combattant vaillamment, ils tuèrent un grand nombre de Grecs. Cependant les Lacédémoniens, qui se défendaient avec bravoure et qui affrontaient tous les périls, firent de leur côté un grand carnage des Barbares. Tant que Mardonius combattait à la tête de son élite, les Barbares tinrent ferme ; mais dès qu'ils virent tomber Mardonius en héros et les braves qui l'entouraient, morts ou blessés, ils perdirent courage, et se livrèrent à la fuite. Poursuivis par les Grecs, la plupart des Barbares coururent se mettre à l'abri derrière le mur de bois ; et les Grecs qui avaient servi dans les rangs des Perses se retirèrent à Thèbes. Artabaze, homme considéré chez les Perses, réunit les débris de l'armée, d'environ quarante mille hommes, et les conduisit, par la plus courte retraite, dans la Phocide.

XXXII. Les Barbares s'étant débandés, les Grecs se divisèrent en plusieurs corps pour les poursuivre. Les Athéniens, les Platéens et les Thespiens, prirent la route de Thèbes. Les Corinthiens, les Sicyoniens, les Philiasiens, et quelques autres, se mirent sur les traces d'Artabaze. Les Lacédémoniens avec le reste des Grecs poursuivirent les fuyards jusqu'à la muraille de bois, et la détruisirent. Cependant les Thébains donnèrent un refuge aux fuyards, et tombèrent, à leur tour, sur les Athéniens. Il se livra un combat acharné sous les murs de la ville, et, les Thébains se défendant vaillamment, il périt un grand nombre d'hommes de part et d'autre. Enfin, culbutés par les Athéniens, les Thébains se jetèrent dans leur ville. Les Athéniens allèrent ensuite joindre les Lacédémoniens qui assiégeaient le camp des Perses. On se battait des deux côtés avec acharnement : les Barbares, bien retranchés, se défendaient vigoureusement ; les Grecs, pressant l'attaque du retranchement de bois, étaient blessés en grand nombre, et beaucoup d'entre eux trouvèrent une mort glorieuse. Cepen-

dant, ni ces retranchements ni la foule des Barbares ne pouvaient arrêter l'ardeur des Grecs, et toute résistance devait céder à leurs efforts. Car les Lacédémoniens et les Athéniens, ces deux nations rivales qui se disputaient l'empire de la Grèce, étaient animés par le souvenir de leurs victoires récentes, et par la confiance dans leur valeur. Enfin le camp fut pris d'assaut, et les Barbares, qui demandaient à vivre seulement comme prisonniers, ne trouvèrent aucune pitié. Car Pausanias, général des Grecs, voyant que le nombre des Barbares surpassait encore celui des vainqueurs, craignit que la pitié n'eût des conséquences funestes. Aussi ordonna-t-il de ne faire grâce à personne, et la terre fut bientôt jonchée de morts. Enfin les Grecs, après avoir taillé en pièces plus de cent mille hommes, étaient à peine rassasiés de carnage.

XXXIII. Telle fut l'issue de cette bataille. Les Grecs ensevelirent leurs morts, au nombre de plus de dix mille, et partagèrent les dépouilles en proportion des soldats.

Dans la distribution des récompenses, Charitide¹ fit décerner le prix de la valeur à Sparte comme cité, et à Pausanias comme individu. Artabaze, avec quarante mille hommes, débris de l'armée perse, passa de la Phocide dans la Macédoine, et parvint, à marches forcées, à gagner l'Asie. Les Grecs employèrent la dixième partie des dépouilles à fabriquer un trépied d'or, qu'ils déposèrent dans le temple de Delphes, avec cette inscription, en vers élégiaques : « Les libérateurs de toute la Grèce, après avoir
« sauvé les cités d'un triste esclavage, ont consacré ce monument. » Sur le monument, élevé en honneur de ceux qui étaient morts aux Thermopyles, ils mirent l'inscription suivante, commune pour tous les Grecs : « Quatre mille
« hommes sortis du Péloponnèse en combattirent ici deux millions. » Une autre inscription s'appliquait aux seuls Lacédémoniens : « Passant, va dire aux Lacédémoniens que
« nous reposons ici, pour avoir obéi à leurs lois. » Le peuple

1. J'ai préféré ici la leçon ordinaire de *Χαριστίδου κλεύσαντος* à la conjecture de Dindorf, *χάρτι δουλεύσαντες*, adoptée par Miot.

d'Athènes, de son côté, fit élever des monuments funèbres en l'honneur de ceux qui avaient été tués dans la guerre persique. Il célébra alors pour la première fois des jeux funèbres; puis il ordonna par une loi de choisir des orateurs pour prononcer le panégyrique des morts enterrés aux frais de l'État.

Quelque temps après, Pausanias se mit à la tête des troupes, marcha contre Thèbes et demanda les promoteurs de l'alliance des Perses, afin d'en tirer vengeance. Les Thébains étant intimidés par le nombre et la valeur de leurs ennemis, les plus coupables se livrèrent eux-mêmes; Pausanias les fit tous punir de mort.

XXXIV. Le jour même de la bataille de Platée, les Grecs livraient en Ionie un grand combat contre les Perses. Mais avant de le décrire, nous allons reprendre les choses de plus haut. Léotychide, de Lacédémone, et Xanthippe, d'Athènes, commandants de l'armée navale, avaient rassemblé dans les eaux d'Égine leurs navires sortis victorieux du combat de Salamine. Après s'y être arrêtés quelques jours, ils firent voile vers Délos avec deux cent cinquante trièmes. Là ils reçurent une députation de Samos, qui les supplia de venir délivrer les Grecs de l'Asie. Léotychide réunit les chefs en conseil; après avoir écouté les envoyés samiens, on résolut d'accourir à la délivrance des villes grecques de l'Asie, et la flotte partit aussitôt de Délos. A la nouvelle de l'approche des Grecs, les commandants de la flotte perse qui stationnait dans les eaux de Samos, se remirent en mer avec tous leurs navires, et vinrent jeter l'ancre à Mycale en Ionie; comme ils ne se croyaient pas en état de soutenir un combat, ils tirèrent leurs navires à terre, et les entourèrent d'un fossé profond et d'une muraille de bois, ce qui ne les empêcha pas de faire venir des troupes de Sardes et des villes d'alentour, de manière à réunir une armée de cent mille hommes¹, et, ne se doutant pas de la défection des Ioniens, ils se pourvoyaient de

1. Hérodote (IX, 95) ne parle que de soixante mille hommes, commandés par Tigranès.

toutes les choses nécessaires à la guerre. Léotychide, à la tête de toute sa flotte, s'avança en bon ordre sur les Barbares à Mycale, et dépêcha sur un navire un héraut, qui avait la plus forte voix dans l'armée. Il lui avait ordonné de côtoyer le rivage tout près des ennemis, et de là de proclamer à haute voix que les Grecs, vainqueurs des Perses à Platée, étaient présents pour délivrer les villes grecques de l'Asie. Le but de Léotychide était de soulever les Grecs qui servaient dans les rangs des Barbares, et de répandre dans le camp des Perses des germes de désordre, ce qui arriva en effet. Car, le héraut faisant sa proclamation à portée des navires tirés à terre, les Perses commencèrent à se défier des Grecs, et ceux-ci à comploter entre eux.

XXXV. Les Grecs, s'étant bien assurés de l'état des choses, firent débarquer leurs troupes. Le lendemain, pendant qu'ils étaient occupés à se ranger en bataille, le bruit se répandit que les Grecs avaient vaincu les Perses à Platée. Aussitôt Léotychide convoqua une assemblée, anima son armée au combat, surtout en leur montrant la victoire de Platée comme un exemple à imiter et propre à stimuler leur courage. L'événement eut quelque chose de miraculeux. Car on reconnut dans la suite que les deux batailles de Mycale et de Platée avaient été livrées le même jour; que Léotychide n'avait aucunement reçu la nouvelle qu'il avait fait répandre, la distance des lieux ne le permettant pas, et qu'enfin il avait préparé la victoire par un stratagème. Les généraux perses désarmèrent les Grecs, dont ils se défiaient, et donnèrent leurs armes à des alliés plus sûrs; et en exhortant leurs soldats, ils leur disaient que le roi Xerxès arrivait à leur secours avec une puissante armée; ils remontaient ainsi le courage de leurs troupes.

XXXVI. Les deux armées s'étaient rangées en bataille et prêtes à marcher l'une contre l'autre. Les Perses, méprisant le petit nombre de leurs ennemis, commencèrent l'attaque en poussant de grands cris. Les Samiens et les Milésiens avaient résolu de se porter en masse au secours des Grecs; ils se mirent donc en marche avec leurs forces réunies et parurent en vue. Les Ioniens pensaient que ce

mouvement ranimerait le courage des Grecs; mais le contraire arriva. Les troupes de Léotychide croyaient voir Xerxès s'avancer de Sardes à la tête d'une armée; le désordre se répandit dans le camp, et les avis étaient partagés sur le parti à prendre. Les uns soutenaient qu'il fallait se retirer au plus vite sur les vaisseaux; et les autres, qu'il fallait attendre l'ennemi de pied ferme. Pendant que les Grecs hésitaient ainsi, les Perses arrivèrent rangés en bataille et les attaquèrent en poussant de grands cris. Les Grecs, n'ayant plus le temps de délibérer, furent forcés de soutenir le choc des Barbares. Le combat fut opiniâtre, l'issue longtemps douteuse, et il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Mais, lorsque les Samiens et les Milésiens se montrèrent, les Grecs reprirent courage, et les Barbares, déconcertés, se mirent en fuite. Alors il se fit un terrible carnage; Léotychide et Xanthippe serrèrent de près les Barbares et les poursuivirent jusque dans leur camp. Les Éoliens et plusieurs autres Grecs de l'Asie prirent alors part à la bataille déjà décidée, car les villes de l'Asie brûlaient du désir de se rendre indépendantes. Ainsi, sans se soucier ni de leurs otages ni de leurs serments, ils se joignirent aux autres Grecs pour égorger les Barbares mis en déroute. Les Perses furent ainsi défaits; ils perdirent plus de quarante mille hommes; ceux qui avaient échappé au carnage se réfugièrent dans le camp, et se retirèrent à Sardes.

A la nouvelle de la double déroute de ses armées à Platée et à Mycale, Xerxès laissa une partie de ses troupes à Sardes pour continuer la guerre contre les Grecs; lui-même, dans le plus grand trouble, prit avec le reste de l'armée le chemin d'Ecbatane¹.

XXXVII. Léotychide et Xanthippe retournèrent à Samos, et conclurent une alliance avec les Ioniens et les Éoliens, ils les engagèrent ensuite à quitter l'Asie et à venir s'établir en Europe, en leur promettant de leur donner les terres des peuples qui avaient pris le parti des Mèdes et

1. Hérodote (IX, 107) nomme ici Suse.

qui seraient chassés. Car, demeurant en Asie, ils auraient toujours pour voisins des ennemis beaucoup plus puissants qu'eux, et les Grecs, leurs alliés, séparés par la mer, ne pourraient pas leur apporter des secours à temps. Les Éoliens et les Ioniens étaient prêts à accepter ces propositions et à se transporter avec les Grecs en Europe, lorsque les Athéniens changèrent d'avis : ils conseillèrent à ces alliés de demeurer dans leur pays, en les assurant que, lors même qu'aucun Grec ne les soutiendrait, les Ioniens pouvaient toujours compter sur l'assistance des Athéniens, leurs alliés naturels¹. Ce conseil fut inspiré par la crainte que les Ioniens, une fois établis, du consentement de tous les Grecs, dans leurs nouvelles colonies, ne regardassent plus Athènes comme leur métropole. Quoi qu'il en soit, les Ioniens renoncèrent à leur projet, et restèrent en Asie. Après l'accomplissement de ces choses, l'armée des Grecs se divisa. Les Lacédémoniens se remirent en mer pour la Laconie, et les Athéniens, avec les Ioniens et les insulaires, firent voile pour Sestos. Aussitôt après son arrivée, le général Xanthippe mit le siège devant cette ville; il prit Sestos d'assaut, y laissa une garnison, congédia les alliés et ramena ses concitoyens à Athènes.

Telle fut l'issue de la guerre médique, qui a duré deux ans. L'historien Hérodote, qui a écrit l'histoire universelle en neuf livres, commence son ouvrage aux temps antérieurs à la guerre de Troie, et le termine à la bataille de Mycale et à la prise de Sestos.

A la même époque, en Italie, les Romains faisaient la guerre aux Volsques : ils les vainquirent dans un combat et en tuèrent un grand nombre. Spurius Cassius, qui avait été consul l'année précédente, convaincu d'avoir aspiré à la tyrannie, fut condamné à mort². Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXXVIII. Timosthène étant archonte d'Athènes, Cæso Fabius et Lucius Æmilius Mamercus furent revêtus de la

1. Voyez Hérodote (IX, 106), qui raconte autrement cet incident.

2. Consultez Tite-Live, III, 41.

dignité consulaire à Rome¹. Dans cette année², la Sicile jouissait d'une paix profonde. Les Carthaginois étaient abattus; Gélon régnait avec justice sur les Siciliens et entretenait dans les villes l'ordre et la prospérité. Les Syracusains avaient aboli par une loi les funérailles somptueuses, et réduit les dépenses qu'on avait coutume d'y faire. Tout cela enfin fut réglé par une loi. Le roi Gélon, désireux de gagner en tout la faveur du peuple, prit des mesures pour faire appliquer à lui-même les dispositions de cette loi. Atteint d'une maladie, et désespérant de sa guérison, il remit la royauté à Hiéron, le plus âgé de ses frères, et donna des ordres pour que, à ses obsèques, la loi fut strictement observée. Le successeur exécuta la dernière volonté de Gélon : le corps de celui-ci fut enseveli dans le champ de sa femme, dans un édifice imposant par sa masse et appelé les *Neuf Tours*. Le peuple sortit de la ville et suivit en foule le convoi funèbre jusqu'à cet endroit, éloigné de deux cents stades : là, le peuple éleva un tombeau magnifique et décerna à Gélon les honneurs héroïques. Plus tard, les Carthaginois, dans leur guerre contre Syracuse, détruisirent ce monument, et Agathocle, par une envieuse jalousie, abattit ces tours. Mais ni la haine des Carthaginois, ni la méchanceté d'Agathocle, rien n'a pu détruire la gloire de Gélon, car l'histoire, ce juge impartial, conservera sa mémoire et la perpétuera dans tous les siècles. Il est juste et d'un bon exemple pour la société que ceux qui ont abusé de leur puissance pour faire du mal, soient flétris par l'histoire, et que les bienfaiteurs du genre humain reçoivent un souvenir éternel. Gélon avait régné sept ans, et Hiéron, son frère et son successeur, régna onze ans et huit mois.

XXXIX. En Grèce, les Athéniens, après la victoire de

1. Selon Denys, Cæso Fabius et Æmilius Mamercus étaient consuls dans l'année 270 de la fondation de Rome, Nicodème étant archonte d'Athènes (troisième année de la LXXIV^e olympiade). La chronologie de Diodore se trouve donc environ de quatre années en avance. Voy. la note de Wesseling, IV, p. 352 (édit. Bipont.).

2. Troisième année de la LXXV^e olympiade; année 478 avant J. C.

Platée, ramenèrent à Athènes leurs enfants et leurs femmes, qu'ils avaient transportés à Salamine et à Trézène. Ils entreprirent aussitôt de reconstruire les murs de leur ville, et de prendre d'autres mesures de sécurité. Les Lacédémoniens, voyant que les Athéniens s'étaient acquis une grande réputation par leurs forces maritimes, devinrent jaloux de cet accroissement de puissance, et résolurent d'empêcher les Athéniens de relever leurs murailles. Ils envoyèrent donc à Athènes des députés chargés de déclarer de vive voix qu'ils croyaient, dans ce moment, le rétablissement des murs d'Athènes contraire aux intérêts de la Grèce; parce que, si Xerxès revenait dans la Grèce avec de plus grandes forces, il pourrait occuper les villes fortifiées, situées hors du Péloponnèse, et s'en servir pour faire la guerre à tous les Grecs. Ces raisons n'ayant pas été écoutées par les Athéniens, les députés se rendirent auprès des ouvriers et leur ordonnèrent de cesser immédiatement les travaux. Les Athéniens ne sachant quel parti prendre, Thémistocle, qui jouissait alors d'un grand crédit parmi ses compatriotes, leur conseilla de prendre une attitude calme; sinon les Lacédémoniens, réunis aux Péloponnésiens, les empêcheraient de relever les murs d'Athènes. Il offrit ensuite, en secret, aux archontes, de se rendre avec quelques autres députés auprès des Lacédémoniens, et de s'entendre avec eux sur cette affaire. Il recommanda enfin aux archontes, s'il venait d'autres envoyés de Lacédémone à Athènes, de les retenir jusqu'à son retour de Lacédémone, et, dans cet intervalle, d'employer tous les bras à la reconstruction des murs de la ville; c'était, suivant lui, le meilleur moyen de venir à bout de l'entreprise projetée.

XL. Les Athéniens goûtèrent ce conseil, et Thémistocle partit avec ses compagnons pour Sparte. Les Athéniens s'empressent de relever les murs de la ville, et, dans leur zèle, ils n'épargnèrent ni les maisons ni les tombeaux. Les femmes, les enfants, les étrangers et les esclaves mêmes prirent part à ce travail qui avança rapidement, grâce à l'ardeur des ouvriers et au nombre de bras qui y étaient employés. Appelé devant les magistrats de Sparte, qui lui

firent des reproches au sujet de la reconstruction des murs, Thémistocle nia le fait et engagea les magistrats à ne point croire à de faux bruits, mais d'envoyer à Athènes des députés dignes de foi, afin de savoir la vérité ; en attendant, lui et ses collègues serviraient d'otages. Les Lacédémoniens suivirent ce conseil : ils gardèrent Thémistocle, et envoyèrent à Athènes les citoyens les plus distingués, pour s'assurer de l'état réel des choses. Dans cet intervalle, les Athéniens avaient déjà fait bien avancer leurs travaux. Les envoyés de Lacédémone ayant répandu dans Athènes des propos séditieux et menaçants, les Athéniens les mirent en prison, en déclarant qu'ils ne les en feraient sortir que lorsque les Lacédémoniens auraient relâché Thémistocle et ses collègues. Les Lacédémoniens, pris au piège, furent obligés de relâcher les envoyés athéniens pour obtenir l'élargissement des leurs. Ainsi Athènes dut à un stratagème de Thémistocle la reconstruction sûre et prompte de ses murs. Il en acquit une grande réputation auprès de ses compatriotes.

Sur ces entrefaites, les Romains étaient en guerre avec les Éques et les habitants de Tusculum. Ils défièrent les Éques dans un combat et en tuèrent un grand nombre. Après quoi, ils assiégèrent Tusculum et s'emparèrent de la ville des Éques¹.

XLI. L'année étant révolue, Adimante fut nommé archonte d'Athènes, en même temps que Marcus Fabius Silvanus et Lucius Valerius Poplius étaient consuls de Rome². Par son expérience militaire et son esprit riche en expédients, Thémistocle grandit en crédit non-seulement chez ses concitoyens, mais chez tous les Grecs. Fier de sa gloire, il forma de nouveaux projets bien plus vastes pour l'accroissement de la puissance de sa patrie. Le port qui porte le nom de Pirée n'existait pas encore en ces temps ; et les Athéniens n'avaient pour mettre leurs vaisseaux à l'abri que la rade de Phalère, beaucoup trop étroite. Thémistocle

1. Voyez Tite-Live, II, 42.

2. Quatrième année de la LXXV^e olympiade; année 477 avant J. C

conçut le dessein de faire du Pirée, à peu de frais, le port le plus beau et le plus grand de toute la Grèce¹. Il se flattait par ce moyen de procurer aux Athéniens l'empire de la mer. Ceux-ci avaient un très-grand nombre de trirèmes; leur expérience consommée dans la marine et leur réputation étaient partout connues. Il espérait, en outre, gagner les Ioniens déjà unis aux Athéniens par les liens du sang, comptant qu'avec leur secours, il parviendrait à délivrer les Grecs de l'Asie qui, par reconnaissance, s'attacheraient aux Athéniens, et que tous les insulaires, tenus en respect par une force maritime si imposante, se rangeraient promptement du côté de ceux qui pourraient faire tout à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal. Il n'ignorait pas que les Lacédémoniens avaient des troupes de terre bien disciplinées, mais une marine faible. Enfin, en méditant sur ces choses, il comprit clairement qu'il fallait tenir son projet secret, jugeant bien que les Lacédémoniens en empêcheraient l'exécution.

XLII. Thémistocle annonça donc dans une assemblée du peuple qu'il avait à proposer et à conseiller des choses aussi grandes qu'utiles, mais que l'exécution n'en pouvant être confiée qu'à un petit nombre d'hommes, il ne convenait pas de s'expliquer à ce sujet publiquement; qu'ainsi il priait l'assemblée de lui désigner deux hommes de confiance auxquels il pourrait faire part de cette affaire. Le peuple consentit à cette proposition et désigna Aristide et Xanthippe, deux hommes non-seulement d'une vertu éprouvée, mais qui rivalisaient en mérite et en réputation avec Thémistocle, et qui, par cela même, ne l'aimaient pas. Après avoir pris connaissance du plan de Thémistocle, ils vinrent déclarer au peuple que les choses que Thémistocle leur avait exposées étaient grandes, utiles et réalisables. Les Athéniens qui avaient de l'admiration pour un tel homme, mais qui le croyaient en même temps capable, par ses hardies

1. Suivant Thucydide (I, 93), Thémistocle avait déjà fait commencer sous son archontat, avant la guerre médique, la construction du Pirée.

entreprises, d'aspirer à la tyrannie, ordonnèrent qu'on leur découvrit clairement les desseins conçus. Thémistocle répéta qu'il serait imprudent de faire connaître ses projets à tout le peuple. L'assemblée, admirant la résolution et la persistance courageuse de cet homme, ordonna qu'il s'en expliquât au sénat, à huis clos; et que si le sénat jugeait les projets de Thémistocle utiles et praticables, on consentirait à les faire exécuter. Le sénat, ainsi initié dans tous les détails, approuva les projets, et, sur le rapport qu'il en rendit au peuple, Thémistocle fut autorisé à faire ce qu'il jugerait à propos. Tous les membres de l'assemblée se séparèrent pleins d'admiration pour le génie de Thémistocle et d'une impatience curieuse de connaître l'exécution de ces projets.

XLIII. Thémistocle, ainsi autorisé et muni de tout ce qui lui était nécessaire pour l'exécution de ses desseins, songea à tendre un nouveau piège aux Lacédémoniens; car il ne doutait pas que ceux-ci, s'étant déjà opposés au rétablissement des murs d'Athènes, ne s'opposassent également à la construction d'un port. Il résolut donc de leur envoyer des députés pour leur représenter qu'il serait de l'intérêt commun de la Grèce d'avoir un port commode pour être à couvert d'une invasion des Perses. Par ce moyen, il détourna l'attention des Spartiates, pendant qu'il faisait accélérer les travaux. Tout le monde y prenant une part active, le port fut achevé promptement et d'une manière inattendue. Thémistocle conseilla au peuple d'augmenter annuellement la flotte de vingt trirèmes, d'exempter de tout tribut les étrangers domiciliés à Athènes et les ouvriers, afin d'attirer de toute part dans la ville une nombreuse population, et d'y réunir des ouvriers de plusieurs métiers utiles; car il jugeait ces moyens les plus propres à l'établissement d'une marine. Voilà à quoi les Athéniens étaient alors occupés.

XLIV. Les Lacédémoniens avaient donné le commandement de la flotte à Pausanias, le vainqueur de Platée, avec l'ordre de délivrer toutes les villes grecques, occupées par des garnisons barbares. Pausanias, à la tête de cinquante trirèmes tirées du Péloponnèse et de trente fournies par les Athéniens, sous la conduite d'Aristide, vint aborder dans

l'île de Cypre, où il délivra les villes des garnisons perses. Se dirigeant ensuite vers l'Hellespont, il tua ou chassa les Barbares qui occupaient Byzance et rendit à cette ville la liberté. Il y fit prisonniers un grand nombre de Perses de distinction, et les donna en garde à Gongylus d'Érétrie¹, sous prétexte d'en tirer vengeance, mais en réalité pour les remettre à Xerxès; car il entretenait de secrets rapports d'amitié avec Xerxès, dont il devait épouser la fille, à la condition de trahir les Grecs. Cette trahison se tramait par l'entremise du général Artabaze, qui fournissait secrètement à Pausanias de fortes sommes d'argent destinées à gagner les Grecs accessibles à la corruption. Le complot fut découvert et puni de la manière que nous allons raconter. Pausanias affectait le luxe des Perses, et se conduisait tyranniquement envers ses subordonnés. Tout le monde en était indigné, mais surtout ceux des Grecs qui étaient revêtus de quelque commandement. On s'entretenait de la dureté de Pausanias dans l'armée, parmi les populations et dans les villes; enfin, les Péloponnésiens l'abandonnèrent, et, de retour dans leur pays, ils envoyèrent des députés porter accusation contre Pausanias. Aristide l'Athénien, profitant de cette occasion, flattait les villes dans les assemblées et les entraînait, par ses discours insinuants, dans le parti des Athéniens. Un autre événement, dû au hasard, vint encore favoriser les projets des Athéniens.

XLV. Pausanias, de peur d'être dénoncé, était convenu avec le roi de ne point laisser revenir en Grèce les porteurs de ses lettres; et en effet, les messagers, en remettant les lettres dont ils étaient porteurs, étaient tous tués. Enfin l'un d'eux, réfléchissant à tout cela, ouvrit les lettres qui lui étaient confiées, et y ayant appris la précaution employée pour faire disparaître les messagers, il remit les lettres aux éphores. Ceux-ci néanmoins n'ajoutèrent pas foi à la dénonciation, parce qu'on leur avait remis les lettres ouvertes; ils exigèrent une preuve plus convaincante. Le courrier s'engagea alors à leur faire entendre l'aveu même

1. Voyez Thucydide, I, 128.

du traître. Il se rendit donc à Ténare, vint s'asseoir en suppliant dans le temple de Neptune, et cacha sous une tente double les éphores et les Spartiates qu'il avait amenés avec lui. Pausanias, s'approchant, lui demanda pourquoi il était venu ici invoquer les dieux; le courrier lui reprocha alors la mort à laquelle il condamnait un innocent dans les lettres dont il l'avait chargé. Pausanias témoigna du repentir, et lui demanda pardon; de plus, il lui promit de grandes récompenses, s'il voulait garder le secret. L'un et l'autre se retirèrent. Les éphores et ceux qui les accompagnaient, instruits de la vérité, gardèrent le silence. Mais plus tard, les Lacédémoniens sommant les éphores de faire exécuter les lois, Pausanias essaya de prévenir le sort qui l'attendait, et se réfugia dans le temple de Minerve Chalcioëque. Comme les Lacédémoniens hésitaient à punir le suppliant, la mère de Pausanias se présenta, dit-on, devant le temple, et, sans proférer une parole, prit une pierre, la plaça à l'entrée du temple, et revint chez elle. Les Lacédémoniens suivirent l'exemple de la mère, murèrent ainsi la porte du temple et contraignirent Pausanias d'y mourir de faim¹. Le corps du défunt fut remis aux parents chargés de l'ensevelir. Cependant, la divinité manifesta des signes de colère pour la violation de l'asile. Car les Spartiates étant allés consulter l'oracle de Delphes sur quelques-uns de leurs intérêts, le dieu leur ordonna de lui rendre son suppliant. Ils furent longtemps embarrassés de ne pouvoir remplir cet ordre du dieu. Enfin, ils s'avisèrent de faire deux statues d'airain représentant Pausanias et de les déposer dans le temple de Minerve.

XLVI. Comme nous sommes habitués, dans tout le cours de cet ouvrage, à relever par des louanges la gloire des hommes de bien, et à couvrir de malédictions méritées la mémoire des méchants, nous ne laisserons pas passer sans les flétrir la perfidie et la trahison de Pausanias. Ne faut-il pas s'étonner de la démence d'un homme qui, devenu le bienfaiteur de la Grèce, le vainqueur de Platée, et célèbre

1. Voyez Cornélius Nepos, *Pausanias*, 4.

par tant d'autres actions d'éclat, non-seulement n'a pas su conserver sa première illustration, mais séduit par le luxe et les trésors des Perses, a souillé de honte toute sa gloire passée. Enorgueilli par la prospérité, il se dégoûta de la façon de vivre des Lacédémoniens; et l'homme qui devait avoir le plus d'éloignement pour les mœurs des Barbares, imita leur mollesse et leur luxe; car il savait, non par d'autres, mais par sa propre expérience, quelle différence il y a entre le régime des Perses et la discipline lacédémonienne. Ainsi, par sa dépravation, non-seulement il mérita le châtimement infligé, mais encore il fit perdre à ses compatriotes l'empire de la mer. En effet, la comparaison que faisaient alors les alliés de la conduite de Pausanias avec le talent militaire d'Aristide, uni à la familiarité envers les subordonnés, et à bien d'autres vertus, les fit tous pencher en faveur des Athéniens. On n'écoutait plus les chefs envoyés de Sparte. Aristide, admiré et obéi de tout le monde, se vit nommer, sans risque, commandant des forces navales de la Grèce.

XLVII. Aussitôt après, Aristide conseilla à tous les alliés de convoquer une assemblée et d'y proposer le transfèrement et le dépôt du trésor général à Délos. Cet argent était le fruit de l'impôt que chaque ville, pour faire face aux dépenses d'une guerre probable avec les Perses, devait payer selon ses moyens. La somme totale de ce trésor était de cinq cent soixante talents¹. Chargé lui-même de la fixation de cet impôt, il en fit la répartition avec tant d'exactitude et d'équité, qu'il s'attira l'estime de toutes les villes. Il acheva ainsi heureusement une des entreprises les plus délicates et presque impossibles, obtint de sa conduite impartiale une très-grande réputation d'équité et le surnom de *Juste*. Pendant que la perversité de Pausanias enleva à Sparte l'empire de la mer, la vertu d'Aristide procura à Athènes une supériorité militaire qu'elle n'avait pas encore eue. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

1. Deux millions quatre-vingt mille francs. Thucydide (I, 96) et Cornélius Nepos (*Aristide*, 3) indiquent une somme moins considérable.

XLVIII. Phédon étant archonte d'Athènes, Cæso Fabius et Spurius Furius Menellaïus consuls à Rome, on célébra la LXXVI^e olympiade, dans laquelle Scamandrius de Mitylène remporta le prix de la course du stade¹. Dans cette année mourut Léotychide, roi des Lacédémoniens, après un règne de vingt-deux ans. Archidamus², son successeur, en régna quarante-deux. Dans cette même année mourut aussi Anaxilas, tyran de Rhégium et de Zancle, après un règne de dix-huit ans. Micythus prit le pouvoir, après s'être engagé à le remettre plus tard aux enfants du défunt³. Hiéron, roi des Syracusains, après la mort de Gélon, voyant son frère Polyzélus, aimé des Syracusains, le soupçonna d'aspirer à la royauté, et songea à se défaire de lui pour occuper le trône avec sécurité. Il prit à sa solde des mercenaires et se forma une garde de soldats étrangers. Comme les Sybarites étaient alors assiégés par les Crotoniates, et demandaient du secours à Hiéron, il fit lever de nombreuses troupes, qu'il remit à son frère Polyzélus, dans l'espérance qu'il serait tué par les Crotoniates. Polyzélus, se doutant des intentions de son frère, refusa le commandement de ces troupes, et se réfugia chez Théron, tyran d'Agrigente. Hiéron, emporté par la colère, résolut de l'aller combattre. Sur ces entrefaites, Thrasydée, fils de Théron, qui avait été institué gouverneur de la ville d'Himère, s'aliéna par sa dureté hautaine l'esprit des habitants. Ceux-ci renoncèrent à en porter plainte au père, dans la conviction qu'ils ne trouveraient pas en lui un juge impartial. Ils envoyèrent donc des députés à Hiéron, pour lui exposer leurs griefs contre Thrasydée, et lui promettre de se ranger sous son obéissance et de le servir contre Théron. Mais Hiéron, qui jugeait à propos de vivre en paix avec Théron, trahit les Himériens, et dénonça leurs propositions secrètes. Sur cet avis, Théron fit une enquête, et, ayant reconnu la vérité de la dénoncia-

1. Première année de la LXXVI^e olympiade; année 476 avant J.-C.

2. J'adopte ici la correction de Palmérius, qui a proposé de lire *Archidamus* au lieu d'Archélaüs que porte le texte.

3. Micythus remplit avec fidélité ses engagements. Voyez plus bas, chap. 60, et Hérodote, VII, 170.

tion, il se réconcilia avec Hiéron, fit rentrer Polyzélus dans les bonnes grâces de son frère; mais il fit saisir et condamner à mort un grand nombre d'Himériens qui s'étaient déclarés contre lui.

XLIX. Quelque temps après, Hiéron expulsa de leurs villes les Naxiens et les Cataniens, et, pour les repeupler, il fit venir cinq mille hommes du Péloponnèse, et autant de Syracuse. Il changea le nom de Catane en celui d'*Etna*, et distribua à ces nouveaux habitants, au nombre de mille, non-seulement le territoire de Catane, mais une grande partie du pays limitrophe. Il se hâta dans cette entreprise, tout à la fois pour avoir dans ces habitants des auxiliaires tout prêts en cas de besoin, et pour recevoir les honneurs héroïques dus au fondateur d'une ville de dix mille citoyens. Quant aux Naxiens et aux Cataniens, décolonisés, il les fit admettre chez les Léontins, qui leur accordèrent le droit de cité. Théron de son côté, voyant la ville d'Himère presque déserte par suite du massacre des Himériens, appela des Doriens pour la repeupler, et fit inscrire au nombre des citoyens tous les volontaires. Toute cette population vécut dans la concorde pendant cinquante-huit ans¹, jusqu'à ce que la ville fut prise et détruite par les Carthaginois; depuis lors cette ville est restée inhabitée jusqu'à notre époque.

L. Dromoclide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Cnéius Manlius². Dans cette année, les Lacédémoniens, désolés d'avoir perdu si inconsiderément l'empire de la mer, menaçaient les Grecs de se venger de leur défection. Le sénat se réunit pour délibérer sur la guerre à déclarer aux Athéniens au sujet de la suprématie maritime. Dans l'assemblée générale du peuple, les jeunes citoyens et beaucoup d'autres témoignaient un vif désir de recouvrer leur ancienne supériorité, qu'ils regardaient non-seulement comme la source de beaucoup de richesses et d'une grande puissance, mais encore comme une occasion d'acquérir des fortunes privées. Ils

1. Voyez plus loin, XIII, 62.

2. Deuxième année de la LXXVI^e olympiade; année 475 avant J.-C.

rappelaient à ce sujet un ancien oracle, par lequel le dieu leur avait recommandé de ne pas laisser boîter leur domination ; et cet oracle, selon eux, ne pouvait s'appliquer qu'à la circonstance actuelle, car l'empire était devenu boiteux, puisqu'ils avaient perdu l'un des deux commandements qu'ils avaient autrefois. Ainsi, tous les citoyens, y compris le sénat, qui était entré en délibération, étaient animés du même esprit, et personne n'aurait osé proposer un avis contraire. Cependant, un des sénateurs, nommé Hétémaridas, descendant d'Hercule, et estimé des citoyens à cause de sa valeur, chercha à persuader qu'il fallait laisser aux Athéniens l'empire de la mer, et qu'il n'était point dans l'intérêt de Sparte de le leur disputer. A l'appui de ce conseil inattendu, il apporta tant de raisons plausibles qu'il parvint, contre toute espérance, à faire prévaloir son opinion auprès du sénat et du peuple. Enfin les Lacédémoniens, jugeant le discours d'Hétémaridas conforme aux intérêts de l'État, renoncèrent à leur ardeur guerrière contre les Athéniens. Ceux-ci, qui s'attendaient à un grave conflit avec les Lacédémoniens, au sujet de l'empire de la mer, avaient déjà fait construire plusieurs trirèmes, amassé de fortes sommes d'argent, et attiré par leur bienveillance nombre d'alliés. Dès qu'ils eurent appris la résolution des Lacédémoniens, ils s'occupèrent, sans crainte de la guerre, de l'affermissement de leur suprématie.

LI. Acestoride étant archonte d'Athènes, Cæso Fabius et Titus Virginius furent revêtus de la dignité consulaire à Rome¹. Dans cette année, Hiéron, roi des Syracusains, reçut des envoyés de Cumes en Italie, lui demandant du secours contre les Tyrrhéniens, maîtres de la mer. Ce roi leur envoya donc un secours suffisant de trirèmes qui, arrivées à Cumes, aidèrent les habitants à combattre les Tyrrhéniens. Ceux-ci furent défaits dans un grand combat naval, et perdirent beaucoup de navires. Les Cuméens furent ainsi rassurés et la flotte auxiliaire revint à Syracuse.

LII. L'année suivante, Ménon fut nommé archonte d'Athènes, L. Émilius Mamercus et Caius Cornélius Len-

1. Troisième année de la LXXVI^e olympiade; année 474 avant J.-C.

tulus consuls à Rome¹. La guerre s'alluma en Italie entre les Tarentins et les Japyges. Ces peuples étaient d'abord en guerre au sujet des limites de leurs territoires, et cette querelle s'était bornée jusqu'alors à quelques escarmouches et à des pillages réciproques ; mais leur animosité s'étant accrue par des meurtres fréquents, ils en vinrent enfin à des hostilités ouvertes. Les Japyges armèrent les premiers ; leurs troupes, jointes à celles des alliés, s'élevèrent à plus de vingt mille hommes. Les Tarentins, instruits de ces préparatifs, mirent sur pied leur milice citoyenne, qui se réunit à un grand nombre d'alliés rhégiens². Il se livra un combat acharné ; beaucoup d'hommes tombèrent de part et d'autre, mais enfin les Japyges demeurèrent vainqueurs. Dans leur déroute, les vaincus se séparèrent en deux parties ; les uns se retirèrent à Tarente, pendant que les autres s'enfuyaient à Rhégium. De même aussi les vainqueurs se partagèrent en deux corps ; les uns poursuivirent les Tarentins l'épée dans les reins, et en firent un grand carnage ; les autres s'attachèrent avec une telle ardeur aux fuyards de Rhégium, qu'ils se jetèrent avec eux dans la ville et s'en rendirent les maîtres.

LIII. Dans l'année suivante, Charès étant archonte d'Athènes, Titus Minutius et Caius Horatius Pulcher consuls à Rome, on célébra en Élide³ la LXXVII^e olympiade, où Dandès d'Argos remporta le prix de la course du stade. A cette époque, Théron, tyran d'Agrigente en Sicile, mourut après un règne de seize ans. Thrasydée, son fils, lui succéda. Théron avait gouverné avec justice ; respecté pendant sa vie, il reçut après sa mort les honneurs héroïques. Le fils, encore du vivant de son père, était violent et sanguinaire, et après la mort de Théron, il gouverna contrairement aux lois et en tyran. Ayant bientôt perdu la confiance de ses sujets, il devint l'objet de la haine publique, eut toute sa vie à lutter contre des complots, et

1. Quatrième année de la LXXVI^e olympiade ; année 473 avant J.-C.

2. Cette troupe auxiliaire, amenée par Miccythus, était d'environ trois mille hommes, Hérodote, VII, 170.

3. Première année de la LXXVII^e olympiade ; année 472 avant J.-C.

ne tarda pas à avoir une fin digne de ses cruautés. Après la mort de Théron, son père, Thrasydée leva à Agrigente et à Himère de nombreuses troupes de mercenaires, qui dépassaient le nombre de vingt mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Il voulait, avec cette armée, faire la guerre aux Syracusains. Le roi Hiéron, à la tête de forces considérables, marcha sur Agrigente; il s'engagea un combat sanglant où des Grecs tombèrent sous les coups des Grecs. Enfin les Syracusains eurent le dessus; ils perdirent environ deux mille hommes, et en firent perdre quatre mille à leurs ennemis. Cette défaite coûta à Thrasydée le trône : il s'enfuit chez les Mégariens Niséens, où il fut condamné à mort et exécuté. Les Agrigentins, ayant établi un gouvernement démocratique, envoyèrent des députés à Hiéron qui leur accorda la paix.

En Italie, les Romains étaient en guerre avec les Véiens. Il se livra une grande bataille près de Crémère¹ : les Romains furent défaits, et parmi un grand nombre de morts se trouvèrent, au rapport de quelques historiens, les trois cents Fabius, tous de la même famille, et compris pour cela sous la même dénomination. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LIV. Praxierge étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Aulus Virginius Tricostus et Caius Servilius Structus². Dans cette année, les Éliens, qui habitaient plusieurs petites villes, se réunirent en une seule, qu'ils nommèrent Élis. Les Lacédémoniens, voyant leur pouvoir s'affaiblir depuis la trahison de leur général Pausanias, et le crédit des Athéniens, auxquels on ne reprochait aucun exemple de trahison, s'augmenter, essayèrent de calomnier Athènes, leur rivale. Ils s'en prirent d'abord à Thémistocle, dont la vertu était en grand renom; ils l'accusèrent d'avoir été le plus grand ami de Pausanias, et d'avoir trempé avec lui dans la trahison qui devait livrer la Grèce à Xerxès. Ils eurent des conférences avec les

1. Voyez Aulu-Gelle (*Noctes atticæ*, XVII, 21).

2. Deuxième année de la LXXVII^e olympiade; année 471 avant J.-C.

ennemis de Thémistocle ; les excitèrent à appuyer l'accusation, et leur donnèrent même de l'argent pour les engager à dire que Pausanias avait communiqué son plan de trahison à Thémistocle, en l'invitant à se joindre à lui ; qu'à la vérité Thémistocle n'avait pas accepté cette proposition, mais qu'il n'avait pas non plus jugé à propos de dénoncer son ami. Thémistocle, ainsi mis en accusation, fut pour le moment absous du crime de trahison. Cet acquittement le rendit même plus puissant auprès de ses concitoyens, qui aimaient en Thémistocle l'auteur de si grandes choses. Plus tard, les uns, redoutant la supériorité de son génie, et les autres, envieux de sa réputation, oublièrent bientôt les services qu'il avait rendus à la patrie, et ne songèrent plus qu'à rabaisser son crédit et son influence.

LV. D'abord ils le firent sortir de la ville, en lui appliquant l'*ostracisme*, qui avait été institué après la chute de la tyrannie des Pisistratides. Voici quelle était cette loi. Chaque citoyen écrivait sur un tesson¹ (*ostrakon*) le nom de celui qu'il croyait principalement conspirer contre la démocratie ; celui qui réunissait le plus grand nombre de ces tessons était condamné à s'exiler de la patrie pour cinq ans². L'ostracisme n'avait pas pour objet de punir un crime prouvé ; les Athéniens voulaient seulement, par ce moyen, rabaisser l'orgueil de ceux qui auraient pu avoir des prétentions par trop élevées.

Frappé par cet arrêt, Thémistocle s'exila à Argos. Instruits de cet événement, les Lacédémoniens jugèrent l'occasion favorable pour reprendre leurs attaques contre Thémistocle. Ils envoyèrent donc des députés à Athènes pour l'accuser de nouveau d'avoir trempé dans le complot de Pausanias ; ils ajoutèrent que des crimes qui regardaient la Grèce entière devaient être jugés, non par le tribunal particulier des Athéniens, mais par l'assemblée générale des Grecs, qui, dans ce moment, devait se tenir à Sparte.

1. Ὀστράκον, tesson ; d'où le nom d'ostracisme.

2. Wesseling a proposé de lire ici δεκαετῇ χρόνον, espace de dix ans, au lieu de πενταετῇ χρόνον que donnent toutes les éditions, sauf celle de M. Eichstædt.

Thémistocle, voyant que les Lacédémoniens faisaient tous leurs efforts pour ravalier et humilier la ville d'Athènes, et que les Athéniens de leur côté ne songeaient qu'à se défendre du soupçon qu'on jetait sur eux, comprit qu'il serait abandonné à la décision de l'assemblée. Il comprit aussi que cette assemblée n'avait pas en vue la justice, mais qu'elle serait favorable aux Lacédémoniens comme on en avait déjà eu l'exemple dans le jugement qu'elle prononça dans la cause des Athéniens et des Éginètes ; car étant les maîtres des suffrages, ils déguisèrent si peu leur jalousie contre les Athéniens, que, bien que ceux-ci eussent fourni plus de trirèmes que tous les autres Grecs ensemble, ils ne leur décernèrent aucune distinction. Ce qui porta, en outre, Thémistocle à se défier de cette assemblée, c'est que les Lacédémoniens s'autorisaient de la réponse qu'il avait faite à Athènes au sujet de cette accusation ; car Thémistocle, dans sa défense, avait avoué que Pausanias lui avait écrit plusieurs lettres pour l'engager à entrer dans le projet de trahison ; et cet aveu était pour lui la plus grande preuve que Pausanias n'aurait point insisté si longtemps s'il n'avait pas toujours reçu le même refus.

LVI. Par les motifs que nous venons de dire, Thémistocle quitta Argos, et vint en suppliant se réfugier aux foyers d'Admète, roi des Molosses. Ce roi le reçut d'abord avec bienveillance, l'engagea à prendre courage, et lui promit de veiller à sa sûreté. Mais les Lacédémoniens envoyèrent à Admète les citoyens les plus considérés de Sparte pour demander l'extradition de celui qu'ils appelaient le traître et le corrupteur de toute la Grèce ; ajoutant qu'en cas de refus, ils lui déclareraient la guerre au nom de tous les Grecs. Admète, intimidé par ces menaces, mais touché cependant du sort de son suppliant et voulant prévenir la honte d'une trahison, conseilla à Thémistocle de s'échapper à l'insu des Lacédémoniens ; en même temps il donna une somme en or pour les dépenses de l'exilé. Thémistocle, traqué de toute part, accepta cet or et s'enfuit la nuit du pays des Molosses avec les moyens que le roi lui avait fournis. Il rencontra deux jeunes Li-

guriens, marchands de profession et qui connaissaient bien les chemins : ils lui servirent de guides dans ses courses nocturnes pour échapper aux recherches des Lacédémoniens ; ils le conduisirent généreusement et arrivèrent, après beaucoup de fatigues, en Asie. Là Thémistocle trouva un homme avec lequel il était lié par les nœuds de l'hospitalité ; cet homme, riche et estimé, s'appelait Lysithide ; ce fut chez lui qu'il alla chercher un asile. Lysithide était ami du roi Xerxès : il avait traité hospitalièrement toute l'armée des Perses pendant l'expédition de Xerxès en Grèce. Il résolut de profiter de sa faveur auprès du roi pour sauver Thémistocle, au sort duquel il s'intéressait. Thémistocle le pria de le conduire auprès du roi ; Lysithide s'y opposa d'abord, en lui représentant que Xerxès pourrait se venger sur lui de la défaite des Perses. Il céda enfin aux raisons de Thémistocle, et, de plus, lui fournit un moyen singulier d'arriver en Perse en toute sécurité. C'est un usage établi chez les Perses, lorsqu'on amène au roi une de ses femmes, de la transporter sur un char couvert, qu'aucun passant n'oserait visiter, ni même regarder. Lysithide employa cet expédient à l'égard de Thémistocle : il le plaça dans un char couvert de tapis précieux et le conduisit ainsi sans danger jusqu'auprès du roi. Lysithide eut d'abord un entretien secret, dans lequel le roi lui garantit de ne faire aucun mal à son nouvel hôte. Thémistocle fut introduit, et, ayant reçu la permission de parler, il fit comprendre au roi qu'il ne lui avait jamais fait aucun tort ; et il fut libéré de toute poursuite criminelle.

LVII. Après avoir si miraculeusement échappé au ressentiment d'un si puissant ennemi, Thémistocle courut de nouveau de plus grands dangers encore. Voici comment. Mandane, fille de Darius, de celui qui avait égorgé les mages, et propre sœur de Xerxès, était fort respectée des Perses ; elle avait perdu ses fils dans le combat naval que Thémistocle avait gagné sur les Perses à Salamine ; elle s'était désolée de la mort de ses enfants, et toute la nation avait compati à la grandeur de cette infortune. Dès qu'elle ap-

prit l'arrivée de Thémistocle, elle se rendit au palais en habits de deuil, et, fondant en larmes, supplia le roi son frère de la venger de Thémistocle. Le roi s'y étant refusé, elle brigua l'appui des personnages les plus considérables de la Perse, et excita les peuples à la vengeance. La foule accourut au palais, demandant à grands cris le châtimement de Thémistocle. Le roi répondit qu'il allait réunir en conseil les hommes les plus éminents de la Perse, et que l'arrêt de ce conseil recevrait son exécution. Cette réponse fut accueillie par les applaudissements de la foule. Comme il se passa quelque temps avant que ce tribunal fût installé, Thémistocle eut le loisir d'apprendre la langue perse. Il prononça sa défense dans cette langue, et fut absous. Le roi, charmé de voir son hôte sauvé, le combla de beaux présents. Il lui fit épouser une femme perse, distinguée par sa propre origine, par sa beauté, et plus encore par sa vertu. Il lui fit don d'un grand nombre d'esclaves, de vases précieux, et d'autres objets qui contribuent aux commodités et aux jouissances de la vie. Enfin, il lui donna trois villes, chargées de pourvoir à l'entretien de sa table. Magnésie, sur les rives du Méandre, une des villes de l'Asie les plus fertiles en blé, pour son pain; Myonte, au bord d'une mer poissonneuse, pour le luxe de ses repas; et Lampsaque, riche en vignobles, pour son vin.

LVIII. Ainsi Thémistocle, échappé à la haine des Grecs, exilé par ceux qui lui devaient leur salut, comblé de bienfaits par ceux à qui il avait fait le plus de mal, passa le reste de sa vie au milieu des jouissances et des richesses dans les villes qui lui avaient été concédées. Il mourut à Magnésie, où on lui éleva un monument magnifique qui subsiste encore aujourd'hui. Suivant quelques historiens, Xerxès, désireux d'entreprendre une nouvelle expédition contre la Grèce, proposa à Thémistocle le commandement de toute l'armée; Thémistocle se rendit aux désirs du roi, qui s'engagea par un serment à ne point marcher contre les Grecs, sans Thémistocle; un taureau fut égorgé pour la confirmation de ce serment; Thémistocle but une coupe pleine

de sang et expira sur-le-champ¹. Cet événement, ajoutent ces historiens, fit renoncer Xerxès à son entreprise; et Thémistocle laissa dans sa mort la plus belle défense et la preuve du dévouement avec lequel il avait servi sa patrie.

Nous avons suivi jusqu'à la fin de ses jours le plus grand homme de la Grèce, et au sujet duquel on se demande si son exil en Perse a été le juste châtiment d'une trahison réelle envers la patrie, ou s'il faut flétrir l'ingratitude des Grecs qui ont si mal récompensé leur bienfaiteur. Si l'on veut examiner avec soin et sans prévention le talent de ce général, on le trouvera supérieur à tous les hommes dont nous avons parlé, et on s'étonnera sans doute que les Athéniens aient consenti à se priver du secours d'un tel citoyen.

LIX. Quel autre homme aurait su, par ses propres moyens, au moment de la plus grande puissance de Sparte, et lorsque Eurybiade commandait les forces navales, enlever l'empire de la mer à Lacédémone? L'histoire nous montre-t-elle un autre personnage qui, par son seul génie, soit parvenu à se placer lui-même au-dessus de tous les chefs, et à mettre Athènes au-dessus de toutes les villes grecques et les Grecs au-dessus des Barbares? Quel autre général s'est trouvé dans des circonstances moins favorables, et a couru de plus grands périls? Qui aurait vaincu comme lui, en opposant à toutes les forces de l'Asie entière les habitants d'une ville en ruines? Qui, en temps de paix, aurait affermi la puissance de la patrie par de si grands ouvrages? Qui l'aurait sauvée des dangers d'une si grande guerre? Par le seul stratagème de la rupture du pont, il affaiblit de moitié l'armée ennemie, et la livra aux mains des Grecs. En considérant la grandeur de ces choses, et en les examinant en détail, nous trouverons qu'Athènes a indignement traité Thémistocle, et que la

L'action du sang de taureau était comparée aux effets de la peste (Nicandre, *Alexipharm.*, v, 312; Dioscoride, *Alexipharm.*, 25). Mais le sang de taureau, comme le sang de tout autre animal, n'acquiert des qualités toxiques que par suite de la fermentation putride. Le sang frais n'est pas un poison.

citée réputée la plus sage et la plus civilisée de toutes les villes, a montré envers son bienfaiteur la plus profonde ingratitude. Si nous nous sommes trop longtemps arrêté sur Thémistocle, c'est que nous avons cru devoir payer à tant de vertu un large tribut d'éloges.

Pendant que ces choses se passaient, Micythus, tyran de Rhégium et de Zancle, fonda la ville de Pyxonte¹.

§ LX. Démotion étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Publius Valérius Publicola et Caius Nautius Rufus². Dans cette année, les Athéniens élurent pour général Cimon, fils de Miltiade; ils lui confièrent une puissante armée, et l'envoyèrent sur les côtes de l'Asie avec l'ordre de secourir les villes alliées, et de les délivrer des garnisons perses. Cimon se dirigea vers Byzance et s'empara d'une ville nommée Eïon, occupée par les Perses³. Ensuite il prit d'assaut Scyros habitée par les Pélasges et les Dolopes; après avoir laissé un Athénien pour reconstruire cette ville, il en partagea au sort le territoire⁴. Méditant de plus grandes entreprises, Cimon revint au Pirée, où il joignit à sa flotte plusieurs trirèmes, et se procura de munitions de guerre. Il quitta ce port à la tête de deux cents trirèmes; plus tard, il en tira des Ioniens et de tous les autres alliés, de manière à réunir un total de trois cents trirèmes. Avec cette flotte il fit voile vers la Carie; pendant qu'il longeait les côtes, toutes les villes originaires de la Grèce se déclarèrent aussitôt contre les Perses. Il assiégea et prit d'assaut toutes celles habitées par des indigènes, et qui avaient des garnisons perses. Outre les villes de la Carie, il s'empara encore de toutes les villes de la Lycie. Dans cette expédition, sa flotte s'était considérablement grossie. Les Perses, de leur côté, avaient mis en campagne une armée de terre, et tiré de la Phénicie et de la Cilicie une flotte considérable. Tithrauste, fils naturel de Xerxès,

1. *Buxentum*, ville de la Lucanie. Voy. Pline, *Hist. nat.*, 5.

2. Troisième année de la LXXVII^e olympiade; année 470 avant J.-C.

3. Le texte paraît être ici défectueux.

4. Voyez Cornélius Nepos, *Cimon*, 2. A cette même époque, les ossements de Thésée furent transportés à Athènes.

commandait ces forces. Informé que la flotte ennemie stationnait dans les eaux de Cypre, Cimon partit avec deux cent cinquante navires pour en attaquer trois cent quarante. Le combat fut acharné. Les deux flottes se battirent vaillamment; enfin les Athéniens remportèrent la victoire. Ils coulèrent à fond un grand nombre de navires ennemis, et en prirent plus de cent avec tout leur équipage. Le reste de la flotte se retira dans les parages de Cypre, et l'équipage descendit à terre. Les vaisseaux vides tombèrent au pouvoir des ennemis.

LXI. Non content de cette victoire, Cimon se remit aussitôt en mer, avec toute sa flotte, pour aller attaquer l'armée de terre des Perses, campée aux bords du fleuve Eurymédon. Il résolut de la surprendre par une ruse de guerre. Pour cela, il embarqua, sur les navires capturés, les plus braves de ses soldats, après leur avoir fait mettre des tiars et d'autres vêtements perses. Les Barbares, trompés à l'aspect des navires et des habillements perses, ne doutèrent pas que ce ne fût leur propre flotte qui approchait, et reçurent les Athéniens comme amis. La nuit était déjà tombée, Cimon, accueilli comme un ami, se jeta dans le camp des Barbares. Au milieu d'un grand tumulte, les soldats de Cimon tuèrent tous les Perses qu'ils rencontrèrent; et, ayant surpris dans sa tente Phérédate, neveu du roi, et second commandant des Barbares, ils l'égorèrent. Tout le reste de l'armée fut ou tué ou blessé, dans cette déroute causée par une attaque aussi imprévue. Le désordre fut d'autant plus grand, que les Perses ne reconnaissaient pas, pour la plupart, leurs assaillants. Ils ne pouvaient s'imaginer qu'ils étaient attaqués par les Grecs, qu'ils savaient n'avoir point de troupes de terre; ils croyaient que c'étaient les Pisidiens qui, peuple limitrophe et hostile aux Perses, seraient venus avec une armée. C'est pourquoi, dans la persuasion que l'attaque venait du continent, ils se réfugièrent sur les navires qu'ils supposaient amis. L'obscurité d'une nuit sans clair de lune, ajoutait encore au désordre; car il était impossible de se reconnaître. Il se fit donc un grand carnage. Mais Cimon, qui avait ordonné d'avance à

ses troupes de se rallier à un signal convenu, fit élever un fanal sur les navires, de peur qu'il n'arrivât quelque malheur à des soldats dispersés et livrés au pillage. Tout le monde arriva à ce signe de ralliement; et le pillage ayant cessé, on se retira sur les navires. Le lendemain Cimon éleva un trophée, et fit voile pour Cypre après avoir remporté le même jour deux victoires éclatantes, l'une sur terre, l'autre sur mer. L'histoire ne fournit aucun autre exemple d'une double victoire remportée le même jour par une flotte et par une armée de terre.

LXII. Cimon s'acquit, par ses talents militaires et sa bravoure, une grande réputation, non-seulement parmi ses concitoyens, mais auprès de tous les Grecs. Il avait pris aux ennemis trois cents trirèmes, quarante vaisseaux de transport et avait fait plus de vingt mille prisonniers, sans compter les sommes d'argent considérables qui étaient tombées entre ses mains. Les Perses, affaiblis par ces échecs, et redoutant la supériorité des Athéniens, construisirent un plus grand nombre de trirèmes. A dater de ce moment, la ville d'Athènes prit beaucoup d'accroissement par ses richesses, par sa réputation de bravoure et d'expérience militaire. Le peuple d'Athènes choisit le dixième du butin pour le consacrer au dieu de Delphes; on mit sur l'offrande déposée dans le temple, l'inscription suivante : « Depuis que la mer a séparé l'Europe de l'Asie, depuis « que l'impétueux Mars a envahi les villes des mor- « tels, jamais les habitants de la terre n'avaient encore « accompli un tel exploit, ni sur terre ni sur mer. Ceux qui « consacrent ce monument ont fait périr beaucoup de « Mèdes en Cypre, et pris cent navires phéniciens avec « tout l'équipage. L'Asie, battue par une double armée, en « a poussé de longs gémissements. »

Tels sont les événements arrivés dans cette année.

LXIII. Sous l'archontat de Phédon à Athènes, Lucius Furius Médiolanus et Marcus Manlius Bassus furent revêtus de la dignité consulaire à Rome¹; les villes des Lacé-

1. Quatrième année de la LXXVII^e olympiade; année 469 avant J.-C.

démoniens éprouvèrent une grande calamité tout à fait imprévue : de violents tremblements de terre renversèrent à Sparte les maisons, et firent périr plus de vingt mille habitants. La ville étant ébranlée longtemps par des secousses continuelles, beaucoup de corps furent ensevelis sous les décombres des maisons et des murs écroulés. Bien des richesses furent englouties dans les ruines. Ce fléau destructeur semblait être l'effet du courroux d'un dieu vengeur. Mais les Lacédémoniens furent menacés par d'autres dangers encore, ainsi que nous allons le rapporter.

Les Hilotes¹ et les Messéniens, quoique mal disposés pour les Lacédémoniens, s'étaient d'abord tenus tranquilles, craignant la supériorité et la puissance de Sparte. Mais lorsqu'ils virent la plupart des habitants exterminés par le tremblement de terre, ils bravèrent le petit nombre de ceux qui avaient survécu, et s'étant ligués ensemble, ils déclarèrent la guerre à Lacédémone. Archidamus, roi des Lacédémoniens, qui, par sa prévoyance, avait sauvé du tremblement de terre beaucoup de citoyens, résista courageusement aux assaillants². Dès les premières secousses de l'ébranlement, il s'était tout d'abord retiré de la ville en emportant avec lui à la campagne toutes ses armes; et il avait ordonné aux autres citoyens d'en faire autant. Le roi Archidamus rassembla ceux qui avaient ainsi échappé au péril et les opposa aux rebelles.

LXIV. Les Messéniens réunis aux Hilotes, marchèrent d'abord sur Sparte, dans l'espérance de se rendre aisément maîtres d'une ville abandonnée et sans défense. Mais ils renoncèrent à leur projet dès qu'ils apprirent que le reste des habitants, ralliés autour du roi Archidamus, se préparait à combattre pour la patrie. Ils vinrent occuper en Messénie, une position retranchée, d'où ils faisaient des incursions sur le territoire laconien. Les Spartiates implor-

1. *Hilotes*, Ἐλωτες, est l'orthographe la plus conforme à l'étymologie. L'orthographe vulgaire de *Ilotes* est inexacte.

2. Comparez Thucydide, I, 101.

rèrent alors le secours des Athéniens, dont ils obtinrent un corps auxiliaire. Ce secours, joint aux troupes fournies par les autres alliés, les mit en état de résister à leurs ennemis. Les Lacédémoniens étaient même d'abord supérieurs en nombre. Mais ayant ensuite soupçonné les Athéniens d'incliner vers le parti des Messéniens, ils renvoyèrent le corps auxiliaire des Athéniens en disant qu'ils étaient assez forts avec leurs alliés pour résister au danger actuel. Les Athéniens se croyant insultés, se retirèrent. Cet incident alluma encore davantage leur haine contre les Lacédémoniens. Ce fut là le germe de ces guerres funestes qui plongèrent toute la Grèce dans de grands malheurs, comme nous le verrons plus tard en détail.

Les Lacédémoniens, secondés de leurs alliés, marchèrent alors contre Ithome, et en firent le siège. Les Hilotes, qui s'étaient en masse soustraits au joug de Lacédémone, se réunirent aux Messéniens. Ils étaient tantôt vainqueurs et tantôt vaincus. Cette guerre dura dix ans, et ne fut point décidément terminée : dans cet espace de temps les deux partis se faisaient réciproquement beaucoup de mal.

LXV. L'année suivante, Théagénide étant archonte d'Athènes, Lucius Æmilius Mamercus et Lucius Studius Julius consuls à Rome, on célébra la LXXVII^e olympiade, dans laquelle Parménide le Posidoniote remporta le prix de la course du stade¹. Dans cette année, les Argiens et les Mycéniens se firent la guerre pour les motifs suivants. Les Mycéniens, fiers de leur antique illustration, n'étaient point soumis aux Argiens comme les autres villes de l'Argolide, mais ils se gouvernaient par leurs propres lois. Ils leur disputaient même le service du temple de Junon et l'administration des jeux Néméens. Il faut ajouter à cela que, pendant que les Argiens refusaient de combattre avec les Lacédémoniens aux Thermopyles, à moins qu'on ne leur donnât quelque part au commandement, les Mycéniens firent les seuls de tous les habitants de l'Argolide qui se joignissent aux troupes lacédémoniennes. En un mot, les

1 Première année de la LXXVII^e olympiade; année 468 avant J.-C.

Argiens craignaient que les Mycéniens ne devinssent trop puissants, et que fiers de l'antique origine de leur cité, ils ne disputassent aux Argiens la suprématie. Animés de cet esprit d'hostilité, les Argiens songeaient depuis longtemps à s'emparer de Mycènes. Ils jugèrent enfin le moment favorable pour exécuter leur projet, pendant que les Lacédémoniens affaiblis n'étaient pas en état de secourir les Mycéniens. En conséquence, ils rassemblèrent des troupes considérables tirées d'Argos et des villes alliées, et marchèrent contre Mycènes. Après avoir vaincu les Mycéniens en bataille rangée, et refoulé en dedans des murs, ils firent le siège de la ville. Les Mycéniens firent pendant quelque temps une vigoureuse défense, mais accablés par des forces supérieures et dans l'impossibilité d'avoir des secours des Lacédémoniens, alors affligés par des tremblements de terre et inquiétés par leurs voisins, ils durent à la fin succomber. Les Argiens les réduisirent en esclavage, en consacrèrent le dixième au service du dieu, et démolirent Mycènes. Telle fut la fin de cette ville, jadis une des plus opulentes de la Grèce : elle avait produit de grands hommes et s'étaient rendue célèbre dans l'histoire. Elle est restée inhabitée jusqu'à nos jours. Voilà les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXVI. Dans cette année¹, Lysistrate étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Pinarius Mamertinus et Publius Furius Fusus². Hiéron, roi des Syracusains, attira chez lui, par de magnifiques présents, les fils d'Anaxilas, tyran de Zancle, leur rappela les services que Gélon avait rendus à leur père, et leur insinua qu'ayant déjà atteint l'âge viril, ils devaient demander compte à Micythus, leur tuteur, de son administration, et prendre eux-mêmes les rênes du gouvernement. En effet, de retour à Rhégium, ils demandèrent compte de l'administration à leur tuteur. Celui-ci, homme de bien, assembla

1. Deuxième année de la LXXVIII^e olympiade; année 467 avant J.-C.

2. Au lieu de *Fusus*, le texte porte le nom corrompu de Phiphron. Voir Tite-Live, II, 56.

tous les amis de son père, et rendit aux enfants un compte si exact de son administration, que tous les assistants admirèrent en même temps sa justice et sa fidélité. Les fils d'Anaxilas, se repentant de leur procédé, prièrent Micythus de reprendre l'autorité de leur père, et de continuer à administrer leurs domaines. Mais Micythus s'y refusa; ayant exactement rendu ce qui lui avait été confié, il chargea sur un navire tous ses biens, et partit de Rhégium, accompagné des témoignages d'affection de la multitude. Il aborda dans la Grèce, et finit ses jours à Tégée, en Arcadie, jouissant d'une estime générale. Hiéron, roi des Syracusains, mourut à Catane, et obtint les honneurs héroïques, comme fondateur de cette ville. Il avait régné onze ans, et laissa la royauté à son frère Thrasybule, qui ne régna qu'un an.

LXVII. Lysanias étant archonte d'Athènes, les Romains élurent consuls Appius Claudius et Titus Quintus Capitolinus¹. Dans cette année, Thrasybule, roi des Syracusains, fut chassé du trône. Pour exposer cet événement en détail, nous sommes obligé de prendre les choses d'un peu plus haut. Gélon, fils de Dinomène, distingué par son courage et ses talents militaires, avait dompté les Carthaginois, et vaincu les Barbares dans une bataille rangée, ainsi que nous l'avons raconté². Généreux envers les ennemis abattus, et bienveillant pour tous ses voisins, il s'était concilié l'estime des Siciliens. Enfin, aimé de tout le monde pour sa douceur, il régna en paix jusqu'à la fin de sa vie. Hiéron, l'aîné de ses frères, qui lui succéda, ne gouverna pas ses sujets avec autant de bonté; il était avare et violent, et très-éloigné de la simplicité et de l'humanité de son frère. Cependant, plusieurs de ceux qui voulaient se soulever se continrent en considération de la mémoire de Gélon, chère à tous les Siciliens. A la mort d'Hiéron, Thrasybule, son frère, succéda au trône, et surpassa encore son prédécesseur en méchanceté. Violent et sanguinaire, il fit mourir injuste-

1. Troisième année de la LXXVIII^e olympiade; année 466 avant J.-C.

2. Voyez plus haut, chap. 20-23.

ment beaucoup de citoyens, et, après en avoir exilé un grand nombre sur des accusations mensongères, il confisqua leurs biens au profit du trésor royal. Ainsi, haïssant ses sujets et haï de ceux qu'il avait offensés, il se forma une garde de mercénaires pour l'opposer aux milices urbaines. Enfin, devenant de plus en plus odieux aux citoyens, insultant les uns, tuant les autres, il força ses sujets à se révolter contre lui. Les Syracusains se choisirent donc des chefs, et se soulevèrent en masse pour secouer le joug de la tyrannie; se ralliant sous leurs chefs, ils travaillèrent à reconquérir leur liberté¹.

Thrasybule, voyant toute la ville soulevée contre lui, essaya d'abord la voie de la persuasion. Mais lorsqu'il se vit impuissant à apaiser la révolte des Syracusains, il fit venir de Catane les colons qu'Hiéron y avait établis, rassembla d'autres alliés et un grand nombre de mercenaires, de manière à former une armée de près de quinze mille hommes. Avec ces troupes, il occupa les quartiers de la ville qu'on nomme l'Achradine et l'Île, position retranchée, et combattit de là les rebelles².

LXVIII. Les Syracusains s'étaient d'abord emparés du quartier de la ville, appelé *Tyché*. De là, ils envoyèrent des députés à Géla, à Agrigente, à Sélinonte, à Himère et à d'autres villes, situées dans l'intérieur de la Sicile, pour les engager à leur fournir de prompts secours et à contribuer à la délivrance de Syracuse. Toutes ces villes accueillirent la demande de ces députés et s'empressèrent d'envoyer les uns des troupes d'infanterie et de cavalerie, les autres des vaisseaux longs tout équipés; de sorte que les Syracusains eurent bientôt à leur disposition des forces

1. Comparez Aristote, *Politique*, V, 10.

2. Cicéron (*In Verrem*, IV, 53) décrit ainsi ces quartiers de Syracuse : *Tanta est urbs ut ex quatuor urbibus maximis constare dicatur quarum una est ea, quam dixi, INSULA, quæ duobus portibus cincta, in utriusque portus ostium aditumque projecta est.* — Un peu plus loin il ajoute : *Altera autem est urbs Syracusis, cui nomen ACRADINA in qua forum maximum. Tertia urbs est, quæ, quod in ea parte Fortunæ fanum antiquum fuit, TYCHA nominata..*

considérables, et se mirent en devoir de se défendre par mer et par terre. Thrasybule, abandonné de ses alliés, ne comptait plus que sur ses mercenaires; il n'était maître que de l'Achradine et de l'Île, tout le reste de la ville étant occupé par les Syracusains. Thrasybule attaqua ses ennemis par mer, mais il fut battu, perdit un grand nombre de trirèmes, et se réfugia avec le reste dans l'Île. Il eut le même sort par terre : sorti de l'Achradine à la tête de ses troupes, il fut vaincu dans un combat livré aux portes de la ville, et forcé de se retirer avec beaucoup de pertes dans l'Achradine. Enfin il abdiqua la tyrannie, et négocia auprès des Syracusains un sauf-conduit pour se rendre à Locres. C'est ainsi que les Syracusains délivrèrent leur patrie. Ils permirent aux mercenaires de sortir de Syracuse, et, après avoir également rendu libres les autres villes, en les délivrant de la tyrannie ou des garnisons étrangères, ils y établirent le gouvernement démocratique. Depuis cette époque, Syracuse, jouissant de la paix, devint riche, florissante, et conserva le gouvernement démocratique pendant près de soixante ans, jusqu'à Denys le tyran. C'est ainsi que Thrasybule, héritier d'une royauté bien assise, perdit ignominieusement le trône par sa propre méchanceté, et se réfugia à Locres, où il termina ses jours dans la vie privée.

Pendant que ces choses se passaient, Rome fut gouvernée pour la première fois par quatre tribuns du peuple, Caius Sicinius, Lucius Némétorius, Marcus Duillius et Spurius Aquilius¹.

LXIX. L'année étant révolue, Lysithée fut nommé archonte d'Athènes, Lucius Valérius Publicola et Titus Æmilius Mamercus furent élus consuls de Rome². Dans cette année, Artabane, Hyrcanien d'origine, et jouissant d'un très-grand crédit auprès du roi Xerxès, qui l'avait fait commandant de ses gardes, conçut le projet d'assassiner Xerxès et de s'emparer du trône. Il communiqua ce

1. Voyez Tite-Live, II, 58.

2. Quatrième année de la LXXVIII^e olympiade; année 465 avant J.-C.

projet à l'ennuque Mithridate, intendant du roi, et dans lequel Artabane avait toute confiance, car il était en même temps son parent et son ami. Mithridate, ayant reçu cette confiance, introduisit pendant la nuit Artabane dans la chambre à coucher de Xerxès. Artabane tua Xerxès, et se dirigea sur les fils du roi : ils étaient au nombre de trois ; Darius, l'aîné, et Artaxerxès, habitaient dans le palais ; mais le troisième, Hystaspe, était alors absent : il occupait la satrapie de Bactres. Artabane se rendit cette même nuit auprès d'Artaxerxès, et lui dit que Darius, son frère, venait d'assassiner son père, pour s'emparer du trône ; il lui conseilla donc de se soustraire d'avance au joug de son frère, et de régner à sa place en vengeance la mort du père ; en même temps il lui offrit le concours de la garde du roi. Artaxerxès se laissa persuader, et alla, avec les gardes, tuer sur-le-champ son frère Darius. Artabane, voyant sa trahison réussir, prit avec lui ses fils¹, et, leur disant que le moment était arrivé de s'emparer du trône, il frappa Artaxerxès d'un coup d'épée. Mais comme Artaxerxès n'avait reçu qu'une légère blessure, il se mit en garde et porta lui-même à Artabane un coup mortel. Artaxerxès, sauvé miraculeusement, succéda à son père, après avoir puni son meurtrier. Telle fut la fin de Xerxès, après un règne de plus de vingt ans. Artaxerxès², son successeur, régna quarante ans.

LXX. Sous l'archontat d'Archémide, et le consulat d'Aulus Virginius et de Titus Minucius, on célébra la LXXIX^e olympiade, où Xénophon, de Corinthe, fut vainqueur à la course du stade³. Dans cette année, les Athéniens ramenèrent à l'obéissance les Thasiens, qui s'étaient révoltés au sujet de l'exploitation des mines⁴. Pour soumettre les Éginètes rebelles, ils entreprirent le siège d'Égine. Cette ville, qui s'était souvent distinguée dans les guerres mari-

1. Ils étaient au nombre de sept. Justin, III, 1.

2. Artaxerxès Macrochir (Longue main).

3. Première année de la LXXIX^e olympiade ; année 464 avant J.-C.

4. Cette défection des Thasiens était, selon Thucydide (I, 100), antérieure au tremblement de terre qui désola Sparte.

times, était fière, riche, puissante par ses forces navales, et toujours hostile aux Athéniens. C'est pourquoi ceux-ci marchèrent contre les Éginètes, ravagèrent leur territoire, assiégèrent Égine, qu'ils voulaient réduire par la force. A mesure que leur puissance se développa, les Athéniens ne traitèrent plus leurs alliés avec autant de bienveillance qu'autrefois : ils commandaient en maîtres superbes et arrogants. Aussi beaucoup de ces alliés, mécontents d'un pareil joug, formaient-ils entre eux des projets de révolte, et quelques-uns, sans attendre la décision de l'assemblée générale, se constituèrent indépendants.

Sur ces entrefaites, les Athéniens, maîtres de la mer, envoyèrent à Amphipolis une colonie de dix mille hommes, choisis, les uns dans la population urbaine, les autres parmi les aliés ; et ils leur distribuèrent au sort le territoire. Ils tinrent pendant quelque temps la Thrace sous leur domination, mais il arriva qu'ayant voulu, par la suite, pénétrer dans l'intérieur de la Thrace, tous ceux qui s'y étaient aventurés furent égorgés par les Édoniens.

LXXI. Tlépolème étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour censeurs Titus Quintius et Quintus Servilius Structus¹. Dans cette année, Artaxerxès, roi des Perses, récemment monté sur le trône, punit d'abord les complices du meurtrier de son père, et se mit à administrer son empire. Conformément à ses intérêts, il destitua d'abord tous les satrapes malintentionnés, et donna leurs gouvernements à des amis dévoués ; il porta ensuite son attention sur l'état des revenus, sur les troupes et les approvisionnements militaires. Enfin, administrant son empire sagement, il s'attira l'estime universelle des Perses. Les Égyptiens, informés de la mort de Xerxès, et des troubles qu'elle avait occasionnés dans le royaume, jugèrent le moment propice pour tenter de recouvrer leur indépendance. Rassemblant aussitôt toutes leurs forces, ils se révoltèrent, expulsèrent d'Égypte tous ceux qui levaient les tributs au nom des Perses, et élurent pour roi Inaros. Celui-ci leva

1. Deuxième année de la LXXIX^e olympiade ; année 463 avant J.-C.

d'abord un corps de troupes nationales, puis il réunit des soldats étrangers et composa ainsi une armée considérable. Il envoya aussi des députés aux Athéniens, leur promettant que, s'ils voulaient contribuer à la délivrance de l'Égypte, ils auraient part au gouvernement de ce pays, indépendamment de la reconnaissance qu'inspirerait un pareil service. Les Athéniens, persuadés qu'il était dans leur intérêt d'affaiblir les Perses autant que possible, et dans le but de s'assurer, en cas de revers, l'appui des Égyptiens, décrétèrent un secours de trois cents trirèmes. Ils mirent la plus grande hâte aux préparatifs de cette flotte. Artaxerxès, apprenant la révolte des Égyptiens et leurs préparatifs de guerre, jugea nécessaire d'accabler les Égyptiens par des forces supérieures. Il fit donc immédiatement lever des troupes dans toutes les satrapies, construisit des navires et ne négligea aucun autre préparatif. Tels sont les événements arrivés alors en Asie et en Égypte.

LXXII. Toute la Sicile augmenta en prospérité, depuis que Syracuse et toutes les autres villes de l'île avaient secoué le joug de la tyrannie. Les Siciliens jouissant d'une paix profonde, et cultivant un sol fertile, virent leurs richesses s'accroître par l'agriculture. Le pays se remplissait d'esclaves, de troupeaux et de toute sorte de bien-être, les revenus augmentaient, car il n'y avait plus de guerre à soutenir. Mais les habitants retombèrent bientôt dans les guerres et les révoltes, par les raisons que nous ferons connaître. Après le renversement de la tyrannie de Thrasybule, ils convoquèrent une assemblée générale, et, ayant adopté le gouvernement démocratique, ils décrétèrent unanimement d'élever une statue colossale à Jupiter Libérateur, et de célébrer tous les ans les *Éleuthéries*¹ et des jeux solennels le même jour où ils avaient délivré leur patrie du joug des tyrans. Pendant ces jeux, on devait sacrifier aux dieux quatre cent cinquante taureaux, et les faire servir au repas des citoyens. On donna toutes

1. Ἐλευθερία, fêtes de la liberté.

les magistratures aux plus anciens citoyens. Quant aux étrangers naturalisés sous le règne de Gélon, ils furent exclus de ces honneurs, soit qu'on ne les en jugeât pas dignes, soit qu'on ne se fiât pas à des hommes qui, nourris au sein de la tyrannie, et habitués au service du monarque, pourraient être tentés de renverser l'ordre établi. C'est ce qui fut en effet tenté vers cette époque par plus de sept mille étrangers, restant des dix mille auxquels Gélon avait conféré le droit de cité.

LXXIII. Ces étrangers, mécontents d'être exclus des honneurs de la magistrature, se révoltèrent contre les Syracusains, et s'emparèrent de l'Achradine et de l'île, deux quartiers bien fortifiés par des enceintes particulières. Les Syracusains, retombant dans le désordre, occupèrent le reste de la ville, et retranchèrent pour leur sûreté le côté situé en face des Épipoles; ils fermèrent ainsi du côté de la campagne toute issue aux rebelles, et leur coupèrent facilement les vivres. Si les étrangers étaient inférieurs en nombre aux Syracusains, ils avaient, en revanche, bien plus d'expérience militaire. Aussi, dans les combats isolés et les mêlées qui eurent lieu entre les deux partis dans l'intérieur de la ville, les étrangers avaient l'avantage. Mais privés de toute communication avec la campagne, ils manquaient de provisions et souffraient de la disette. Tel était l'état où se trouvaient alors les affaires de la Sicile.

LXXIV. Sous l'archontat de Conon à Athènes, Quintus Fabius Vibulanus et Tibérius Æmilius Mamercus furent revêtus de la dignité consulaire à Rome¹. Dans cette année, Artaxerxès, roi des Perses, nomma au commandement de l'expédition dirigée contre l'Égypte, Achæménès, fils de Darius, et son oncle paternel. Les troupes qu'il lui confia pour combattre les Égyptiens se composaient de plus de trois cent mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Arrivé en Égypte, Achæménès établit son camp dans le voisinage du Nil, et après avoir fait reposer son armée des

1. Troisième année de la LXXIX^e olympiade; année 462 avant J.-C.

fatigues de la marche, il disposa tout pour le combat. Les Égyptiens ayant rassemblé les troupes de la Libye et de l'Égypte, attendaient les secours des Athéniens. Ces auxiliaires abordèrent en Égypte sur deux cents navires, et, s'étant joints aux Égyptiens, ils livrèrent aux Perses une bataille sanglante. Les Perses, supérieurs en nombre, eurent quelque temps le dessus. Mais ensuite, les Athéniens, déployant toutes leurs forces, firent tourner le dos aux ennemis, en tuèrent un grand nombre et mirent le reste des Barbares en fuite. Il se fit un grand carnage dans cette déroute. Enfin, après avoir essuyé la perte de la majorité de leur armée, les Perses se réfugièrent dans le Mur-Blanc¹. Les Athéniens, qui ne devaient cette victoire qu'à leur propre valeur, poussèrent l'ennemi sans relâche jusque dans cette place dont ils ne renoncèrent pas à faire le siège. Artaxerxès, instruit de la défaite des siens, envoya aussitôt à Lacédémone quelques hommes affidés, chargés de présents, pour engager les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens qui, vainqueurs en Égypte, seraient ainsi forcés d'accourir à la défense de leur patrie. Mais les Lacédémoniens n'acceptèrent ni les présents ni les propositions des Perses. Artaxerxès, renonçant au secours des Lacédémoniens, prépara de nouvelles troupes auxquelles il donna pour chefs Artabaze et Mégabyze, deux hommes distingués par leur valeur, et les fit partir pour faire la guerre aux Égyptiens.

LXXV. Évippus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Servilius et Spurius Posthumius Albinus². Dans cette année, Artabaze et Mégabyze³, envoyés pour faire la guerre aux Égyptiens, partirent de la Perse avec une armée de plus de trois cent mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Arrivés en Cilicie et en Phénicie, ils firent reposer leurs troupes des fatigues de la route. Ils demandèrent des navires aux Cypriens, aux

1. Château de Memphis. Il devait son nom aux pierres blanches dont il était construit.

2. Quatrième année de la LXXIX^e olympiade; année 461 avant J.-C.

3. Thucydide (I, 107) le dit fils de Cléombrote.

Phéniciens et aux Ciliciens. Cette flotte se composa de trois cents trirèmes, montées par les meilleurs soldats, et munies d'armes et de tout ce qui est nécessaire à la guerre. Presque une année fut employée à ces préparatifs et à des exercices militaires. Cependant les Athéniens qui étaient en Égypte pressèrent à Memphis le siège du Mur-Blanc; mais ils ne parvinrent pas à se rendre maîtres de la place, car les Perses faisaient une vigoureuse résistance.

LXXVI. En Sicile, les Syracusains, faisant la guerre aux étrangers rebelles, continuaient à bloquer l'Achradine et l'île. Ils vainquirent les rebelles dans un combat naval; mais ils ne parvinrent pas à les chasser de leurs positions fortes. Enfin les deux partis se livrèrent bataille en rase campagne, et, après une résistance courageuse de part et d'autre et après des pertes réciproques, la victoire demeura aux Syracusains. Après la bataille, les Syracusains couronnèrent six cents des plus braves qui avaient décidé la victoire, et distribuèrent à chacun, pour prix d'honneur, une mine¹ d'argent.

Sur ces entrefaites, Ducétius, chef des Sicules, irrité contre les Cataniens, qui s'étaient emparés du territoire de ses compatriotes, leur déclara la guerre. Les Syracusains marchèrent aussi contre Catane : ils s'en étaient partagé le territoire et allaient défendre la colonie fondée par Hiéron, le tyran². Les Cataniens opposèrent de la résistance; mais, battus en plusieurs rencontres, ils furent chassés de Catane et se mirent en possession d'une ville nommée autrefois Ennésia, et qui s'appelle aujourd'hui Etna. C'est ainsi que les habitants primitifs de Catane retrouvèrent, après un long intervalle, leur patrie. A leur exemple, tous ceux qui avaient été exilés de leurs villes sous le règne d'Hiéron, et qui trouvaient partout des auxiliaires, rentrèrent dans leurs villes natales, après en avoir expulsé les intrus. De ce nombre furent les Géléens, les Agrigentins et les Himériens. Pareillement les Rhégiens, les Zancliens chassèrent

1. Environ quatre-vingt-douze francs.

2. Le texte paraît être ici tronqué.

les enfants d'Anaxilas et délivrèrent leur patrie du pouvoir souverain. Peu de temps après, les Géléens, rentrés dans Camarine¹, s'en partagèrent le territoire. Enfin, presque toutes les villes, résolues de détruire leurs ennemis, déclarèrent la guerre aux habitants étrangers, arrêtaient d'un commun accord de rappeler les exilés et de restituer les villes à leurs anciens habitants, et ordonnèrent aux étrangers qui avaient servi sous des dynasties ennemies de se retirer tous à Messine. C'est ainsi que les séditions et les troubles furent apaisés en Sicile. Presque toutes les villes, délivrées d'une domination étrangère, distribuèrent les terres à leurs véritables propriétaires.

LXXVII. Phrasiclides étant archonte d'Athènes, Quintus Fabius et Titus Quintus Capitolinus consuls à Rome, on célébra la LXXX^e olympiade, où Toryllas le Thessalien fut vainqueur à la course du stade². Dans cette année, les généraux des Perses cantonnés³ en Cilicie, armèrent une flotte de trois cents navires; ils traversèrent, à la tête d'une armée de terre, la Syrie et la Phénicie, et, accompagnés de la flotte qui côtoyait les rivages, ils entrèrent en Égypte et s'avancèrent vers Memphis; leur arrivée, intimidant les Égyptiens et les Athéniens, fit lever le siège du Mur-Blanc. Cependant, les généraux perses, cédant au conseil de la prudence, évitèrent d'attaquer l'ennemi de front⁴, et essayèrent de terminer la guerre par quelques stratagèmes. Les navires attiques étant à l'ancre sous l'île Prosopitis,

1. La ville de Camarine avait été fondée par les Syracusains, vers la XLV^e olympiade (Thucydide, IV, 5).

2. Première année de la LXXX^e olympiade; année 460 avant J.-C.

3. Au lieu de διαβάντες περί τήν Κιλικίαν que donne le texte, je propose de lire διατρίβοντες περί τήν Κιλικίαν. Car διαβάντες (*ayant traversé*), non-seulement ne me paraît pas s'accorder avec la proposition περί (*autour*), qui, au contraire, accompagne très-souvent le verbe διατρίβω; mais les généraux perses étaient déjà arrivés l'année précédente en Cilicie, ainsi que l'auteur l'a dit chapitre 75.

4. J'ai traduit κατὰ στόμα παρατάττεσθαι, locution stratégique très-usitée, par *attaquer l'ennemi de front*. Miot et Terrasson me semblent avoir commis une erreur en rendant κατὰ στόμα par *embouchures* ou *bouches du Nil*.

ils détournèrent par des canaux les eaux du fleuve qui la forment, changèrent l'île en un continent, et mirent les navires à sec. Les Égyptiens, épouvantés, abandonnèrent les Athéniens, et firent la paix avec les Perses. Cependant, les Athéniens, privés de leurs alliés, et voyant leurs navires devenus inutiles, y mirent le feu pour les empêcher de tomber entre les mains des ennemis. Sans se laisser décourager par cet événement malheureux, ils s'exhortèrent les uns les autres en rappelant les glorieux souvenirs du passé; et jaloux de surpasser les défenseurs des Thermopyles, qui s'étaient dévoués pour la patrie, ils se tinrent prêts à combattre l'ennemi. Les généraux perses, Artabaze et Mégabyze, témoins de cette audace, et voulant prévenir l'effusion du sang, conclurent un traité qui permettait aux Athéniens de se retirer, sans danger, de l'Égypte. Les Athéniens, ainsi sauvés par leur propre courage, se rendirent, par la Libye, à Cyrène, et ils revinrent, contre toute attente, sains et saufs dans leur patrie.

Pendant que ces choses se passaient, Éphialte, fils de Simonide, excitait des troubles à Athènes par ses discours démagogiques. Il conseilla au peuple de diminuer l'autorité de l'aréopage, d'abolir les lois antiques et célèbres de l'état. Cet homme sacrilège ne resta pas longtemps dans l'impunité; il fut tué pendant la nuit et eut une fin obscure.

LXXVIII. L'année étant révolue, Philoclès fut nommé archonte d'Athènes, Aulus Posthumius Régulus et Spurius Furius Médiolanus consuls à Rome¹. A cette époque, les Corinthiens et les Épidauriens déclarèrent la guerre aux Athéniens. Ceux-ci marchèrent contre leurs agresseurs. Il se livra une bataille sanglante d'où les Athéniens sortirent vainqueurs². Ils se portèrent ensuite avec une flotte nombreuse sur le pays des Haliens, entrèrent dans le Péloponnèse, et tuèrent beaucoup d'ennemis. Les Péloponnésiens ayant rassemblé leurs forces pour faire face aux assaillants,

1. Deuxième année de la LXXX^e olympiade; année 459 avant J.-C.

2. Suivant Thucydide (I, 105), ce furent, au contraire, les Corinthiens qui remportèrent la victoire.

il se livra un combat auprès de Cécryphalia, où les Athéniens furent de nouveaux victorieux. Profitant de leurs succès, ils résolurent de châtier les Éginètes, dont ils connaissaient les sentiments hostiles et l'orgueil fondé sur d'anciens exploits. Les Athéniens dirigèrent donc sur eux une flotte considérable. Mais les habitants d'Égine, qui avaient une grande expérience militaire et beaucoup de réputation dans les combats de mer, ne s'effrayèrent pas de la supériorité des forces athéniennes. Possédant déjà un nombre suffisant de trirèmes, ils en construisirent d'autres encore. Cependant ils furent vaincus dans un combat naval, et perdirent soixante-dix trirèmes. Leur orgueil fut humilié par cette défaite, et ils rentrèrent dans l'obéissance des Athéniens. Les Athéniens étaient redevables de cette victoire à Léocrate, qui avait combattu pendant neuf mois les Éginètes.

Pendant que ces événements avaient lieu, Ducétius, chef des Sicules, d'une origine illustre, et alors très-puissant, fonda la ville de Ménène, et partagea entre ses habitants le territoire environnant. Il marcha ensuite contre Morgantine, ville importante, s'en empara et acquit ainsi une grande gloire auprès de ses compatriotes.

LXXIX. L'année étant révolue, Bion fut nommé archonte d'Athènes, Publius Servilius Structus et Lucius Æbutius Albas consuls à Rome¹. En ce temps, la guerre éclata entre les Corinthiens et les Mégariens au sujet des limites de leurs territoires. Les villes y prirent part. On se contenta d'abord de ravager réciproquement la campagne et de faire quelques escarmouches. Mais la querelle s'allumant de plus en plus, les Mégariens, qui étaient les plus faibles et redoutaient les Corinthiens, appellèrent à leur secours les Athéniens. Les forces étant ainsi égales, les Corinthiens envahirent, avec une armée de Péloponnésiens, le territoire de Mégare; les Athéniens avaient envoyé au secours des Mégariens un corps de troupes commandé par Myronide, homme admiré pour sa valeur. Il fut livré un combat

1. Troisième année de la LXXX^e olympiade; année 458 avant J.-C.

long et sanglant ; les deux partis donnèrent d'égales preuves de bravoure, jusqu'à ce que la victoire se déclara enfin pour les Athéniens, qui tuèrent un grand nombre d'ennemis. Peu de jours après, il y eut un combat acharné dans la Cimolia¹, et les Athéniens furent de nouveau victorieux.

Peu de temps après, les Phocidiens déclarèrent la guerre aux Doriens, dont descendent les Lacédémoniens, et qui habitent Cytinium, Boïum et Érineum, trois villes situées au pied du mont *Parnasse*. Les Phocidiens soumirent les Doriens par la force et s'emparèrent de leurs villes. Alors les Lacédémoniens envoyèrent Nicomède, fils de Cléomène², au secours des Doriens, en considération de leur parenté. Nicomède avait sous ses ordres quinze cents Lacédémoniens et dix mille hommes fournis par les autres Péloponnésiens ; Nicomède était tuteur du roi Pleistonax³, encore enfant. Il remporta une victoire sur les Phocidiens, reprit les villes des Doriens et rétablit la paix entre les deux peuples.

LXXX. Les Athéniens, apprenant l'issue de cette guerre des Phocidiens, résolurent d'attaquer les Lacédémoniens pendant leur retour. Réunis aux Argiens et aux Thessaliens, et suivis de cinquante navires, ils vinrent, avec quatorze mille hommes, occuper les défilés géranéens⁴. Les Lacédémoniens, instruits du mouvement des Athéniens, se dirigèrent vers Tanagre en Béotie. Les Athéniens les suivirent en Béotie et livrèrent une bataille sanglante. Au milieu du combat, les Thessaliens passèrent dans les rangs des Lacédémoniens ; mais les Athéniens, aidés des Argiens, n'en continuèrent pas moins à se battre. La perte fut grande des deux côtés ; la nuit sépara les combattants. Bientôt après les Thessaliens furent avertis qu'un grand convoi de

1. Nom d'une propriété privée près de Mégare. Voyez Thucydide, I, 106.

2. Thucydide (I, 107) le nomme fils de Cléombrote.

3. Pleistonax était, selon Thucydide, fils de Pausanias.

4. Ces défilés étaient formés par une montagne escarpée sur les frontières de Mégare.

vivres arrivait de l'Attique pour les Athéniens. Ils jugèrent le moment favorable pour attaquer ce convoi; et, après le repas du soir, ils profitèrent de la nuit pour aller à sa rencontre. Les conducteurs du convoi prirent d'abord les Thessaliens pour un détachement ami; mais bientôt plusieurs combats s'engagèrent pour se disputer les provisions. D'abord les Thessaliens, profitant de l'erreur de leurs ennemis, tuèrent ceux qu'ils rencontraient, et, attaquant en bon ordre des hommes épouvantés, ils en massacrèrent un grand nombre. Mais les Athéniens, apprenant dans leur camp l'attaque des Thessaliens, arrivèrent en toute hâte, mirent les Thessaliens en fuite et en firent un grand carnage. Les Lacédémoniens, de leur côté, vinrent au secours des Thessaliens, avec toutes leurs troupes rangées en bataille; beaucoup de monde tomba des deux côtés en raison de l'opiniâtreté du combat. Enfin la victoire fut incertaine tant pour les Athéniens que pour les Lacédémoniens; et, comme la nuit approchait, ils s'envoyèrent réciproquement des députés pour conclure une trêve de quatre mois.

LXXXI. L'année étant révolue, Mnésithide fut nommé archonte d'Athènes, Lucius Lucratius et Titus Véturius Cicurinus consuls à Rome¹. En ce temps, les Thébains, avilis par leur alliance avec Xerxès, cherchaient à relever leur honneur et leur puissance antique. Méprisés de tous les Béotiens, qui leur refusaient obéissance, les Thébains prièrent les Lacédémoniens de les aider à recouvrer l'empire de la Béotie. En retour de ce service, ils s'engageaient à faire eux seuls la guerre aux Athéniens, de sorte que les Spartiates n'auraient plus besoin de faire sortir des troupes de terre hors du Péloponnèse. Les Lacédémoniens jugèrent cette proposition conforme à leurs intérêts; car ils étaient persuadés qu'en rendant la ville de Thèbes puissante, ils contre-balanceraient la puissance d'Athènes. Comme ils avaient alors à Tanagre une grande armée toute prête à entrer en campagne, ils l'employèrent à étendre la domi-

1. Quatrième année de la LXXX^e olympiade; année 457 avant J.-C.

nation de Thèbes, et à soumettre aux Thébains les villes de la Béotie. Les Athéniens, pour s'opposer aux progrès des Lacédémoniens, levèrent des troupes considérables et en donnèrent le commandement à Myronide, fils de Galias. Celui-ci, après avoir enrôlé les citoyens en état de porter les armes, fixa le jour auquel il devait partir de la ville. Ce terme étant expiré avant que tous les conscrits fussent arrivés, il n'emmena avec lui que les soldats qui étaient prêts, et se mit en marche vers la Béotie. Quelques chefs et plusieurs de ses amis lui conseillant d'attendre les hommes en retard, Myronide, tout à la fois prudent et actif, répondit que ce n'était point à un général d'attendre ses soldats; et que d'ailleurs il voyait dans les retardataires des gens lâches qui ne s'exposeraient point pour le salut de la patrie, au lieu que ceux qui s'étaient rendus à leur poste le jour indiqué, présenteraient toutes les garanties d'hommes intrépides et courageux. C'est ce que confirma l'événement arrivé en Béotie. Myronide, avec une poignée de braves, attaqua des ennemis nombreux et remporta une victoire signalée.

LXXXII. Cette victoire ne le cède à aucune de celles gagnées précédemment par les Athéniens. En effet, ni la victoire de Marathon, ni celle de Platée, ni aucune autre action d'éclat ne paraît supérieure à la victoire que Myronide remporta sur les Béotiens; car les autres batailles ont été gagnées sur des Barbares et avec le secours des alliés, tandis que celle-là fut gagnée par les Athéniens seuls, sans l'aide d'aucun allié, et ils avaient affaire aux plus vaillants des Grecs. Car les Béotiens ont la réputation de ne céder à personne en courage et en persévérance. On a vu plus tard à Leuctres et à Mantinée, les Thébains combattant seuls les Lacédémoniens et tous leurs alliés, se signaler par leur bravoure et devenir inopinément les chefs de toute la Grèce. Cependant aucun historien ne nous a laissé la description de la bataille célèbre dont nous parlons. Par la victoire brillante remportée sur les Béotiens, Myronide se plaça à côté de Thémistocle, de Miltiade et de Cimon. Myronide assiégea ensuite et prit d'assaut Tanagre, dont il rasa les

murs. Il ravagea toute la Béotie et distribua à ses soldats de riches dépouilles.

LXXXIII. Irrités de la dévastation de leurs champs, les Béotiens firent des levées en masse et mirent sur pied une grande armée. Il se livra à Œnophytes en Béotie un combat acharné qui dura une journée entière; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les Athéniens parvinrent à mettre en fuite les Béotiens. Myronide se rendit maître de toutes les villes de la Béotie, à l'exception de Thèbes. Il sortit ensuite de la Béotie, et marcha contre les Locriens, surnommés Opuntiens. Après les avoir soumis et pris des otages, il envahit la Pharsalie. Il soumit les Phocidiens comme les Locriens; et en ayant reçu des otages, il entra dans la Thessalie. Il reprocha aux Thessaliens leur trahison et leur ordonna de rappeler les exilés. Les Pharsaliens s'y étant refusés, il assiégea leur ville; mais comme il ne put pas la prendre de vive force, et que les Pharsaliens soutenaient depuis longtemps le siège, il renonça à poursuivre son expédition en Thessalie et revint à Athènes. Après avoir accompli de si grandes choses en si peu de temps, Myronide s'acquit auprès de ses concitoyens une gloire immortelle. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXXXIV. Callias étant archonte d'Athènes, Servius Sulpicius et Publius Volumnius Amintinus consuls à Rome, on célébra en Élide la LXXXI^e olympiade, où Polymnaste de Cyrène remporta le prix de la course du stade¹. A cette époque Tolmide, commandant des forces navales, jaloux de la gloire de Myronide, cherchait l'occasion de se distinguer. Comme jusqu'alors la Laconie n'avait jamais été ravagée, il proposa au peuple de dévaster le territoire des Spartiates. Il promit qu'avec mille hoplites embarqués sur des trirèmes, il ravagerait la Laconie et humilierait l'arrogance des Spartiates. Les Athéniens ayant accordé cette demande, Tolmide imagina l'expédient suivant pour amener avec lui, secrètement, un plus grand nombre de soldats.

1. Première année de la LXXXI^e olympiade; année 456 avant J.-C.

Les citoyens lui avaient permis de choisir pour cette expédition les jeunes gens les plus robustes et dans la force de l'âge. Mais Tolmide, désireux de lever plus de mille recrues, s'adressa lui-même à ces jeunes gens, leur disait en particulier qu'il avait bien droit de les enrôler, mais qu'il serait bien plus beau de s'engager eux-mêmes volontairement, sans y être forcés par la conscription. Par ce moyen, il se procura plus de trois mille volontaires. Il choisit ensuite les mille hommes, qui lui avaient été accordés, parmi ceux qui ne s'étaient pas présentés volontairement. Tous les préparatifs terminés, il fit mettre en mer cinquante trirèmes montées par quatre mille hoplites. Abordant à Méthone en Laconie¹, il s'en empara; mais les Lacédémoniens étant venus au secours de cette place, il se remit en route et fit voile pour Gythium, port des Lacédémoniens; il prit la ville, brûla les navires des Lacédémoniens et ravagea la campagne. De là, il aborda à Zacynthe, dans l'île de Céphalonie, il la soumit, et, après s'être rendu maître de toutes les villes de la Céphalonie, il se porta sur la côte opposée, et vint mouiller à Naupacte; il prit également cette ville d'assaut, et y établit les Messéniens les plus distingués, relâchés par les Lacédémoniens sur la foi d'un traité. Car en ce même temps les Lacédémoniens poussaient vigoureusement la guerre contre les Messéniens et les Hilotes, et après avoir soumis les uns et les autres, ils avaient accordé aux Messéniens, comme nous l'avons dit, la permission de sortir d'Ithome, sur la foi d'un traité. Quant aux Hilotes, ils châtièrent les auteurs de la révolte et remirent les autres en esclavage.

LXXXV. Sosistrate étant archonte d'Athènes, les Romains élurent consuls Publius Valérius Publicola et Caius Claudius Rhégillus². Dans cette année, Tolmide séjourna en Béotie. Les Athéniens mirent Périclès, fils de Xanthippe, à la tête d'une troupe d'élite, et lui donnant

1. *Méthone* en Messénie est beaucoup plus connue que la *Méthone* dont Diodore est seul à nous parler.

2. Deuxième année de la LXXXI^e olympiade; année 455 avant J.-C.

une flotte de cinquante trirèmes, avec mille hoplites, ils l'envoyèrent dans le Péloponnèse. Ce général ravagea une grande partie du Péloponnèse. Il pénétra dans l'Acarmanie et en soumit toutes les villes, à l'exception d'Œniades¹. C'est dans cette année que les Athéniens eurent en leur puissance le plus grand nombre des villes et s'acquirent une grande gloire par leur valeur et leur habileté militaire.

LXXXVI. Ariston étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Fabius Vibulanus et Lucius Cornélius Curéti². Dans cette année, les Athéniens et les Péloponnésiens conclurent une trêve de cinq ans, négociée par Cimon l'Athénien³.

En Sicile, une guerre éclata entre les Égestéens et les Lilybéens, au sujet du territoire qui avoisine le fleuve Mazare; ils se battirent avec acharnement et essuyèrent réciproquement des pertes considérables, sans cesser leur animosité.

Cette guerre fut bientôt suivie d'autres troubles⁴. D'après un nouveau registre d'état arrêté par les villes, les terres furent mal partagées, et en quelque sorte au hasard, parmi un grand nombre de citoyens nouvellement inscrits. De là arrivèrent beaucoup de désordres, surtout à Syracuse; car un certain Tyndaride, homme entreprenant et audacieux, accueillit d'abord chez lui une multitude de pauvres, et se les attacha comme la garde d'un tyran. Convaincu d'avoir aspiré à la tyrannie, il fut mis en accusation et condamné à mort; mais pendant qu'on le conduisait dans le cachot, ses partisans rassemblés attaquèrent les hommes qui l'emmenaient. Les citoyens notables, accourus à ce tumulte, se saisirent des insurgés et les firent mourir avec Tyndaride.

1. J'adopte ici la correction de Dindorf, et je lis πλήν au lieu de πλησίον.

2. Troisième année de la LXXXI^e olympiade; année 454 avant J.-C.

3. Ce fait ne s'accorde pas chronologiquement avec le récit de Thucydide (I, 112).

4. Cette phrase, renfermée entre deux crochets, n'existe pas dans le texte; mais elle est indispensable à la liaison du récit.

Comme ces troubles se renouvelaient souvent à l'occasion des prétendants à la tyrannie, le peuple de Syracuse fut porté à imiter les Athéniens en établissant une loi semblable à celle de l'ostracisme.

LXXXVII. A Athènes, chaque citoyen devait écrire sur un tesson le nom de celui qui lui paraissait le plus capable d'aspirer à la tyrannie. Chez les Syracusains, c'était sur une feuille d'olivier qu'on écrivait le nom de celui qui passait pour trop puissant. Celui dont le nom se trouvait inscrit sur le plus grand nombre de feuilles, devait s'exiler pendant cinq ans. Par ce moyen, ils croyaient affaiblir les prétentions des hommes trop influents dans leur patrie. Ceci n'était point considéré comme la punition d'un crime avoué, ce n'était qu'un moyen d'abaisser la puissance trop grande de quelques particuliers. Ainsi, ce que les Athéniens appelaient *ostracisme*, les Syracusains le nommèrent *pétalisme*¹. Cette loi se conserva longtemps chez les Athéniens, tandis que les Syracusains l'abolirent bientôt par les motifs suivants. La crainte de l'exil faisait que les citoyens les plus considérés, qui, par leur pouvoir et leur vertu, auraient pu rendre de grands services à la patrie, s'éloignaient des affaires publiques pour se livrer à la vie privée : uniquement occupés de l'administration de leurs propres biens, ils s'abandonnaient aux jouissances du repos. Au contraire, les citoyens les plus pervers et les plus audacieux se mêlaient des affaires de l'État et fomentaient dans les masses le désordre et la révolte. C'est pourquoi des factions nombreuses et sans cesse renaissantes plongèrent la cité dans des désordres perpétuels. De tout côté on voyait surgir une foule de démagogues et de sycophantes. De jeunes gens s'exerçaient à l'éloquence, la plupart changeaient les coutumes et les lois antiques en des institutions pernicieuses. La paix dont on jouissait entretenait la prospérité, mais on ne songeait guère ni à conserver l'union ni à pratiquer la justice. Voilà pourquoi les Syracusains, mieux avisés, abrogèrent la loi du pétalisme, après s'en

1. Ὀστρακον signifie tesson, et πέταλον feuille.

être servis pendant un court espace de temps. Tel était alors l'état des affaires en Sicile.

LXXXVIII. Lysierate étant archonte d'Athènes, Caius Nautius Rutilius et Lucius Minutius Carutianus furent nommés consuls à Rome¹. Dans cette année, Périclès, général des Athéniens, fit une descente dans le Péloponnèse et ravagea le territoire des Sicyoniens. Les habitants ayant fait une sortie en masse, il se livra un combat dans lequel Périclès demeura vainqueur : il tua un grand nombre de fuyards et força le reste à se renfermer dans leur ville, qu'il assiégea. Après des assauts inutiles, et voyant, de plus, les Lacédémoniens arriver au secours des assiégés, il quitta Sicyone et se porta sur l'Acarnanie. Il envahit le pays des Œniades ; et, après avoir amassé beaucoup de butin, il partit de l'Acarnanie. De là, il se rendit dans la Chersonèse, et en distribua le territoire à mille citoyens. Dans le même temps Tolmide, l'autre général des Athéniens, descendit dans l'Eubée et distribua également à mille citoyens le territoire des Naxiens.

En Sicile, les Syracusains envoyèrent une flotte, commandée par Phayllus, contre les pirates tyrrhéniens. Phayllus commença son expédition par une descente dans l'île d'Æthalie qu'il ravagea. Mais ayant accepté en secret l'argent que lui avaient offert les Tyrrhéniens, il revint en Sicile sans avoir rien fait de mémorable. Les Syracusains l'accusèrent de trahison et le condamnèrent à l'exil. Ils élurent alors pour général Apellès, et l'envoyèrent contre les Tyrrhéniens avec une flotte de soixante trirèmes. Celui-ci ravagea les côtes de la Tyrrhénie, et aborda dans l'île de Corse, alors occupée par les Tyrrhéniens. Il dévasta une très-grande partie de cette île, soumit l'Æthalie et retourna à Syracuse avec une multitude de captifs, et beaucoup d'autre butin. Quelque temps après, Ducétius, chef des Sicules, réunit en un seul État toutes les villes de même origine, excepté Hybla. Doué d'un esprit actif, il entreprit de nouveaux travaux : il tira de la république des Siciliens

1. Quatrième année de la LXXXI^e olympiade ; année 453 avant J.-C.

un corps d'armée considérable; il transplanta Nées¹, sa ville natale, dans la plaine, et fonda, dans le voisinage du temple des dieux appelés Paliques, une ville importante qu'il appela *Palica*, du nom de ces dieux.

LXXXIX. Puisque nous venons de mentionner ces dieux, il est convenable de dire un mot de l'antiquité de leur temple et des merveilles qu'on raconte des cratères particuliers qui s'y trouvent. Suivant la tradition, le temple des dieux Paliques se distingue des autres par son antiquité, sa sainteté et les choses curieuses qu'on y observe. D'abord on y voit des cratères d'une largeur, il est vrai, peu considérable, mais qui lancent, d'une immense profondeur, d'énormes étincelles; on dirait des chaudières posées sur un grand feu et pleines d'eau bouillante. L'eau qui jaillit de ces cratères a l'apparence de l'eau bouillante; mais on n'en a pas la certitude, car personne n'a encore osé y toucher, et la terreur qu'inspire cette éruption aqueuse semble y attacher quelque chose de surnaturel et de divin. Cette eau répand une forte odeur de soufre, et l'abîme d'où elle s'échappe fait entendre un bruit effroyable. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette eau ne déborde jamais, ne cesse jamais de couler, et est lancée avec force à une hauteur prodigieuse². Le temple est si vénéré qu'on y prononce les serments les plus sacrés, et les parjures reçoivent aussitôt le châtement divin : quelques-uns sont sortis aveugles de ce temple. Enfin, la crainte superstitieuse attachée à ce lieu est telle que l'on termine des procès difficiles par les serments que l'on y fait prononcer. Le temple des Paliques est devenu depuis quelque temps un asile inviolable, surtout pour les malheureux esclaves qui sont tombés au pouvoir de maîtres impitoyables; car les maîtres n'ont pas le pouvoir d'arracher de cet asile les esclaves qui s'y sont réfugiés; ceux-ci y demeurent inviolables, jusqu'à ce que les maîtres, s'en rappor-

1. D'après l'autorité de Ptolémée (III, 4), il faudrait lire *Mènes* (*Mévat*), au lieu de *Néat*, ville de la Sicile.

2. Ces cratères que Diodore décrit comme des merveilles sont des sources sulfureuses chaudes, qui paraissent avoir été autrefois bien plus nombreuses en Sicile qu'aujourd'hui.

tant à des arbitres généreux, se soient engagés, sous la foi du serment, de les laisser sortir réconciliés. Jamais, que l'on sache, ces serments n'ont été violés, tant la crainte des dieux fait respecter même les esclaves ! Ce temple est situé dans une plaine digne de la majesté des dieux ; il est entouré de portiques et d'autres ornements convenables. Mais ces détails doivent suffire. Reprenons maintenant le fil de notre histoire.

XC. Ducétius, après avoir fondé la ville de Palica, et l'avoir entourée d'un mur considérable, partagea entre les habitants le territoire environnant. Cette ville, grâce à la fertilité du terrain et au nombre de ses colons, prit un rapide accroissement. Mais elle ne demeura pas longtemps dans cette voie de prospérité ; car elle fut détruite et resta déserte jusqu'à nos jours. Nous parlerons de ces détails en temps convenable¹. Tel était l'état des choses en Sicile.

En Italie, cinquante-huit ans après la destruction de Sybaris par les Crotoniates, un Thessalien rassembla le reste des Sybarites et reconstruisit leur ville dans un emplacement situé entre deux fleuves, le Sybaris et le Crathis. Les habitants commençaient à s'enrichir, grâce à la fertilité du sol ; mais déjà, au bout de six ans, ils furent encore chassés de Sybaris, comme nous allons essayer de le raconter dans le livre suivant².

XCI. Antidotus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Posthumius et Marius Horatius³. Dans cette année, Ducétius, chef des Sicules, prit la ville d'Ætna, après en avoir assassiné le commandant. Envahissant ensuite avec ses troupes le territoire des Agrigentins, il mit le siège devant Motyum, occupé par une garnison d'Agrigentins. Les Syracusains⁴ vinrent au secours de leurs

1. Ce récit a été perdu.

2. Livre XII, 10.

3. Deuxième année de la LXXXII^e olympiade ; année 451 avant J.-C. Le récit des événements arrivés dans la première année de la LXXXII^e olympiade (année 452 avant J.-C.) manquent dans le texte.

4. On lit dans le texte *Agrigentins* ; mais la suite du récit prouve qu'il est ici réellement question des Syracusains.

alliés ; mais Ducétius, ayant eu le dessus dans un combat, chassa les uns et les autres de leurs camps. Comme l'hiver approchait alors, les deux partis se retirèrent dans leurs foyers. Les Syracusains reprochèrent à leur général, Bolcon, la perte de la bataille, l'accusèrent de s'être entendu secrètement avec Ducétius et le condamnèrent à mort comme traître. Au commencement de l'été, ils nommèrent un autre général, auquel ils confièrent une armée considérable, avec ordre d'attaquer Ducétius. Ce général atteignit Ducétius qui était campé près de Noma. Il se livra une grande bataille ; beaucoup de monde tomba de part et d'autre, et ce n'est qu'à grand'peine que les Syracusains parvinrent à mettre en fuite les Sicules et à en tuer un grand nombre. La plupart des fuyards se sauvèrent dans les forts des Sicules, et très-peu préférèrent suivre la fortune de Ducétius.

Tandis que ces événements avaient lieu, les Agrigentins prirent d'assaut Motyum, occupé par les troupes de Ducétius, et joignirent leurs forces à celles des Syracusains déjà vainqueurs. Ducétius, complètement battu, abandonné par les uns, trahi par les autres, fut réduit à la dernière extrémité.

XCII. Enfin, voyant le petit nombre d'amis qui lui restaient prêts à s'emparer de sa personne, il prévint leur projet en s'échappant la nuit et en s'enfuyant à cheval à Syracuse. Il ne faisait pas encore jour lorsqu'il arriva sur la place publique de Syracuse ; s'asseyant au pied des autels, il devint le suppliant de la ville, et fit don de sa personne et de ses terres aux Syracusains. La multitude, au bruit d'une nouvelle si inattendue, affluait sur la place publique, et les magistrats convoquèrent une assemblée pour délibérer sur le parti à prendre au sujet de Ducétius. Quelques orateurs qui avaient coutume de haranguer le peuple, soutenaient qu'il fallait le châtier comme un ennemi, et se venger sur lui des anciens revers ; mais les plus considérés parmi les sénateurs présents à l'assemblée représentèrent qu'il fallait respecter le suppliant, craindre la Fortune et redouter la vengeance des dieux. Il ne s'agit pas ici, disaient-ils, d'examiner quelle peine Ducétius a méritée, mais de savoir quelle

conduite les Syracusains doivent tenir dans cette circonstance. Il serait honteux de faire mourir un proscrit de la Fortune, et il est digne de la magnanimité du peuple de sauver le suppliant en même temps que le respect des dieux. Aussitôt l'assemblée prononça, d'une seule voix, la grâce de Ducétius. Les Syracusains, après avoir ainsi épargné Ducétius suppliant, le firent partir pour Corinthe. Ils lui ordonnèrent d'y passer sa vie, en pourvoyant convenablement à son entretien.

Nous voici arrivés à l'année qui précède l'expédition que les Athéniens ont entreprise contre Cypre, sous la conduite de Cimon, et nous terminons ici ce livre d'après le plan que nous avons exposé au commencement.



LIVRE DOUZIÈME.

SOMMAIRE.

Expédition des Athéniens contre Cypre. — Les Mégariens se détachent de l'alliance des Athéniens. — Bataille livrée à Coronée entre les Athéniens et les Béotiens. — Expédition des Athéniens contre l'Eubée. — Guerre des Syracusains contre les Agrigentins. — Fondation de Thurium en Italie; dissensions civiles. — Charondas de Thurium, choisi pour législateur, devient le bienfaiteur de sa patrie. — Zaleucus, législateur des Locriens, s'acquiert une grande réputation. — Les Athéniens chassent les Hestiéens et envoient eux-mêmes une colonie. — Guerre entre les Thuriens et les Tarentins. — Troubles à Rome. — Guerre entre les Samiens et les Milésiens. — Les Syracusains marchent contre les Picéniens¹ et détruisent la ville. — En Grèce s'allume la guerre corinthienne. — Apparition des Campaniens en Italie. — Combat naval entre les Corinthiens et les Corcyréens. — Potidée et les Chalcidiens abandonnent l'alliance des Athéniens. — Expédition des Athéniens contre les Potidéates. — Troubles à Thurium. — Méton l'Athénien découvre la période de dix-neuf ans. — Les Tarentins fondent Héraclée en Italie. — Spurius Manlius est mis à mort pour avoir aspiré à la tyrannie. — Guerre dite du Péloponnèse. — Bataille des Béotiens à Platée. — Au siège de Méthone, Brasidas s'illustre par sa bravoure. — Expédition des Athéniens contre les Locriens; destruction de Thurium. — Les Æginètes se révoltent contre les Athéniens et se transportent à Thyrée. — Les Lacédémoniens envahissent l'Attique et détruisent les propriétés rurales. — Seconde expédition des Athéniens contre les Potidéates. — Expédition des Lacédémoniens en Acarnanie; combat naval des Athéniens. — Expédition de Sitalcès en Macédoine; invasion des Lacédémoniens dans l'Attique. — Députation des Léontins à Athènes; éloquence de Gorgias, chef de la députation. — Guerre entre les Léontins et les Syracusains. — Les Lesbiens se détachent de l'alliance des Athéniens; prise et destruction de Platée par les Lacédémoniens. — Dissensions intestines de Corcyréens. — Les Athéniens sont décimés par la peste. — Les Lacédémoniens fondent la ville d'Héraclée dans la Trachinie. — Les Athéniens font périr un grand nombre d'Ambraciotes, et en dépeuplent la ville. — Prisonniers lacédémo-

1. Στρατεύσαντες ἐπὶ Πικινούς. Il est à remarquer que Diodore ne parle nulle part de cette expédition mentionnée dans le sommaire. Peut-être faut-il lire Τριναχίους au lieu de Πικινούς, comme l'avait déjà conjecturé Wesseling.

niens dans l'île de Sphactérie. — Châtiment que Posthumius inflige à son fils pour avoir quitté les rangs. — Guerre entre les Lacédémoniens et les Athéniens à propos des Mégariens. — Guerre des Lacédémoniens et des Athéniens au sujet des Chalcidiens. — Les Athéniens se battent, en Béotie, contre les Béotiens. — Expédition des Athéniens contre les exilés à Lesbos. — Les Déliens sont chassés par les Athéniens. — Prise et destruction de Torone par les Athéniens. — Les Athéniens et les Lacédémoniens concluent un traité d'alliance, et s'aliènent les autres villes. — Les Déliens sont réintégrés dans leur patrie par les Athéniens. — Les Lacédémoniens font la guerre aux Mantinéens et aux Argiens. — Expédition des Byzantins et des Chalcédoniens contre la Bithynie. — Motifs de l'expédition des Athéniens contre Syracuse.

I. On sera, avec raison, embarrassé de juger sainement des vicissitudes de la vie humaine. En effet, aucune des choses qu'on regarde comme des biens n'est accordée aux hommes intégralement par le sort, de même que les maux ne sont pas absolument sans quelque utilité. Il sera permis d'acquérir des preuves à l'appui de cette vérité, en appliquant notre intelligence aux faits qui sont arrivés avant notre époque, et surtout aux événements les plus importants. Ainsi, l'expédition de Xerxès, roi des Perses, contre la Grèce, avait, en raison des forces immenses déployées par l'ennemi, inspiré aux Grecs la plus grande terreur ; car il s'agissait de combattre pour la liberté qu'ils étaient menacés de perdre, et tous redoutaient pour les villes de la Grèce le sort que venaient d'éprouver les villes grecques de l'Asie. La guerre eut cependant une fin inespérée : les habitants de la Grèce furent non-seulement délivrés des dangers qu'ils craignaient, mais encore ils s'acquirent une grande gloire, et chaque ville de la Grèce parvint à un tel degré de prospérité, que tout le monde admira un changement de fortune si inopiné. A partir de cette époque, la prospérité de la Grèce allait en s'accroissant pendant l'espace de cinquante ans. Dans tout cet intervalle, les arts se développèrent en raison de la richesse, et les plus grands artistes dont l'histoire fasse mention se produisirent ; au nombre de ces artistes se trouve Phidias, le sculpteur. L'enseignement fit aussi de grands progrès ; la philosophie et la rhétorique furent de préférence en honneur chez tous les

Grecs, mais particulièrement chez les Athéniens. Parmi les philosophes, il faut citer Socrate, Platon et Aristote; parmi les orateurs, Périclès, Isocrate et ses disciples. Il y eut aussi des hommes dans l'art militaire; on pourrait nommer Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, Myronide et plusieurs autres, sur lesquels il serait trop long de nous arrêter¹.

II. Principalement les Athéniens, dont la puissance s'était accrue par la gloire et le courage guerrier, devinrent célèbres presque dans tout l'univers. Leur puissance devint si grande que, sans le secours des Lacédémoniens et des Péloponnésiens, et avec leurs propres ressources, les Athéniens combattirent par terre et par mer les armées nombreuses des Perses, et abaissèrent tellement ce fameux empire des Perses, qu'ils le forcèrent à reconnaître formellement la liberté de toutes les villes grecques de l'Asie; mais nous avons parlé de tout cela avec détail dans les deux livres précédents. Nous allons maintenant reprendre le fil de notre narration, en indiquant exactement les époques. Dans le livre qui précède, notre récit va depuis le commencement de l'expédition de Xerxès jusqu'à l'année qui précède l'expédition des Athéniens contre Cypre, sous la conduite de Cimon. Dans le présent livre, notre récit s'étendra depuis cette expédition jusqu'à la guerre que les Athéniens décrétèrent contre les Syracusains.

III. Euthydème étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Quintius Cincinnatus et Marcus Fabius Vibulanus². Dans cette année, les Athéniens, qui avaient aidé les Égyptiens à combattre les Perses, perdirent tous leurs navires dans l'île de Prosopitis³; mais, après un court intervalle de repos, ils résolurent de faire la guerre aux Perses, à l'occasion des Grecs de l'Asie. Ils équipèrent donc une flotte de deux cents trirèmes, et ordonnèrent à Cimon, fils de Miltiade, nommé au commandement de cette flotte, de faire voile pour l'île de Cypre, et

1. Comparez Velleius Paterculus, I, 16, et Pline (*Hist. nat.*), XXXIV, 8.

2. Troisième année de la LXXXII^e olympiade : année 450 avant J.-C.

3. Ile du Nil. Voy. XI, 77.

d'attaquer les Perses. Conformément à cet ordre, Cimon se porta sur l'île de Cypre avec une flotte bien équipée et munie de tout ce qui est nécessaire à la guerre. A cette époque, Artabaze et Mégabyze commandaient les troupes des Perses. Artabaze, revêtu du commandement en chef, stationnait dans les eaux de Cypre, avec trois cents trirèmes. Mégabyze avait établi son camp en Cilicie, et avait sous ses ordres trois cent mille hommes d'infanterie. Cependant Cimon, qui avait atteint l'île de Cypre, était maître de la mer; il assiégea Citium et Malum¹, et traita les vaincus avec générosité. Averti ensuite de l'approche des trirèmes qui arrivaient de la Cilicie et de la Phénicie, au secours de l'île, Cimon alla les attaquer dans la haute mer. Il coula à fond un grand nombre de ces bâtiments, en prit une centaine avec tout leur équipage, et poursuivit le reste jusqu'à la Phénicie². Les Perses, sauvés sur les débris de leur flotte, parvinrent à se réfugier à terre dans le même endroit où Mégabyze était campé avec son armée. Mais les Athéniens s'étant approchés de la côte, débarquèrent leurs soldats et livrèrent un combat dans lequel Anaxicrate, l'un des chefs de l'armée, périt héroïquement, après s'être défendu avec éclat. Les Athéniens furent vainqueurs dans ce combat; après avoir tué un grand nombre d'ennemis, ils remontèrent sur leurs bâtiments et rentrèrent dans les eaux de Cypre. Tels sont les événements arrivés dans la première année de cette guerre.

IV. Pédée étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Valérius Lactuca et Spurius Virginius Tricostus³. Dans le cours de cette année, Cimon, général des Athéniens et maître de la mer, soumit les villes de l'île de Cypre. Salamine⁴ avait dans ses murs une gar-

1. Villes maritimes, situées, la première, sur la côte orientale, la seconde sur la côte occidentale de l'île de Cypre. Le *Malium* de Diodore est le *Marium* de la plupart des géographes. Voyez la note de Wesseling, dans l'édition Bipontine, T. V, p. 463.

2. Comparez Thucydide, I, 112.

3. Quatrième année de la LXXXII^e olympiade; année 449 avant J.-C.

4. Ville de l'île de Cypre.

nison considérable de Perses, et la ville était remplie d'armes de toute espèce, de provisions de bouche et d'autres munitions. Cimon jugea conforme à ses intérêts d'en faire le siège; car il était convaincu qu'il se rendrait ensuite facilement maître de presque toute l'île de Cypre et qu'il frapperait de terreur les Perses qui, dans leur impuissance à secourir les Salaminiens (parce que les Athéniens étaient maîtres de la mer), deviendraient un objet de mépris pour leurs alliés ainsi abandonnés; qu'enfin, la soumission complète de Cypre déciderait de toute la guerre. C'est ce qui arriva. Les Athéniens firent le siège de Salamine et lui livrèrent journellement des assauts. La garnison de la ville, bien pourvue d'armes et de munitions, repoussa facilement les assaillants des murs. Informé des échecs que les Perses avaient éprouvés dans les parages de Cypre, et après avoir pris conseil de ses amis, le roi Artaxerxès jugea prudent de conclure la paix avec les Grecs. En conséquence, il écrivit à ses commandants et à ses satrapes réunis autour de Cypre de traiter avec les Grecs aux meilleures conditions possibles. Artabaze et Mégabyze envoyèrent donc à Athènes des députés chargés de négocier la paix. Les Athéniens accueillirent les propositions qu'on leur fit, et dépêchèrent, à leur tour, des envoyés plénipotentiaires à la tête desquels se trouva Callias, fils d'Hipponicus. La paix fut conclue entre les Athéniens, y compris leurs alliés, et entre les Perses, aux conditions suivantes : Toutes les villes grecques de l'Asie se gouverneront d'après leurs propres lois; les satrapes perses ne descendront pas avec leurs troupes à plus de trois journées de marche vers les côtes de la mer, et aucun de leurs vaisseaux longs ne naviguera entre le Phasélis et les Cyanées¹. Ces conditions ayant été acceptées par le roi et ses généraux, les Athéniens s'engagèrent de leur côté à ne point porter les armes dans le pays soumis au roi Artaxerxès. Après la ratification de ce traité, les Athéniens retirèrent leurs troupes de l'île de Cypre : ils avaient rem-

1. Phasélis, ville de la Pamphylie; les Cyanées ou îles bleues, étaient situées près du Bosphore de Thrace.

porté une victoire éclatante et signé la paix la plus glorieuse. Cimon mourut de maladie pendant qu'il stationnait dans les eaux de Cypre.

V. Philiscus étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Romilius Vaticanus et Caius Veturius Cichorius, et les Éliens célébrèrent la LXXXIII^e olympiade, où Crison d'Himère fut vainqueur à la course du stade¹. Dans le cours de cette année, les Mégariens se détachèrent des Athéniens et firent alliance avec les Lacédémoniens. Irrités de cette défection, les Athéniens envahirent le territoire de Mégare, détruisirent les récoltes et firent beaucoup de butin. Cependant les habitants de la ville vinrent au secours de la campagne; il se livra un combat dans lequel les Athéniens furent victorieux et poursuivirent les Mégariens jusqu'en dedans des murs de leur ville.

VI. Timarchide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Spurius Tarpéius et Aulus Astérius Fontinius². Dans cette année, les Lacédémoniens envahirent l'Attique, ravagèrent une grande partie de la campagne, et, après avoir assiégé quelques places fortes, rentrèrent dans le Péloponnèse. Tolmide, général des Athéniens, prit Chéronée. Les Béotiens se tournèrent contre lui avec leurs forces réunies; ils firent tomber Tolmide dans un piège et lui livrèrent, près de Coronée, une bataille sanglante : Tolmide y périt en combattant, les Athéniens furent en partie massacrés, en partie faits prisonniers. Après ce désastre, les Athéniens furent forcés, pour racheter leurs prisonniers, de laisser toutes les villes de la Béotie libres de se gouverner d'après leurs propres lois.

VII. Callimaque étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Sextus Quintius Trigeminus et ***³.

1. Première année de la LXXXIII^e olympiade; année 448 avant J.-C.

2. Deuxième année de la LXXXIII^e olympiade; année 447 avant J.-C.

3. Le nom du second consul manque dans le texte. Au reste, il est à remarquer que presque tous les noms des consuls romains sont ou altérés ou incomplets, ils ne s'accordent pas toujours avec les noms des consuls donnés par les historiens romains, et particulièrement par Tite Live.

Dans cette année¹, la puissance d'Athènes s'affaiblit en Grèce : à la suite de la défaite à Chéronée en Béotie, un grand nombre de villes désertèrent l'alliance des Athéniens; on remarqua surtout la défection des habitants de l'Eubée. Périclès fut nommé chef de l'expédition dirigée contre l'Eubée. Il se mit en marche avec une armée considérable, prit d'assaut la ville des Hestiéens, en fit émigrer tous les habitants, et ayant ainsi intimidé toutes les autres cités, il remit le pays sous l'obéissance des Athéniens. On conclut une trêve de trente ans; cette trêve fut négociée et ratifiée par Callias et Charès.

VIII. En Sicile, la guerre s'alluma entre les Syracusains et les Agrigentins. En voici les motifs. Les Syracusains avaient dompté par les armes Ducétius, souverain des Sicules; ils lui avaient accordé le pardon que lui-même était venu implorer, et lui avaient assigné pour demeure la ville de Corinthe. Après un court séjour à Corinthe, Ducétius rompit le traité, et sous prétexte d'obéir à un oracle, qui lui aurait ordonné de fonder Caléacté² en Sicile, il revint dans l'île accompagné de nombreux colons; il se joignit à sa troupe quelques Sicules, parmi lesquels se trouvait Archonide, chef des Erbitéens³. Ducétius était occupé de la fondation de Caléacté, lorsque les Agrigentins, jaloux des Syracusains, et leur faisant un crime d'avoir sauvé, sans leur agrément, Ducétius, leur ennemi commun, déclarèrent la guerre aux Syracusains. Les villes de la Sicile se partagèrent : les unes embrassèrent le parti des Agrigentins, les autres celui des Syracusains; de part et d'autre des armées considérables furent mises sur pied. Une grande rivalité ayant ainsi éclaté parmi les villes siciliennes, les deux partis adverses se trouvèrent en présence sur les bords du fleuve Himère. Une bataille s'engagea; les Syracusains furent victorieux et tuèrent plus de mille Agrigentins. Après cette bataille, les Agrigentins envoyèrent des

1. Troisième année de la LXXXIII^e olympiade; année 446 avant J.-C.

2. Καλή ἀκτή, beau rivage. On appelait ainsi la côte de la Sicile en face de l'Italie.

3. Erbita, ville de la Sicile.

députés pour négocier la paix, que les Syracusains leur accordèrent.

IX. Tel était l'état des choses en Sicile. En Italie, il fut alors fondé la ville de Thurium. Voici l'origine de cette fondation. Antérieurement à cette époque, des Grecs avaient fondé en Italie la ville de Sybaris. Grâce à la fertilité du sol, cette ville avait pris un rapide accroissement; elle était située au confluent de deux rivières, le Crathis et le Sybaris (ce dernier a laissé son nom à la ville). Les colons, occupant un territoire vaste et fertile, acquirent de grandes richesses; ils accordèrent le droit de cité à beaucoup d'étrangers, et par leur développement rapide ils passèrent pour bien plus puissants que les autres habitants de l'Italie; enfin leur population avait pris un tel accroissement que leur ville comptait trois cent mille citoyens. Il y eut alors à Sybaris un démagogue, nommé Télés; il se rendit l'accusateur des hommes les plus considérés, et, par ses discours, il amena les Sybarites à condamner à l'exil cinq cents citoyens des plus opulents et à confisquer leurs biens. Les bannis se réfugièrent à Crotone et vinrent sur la place publique embrasser les autels en suppliants. Télés envoya aussitôt des députés chargés d'exiger des Crotoniates l'extradition des bannis, ou, en cas de refus, de leur déclarer la guerre. L'assemblée se réunit pour délibérer s'il fallait livrer aux Sybarites les Italiotes, ou soutenir la guerre contre un ennemi plus puissant. Le sénat et le peuple hésitèrent sur le parti à prendre; déjà la majorité, voulant éviter la guerre, allait voter l'extradition des suppliants, lorsque le philosophe Pythagore conseilla de sauver ces malheureux et entraîna les suffrages; la guerre fut décidée pour le salut des suppliants. Les Sybarites mirent en campagne trois cent mille hommes, les Crotoniates ne leur en opposèrent que cent mille, sous le commandement de Milon l'athlète qui, grâce à sa force extraordinaire, mit le premier en fuite les rangs opposés. Cet homme avait été six fois vainqueur aux jeux olympiques, et sa force était proportionnée à sa taille. On dit qu'il marcha au combat, la tête couronnée comme les vainqueurs aux jeux olympiques,

et portant, comme Hercule, une peau de lion et une massue. Il décida la victoire et fut un objet d'admiration auprès de ses concitoyens.

X. Les Crotoniates étaient si exaspérés, qu'ils ne voulaient faire aucun prisonnier; ils tuèrent tous les fuyards qu'ils pouvaient atteindre; ils firent un grand massacre, pillèrent la ville de Sybaris et la dépeuplèrent complètement. Cinquante-huit ans après, quelques Thessaliens la reconstruisirent; mais déjà cinq ans après cette seconde fondation, ils en furent à leur tour chassés par les Crotoniates¹. A l'époque à laquelle nous touchons², sous l'archontat de Callimaque, la ville de Sybaris fut encore une fois relevée et transportée peu de temps après dans un autre emplacement; en même temps ses fondateurs, Lampon et Xénocrite, lui donnèrent un autre nom, ainsi qu'on va le voir. Les Sybarites, expulsés une seconde fois de leur patrie, envoyèrent en Grèce des députés pour prier les Lacédémoniens et les Athéniens de les aider à rentrer dans leur pays et de prendre part à leur colonie. Les Lacédémoniens s'y refusèrent; mais les Athéniens décrétèrent des secours : ils équipèrent dix navires et les envoyèrent aux Sybarites, sous le commandement de Lampon et de Xénocrite; ils firent proclamer par des hérauts, dans toutes les villes du Péloponnèse, que chacun serait libre de faire partie de cette colonie. Beaucoup de monde se

1. L'auteur a attribué plus haut (XI, 89) à un seul Thessalien le rétablissement de cette ville, en ajoutant que les nouveaux colons ne l'avaient occupée que pendant six ans.

2. J'ai introduit ici, dans la ponctuation, un léger changement pour faciliter l'intelligence du texte. Au lieu de faire rapporter les mots *à l'époque à laquelle nous touchons*, à la phrase précédente, je les rattache, au contraire, à la phrase qui suit, et je propose de lire : Τοῦ δευτέρου συνοικισμοῦ. Κατὰ τοὺς ὑποκειμένους καιροὺς, ἐπ' ἄρχοντος.... au lieu de : Τοῦ δευτέρου συνοικισμοῦ, κατὰ τοὺς ὑποκειμένους καιροὺς. Ἐπ' ἄρχοντος.... Cette conjecture me semble parfaitement justifiée par la phrase qui suit. C'est qu'en effet l'archontat de Callimaque date du commencement de la LXXXIV^e olympiade, et nous sommes maintenant dans la troisième année de la LXXXIII^e olympiade.

rendit à cet appel. L'oracle d'Apollon, qu'on avait consulté, répondit qu'il fallait fonder une ville dans un endroit où l'on devait boire de l'eau avec mesure, et où l'on pouvait manger sans mesure. Débarqués en Italie, les nouveaux colons se rendirent à Sybaris, et cherchèrent l'emplacement que le dieu leur avait désigné. Ils trouvèrent, non loin de Sybaris, une source appelée Thuria : elle s'écoulait par un tuyau d'airain, que les indigènes nommaient un *médimne*. Ce fut là le lieu qu'ils crurent avoir été indiqué par l'oracle. Ils l'entourèrent donc d'un mur et construisirent une ville qu'ils appelèrent *Thurium*, du nom de la source. Ils firent traverser cette ville, dans le sens de sa longueur, par quatre rues principales, appelées les rues d'Hercule, de Vénus, de l'Olympien et de Bacchus. Dans le sens de sa largeur, elle fut divisée par trois rues, appelées Héroa, Thuria et Thurina. Dans les quartiers circonscrits par ces rues, on éleva des maisons, et la ville eut une belle apparence.

XI. Après avoir vécu très-peu de temps dans la concorde, les Thuriens tombèrent dans de graves dissensions, pour un motif assez légitime. Les Sybarites, débris de l'ancienne population, s'arrogèrent les principales magistratures et ne laissèrent que des fonctions peu importantes à ceux qui avaient obtenu plus récemment le droit de cité. Ils prétendaient aussi que, dans les sacrifices, les femmes des citoyens primitifs occupassent le premier rang, et que les autres ne vinssent qu'après. De plus, dans le partage des terres, ils s'étaient attribué les propriétés les plus voisines de la ville et n'avaient donné aux derniers venus que les propriétés plus éloignées. Toutes ces prétentions firent naître une grave discorde. Les nouveaux citoyens, plus nombreux et plus braves, tuèrent presque tous les anciens Sybarites et prirent possession de toute la ville. Comme le territoire qu'ils occupaient était étendu et beau, ils firent venir de la Grèce nombre de colons auxquels ils distribuèrent les quartiers de la ville et les terres des environs. Cette colonie s'enrichit promptement, fit un traité d'alliance avec les Crotoniates, et fut bien gouver-

née. Le gouvernement était démocratique; les citoyens étaient divisés en dix tribus dont les noms rappelaient leur origine. Ainsi il y avait trois tribus originaires du Péloponnèse, l'Arcadienne, l'Achéenne et l'Élienne; trois autres descendaient de nations plus éloignées : c'étaient les tribus Béotienne, Amphictyonienne et Dorienne; les quatre dernières, composées d'autres nations, s'appelèrent Iade, Athénaïde, Euboïde et Insulaire. Ils choisirent pour législateur Charondas, homme vertueux et admiré pour ses connaissances. Après avoir examiné les codes de tous les législateurs pour en extraire les meilleures maximes, il les rédigea en lois. Il inventa aussi lui-même beaucoup de lois particulières, qu'il n'est pas hors de propos de faire connaître pour l'instruction des lecteurs¹.

XII. Charondas établit d'abord une loi d'après laquelle ceux qui imposeraient à leurs propres enfants une belle-mère, seraient exclus des conseils où se débattaient les intérêts de la patrie; il pensait que ceux qui prenaient si peu de souci du bien de leurs enfants, seraient aussi de mauvais conseillers pour les affaires de l'État. Car, disait-il, ceux qui ont été heureux dans leur premier mariage doivent s'en tenir là; ceux qui ont été malheureux et qui commettent de nouveau la même faute, doivent être taxés d'insensés. Il ordonna que ceux qui auraient été convaincus d'une accusation calomnieuse fussent promenés dans la ville, la tête couronnée de feuilles de *myrica*², afin qu'ils se montrassent à tous les citoyens comme ayant remporté la palme de la méchanceté. Plusieurs coupables condamnés à ce genre de supplice s'ôtèrent eux-mêmes la vie, ne pouvant

1. Suivant Jamblique (*Vie de Pythagore*, 33), Charondas était contemporain et disciple de Pythagore, qui vivait environ soixante ans antérieurement à l'époque où nous sommes arrivés. Charondas aurait donc offert le cas d'une longévité remarquable. Au reste, depuis Aristote (*Politique*, II), Charondas, originaire de Catane, avait été le législateur des villes chalcidiennes de l'Italie et de la Sicile. Ces villes étaient, en Italie, Rhégium, et en Sicile, Zancle, Naxos, Léontium, Catane, Eubée, Myles, Himère, Callipolis.

2. Μυρίκη. Probablement une espèce d'arbousier.

supporter la honte attachée à un pareil châtiment. Il en résulta que tous ceux qui avaient l'habitude de faire de fausses délations, s'exilèrent de la ville qui, délivrée de semblables fléaux, jouit d'une existence prospère. Charondas porta aussi contre les mauvaises sociétés une loi particulière qui avait échappé aux autres législateurs : il savait que les hommes tournent souvent au mal par la fréquentation des méchants, et que le vice, comme une maladie contagieuse, atteint la vie des hommes et rend infirmes les âmes des plus vertueux. Le chemin qui conduit au mal est, en effet, rapide et tout frayé ; aussi, ceux doués d'une trempe d'esprit médiocre, se laissent-ils facilement séduire par l'appât des plaisirs et finissent par tomber dans les derniers excès. Voulant prévenir cet écueil, le législateur défendit, par une loi, de se lier et de frayer avec les méchants ; il ordonna de poursuivre judiciairement les contrevenants et de les condamner à de fortes amendes. Il porta une autre loi encore plus importante, à laquelle les anciens législateurs n'avaient pas non plus songé. D'après cette loi, tous les enfants des citoyens devaient apprendre à lire et à écrire¹, tous les maîtres d'école étant rétribués par l'État ; car, d'après la pensée du législateur, les enfants des pauvres, impuissants à subvenir aux frais de l'enseignement, ne devaient pas être privés des plus simples éléments de l'éducation.

XIII. Le législateur attachait plus d'importance à l'instruction élémentaire qu'aux autres degrés de l'enseignement. Et en cela il avait parfaitement raison. En effet, la plupart des transactions les plus indispensables de la vie, les votes dans les assemblées, les correspondances épistolaires, les testaments, les lois, enfin tout ce qui contribue essentiellement au maintien de la vie commune, exige la connaissance des lettres. Qui donc ne voudrait payer un juste tribut d'éloges à l'enseignement des lettres ? C'est par

1. Μανθάνειν γράμματα. Je n'ai pas cru devoir rendre γράμματα par belles-lettres, ainsi que le font la plupart des traducteurs ; car il ne peut être ici question que des principes de l'enseignement élémentaire, que l'auteur appelle plus loin γραμματική.

leur secours que les morts se recommandent au souvenir des vivants. C'est par le moyen des lettres qu'on s'entretient à de longues distances avec ses amis, comme si l'on était tout près l'un de l'autre. C'est par l'emploi des lettres que les nations ou les rois garantissent leurs traités et en assurent le plus leur maintien. Enfin, c'est à l'aide des lettres que les plus belles sentences des sages, les réponses des dieux, la science des philosophes et tout enseignement sont transmis à la postérité la plus reculée. Si nous devons à la nature la vie matérielle, nous devons à l'instruction acquise par les lettres la vie morale. Par la loi de Charondas l'État devait donc s'intéresser d'une manière efficace au sort de ceux qui étaient menacés d'être privés d'un des plus grands biens, l'éducation. Charondas est donc bien supérieur aux anciens législateurs qui avaient ordonné que les particuliers malades fussent traités par les médecins aux frais de l'État; ceux-là ne s'occupèrent que du corps, tandis que lui eut soin de l'âme. Autant nous souhaitons n'avoir jamais besoin de médecins, autant nous désirons passer tout notre temps avec les maîtres qui nous instruisent.

XIV. Plusieurs poètes ont célébré dans leurs chants les deux premières lois dont nous venons de parler. Voici comment ils s'expriment sur la fréquentation des méchants : « Un homme, quel qu'il soit, qui se plaît dans la société des méchants, je ne lui demande pas qui il est : il ressemble à ceux qu'il fréquente. » Je citerai le passage suivant au sujet de la loi concernant les belles-mères : « Le législateur s'exprime, dit-on, entre autres, ainsi dans une de ses lois : Que celui qui impose à des enfants une belle-mère ne soit élevé à aucune dignité et exclu du conseil des citoyens, comme ayant mal géré ses propres affaires. Car, ajoute-t-il, si tu as été heureux dans ton premier mariage, félicite-toi et restes-en là ; si tu as été malheureux, c'est de la folie de s'exposer une seconde fois aux mêmes chances. » En effet, l'homme qui s'est trompé deux fois dans ses affaires, doit être avec raison taxé d'insensé. Philémon, le poète comique, s'exprime ainsi sur ceux qui

s'exposent souvent sur mer : « En vérité¹, je ne m'étonne pas qu'on ait navigué, mais qu'on ait navigué deux fois. » On pourrait dire de même : « Je ne m'étonne pas qu'on se marie, mais qu'on se soit marié deux fois. » Car, il vaut encore mieux se confier deux fois à la mer que deux fois à une femme : c'est par la faute des belles-mères que les plus graves dissensions naissent dans les familles, entre les enfants et les pères. C'est la source de ces nombreux crimes que les tragédies nous représentent sur la scène.

XV. Charondas a rédigé une autre loi, digne de remarque, sur la tutelle des orphelins. Considérée superficiellement, cette loi ne paraît pas avoir une grande valeur; mais en l'examinant de plus près, on comprend son importance et sa célébrité. Cette loi porte que les biens des orphelins soient administrés par les plus proches parents du côté paternel, mais que les orphelins eux-mêmes soient élevés par les parents du côté maternel. Au premier coup d'œil, on ne voit rien de trop sage ni de bien fameux; mais en l'approfondissant davantage, on la trouvera digne d'éloge. Si l'on cherche les motifs pour lesquels on confie aux uns l'administration des biens et aux autres l'éducation des orphelins, la sagacité du législateur apparaîtra dans tout son éclat. En effet, les parents maternels, n'ayant aucun droit à la succession des orphelins, n'attenteront pas à leur vie; et les parents paternels ne peuvent pas commettre de pareil attentat, parce que la garde de la personne des orphelins ne leur est pas confiée et qu'ils ne sont chargés que de la gestion de leurs biens. Si les orphelins viennent à mourir de maladie ou d'un autre accident, les tuteurs administreront leurs biens avec d'autant plus d'économie qu'ils ont l'espérance d'en devenir un jour, selon les chances de la fortune, les légitimes propriétaires.

1. J'ai suivi ici la ponctuation ordinaire, en lisant εἰπόντος νόμου au lieu de εἰπόντος νόμου. Ceux qui ont suivi ce dernier mode de ponctuation (Miot est de ce nombre) ont entendu par là une pièce de comédie intitulée *la Loi*. Cette version me paraît un peu forcée. Je considère ici νόμου, en le rattachant à τεθαύμαξα, comme une locution adverbiale, à peu près synonyme de δικαίως, ἀληθῶς, etc.

XVI. Charondas porta aussi une loi contre ceux qui, en temps de guerre, désertent leur poste, ou qui se refusent absolument à prendre les armes pour la défense de la patrie. Tandis que les autres législateurs ont puni de mort ce crime, Charondas condamna les coupables à revêtir des habits de femme et à rester ainsi pendant trois jours, assis, sur la place publique. Cette loi est moins inhumaine que celles des autres législateurs ; en même temps par la peine infamante qu'elle inflige, elle tient les lâches en bride ; car, il vaut mieux mourir que subir dans sa patrie un supplice aussi honteux. De plus, cette loi ne fait pas périr les coupables qui peuvent encore servir l'État, et ils s'empresseront d'effacer, par une conduite plus courageuse, la tache d'infamie qu'une punition flétrissante leur avait imprimée. C'est par leur rigueur même que le législateur assura le maintien de ses institutions. Il ordonna une obéissance absolue à la loi, même lorsque celle-ci serait mal rédigée. Il permit cependant de la corriger au besoin. Il pensait, que s'il était beau de se soumettre à l'autorité du législateur, il était tout à fait absurde de céder à celle d'un particulier, même lorsqu'on y trouvait quelque avantage. Il défendit surtout aux juges criminels de substituer au texte leurs commentaires et leurs idées, et d'altérer par des subterfuges de rhéteur l'autorité suprême des lois. Aussi disait-il à quelques-uns des accusateurs poursuivant la punition des coupables et aux juges qui devaient prononcer la peine, qu'il n'y avait pas à balancer entre la loi et l'accusé.

XVII. Mais l'institution la plus singulière de Charondas est relative à la révision des lois. Voyant que dans la plupart des États les législations anciennes sont corrompues par les tentatives que tant de gens font pour les réformer, ce qui occasionne des troubles parmi les populations, il fit, dit-on, porter un règlement tout particulier. Il ordonna que celui qui proposerait de reviser quelque loi fût amené devant l'assemblée, la corde au cou, et qu'il attendrait ainsi jusqu'à ce que le peuple eût prononcé sur la réforme proposée. Si la proposition était votée par l'assemblée, son

auteur devait être relâché; si, au contraire, elle était rejetée, le préopinant devait aussitôt mourir étranglé. Les novateurs étant par là intimidés, personne n'osa élever la voix pour réclamer la révision des lois. Dans tout l'espace de temps qui s'était écoulé depuis, il n'y eut parmi les Thuriens que trois citoyens qui proposèrent une réforme, nécessitée par les circonstances. Voici à quelle occasion. Il y avait une loi d'après laquelle celui qui arrachait un œil à quelqu'un était condamné à perdre également un œil; mais dans le cas où l'œil serait arraché à un borgne, et celui-ci par conséquent, entièrement privé de la vue, le coupable n'était pas assez puni en ne perdant qu'un œil; car le coupable qui avait rendu aveugle un de ses concitoyens ne recevait un châtiment conforme à la loi, qu'en perdant également la vue. Il paraissait donc juste que celui qui avait ôté la vue à un borgne fût condamné à perdre les deux yeux, pour recevoir une punition égale¹. Or, il arriva qu'un borgne, affligé de perdre, en exécution de la loi, l'œil qui lui restait, osa proposer une réforme dans l'assemblée du peuple qu'il cherchait en même temps à attendrir par le récit de son infortune. La corde au cou, il attendit le résultat de la délibération; la réforme fut adoptée et le réformateur échappa au supplice de la corde.

XVIII. Un second exemple de réforme fut appliqué à la loi qui permet à une femme de quitter son mari et de cohabiter avec l'homme qu'elle voudrait choisir. Un homme déjà avancé en âge avait une femme plus jeune; abandonné par elle, il conseilla aux Thuriens de reviser la loi et d'y ajouter une disposition qui, tout en laissant à la femme qui abandonne son mari la liberté de prendre un époux de son choix, ordonnerait qu'elle ne pût cependant épouser un homme plus jeune que le premier; de même que l'homme qui répudierait sa femme, ne pût en épouser une autre plus jeune que la première. Cette proposition fut votée par

1. C'était la loi du talion, qu'on trouve, chose digne de remarque, dans l'origine de presque toutes les sociétés. Elle faisait partie du code mosaïque (*Exod.*, XXI; 24) et du code romain, appelé les Douze Tables (*Aulu-Gelle*, XX, 1).

l'assemblée ; l'ancienne loi fut rapportée, l'auteur de la réforme échappa à la mort par la corde, et sa femme, empêchée de se choisir un mari plus jeune, revint auprès de celui qu'elle avait quitté.

Un troisième exemple de réforme se présenta au sujet de la loi sur les orphelines héritières, laquelle a été aussi adoptée par Solon. Cette loi prescrivait que la fille héritière fût tenue de contracter un mariage légal avec son plus proche parent, de même que le plus proche parent fût obligé d'épouser l'orpheline, ou de lui payer cinq cents drachmes¹, en guise de dot, dans le cas où elle serait pauvre. Or, une orpheline d'origine noble, mais tout à fait sans fortune, et qui, en raison même de sa pauvreté, ne pouvait trouver d'époux, se réfugia dans l'assemblée du peuple ; elle exposa, en versant des larmes, l'abandon et le mépris où elle était tombée, et termina en proposant une réforme dans laquelle le plus proche parent, au lieu d'en être quitte en payant cinq cents drachmes, fût forcé d'épouser l'orpheline qui le poursuivrait en justice. Le peuple, saisi de commisération, vota la réforme de la loi, et l'orpheline échappa à la mort par strangulation. Son plus proche parent, qui était riche, fut contraint de se marier avec une femme pauvre et sans dot.

XIX. Il ne nous reste plus qu'à parler de la mort de Charondas, événement singulier et étrange. Charondas était sorti à la campagne, armé d'un poignard pour se défendre contre les brigands. A son retour, voyant le peuple se réunir tumultueusement en assemblée, Charondas accourut sur la place publique pour s'enquérir de la cause de ce tumulte. Or, une loi défendait de paraître armé dans l'assemblée du peuple, et Charondas avait oublié qu'il portait une arme. Ses ennemis profitèrent de cette occasion pour l'accuser. Pendant que l'un d'eux disait que le législateur violait sa propre loi, Charondas s'écria, en tirant son poignard : « Non, par Jupiter, je ne la viole pas, mais je la sanctionne ! » Et il se tua sur-le-champ. Quelques historiens

1. Environ quatre cents francs.

attribuent la même action à Dioclès, législateur des Syracusains¹.

Après nous être suffisamment arrêtés sur le législateur Charondas, nous allons parler succinctement du législateur Zaleucus. Ces deux hommes se ressemblent autant par les principes auxquels ils ont consacré leur vie, que par le voisinage des cités où ils ont fleuri.

XX. Zaleucus était originaire d'Italie : il était Locrien, de naissance illustre, admiré pour son instruction, et disciple de Pythagore. Fort considéré dans sa patrie, il fut choisi pour législateur : il introduisit une législation nouvelle, en commençant d'abord à régler le culte des dieux célestes². En effet, aussitôt, dans le préambule de son code de lois, il établit que les habitants de la cité devaient d'abord être convaincus qu'il existe des dieux ; que l'inspection du ciel, l'observation, l'ordre et l'harmonie de l'univers devait faire juger que tout cela n'est pas l'œuvre du hasard ni des hommes ; et qu'il fallait vénérer les dieux comme les auteurs de tous les biens dont les mortels jouissent pendant leur vie. Il faut aussi, ajoutait-il, avoir l'âme pure de tout vice, car les dieux ne se réjouissent pas des sacrifices somptueux des méchants, mais des actions justes et honnêtes des hommes vertueux. Après avoir, dans le préambule de son code, exhorté ses concitoyens à la pratique de la piété et de la justice, il leur défend de jamais entretenir de haines implacables, et ordonne de traiter l'ennemi comme si le ressentiment devait bientôt se changer en amitié. Le contrevenant devait être considéré par ses concitoyens comme un homme sans culture et sauvage. Le législateur invitait les magistrats à n'être ni absolus ni

1. Voyez livre XIII, 33.

2. Καταβαλόμενος ἐξ ἀρχῆς καινὴν νομοθεσίαν, ἤρξατο πρῶτον περὶ τῶν ἐπουρανίων θεῶν. J'ignore sur quoi Miot s'est appuyé pour rendre ce texte par : « Il fonda un nouveau système de lois, dont il rapporta l'origine aux dieux habitants du ciel. » Il n'est pas vrai que Zaleucus eût rapporté aux dieux l'origine de ses lois. Le texte de Diodore ne dit rien de semblable. De fausses interprétations étant acceptées par les historiens, on s'explique comment bien des erreurs ont pu se propager.

arrogants, et à ne se laisser guider dans leurs jugements ni par la haine ni par l'amitié. Enfin, chacune des lois de Zaleucus renferme beaucoup de dispositions parfaitement sages.

XXI. Partout les femmes de mauvaise vie sont condamnées à une amende pécuniaire. Zaleucus employa un autre moyen, très-ingénieux, pour réprimer leur incontinence. Voici ce qu'il ordonna : Aucune femme libre ne pourra se faire accompagner par plus d'une suivante, excepté dans le cas où elle serait ivre; elle ne pourra pas sortir de la ville, à moins qu'elle ne soit adultère; elle ne pourra porter sur elle ni des ornements d'or ni des vêtements de riche étoffe, à moins qu'elle ne soit une courtisane. Il défendit même à tout homme de porter des bagues d'or ou de revêtir un habit à la milésienne¹, si ce n'est dans le cas où il se rendrait chez une courtisane ou chez une femme adultère. C'est ainsi que, sans leur infliger des peines humiliantes, le législateur parvint à détourner les hommes d'une mollesse pernicieuse et de mœurs dissolues; car personne, par l'aveu d'une conduite honteuse, n'aurait voulu devenir la risée de ses concitoyens. On a de lui beaucoup d'autres belles institutions au sujet des contrats et des affaires litigieuses; mais il serait trop long et en dehors de notre plan d'en faire ici la description. Nous allons donc reprendre le fil de notre histoire.

XXII. Lysimachide étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Ménénus et Publius Sextius Capitolinus². Dans cette année, les Sybarites, ayant échappé aux périls de l'insurrection³, allèrent s'établir sur les bords du fleuve Traïs⁴. Ils y demeurèrent quelque temps; mais ils furent encore chassés de cet asile et décimés par les Brutiens. En Grèce, les Athéniens recouvrèrent l'Eubée, et après avoir expulsé les Hestiéens de leur ville, ils y envoyèrent une colonie sous le comman-

1. La ville de Milet était renommée pour le luxe de ses habitants.

2. Quatrième année de la LXXXIII^e olympiade; année 445 avant J.-C.

3. Voyez chap. 11.

4. Aujourd'hui *Triunto*, dans la Calabre.

dement de Périclès. Les colons étaient au nombre de mille et se partagèrent au sort la ville et le territoire.

XXIII. Praxitèle étant archonte d'Athènes, on célébra la LXXXIV^e olympiade, dans laquelle Crison d'Himère fut vainqueur à la course du stade¹. Les Romains nommèrent des décevirs chargés de la rédaction des lois. Voici leurs noms : Publius Clodius Régillanus, Titus Minutius, Spurius Véturius, Caius-Julius, Caius Sulpicius, Publius Sestius, Romulus, Spurius, Posthumius, Calvinus². Pendant que ceux-ci étaient occupés à rédiger les lois, les Thuriens firent la guerre aux Tarentins; ils se ravagèrent mutuellement leur territoire en l'envahissant par terre et par mer. Ils livrèrent beaucoup d'escarmouches et de combats légers sans engager aucune action sérieuse.

XXIV. Lysanias étant archonte d'Athènes, les Romains pour faire rédiger les lois, nommèrent de nouveau des décevirs dont voici les noms : Appius Clodius, Marcus Cornélius, Lucius Minucius, Caius Sergius, Quintus, Publius, Manius, Rabolélius, Spurius, Véturius³. Ces décevirs ne purent achever la rédaction des lois. L'un d'eux, épris d'une fille d'origine patricienne, mais pauvre, essaya d'abord de la séduire par des offres d'argent; mais n'ayant pas réussi, il envoya auprès d'elle un sycophante avec l'ordre de l'emmener esclave. Le sycophante, prétendant qu'elle lui appartenait, la conduisit devant le magistrat et la réclama comme son esclave. Le magistrat⁴ ayant accueilli cette réclamation, remit la jeune personne entre les

1. Première année de la LXXXIV^e olympiade; année 444 avant J.-C.

2. Ces noms, surtout les derniers, sont inexacts ou tronqués. En les corrigeant d'après Tite Live et les fastes consulaires, on a : Appius Claudius Régillanus, Titus Minucius, Spurius Véturius, Caius Julius, Caius Sulpicius, Publius Sextius, Romulus, Spurius Posthumius, Aulus Manlius, Publius Horatius.

3. Cette liste de décevirs est encore plus défectueuse que la précédente. En la corrigeant d'après Tite Live (III, 44), on a : Appius Claudius, M. Cornélius, L. Minucius, C. Sergius, Q. Pétilius, Manius Rabolélius, T. Antonius Mérenda, Fabius Vibulanus, C. Décilius et Spurius Oppius.

— Deuxième année de la LXXXIV^e olympiade; année 443 avant J.-C.

4. Appius Claudius. Voyez Tite Live, 44.

maines du sycophante qui allait l'emmener comme son esclave. Le père de la jeune fille, présent à cette scène, fut en proie à de violents chagrins; car personne ne voulait écouter ses plaintes. Passant par hasard devant la boutique d'un boucher, il saisit un couteau sur l'étal et en frappa sa fille mortellement, pour prévenir son déshonneur. Sortant ensuite en toute hâte de la ville, il se rendit auprès de l'armée alors campée à Algidum¹. Là il exposa son infortune en versant des larmes et excita, par son récit, la compassion de tous les soldats. L'armée entière se mit en route pour aller au secours des infortunés, et profita de la nuit pour entrer avec ses armes à Rome. Les soldats allèrent occuper la colline appelée le mont Aventin.

XXV. Lorsque le lendemain matin l'exaspération des soldats fut connue, les décemvirs, venant au secours de leur collègue, rassemblèrent un grand nombre de jeunes gens prêts à décider la querelle par les armes. Au moment où les deux partis allaient en venir aux mains, les citoyens les plus estimés, prévoyant la grandeur du danger, envoyèrent des parlementaires chargés de négocier un accommodement; ils employèrent tout leur pouvoir pour calmer l'effervescence et garantir la patrie de graves dissensions. Enfin, la concorde fut rétablie, et on stipula qu'il serait nommé dix tribuns du peuple, investis d'une autorité supérieure à celle des autres magistrats de la ville, et qui seraient considérés comme les gardiens de la liberté des citoyens. Il fut, en outre, convenu que des deux consuls élus annuellement, l'un serait pris dans la classe des patriciens et l'autre dans celle des plébéiens, le peuple se réservant la faculté de choisir les deux consuls dans la classe des plébéiens. Ce pacte affaiblit la prépondérance des patriciens qui, fiers de leur noble origine et de la gloire de leurs ancêtres, étaient devenus en quelque sorte les maîtres de la cité. Une autre clause du pacte conclu portait que les tribuns en exercice, après l'expiration du terme annuel de

1. Nom d'une petite ville, au pied du *mons Algidus*, au sud-est de Rome.

leur magistrature, se subrogeraient un nombre égal de successeurs au tribunat, sous peine, s'ils ne remplissaient pas ce devoir, d'être brûlés vifs¹. Enfin, on convint que les tribuns, dans le cas où ils différeraient d'opinion, auraient la faculté de laisser discuter les propositions. Telles étaient les conditions auxquelles la sédition fut apaisée.

XXVI. Diphilus étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Ancus Horatius et Lucius Valérius Turpinus². Dans cette année, les consuls à Rome terminèrent la rédaction des lois, laquelle avait été interrompue par suite de la sédition mentionnée. Les décemvirs avaient rédigé dix des lois appelées les Douze Tables; les deux dernières y ont été ajoutées par les consuls. Le code de législation ayant été ainsi achevé, les consuls le firent graver sur douze tables d'airain, qui furent clouées aux rostres placés à l'entrée du palais du sénat. Ce code, rédigé avec précision et simplicité, s'est conservé, monument admirable, jusqu'à nos jours.

Pendant que ces choses avaient lieu, la plupart des nations de la terre vivaient tranquilles; jouissant d'une paix presque générale. Les Perses avaient fait avec les Grecs deux traités : le premier, conclu avec les Athéniens et leurs alliés, garantissait l'indépendance des villes grecques de l'Asie; le second, avec les Lacédémoniens, stipulait, au contraire, que les villes grecques de l'Asie resteraient sous la domination des Perses. Les autres Grecs vivaient également en paix entre eux, grâce à une trêve de trente ans, conclue entre les Athéniens et les Lacédémoniens. La Sicile jouissait aussi d'un profond repos depuis que les Carthaginois avaient fait un traité avec Gélon, et que les villes grecques de la Sicile avaient reconnu l'autorité des Syracusains, avec lesquels s'étaient réconciliés les Agrigentins, après leur défaite aux bords du fleuve Himère. Enfin, les

1. Tite Live (III, 55) rapporte ainsi le texte de cette loi qui avait été proposée à la sanction du peuple par Marcus Duillius : *Qui plebem sine tribunis reliquisset, quique magistratum sine provocatione creasset, tergo ac capite puniretur*. Comparez Valère Maxime, VI, 3.

2. Troisième année de la LXXXIV^e olympiade; année 442 avant J.-C.

peuples de l'Italie, de la Celtique, de l'Ibérie et de presque toute la terre, vivaient en repos. Aussi aucun exploit guerrier, digne de mémoire, ne fut-il accompli à cette époque. La paix seule régnait; on ne voyait alors partout que fêtes, jeux, sacrifices, et tout ce qui accompagne la prospérité des États.

XXVII. Timoclès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Larinus Herminius et Titus Stertinius Structus¹. Dans cette année, les Samiens firent la guerre aux Milésiens, au sujet de la possession de Priène². Voyant les Athéniens favoriser le parti des Milésiens, ils se détachèrent de leur alliance. Les Athéniens nommèrent Périclès au commandement d'une flotte de quarante trirèmes, dirigée contre les Samiens. Périclès vint bloquer Samos, s'empara de la ville et y établit un gouvernement démocratique. Il leva sur les Samiens une contribution de quatre-vingts talents³, et se fit livrer en otage un nombre égal d'enfants⁴ qu'il remit aux Lemniens. Après avoir accompli toutes ces choses en peu de jours, Périclès retourna à Athènes. Mais bientôt une insurrection éclata dans Samos; la ville fut troublée par deux factions opposées : les uns s'étaient déclarés pour le gouvernement démocratique, les autres pour le gouvernement aristocratique. Les citoyens opposés à la démocratie passèrent en Asie et vinrent à Sardes implorer le secours de Pissuthnès, satrape des Perses. Pissuthnès leur fournit sept cents soldats qu'il jugeait suffisants pour s'emparer de Samos. Les Samiens partirent avec cette troupe et allèrent pendant la nuit aborder à Samos; ils s'introduisirent secrètement dans la ville avec l'aide des habitants, se rendirent facilement maîtres de Samos et chassèrent de la ville la faction opposée. Ils réus-

1. Quatrième année de la LXXXIV^e olympiade; année 441 avant J.-C.

2. Ville située sur les bords du Méandre, entre Milet et Éphèse. L'édition bipontine a admis dans le texte la mauvaise leçon de εἰρήνη, paix, au lieu de Πριήνη, patrie de Pittacus.

3. Environ quatre cent quarante mille francs.

4. Selon Thucydide (I, 115), les Athéniens se firent livrer en otage cinquante hommes adultes et autant d'enfants.

sirent ensuite à enlever clandestinement les otages confiés à la garde des Lemniens, et ayant fortifié Samos, ils se déclarèrent ouvertement contre les Athéniens. Ceux-ci nommèrent de nouveau Périclès au commandement d'une flotte composée de soixante navires. Périclès engagea bientôt un combat naval contre soixante-dix trirèmes, et remporta la victoire sur les Samiens. Après s'être fait livrer des habitants de Chio et de Mitylène, vingt-cinq navires, il vint avec ce renfort bloquer Samos. Quelques jours après, Périclès laissa une partie de sa flotte pour continuer le blocus, tandis qu'il se porta à la rencontre des navires phéniciens, que les Perses avaient envoyés au secours des Samiens.

XXVIII. Les Samiens, jugeant le départ de Périclès une occasion favorable pour attaquer le restant des bâtiments ennemis, leur donnèrent la chasse, et la victoire qu'ils remportèrent dans un combat naval, les enfla d'orgueil. Informé de la défaite des siens, Périclès revint en arrière et réunit une flotte considérable avec laquelle il se proposa de détruire complètement celle des ennemis. Il reçut immédiatement soixante trirèmes envoyées par les Athéniens, trente autres envoyées par les Mitylénéens, et se trouva bientôt à la tête de forces imposantes avec lesquelles il investit l'île par terre et par mer, et la pressa par des attaques continuelles. Il fit alors le premier usage des machines de guerre connues sous le nom de béliers et de tortues, construites par Artémon de Clazomène. Grâce au siège de la ville, poussé avec vigueur, et à l'emploi de ces machines qui abattaient les murailles, Périclès se rendit maître de Samos. Il châtia les coupables et fit payer aux Samiens les dépenses du blocus, en leur imposant une contribution de deux cents talents¹. Il leur enleva leurs navires, démolit les murailles de la ville, et, après avoir rétabli le gouvernement démocratique, il revint dans sa patrie.

Les Athéniens et les Lacédémoniens avaient jusqu'à

1. Environ un million cent mille francs.

cette époque respecté la trêve de trente ans, conclue entre eux.

Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXIX. Myrichide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Julius et Marcus Géganius. Les Éliens célébrèrent alors la quatre-vingt-cinquième olympiade, où Crisson d'Himère fut, pour la seconde fois, vainqueur à la course du stade¹. Dans cette année, Ducétius, chef des villes sicules, donna une patrie aux Callatins, et y transplanta de nombreux colons; il allait atteindre l'autorité suprême sur les Sicules, lorsqu'il fut surpris par une maladie dont il mourut.

Les Syracusains qui avaient subjugué toutes les villes des Sicules, à l'exception de Trinacie, résolurent de marcher contre cette ville; car ils craignaient que les Trinaciens ne leur enlevassent la suprématie sur les Sicules, de même origine. Trinacie avait une population nombreuse et forte; elle occupait toujours le premier rang parmi les villes sicules; ses habitants, faits pour le commandement, étaient courageux et entreprenants; aussi les Syracusains ne marchèrent-ils contre cette ville qu'avec toutes leurs forces, jointes à celles de leurs alliés. Les Trinaciens étaient sans alliés, puisque les autres villes étaient soumises à la domination des Syracusains; ils avaient donc à soutenir une lutte difficile. Ils affrontèrent néanmoins avec courage les périls de la guerre, et périrent tous héroïquement, après avoir tué un grand nombre d'ennemis. La plupart des citoyens plus âgés s'ôtèrent eux-mêmes la vie, ne pouvant supporter la honte de la captivité. Après cette victoire célèbre, remportée sur une population jusqu'alors regardée comme invincible, les Syracusains rasèrent la ville, vendirent les habitants comme esclaves, et envoyèrent des dépouilles opimes à Delphes, pour se rendre le dieu propice.

XXX. Glaucide étant archonte d'Athènes, les Romains

1. Première année de la LXXXV^e olympiade; année 440 avant J. -C.

élurent pour consuls Titus Quintus et Agrippa Furius¹. Dans cette année, les Syracusains, encouragés par les succès précédents, construisirent une flotte de cent trirèmes et doublèrent le nombre de leur cavalerie. Ils appliquèrent aussi leurs soins à l'organisation de l'armée de terre, et accumulèrent des trésors, par les contributions considérables qu'ils avaient imposées à leurs sujets siciliens. Ils firent tous ces préparatifs dans l'intention de conquérir bientôt toute la Sicile.

Pendant que ces choses se passaient, la guerre, appelée *corinthienne*, éclata en Grèce à l'occasion que nous allons faire connaître. Les Épidamniens, établis sur le littoral de la mer Adriatique, étaient une colonie des Corcyréens et des Corinthiens. Des dissensions s'étaient élevées : la faction victorieuse condamna à l'exil un grand nombre de partisans de la faction opposée. Les exilés se rassemblèrent et ayant réuni à leur troupe les Illyriens, ils firent en commun voile pour Épidamne. Ils se mirent en campagne avec une nombreuse armée de Barbares, occupèrent le territoire ennemi et vinrent assiéger la ville. Impuissants à résister à cette attaque, les Épidamniens envoyèrent des députés à Corcyre, pour implorer la protection des Corcyréens dont ils tiraient leur origine ; mais comme on leur refusa des secours, ils s'adressèrent aux Corinthiens, négocièrent avec eux une alliance, et déclarèrent Corinthe leur unique métropole ; en même temps ils demandèrent de nouveaux colons. Saisis de commisération pour les Épidamniens et par haine contre les Corcyréens, qui seuls de toutes les colonies de Corinthe n'avaient pas envoyé à la métropole les offrandes sacrées en usage, les Corinthiens résolurent de venir au secours des Épidamniens. En conséquence, ils firent partir des colons pour Épidamne, et confièrent la garde de la ville à un détachement suffisant. Irrités de cela, les Corcyréens mirent en mer cinquante trirèmes, commandées par un général. Celui-ci vint s'emboquer devant la ville et ordonna aux habitants de recevoir

1. Deuxième année de la LXXXV^e olympiade ; année 439 avant J.-C.

les exilés : en même temps, on envoya des parlementaires auprès des soldats de la garnison corinthienne, pour les engager à décider les affaires de la colonie par un jugement et non par les armes. Les Corinthiens rejetèrent cette ouverture. On se prépara donc des deux côtés à la guerre; on réunit des forces navales considérables et on se procura des alliés. Telle fut l'origine de la guerre appelée corinthienne.

Les Romains étaient, à cette époque, en guerre avec les Volsques. Ils n'eurent d'abord que des escarmouches et de légers combats; mais ils furent ensuite victorieux dans une grande bataille où périrent la plupart des ennemis.

XXXI. Théodore étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Genucius et Agrippa Curtius Chilon¹. Dans cette année, on vit apparaître en Italie la nation des Campaniens, ainsi appelée à cause de la fertilité de la campagne voisine.

En Asie, les rois du Bosphore Cimmérien, nommés Archéanactides, remplirent quarante-deux ans de règne. Spartacus avait succédé à l'empire et régna sept ans.

En Grèce, les Corinthiens étaient en guerre avec les Corcyréens. Les deux parties belligérantes, ayant concentré leurs forces maritimes, se préparèrent à un combat naval. Les Corinthiens, avec soixante-dix navires bien équipés, attaquèrent la flotte ennemie. Les Corcyréens, qui leur opposèrent quatre-vingts trirèmes, furent victorieux; ils vinrent assiéger Épidamne, mirent à mort tous les captifs, excepté les Corinthiens, qu'ils jetèrent, chargés de chaînes, en prison. Consternés de leur défaite, les Corinthiens se retirèrent dans le Péloponnèse. Maîtres de tous ces parages, les Corcyréens se portèrent contre les alliés des Corinthiens et en ravagèrent le territoire.

XXXII. L'année étant révolue, Euthymène fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains choisirent à la place des consuls trois tribuns militaires, Aulus Sempronius,

1. Troisième année de la LXXV^e olympiade; année 438 avant J.-C

Lucius Atilius et Titus Quintius¹. Après leur défaite sur mer, les Corinthiens résolurent de construire une flotte plus considérable. Ils rassemblèrent donc une grande quantité de matériaux, firent venir des villes voisines des charpentiers qu'ils prenaient à leur solde, et mirent beaucoup d'empressement à construire des trirèmes et à tenir prêtes des armes de toutes sortes ainsi que toutes les munitions de guerre nécessaires. Ils lancèrent des chantiers des navires nouvellement construits, radoubèrent ceux qui étaient avariés et en tirèrent d'autres de leurs alliés. Les Corcyréens en firent autant de leur côté, et ne le cédèrent pas en activité aux Corinthiens. Un grave conflit devint donc imminent.

Pendant que ces préparatifs se faisaient, les Athéniens envoyèrent à Amphipolis une colonie composée en partie de leurs propres concitoyens, et en partie de colons tirés des places fortes du voisinage.

XXXIII. Nausimaque étant archonte à Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Quintus et Marcus Géganius Macerinus. Les Éliens célébrèrent la LXXXVI^e olympiade, Théopompe le Thessalien étant vainqueur à la course du stade². Dans cette année, les Corcyréens, informés du grand déploiement des forces dirigées contre eux, envoyèrent des députés implorer le secours des Athéniens. Les Corinthiens en ayant fait autant de leur côté, le peuple s'assembla, écouta les députés et décréta l'alliance des Corcyréens. Les Athéniens firent donc partir sur-le-champ dix trirèmes bien équipées et promirent d'en fournir encore un plus grand nombre en cas de besoin. Renonçant à l'alliance des Athéniens, les Corinthiens parvinrent à équiper quatre-vingt-dix trirèmes, et s'en procurèrent soixante de la part de leurs alliés. Ils mirent ainsi en mer une flotte de cent cinquante navires, commandés par les généraux les plus aimés du peuple, et ils se dirigèrent vers Corcyre, ayant jugé à propos de surprendre

1. Quatrième année de la LXXXV^e olympiade; année 437 avant J.-C.

2. Première année de la LXXXVI^e olympiade; année 436 avant J.-C.

l'ennemi par un combat naval. Instruits de l'approche de la flotte corinthienne, les Corcyréens se portèrent à sa rencontre avec cent vingt trirèmes, y compris celles des Athéniens. Il s'engagea un rude combat naval, dans lequel les Corinthiens eurent d'abord le dessus. Mais lorsque apparut un second renfort de vingt autres navires athéniens, la victoire se déclara pour les Corcyréens. Le lendemain, les Corcyréens renouvelèrent l'attaque en déployant toutes les forces maritimes, et les Corinthiens battirent en retraite.

XXXIV. Antiochide¹ étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Posthumius Æbutius Uleus². Dans cette année, les Corinthiens firent éclater les ressentiments contre les Athéniens, pour avoir secouru les Corcyréens et avoir été cause de leur victoire navale. Ils brûlèrent donc de se venger des Athéniens, en détachant la ville de Potidée, une de leurs colonies, de l'alliance des Athéniens. De son côté, Perdiccas, roi des Macédoniens, mal disposé pour les Athéniens, engagea les Chalcidiens³ à abandonner l'alliance des Athéniens, à désertir les villes de la côte et à se réunir dans la seule ville d'Olynthe. A la nouvelle de la défection des Potidéates, les Athéniens firent partir trente navires avec l'ordre de ravager le territoire des rebelles et de détruire leur ville. Ceux qui étaient chargés de cette mission abordèrent dans la Macédoine et vinrent, conformément aux ordres du peuple, mettre le siège devant Potidée. Comme les assiégés étaient soutenus par un renfort de deux mille Corinthiens, le peuple d'Athènes envoya, de son côté, deux mille soldats, pour aider les assiégeants. Une bataille s'engagea dans l'isthme, près du pays des Palléniens. Les Athéniens remportèrent la victoire; plus de trois cents ennemis restèrent sur le champ de bataille, et les Potidéates furent bloqués dans leur ville.

1. Le Ms. Coislin donne Antiochide.

2. Deuxième année de la LXXXVI^e olympiade; année 435 avant J.-C.

3. Les Chalcidiens de la Macédoine, habitant aux environs d'Olynthe et de Potidée; il ne faut pas les confondre avec les habitants de Chalcis en Eubée.

Pendant que ces événements se passaient, les Athéniens fondèrent dans la Propontide une ville appelée *Létanum*¹.

En Italie, les Romains envoyèrent des colons à Ardée, qui se partagèrent entre eux le territoire².

XXXV. Charès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Furius Fusus et Manius Papirius Crausus³. Dans cette année, les habitants de Thurium, en Italie, population tirée d'un grand nombre de villes diverses, étaient en proie à des dissensions : il s'agissait de décider de quelle ville les Thuriens voudraient s'appeler les descendants, et qui serait considéré comme le fondateur de Thurium. Les Athéniens réclamaient cet honneur, alléguant les nombreux colons qu'ils y avaient envoyés d'Athènes ; les villes du Péloponnèse avaient de leur côté la même prétention, parce qu'elles avaient aussi fourni beaucoup de colons pour l'établissement de Thurium. De plus, un grand nombre d'hommes distingués ayant pris part à cette colonie et contribué à sa prospérité, la dispute s'envenima encore ; car chacun prétendait à l'honneur d'être appelé le fondateur de la cité⁴. Enfin, les Thuriens envoyèrent à Delphes consulter l'oracle, pour savoir qui devait être proclamé le fondateur de la ville. Le dieu répondit que c'était lui-même qu'ils devaient considérer comme le fondateur de leur ville. Cette réponse fit cesser la dispute : Apollon fut proclamé le fondateur de Thurium, et la population rentra dans la concorde.

En Grèce mourut Archidamus, roi des Lacédémoniens, après un règne de quarante-deux ans. Il eut pour successeur Agis, qui régna vingt-sept ans.

XXXVI. Apseudès étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Ménénus et Proclus Géganius Macericus⁵. Dans cette année, mourut Spartacus,

1. Ville inconnue. Aucun géographe n'en parle.

2. Voyez Tite-Live, IV, 11.

3. Troisième année de la LXXXVI^e olympiade ; année 434 avant J.-C.

4. Le fondateur d'une ville recevait, après sa mort, les honneurs héroïques.

5. Quatrième année de la LXXXVI^e olympiade ; année 433 avant J.-C.

roi du Bosphore, après un règne de dix-sept ans. Séleucus, son successeur, régna quatre ans.

A Athènes, Méton, fils de Pausanias, renommé dans l'astronomie, établit la période de dix-neuf ans¹, qu'il fit commencer le treizième jour du mois athénien *sciophorion*². Dans ces dix-neuf années, les astres, dans l'accomplissement de leur révolution, reviennent aux mêmes points et forment en quelque sorte la période d'une grande année, que quelques-uns appellent *l'année de Méton*³. Au reste, ce célèbre astronome a rencontré merveilleusement juste dans ses prédictions et ses calculs. En effet, le mouvement et les apparitions des astres s'accordent parfaitement avec la table astronomique. Aussi la plupart des Grecs se servent-ils de *l'ennéadécatéride*, et ne se trompent pas dans leurs annonces.

En Italie, les Tarentins forcèrent les habitants de Siris à quitter leur patrie, et, ayant fait tirer une colonie de leur propre sein, fondèrent la ville qu'on appelle Héraclée.

XXXVII. Pithodore étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Quintius et Titus Ménénius. En même temps, les Éliens célébrèrent la LXXXVII^e olympiade, dans laquelle Sophron d'Ambracie fut vainqueur à la course du stade⁴. Dans cette année, Spurius Manlius⁵ fut mis à mort pour avoir aspiré à la tyrannie.

Les Athéniens remportèrent à Potidée une victoire signalée. Leur général tomba dans cette bataille et fut rem-

1. *L'ennéadécatéride*, Ἐννεακαίδεκαετηρίς.

2. Ce mois répond à peu près à notre mois de juin.

3. L'année de Méton (*Cycle lunaire*, *Nombre d'or*) est fondée sur les mouvements de la lune. Les nouvelles lunes ne reviennent pas, comme l'avait cru Méton, précisément à la même heure tous les dix-neuf ans; la différence, qui est d'environ une heure et demie, dont le mouvement de la lune anticipe sur celui du soleil, forme à peu près un jour au bout de 304. C'est pourquoi le Nombre d'or n'indique plus exactement les nouvelles lunes; on a imaginé d'autres nombres nommés Épactes, qu'on ajoute au Nombre d'or, pour trouver avec plus de précision l'âge de la lune.

4. Première année de la LXXXVII^e olympiade; année 432 avant J.-C.

5. Comparez Tite-Live, IV, 12.

placé par Phormion. Celui-ci, investi du commandement de l'armée, mit le siège devant la ville des Potidéates, qu'il pressa par de continuels assauts. Cependant les assiégés se défendirent vaillamment et le siège traina en longueur.

Thucydide l'Athénien a commencé ici son histoire de la guerre entre les Athéniens et les Lacédémoniens, connue sous le nom de *guerre du Péloponnèse*. Cette guerre dura vingt-sept ans. Thucydide en a rédigé vingt-deux ans dans son ouvrage divisé en huit, ou, selon quelques-uns, en neuf livres.

XXXVIII. Euthydème étant archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Manius Æmilianus, Caius Mamercus et Julius Lucius Quintius¹. Dans cette année éclata, entre les Athéniens et les Lacédémoniens, la guerre dite du Péloponnèse, la plus longue de celles dont le souvenir nous a été conservé. Il est nécessaire et conforme au plan de notre histoire d'exposer d'abord les causes de cette guerre.

Les Athéniens, aspirant à la souveraineté de la mer, firent transporter à Athènes le trésor public déposé à Délos, et contenant près de huit mille talents². Ils en confièrent la garde à Périclès, homme d'une illustre origine et qui surpassait de beaucoup ses concitoyens par sa réputation militaire et par la vigueur de sa parole. Il avait appliqué à ses propres dépenses une partie considérable de ce trésor. Sommé de faire un rapport sur sa gestion, il se trouva dans l'impossibilité de rendre compte du dépôt confié; il en tomba malade de chagrin. Périclès était en proie à une cruelle inquiétude, lorsque Alcibiade, fils de son frère et orphelin, que Périclès s'était chargé d'élever, lui suggéra, bien qu'il fût encore enfant³, le moyen de se soustraire à l'accusation de prévaricateur. Voyant son

1. Deuxième année de la LXXVII^e olympiade; année 431 avant J.-C.

2. Environ quarante-quatre millions de francs. — Plus loin, cependant (chap. 40, et liv. XIII, 21), l'auteur, revenant sur le même sujet, parle de dix mille talents.

3. S'il faut en croire Plutarque, Alcibiade avait déjà atteint à cette époque l'âge du service militaire, puisque l'année précédente il avait fait partie de l'expédition de Phormion en Thrace.

oncle attristé, Alcibiade lui demanda la cause de ses chagrins. Périclès lui répondit que, sommé de rendre compte de l'emploi du trésor qui lui avait été confié, il ne savait comment se justifier auprès de ses concitoyens. « Il ne s'agit pas, répliqua Alcibiade, de savoir comment il faut rendre ce compte, mais comment il faut ne pas le rendre. » Frappé des paroles de ce jeune homme, Périclès songea dès lors au moyen d'impliquer les Athéniens dans une guerre sérieuse; car il était persuadé qu'au milieu du trouble de l'État et des alternatives d'espérances et de craintes, il échapperait à l'obligation de rendre le compte exigé. A cette cause s'en joignit bientôt une autre, toute fortuite, que nous allons faire connaître.

XXXIX. Phidias avait été chargé de faire la statue de Minerve, sous la direction de Périclès, fils de Xanthippus. Quelques ouvriers de Phidias, excités par les ennemis de Périclès, vinrent en suppliants embrasser l'autel des dieux. Cette démarche eut de l'éclat; les ouvriers, interrogés, déclarèrent que Phidias s'était approprié de fortes sommes du trésor sacré, et qu'il avait pour complice Périclès, le directeur des travaux. Le peuple se réunit en assemblée, et les ennemis de Périclès proposèrent de faire arrêter Phidias, en même temps qu'ils déclarèrent Périclès coupable de sacrilège. De plus, ils dénoncèrent Anaxagore le sophiste, précepteur de Périclès, et l'accusèrent d'avoir commis une impiété envers les dieux. Ils impliquaient Périclès dans toutes ces accusations calomnieuses, afin de flétrir la supériorité et la gloire de ce citoyen. Dans la conviction que le peuple admire en temps de guerre les hommes distingués, parce qu'il en a besoin, mais qu'en temps de paix il les laisse calomnier par des oisifs et des envieux, Périclès jugea utile à ses intérêts de plonger l'État dans une guerre sérieuse. Il pensait que le peuple, faisant appel au courage et à l'expérience militaire de Périclès, ne saurait accueillir des accusations calomnieuses et n'aurait pas le loisir de demander un compte rigoureux de la gestion du trésor.

D'après un décret des Athéniens, les Mégariens se

trouvaient exclus du marché et des ports d'Athènes. Les Mégariens s'en plaignaient aux Spartiates. Les Lacédémoniens ayant recueilli ces plaintes, envoyèrent des députés qui, sur la décision de l'assemblée générale, devaient intimier aux Athéniens l'ordre d'abolir le décret contre les Mégariens, et, en cas de refus, leur déclarer une guerre générale. Dans l'assemblée convoquée pour délibérer à ce sujet, Périclès, surpassant par la vigueur de son éloquence tous ses concitoyens, persuada aux Athéniens de maintenir le décret, ajoutant que l'obéissance inopportune aux ordres des Lacédémoniens, serait le commencement de l'esclavage. Il leur conseilla donc de faire rentrer dans la ville les richesses de la campagne, et de se maintenir dans l'empire de la mer en faisant la guerre aux Spartiates.

XL. En proposant adroitement le parti de la guerre, Périclès faisait valoir le nombre des alliés d'Athènes, la supériorité de sa puissance navale et l'argent, fruit des tributs levés sur les villes de la république, et qui avait été transporté de Délos à Athènes. Il estimait ce trésor à dix mille talents¹, dont quatre mille avaient été dépensés pour la construction des Propylées² et l'entretien du siège de Potidée. Il portait à quatre cent soixante talents les contributions que les alliés payaient annuellement; il évaluait, en outre, à cinq cents talents les ustensiles sacrés et les dépouilles médiques. Il faisait encore entrer dans ce compte la multitude d'offrandes déposées dans les temples, ainsi que les cinquante talents d'or employés pour l'érection de la statue de Minerve, dont les ornements pouvaient, au besoin, être enlevés et restitués à la déesse en temps de paix³. Du reste, ajoutait-il, la fortune des citoyens s'est déjà considérablement accrue par une longue paix. Après avoir fait ressortir les ressources pécuniaires, il montra qu'indépendamment des alliés et des soldats en garnison dans les forteresses, l'État comptait douze mille hoplites, et

1. Près de cinquante-cinq millions de francs.

2. Vestibule de l'Acropolis. Cette construction était déjà commencée depuis cinq ans sous l'archontat d'Euthymène.

3. Thucydide, II, 13, estime ces ornements à quarante talents.

qu'en y ajoutant les soldats en garnison dans les forteresses et la troupe étrangère domiciliée à Athènes, on arriverait à un nombre de plus de dix-sept mille combattants, sans parler de trois cents trirèmes toutes prêtes. Il démontrait, d'un autre côté, que les Lacédémoniens manquaient d'argent, et que, sous le rapport des forces maritimes, ils étaient de beaucoup inférieurs aux Athéniens. Périclès développa ces divers arguments, et, excitant le peuple à ne pas obéir aux Lacédémoniens, il entraîna les citoyens à la guerre. Il y parvint aisément, grâce à cette force d'éloquence qui lui valut le surnom d'Olympien. Aristophane, auteur de l'ancienne comédie, et contemporain de Périclès, en fait mention dans ces vers : « O pauvres laboureurs, écoutez
 « mes paroles, si vous voulez savoir comment nos affaires
 « se sont perdues. Phidias commença le premier à échouer
 « dans sa tentative. Périclès, redoutant le même sort,
 « alluma, avec la petite étincelle du décret de Mégare, une
 « telle guerre, que les Grecs, suffoqués par la fumée de
 « l'incendie, pleurèrent çà et là¹. »

Le poète Eupolis s'exprime ainsi :

« Périclès l'Olympien lança la foudre, fit retentir le tonnerre et bouleversa la Grèce. La persuasion est assise sur ses lèvres ; il s'insinue dans l'âme, et, seul de tous les orateurs, il laisse l'aiguillon dans le cœur de ses auditeurs. »

XLI. Telles étaient, d'après l'autorité d'Euphore, les causes de la guerre du Péloponnèse, dans laquelle furent entraînées les principales villes de la Grèce. Les Lacédémoniens, après avoir délibéré en commun avec les Péloponnésiens, décrétèrent le commencement des hostilités contre les Athéniens ; en même temps, ils envoyèrent solliciter l'alliance du roi des Perses, dépêchèrent des députés auprès de leurs alliés en Sicile et en Italie, et réussirent à en tirer un secours de deux cents trirèmes. Après avoir mis sur pied leurs troupes de terre, réunies à celles des Péloponnésiens, et terminé les autres préparatifs, ils entrèrent les premiers en campagne.

1. Aristophane, *la Paix*, V, 502 et suiv.

Dans ce temps, la ville des Platéens, en Béotie, se gouvernait d'après ses propres lois, et était en alliance avec les Athéniens. Quelques citoyens de Platée ayant l'intention de mettre fin à l'indépendance de leur ville, eurent des conférences avec les Béotiens, et leur promirent de livrer Platée à la domination des Thébains, si ceux-ci voulaient fournir des soldats pour seconder l'entreprise. Les Béotiens firent donc partir nuitamment trois cents hommes d'élite : des traîtres les introduisirent dans l'intérieur de la cité et les aidèrent à s'en rendre les maîtres. Les Platéens, voulant rester fidèles à leur alliance avec les Athéniens, et croyant d'abord qu'ils avaient affaire à une levée en masse de Thébains, envoyèrent des parlementaires pour conclure une trêve avec ceux qui s'étaient emparés de la ville. Mais, lorsque la nuit fut passée et qu'ils s'aperçurent du petit nombre d'ennemis, ils se tournèrent contre eux et combattirent courageusement pour la liberté. Le combat s'étant engagé dans les rues, les Thébains, grâce à leur bravoure, eurent d'abord le dessus et firent éprouver à leurs adversaires de grandes pertes. Mais, comme les domestiques et les enfants prirent part à la lutte en jetant des huiles du haut des maisons et blessant ainsi les Thébains, ces derniers lâchèrent pied. Les uns, chassés de la ville, parvinrent à se sauver ; les autres, se réfugiant dans quelques maisons, furent forcés de se rendre. Instruits par les fuyards échappés au carnage de ce qui venait de se passer, les Thébains s'empressèrent aussitôt de partir en masse. Les Platéens, surpris à l'improviste sur leur territoire, tombèrent en grand nombre sous les coups de leurs agresseurs ; beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers. Toute la contrée était remplie de tumulte et de rapine.

XLII. Les Platéens envoyèrent des parlementaires supplier les Thébains d'évacuer leur territoire et d'accepter en échange leurs prisonniers¹. On conclut donc un traité, en vertu duquel les prisonniers furent remis aux Thébains

1. Diodore ne s'accorde pas ici avec Thucydide, II, 5 ; car, d'après ce dernier, les prisonniers thébains avaient été égorgés.

qui, de leur côté, restituèrent le butin et retournèrent à Thèbes. [Avant ce traité¹], les Platéens avaient envoyé des députés pour solliciter le secours des Athéniens et avaient transporté dans la ville la plupart de leurs biens. A la nouvelle des événements de Platée, les Athéniens firent immédiatement partir un corps de troupes suffisant. Malgré toute leur diligence, ces soldats ne purent devancer les Thébains ; ils se bornèrent à faire rentrer dans la ville tout ce qu'ils trouvèrent encore dans la campagne, et, réunissant les enfants, les femmes et toute la foule inutile, ils les envoyèrent à Athènes.

Les Lacédémoniens jugeant la trêve avec les Athéniens rompue, rassemblèrent une armée considérable, tirée de Lacédémone et des autres villes du Péloponnèse. Les Lacédémoniens avaient pour alliés tous les Péloponnésiens, à l'exception des Argiens, qui gardaient la neutralité. Hors du Péloponnèse, ils avaient pour alliés les Mégariens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les Phocidiens, les Béotiens, les Locriens, la plupart des peuples qui habitent en face de l'Eubée, et les Amphisséens. Les Athéniens comptaient dans leur alliance les habitants du littoral de l'Asie, les Cariens, les Doriens, les Ioniens, les Hellespontiens, tous les insulaires, excepté les habitants de Mélos et de Théra. A ces alliés il faut ajouter les peuples de la Thrace, excepté les Chalcidiens et les Potidéates ; de plus les Messéniens habitants de Naupaete et les Corcyréens : tous les autres alliés, excepté ces derniers, fournissaient des troupes de terre. Tels étaient les alliés des deux partis en présence.

Les Lacédémoniens confièrent au roi Archidamus le commandement de leur nombreuse armée. Ce roi envahit l'Attique, attaqua les forteresses et ravagea la campagne dans une grande étendue. Pendant que les Athéniens s'indignaient de la violation de leur territoire, et qu'ils brûlaient d'en venir aux mains avec leurs ennemis, Périclès, investi du suprême pouvoir, engagea les jeunes gens à mo-

1. Ces mots n'existent pas dans le texte, mais ils sont indispensables pour la clarté du récit.

dérer leur ardeur, promettant qu'il saurait, sans courir aucun risque, chasser les Lacédémoniens hors de l'Attique. Dans ce but, il équipa cent trirèmes, y embarqua une armée considérable, qu'il envoya, sous les ordres de Carcinus et de quelques autres chefs, dans les eaux du Péloponnèse. Ces généraux ravagèrent tout le littoral, prirent plusieurs forteresses et frappèrent de terreur les Lacédémoniens, qui se hâtèrent de rappeler leurs troupes de l'Attique pour la défense du Péloponnèse. C'est ainsi que l'Attique fut délivrée, et Périclès gagna en crédit auprès de ses concitoyens : il fut considéré comme un chef capable de bien conduire la guerre contre les Lacédémoniens.

XLIII. Apollodore étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Géganius et Lucius Sergius¹. Dans cette année, le général des Athéniens ne cessa pas de ravager le territoire des Péloponnésiens et d'assiéger leurs forteresses. Depuis qu'il lui était arrivé de Corcyre un renfort de cinquante trirèmes, ce général continua de plus belle à dévaster le territoire des Péloponnésiens; il ravagea particulièrement la partie du littoral connue sous le nom d'Acté², et incendia les maisons de campagne. Il se porta ensuite sur Méthone en Laconie, pilla la campagne et vint bloquer la ville. Brasidas, le Spartiate, encore jeune, mais robuste et courageux, voyant que Méthone risquait d'être pris d'assaut, prit avec lui quelques Spartiates, osa se frayer un chemin au milieu des ennemis dispersés, en tua un grand nombre et pénétra dans la place. On en fit le siège; Brasidas se défendit de la manière la plus brillante. Les Athéniens, ne pouvant prendre la place, se retirèrent sur leurs navires. Brasidas s'acquit l'estime des Spartiates pour avoir sauvé Méthone par son courage et son intrépidité. Fier de cet exploit, il se distingua plus tard dans beaucoup d'autres combats et gagna une grande réputation de bravoure. Cependant, les Athéniens faisant le tour de Péloponnèse, se dirigèrent vers l'Élide, dévas-

1. Troisième année de la LXXXVII^e olympiade; année 430 avant J.-C.

2. Côte orientale habitée par les Trézéniens et les Épidauriens.

tèrent le territoire de ce pays et vinrent bloquer Phères, place de l'Élide. Les Éliens accoururent au secours de cette place, mais ils furent vaincus dans ce combat et perdirent beaucoup de monde, et les Athéniens prirent Phères¹ d'assaut. Mais bientôt les Éliens, revenus en masse, tombèrent sur les Athéniens, qui furent repoussés sur leurs navires. Les Athéniens se portèrent de là sur Céphalonie, et après avoir conclu une alliance avec les habitants de cette île, ils retournèrent avec leur flotte à Athènes.

XLIV. Les Athéniens envoyèrent ensuite, sous les ordres de Cléopompe, une flotte de trente navires pour défendre l'Eubée et faire la guerre aux Locriens. Ce général mit à la voile, vint ravager le littoral de la Locride et prit d'assaut la ville de Thronium. Il engagea un combat avec les Locriens, qu'il défit près de la ville d'Alope. Continuant ensuite à faire la guerre aux habitants du pays, il fit fortifier l'île d'Atalante², située en face de la Locride.

Les Athéniens, accusant les Éginètes de seconder le parti des Lacédémoniens, les expulsèrent de la ville d'Égine³; ils envoyèrent ensuite des colons, tirés de la cité d'Athènes, qui se partagèrent Égine et son territoire. Les Lacédémoniens accordèrent pour domicile aux exilés d'Égine la ville de Thyrée⁴, parce que les Athéniens avaient donné aux exilés de Messène Naupacte pour retraite.

Cependant les Athéniens firent partir Périclès à la tête d'une armée pour combattre les Mégariens. Ce général dévasta la campagne, détruisit les propriétés, et revint à Athènes chargé de butin.

XLV. Les Lacédémoniens, de concert avec les Pélopon-

1. Le texte porte ici pour la première fois *Φερίαν*, et la seconde fois *Φεράς*. Mais il n'y avait en Élide aucune ville de ce nom. On n'y connaissait que la ville de Phies, *Φείας*, dont parle aussi Thucydide, II, 25.

2. C'était une petite île déserte, sortie du sein de la mer, par voie de soulèvement, à une époque assez récente.

3. Wesseling présume que cet événement est contemporain du décret athénien, d'après lequel tous les Éginètes devaient avoir le pouce de la main droite coupé, afin qu'ils ne pussent pas se servir du javelot.

4. Située sur les frontières de la Laconie et de l'Argolide.

nésiens et leurs autres alliés, envahirent une seconde fois l'Attique. En traversant la campagne ils coupaient les arbres et livraient aux flammes les habitations éparses. Ils ravageaient ainsi presque toute la contrée, excepté la partie appelée la Tétrapole : ils l'épargnaient en mémoire de leurs ancêtres qui y avaient demeuré et étaient partis de là pour aller vaincre Eurysthée¹. Car il leur paraissait juste que, comme descendants, ils s'acquittassent envers la postérité des bienfaiteurs de la dette de reconnaissance contractée par leurs ancêtres. Cependant, les Athéniens n'osaient se mesurer en rase campagne et se tenaient enfermés en dedans de leurs murs : ils furent atteints d'une maladie pestilentielle, occasionnée par l'encombrement d'une grande masse de population dans l'intérieur de la ville. Cette foule, agglomérée dans un étroit espace, et respirant un air corrompu, devait évidemment tomber malade². Dans l'impossibilité de chasser les ennemis hors du territoire, les Athéniens firent de nouveau diriger vers le Péloponnèse une flotte nombreuse, sous les ordres de Périclès. Celui-ci, dévastant le littoral dans une grande étendue, et détruisant plusieurs villes, obligea les Lacédémoniens à évacuer l'Attique. Les Athéniens, voyant les arbres de leurs champs coupés, et la population décimée par la maladie, furent découragés, en même temps que fort irrités contre Périclès, qu'ils regardaient comme l'auteur de cette guerre. Ils lui ôtèrent donc le commandement, et, saisissant quelques légers prétextes pour l'incriminer, ils le condamnèrent à une amende de quatre-vingts talents³. Ils envoyèrent ensuite des députés pour engager les Lacédémoniens à mettre une fin à la guerre ; mais leurs propositions ayant été rejetées, ils se virent forcés de rendre à Périclès le commandement militaire. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XLVI. Épaminondas étant archonte d'Athènes, les Ro-

1. Voyez livre IV, 57.

2. Comparez Thucydide, II, 58.

3. Quatre cent quarante mille francs.

maines élurent pour consuls Lucius Papirius et Aulus Cornélius Macerinus¹. Dans cette année, mourut à Athènes le commandant militaire Périclès, qui l'avait de beaucoup emporté sur ses concitoyens par sa naissance illustre, par sa richesse, par son éloquence et ses talents militaires. Cependant le peuple d'Athènes, jaloux de prendre d'assaut Potidée, fit partir Agnon avec l'armée qui avait servi sous les ordres de Périclès. Agnon se porta, avec toute sa flotte, sur Potidée, et se disposa à en faire le siège. A cet effet, il fit préparer des machines de guerre de toutes sortes, et pourvut les troupes d'une quantité d'armes défensives et offensives, ainsi que de provisions de bouche en abondance. Chaque jour il livrait de continuels assauts, et passa beaucoup de temps sans pouvoir prendre la ville; car les assiégés, redoutant la prise de leur ville, et se fiant à la hauteur de leurs murailles qui dominaient le port, se défendirent vaillamment. Une maladie contagieuse fit, en outre, de grands ravages parmi les assiégeants, et répandit le découragement dans le camp. Néanmoins, Agnon, sachant que les Athéniens avaient déjà employé plus de mille talents pour la dépense de ce siège², et qu'ils étaient très-irrités contre les Potidéates, qui s'étaient les premiers déclarés en faveur des Lacédémoniens, n'osa pas lever le siège. Il y persista donc forcément, et obligea les soldats à presser le siège de la ville. Mais lorsqu'il les vit décimés tant par la maladie pestilentielle que par les fréquents assauts qu'il avait livrés, il laissa une partie de son armée pour continuer le siège, et revint à Athènes, après avoir perdu plus de mille soldats³. Après ce départ, les Potidéates, manquant de vivres et tout à fait découragés, envoyèrent des parlementaires pour négocier une trêve. Ces parlementaires furent accueillis avec joie, et la trêve fut conclue aux conditions que tous les Potidéates sortiraient de leur ville, et que les hommes n'emporteraient avec eux

1. Quatrième année de la LXXXVII^e olympiade; année 429 avant J.-C.

2. Cinq millions cinq cent mille francs.

3. De quatre mille soldats, mille cinq cents moururent de la peste dans l'espace de quarante jours. Thucydide, II, 58.

qu'un seul vêtement et les femmes deux. Conformément à ce traité, tous les Potidéates quittèrent leur patrie avec femmes et enfants, et vinrent s'établir chez les Chalcidiens de la Thrace. Les Athéniens envoyèrent à Potidée une colonie de mille citoyens qui se partagèrent la ville et le territoire.

XLVII. Les Athéniens élevèrent au commandement militaire Phormion, qui se mit en mer avec une flotte de vingt trirèmes. Il fit le tour du Péloponnèse, et vint mouiller dans les eaux de Naupacte; maître du golfe de Crisée, il interdisait aux Lacédémoniens la navigation dans ces parages.

De leur côté, les Lacédémoniens mirent en campagne une armée considérable, sous les ordres du roi Archidamus. Celui-ci pénétra dans la Béotie et vint camper sous les murs de Platée. Il menaça de ravager le territoire et il engagea les Platéens à abandonner l'alliance des Athéniens. Les Platéens s'y étant refusés, il dévasta la campagne et en détruisit les propriétés. Il vint ensuite cerner la ville dans l'espérance de réduire les Platéens par la famine. Il fit, en outre, approcher des machines de guerre avec lesquelles il battit les murs en brèche pendant les continuels assauts qu'il livrait à la ville. Ne réussissant pas davantage par la force à se rendre maître de la ville, il laissa aux environs des troupes suffisantes et retourna dans le Péloponnèse.

Les Athéniens dirigèrent contre la Thrace un corps de mille soldats, sous les ordres de Xénophon et de Phanomachus. Ce corps s'étant avancé jusqu'à Pactole¹, dans la Bottique, ils coupèrent les arbres de la campagne et détruisirent le blé encore en herbe. Mais les Olynthiens étant accourus au secours des Bottiens, les Athéniens furent défaits dans une bataille; ils perdirent leurs chefs et un grand nombre de soldats.

1. C'est sans doute *Spartole* (Σπαρτωλός), ville de la Bottique, qu'il faut lire au lieu de *Pactole* (Πακτωλός), fleuve aurifère de la Lydie. Cette correction s'appuie sur l'autorité de Thucydide, II, 79.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens cédant aux conseils des Ambraciotes, dirigèrent une expédition contre l'Acarnanie. Cnémus, chef de cette expédition, avait sous ses ordres mille hommes d'infanterie, et un petit nombre de navires. Après avoir réuni ce corps aux troupes assez considérables des alliés, il se porta vers l'Acarnanie, et vint camper dans le voisinage d'une ville nommée Stratos¹. Les Acarnaniens se rassemblèrent de leur côté, et, ayant dressé aux ennemis une embuscade, ils en tuèrent un grand nombre et forcèrent Cnémus à ramener son armée dans le pays des Ceniades.

XLVIII. A cette même époque, Phormion, général des Athéniens, rencontra, avec vingt trirèmes, la flotte lacédémonienne, composée de quarante-sept navires. Dans un combat naval qui s'engagea, il coula bas le vaisseau commandant des ennemis, en mit beaucoup d'autres hors de service, en prit douze avec tout leur équipage, et poursuivit le reste jusqu'à la côte. Les Lacédémoniens, qui ne s'étaient pas attendus à cette défaite, se réfugièrent, avec les débris de leur flotte, à Patras, dans l'Achaïe. Ce combat naval avait eu lieu près du cap Rhium. Les Athéniens y élevèrent un trophée, consacrèrent à Neptune un vaisseau dans l'isthme de Corinthe, et entrèrent dans le port de Naupacte, ville alliée. Cependant, les Lacédémoniens firent partir vers Patras d'autres bâtiments, qui, après s'être joints aux trirèmes échappées à la dernière défaite, se rassemblèrent dans les parages de Rhium. L'armée de terre des Péloponnésiens se porta dans ce même endroit, et vint camper dans le voisinage de la flotte. Phormion, enhardi par sa victoire antérieure, osa attaquer la flotte ennemie, qui était très-nombreuse. Après avoir coulé bas quelques bâtiments lacédémoniens, et perdu quelques-uns des siens, il laissa la victoire indécise. Mais, plus tard, il reçut d'Athènes un renfort de vingt trirèmes : les Lacédémoniens, épouvantés, se retirèrent à Corinthe, n'osant pas se mesurer avec la flotte athénienne. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

1. Stratopolis. Voyez XIX, 67.

XLIX. Diotimus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caius Julius et Proclus Virginus Tricostus. Les Éliens célébrèrent alors la LXXXVIII^e olympiade, dans laquelle Symmaque de Messène, en Sicile, fut vainqueur à la course du stade¹. Cnémus, commandant de la flotte lacédémonienne, stationnée dans les eaux de Corinthe, résolut d'occuper le Pirée. Il savait qu'il n'y avait pas alors de navires mouillés, et que ce port était laissé sans défense. En effet, les Athéniens avaient négligé d'y établir une garde, parce qu'ils ne pouvaient s'imaginer qu'on osât y pénétrer. Cnémus mit donc à flot quarante navires tirés sur la côte de Mégare, et se porta, pendant la nuit, sur Salamine. Il attaqua à l'improviste le port de Salamine, nommé Budorium, s'empara de trois navires, traînés à la remorque, et envahit le territoire de l'île. Pendant que les Salaminienens avaient allumé des feux en guise de signaux pour avertir les habitants de l'Attique, les Athéniens, croyant que le Pirée était pris, se précipitèrent en tumulte au secours du port. Revenus de leur erreur, ils se jetèrent en toute hâte dans leurs navires assez nombreux, et voguèrent vers Salamine. Les Péloponnésiens ayant échoué dans leur tentative, quittèrent Salamine et retournèrent chez eux. Après le départ des ennemis, les Athéniens mirent plus de soin à assurer la défense de Salamine, et y laissèrent une assez forte garnison. Quant au Pirée, ils le fortifièrent par une enceinte palissadée et y établirent des postes en nombre suffisant.

L. A cette même époque, Sitalcès, roi des Thraces, quoique héritier d'un État de petite étendue, avait accru considérablement sa souveraineté par son propre courage et sa prudence. Ce roi était doux envers ses sujets, brave dans les combats, doué de talents militaires, et songeait à augmenter ses revenus. Enfin, il était parvenu à un tel degré de puissance, qu'il se trouva le souverain d'un territoire bien plus vaste que ceux qu'avaient possédés en Thrace les rois ses prédécesseurs. Le littoral de son em-

1. Première année de la LXXXVIII^e olympiade; année 428 avant J.-C.

pire s'étendait depuis le pays des Abdéritains jusqu'à l'Ister¹, et depuis la mer jusque dans l'intérieur du pays, dans un espace de treize journées de marche légère à pied. Maître d'un si vaste royaume, il avait plus de mille talents de revenus annuels². Vers cette époque de notre histoire, il avait, pour soutenir une guerre, tiré de la Thrace une armée de plus de cent vingt mille hommes d'infanterie, et de quinze mille cavaliers. Mais il faut faire auparavant connaître les motifs de cette guerre, afin qu'il ne reste rien d'obscur dans l'esprit des lecteurs.

Sitalcès était allié des Athéniens, et leur avait accordé des secours dans la guerre contre la Thrace. Dans le dessein d'attaquer les Chalcidiens, de concert avec les Athéniens, il mit sur pied une armée considérable, et, indisposé contre Perdiccas, roi des Macédoniens, il résolut en même temps d'établir sur le trône de Macédoine Amyntas, fils de Philippe. Voilà le double motif qui lui avait fait lever des troupes si nombreuses. Tout étant prêt pour l'expédition projetée, Sitalcès se mit à la tête de toute son armée, s'avança à travers la Thrace et pénétra dans la Macédoine. Épouvantés du nombre de leurs ennemis, les Macédoniens n'osèrent pas se mesurer avec eux : ils firent transporter dans les places les plus fortes les vivres et tout ce qu'ils avaient pu ramasser de richesses, et attendirent les événements. Cependant, les Thraces établirent Amyntas sur le trône et essayèrent d'abord des voies pacifiques pour se concilier les villes. Mais, ayant échoué dans leur tentative, ils attaquèrent le premier fort qu'ils rencontrèrent et le prirent d'assaut. Ce succès intimida quelques villes et forteresses, qui vinrent offrir volontairement leur soumission. Après avoir dévasté toute la Macédoine, et fait beaucoup de butin, les Thraces entrèrent dans les villes grecques des Chalcidiens.

LI. Pendant cette expédition de Sitalcès, les Thessaliens, les Achéens, les Magnètes, et tous les autres Grecs qui

1. Le Danube.

2. Cinq millions cinq cent mille francs.

habitent entre la Macédoine et les Thermopyles, se liguèrent ensemble et formèrent en commun une armée considérable : ils craignaient que Sitalcès ne vint avec ses milliers de Thraces envahir leur territoire, et ne mît leur patrie en danger. Les Chalcidiens en firent autant. Instruit des nombreuses levées de troupes que faisaient les Grecs, et voyant ses soldats fatigués par la saison d'hiver, Sitalcès fit la paix avec Perdiccas, épousa une des sœurs de ce roi et ramena son armée en Thrace.

LII. Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens, réunis à leurs alliés du Péloponnèse, envahirent l'Attique, sous la conduite d'Archidamus, leur roi. Ils dévastèrent la campagne, détruisirent le blé encore en herbe, et rentrèrent dans leurs foyers. Les Athéniens n'avaient pas osé résister à cette invasion : décimés par une maladie pestilentielle, et pressés par la famine, ils désespéraient de l'avenir. Tels sont les événements qui remplissent l'espace de cet année.

LIII. Euclide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Marcus Manius, Quintus Sulpicius Prætextatus et Servilius Cornélius Cossus¹. Dans cette année, les Léontins, en Sicile, descendants d'une colonie de Chalcidiens, et tirant ainsi leur origine des Athéniens, avaient à soutenir une guerre contre les Syracusains. Accablés par les forces supérieures de leurs ennemis, ils étaient menacés d'être soumis violemment. Dans leur détresse, ils envoyèrent des députés à Athènes, pour supplier le peuple athénien de leur envoyer de prompts secours, et de défendre leur ville contre les dangers qui la menaçaient. A la tête de cette députation se trouvait Gorgias, le rhéteur, qui l'emportait sur tous ses collègues par la force de son éloquence. C'est lui qui, le premier, a inventé les artifices de la rhétorique, et il fut tellement supérieur aux autres dans la sophistique, qu'il recevait de ses disciples jusqu'à cent mines de salaire². Arrivé à Athènes, et amené devant l'assemblée du

1. Deuxième année de la LXXXVIII^e olympiade; année 427 avant J.-C.

2. Environ neuf mille cent francs.

peuple, il harangua les Athéniens pour obtenir leur alliance. La nouveauté de sa diction produisit beaucoup d'effet sur les Athéniens, qui ont le goût si délicat et qui aiment tant l'éloquence. En effet, Gorgias employa le premier les plus brillantes figures de rhétorique, l'artifice des antithèses, les périodes à nombres égaux, les chutes de phrases par des consonnances, et d'autres artifices semblables, alors estimés pour leur nouveauté, mais qu'on regarde maintenant comme des affectations ridicules et souvent fastidieuses¹. Quoi qu'il en soit, Gorgias parvint par son éloquence à décider les Athéniens à envoyer des secours aux Léontins; et, après avoir excité par son art de rhéteur l'admiration des Athéniens, il retourna à Léontium.

LIV. Les Athéniens convoitaient déjà depuis longtemps la Sicile, à cause de la fertilité de ce pays. Ils accueillirent donc avec empressement la demande de Gorgias et décrétèrent un envoi de secours aux Léontins, sous le prétexte de se rendre aux vœux d'un peuple lié avec les Athéniens par une origine commune, mais en réalité pour tâcher de conquérir l'île. Car déjà plusieurs années auparavant, à l'époque de la guerre des Corinthiens et des Corcyréens, lorsque chacune des parties belligérantes recherchait l'alliance d'Athènes, le peuple athénien s'était déclaré pour les Corcyréens, parce que Corcyre est bien située pour tenter de là un débarquement en Sicile. Les Athéniens tenaient l'empire de la mer; ils avaient accompli de grands exploits; ils avaient beaucoup d'alliés, de nombreuses troupes, possédaient les plus grandes villes, et s'étaient emparés du trésor commun des Grecs, se montant à plus de dix mille talents qu'ils avaient fait venir de Délos. Ils avaient à leur service des généraux célèbres et renommés pour leur expérience stratégique. En possession de tous ces moyens, ils espéraient réduire les Lacédémoniens par la guerre, et une

1. Voici comment s'exprime à ce sujet Cicéron, *de Oratore*, 52 : — *Paria, paribus adjuncta et similiter definita, itemque contrariis relata contraria, quæ sua sponte, etiamsi id non agas, cadunt plerumque numerose, Gorgias primus invenit, sed his usus est intemperantius.*

fois maître de la Grèce, arriver à la conquête de la Sicile. Tels étaient les motifs qui avaient engagé les Athéniens à voter les secours destinés aux Léontins. Ils firent donc partir pour la Sicile une flotte de cent navires, sous les ordres de Lachés et Charœade¹. Arrivés à Rhégium, ces généraux joignirent encore à leur flotte cent navires tirés des Rhégiens et de la colonie de Chalcidiens. En partant de là, ils se dirigèrent sur les îles de Lipari qu'ils ravagèrent parce que les Lipariens étaient alliés des Syracusains. Ils se portèrent ensuite sur Locres, et après s'être emparés de cinq navires locriens, ils firent le siège d'une forteresse. Les Siciliens, voisins des Myléens, étant arrivés au secours des assiégés, il s'engagea un combat dans lequel les Athéniens victorieux tuèrent plus de mille ennemis et firent au moins six cents prisonniers. La forteresse prise d'assaut fut aussitôt occupée. Sur ces entrefaites, le peuple athénien, décidé à pousser la guerre avec plus de vigueur, avait fait mettre à la voile encore quarante navires. Ce renfort était commandé par Eurymédon et Sophocle. Tous ces navires réunis ensemble formaient une flotte de deux cent cinquante trirèmes. La guerre traînant en longueur, les Léontins envoyèrent des députés pour négocier avec les Syracusains et conclure la paix. Après la conclusion de cette paix, les trirèmes athéniennes rentrèrent dans leur port. Les Syracusains accordèrent à tous les Léontins les droits de cité, et firent de leur ville une place syracusaine. Tels sont les événements arrivés alors en Sicile.

LV. En Grèce, les Lesbiens abandonnèrent l'alliance des Athéniens, accusés par eux d'avoir voulu centraliser à Mitylène toutes les villes de l'île². Ils envoyèrent donc des députés aux Lacédémoniens avec lesquels ils conclurent une alliance; et conseillèrent aux Spartiates d'aspirer à la suprématie sur mer. Pour soutenir cette entreprise ils leur promettaient le concours de nombreuses trirèmes. Les Lacédémoniens accueillirent cette proposition avec joie, et

1. Autrement dit Chabrias. Voyez Cornélius Népos, *Chabrias*.

2. Comparez Thucydide, III, 2.

s'occupèrent de la construction d'une flotte. Mais, dans ces dispositions, ils furent prévenus par les Athéniens, qui embarquèrent aussitôt sur quarante bâtiments une armée considérable, et l'envoyèrent à Lesbos sous le commandement du général Clinippide¹. Celui-ci ayant rallié le renfort des alliés, se porta sur Mitylène. A la suite d'un combat naval, les Mitylénéens vaincus furent rejetés dans leur ville où ils soutinrent un siège. Les Lacédémoniens, pour fournir aux Mitylénéens les secours décrétés, préparaient une flotte considérable ; mais ils furent encore une fois devancés dans leurs préparatifs par les Athéniens qui embarquèrent mille hoplites destinés contre Lesbos. Cette troupe était commandée par Pachès, fils d'Épiclérus. Arrivé à Mitylènes, Pachès se réunit aux forces qui s'y trouvaient déjà, investit la ville et lui livra de continuels assauts par terre et par mer.

Cependant, les Lacédémoniens firent partir pour Mitylène quarante-cinq trirèmes sous les ordres d'Alcidas. Ils envahirent l'Attique avec leurs alliés. Dans cette nouvelle invasion, ils dévastèrent les points du territoire qui avaient été jusqu'ici épargnés, et rentrèrent dans leurs foyers. Pressés par le manque de vivres et par la guerre, et en proie à des dissensions intestines, les Mitylénéens rendirent leur ville par capitulation. Pendant que le peuple délibérait à Athènes sur le traitement à infliger aux Mitylénéens, le démagogue Cléon, homme cruel et violent, excita l'assemblée populaire et proposa de faire mourir tous les Mitylénéens adultes, et de vendre les enfants et les femmes comme esclaves. Les Athéniens se laissèrent persuader, adoptèrent la proposition de Cléon, et envoyèrent des commissaires chargés d'apporter au commandant le décret du peuple. Pendant que Pachès lisait ce décret, il lui en arriva un autre tout opposé au premier. Pachès se réjouit du repentir des Athéniens, et réunissant en une assemblée générale tous les Mitylénéens, il proclama leur pardon et les délivra des plus graves appréhensions. Les Athéniens en-

1. Thucydide l'appelle Clippide, III, 3.

tourèrent Mitylène d'un mur d'enceinte et se partagèrent toute l'île de Lesbos, à l'exception du territoire des Méthymnéens. Telle fut l'issue de la défection des Lesbiens.

LVI. A cette même époque, les Lacédémoniens faisaient le siège de Platée : ils avaient entouré la ville d'un mur d'enceinte gardé par de nombreux postes. Cependant le siège traînait en longueur, et les Athéniens n'envoyaient aucun secours aux assiégés, qui, pressés en même temps par la famine, avaient perdu dans les assauts beaucoup de citoyens. Dans ces circonstances critiques, ils délibéraient sur le moyen de salut qu'ils devaient prendre : la majorité fut d'avis de temporiser, mais les autres, au nombre d'environ deux cents, convinrent de forcer pendant la nuit les portes, et de se frayer un passage pour se jeter dans Athènes. Ils profitèrent donc d'une nuit sans clair de lune, pour engager le reste des citoyens à faire une attaque sur un autre point du mur d'enceinte. Pendant que les ennemis accouraient pour secourir les points menacés, les deux cents Platéens, ayant tenu leurs échelles toutes préparées, parvinrent à escalader le mur, tuèrent les sentinelles et se réfugièrent à Athènes. Les Lacédémoniens, irrités de cette escapade, attaquèrent vivement la ville des Platéens et employèrent tous leurs efforts pour la prendre d'assaut. Les Platéens, accablés, entrèrent en capitulation : la ville et ses habitants se livrèrent à la discrétion de l'ennemi. Les chefs des Lacédémoniens appelèrent devant eux, un à un, tous les Platéens, et leur demandèrent quel service chacun d'eux avait rendu aux Lacédémoniens. Tous avouèrent qu'ils ne leur avaient rendu aucun service. Puis, ces mêmes chefs demandèrent de nouveau si les Platéens avaient fait quelque mal aux Spartiates; aucun des Platéens n'osant dire le contraire, ils furent tous condamnés à mourir. Cette sentence fut exécutée sur tous les habitants qui restaient encore dans la ville, dont le territoire fut dévasté et affermé à prix d'argent. C'est ainsi que les Platéens, pour avoir conservé trop fidèlement leur alliance avec les Athéniens, éprouvèrent injustement le sort le plus cruel.

LVII. Pendant que ces événements se passaient, Corcyre fut déchirée par de graves dissensions et des discordes civiles. Voici à quelle occasion. Un grand nombre de Corcyréens faits prisonniers dans la guerre d'Épidamne, et jetés dans la prison de l'État, avaient promis aux Corinthiens de leur livrer Corcyre, si ces derniers voulaient les faire remettre en liberté. Les Corinthiens accueillirent cette offre avec joie, et les Corcyréens furent relâchés sous le prétexte que leurs hôtes avaient déposé une somme suffisante de plusieurs talents pour servir de rançon. Ces Corcyréens furent fidèles à leur engagement : rentrés dans leur patrie, ils se saisirent des chefs populaires, les égorgèrent et renversèrent le gouvernement démocratique¹. Mais peu de temps après, les Athéniens étant venus au secours du peuple, les Corcyréens recouvrèrent leur liberté et se disposaient à châtier les auteurs des troubles. Ceux-ci, redoutant la vengeance, se réfugièrent aux autels et devinrent les suppliants du peuple et des dieux.

LVIII. Euthydème étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Marcus Fabius, Marcus Falinius et Lucius Servilius². Dans cette année, après quelque temps de répit, la population d'Athènes fut de nouveau ravagée par le fléau de la peste. Cette maladie était si violente qu'elle fit mourir plus de quatre mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers, sans compter plus de dix mille habitants tant libres qu'esclaves. Comme l'histoire a recherché les causes de cette grave maladie, il faut en faire ici l'exposé. De grandes pluies étaient tombées dans l'hiver précédent : la terre en était détrempée ; les eaux s'étaient amassées dans les lieux bas et creux et avaient formé des étangs et des flaques d'eau stagnante, semblables à des marécages. Sous

1. La ponctuation ordinaire du texte ne présente pas ici un sens convenable ; je l'ai changée dans ma traduction.

2. A la place des deux derniers noms, il faut lire : *M. Foslius Flaccinator* et *L. Sergius*. Voyez Tite-Live, IV, 25. L'archontat d'Euthydème répond à la troisième année de la *lxxxviii^e* olympiade ou à l'année 426 avant J.-C.

l'influence de la chaleur de l'été, ces eaux croupissantes se putréfiaient et produisaient des exhalaisons épaisses et fétides qui s'élevaient, corrompaient l'air environnant, ainsi que cela se voit dans les endroits marécageux où se manifestent les caractères pestilentiels. A cette cause se joignit une mauvaise nourriture; car dans cette même année les fruits étaient entièrement gâtés par l'humidité, et de mauvaise qualité. Une troisième cause de maladie fut l'absence des vents étésiens dont le souffle frais tempère considérablement la chaleur de l'été. Cette chaleur devint alors si intense et l'air si embrasé, que le corps de l'homme, n'étant rafraîchi par aucun vent, contracta des germes de décomposition. Aussi, en raison de cette chaleur, toutes les maladies avaient alors les caractères des fièvres pernicieuses; et la plupart des malades, pour se rafraîchir le corps, se jetaient dans les puits et les fontaines¹. Accablés par le fléau, les Athéniens attribuèrent leur calamité à quelque vengeance divine. C'est pourquoi, suivant l'ordre d'un oracle, ils purifièrent l'île de Délos, consacrée à Apollon, considérée comme souillée par les morts qui y avaient été ensevelis. Ils ouvrirent donc tous les tombeaux à Délos et en transportèrent les cendres dans l'île de Rhénias, voisine de Délos. En même temps ils firent porter une loi qui défendait d'ensevelir aucun mort à Délos et qui interdisait aux femmes d'y faire leurs couches. Ils rétablirent aussi l'antique fête des Déliens, qu'on avait depuis longtemps négligé de célébrer.

LIX. Pendant que les Athéniens étaient occupés à détourner le fléau qui décimait leur population, les Lacédémoniens, réunis aux Péloponnésiens, vinrent camper dans l'isthme, méditant une nouvelle incursion dans l'Attique. Mais, saisis d'une terreur superstitieuse en sentant de grands tremblements de terre, ils rentrèrent dans leurs foyers. Ces tremblements de terre qui s'étaient fait sentir dans beaucoup de parties de la Grèce, étaient si violents que plusieurs villes maritimes furent détruites par

1. Voyez Thucydide, II, 49.

les débordements de la mer, et qu'une langue de terre de la Locride se rompit et devint l'île qu'on appelle Atalante¹.

Tandis que ces événements avaient lieu, les Lacédémoniens peuplèrent Trachine et changèrent le nom de cette ville en celui d'Héraclée, par les motifs que nous allons exposer. Les Trachiniens étaient depuis de longues années en guerre avec leurs voisins, les habitants du mont Eta, et avaient perdu la plupart de leurs citoyens. Leur ville étant devenue déserte, ils prièrent les Lacédémoniens d'envoyer des colons et de prendre sous leur protection la ville de Trachine. Ceux-ci, tant en considération de leur commune origine que par respect pour la mémoire d'Hercule, l'auteur de leur race, qui avait jadis habité Trachine², résolurent de donner à cette ville un grand développement. En conséquence, les Lacédémoniens et les Péloponnésiens firent partir une colonie de quatre mille hommes, à laquelle s'étaient joints d'autres Grecs volontaires, au nombre d'au moins six mille. Ils firent donc de Trachine une ville peuplée de dix mille habitants, entre lesquels ils partagèrent le territoire, et donnèrent à Trachine le nom d'Héraclée.

LX. Stratoclès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Lucius Furius Métellus, Spurius Lucius Pinarius et Posthumius Albus³. Dans cette année⁴, les Athéniens portèrent Démosthène au commandement d'une flotte de trente navires, montés par des troupes suffisantes. Après avoir réuni à cette flotte quinze trirèmes, fournies par les Corcyréens, et les troupes des Céphaloniens, des Acarnaniens et des Messéniens de Naupacte, Démosthène fit voile pour Leucade. Il dévasta le territoire des Leucadiens, se dirigea de là sur l'Étolie dont il détruisit un grand nombre de hameaux. Cependant les Étoliens opposèrent de la résistance;

1. Cette île paraît avoir existé déjà avant ces tremblements de terre. Voyez plus haut, chapitre 44.

2. Voir plus haut, IV, 57.

3. Ces noms sont également altérés. D'après Tite-Live, IV, 55, il faudrait lire Lucius Furius Médullinus, Lucius Pinarius et Spurius Posthumius.

4. Quatrième année de la LXXXVII^e olympiade; année 425 avant J.-C.

il s'engagea un combat dans lequel les Athéniens eurent le dessous, et ils se retirèrent à Naupacte. Enhardis par cette victoire, les Éoliens, s'étant joints à trois mille soldats lacédémoniens, marchèrent sur Naupacte; mais ils furent repoussés par les Messéniens qui occupaient alors cette ville. Ils marchèrent ensuite sur la ville de Molycrie qu'ils prirent d'assaut. Dans la crainte que les Éoliens ne s'emparassent aussi de Naupacte, le général des Athéniens, Démosthène, fit venir de l'Acarnanie un contingent de mille hoplites, et l'envoya à Naupacte. Pendant son séjour dans l'Acarnanie, Démosthène rencontra un corps de mille Ambraciotes, l'attaqua et le détruisit presque entièrement. A la nouvelle de cet événement, les Ambraciotes se portèrent en masse contre l'ennemi; Démosthène les battit de nouveau et en tua un si grand nombre que leur cité devint presque déserte. Démosthène crut devoir profiter de ce moment pour assiéger Ambracie : il espérait se rendre facilement maître d'une ville dégarnie de défenseurs. Mais les Acarnaniens, craignant que les Athéniens, une fois maîtres de cette ville, ne fussent pour eux des voisins encore plus incommodes que les Ambraciotes, refusèrent de les suivre. Au milieu de ces dissensions, une partie des Acarnaniens se réconcilia avec les Ambraciotes et conclut une paix de cent ans. Démosthène, ainsi abandonné des Acarnaniens, retourna à Athènes avec ses vingt navires. Les Ambraciotes, que le sort avait mis à une si rude épreuve, demandèrent aux Lacédémoniens une garnison; car ils redoutaient toujours les Athéniens.

LXI. Démosthène se rendit à Pylos, et résolut de fortifier cette place dans le Péloponnèse. Pylos est situé dans une position naturellement très-forte et à quatre cents stades de Sparte¹. Ayant avec lui une flotte nombreuse et des troupes suffisantes, Démosthène acheva l'enceinte de

1. J'ai suivi la correction proposée par Palmérius, en lisant Sparte au lieu de Messénie que porte le texte. D'abord Pylos, aujourd'hui *Navarin* ou *Néocastro*, était situé dans la Messénie, et puis Thucydide parlant de ces mêmes événements, dit positivement que Pylos était à quatre cents stades de Sparte, livre IV, chap. 1.

Pylos dans l'espace de vingt jours. A cette nouvelle, les Lacédémoniens rassemblèrent des forces de terre et de mer considérables. Ils se portèrent donc sur Pylos avec quarante-cinq navires bien équipés et avec une armée de terre de douze mille hommes; car ils regardaient comme honteux que ceux qui n'avaient osé venir au secours de leur pays d'Attique, livré au pillage, vinssent dans le Péloponnèse occuper une place et la fortifier. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Thrasyède¹, vinrent donc établir leur camp dans le voisinage de Pylos². Résolus à tout braver pour s'emparer de Pylos, ils disposèrent leurs navires, les proues tournées vers l'entrée du port, de manière à en fermer le passage aux ennemis; les troupes de terre, rivalisant d'ardeur, attaquèrent l'enceinte de la ville; et dans ces attaques, sans cesse renouvelées, ils soutinrent des combats brillants. Thrasyède débarqua dans l'île de Sphactérie qui s'étend parallèlement à la côte³ et protège le port contre les vagues de la mer, un détachement d'élite de Lacédémoniens et d'alliés. Il voulait ainsi devancer les Athéniens

1. Thucydide l'appelle Trasymélidas, IV, 11.

2. Le port de Pylos (*Navarin*) est un des plus beaux ports du monde; des escadres nombreuses y peuvent facilement déployer leurs manœuvres, ainsi qu'on l'a vu récemment, en 1826, dans la fameuse bataille de Navarin. Pour se faire une idée précise de ce port, il faut se placer (comme je l'ai fait pendant mon séjour en Morée) sur la montagne contre laquelle est adossée la petite ville de Navarin ou Néocastro. On y voit que le port de Pylos (*Navarin*) décrit un parallélogramme, dont les deux plus grands côtés (les côtes est et ouest) sont formés par la racine de la montagne aride qui domine la ville, et en face par l'île verdoyante de Sphactérie. L'entrée du port est très-étroite et bordée des deux côtés par des rochers escarpés. Cette entrée se trouve dans le petit côté sud, parallèle au petit côté nord, formé par l'extrémité de l'île de Sphactérie et le rivage qui présente un léger coude du côté de l'Arcadie.

3. Les mots Σφακτηρίαν παρατεταμένην ἐπὶ μῆκος, Miot les a inexactement rendus par *Sphactérie, qui coupe dans sa longueur le port de Pylos*. J'ai dit, dans la note précédente, que le port de Navarin représentait un parallélogramme à peu près régulier, et que l'île de Sphactérie, protégeant le port à l'ouest contre les brisants, formait le grand côté parallèle au rivage. Diodore paraît avoir examiné de ses propres yeux presque toutes les localités qu'il décrit.

dans l'occupation de cette île, très-avantageusement située pour soutenir le siège. Les Lacédémoniens se livraient donc à des assauts continuels, et bien qu'ils fussent maltraités du haut des murailles très-élevées, ils ne cessèrent pas cependant leurs attaques dans lesquelles ils eurent beaucoup de morts et un grand nombre de blessés. Les Athéniens, maîtres d'une place fortifiée par la nature, et amplement pourvue d'armes de trait et d'autres munitions de guerre, se défendirent courageusement; car ils espéraient que s'ils réussissaient dans leur entreprise, ils pourraient transporter dans le Péloponnèse le théâtre de la guerre et porter la dévastation au milieu des terres de leurs ennemis.

LXII. Le siège était poussé des deux côtés avec une extrême vigueur. Dans les assauts livrés aux murs de la ville, bien des Spartiates se firent admirer par leur bravoure, mais Brasidas fut celui qui se distingua le plus. Au milieu de l'hésitation que montraient les triérarques pour approcher de la côte, difficile à aborder, Brasidas, qui commandait une trirème, cria au pilote de ne pas épargner le navire et de le porter vivement sur le rivage. Car il était, disait-il, honteux à des Spartiates, qui prodiguaient leur vie pour acheter la victoire, de ménager des barques pour laisser les Athéniens maîtres de la Laconie. Le pilote ayant été forcé de se jeter sur la côte, la trirème échoua. Brasidas se plaça alors sur l'épibathre du navire¹, et se défendit de là contre les Athéniens qui l'assaillirent en masse. Il en tua d'abord un grand nombre; mais il fut ensuite accablé de traits et reçut par-devant de nombreuses blessures. Enfin, évanoui par la perte du sang qui coulait de ses plaies, il laissa un bras hors du navire et le bouclier glissant dans la mer, les ennemis s'en emparèrent. Retiré du milieu des cadavres qu'il avait amoncelés autour de lui, il fut porté demi-mort par les siens hors du navire. Il s'était tellement distingué par sa bravoure que la perte du bouclier, qui pour d'autres eût été un crime capital, fut

1. Ἐπιβάθρα, échelle ou planche que l'on jetait du bord à terre ou d'un bâtiment à un autre.

pour lui un titre de gloire. Cependant les Lacédémoniens pressaient Pylos par de continuels assauts, et, malgré les pertes qu'ils éprouvaient, ils persistèrent dans leur fatale entreprise. C'est ici le cas d'admirer la bizarrerie de la fortune et les particularités qu'offrit ce siège. Les Athéniens, repoussant les Spartiates de la Laconie, sont victorieux, et les Lacédémoniens, vaincus sur leur propre territoire, attaquent leurs ennemis par mer : ceux qui sont maîtres sur terre sont supérieurs sur mer, et les maîtres de la mer repoussent leurs ennemis du continent.

LXIII. Cependant le siège traînait en longueur, les Athéniens, occupant le port avec leurs navires, interceptèrent les convois de vivres et réduisirent les Spartiates, laissés dans l'île de Sphactérie, à périr de famine. Inquiets du sort de leur détachement laissé dans cette île, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes une députation chargée de négocier la paix. Mais, ayant échoué dans cette négociation, ils firent proposer un échange d'hommes contre un nombre égal de prisonniers athéniens. Mais les Athéniens refusèrent cette proposition. Les envoyés spartiates se vantèrent alors à Athènes, que les citoyens de cette ville avouaient la supériorité des Lacédémoniens par cela même qu'ils ne voulaient pas accepter l'échange des prisonniers. Cependant le détachement de l'île de Sphactérie, maltraité par la famine, se rendit à discrétion. Il se composait de cent vingt Spartiates et cent quatre-vingts auxiliaires que le démagogue Cléon, alors commandant de l'armée, envoya chargés de fers à Athènes. Le peuple décréta qu'on leur laisserait la vie sauve, si les Lacédémoniens voulaient cesser les hostilités, et qu'il ferait mourir tous ces prisonniers, si les Lacédémoniens préféraient la guerre. Après cela, les Athéniens firent venir les plus braves des Messéniens établis à Naupacte, ainsi qu'une forte troupe d'auxiliaires, et leur confièrent la garde de Pylos; car ils pensaient que les Messéniens, animés par leur haine contre les Spartiates, mettraient, en sortant d'une place forte, le plus d'ardeur à ravager la Laconie. Telle était la situation des choses à Pylos.

LXIV. A cette époque, Artaxerxès, roi des Perses, mourut après un règne de quarante ans¹. Xerxès, son successeur, ne régna qu'un an².

En Italie, les Éques se révoltèrent contre les Romains. Ceux-ci nommèrent pour les combattre, Aulus Posthumius, dictateur, et Lucius Julius, maître de la cavalerie. Ces chefs envahirent, avec une forte armée, le territoire des rebelles et en ravagèrent les propriétés. Les Éques, résistant à la marche des ennemis, il s'engagea une bataille dans laquelle les Romains remportèrent la victoire. Ils tuèrent un grand nombre d'ennemis, firent beaucoup de prisonniers, et revinrent chargés de butin. Les rebelles consternés de leur défaite, se soumirent aux Romains. Posthumius, qui avait heureusement terminé cette guerre, eut, suivant la coutume, les honneurs du triomphe. On attribue à Posthumius un fait singulier et tout à fait incroyable. On raconte que, pendant la bataille, son fils, emporté par l'ardeur guerrière, sortit hors des rangs que son père lui avait assignés, et que le père, fidèle aux mœurs antiques, condamna son fils à mort comme ayant quitté les rangs.

LXV. L'année étant révolue, Isarque fut nommé archonte d'Athènes, Titus Quintius et Caius Iulius, consuls à Rome; on célébra en Élide la LXXXIX^e olympiade, dans laquelle Symmaque fut pour la seconde fois vainqueur à la course du stade³. Dans cette année, les Athéniens portèrent Nicias, fils de Nicératus, au commandement militaire; ils lui confièrent soixante trirèmes et trois mille hoplites, avec l'ordre de ravager le territoire des alliés des Lacédémoniens. Nicias se dirigea d'abord sur Mélos, dévasta la campagne et assiégea la ville pendant plusieurs jours. Parmi les Cyclades c'était la seule île demeurée fidèle à l'alliance des Lacédémoniens : c'était une colonie de Sparte. Les habitants de Mélos se défendirent avec vigueur, et Nicias, ne pouvant prendre leur ville, se dirigea

1. Voyez Thucydide, IV, 50.

2. Voyez plus bas, chap. 71.

3. Première année de la LXXXIX^e olympiade; année 424 avant J.-C.

sur Oroe en Béotie. Là, il quitta la flotte, entra à la tête de ses hoplites dans le pays des Tanagréens, où il fut rejoint par un renfort envoyé d'Athènes, sous les ordres d'Hipponicus, fils de Callias. Ces deux corps s'étant réunis en un seul, ils envahirent le territoire ennemi et le livrèrent au pillage. Cependant les Thébains accoururent au secours des leurs et engagèrent un combat, d'où les Athéniens sortirent vainqueurs, après avoir tué un grand nombre d'ennemis. Après ce combat, Hipponicus retourna avec sa troupe à Athènes. Nicias rejoignit sa flotte, se porta sur la Locride, ravagea le littoral et reçut des alliés un convoi de quarante trirèmes, de manière à réunir sous ses ordres un total de cent bâtiments. Après avoir formé, par de nombreuses levées, une armée considérable, il fit voile pour Corinthe. Là, il fit débarquer ses soldats et alla se mesurer avec les Corinthiens. Les Athéniens furent victorieux dans les deux combats, et élevèrent un trophée, après avoir fait perdre beaucoup de monde à l'ennemi. Les Athéniens n'eurent que huit morts et les Corinthiens plus de trois cents. Nicias se dirigea ensuite sur Crommyon¹, dont il dévasta le territoire et s'empara de la forteresse. De là, il partit aussitôt et vint fortifier la place de Méthone; il y laissa une garnison tant pour garder cette place que pour ravager la campagne environnante. En longeant les côtes qu'il dévasta, il revint à Athènes. Après cela, les Athéniens dirigèrent sur Cythère soixante navires et deux mille hoplites, sous les ordres de Nicias et de quelques autres généraux; Nicias vint bloquer l'île et la ville se rendit par capitulation. Il laissa dans l'île une garnison, se dirigea vers le Péloponnèse et ravagea les côtes. Il prit d'assaut Thyrée, ville située sur les limites de la Laconie et de l'Argolide, la rasa et vendit les habitants comme esclaves : il envoya comme prisonniers à Athènes, les Éginètes, domiciliés à Thyrée, et Tantale le Spartiate, chef de la garnison. Les Athéniens gardèrent en prison Tantale avec ses compagnons de captivité, ainsi que les Éginètes.

1. Ville située au nord-est de Corinthe.

LXVI. Tandis que ces choses se passaient, les Mégariens commençaient à se fatiguer de la guerre qu'ils faisaient aux Athéniens et aux exilés. Pendant les négociations qui avaient lieu au sujet de ces derniers, quelques citoyens, mal disposés pour les bannis, promirent aux généraux athéniens de leur livrer la ville. Cette trahison convenue, les généraux Hippocrate et Démosthène profitèrent de la nuit pour diriger sur la ville un détachement de six cents hommes, et les traîtres reçurent les Athéniens en dedans des murs. La trahison était déjà connue dans l'intérieur, et la multitude se partageait incertaine sur le choix du parti à prendre soit pour embrasser l'alliance des Athéniens, soit pour rester fidèle aux Lacédémoniens, lorsqu'un citoyen proclama, de son propre mouvement, que les Mégariens étaient libres de joindre leurs armes à celles des Athéniens. Dès que les Lacédémoniens se virent près d'être abandonnés des Mégariens, ceux de la garnison des Longs murs¹ quittèrent leur poste et se retirèrent au Nisée, qui est le port des Mégariens. Les Athéniens l'entourèrent d'un fossé et le bloquèrent; ensuite, après avoir fait venir des ouvriers, ils ceignirent le Nisée d'un mur de circonvallation. Dans la crainte d'être pris de vive force et mis à mort, les Péloponnésiens rendirent par capitulation la place aux Athéniens. Tel était alors l'état des choses chez les Mégariens.

LXVII. Brasidas partit à la tête d'une armée suffisante, composée tant de Lacédémoniens que d'autres Péloponnésiens, et se dirigea sur Mégare. Il frappa de terreur les Athéniens, les chassa du Nisée, délivra la ville des Mégariens, qu'il fit rentrer dans l'alliance des Lacédémoniens. Il traversa ensuite avec son armée la Thessalie et se porta sur Dium en Macédoine. De là il se rendit à Acanthe et vint au secours des Chalcidiens. Il détacha la ville des Acanthiens de l'alliance d'Athènes, moitié par intimidation, moitié par des insinuations bienveillantes, et parvint à entraîner dans le parti des Lacédémoniens beau-

1. Ces murs joignaient la ville au Nisée, port de Mégare.

coup d'autres habitants de la Thrace. Après ces succès, décidé à pousser la guerre avec plus de vigueur, Brasidas fit venir des soldats de Lacédémone; car il songeait à réunir des forces plus considérables. Les Spartiates, voulant se débarrasser des Hilotes les plus braves, lui en envoient mille des plus déterminés, dans la conviction que la plupart succomberaient dans les combats. Ils commirent encore un autre acte violent et cruel, par lequel ils croyaient affaiblir les Hilotes : par la voix d'un héraut, ils invitèrent les Hilotes, qui avaient rendu quelques services à Sparte, à venir s'inscrire, promettant de leur donner la liberté. Deux mille se firent inscrire; mais, en même temps, les Spartiates ordonnèrent à des hommes très-vigoureux d'égorger ces Hilotes chacun dans sa maison¹, car ils craignaient que ceux-ci ne profitassent d'une occasion favorable pour se ranger du côté des ennemis et qu'ils n'exposassent ainsi Sparte à de grands dangers. Cependant Brasidas reçut mille Hilotes qui, joints aux troupes auxiliaires, formèrent une armée considérable.

LXVIII. Confiant dans le nombre de ses soldats, Brasidas marcha contre la ville d'Amphipolis. Aristagoras de Milet, fuyant Darius, roi des Perses, avait jadis entrepris de fonder dans cette ville une colonie. A la mort d'Aristagoras, les nouveaux colons furent chassés par les Thraces Édoniens. Trente-deux ans après, les Athéniens envoyèrent à Amphipolis une colonie de mille citoyens; cette colonie fut à son tour détruite par les Thraces de Drabesque. Enfin, après un intervalle de deux ans, les Athéniens, sous la conduite d'Apion², se mirent de nouveau en possession d'Amphipolis. C'est de cette ville, objet de tant de luttes,

1. Des nations comme les Spartiates seraient la honte de l'humanité. Nous n'avons jamais partagé la sotte admiration qu'on a généralement pour ces sauvages de la Grèce. Si l'on veut chercher des exemples de bravoure, on en trouvera chez toutes les nations, voire même chez les indigènes de l'Amérique, avec lesquels les Spartiates ont plus d'un trait d'analogie.

2. D'après Thucydide (IV, 102), il faudrait lire *Agnon* au lieu de *Apion*.

que Brasidas cherchait à se rendre maître. Il marcha donc contre elle avec une forte armée et vint établir son camp près du pont¹. Il s'empara d'abord du faubourg; le lendemain, les Amphipolitains, consternés, rendirent la ville par capitulation; chaque citoyen fut déclaré libre de sortir de la ville et d'emporter tout ce qui lui appartenait. Immédiatement après ce succès, Brasidas prit plusieurs autres villes du voisinage, dont les plus considérables étaient Syme² et Galepsus, toutes deux colonies des Thasiens; enfin Myrcinum, petite ville des Édoniens. Il entreprit aussi de faire construire plusieurs trirèmes sur le fleuve Strymon, et vit venir des soldats de Lacédémone et des villes alliées. Il fit fabriquer un grand nombre d'armures complètes et les donna aux jeunes conscrits qui manquaient d'armes; enfin, il amassa des provisions de traits, de blé et de toutes sortes de munitions. Ces préparatifs terminés, il partit d'Amphipolis avec son armée et vint établir son camp dans la contrée qu'on nomme Acté³. Là se trouvaient cinq villes : les unes grecques, colonies des Andriens; les autres, peuplées par les Barbares Bisaltiques qui parlent deux langues. Après avoir soumis cette région, il marcha sur la ville de Torone, colonie des Chalcidiens, occupée par les Athéniens. Quelques traîtres ayant livré la ville, Brasidas y fut introduit pendant la nuit, et s'empara de Torone sans coup férir. Voilà où en était arrivée l'expédition de Brasidas dans le cours de cette année.

LXIX. Pendant que ces événements avaient lieu, une bataille se livrait près de Délum en Béotie, entre les Athéniens et les Béotiens. En voici l'origine. Quelques Béotiens, mécontents du gouvernement établi, et désirant introduire dans les villes la constitution démocratique, étaient, au sujet de leurs plans, en pourparlers avec les généraux athéniens, Hippocrate et Démosthène, et promettaient de livrer les villes de la Béotie. Cette promesse ayant été ac-

1. Comparez Thucydide, IV, 102.

2. Cette ville porte d'ordinaire le nom d'Æsime, Ἔσιμη.

3. Cette contrée, qu'il ne faut pas confondre avec l'Actée de l'Argolide, était près du mont Athos. Voir Thucydide, IV, 109.

cueillie avec joie, les généraux athéniens, pour la réussite du projet, divisèrent leur armée en deux corps : Démosthène, à la tête de la plus forte division, pénétra dans la Béotie ; mais ayant trouvé les Béotiens prévenus de la trahison, il revint sans avoir rien exécuté. Hippocrate se porta avec la masse des Athéniens sur Délium, occupa la place, et devançant l'arrivée des Béotiens, il fortifia Délium par une enceinte. Cette place est située près d'Orope, sur les limites de la Béotie. Pantodas, général des Béotiens, ayant rassemblé ses soldats, tirés des villes de la Béotie, s'avança vers Délium à la tête d'une nombreuse armée. Il avait sous ses ordres environ vingt mille fantassins¹ et mille cavaliers. Les Athéniens étaient supérieurs en nombre aux Béotiens, mais ils n'étaient pas aussi bien armés que leurs ennemis. Car, sortis soudain et à la hâte de la ville, ils n'avaient pas eu le temps de revêtir leurs armures.

LXX. Les deux armées, animées d'une égale ardeur, étaient rangées en bataille dans l'ordre suivant. Dans l'armée des Béotiens, les Thébains occupaient l'aile droite, les Orchoméniens l'aile gauche, et les Béotiens formaient la phalange du centre. En avant du front étaient placés les *Hénioques* et les *Parabates*², élite de trois cents hommes. Les Athéniens étaient encore occupés à disposer leurs rangs, lorsqu'ils furent forcés d'en venir aux mains. Le combat fut acharné. La cavalerie athénienne, déployant une valeur brillante, mit d'abord en déroute la cavalerie ennemie. Mais l'infanterie ayant ensuite engagé le combat, les Athéniens, opposés aux rangs des Thébains, furent obligés de lâcher pied. Ceux qui avaient résisté au choc mirent en fuite les autres Béotiens, en tuèrent un grand nombre et les poursuivirent à une assez grande distance. Mais les Thébains, renommés pour la vigueur de leur corps, réparèrent cet échec, et, tombant sur les Athéniens qui poursuivaient les leurs, il les forcèrent à prendre la

1. J'ignore sur quelle autorité Miot s'est appuyé pour lire « dix mille fantassins » : le texte n'autorise rien de semblable.

2. *Ἐνίοχοι*, conducteur du char; *παράβαται*, combattants placés sur le char.

fuite. Vainqueurs dans ce combat célèbre, ils s'acquirent une grande réputation de bravoure. Quant aux Athéniens, ils se réfugièrent, les uns à Oroepe, les autres à Délium, quelques-uns gagnèrent les bords de la mer pour se retirer sur leurs navires, et le reste se dispersa au hasard. A l'entrée de la nuit, les Béotiens comptaient environ cinq cents morts; les Athéniens en avaient un nombre bien plus considérable. Si la nuit n'était pas survenue, la plupart des Athéniens auraient été passés au fil de l'épée; mais l'obscurité ayant arrêté l'ardeur de la poursuite, les fuyards parvinrent à se sauver. Néanmoins le nombre des tués fut si grand que les Thébains, avec le prix des dépouilles, élevèrent sur la place publique de Thèbes un grand portique et l'ornèrent de statues d'airain; avec les armes des vaincus ils décorèrent les temples, et avec les trophées suspendus ils couvrirent d'airain les portiques de la place. Enfin, ils employèrent l'argent retiré du butin à instituer la panégyrie¹ des Déliens.

Après la bataille, les Béotiens vinrent attaquer Délium et emportèrent la place d'assaut. La majeure partie de la garnison mourut noblement les armes à la main; deux cents hommes furent faits prisonniers, le reste se réfugia sur les navires et rentra dans l'Attique avec les débris de l'armée.

Telle fut l'issue de la malheureuse tentative des Athéniens contre les Béotiens.

LXXI. En Asie, Xerxès, le roi, mourut après un an de règne. Suivant quelques écrivains, il n'avait régné que deux mois². Son frère Sogdianus succéda à l'empire et ne régna que sept mois. Celui-ci fut assassiné par Darius, qui occupa le trône pendant dix-neuf ans.

L'historien Antiochus de Syracuse termine, dans cette année, son histoire de la Sicile. Cette histoire commence au règne de Cocalus, roi des Sicanien, et comprend neuf livres³.

LXXII. Aminias étant archonte d'Athènes, les Romains

1. Πανήγυρις, fête solennelle.

2. Selon Ctésias (*Excerpta Persica*, 44), ce roi ne régna que quarante-cinq jours.

3. Il n'a été rien conservé de cet ouvrage d'Antiochus, fils de Xénophane.

nommèrent consuls Caius Papirius et Lucius Iulius ¹. Dans cette année, les Scionéens, qui méprisaient les Athéniens depuis la défaite de Délum, abandonnèrent l'alliance des Athéniens pour passer du côté des Lacédémoniens, et livrèrent leur ville à Brasidas, chef de l'expédition des Lacédémoniens contre la Thrace.

Dans Lesbos, ceux qui avaient échappé à la captivité après la prise de Mitylène par les Athéniens, et ils étaient nombreux, avaient depuis longtemps essayé de rentrer dans Lesbos; mais maintenant ils se réunirent et s'emparèrent d'Antandros. De là, ils faisaient des sorties pour harceler les Athéniens qui occupaient Mitylène. Irrité de ces attaques, le peuple athénien fit marcher contre les agresseurs une armée commandée par les généraux Aristide et Symmaque. Ceux-ci se portèrent sur Lesbos, livrèrent la place à de continuels assauts, et prirent Antandros. Quant aux réfugiés, ils mirent les uns à mort, et expulsèrent les autres de la ville. Les généraux athéniens laissèrent un détachement pour garder cette place et quittèrent Lesbos.

Quelque temps après, Lamachus, commandant dix trièmes, fit voile vers le Pont, et vint mouiller à Héraclée. Il perdit tous ses navires à l'embouchure du fleuve Cachès. Ce fleuve, grossi et devenu très-rapide par des pluies abondantes, lança les bâtiments contre quelques écueils et les fit échouer sur la côte.

Les Athéniens et les Lacédémoniens conclurent une trêve d'un an, en se garantissant réciproquement les possessions dont ils étaient alors les maîtres. Ils tenaient de fréquentes conférences, convaincus de la nécessité de terminer la guerre et de mettre une fin à leur lutte de rivalité. Les Lacédémoniens avaient hâte de se faire rendre les prisonniers faits dans l'île de Sphactérie. La trêve fut donc conclue comme nous venons de le dire, et on tomba d'accord sur toutes les conditions, excepté sur l'affaire de Scione ². La querelle se

1. Deuxième année de la LXXXIX^e olympiade; année 423 avant J.-C.

2. Scione était une ville de la Thrace; il ne faut pas la confondre avec Sicyone, ville du Péloponnèse.

ralluma; la trêve fut rompue et on recommença la guerre au sujet de la possession de Scione. En ce même temps la ville de Mende¹ passa du côté des Lacédémoniens, ce qui envenima encore la lutte au sujet de Scione : Brasidas fit emporter de Mende et de Scione les enfants, les femmes, ainsi que les effets les plus utiles, et il fortifia ces villes par des garnisons considérables. Irrités de ces événements, les Athéniens décrétèrent que tous les Scionéens adultes qui tomberaient en leur pouvoir seraient passés par les armes; en même temps ils firent partir une flotte de cinquante trièmes, sous le commandement de Nicias et de Nicostrate. Ces généraux se portèrent d'abord sur la ville de Mende et s'en emparèrent à l'aide de quelques traîtres. Puis, ils entourèrent Scione d'un mur de circonvallation, la mirent en état de siège et lui livrèrent de continuels assauts. La garnison de Scione, nombreuse et bien pourvue de vivres, de traits et d'autres munitions, se défendit facilement contre les Athéniens; et, grâce à sa position qui dominait les assaillants, elle en blessa un grand nombre. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXXIII. L'année suivante, Alcée fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Opitérus Lucrétius et Lucius Sergius Fidénates². A cette époque, les Athéniens, reprochant aux Déliens de s'être secrètement alliés avec les Lacédémoniens, chassèrent les habitants de l'île et occupèrent leur ville. La satrape Pharnace accueillit les exilés et leur donna pour demeure la ville d'Atramytion³. Les Athéniens nommèrent Cléon le démagogue au commandement militaire, et le firent partir avec une nombreuse armée de terre pour la Thrace. Ce général fit voile pour Scione, joignit à ses troupes un détachement de soldats qui faisaient le siège de cette ville, et alla mouiller à Torone : il savait que Brasidas avait quitté ces lieux, et qu'il n'avait laissé à Torone qu'une faible garnison. Il établit

1. Ville de la Palène.

2. Troisième année de la LXXXIX^e olympiade; année 422 avant J.-C.

3. Ville de la Mysie.

son camp dans le voisinage de Torone, investit la ville par terre et par mer, la prit de vive force, réduisit en esclavage les enfants et les femmes, s'empara des prisonniers qui formaient la garnison et les envoya enchaînés à Athènes. Après avoir laissé dans la ville une forte garnison, il se remit en mer avec son armée, se dirigea vers le fleuve Strymon, vint camper à trente stades environ d'Amphipolis, près de la ville d'Eion, et assiégea cette petite ville.

LXXIV. Instruit que Brasidas se trouvait avec son armée dans les environs d'Amphipolis, le général athénien se mit en route pour l'attaquer. A la nouvelle de l'approche des ennemis, Brasidas rangea son armée en bataille et se porta à la rencontre des Athéniens. Il se livra un grand combat. Les deux armées se battirent d'une manière brillante; l'affaire fut d'abord indécise : les chefs opposés rivalisant d'ardeur pour décider la victoire, une multitude de braves tombèrent, entraînés au milieu de la mêlée par leurs généraux impatients de vaincre. Brasidas, ayant fait des prodiges de valeur et tué un grand nombre d'ennemis, mourut en héros. Cléon tomba aussi dans ce combat. Les deux armées, privées de leurs chefs, s'ébranlèrent; enfin les Lacédémoniens remportèrent la victoire et érigèrent un trophée. Les Athéniens recueillirent leurs morts, dont ils avaient stipulé la reddition, et, après les avoir ensevelis, ils revinrent à Athènes. Quelques messagers, partis du champ de bataille, apportèrent à Lacédémone la nouvelle de la victoire en même temps que la mort de Brasidas. La mère de Brasidas, instruite des circonstances de la bataille, demanda comment son fils s'était conduit dans le combat. Les messagers répondirent que Brasidas s'était montré le plus brave des Lacédémoniens. « Sans doute, reprit la mère du mort, mon fils était brave; mais il était encore inférieur à bien d'autres Spartiates. » Ces paroles s'étant répandues dans la ville, les éphores discernèrent à la mère de Brasidas des honneurs publics, parce qu'elle avait mis la gloire de la patrie au-dessus de celle de son fils¹. Après la bataille

1. La mère de Brasidas s'appelait Argiléonis.

mentionnée, les Athéniens résolurent de conclure avec les Lacédémoniens une trêve de cinquante ans aux conditions suivantes : de part et d'autre, les prisonniers seront restitués ; les villes prises pendant la guerre seront rendues. Telle fut l'issue de la guerre péloponnésiaque qui, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, avait duré dix ans.

LXXV. Ariston étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Titus Quintius et Aulus Cornélius Cossus¹. Dans cette année, et presque aussitôt après la guerre du Péloponnèse, de nouveaux troubles éclatèrent. En voici l'origine. Les Athéniens et les Lacédémoniens, de concert avec leurs alliés, avaient conclu une alliance sans y comprendre les confédérés. Cet acte fit soupçonner que les deux peuples s'étaient ligués ensemble pour réduire en servitude tous les autres Grecs. C'est pourquoi les villes les plus importantes s'envoyèrent réciproquement des députés pour s'entendre au sujet d'une alliance offensive et défensive, dirigée contre les Athéniens et les Lacédémoniens. A la tête de cette ligue se trouvaient quatre villes des plus puissantes, Argos, Thèbes, Corinthe, Élis. Ce n'était pas d'ailleurs sans motif qu'Athènes et Sparte étaient soupçonnées de conspirer contre la Grèce ; car, dans le traité commun, il avait été stipulé que les Athéniens ainsi que les Lacédémoniens auraient la faculté d'ajouter aux conditions arrêtées des articles nouveaux ou d'en retrancher, suivant le bon plaisir de l'un et de l'autre État. En outre, les Athéniens avaient décrété l'institution de dix magistrats chargés de veiller aux intérêts de la cité. Les Lacédémoniens en avaient fait autant, et l'ambition des deux États fut mise en évidence. Un grand nombre de villes songeant à la liberté commune, ne respectant plus d'ailleurs les Athéniens depuis la défaite de Délion, et voyant la gloire de Sparte ternie par les prisonniers de l'île de Sphactérie, se liguerent entre elles et mirent à leur tête la ville des Argiens, entourée du prestige de son antique histoire ; car, avant le retour des Héraclides, les plus grands rois étaient

1. Quatrième année de la LXXXIX^e olympiade ; année 421 avant J.-C.

presque tous sortis de l'Argolide. De plus, grâce à une longue paix, Argos avait considérablement augmenté ses revenus : elle possédait non-seulement beaucoup de richesses, mais encore une immense population. Les Argiens, se voyant investis de l'autorité suprême, firent choix de mille citoyens, pris parmi les plus jeunes et les plus distingués par leur force corporelle et leur fortune; ils les affranchirent de tout service public, les entretenrent aux frais de l'État et leur ordonnèrent de se livrer à de continuels exercices. Grâce à ce régime, ces jeunes gens devinrent bientôt de véritables athlètes, propres aux fatigues de la guerre.

LXXVI. Voyant le Péloponnèse ligué contre eux, et dans le pressentiment d'une guerre sérieuse, les Lacédémoniens prirent, pour garantir leur domination, toutes les mesures dont ils pouvaient disposer. D'abord ils affranchirent les Hilotes, au nombre de mille, qui avaient servi dans l'expédition de Brasidas contre la Thrace. Ensuite, ils réhabilitèrent les Spartiates qui avaient été faits prisonniers dans l'île de Sphactérie et notés d'infamie pour avoir déshonoré leur patrie. Conformément à ces maximes, ils excitèrent par des éloges et des honneurs les braves qui s'étaient déjà distingués et les portèrent à se surpasser eux-mêmes dans les périls imminents. Ils se conduisirent avec plus de douceur à l'égard de leurs alliés, et cherchèrent, par des prévenances, à s'attacher ceux dont ils s'étaient aliéné l'affection. Les Athéniens, au contraire, voulant intimider les alliés incertains, infligèrent aux Scionéens un châtement exemplaire; ayant pris d'assaut leur ville, ils égorgèrent tous les habitants adultes, vendirent les enfants et les femmes comme esclaves, et donnèrent leur ville pour demeure aux Platéens, expulsés de leur patrie par les Scionéens.

A cette même époque, en Italie, les Campaniens firent marcher contre Cumes une grande armée; ils vainquirent les Cuméens dans un combat, et passèrent un grand nombre d'ennemis au fil de l'épée. Ils investirent la ville et s'en emparèrent après plusieurs assauts. Ils livrèrent ensuite la ville au pillage, vendirent comme esclaves les

prisonniers qu'ils avaient faits, et y établirent une colonie tirée de leur sein.

LXXVII. Aristophylus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Quintius et Aulus Sempronius, et les Éliens célébrèrent la xc^e olympiade, dans laquelle Hyperbius, de Syracuse, remporta le prix de la course du stade¹. Dans cette année les Athéniens, selon l'ordre d'un oracle, rétablirent les Déliens dans leur île, et les Déliens habitant Atramyctium² rentrèrent dans leur patrie. Les Athéniens ne rendant point aux Lacédémoniens Pylos, de nouveaux différends s'élevèrent entre ces deux nations. Le peuple d'Argos, qui en était informé, parvint à persuader les Athéniens de conclure avec les Argiens un traité d'alliance. La mésintelligence s'allumant de plus en plus, les Lacédémoniens engagèrent les Corinthiens d'abandonner la confédération et de se joindre aux Spartiates. Tels étaient les troubles et l'état anarchique où se trouvait alors le Péloponnèse.

En dehors du Péloponnèse, les Ænians, les Dolopes et les Méliens, ligüés ensemble, firent marcher des troupes considérables contre Héraclée dans la Trachinie. Il se livra une bataille sanglante dans laquelle les habitants d'Héraclée furent vaincus. Après avoir perdu beaucoup de monde, ils se retirèrent en dedans de leurs murs et appelèrent à leur secours les Béotiens. Ceux-ci leur envoyèrent une élite de mille hoplites thébains. Avec ce renfort, les Héracléotes se défendirent contre leurs agresseurs.

Pendant que ces choses se passaient, les Olynthiens marchèrent contre la ville de Mécyberne³, gardée par les Athéniens : ils chassèrent la garnison et occupèrent la ville.

LXXVIII. Archias étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Papirius Mugilanus et Caius Servilius Structus⁴. Dans cette année, les Argiens

1. Première année de la xc^e olympiade; année 420 avant J.-C.

2. Voyez chap. 73.

3. Ville située au nord-est d'Olynthe.

4. Deuxième année de la xc^e olympiade; année 419 avant J.-C.

accusant les Lacédémoniens de ne pas avoir offert à Apollon Pythien les sacrifices dus, leur déclarèrent la guerre. A cette époque, Alcibiade, général des Athéniens, entra dans l'Argolide à la tête d'une armée. Les Argiens, réunis aux Athéniens, marchèrent contre Trézène, ville alliée des Lacédémoniens. Après avoir dévasté les champs et incendié les maisons de campagne, ils retournèrent chez eux. Indignés des traitements injustes infligés aux Trézéniens, les Lacédémoniens résolurent de faire la guerre aux Argiens. Ils mirent donc sur pied une armée dont ils donnèrent le commandement au roi Agis. Celui-ci marcha contre les Argiens, en ravagea le territoire, et, ayant conduit son armée dans le voisinage de la ville, il provoqua les ennemis au combat. Les Argiens, joints à un renfort de trois mille Éliens, et de presque autant de Mantinéens, firent sortir leurs troupes de la ville. Un combat allait s'engager, lorsque les généraux des deux armées s'envoyèrent des parlementaires et conclurent un armistice de quatre mois. Les généraux revinrent dans leurs foyers sans avoir rien fait; l'un et l'autre État firent éclater leurs ressentiments contre les auteurs de l'armistice. Les Argiens lapidèrent leurs généraux et voulaient les tuer; ce ne fut que grâce à beaucoup de sollicitations qu'ils leur accordèrent la vie; mais ils confisquèrent leurs biens et démolirent leurs maisons. Les Lacédémoniens, de leur côté, songèrent à châtier Agis, qui obtint à peine son pardon, en promettant de réparer sa faute par de belles actions. A dater de ce moment, ils confièrent l'administration des affaires de l'État à un conseil de dix, choisis parmi les citoyens les plus sages.

LXXIX. Plus tard, les Athéniens envoyèrent, par mer, au secours des Argiens, mille hoplites choisis et deux cents cavaliers. (Lachès et Nicostrate commandaient cette troupe, dans laquelle Alcibiade se trouvait comme simple soldat, entraîné par son amitié pour les Éliens et les Mantinéens.) Aussitôt tous les Argiens, réunis en conseil, résolurent de rompre la trêve et de commencer la guerre. Chaque général exhorta donc ses soldats au combat, et

toutes les troupes, animées d'une ardeur guerrière, allèrent établir leur camp hors de la ville. On convint de marcher d'abord contre Orchomène, en Arcadie. En conséquence, les troupes entrèrent dans l'Arcadie, investirent Orchomène et en pressèrent le siège par des assauts journaliers. Après s'être emparé de cette ville, on alla camper dans le voisinage de Tégée, dans l'intention bien arrêtée d'en faire également le siège. Les Tégéates prièrent alors les Lacédémoniens de venir promptement à leurs secours. Les Spartiates ayant réuni toutes leurs troupes à celles de leurs alliés s'avancèrent vers Mantinée, convaincus que l'investissement de cette ville ferait lever le siège de Tégée. Les Mantinéens, réunis à leurs alliés, se portèrent en masse à la rencontre des Lacédémoniens. Il se livra un combat sanglant. L'élite des Argiens, au nombre de mille hommes parfaitement habitués aux exercices militaires, mit la première en déroute les ennemis qui lui étaient opposés, les poursuivit et en fit un grand carnage. Cependant, les Lacédémoniens, après avoir ébranlé les autres divisions de l'armée, et tué un grand nombre d'ennemis, se tournèrent vers ce corps d'élite; l'ayant enveloppé par des forces supérieures, ils se flattaient de passer tous les guerriers au fil de l'épée. Quoique inférieurs en nombre aux bataillons des ennemis, les Argiens les surpassaient en bravoure, lorsque le roi des Lacédémoniens, combattant au premier rang, affronta tous les périls pour exterminer les Argiens (car il brûlait de remplir ses promesses, et d'effacer par quelque action d'éclat son ancienne tache d'infamie); mais il ne lui fut pas permis d'accomplir son projet. Car Pharax le Spartiate, l'un des membres du conseil et jouissant de la plus grande considération à Sparte, ordonna d'ouvrir les rangs pour laisser passer les Argiens, afin de ne pas réduire ces malheureux aux efforts du désespoir. Le roi fut donc forcé, d'après l'ordre qui venait d'être donné conformément à l'avis de Pharax, de livrer passage au corps d'élite des mille Arcadiens¹ qui

1. C'est sans doute *Argiens* qu'il faudra lire ici.

furent ainsi sauvés. Les Lacédémoniens, victorieux dans une grande bataille, élevèrent un trophée et rentrèrent dans leurs foyers.

LXXX. L'année étant révolue, Antiphon fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains choisirent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Caius Furius, Titus Quintius, Marcus Posthumius et Aulus Cornélius¹. Dans cette année, les Argiens et les Lacédémoniens entrèrent en négociation. Ils firent la paix et conclurent un traité d'alliance. Les Mantinéens, privés du secours des Argiens, furent obligés de se soumettre aux Lacédémoniens.

En ce même temps, dans la ville d'Argos, les mille hommes d'élite, que les citoyens avaient choisis, se concertèrent ensemble, et convinrent de renverser la démocratie et de faire sortir de leur sein un gouvernement aristocratique. Supérieurs aux autres citoyens, tant par leur richesse que par leur bravoure, ils avaient beaucoup de complices. Ils commencèrent donc par se saisir des meneurs habituels du peuple et les mirent à mort; après avoir intimidé les autres, ils abrogèrent les anciennes lois et administrèrent l'État à leur propre gré. Ce gouvernement dura huit mois; il fut renversé par le peuple qui s'était soulevé contre les aristocrates. Ces derniers furent massacrés, et le peuple rétablit la démocratie.

Une autre insurrection éclata alors en Grèce. Les Phocidiens et les Locriens, animés d'une haine réciproque, résolurent, confiants en leurs propres forces, de décider leur querelle par les armes. Les Phocidiens remportèrent la victoire, après avoir tué plus de mille Locriens.

Les Athéniens, sous le commandement de Nicias, prirent deux villes, Cythère et Nisée²; puis ils bloquèrent Mélos et passèrent au fil de l'épée toute la population en état de porter les armes; les enfants et les femmes furent vendus comme esclaves. Telle était alors la situation des Grecs.

1. Troisième année de la xc^e olympiade; année 418 avant J.-C.

2. Voyez plus haut, 65.

En Italie, les Fidénates avaient fait mourir, sous de frivoles prétextes, les députés envoyés de Rome. Les Romains, indignés de cet acte, répondirent par une déclaration de guerre; ils mirent en campagne une armée considérable et nommèrent dictateur Anius Æmilius, auquel ils joignirent, selon la coutume, un maître de cavalerie, Aulus Cornélius. Après avoir achevé les préparatifs de guerre, Æmilius marcha avec son armée contre les Fidénates. Ceux-ci opposèrent de la résistance. Il s'engagea un combat long et acharné, dont l'issue demeura indécise après des pertes réciproques¹.

LXXXI. Euphène étant archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, pour tribuns militaires, Lucius Furius, Lucius Quintius, Aulus Sempronius². Dans cette année, les Lacédémoniens, réunis à leurs alliés, envahirent l'Argolide; prirent la place d'Hysies, en massacrèrent les habitants et démolirent le fort. Informés que les Argiens avaient construit de longues murailles jusqu'à la mer, les Lacédémoniens vinrent les renverser, et après cela retournèrent chez eux.

Les Athéniens nommèrent au commandement militaire Alcibiade; ils lui confièrent vingt navires en le chargeant de rétablir l'ordre chez les Argiens, qui étaient en proie à des dissensions intestines, parce que l'aristocratie comptait encore beaucoup de partisans. A son arrivée à Argos, Alcibiade réunit en conseil les partisans de la démocratie, dressa la liste des Argiens qui paraissaient le plus favoriser le parti des Lacédémoniens, les exila de la ville, rétablit solidement le gouvernement démocratique et retourna à Athènes.

Vers la fin de cette année, les Lacédémoniens envahirent avec une nombreuse armée l'Argolide, ravagèrent une grande partie du territoire et mirent les exilés argiens en possession d'Ornée³. Ils fortifièrent cette place de l'Argo-

1. Voyez Tite-Live, IV, 31.

2. Quatrième année de la xc^e olympiade; année 417 avant J.-C.

3. Bourg situé entre Corinthe et Sicyone.

lide et y établirent une forte garnison, chargée de harceler les Argiens. Après le départ des Lacédémoniens, les Athéniens envoyèrent au secours des Argiens quarante trirèmes et douze cents hoplites. Les Argiens, de concert avec les Athéniens, marchèrent contre Ornée; ils emportèrent la ville d'assaut, et tuèrent ou chassèrent d'Ornée la garnison et les exilés. Ces événements sont arrivés dans la quinzième année de la guerre du Péloponnèse¹.

LXXXII. Dans la seizième année de la guerre du Péloponnèse, Aristomnestus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Titus Claudius, Spurius Nautius, Lucius Sentius et Sextus Iulius. Dans cette même année, on célébra en Élide la xcr^e olympiade, Exænétus d'Agrigente étant vainqueur à la course du stade². Les Byzantins et les Chalcédoniens, réunis aux Thraces, dirigèrent de nombreuses troupes contre la Bithynie, dévastèrent le territoire, prirent d'assaut beaucoup de petites villes et y commirent des actions d'une grande cruauté : maîtres d'une multitude de prisonniers, tant hommes que femmes et enfants, ils les égorgèrent jusqu'au dernier.

A cette même époque, en Sicile, les Égestéens étaient en guerre avec les Sélinontins au sujet d'un territoire litigieux. Un fleuve formait la limite des deux villes en querelle. Les Sélinontins le passèrent les premiers et se mirent de force en possession du pays riverain; ayant ensuite accaparé une grande partie du territoire adjacent, ils ajoutèrent à l'offense l'insulte. Les Égestéens, irrités, employèrent d'abord la voie de la persuasion pour empêcher une violation du territoire; mais comme ils ne furent point écoutés, ils marchèrent contre les agresseurs, les chassèrent tous des terres que les Sélinontins avaient occupées, et rentrèrent en possession de la contrée. La lutte s'échauffant entre les deux villes, on rassembla des deux côtés des

1. Suivant la chronologie de Thucydide (V, 83), les événements qui viennent d'être racontés sont arrivés dans la xvi^e année de la guerre du Péloponnèse.

2. Première année de la xcr^e olympiade; année 416 avant J.-C.

troupes, et on décida l'affaire par les armes. Il se livra un combat acharné, dans lequel les Sélinontins furent vainqueurs, après avoir tué un grand nombre d'Égestéens. Abattus par cet échec, les Égestéens, hors d'état de se défendre avec leurs propres forces, engagèrent d'abord les Agrigentins et les Syracusains à venir à leur secours. Mais, ayant échoué dans cette démarche, ils envoyèrent des députés à Carthage, chargés de demander des secours. Sur le refus de leur demande, ils cherchaient quelque alliance d'outre-mer, lorsque le hasard vint à les servir.

LXXXIII. Les Léontins avaient été chassés par les Syracusains et obligés de quitter leur ville et leur territoire. Cependant les exilés reprirent courage et résolurent d'avoir de nouveau recours aux Athéniens, auxquels ils étaient déjà alliés par les liens du sang¹. Après s'être concertés avec les peuples qui avaient adopté leur cause, ils envoyèrent en commun une députation pour solliciter les Athéniens de venir au secours des villes offensées, en même temps qu'on s'engagerait à leur livrer la Sicile. La députation arriva à Athènes; les Léontins faisaient valoir leur origine et leur ancienne alliance avec les Athéniens, tandis que les Égestéens promettaient de fournir de l'argent et des troupes pour soutenir la guerre contre les Syracusains. Les Athéniens résolurent de faire partir quelques citoyens des plus distingués avec la mission d'examiner les affaires de l'île et l'état des Égestéens. A l'arrivée de ces commissaires, les Égestéens montrèrent pour faire parade, une multitude de richesses, apportées tant de chez eux que de chez leurs voisins. A leur retour, les envoyés firent connaître l'opulence des Égestéens, et le peuple s'assembla pour délibérer. L'assemblée proposa d'entreprendre une expédition en Sicile. Nicias, fils de Nicératus, admiré pour ses vertus, s'éleva contre cette proposition. Il est impossible, disait Nicias, de soutenir tout à la fois la guerre contre les Lacédémoniens et d'envoyer de grandes

1. Les Léontins descendaient des Chalcidiens qui avaient de la parenté avec les Athéniens. Voyez Thucydide, VI, 6 et 50.

armées au delà de la mer. D'ailleurs, ajoutait-il, comment les Athéniens, impuissants à conquérir la suprématie sur les Grecs, espéreraient-ils se rendre maîtres de la plus grande des îles du monde. Les Carthaginois, malgré leur énorme puissance et leurs nombreuses expéditions contre la Sicile, n'ont pas réussi à s'emparer de cette île ; comment les Athéniens, si inférieurs en forces aux Carthaginois, se flatteraient-ils de conquérir par les armes la plus puissante des îles ?

LXXXIV. Après que beaucoup d'autres discours eurent été prononcés à l'appui de cette motion, Alcibiade, le plus brillant des Athéniens, s'éleva pour ouvrir un avis contraire. Il persuada au peuple d'entreprendre cette guerre. Alcibiade joignit à son éloquence, par laquelle il surpassa tous ses concitoyens, le prestige de sa noble origine, de sa richesse et de son expérience militaire. Aussitôt le peuple construisit une flotte considérable ; aux cent navires qu'il avait lui-même équipés, il joignit trente trirèmes fournies par ses alliés. Après les avoir pourvues de toutes les munitions de guerre nécessaires, il enrôla cinq mille hoplites et nomma au commandement de cette expédition trois généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. Tel était l'état des affaires chez les Athéniens.

Nous voici arrivés au commencement de la guerre qui eut lieu entre les Athéniens et Syracusains. Conformément à notre plan tracé au commencement, nous en exposerons l'histoire dans le livre suivant.



LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE.

Expédition des Athéniens contre Syracuse. — Départ des Athéniens pour la Sicile. — Mise en jugement d'Alcibiade; fuite de ce général. — Les Athéniens pénètrent dans le grand port et occupent les abords d'Olympium. — Les Athéniens s'emparent des Épipoles, sont victorieux dans un combat et bloquent Syracuse de deux côtés. — Les secours envoyés par les Lacédémoniens et les Corinthiens raniment le courage des Syracusains. — Combat livré entre les Syracusains et les Athéniens; grande victoire des Athéniens. — Nouveau combat. — Les Syracusains, maîtres des Épipoles, forcent les Athéniens à se concentrer en un seul camp près d'Olympium. — Préparatifs des Syracusains; résolution de livrer un combat naval. — Les Athéniens envoient Eurymédon et Démosthène, avec des troupes et de l'argent, pour remplacer Lamachus, décédé, et Alcibiade, appelé en jugement. — Rupture de la trêve par les Lacédémoniens, renouvellement de la guerre du Péloponnèse. — Combat naval entre les Syracusains et les Athéniens; victoire des Athéniens; prise des forts par les Syracusains; victoire sur terre. — Combat avec tous les navires dans le grand port; victoire des Syracusains. — Arrivée de Démosthène et d'Eurymédon avec une armée considérable. — Grand combat aux Épipoles; victoire des Syracusains. — Déroute des Athéniens et destruction de toute leur armée. — Les Syracusains se réunissent en assemblée pour délibérer sur le sort des prisonniers. — Les revers que les Athéniens ont éprouvés leur font perdre beaucoup d'alliés. — Le peuple athénien, découragé, résigne le gouvernement démocratique et confie à quatre cents citoyens le gouvernement de la cité. — Les Lacédémoniens remportent des victoires navales sur les Athéniens. — Les Syracusains honorent de beaux présents ceux qui se sont distingués dans la guerre. — Dioclès, choisi pour législateur, rédige le code syracusain. — Les Syracusains envoient aux Lacédémoniens une armée considérable. — Les Athéniens battent le nauarque des Lacédémoniens, et bloquent Cyzique. — Les Lacédémoniens font partir d'Eubée, au secours des vaincus, cinquante bâtiments qui périssent avec tout l'équipage dans une tempête près du mont Athos. — Rentrée d'Alcibiade; son commandement militaire. — Guerre entre les Égestéens et les Sélinontins, au sujet d'un territoire litigieux. — Combat naval au cap Sigée, entre les Athéniens et les Lacédémoniens; victoire des Athéniens. — Les Lacédémoniens, comblant l'Euripe, rattachent l'Eubée au continent. — Insurrection et meurtre à Corcyre. — Alcibiade et Thérémène remportent sur terre et sur mer une victoire signalée sur les Lacé-

démoniens. — Les Carthaginois descendant en Sicile avec de nombreuses armées, prennent d'assaut Sélinonte et Himère. — En entrant dans le Pirée, avec un immense butin, Alcibiade reçoit un bruyant accueil. — Le roi Agis échoue dans sa tentative d'assiéger Athènes avec une grande armée. — Bannissement d'Alcibiade; fondation de Thermes en Sicile. — Combat naval entre les Syracusains et les Carthaginois; victoire des Syracusains. — Prospérité d'Agrigente. — Les constructions qu'on voit dans cette ville. — Les Carthaginois se portent sur la Sicile avec trois cent mille hommes et viennent assiéger Agrigente. — Les Syracusains, réunis aux alliés, conduisent aux Agrigentins un secours de mille combattants. — Les Carthaginois se portent à la rencontre de ce renfort; les Syracusains sont victorieux et tuent plus de six mille ennemis. — Les Carthaginois interceptant les vivres, les Agrigentins sont forcés par la disette à quitter leur patrie. — Denys, nommé général, devient tyran de Syracuse. — Les Athéniens sont vainqueurs près des Arginuses dans un très-célèbre combat naval, et font injustement mourir les généraux. — Les Athéniens, défaits dans un grand combat naval, sont obligés de conclure la paix à tout prix; et là se termine la guerre du Péloponnèse. — Les Carthaginois, atteints d'une maladie pestilentielle, sont obligés de faire la paix avec Denys le tyran.

I. Si nous avons l'intention de traiter l'histoire comme l'ont fait les autres historiens, il serait à propos de placer ici quelques observations préliminaires avant de reprendre le fil de notre narration. Nous ferions ainsi dans notre exposition une courte halte au profit du lecteur, auquel ces observations préliminaires pourraient être de quelque utilité. Mais comme nous avons promis de renfermer, dans un petit nombre de livres, l'histoire de plus de onze cents ans, il est nécessaire de supprimer les longs avant-propos, et de suivre le fil de l'histoire. Nous nous bornerons à rappeler que dans les six livres précédents nous avons raconté les événements qui se sont passés depuis la prise de Troie jusqu'à la guerre déclarée par les Athéniens aux Syracusains, ce qui forme un intervalle de sept cent soixante ans¹. Nous commencerons donc ce livre par l'expédition des Athéniens contre Syracuse, et nous le finirons au début de la seconde guerre des Carthaginois contre Denys, tyran des Syracusains.

1. Voyez plus haut, I, 5; et plus bas, XIV, 2.

II. Chabrias étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Lucius Sergius, Marcus Servilius et Marcus Papirius¹. Dans cette année les Athéniens, après avoir déclaré la guerre aux Syracusains, s'empressèrent de faire tous les préparatifs nécessaires à cette expédition; ils équipèrent une flotte dont ils confièrent le commandement absolu à trois généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. De simples citoyens, désireux de complaire au peuple, équipèrent, à leurs frais, des trirèmes, et promirent de fournir de l'argent pour l'entretien de l'armée. Enfin, un grand nombre de particuliers, soit citoyens, soit étrangers ou alliés, se présentèrent spontanément pour se faire inscrire sur le rôle des soldats, tant les esprits étaient exaltés par l'espérance d'assister au partage de la Sicile. Déjà la flotte était prête à mettre à la voile, lorsque les Hermès², dont la ville était remplie, furent tous mutilés en une seule nuit. Le peuple en fut indigné, et, dans la persuasion que cette mutilation était le fait de quelques personnages puissants aspirant au renversement du gouvernement démocratique, il promit de fortes récompenses à celui qui en dénoncerait les auteurs. Un particulier se présenta au sénat, et déclara avoir vu à la nouvelle lune, vers minuit, entrer dans la maison d'un étranger plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait Alcibiade. Interrogé par le sénat comment il avait pu distinguer la figure d'un homme au milieu de la nuit, il répondit qu'il l'avait reconnu au clair de la lune. Cet homme fut ainsi surpris en flagrant délit de faux témoignage. Toutes les investigations furent inutiles pour découvrir les traces des auteurs.

Cependant la flotte, composée de cent quarante trirèmes, sans compter les nombreux navires chargés de chevaux et de toutes sortes de provisions, le nombre des hoplites, des frondeurs, des cavaliers et des alliés, s'élevait en tout à

1. Deuxième année de la xci^e olympiade; année 415 avant J.-C.

2. Statues de Mercure, emblèmes de la démocratie. Ces statues ne représentaient que la tête du dieu.

plus de sept mille hommes, non compris les équipages des navires. Les chefs de l'armée eurent alors avec le sénat une délibération secrète sur la manière dont ils administreraient la Sicile s'ils s'en rendaient les maîtres. Ils décidèrent que les Sélinontins et les Syracusains seraient vendus comme esclaves, et que les autres villes payeraient aux Athéniens un tribut annuel.

III. Le lendemain les généraux, à la tête de leurs troupes descendirent au Pirée : toute la population de la ville, tant citoyens qu'étrangers, les y accompagnèrent en foule, pour souhaiter bon voyage chacun à ses parents et à ses amis. Tout le port était couvert de trirèmes pavoisées et ornées, à leurs proues, de riches armures. Toute l'enceinte du port était garnie de vases à parfums et de cratères d'argent où l'on puisait, avec des coupes d'or, du vin pour faire libation en honneur de la divinité, et lui demander un succès heureux de cette expédition. Enfin, la flotte sortit du Pirée, doubla le Péloponnèse, et vint mouiller à Corcyre : là elle devait attendre pour faire sa jonction avec les alliés du voisinage. Dès que tous ces alliés furent rassemblés, on remit à la voile, et, traversant la mer Ionienne, on se dirigea vers le promontoire d'Iapygium. De là la flotte longea les côtes de l'Italie ; n'ayant pas été admise dans le port des Tarentins, elle passa devant Métaponte et Héraclée, et aborda enfin à Thurium, où elle fut reçue avec beaucoup d'empressement. De là elle se rendit à Crotone, où elle se ravitailla. En continuant sa route, elle passa devant le temple de Junon Lucinienne et doubla le cap Dioscurias. Ensuite elle longea la côte de Scyllacium et la Locride, et, arrivée devant Rhégium, elle invita les habitants à se joindre à elle. Les Rhégiens répondirent qu'ils en délibéreraient avec les autres villes de l'Italie.

IV. Instruits de l'approche de la flotte des Athéniens, les Syracusains investirent du commandement en chef trois généraux, Hermocrate, Sicanus et Héraclide. Ceux-ci levèrent des soldats, et envoyèrent des députés aux villes de la Sicile pour les engager à s'intéresser au salut commun de la patrie. On leur représentait que la guerre contre les

Syracusains n'était qu'un prétexte dont se servaient les Athéniens pour s'emparer de toute l'île. Les Agrigentins, les Naxiens déclarèrent vouloir persister dans leur alliance avec Athènes. Les Camarinéens et les Messaniens résolurent de rester neutres et firent une réponse dilatoire au sujet de l'alliance. Les Himériens, les Sélinontins, les Géléens et les Cataniens promirent de combattre dans les rangs des Syracusains. Les autres villes de la Sicile inclinaient secrètement pour le parti des Syracusains, mais elles se tenaient tranquilles en attendant les événements.

Cependant les Égestéens n'ayant consenti à fournir que trente talents pour les frais de l'expédition, les généraux athéniens les accusèrent d'avoir manqué de parole, quittèrent Rhégium avec leur armée, et vinrent aborder à Naxos en Sicile, où ils furent bien accueillis, et de là ils passèrent à Catane. Cette ville refusa de recevoir des troupes; elle n'admit dans son intérieur que les généraux athéniens qui, introduits dans l'assemblée, s'expliquèrent au sujet de l'alliance. Pendant qu'Alcibiade haranguait le peuple, quelques soldats enfoncèrent une petite porte, et se précipitèrent dans la ville. Cet événement força les Cataniens à prendre part à la guerre contre Syracuse.

V. Pendant que ces choses se passaient, les ennemis personnels d'Alcibiade à Athènes, prenant prétexte de la mutilation des statues, l'accusèrent dans les assemblées du peuple d'avoir conspiré contre le gouvernement démocratique. Ils s'appuyaient sur l'exemple d'Argos, où les amis d'Alcibiade, convaincus d'avoir conspiré contre le gouvernement populaire, furent mis à mort par les citoyens. Le peuple, ajoutant foi à ces accusations, et excité par les démagogues, fit partir pour la Sicile un navire salaminien, avec l'ordre de ramener au plus vite Alcibiade, cité en jugement. A l'arrivée de ce navire à Catane, Alcibiade, apprenant l'ordre du peuple, s'embarqua sur sa propre trirème avec ceux qui étaient accusés de complicité, et sortit du port en même temps que le navire salaminien. Arrivé à Thurium, Alcibiade, soit qu'il se sentit coupable du sacrilège, soit qu'il fût effrayé de l'imminence du dan-

ger, s'échappa avec ses complices ; le navire salaminien se mit sur les traces des fugitifs ; mais ne les pouvant atteindre, il revint à Athènes, et rendit compte de ce qui s'était passé. Alcibiade et ses complices furent mis en jugement et condamnés à mort par contumace. Cependant Alcibiade passa de l'Italie dans le Péloponnèse, se réfugia à Sparte, et excita les Lacédémoniens contre les Athéniens.

VI. Les deux généraux demeurés en Sicile avec l'armée des Athéniens s'avancèrent sur Égeste, s'emparèrent de la petite ville d'Hycare, en tirèrent cent talents de butin ; et après y avoir ajouté les trente talents reçus des Égestéens, ils revinrent à Catane. Dans le but de se rendre maîtres, sans coup férir, du poste voisin du grand port de Syracuse, ils dépêchèrent un Catanien, leur affidé, et qui avait lui-même la confiance des généraux syracusains. Il était chargé de leur dire qu'un certain nombre de Cataniens avait formé le complot de surprendre les Athéniens qui étaient venus en foule et sans armes passer la nuit dans la ville, et après les avoir égorgés, d'incendier leur flotte mouillée dans le port. Ce messenger devait ajouter que, pour l'accomplissement et la réussite du projet, il importait que les généraux syracusains se montrassent avec une armée. Le Catanien fit ce qui lui était ordonné ; les généraux syracusains, ajoutant foi à cet avis, désignèrent la nuit où ils mettraient les troupes en mouvement, et renvoyèrent le messenger à Catane. Les généraux se mirent en marche la nuit désignée, et vinrent camper aux environs de Catane. Les Athéniens, de leur côté, s'avancèrent en silence vers le grand port de Syracuse, se rendirent maîtres de l'Olympium, et occupèrent les environs, où ils établirent leur camp. Les généraux des Syracusains, s'apercevant du piège, revinrent aussitôt sur leurs pas, et attaquèrent le camp des Athéniens. Les deux armées s'étant rangées en bataille, il se livra un combat, dans lequel les Athéniens tuèrent quatre cents ennemis, et mirent le reste en fuite. Mais les généraux athéniens, voyant l'ennemi supérieur en cavalerie, et voulant d'ailleurs mieux se munir de ce qui

est nécessaire à un siège, revinrent à Catane. Ils dépêchèrent à Athènes des courriers porteurs de lettres dans lesquelles ils demandaient au peuple de la cavalerie et de l'argent, parce que le siège serait long. Le peuple décréta qu'on leur enverrait en Sicile trois cents talents et un renfort de cavalerie.

Pendant que ces choses se passaient, Diagoras, surnommé l'*Athée*, fut appelé en jugement sur une accusation d'impiété; mais, craignant le verdict du peuple, il s'enfuit de l'Attique. Les Athéniens firent publier par des hérauts que le meurtrier de Diagoras recevrait pour récompense un talent d'argent.

En Italie, les Romains, étant en guerre contre les Éques, prirent d'assaut Lavinium¹. Tels sont les principaux événements arrivés dans cette année.

VII. Pisandre étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Publius Lucrétius, Caius Servilius, Agrippa Ménénus et Spurius Véturius². Dans cette année, les Syracusains envoyèrent des députés aux Corinthiens et aux Lacédémoniens pour leur demander du secours, et les prier de ne pas les abandonner dans le danger extrême. Alcibiade appuya cette demande; les Lacédémoniens décrétèrent un envoi de troupes sous les ordres de Gylippe. Les Corinthiens, occupés à l'équipement d'un plus grand nombre de trirèmes, firent, pour le moment, partir, avec Gylippe, Pythès³ avec deux navires. Les généraux athéniens Nicias et Lamachus, cantonnés à Catane, après avoir reçu un renfort de deux cent cinquante cavaliers et une somme de trois cents talents d'argent, mirent à la voile pour Syracuse. Ils arrivèrent la nuit devant cette ville, et s'emparèrent, sans être aperçus, des Épipoles. Dès que les Syracusains en furent instruits, ils accoururent à la défense de ce poste; mais il furent repoussés dans la ville après avoir

1. Voyez Tite-Live, IV, 47.

2. Troisième année de la xci^e olympiade; année 414 avant J.-C.

3. Thucydide (VI, 104; VII, 1) l'appelle *Pythène*, ὁ Πυθην.

essuyé une perte de trois cents hommes. A la suite de ce succès, les Athéniens reçurent trois cents cavaliers d'Égeste et deux cent cinquante fournis par les Sicules, et réunirent ainsi huit cents hommes de cavalerie. Ils fortifièrent Labdalum, et entourèrent la ville de Syracuse d'un mur de circonvallation, ce qui jeta les habitants dans une grande terreur. Ceux-ci firent cependant une vigoureuse sortie pour empêcher la construction du mur; il s'engagea un combat, et, après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent mis en déroute. Les Athéniens vinrent ensuite occuper, avec un corps d'armée, le poste qui domine le port; et, fortifiant Polychné ainsi que le temple de Jupiter, ils commencèrent des deux côtés le siège de Syracuse. Les assiégés furent découragés par tant d'échecs; mais dès qu'ils eurent appris que Gylippe avait abordé à Himère, et qu'il y levait des troupes, leur courage se ranima. En effet, Gylippe, arrivé à Himère avec quatre trirèmes qu'il avait fait tirer à terre, avait engagé les habitants de cette ville à se réunir aux Syracusains. Il avait également tiré des soldats des Géléens, de Sélinontins et des Sicanien. Ayant ainsi rassemblé trois mille fantassins et deux cents cavaliers, il se rendit ainsi à Syracuse par la route de l'intérieur.

VIII. Peu de jours après, Gylippe joignit son armée à celle des Syracusains, et marcha contre les Athéniens. Le combat fut opiniâtre. Lamachus y perdit la vie, et, après des pertes réciproques, la victoire demeura aux Athéniens. Aussitôt après la bataille arrivèrent de Corinthe treize trirèmes; Gylippe en fit débarquer les troupes, qu'il réunit à celles des Syracusains, et alla bloquer les Athéniens dans les Épipoles. Ceux-ci firent une sortie, et en vinrent aux mains avec les Syracusains. Les Athéniens perdirent beaucoup de monde, et furent vaincus; la fortification de l'Épipole fut démolie. Chassés de ce poste, les Athéniens transportèrent toute leur armée dans un autre camp. Après ce succès, les Syracusains envoyèrent des députés à Corinthe et à Lacédémone pour demander encore du secours. Les Corinthiens, de concert avec les Béotiens et les Sicyoniens, leur envoyèrent mille hommes, et les Spartiates

six cents. Gylippe, parcourant les villes de la Sicile, en entraîna un grand nombre dans l'alliance de Syracuse, et amena par terre trois mille soldats fournis par les Himériens et les Sicanien. Mais les Athéniens, instruits de la présence de ces troupes, les surprirent en route, et en tuèrent la moitié ; le reste se sauva à Syracuse. L'arrivée de ce renfort fit prendre aux Syracusains la résolution de tenter le sort d'un combat naval. Ils mirent donc à flot les navires qui leur restaient, en construisirent d'autres, et les essayèrent aux manœuvres dans le petit port. Cependant Nicias, général des Athéniens, écrivit à Athènes des lettres contenant la nouvelle de ces armements de l'ennemi et la jonction des alliés avec les Syracusains ; en même temps il invita le peuple à lui envoyer incessamment des trièmes et de l'argent, ainsi que des officiers généraux pour conduire la guerre ; car Alcibiade s'étant enfui et Lamachus mort, il se trouvait avec une faible santé chargé seul du commandement de l'armée. Les Athéniens firent donc partir pour la Sicile, vers le solstice d'été, dix navires sous les ordres d'Eurymédon, en même temps qu'ils envoyèrent cent quarante talents d'argent ; ils préparaient pour le printemps prochain un renfort encore plus considérable. C'est pourquoi ils levèrent des troupes chez tous leurs alliés, et amassèrent de grandes sommes d'argent. Dans le Péloponnèse, les Lacédémoniens, à l'instigation d'Alcibiade, rompirent la trêve qu'ils avaient conclue avec les Athéniens, et renouvelèrent une guerre qui dura douze ans.

IX. L'année étant révolue, Cléocrète fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains remplacèrent les consuls par quatre tribuns militaires, Aulus Sempronius, Marcus Papirius, Quintus Fabius et Spurius Nautius¹. Les Lacédémoniens, joints à leurs alliés, entrèrent dans l'Attique sous les ordres d'Agis et d'Alcibiade l'Athénien. Ils s'emparèrent de la place forte de Décélie, et en firent un rempart contre l'Attique ; c'est de là que cette guerre prit le nom de *Décélisque*. De leur côté, les Athéniens envoyèrent, sous

1. Quatrième année de la xci^e olympiade ; année 413 avant J.-C.

le commandement de Chariclès, trente trirèmes sur les côtes de la Laconie, et décrétèrent de faire partir pour la Sicile quatre-vingts navires montés par cinq mille hoplites. Les Syracusains, résolus à un combat naval, se portèrent, avec quatre-vingts trirèmes bien équipées, à la rencontre de la flotte ennemie. Soixante navires athéniens engagèrent le combat, qui devint acharné; tous les Athéniens des garnisons voisines étaient descendus sur les bords de la mer, les uns pour être spectateurs du combat, les autres pour secourir leurs compatriotes en cas de revers. Les généraux syracusains s'apercevant de ce mouvement firent marcher les détachements de la ville contre les retranchements où les Athéniens conservaient leurs trésors, leurs bagages et autres munitions de guerre. Les Syracusains se rendirent facilement maîtres de ces retranchements, gardés par très-peu de soldats, et tuèrent un grand nombre de ceux qui accouraient du côté de la mer au secours des leurs. De grands cris s'élevèrent dans les forts et le camp, et retentirent jusqu'à la flotte des Athéniens qui, saisie de frayeur, se mit en fuite, et chercha à gagner le seul retranchement qui restât. Les Syracusains la poursuivirent sans ordre; les Athéniens, mis dans l'impossibilité de gagner la terre à cause de la prise de deux de leurs forts, furent contraints de revenir au combat. Profitant du désordre des Syracusains qui avaient rompu leur ligne, les Athéniens coulèrent bas onze navires ennemis, et repoussèrent les autres jusqu'à l'île¹. Le combat terminé, les uns et les autres élevèrent un trophée : les Athéniens pour la victoire gagnée sur mer, et les Syracusains pour les succès remportés sur terre.

X. Après ce combat naval, les Athéniens apprirent que Démosthène arriverait sous peu de jours avec une nouvelle flotte; ils résolurent donc de ne rien entreprendre jusque-là. Les Syracusains, au contraire, voulant en venir à une bataille décisive avant l'arrivée de l'armée de Démosthène, harcelaient journellement les navires athéniens.

1. Quartier de Syracuse, situé entre le grand et le petit port.

Ariston, pilote corinthien, leur conseilla de rendre les proues de leurs navires plus courtes et plus basses; cette modification procura aux Syracusains de grands avantages. En effet, les trirèmes attiques, dont les proues étaient plus élevées et plus faibles, ne frappaient, dans l'abordage, que les parties les plus saillantes des navires ennemis, qui n'en recevaient pas un grand dommage; au lieu que les trirèmes syracusaines, ayant les proues fortes et basses, faisaient souvent d'un seul choc couler bas les navires athéniens. Pendant plusieurs jours, les Syracusains offrirent le combat à l'ennemi sur mer et sur terre, mais les Athéniens ne bougèrent pas. A la fin pourtant quelques triérarques, ne pouvant plus supporter les insultes des Syracusains, répondirent aux attaques des ennemis, et il s'engagea dans le grand port un combat avec toutes les trirèmes. Les Athéniens, dont les trirèmes étaient très-légères et gouvernées par des pilotes expérimentés, ne pouvaient profiter d'aucun de leurs avantages dans un espace trop étroit pour les manœuvres. Les Syracusains, les serrant de près, ne leur permettaient pas de reculer. Ils accablaient de traits les hommes combattant sur les ponts, et les obligeaient à coups de pierres d'abandonner les proues. Venant ensuite à l'abordage, ils sautèrent sur les ponts des navires, et y engagèrent un combat de pied ferme. Enfin, les Athéniens, pressés de toutes parts, prirent la fuite. Les Syracusains s'étant mis à leur poursuite leur coulèrent bas sept trirèmes, et en mirent un grand nombre hors de service.

XI. Victorieux sur terre et sur mer, les Syracusains se livraient aux plus hautes espérances, lorsque Eurymédon et Démosthène parurent en vue avec une puissante flotte et les troupes auxiliaires fournies, pendant le trajet, par les Thuriens et les Messapiens. Cette flotte se composait de plus de quatre-vingts trirèmes portant cinq mille soldats, non compris l'équipage. Des bâtiments de transport étaient chargés d'argent, d'armes, de machines de siège et de toutes sortes de munitions. A cet aspect, les Syracusains, se croyant dans l'impossibilité de résister à tant d'ennemis,

abandonnèrent leurs premières espérances. Démosthène décida les généraux ses collègues à occuper les Épipoles, poste indispensable pour entourer la ville d'un mur de circonvallation, et il attaqua de nuit les Syracusains avec dix mille hoplites et autant de vélites. Cette attaque imprévue eut d'abord un plein succès. Les Athéniens s'emparèrent de quelques forts, et, pénétrant dans l'enceinte de l'Épipole, ils renversèrent une partie du mur. Les Syracusains y accoururent de tous côtés, et Hermocrate, avec un corps d'élite, repoussa les Athéniens ; l'obscurité de la nuit et l'ignorance des localités contribuèrent à les disperser dans tous les sens. Les Syracusains, aidés de leurs alliés, les poursuivirent ; ils tuèrent deux mille cinq cents ennemis, en blessèrent un grand nombre et prirent une quantité considérable d'armures. Après la bataille, les Syracusains envoyèrent Sicanus, un de leurs généraux, à la tête de douze trirèmes, pour annoncer cette victoire aux villes alliées et les engager à prêter leur concours.

XII. Les Athéniens, dont la situation empirait, se trouvaient, pour surcroît de malheur, campés dans un lieu marécageux, ce qui occasionna parmi les soldats une maladie pestilentielle. Ils délibérèrent sur le parti qui leur restait à prendre. Démosthène fut d'avis de retourner au plus vite à Athènes, ajoutant qu'il serait plus honorable de défendre la patrie contre les Spartiates que de demeurer en Sicile sans y rien accomplir d'utile. Nicias répliqua qu'il serait honteux d'abandonner le siège, étant encore amplement pourvu de troupes et d'argent ; que s'ils faisaient la paix avec les Syracusains sans avoir consulté le peuple d'Athènes, ils n'échapperaient pas, à leur retour, aux accusations de ceux qui avaient l'habitude de calomnier les chefs militaires. Les membres du conseil se partagèrent entre l'avis de Démosthène et celui de Nicias ; c'est pourquoi, ne sachant prendre aucun parti décisif, on resta dans l'inaction. Cependant les Syracusains recevaient des troupes auxiliaires de la part des Sicules, des Sélinontins, des Géléens, des Himériens et des Camariniens, ce qui augmenta encore la confiance des Syracusains et le découragement des Athé-

niens. D'un autre côté, la maladie faisait des progrès; beaucoup de soldats moururent; tous se repentaient de n'avoir pas pris plus promptement la résolution de se rembarquer. Comme l'armée murmurait et que la plupart des soldats se jetaient dans les navires, Nicias fut obligé de consentir au départ. Dès que les chefs furent d'accord, les soldats embarquèrent les bagages, montèrent sur les trirèmes et les tinrent prêtes pour le départ. Les généraux ordonnèrent de quitter le camp à un signal donné, et que tout retardataire serait abandonné. La nuit qui précéda le jour fixé par le départ, il y eut une éclipse de lune¹. Nicias, homme naturellement superstitieux, et qui l'était alors d'autant plus à cause de la peste qui avait ravagé l'armée, appela les divins. Ceux-ci annoncèrent qu'il fallait, comme de coutume, différer le départ de trois jours. Démosthène et ses partisans furent obligés de consentir à ce délai par la crainte de la divinité.

XIII. Les Syracusains, instruits par quelques transfuges du motif de ce retard, armèrent toutes les trirèmes, au nombre de soixante-quatorze; et, déployant leurs troupes sur le rivage, ils attaquèrent l'ennemi par mer et par terre. Les Athéniens, dont la flotte se composait de quatre-vingt-six trirèmes, confièrent le commandement de l'aile droite à Eurymédon, qui se trouva opposé à Agatharchus, général des Syracusains; Euthydème, placé à la tête de l'aile gauche, avait en face de lui Sicanus, chef des Syracusains. Le centre était commandé, du côté des Athéniens, par Ménandre, et du côté des Syracusains, par Pythès de Corinthe. La ligne des Athéniens dépassait de beaucoup celle des navires syracusains, ce qui, loin d'être un avantage, fut la cause de leur défaite; car Eurymédon, s'étant détaché de la ligne pour essayer d'envelopper l'aile de l'ennemi, les Syracusains se portèrent sur lui, et le poussèrent dans le golfe de Dascon, occupé par les Syracusains. Là, renfermé dans un espace étroit, et obligé de se faire

1. Ce phénomène naturel pourrait servir à la fixation exacte de la chronologie de ces événements.

échouer, il reçut un coup mortel et perdit la vie. Sept navires périrent dans ce même endroit. Le combat était déjà engagé sur toute la ligne, lorsque le bruit de la mort du général athénien et de la perte des sept navires se répandit parmi les troupes : les bâtiments les plus proches de ceux qui avaient été coulés bas commencèrent à virer de bord. Bientôt les Syracusains, animés par ce succès, forcèrent tous les Athéniens à s'enfuir. Comme ils poursuivaient la flotte athénienne jusque dans la partie marécageuse du port, un grand nombre de trirèmes échouèrent dans la vase. Sicanus, un des généraux syracusains, remplit aussitôt un vaisseau de transport de sarments, de torches et de poix, et incendia les trirèmes engagées dans les bas-fonds. Les Athéniens éteignirent promptement la flamme, et n'eurent d'autre moyen de salut que de se défendre vigoureusement contre les assaillants. Les troupes de terre vinrent au secours des navires échoués sur le rivage. Là il s'engagea un combat opiniâtre. Les Syracusains, battus sur terre, mais victorieux sur mer, rentrèrent dans leur ville. Ils n'avaient perdu que quelques hommes, tandis que les Athéniens en avaient perdu au moins deux mille et dix-huit trirèmes.

XIV. Les Syracusains, pensant qu'il n'y avait plus rien à craindre pour leur ville et qu'il s'agissait avant tout de se rendre maîtres du camp des ennemis et de les faire tous prisonniers, fermèrent l'entrée du port par une chaîne de barques. Ils avaient lié ensemble par des chaînes de fer une file de bâtiments de transport, de trirèmes et de vaisseaux ronds fixés sur leurs ancres et couverts de planches qui servaient de ponts. En moins de trois jours l'ouvrage fut achevé. Les Athéniens, se voyant privés de tout moyen de salut, résolurent d'équiper toutes leurs trirèmes, d'y faire embarquer les soldats les plus vaillants, et d'effrayer ainsi l'ennemi par le nombre de leurs navires et la bravoure des combattants réduits au désespoir. En conséquence, les chefs et l'élite des soldats montèrent sur cent quinze trirèmes qui leur restaient; le reste de l'armée se rangea sur la côte. Les Syracusains, de leur côté, en dehors

dé la ville, déployèrent leurs troupes de terre, et armèrent soixante-quatorze trirèmes. Des jeunes gens, de condition libre et à peine sortis de l'enfance, suivaient la flotte dans des embarcations à rames pour combattre à côté de leurs pères. Toute l'enceinte du port, ainsi que la colline qui domine la ville, était pleine de monde. Femmes, filles, enfants, vieillards étaient spectateurs d'un combat dont ils attendaient l'issue avec anxiété.

XV. Dans ce moment, Nicias, général des Athéniens, examinant la flotte ennemie, et calculant la grandeur du péril, quitta le rivage, et, monté sur une barque pour passer en revue les trirèmes, il appela chaque triérarque par son nom, et, lui tendant la main, l'exhortait à surpasser tous les autres, et à ne pas laisser échapper la dernière espérance de salut, ajoutant que de leur courage allait dépendre leur sort et celui de la patrie. Il rappela aux pères le serment de leurs enfants, aux fils la gloire de leurs pères. Il invitait ceux qui avaient reçu des récompenses nationales à se montrer dignes de leurs couronnes; et invoquant le trophée de Salamine, il les conjurait tous de ne point ternir la gloire de la patrie en se livrant comme esclaves aux Syracusains.

Après ce discours, Nicias retourna à son poste. Aussitôt la flotte entonna le péan, et se porta au-devant de l'ennemi pour rompre la chaîne qui fermait l'entrée du port. Mais les Syracusains se mirent aussitôt en mouvement, et repoussant les trirèmes athéniennes de l'estacade, ils leur présentèrent le combat. Les trirèmes athéniennes, attaquées tout à la fois par les soldats établis sur le rivage, par ceux qui occupaient le milieu du port, par ceux postés sur les murs de la ville, se dispersèrent et remplirent le port de combats isolés. La victoire fut chaudement disputée. Les Athéniens, confiants dans le nombre de leurs navires, et ne voyant aucun autre moyen de salut, affrontaient tous les dangers, en attendant une mort glorieuse. Les Syracusains, qui avaient pour témoins du combat leurs pères et leurs enfants, rivalisaient de bravoure, chacun voulant vaincre pour la patrie.

XVI. Dans ce combat on vit des marins, dont le navire était percé, sauter sur les proues des navires opposés, et continuer à se battre au milieu des adversaires. D'autres, avec des crocs de fer attiraient à eux les trirèmes ennemies, et forçaient les équipages à se battre comme sur terre. D'autres, enfin, voyant leurs navires brisés, se jetaient dans ceux de l'ennemi, y tuaient les matelots ou les précipitaient dans l'eau, et se rendaient ainsi maîtres des trirèmes. Tout le port retentissait du choc des navires, du cri des combattants et des gémissements des mourants. Bien des trirèmes, frappées par les éperons d'airain des navires assaillants, sombraient avec tout leur équipage. Lorsque quelques-uns des malheureux qui montaient ces navires coulés cherchaient à se sauver en nageant ou en plongeant, ils étaient aussitôt occis à coups de flèches ou de lance. Au milieu de ce tumulte et de ce combat acharné, les pilotes ne pouvaient faire entendre leurs ordres, et leurs signaux n'étaient point aperçus à travers les nuées de traits. Il était impossible d'entendre la voix des chefs au milieu du fracas avec lequel se brisaient les rames et les navires, et au milieu des cris, poussés tant par ceux qui combattaient sur mer que par ceux qui stationnaient sur le rivage, dont une partie était occupée par les Athéniens, et l'autre par les Syracusains, afin que les troupes navales fussent soutenues, de chaque côté, par des troupes de terre. Ceux qui occupaient les murs entonnaient le chant de victoire ou poussaient des lamentations en implorant les dieux, suivant qu'ils voyaient leur parti avancer ou fléchir. Quelques trirèmes syracusaines furent coulées au pied des murailles; ceux qui les montaient périrent sous les yeux mêmes de leurs parents. Quel triste spectacle que celui de la mort d'un fils devant son père, ou la mort d'un frère et d'un mari sous les yeux de la sœur et de l'épouse !

XVII. Le carnage dura longtemps sans que la victoire fût décidée. Aucun navire endommagé n'osait chercher un asile à la côte : les Athéniens demandaient à ceux qui voulaient ainsi désertir leurs rangs, s'ils croyaient pouvoir retourner à Athènes par terre. De leur côté, les Syracu-

sains, dès qu'ils voyaient un de leurs navires approcher de la côte, s'écriaient : « Est-ce pour trahir la patrie que vous nous avez empêchés de monter les trirèmes sur lesquelles vous êtes ? Avez-vous fermé l'entrée du port, non à l'ennemi, mais pour vous réfugier sur le rivage ? Et puisque tous les hommes doivent mourir, quoi de plus beau que de mourir pour la patrie ! L'abandonneriez-vous lorsque cette patrie est témoin de vos combats ? » Accueillis par de semblables reproches, les malheureux qui voulaient se réfugier sur la côte retournaient dans la mêlée, bien qu'ils fussent couverts de blessures et leurs navires avariés. Enfin, les Athéniens qui combattaient tout près de la ville, furent vigoureusement repoussés et plièrent ; ceux qui étaient placés après les suivirent, et bientôt la fuite devint générale. Les Syracusains poursuivirent les navires à grands cris jusqu'à la côte : les Athéniens qui avaient survécu s'élancèrent de leurs bâtiments échoués sur les bas-fonds pour gagner le camp de l'armée de terre. Tout le port était couvert d'armes et de débris de bâtiments. Les Athéniens perdirent soixante trirèmes ; les Syracusains en eurent huit coulées et seize gravement endommagées. Les Syracusains tirèrent à terre le plus grand nombre possible de trirèmes ; ils enlevèrent les corps de leurs citoyens et de leurs alliés pour les faire ensevelir aux frais de l'État.

XVIII. Les Athéniens coururent aux tentes de leurs chefs, et les supplièrent de songer, non plus à la flotte, mais à leurs soldats, et à leur propre sûreté. Démosthène proposa de remonter à l'instant sur les trirèmes, et d'attaquer à l'improviste l'estacade et de la rompre. Nicias fut d'avis d'abandonner les bâtiments, et de gagner par terre les villes alliées de la Sicile. Cet avis prévalut. On mit le feu à quelques bâtiments, et on se prépara au départ. Dès qu'on apprit que les Athéniens allaient se retirer pendant la nuit, Hermocrate conseilla aux Syracusains de faire sortir nuitamment toute l'armée, et d'occuper d'avance tous les passages. Mais comme les généraux ne voulaient point suivre ce conseil, parce que la plupart des soldats étaient blessés, et accablés de fatigue, Hermocrate envoya

quelques estafettes au camp des Athéniens, pour annoncer que les Syracusains étaient allés d'avance s'emparer des passages et des postes les plus importants. Comme les cavaliers exécutaient cet ordre au milieu de la nuit, les Athéniens s'imaginèrent que c'étaient quelques Léontins qui leur faisaient parvenir cet avis officieux. Ils en furent fort troublés, et ajournèrent le départ, qui aurait pu alors s'effectuer avec sécurité. Dès la pointe du jour, les Syracusains allèrent occuper tous les défilés de la route. Les généraux athéniens divisèrent leur troupe en deux corps; au centre se trouvaient les bagages et les malades : les hommes en état de combattre, formèrent l'avant et l'arrière-garde. Les deux corps commandés, l'un par Démosthène, l'autre par Nicias, prirent le chemin de Catane.

XIX. Cependant les Syracusains trainèrent dans la ville cinquante navires, ils en firent descendre tous les soldats qui les montaient, et après leur avoir donné des armes, ils se mirent avec toute cette troupe à la poursuite des Athéniens; ceux-ci, ainsi harcelés, furent entravés dans leur marche. Enfin, après trois jours de poursuite, ils furent enveloppés de toutes parts, et entièrement coupés dans la route de Catane, ville alliée. Forcés de rebrousser chemin, les Athéniens traversèrent la plaine d'Hélorum; mais arrivés aux bords du fleuve Asinarus, ils furent enveloppés par les Syracusains, qui en tuèrent dix-huit mille, et firent sept mille prisonniers¹, au nombre desquels étaient les deux généraux, Démosthène et Nicias. Tout le reste devint la proie des soldats syracusains. Les Athéniens, cernés de toutes parts, furent obligés de livrer leurs armes et leurs personnes. Après cette victoire, les Syracusains élevèrent deux trophées, auxquels ils attachèrent les armures des deux généraux, et retournèrent à la ville. Ce jour fut célébré par des sacrifices d'actions de grâces offerts aux dieux. Le lendemain, l'assemblée fut convoquée pour décider du sort des prisonniers. Dioclès, le plus renommé des orateurs populaires, proposa de faire mourir ignominieusement les

1. Ces chiffres paraissent exagérés.

communs de la patrie et mes propres malheurs, dont ils sont la cause, devraient me faire ranger de l'avis le plus rigoureux. Mais il s'agit de montrer de la clémence envers des infortunés, en même temps que de soigner notre intérêt, et de faire pénétrer la gloire de Syracuse chez tous les hommes : j'émettrai mon opinion sans déguisement.

XXI. « Le peuple d'Athènes vient de recevoir d'abord des dieux, puis de nous-mêmes, le châtiment de son extravagance. Il est bon que la Divinité afflige de calamités inattendues ceux qui entreprennent des guerres injustes, et qui ne savent user humainement de leur supériorité. Qui aurait jamais prévu que les Athéniens, qui avaient tiré du trésor de Délos dix mille talents, et envoyé en Sicile deux cents trirèmes montées par plus de quatre mille soldats, essuieraient de si grands revers ? Car, de cette grande flotte, de cette puissante armée, il ne reste pas un navire, pas même un homme pour porter à Athènes la nouvelle d'un si grand désastre. Instruits par cet exemple, ô Syracusains, que les orgueilleux sont également haïs des dieux et des hommes, respectez la fortune, et n'oubliez pas dans vos actes que vous êtes hommes. Est-ce bien glorieux d'égorger un ennemi terrassé ? Quelle renommée accompagne la vengeance ? Celui qui se montre cruel envers les malheureux outrage la faible nature humaine. Celui-là n'est pas sage, qui veut se mettre au-dessus de la fortune, qui prend plaisir aux calamités humaines et rend si poignants les changements de la prospérité. On dira peut-être : Les Athéniens nous ont fait du mal ; nous avons le droit de nous venger. Mais ne vous êtes-vous pas déjà doublement vengés du peuple athénien ? ces prisonniers ne sont-ils pas assez punis ? ils vous ont livré leurs personnes et leurs armes. Ils comptent sur l'humanité des vainqueurs ; ne serait-il pas indigne de leur en donner un démenti ? Les adversaires les plus irréconciliables sont morts sur le champ de bataille ; mais ceux qui se sont rendus à discrétion sont devenus vos suppliants. Ceux qui, dans les batailles, livrent leurs personnes à l'ennemi, le font dans l'espérance de sauver leur vie. Si vous infligez aux Athéniens qui se sont

ainsi confiés à vous, le dernier supplice, ne méritez-vous pas d'être flétris du nom d'impitoyables? Enfin, mes concitoyens, ceux qui aspirent à gouverner les hommes, ne doivent pas seulement se rendre formidables par les armes, mais ils doivent aussi adoucir leurs mœurs.

XXII. « Les sujets qui n'obéissent que par crainte n'attendent qu'une occasion pour se révolter par haine. Les chefs qui aiment leurs subordonnés et se conduisent humainement, ne font qu'accroître leur influence. Qu'est-ce qui a détruit l'empire des Mèdes? la cruauté à l'égard des faibles. La défection des Perses entraîna celle de la plupart des autres nations. Comment Cyrus, de simple particulier, est-il devenu roi de toute l'Asie? par sa générosité envers les vaincus. Non-seulement il ne maltraita point le roi Crésus, son prisonnier, mais il le combla de bienfaits. Il en usa de même à l'égard des autres rois et des peuples. Aussi la réputation de sa clémence s'étant répandue partout, toutes les nations de l'Asie s'empressèrent d'entrer dans l'alliance de ce roi. Mais pourquoi parler de choses si éloignées de nous par les temps et par les lieux! A une époque assez récente, et dans notre cité, Gélon, de simple citoyen, ne devint-il pas, par la soumission volontaire des villes, le chef de toute la Sicile? Sa douceur appela auprès de lui tous les malheureux. Depuis cette époque, Syracuse s'est placée à la tête de la Sicile. Ne ternissons donc pas la gloire de nos ancêtres; ne nous montrons pas barbares et impitoyables envers les infortunés. Il ne convient pas de donner aux envieux sujet de dire que nous sommes indignes des faveurs de la fortune. Il est beau d'avoir des amis qui compatissent à nos peines et qui se réjouissent avec nous dans la prospérité. Les succès d'armes ne sont souvent dus qu'au hasard et aux circonstances; mais la modération dans la prospérité caractérise les hommes vertueux. N'enviez donc point à la patrie la gloire de faire dire à tous les hommes qu'elle a vaincu les Athéniens, non-seulement par les armes, mais encore par l'humanité. On verra alors que les Athéniens, qui passent pour la nation la plus civilisée, sont surpassés par notre générosité; et que ceux qui les

premiers ont élevé un autel à la Pitié, l'ont trouvée dans la ville de Syracuse. Par tout cela, il sera évident que les Athéniens ont mérité d'échouer dans leur entreprise, et nous, de remporter la victoire. Enfin, si les Athéniens avaient le projet de nous faire du mal, à nous qui pardonnons à nos ennemis, nous aurons la gloire d'avoir cédé à la pitié même envers ceux qui ont osé manifester les intentions les plus hostiles. Ainsi, ils encourront non-seulement les reproches des autres nations, mais ils devront se condamner eux-mêmes pour avoir voulu offenser des hommes comme nous.

XXIII. « Il est beau, ô citoyens de Syracuse, de donner l'exemple de la réconciliation et d'expier les maux de la discorde par la pitié pour l'infortune. Conservons pour nos amis une amitié immortelle, et pour nos ennemis une haine périssable¹. Avec ce principe vous augmenterez le nombre de vos alliés, et vous diminuerez celui de vos adversaires. Nourrir des haines éternelles et les transmettre comme un héritage à ses enfants, ce n'est là ni généreux ni sage. Car les plus forts peuvent en un instant devenir faibles ; la guerre actuelle en est une preuve. Ces hommes qui étaient venus pour bloquer notre ville, et qui, fiers de leur supériorité, l'avaient déjà investie, ces hommes sont devenus, comme vous voyez, par un changement de fortune, vos prisonniers. Il est donc beau de nous montrer généreux et de nous assurer la compassion des autres, dans le cas où nous éprouverions nous-mêmes quelques revers. La vie offre tant d'événements imprévus, des troubles politiques, des brigandages, des guerres dont il n'est pas facile à un homme d'éluider les dangers. Si donc nous étouffons dans cette occasion tout sentiment de pitié, nous sanctionnerons contre nous-mêmes une loi éternellement amère. Il est impossible de prétendre à la générosité de ceux envers lesquels nous nous sommes conduits avec inhumanité ; et on n'a pas droit à la clémence, lorsqu'on aura, contre les usages des Grecs, égorgé

1. Métellus rappelle, dans Tite-Live, XL, 46, un ancien proverbe romain : *Amicitias immortales, inimicitias mortales esse debere*.

tant d'hommes. On ne saurait invoquer la loi commune des nations, quand on l'a violée. Quel Grec a assouvi une implacable vengeance sur l'homme qui s'est livré à sa générosité? Et qui voudrait mettre la cruauté au-dessus de la pitié, et la témérité au-dessus de la prudence?

XXIV. « Tous les hommes résistent à ceux qui les attaquent, et ils cèdent à ceux qui les implorent; ils répriment l'audace des uns, et compatissent au malheur des autres. Le cœur s'attendrit lorsque nous voyons, par un changement de fortune, notre ennemi devenir suppliant, et forcé d'attendre son sort du vainqueur. Les âmes généreuses, entraînées par un sentiment de sympathie naturel, se laissent selon moi aisément gagner par la pitié. Ainsi, dans la guerre du Péloponnèse, nous avons vu les Athéniens renfermer un détachement de Lacédémoniens dans l'île de Sphactérie, et les rendre ensuite aux Spartiates en acceptant une rançon; les Lacédémoniens à leur tour en ont agi de même à l'égard de nombreux prisonniers athéniens et alliés. Les uns et les autres ont bien agi. Car, chez les Grecs, l'inimitié ne doit subsister que jusqu'à la victoire, et la vengeance s'arrêter devant les vaincus. Celui qui va plus loin et tire vengeance du captif qui implore la clémence, ne punit pas un ennemi; il outrage la faible nature humaine. On pourra lui rappeler ces belles maximes des sages d'autrefois : *Homme, ne présume pas trop de tes forces, et connais-toi toi-même; sache que la fortune est la maîtresse de tous les événements*¹. Pourquoi les ancêtres de tous les Grecs ont-ils voulu que les trophées, monuments de la victoire, fussent non en pierre, mais en bois recueilli au hasard? N'est-ce pas afin que ces souvenirs de l'inimitié fussent peu durables et disparussent promptement? En un mot, si vous voulez éterniser votre inimitié, sachez que, dans votre orgueil, vous prétendez vous mettre au-dessus

1. *Vitam regit Fortuna, non sapientia* : c'était là une des maximes de Théophraste. Cicéron, *Disput. Tuscul.*, V. 9. Salluste, *Catilina*, 8, s'exprime ainsi à ce sujet : *Sed profecto Fortuna in omni re dominatur. Ea cunctas res ex libidine magis quam ex vero celebrat obscuratque.*

des infirmités humaines. En un instant, un revers de fortune humilie souvent les orgueilleux.

XXV. « Si, au contraire, vous voulez, comme il est probable, cesser la guerre, quelle plus belle occasion trouverez-vous de faire les premières avances de la paix, en traitant avec humanité les vaincus? car enfin, ne croyez pas que le peuple athénien soit complètement abattu par les revers qu'il a éprouvés en Sicile : il est encore maître de presque toutes les îles de la Grèce, il a dans sa puissance le littoral de l'Europe et de l'Asie. Il n'y a pas bien longtemps qu'ayant perdu en Égypte trois cents trirèmes, avec tous leurs équipages, le peuple athénien força néanmoins le roi, qui se croyait vainqueur, à signer un traité honteux. Et Xerxès, après avoir détruit la ville d'Athènes, n'a-t-il pas été vaincu par ce même peuple qui a conquis l'empire de la Grèce? Cité vertueuse où les plus grands revers inspirent les plus grandes entreprises, et où jamais aucun conseil lâche ne prévaut ! Il sera donc beau, au lieu de fomenter l'inimitié, de vous assurer, par votre clémence, de pareils alliés. Si vous immolez vos captifs, vous cédez à la colère en assouvissant une passion stérile. Si vous les épargnez, vous en recueillerez la reconnaissance, et vous serez glorifiés auprès de toutes les nations.

XXVI. « Mais quelques Grecs, me direz-vous, ont bien égorgé leurs prisonniers. Eh bien ! si par cette action ils se sont attiré des éloges, imitons ceux qui ont plus été jaloux de leur gloire. Mais si nous avons été nous-mêmes les premiers à leur en faire un reproche, il ne faut pas agir comme ceux qui encourent la réprobation universelle. Tant qu'on n'aura infligé aucun supplice à ceux qui se sont livrés à notre foi, la conduite du peuple athénien sera justement blâmée par tout le monde ; mais si l'on apprend que nous avons sacrifié nos prisonniers, contrairement au droit des gens, c'est contre nous que se tournera le blâme public. S'il y a quelque ville dont il faille respecter le nom, c'est sans doute la ville d'Athènes, la bienfaitrice du genre humain. Les Athéniens n'ont-ils pas les premiers enseigné aux Grecs la culture de ce doux aliment qu'ils avaient reçu

des dieux, et qui est ensuite devenu d'un usage commun? N'ont-ils pas inventé des lois qui ont changé la vie sauvage en une société civilisée? N'ont-ils pas les premiers établi le droit d'asile, et donné en faveur des suppliants des lois respectées par tous les hommes? Il serait indigne de priver de la protection de ces lois ceux qui en sont les auteurs. Voilà des considérations qui sont bonnes pour tout le monde. Je vais ici ajouter encore quelques réflexions morales qui s'appliquent plus particulièrement à vous.

XXVII. « Vous tous qui, dans Syracuse, possédez de l'instruction et le talent de la parole, ayez pitié de ceux dont la patrie est une école ouverte à tous les hommes. Vous tous qui êtes initiés dans les plus saints mystères, sauvez vos maîtres. Vous qui avez des sentiments humains, conservez la mémoire des bienfaits, et, par un moment de passion, n'enlevez pas aux autres l'espoir de participer un jour des mêmes bienfaits. En quel lieu les étrangers chercheront-ils une éducation libérale, quand Athènes ne sera plus¹? La haine qu'inspire une offense doit être passagère; le souvenir des bienfaits doit être long et durable. Mettons même de côté les égards auxquels Athènes a droit, et examinons chacun de nos captifs, est-ce que nous ne les trouverons pas tous dignes de notre pitié? Les alliés que nous voyons parmi eux ont été forcés par une autorité supérieure à prendre part à l'expédition. C'est pourquoi, s'il est juste de punir ceux qui nous offensent avec préméditation, il serait inique de ne pas pardonner à ceux qui pèchent involontairement. Que dirai-je de Nicias qui, ayant défendu notre cause dès le commencement, s'est seul opposé à l'expédition contre la Sicile, et qui a toujours été le protecteur et l'hôte des voyageurs syracusains! Il serait odieux de punir Nicias qui parla en notre faveur à Athènes, de lui refuser les sentiments de bienveillance qu'il a montrés pour nous, et de le frapper impitoyablement en récompense des

1. *Ipsæ illæ bonarum artium magistræ et inventrices Athenæ.* Cicéron, *de Oratore*, c. 4.

services qu'il a rendus à notre république. Et pendant que l'instigateur de cette guerre, Alcibiade, échappe tout à la fois à notre ressentiment et à celui de ses compatriotes, nous n'aurions aucune pitié pour celui qui passe pour le plus doux des Athéniens ? Quand je considère les vicissitudes de cette vie, je ne puis assez déplorer le jeu du sort. Nicias, naguère le plus distingué des Grecs, loué pour la bonté de son âme, était le citoyen le plus heureux et le plus renommé d'Athènes ; maintenant il présente l'attitude humiliante d'un esclave et éprouve les misères de la captivité, comme si la fortune avait voulu montrer par cet exemple toute sa puissance. Faisons donc de notre liberté un usage humain et ne soyons pas cruels envers des hommes de même origine. »

XXVIII. Ainsi parla Nicolaüs aux Syracusains. Ce discours émut tous les auditeurs. Mais Gylippe le Spartiate, conservant contre les Athéniens une haine implacable, monta à la tribune et commença ainsi sa harangue : « Je m'étonne grandement de vous voir, par l'effet d'une parole éloquente, ô citoyens de Syracuse, changer de sentiments à l'égard de ceux qui vous ont fait tant de mal. Si vous ne conservez aucun courroux contre ceux qui étaient venus pour détruire votre ville et asservir la patrie, pourquoi faire ici de longs discours ? Mais, au nom des dieux, pardonnez-moi, ô citoyens de Syracuse, si je viens ici exprimer ma pensée pleine et entière. Spartiate, je parlerai comme un Spartiate. D'abord on pourrait se demander comment Nicolaüs conseille d'user de clémence envers ces mêmes Athéniens qui ont rendu sa vieillesse si misérable, en la privant de l'appui de ses fils ? Le père se présente en habit de deuil dans l'assemblée, et demande, les larmes aux yeux, miséricorde pour les meurtriers de ses enfants ! Ce n'est pas faire preuve d'humanité que d'oublier la mort des êtres qui vous touchent de si près, pour sauver la vie des plus cruels ennemis. Combien de pères ici présents pleurent la mort de leurs fils tombés sous les coups de l'ennemi ? » A ces mots un grand nombre d'auditeurs manifestaient la plus violente agitation. L'orateur, reprenant la

parole : « Je vois par ce trouble, dit-il, que les malheurs que je déplore sont réels. Combien d'autres cherchent leurs frères, leurs parents, leurs amis, qui ne sont plus ! » L'agitation redoubla. « Voyez-vous, continua Gylippe, la foule des malheureux que les Athéniens ont faits ? Tous ces infortunés se trouvent, sans en avoir donné aucun motif, privés des êtres les plus chers. C'est donc leur devoir de haïr les Athéniens autant qu'ils regrettent ceux qui ne sont plus.

XXIX. « Est-il injuste, ô citoyens de Syracuse, de venger sur vos plus cruels ennemis la mort de ceux qui sont tombés volontiers pour votre cause ? Ne serait-il pas absurde de faire l'éloge de ceux qui ont acheté la liberté commune au prix de leur vie, tout en faisant le plus grand cas du salut de leurs meurtriers ? Vous avez décrété qu'on rendrait publiquement les honneurs funèbres à ceux qui sont morts pour la patrie. Quelles plus belles funérailles que d'immoler ceux qui les ont fait mourir ! Sinon, de par Jupiter, donnez-leur le droit de cité, et conservez-les comme des trophées vivants de la gloire de ceux qu'ils ont fait périr. Mais ils ont changé, direz-vous, le nom d'ennemis contre celui de suppliants. Mais ont-ils droit à votre humanité, ceux qui, les premiers, ont fait des lois sur les suppliants, et ont statué que l'on devait de la pitié aux malheureux, et infliger un châtiment aux criminels. Dans quelle classe rangerons-nous les prisonniers ? Dans celle des malheureux ? Mais quel sort les a forcés à troubler la paix et à faire la guerre aux Syracusains inoffensifs ? Pourquoi, rompant la paix si agréable à tous, sont-ils venus dans le dessein de raser votre ville ? Puisqu'ils ont choisi la guerre de leur plein gré, qu'ils en subissent résolument les conséquences, et qu'ils ne prétendent point que, vainqueurs, ils eussent pu se montrer cruels envers vous, et que, vaincus, il leur fût permis de racheter notre vengeance par des supplications. Si leur infortune est l'œuvre de leur perversité et de leur ambition, qu'ils n'en accusent pas le destin, et qu'ils n'invoquent pas le nom sacré de suppliants. La compassion n'est réservée qu'aux

hommes qui ont l'âme pure, et auxquels le destin est contraire. Mais ces Athéniens, dont la vie est souillée de tant de forfaits, n'ont droit à aucune pitié, à aucun asile.

XXX. « En effet, quel honteux projet n'avaient-ils pas conçu ? Quels crimes n'ont-ils pas commis ? C'est le propre de l'ambition de ne pas se contenter des biens présents et d'appéter ce qui est éloigné et illicite. Les Athéniens, les plus opulents de tous les Grecs, comme las de la fortune qui les favorise, ont franchi la mer pour se partager la Sicile et vendre les habitants comme esclaves. N'est-ce pas affreux de déclarer la guerre à ceux qui ne l'ont provoquée par aucune offense ? C'est pourtant là ce que les Athéniens ont fait. Amis de votre État depuis bien longtemps, ils sont venus vous surprendre en assiégeant Syracuse avec une armée formidable. C'est le comble de l'orgueil de décider du sort d'un peuple non encore vaincu, et d'en décréter d'avance le châtement. C'est pourtant ce que les Athéniens n'ont pas oublié de faire. Avant de descendre en Sicile, ils ont arrêté de vendre les Syracusains et les Sélinontins comme esclaves, et de forcer les autres à payer un tribut. Qui donc aurait pitié de ces hommes poussés par l'ambition, la perfidie et l'orgueil ? Et ne savez-vous comment les Athéniens en ont usé à l'égard des Mitylénéens ? Après avoir vaincu ce peuple, qui ne leur avait fait aucun mal, et qui ne voulait que défendre sa liberté, ils décrétèrent de l'égorger dans la ville. Action cruelle et barbare ! Et ces crimes, ils les ont commis envers des Grecs, envers des alliés, et souvent envers leurs bienfaiteurs. Qu'ils ne s'indignent donc pas aujourd'hui s'ils éprouvent le même châtement qu'ils ont infligé à d'autres. Il n'y a rien de plus juste que d'obéir soi-même à la loi qu'on a portée contre les autres. Mais que dirais-je encore ? Après avoir pris d'assaut la ville des Méliens, n'ont-ils pas égorgé toute la population adulte ? et n'ont-ils pas fait éprouver le même sort aux Scionéens, de même origine que les Athéniens ? De telle sorte que, de ces deux peuples, tombés victimes du courroux attique, il ne resta personne pour rendre aux morts les derniers devoirs. Des Scythes ne se seraient pas

ainsi conduits. Ce peuple athénien, qui prétend se distinguer par sa civilisation, a décrété la destruction de villes entières. Jugez maintenant de ce qu'ils auraient fait de la ville des Syracusains, si elle était tombée en leur pouvoir. Si cruels à l'égard des leurs, n'auraient-ils pas fait tomber tout le poids de leur vengeance sur une nation qui ne leur est attachée par aucun lien ?

XXXI. « Ces hommes n'ont donc, dans leur infortune, aucun droit à la pitié ; ils s'en sont rendus indignes par leurs antécédents. Où leur serait-il permis de chercher un refuge ? auprès des dieux ? Mais ils se sont efforcés d'en détruire le culte antique. Auprès des hommes ! Mais ils étaient venus pour en faire des esclaves. Ils invoquent Cérès, Proserpine et leurs mystères ; n'ont-ils pas ravagé l'île consacrée à ces déesses ? Cela est vrai, dira-t-on ; mais le vrai coupable n'est point le peuple athénien, c'est Alcibiade qui a conseillé cette guerre. Et ne savons-nous pas que les conseillers accommodent, pour la plupart, leurs discours aux désirs de ceux qui les écoutent ? Le peuple qui donne les suffrages, fait parler les orateurs selon ses vues. Ce n'est point l'orateur qui est le maître de la volonté de la foule, c'est le peuple, dont la résolution est arrêtée d'avance, qui habitue l'orateur à ne déployer que son éloquence. Si l'on pardonnait aux coupables, lorsqu'ils font remonter la cause du crime à ceux qui l'ont conseillé, les méchants trouveraient une excuse facile. C'est le comble de l'injustice de faire tomber la punition des crimes sur les orateurs, tandis que c'est le peuple et non ses conseillers qui recueillent les fruits des bonnes actions. Quelques-uns se sont tellement écartés de la saine raison, qu'ils sont allés jusqu'à dire qu'il fallait châtier Alcibiade qui n'est pas dans notre pouvoir, et relâcher les captifs qui méritent une juste punition ; comme si le peuple syracusain n'éprouvait pas l'indignation que mérite la méchanceté. Et s'il est vrai que des orateurs ont conseillé cette guerre, c'est au peuple athénien à se venger de ceux qui l'ont trompé, et à faire justice de ceux qui vous ont offensés. S'ils reconnaissent parfaitement leur tort, ils méritent un châtiment en raison

même de l'intention du crime; et s'ils ont suivi un conseil téméraire en vous déclarant la guerre, il ne faut pas les absoudre, afin qu'ils ne continuent pas à compromettre aussi légèrement l'existence d'autrui. Il n'est pas juste que l'imprévoyance des Athéniens ait pu mettre Syracuse à deux doigts de sa perte, et il ne l'est pas davantage de laisser à ceux qui ont fait un mal irréparable une aussi facile excuse de leurs actes.

XXXII. « Mais, par Jupiter, dira-t-on, Nicias avait plaidé la cause des Syracusains, et seul il avait opiné contre la guerre. Nous savons ce qu'il a dit à Athènes, mais nous voyons ce qu'il a fait à Syracuse. Là, il est opposé à l'expédition, ici il est le chef de l'armée athénienne, et le défenseur des Syracusains a entouré la ville d'un mur de circonvallation. Cet homme, si généreux pour vous, a forcé de persister dans la guerre Démosthène et les autres chefs qui voulaient lever le siège. Je pense donc que les paroles ne doivent avoir pour vous plus de poids que les actions, les promesses plus que la réalité, les dispositions secrètes plus que les choses palpables. Mais, par Jupiter, il n'est pas beau, répliquera-t-on, d'éterniser la haine. Oui; mais est-ce que, après la punition des coupables, vous n'êtes pas libres de mettre, si bon vous semble, un terme à toute inimitié? Il ne serait pas juste que les Athéniens, vainqueurs, eussent eu le droit de faire esclaves leurs prisonniers de guerre, et que, vaincus, ils eussent obtenu leur pardon, comme s'ils n'avaient commis aucune injustice, et qu'ils fussent dispensés des châtimens de leurs forfaits, en rappelant, en temps utile et par des discours fardés, d'anciennes alliances. Encore un coup, si vous en usez ainsi à leur égard, vous offenserez les Lacédémoniens, ainsi que vos autres alliés qui, ailleurs, ont allumé la guerre en votre faveur, et envoyé ici des troupes auxiliaires. Il ne tenait qu'à eux de vivre tranquillement en paix, et d'abandonner la Sicile à son sort. Si vous relâchez les prisonniers, vous acquérez sans doute l'amitié des Athéniens, mais vous serez traîtres à vos alliés; et vous laisserez à l'ennemi commun des forces que vous pouviez affaiblir. Je ne croirai

jamais que les Athéniens, qui ont fait éclater contre vous une haine si violente, conservent une amitié solide; tant qu'ils sont faibles, ils montrent une bienveillance hypocrite; mais, dès qu'ils se sentent des forces, ils poursuivent leurs anciens projets jusqu'au bout. Enfin, au nom de Jupiter et de tous les dieux que je prends à témoin, je vous adjure de ne point sauver la vie à vos ennemis, de ne point abandonner vos alliés, et de ne point exposer la patrie à de nouveaux dangers. Et vous, ô citoyens de Syracuse, si, après avoir relâché vos prisonniers, il vous arrive quelque malheur, il ne vous restera aucun moyen pour vous justifier honnêtement. »

XXXIII. Persuadé par le discours du Spartiate, le peuple changea d'opinion et sanctionna l'avis de Dioclès¹. En conséquence, les généraux et les soldats alliés furent immédiatement mis à mort. Les Athéniens furent envoyés aux *latomies*², d'où quelques-uns, plus instruits que les autres, ont été tirés par la suite pour donner des leçons aux jeunes gens de la ville. Presque tous les autres, maltraités dans la prison, périrent misérablement. Après cette guerre, Dioclès rédigea pour les Syracusains un code de lois. Ce législateur eut une fin étrange. Impitoyable dans l'application des peines, et châtiât sévèrement les coupables, il avait ordonné que quiconque se rendrait armé sur la place publique serait condamné à mort, et ne pourrait faire valoir pour excuse ni l'ignorance ni aucun autre motif. Ayant un jour reçu la nouvelle de l'invasion des ennemis, il sortit avec son épée. Un tumulte s'étant élevé sur la place publique, il y courut sans songer qu'il portait une arme. Un citoyen lui reprochant qu'il violait ses propres lois. « Non, par Jupiter, s'écria-t-il, je les sanctionne! » Et, tirant son épée, il se tua lui-même³.

1. Gylippe était donc le principal instigateur de la mort de Nicias et de Démosthène. En cela Diodore s'éloigne de Thucydide, VII, 86.

2. *Λατομιαί*, carrières. Travaux forcés auxquels on condamnait les criminels.

3. L'auteur a raconté la même chose de Charondas. Voyez plus haut, XII, 19.

Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXXIV. Callias étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Publius Cornélius, Caius Fabius¹; on célébra en Élide la xcii^e olympiade, où Exænète d'Agrigente fut vainqueur à la course du stade². A cette époque, les Athéniens, après l'échec éprouvé en Sicile, virent leur influence tomber en discrédit. Les habitants de Chio, de Samos, les Byzantins³ et beaucoup d'autres de leurs alliés, se déclarèrent pour les Lacédémoniens. Le peuple, découragé, abolit, de son propre mouvement, le gouvernement démocratique, et choisit quatre cents hommes auxquels il confia l'administration de l'État⁴. Les chefs de cette oligarchie firent construire plusieurs trirèmes et partir une flotte de quarante navires sous les ordres de quelques chefs. Ceux-ci, en désaccord entre eux, firent voile pour Oroe où les trirèmes ennemies avaient jeté l'ancre. Là se livra un combat naval, dans lequel les Lacédémoniens furent vainqueurs, et s'emparèrent de vingt-deux bâtiments.

La guerre contre les Athéniens étant terminée, les Syracusains firent aux Lacédémoniens, leurs alliés commandés par Gylippe, une part honorable du butin pris sur l'ennemi. En même temps ils leur envoyèrent une flotte de trente-cinq trirèmes pour soutenir Sparte dans la guerre contre Athènes. Cette flotte était commandée par Hermocrate, un des principaux citoyens. Réunissant toutes les dépouilles, ils ornèrent par ces offrandes les temples, et honorèrent par des dons mérités les plus braves guerriers de l'armée. Après ces événements, Dioclès, le plus influent des orateurs populaires, conseilla au peuple de changer la

1. Les noms des deux derniers consuls manquent. C'étaient Quinctius Cincinnatus et Fabius Vibulanus. Voyez Tite-Live, IV, 49.

2. Première année de la xcii^e olympiade; année 412 avant J.-C.

3. Les Byzantins se déclarèrent un an plus tard que les habitants de Chio et de Samos. Thucydide, VIII, 5 et 80.

4. Ce changement politique est raconté avec plus de détails par Thucydide, VIII-50.

forme du gouvernement, d'élire les magistrats au sort, et de nommer des législateurs pour régler l'administration de l'État et rédiger un nouveau code de lois.

XXXV. En conséquence, les Syracusains choisirent pour législateurs les citoyens les plus sages, parmi lesquels Dioclès occupa le premier rang. En effet, il était, par ses talents, si supérieur à ses collègues, que le code de lois, bien qu'il fût l'ouvrage de plusieurs, garda le nom de Dioclès. Les Syracusains admirèrent cet homme non-seulement de son vivant, mais après sa mort ils lui décernèrent les honneurs héroïques, et lui élevèrent, aux frais de l'État, un temple qui subsista jusqu'à l'époque où Denys le fit abattre pour construire le mur de la ville¹. Enfin, Dioclès fut également honoré des autres Siciliens; ses lois étaient en vigueur dans beaucoup de villes jusqu'au moment où tous les habitants de la Sicile devinrent citoyens romains². Dans des temps plus reculés, les Syracusains ayant adopté des lois publiées, sous Timoléon, par Céphalus³, et sous le roi Hiéron, par Polydore, ne donnèrent ni à l'un ni à l'autre le nom de législateurs, mais seulement celui d'interprètes du législateur; parce qu'en effet ils n'avaient fait qu'interpréter les lois qui étaient écrites dans un dialecte ancien et difficile à comprendre. Cette législation est digne de notre attention. Son auteur se montre ennemi implacable du vice, en portant les lois les plus sévères contre les coupables; il aime la justice, en distribuant plus équitablement que ses prédécesseurs les punitions des crimes; enfin, en homme d'une expérience consommée, il fixe pour tout genre de délit, soit public, soit privé, une peine proportionnée. Son code est concis, et tous ceux qui le lisent en admire la précision. Enfin, Dioclès a lui-même démontré, par sa mort, le courage et la fermeté de son âme. J'ai cru devoir donner à ce sujet un peu plus de détails, parce que la plupart des historiens n'en ont dit que peu de chose.

1. Voir plus bas, XVI, 18.

2. Ce fut Jules César qui accorda aux Siciliens le droit de cité de Rome.

3. Voir plus bas, XVI, 83.

XXXVI. Instruits de la destruction de leur armée en Sicile, les Athéniens sentirent tout le poids de ce revers; mais ils n'en continuèrent pas moins leur lutte avec leurs rivaux, les Lacédémoniens, pour la suprématie sur la Grèce. Ils armèrent donc plusieurs navires, et se procurèrent de l'argent, déterminés à disputer à Sparte le premier rang tant qu'il leur resterait une lueur d'espérance. Ils choisirent quatre cents hommes auxquels ils donnèrent une autorité absolue sur la conduite de la guerre, se persuadant que l'oligarchie serait, dans la conjoncture actuelle, un gouvernement plus approprié que la démocratie. Mais le succès ne répondit pas à leur attente; car la guerre était encore plus mal dirigée. A la tête d'une flotte de quarante navires, on avait envoyé des généraux qui étaient en discorde entre eux, dans un moment où les Athéniens, affaiblis, avaient besoin de la bonne harmonie de leurs chefs. Cette flotte mit enfin à la voile pour Oroe¹, où, sans y être préparée, elle fut obligée de combattre la flotte des Péloponnésiens. Dans un combat mal soutenu, et par défaut de bravoure, les Athéniens perdirent vingt-deux navires; à peine parvinrent-ils à mettre les autres en sûreté dans le port d'Érétrie. Cet événement, joint au désastre de la Sicile et à l'impéritie des chefs, détermina les alliés des Athéniens à embrasser le parti des Lacédémoniens.

Darius, roi des Perses, était l'allié des Lacédémoniens. Pharnabaze², qui avait le gouvernement du littoral de l'empire, fournissait aux Lacédémoniens de l'argent. Il fit aussi venir de la Phénicie trois cents trirèmes, dans l'intention de les envoyer en Béotie, au service des Lacédémoniens.

XXXVII. Sous le coup de tant de revers qui avaient en un instant accablé les Athéniens, on prit la résolution unanime de mettre fin à la guerre. Personne ne croyait alors les Athéniens capables de la soutenir seulement un moment.

1. Ceci arriva plus tard, et les choses se passèrent autrement, d'après Thucydide, VIII, 95.

2. Ce satrape du littoral de l'Asie s'appelait Tissapherne, s'il faut en croire Thucydide, VIII, 45.

Cependant, grâce à l'arrogance des ennemis, les affaires eurent une issue toute contraire à celle que l'opinion générale s'était faite, ainsi que nous allons le voir.

Alcibiade, exilé d'Athènes, combattit pendant quelque temps dans les rangs des Lacédémoniens, et leur rendit de grands services dans cette guerre. Il était par son éloquence, par sa bravoure, par sa naissance et sa richesse le plus puissant et le premier des Athéniens. Désirant rentrer dans sa patrie, il fit tous ses efforts pour se rendre utile aux Athéniens qui étaient alors plongés dans la plus grande détresse. Lié d'amitié avec Pharnabaze, il le dissuada d'envoyer trois cents navires au secours des Lacédémoniens. Il lui représentait qu'il était contraire aux intérêts du roi d'aider à rendre les Spartiates si puissants, et qu'il vaudrait mieux laisser la balance égale entre les parties belligérantes, afin de prolonger la discorde le plus longtemps possible. Pharnabaze, qui goûta ce conseil, renvoya la flotte en Phénicie. C'est ainsi qu'Alcibiade enleva aux Lacédémoniens un si grand secours. Quelque temps après, il obtint de retourner dans sa patrie; et, mis à la tête d'une armée, il vainquit les Lacédémoniens en plusieurs batailles, et releva les affaires d'Athènes. Mais, pour ne pas anticiper sur notre récit, nous parlerons plus amplement de ces choses en temps et lieu convenables.

XXXVIII. L'année étant révolue, Théopompe fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Tibérius Posthumius, Caius Cornélius, Caius Valérius et Cæso Fabius¹. A cette époque, les Athéniens abolirent le gouvernement oligarchique des quatre cents et rétablirent le régime populaire. L'auteur de tous ces changements fut Théramène, homme distingué par ses mœurs et sa sagesse. C'était lui qui seul avait conseillé le rappel d'Alcibiade, dont la présence ranima le courage des citoyens. Théramène, ayant fait adopter beaucoup d'autres réformes pour le bien de la patrie, s'acquit une grande estime. Mais ceci n'arriva qu'un peu plus tard.

1. Deuxième année de la xcii^e olympiade; année 411 avant J.-C.

Les Athéniens nommèrent généraux Thrasyllé et Thrasybule, qui réunirent une flotte à Samos, où ils exerçaient tous les jours leurs soldats aux manœuvres d'un combat naval. Mindarus, nauarque des Lacédémoniens, resta quelque temps à Milet, attendant le secours promis par Pharnabaze. Il se flattait d'anéantir, avec les trois cents trirèmes de la Phénicie, la puissance des Athéniens, lorsqu'il apprit que Pharnabaze, par le conseil Alcibiade, avait renvoyé la flotte en Phénicie. Ainsi, ne comptant plus sur Pharnabaze, il équipa lui-même les navires tirés du Péloponnèse et des alliés étrangers. Il envoya Doriée, avec treize navires, à Rhodes, où, suivant divers rapports, il se tramait quelque nouveau complot. Ces navires venaient d'être fournis par quelques Grecs d'Italie, au secours des Lacédémoniens. Quant à Mindarus, il mit à la voile pour l'Hellespont avec le reste de la flotte de quatre-vingt-trois navires, parce qu'il avait appris que la flotte athénienne stationnait dans les eaux de Samos. Les généraux athéniens, voyant ce mouvement de la flotte ennemie, se portèrent à sa rencontre avec soixante bâtimens. Les Lacédémoniens s'étant dirigés sur Chio, les généraux athéniens résolurent d'aborder à Lesbos, pour y rejoindre les trirèmes auxiliaires, et ne pas rester inférieurs aux forces de l'ennemi.

XXXIX. Pendant que les Athéniens étaient occupés à cette manœuvre, Mindarus remit nuitamment à la voile, vogua en toute hâte vers l'Hellespont, et arriva le second jour au cap Sigée. Les Athéniens, instruits de ce départ, n'attendirent pas la jonction de toutes les trirèmes auxiliaires, et quoiqu'ils n'en eussent encore rallié que trois, ils se mirent à la poursuite des Lacédémoniens. Mais arrivés à Sigée, ils trouvèrent que la flotte ennemie avait déjà levé l'ancre, et qu'il n'était resté en arrière que trois trirèmes, dont ils s'emparèrent promptement. De là, ils se portèrent à Éléonte, et se préparèrent à un combat naval.

Les Lacédémoniens, voyant les ennemis se disposer au combat, exercèrent leurs rameurs aux manœuvres pendant cinq jours, et rangèrent leur flotte en ligne, composée de quatre-vingt-huit bâtimens. Les Lacédémoniens étaient

appuyés sur la côte de l'Asie, et les Athéniens sur celle de l'Europe. Ces derniers étaient inférieurs en nombre, mais ils surpassaient leurs ennemis en expérience. Les Lacédémoniens avaient placé à l'aile droite les Syracusains, commandés par Hermocrate, l'aile gauche était occupée par les Péloponnésiens, sous les ordres de Mindarus. Du côté des Athéniens, Thrasyllé commandait la droite, et Thrasybule la gauche. Les deux flottes se disputèrent d'abord l'avantage de la position, pour n'avoir pas le courant contraire. Elles manœuvrèrent ainsi longtemps en luttant pour gagner la position la plus favorable, et cherchant à fermer l'entrée du détroit; car, comme le combat avait lieu entre Sestos et Abydos, il était difficile de maîtriser le courant dans cet étroit passage. Enfin, les pilotes athéniens contribuèrent beaucoup à la victoire par leur expérience consommée.

XL. Les Péloponnésiens étaient à la vérité supérieurs à l'ennemi par le nombre des navires et la valeur des guerriers; mais les pilotes athéniens savaient, par leur habileté, rendre ce double avantage inutile. Chaque fois que les Péloponnésiens couraient, en ligne serrée, à l'abordage, les Athéniens manœuvraient si habilement qu'ils ne leur présentaient que les saillies des éperons. C'est pourquoi Mindarus, voyant ses attaques échouer, ordonna d'engager l'action avec un petit nombre de bâtiments, et de combattre navire contre navire. Cette tactique fut encore déjouée par l'adresse des pilotes athéniens, qui, évitant adroitement les éperons des navires ennemis, les frappaient eux-mêmes sur les parties latérales, et en endommagèrent un grand nombre. La lutte s'échauffa; on ne s'en tint pas seulement au choc des navires; on passa à l'abordage et au combat d'homme à homme. Embarrassés par la violence du courant, on se battit assez longtemps sans qu'aucun parti remportât la victoire. La bataille restait ainsi indécise, lorsque apparurent au loin vingt-cinq navires envoyés au secours des Athéniens. Les Péloponnésiens, saisis d'épouvante, se réfugièrent à Abydos, où les Athéniens les poursuivirent avec ardeur. Telle fut l'issue du combat,

dans lequel les Athéniens prirent huit bâtimens aux habitants de Chio, cinq aux Corinthiens, deux aux Ambraciotes, un aux Syracusains, un aux Pallénéens et un aux Leucadiens. Ils en perdirent eux-mêmes cinq qui furent tous coulés. Après ce succès, Thrasybule éleva un trophée sur le promontoire où se trouve le tombeau d'Hécube¹, et il envoya des messagers annoncer à Athènes la nouvelle de cette victoire.

Les Athéniens se dirigèrent avec toute leur flotte à Cyzique. Cette ville, avant le combat naval, s'était déclarée pour Pharnabaze, général de Darius, et Cléarque, commandant des Lacédémoniens. La trouvant sans fortifications, ils la prirent aisément d'assaut; et, après avoir levé sur les habitants des contributions, ils remirent à la voile pour Sestos.

XLI. Mindarus, commandant de la flotte lacédémonienne, réfugié, depuis sa défaite, à Abydos, radouba ses navires endommagés, et envoya Épiclès le Spartiate en Eubée, pour en amener au plus vite les bâtimens qui y étaient en station. Épiclès arriva en Eubée, y rassembla cinquante navires, et remit en mer en toute hâte. Mais, parvenu à la hauteur d'Athos, il fut assailli d'une tempête si violente, que tous ses bâtimens périrent, et qu'il ne sauva avec lui que douze hommes. C'est ce qu'indique un monument déposé dans un temple près de Coronée², qui, au rapport d'Éphore, porte l'inscription suivante :

« Des infortunés qui, après le naufrage de leurs cinquante navires, essayèrent d'échapper à la mort, douze seulement ont pris terre aux rochers d'Athos; tous les autres ont été engloutis dans les flots de la mer, ainsi que leurs navires, battus par la tempête mugissante. »

En ce même temps, Alcibiade se rendit avec treize tri-

1. Ce tombeau portait le nom de *Cynossema*. *Est Cynossema tumulus Hecubæ, sive ex figura canis, in quam conversa traditur, sive ex fortune, in quam deciderat, humili nomine accepto.* Pomponius Mela, II, 2.

2. Peut-être faut-il lire, au lieu de Coronée, *Toronée*, nom d'une ville située dans le voisinage du mont Athos.

rèmes auprès des Athéniens stationnés à Samos, lesquels savaient déjà que Pharnabaze avait, sur le conseil d'Alcibiade, refusé aux Lacédémoniens un secours de trois cents bâtiments. Alcibiade y fut donc très-bien accueilli. Il entama des négociations au sujet de sa rentrée à Athènes, et promit de rendre bien des services à sa patrie. Il se justifia ensuite, pleurant sur l'infortune qui l'avait contraint à employer son courage contre sa patrie.

XLII. L'armée accueillit avec joie les paroles d'Alcibiade, et envoya des députés à Athènes. Le peuple prononça l'acquittement d'Alcibiade, et le fit prendre part au commandement militaire. Considérant l'ardeur guerrière et la grande célébrité de ce citoyen, les Athéniens jugèrent ce qui devait arriver, que sa présence serait d'un grand poids dans la balance de la fortune. Thérამენე, homme d'ailleurs réputé très-capable, placé alors à la tête des affaires, avait conseillé au peuple le rappel d'Alcibiade. A la réception de ces nouvelles à Samos, Alcibiade joignit à ses treize navires neuf autres, et se porta sur la ville d'Halicarnasse, qu'il rançonna. Il partit de là pour ravager Méropis¹, et revint à Samos chargé de butin. Il distribua ces immenses dépouilles aux soldats cantonnés à Samos, et à tous ses compagnons, et s'attacha vite les troupes par cette libéralité.

A cette époque, les habitants d'Antandros, occupée par une garnison perse, demandèrent aux Lacédémoniens des soldats qui les aidèrent à chasser cette garnison et à recouvrer leur liberté. Les Lacédémoniens se vengèrent ainsi sur Pharnabaze du renvoi des trois cents navires phéniciens. L'historien Thucydide termine ici son histoire, comprenant un espace de vingt-deux ans², et divisée en huit livres, et d'après quelques-uns, en neuf. Xénophon et Théopompe commencent là où finit Thucydide. Xé-

1. L'île de Cos portait anciennement le nom de Méropis. Strabon, XV, p. 1006 de l'édition de Casaubon.

2. Cependant Thucydide, VIII, 109, dit lui-même que son ouvrage ne comprend qu'un espace de vingt et un ans. Diodore se serait donc trompé d'une année. Voy. la note de Wesseling, tom. V, p. 572, de l'édit. bip.

nophon embrasse un intervalle de quarante-huit ans¹; Théopompe comprend un espace de dix-sept ans, en terminant son histoire des Grecs, composée en douze livres, au combat naval de Cnide².

Telle était la situation des affaires en Grèce et en Asie.

Les Romains, en guerre contre les Éques, avaient envahi le territoire ennemi avec une nombreuse armée; ils investirent la ville des Voles, et la prirent d'assaut.

XLIII. L'année étant révolue, Glaucippe fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Marcus Cornélius et Lucius Furius³. A cette époque, les Égestéens, en Sicile, qui s'étaient ligués avec les Athéniens contre Syracuse, commencèrent, depuis que la guerre était finie, à redouter la vengeance qu'ils avaient accumulée sur leur tête. En guerre avec les Sélinontins, au sujet d'un territoire contesté, les Égestéens cessèrent les hostilités, dans la crainte que les Syracusains, cherchant quelque prétexte pour prendre part à cette guerre, ne missent la patrie en danger. Mais après que les Sélinontins, non contents de la possession du territoire concédé, s'étaient aussi emparés des terres voisines, les habitants d'Égeste envoyèrent des députés à Carthage, pour demander du secours et offrir la soumission de leur ville. A leur arrivée, les envoyés exposèrent au sénat l'objet de leur mission. Les Carthaginois ne furent pas peu embarrassés; car d'un côté ils avaient grande envie de s'approprier une ville si bien à leur convenance, et de l'autre ils redoutaient les Syracusains, qui venaient de triompher des forces des Athéniens. Cependant, l'avis d'accepter l'offre d'Égeste, ayant prévalu, les Carthaginois répondirent aux envoyés qu'ils leur donneraient des secours, dans le cas où la guerre éclaterait; Annibal qui

1. Jusqu'à la bataille de Mantinée qui se trouve ici racontée à la fin du xv^e livre.

2. La bataille de Cnide fut livrée, d'après la chronologie de Diodore, dans la deuxième année de la xcvi^e olympiade.

3. Troisième année de la xcii^e olympiade; année 410 avant J.-C.

exerçait alors, selon les lois, la royauté¹ fut nommé général. Cet Annibal était petit-fils d'Amilcar, qui, dans la guerre contre Gélon, périt à Himère², et fils de Gescon³, qui, après la défaite de son père, fut exilé et passa ses jours à Sélinonte. Annibal, auquel les Grecs étaient naturellement odieux, brûlait donc du désir de venger ses ancêtres, et de se rendre utile à la patrie. Voyant que les Sélinontins ne se contentaient pas de la concession du territoire contesté, il envoya, de concert avec les Égestéens, des députés aux Syracusains, pour leur remettre la décision de ce différend. Il agissait ainsi en apparence pour servir la justice, mais, en réalité, dans l'intention de détacher les Syracusains du parti des Sélinontins, si ces derniers refusaient l'arbitrage proposé. Les Sélinontins envoyèrent aussi des députés, lesquels, récusant ce tribunal, cherchaient à rétorquer en grande partie les arguments des Égestéens et des Carthaginois. Enfin, les Syracusains décrétèrent qu'ils conserveraient leur alliance avec les Sélinontins, et la paix avec les Carthaginois.

XLIV. Après le retour des députés, les Carthaginois envoyèrent aux Égestéens cinq mille Libyens et huit cents Campaniens. Les Chalcidiens avaient d'abord pris ces hommes à leur solde pour le service des Athéniens dans la guerre contre les Syracusains. Comme ces auxiliaires n'arrivèrent qu'après la défaite, ils ne savaient comment se procurer de la solde. Les Carthaginois leur achetèrent à tous des chevaux, leur donnèrent une forte paye et les établirent à Égeste. Sélinonte, cité alors riche et populeuse, méprisait les Égestéens. Supérieurs en force, les Sélinontins se mirent d'abord, en bon ordre, à ravager la campagne; puis, se raillant de leurs ennemis, ils se dispersèrent sur tout le territoire. Les généraux des Égestéens, qui les observaient, tombèrent tout à coup sur

1. Le premier magistrat des Carthaginois portait le titre de *Suffète*, mot phénicien qui signifie *juge*, שפט (*choffète*).

2. Voir plus haut, XI, 21.

3. Il y a Γέσων et non Γίσων dans le texte. Du reste, cet Annibal est de plus de cent ans antérieur à celui qui fit la guerre aux Romains.

eux avec les Carthaginois et les Campaniens. Cette attaque imprévue mit les Sélinontins promptement en déroute; on leur tua près de mille soldats, et on se rendit maître de tout leur butin.

Après cette rencontre, les Sélinontins envoyèrent aussitôt demander du secours aux Syracusains, et les Égestéens aux Carthaginois. Les uns et les autres promirent leur alliance. C'est là que commence la guerre de Carthage. Les Carthaginois, prévoyant la longueur de cette guerre, confièrent à Annibal le commandement de toute l'armée, et pourvurent à tous les besoins de l'expédition. Annibal employa l'été et l'hiver suivant à faire des levées considérables dans l'Ibérie et à enrôler un grand nombre de citoyens. Parcourant la Libye, il choisit dans chaque ville les hommes les plus robustes, et fit construire des navires, dans le dessein d'y embarquer ses troupes au printemps prochain. Tel était alors l'état des choses en Sicile.

XLV. En Grèce, Doriée le Rhodien, commandant des trirèmes d'Italie, venait d'apaiser les troubles de Rhodes. Il fit alors voile pour l'Hellespont, ayant hâte de rejoindre Mindarus; car celui-ci, en station à Abydos, rassemblait de tous côtés les bâtiments des alliés des Péloponnésiens. Doriée était déjà arrivé à la hauteur de Sigée, dans la Troade, lorsque les Athéniens stationnés à Sestos, avertis de ce mouvement, se portèrent à sa rencontre avec toute leur flotte, composée de soixante-quatorze navires. Doriée, ignorant la marche des Athéniens, continuait sa route en haute mer. Mais, à la vue de la flotte ennemie, aussi puissante, il fut épouvanté, et ne vit d'autre moyen de salut que de se réfugier sur la côte Dardaniennne. Il y débarqua ses soldats, et les réunit à ceux de la garnison de la ville; puis il rassembla promptement une grande quantité de projectiles, et rangea ses troupes en bataille, les uns sur les proues des navires, les autres dans un poste avantageux, aux bords de la mer. Les Athéniens, arrivant à voiles déployées, cherchèrent à tirer les bâtiments de la côte, et, ayant enve-

loppé l'ennemi de tous côtés, ils l'accablèrent. A cette nouvelle, Mindarus, commandant des Péloponnésiens, partit sur-le-champ d'Abydos avec toute sa flotte, et se dirigea sur le cap Dardanien¹ avec quatre-vingt-quatre navires, pour venir au secours de Doriée. Pharnabaze se montra aussi avec une armée de terre, pour soutenir les Lacédémoniens. Les deux flottes étant arrivées en présence l'une de l'autre, on rangea des deux côtés les trirèmes en ligne de bataille. Mindarus, qui avait sous ses ordres quatre-vingt-dix-sept bâtiments, plaça à l'aile gauche les Syracusains, et lui-même commanda l'aile droite. Du côté des Athéniens, Thrasybule occupa la droite, et Thrasyllé la gauche. Tout étant ainsi disposé, les chefs hissèrent le signal du combat, et, à un seul commandement, les trompettes se mirent à sonner la charge. Les rameurs rivalisèrent d'ardeur avec les pilotes, qui, déployant toute leur habileté à manier le timon, engagèrent bientôt un combat terrible; car ils ne présentaient jamais que le front au choc des navires assaillants, en effaçant par une manœuvre adroite les parties latérales. Les marins voyant ainsi toutes leurs trirèmes attaquées en flanc par l'ennemi, commençaient à craindre pour eux-mêmes; ils reprenaient courage, et se montraient joyeux, chaque fois que leurs pilotes évitaient avec adresse l'éperon d'un bâtiment agresseur.

XLVI. Les soldats montés sur les ponts ne restaient pas non plus oisifs. Les uns, placés à une trop grande distance, se servaient continuellement de leurs arcs, et le champ de bataille fut bientôt couvert de flèches. Les autres, se trouvant plus près, lançaient leurs javelots tantôt sur les combattants tantôt sur les pilotes. Lorsque les navires venaient à s'accrocher, on combattait à coups de lance, et dans l'abordage les soldats, sautant sur les trirèmes ennemies, se défendaient avec leurs épées. Des clameurs triomphantes, des cris de secours produisirent

1. Ce cap était situé près de la ville de Dardanus. Voyez Strabon, XIII, p. 879, édit. Casaub.

un bruit confus dont retentissait tout le champ de bataille. La victoire resta longtemps indécise en raison de l'ardeur des combattants, lorsqu'apparut soudain Alcibiade qui, parti de Samos avec vingt bâtiments, faisait par hasard voile pour l'Hellespont. Tant que ces bâtiments ne se montraient encore que dans le lointain, le combat se soutint des deux côtés avec acharnement, parce que chacun croyait que ce renfort venait à son secours; mais lorsque la flotte était en vue, et que les Lacédémoniens n'aperçurent aucun signal pour eux, Alcibiade fit connaître aux Athéniens le signal convenu, en hissant un pavillon rouge sur son navire. Alors, les Lacédémoniens consternés prirent la fuite, et, poursuivis par les Athéniens, qui n'avaient garde de laisser échapper cet avantage, ils perdirent dix bâtiments. Mais une tempête violente qui s'éleva quelque temps après, apporta beaucoup d'obstacles à la poursuite; car les bâtiments n'obéissaient plus au gouvernail, à cause de la grosseur des vagues, et les attaques aux éperons étaient inutiles en tombant sur des navires ballottés au gré des vents. Enfin, les Lacédémoniens ayant touché terre, se sauvèrent dans le camp de l'armée de Pharnabaze. Les Athéniens essayèrent d'abord d'arracher les navires ennemis des côtes, et s'exposèrent, dans cette manœuvre, à de grands périls; mais, harcelés par les troupes perses, ils retournèrent à Sestos. Pharnabaze, pour se laver des reproches que lui faisaient les Lacédémoniens, avait vigoureusement combattu les Athéniens. De plus, il expliquait le renvoi des trois cents bâtiments en Phénicie, par la nouvelle qu'il avait apprise que le roi des Arabes et des Égyptiens fomentait des troubles dans la Phénicie.

XLVII. Après ce combat naval, les Athéniens partirent la nuit pour Sestos. Le lendemain, ils recueillirent les débris des navires naufragés, et élevèrent un nouveau trophée à côté du premier. Mindarus rentra de nuit à Abydos, à l'heure de la première veille, fit réparer les navires endommagés, et demanda aux Lacédémoniens un renfort de troupes de terre et de mer; car il avait le projet, dès

que ces préparatifs seraient terminés, de se joindre à Pharnabaze et de bloquer les villes de l'Asie, alliées des Athéniens.

Les Chalcidiens, et presque tous les autres habitants de l'Eubée, avaient déserté la cause des Athéniens; aussi furent-ils tous dans la crainte que les Athéniens, qui étaient encore les maîtres de la mer, ne vinssent les assiéger dans leur île. Ils supplièrent donc les Béotiens de se réunir à eux pour combler l'Euripe, de manière à joindre par une digue l'Eubée à la Béotie. Les Béotiens agréèrent cette proposition; car il était dans leur intérêt que l'Eubée fût pour eux un continent, et restât pour les autres une île. Aussi toutes les villes rivalisèrent-elles de zèle pour combler le détroit de l'Euripe. Tous les citoyens, et même les étrangers auxquels on défendit de s'éloigner, devaient prendre part à ce travail qui, grâce au nombre des bras, fut promptement achevé. Cette digue commençait, en Eubée, à Chalcis, et en Béotie, près d'Aulis. Car dans ces points le détroit était le plus resserré. C'est là qu'existait autrefois le courant de l'Euripe et que la mer faisait de nombreux tournants. Le canal fut de plus en plus rétréci, et le courant devint encore plus rapide dans le point où la digue ne laissait passage qu'à un seul navire, à travers une étroite ouverture. Aux deux extrémités de la digue furent construites des tours élevées, et l'ouverture fut recouverte d'un pont de bois¹. Théràmène, envoyé par les Athéniens avec trente bâtiments, chercha d'abord à empêcher les ouvriers de travailler à ces constructions. Mais à la vue du grand nombre de soldats établis pour la défense des ouvriers, il abandonna son projet et fit voile pour les îles. Pour soulager ses concitoyens et ses alliés du fardeau des impôts, il saccagea le pays de l'ennemi et en tira beaucoup de butin. Il aborda aussi les villes alliées et mit des impositions sur les habitants séditieux. Il aborda ensuite à Paros, renversa le gouvernement oligarchique de la ville et

1. Ce pont avait deux plèthres de longueur. Strabon, IX, p. 615.

rendit au peuple son indépendance, après avoir levé de fortes contributions sur ceux qui avaient pris part au gouvernement oligarchique.

XLVIII. A cette même époque, Corcyre fut le théâtre d'une insurrection et de grands massacres. On en allègue, entre autres causes, surtout la haine que les habitants se portaient mutuellement. Jamais aucune ville n'offrit le spectacle de tant de citoyens égorgés, ni d'une si grande discorde, ou d'une dissension plus désastreuse. Déjà, avant que l'insurrection éclatât, le nombre des tués s'élevait à mille cinq cents, parmi lesquels il y avait tous les principaux de la ville. A ce désastre se joignit une circonstance malheureuse qui augmenta encore la discorde. Les Corcyréens les plus notables, aspirant à l'oligarchie, favorisaient le parti des Lacédémoniens, tandis que la multitude désirait l'alliance des Athéniens; car ces deux peuples qui se disputaient l'empire de la Grèce, suivaient des systèmes politiques différents. Les Lacédémoniens mettaient, dans les villes alliées, les citoyens les plus considérables à la tête des affaires politiques, pendant que les Athéniens y établissaient la démocratie. Ainsi donc, les Corcyréens voyant les plus puissants d'entre eux prêts à livrer la ville aux Lacédémoniens, demandaient aux Athéniens un envoi de troupes pour la garder. Aussitôt Conon, général des Athéniens, fit voile pour Corcyre, et établit, dans la ville, une garnison de six cents Messéniens, tirés de Naupacte. Il vint ensuite s'emboïser avec ses navires dans la rade, et jeta l'ancre en face du temple de Junon. Les six cents garnisaires faisant cause commune avec la populace, se jetèrent au milieu de la place publique sur les citoyens favorables au parti lacédémonien; ils firent les uns prisonniers, égorgèrent les autres, et en chassèrent plus de mille hors de la ville. Puis, ils donnèrent la liberté aux esclaves, et accordèrent aux étrangers le droit de cité, redoutant le nombre et la puissance des exilés qui s'étaient réfugiés sur le continent en face. Peu de jours après, quelques-uns des partisans des exilés s'emparèrent de la place publique et rappelèrent

ceux qui étaient chassés de leur patrie. Alors commença un combat désespéré qui dura jusqu'à la nuit. Enfin la lutte cessa et on conclut un traité d'après lequel les deux factions devaient avec les mêmes droits habiter la patrie commune. Telle fut l'issue des événements arrivés à Corcyre.

XLIX. Archélaüs, roi des Macédoniens, instruit de la révolte des Pydnéens, marcha sur Pydna avec une forte armée. Théramène le seconda avec sa flotte; mais comme le siège traînait en longueur, il se dirigea sur la Thrace, pour rejoindre Thrasybule, commandant de toutes les forces navales. Archélaüs n'en continua pas moins le siège avec vigueur; il se rendit maître de Pydna, et transporta l'emplacement de la ville à environ vingt stades de la mer¹.

Vers la fin de l'hiver, Mindarus rassembla des trirèmes de tous côtés; il en fit venir un grand nombre du Péloponnèse et des autres alliés. Les généraux athéniens, avertis à Sestos de tous ces préparatifs, craignaient d'être attaqués par toutes les forces ennemies et de tomber avec leur flotte au pouvoir de leurs adversaires. En conséquence, ils remirent leurs bâtiments à flot, firent voile pour doubler la Chersonnèse, et vinrent mouiller à Cardia. De là ils firent partir quelques trirèmes en Thrace pour inviter Thrasybule et Théramène à venir au plus vite à leur secours avec la flotte. Ils appelèrent de même Alcibiade, qui se trouvait avec ses navires à Lesbos. Après avoir ainsi réuni toutes leurs forces navales en un seul point, les généraux se disposaient à livrer une bataille décisive. De son côté, Mindarus, commandant de la flotte lacédémonienne, fit voile vers Cyzique, débarqua ses troupes et investit la ville. Pharnabaze s'étant joint à lui avec une armée nombreuse, il emporta Cyzique d'assaut. A cette nouvelle,

1. Cet emplacement s'est trouvé, par la suite des temps, plus rapproché de la mer. Car Strabon, VII, p. 309, édit. Casaub., appelle Pydna une ville littorale. Les eaux de la mer Égée auraient-elles successivement envahi les côtes de la Thrace et de la Macédoine? Ce serait une question géologique fort intéressante à éclaircir.

les généraux athéniens résolurent de se porter sur Cyzique; ils remirent donc à la voile avec tous leurs bâtiments, et doublèrent la Chersonèse. Ils se rendirent d'abord à Éléonte. Puis, ils eurent soin de passer nuitamment devant Abydos, afin de dérober aux ennemis le nombre de leurs navires. De là ils arrivèrent à Prœconnèse, où ils stationnèrent la nuit. Le lendemain ils firent débarquer leurs troupes sur le territoire de Cyzique, et les dirigèrent contre la ville sous les ordres de Charès.

L. Les généraux partagèrent l'armée navale en trois divisions : l'une était commandée par Alcibiade; l'autre par Théràmène, et la troisième par Thrasybule. Alcibiade vint occuper la première ligne, dans l'intention de provoquer les Lacédémoniens au combat. Théràmène et Thrasybule songeaient à manœuvrer de façon à envelopper l'ennemi et à lui couper la retraite sur la ville. A la vue des seuls navires d'Alcibiade, et ignorant le reste de la flotte, Mindarus méprisa son ennemi, et, sortant du port de la ville, il s'avança vers lui hardiment avec quatre-vingts navires. Lorsqu'il se fut ainsi approché d'Alcibiade, les Athéniens simulèrent la fuite, comme il leur était ordonné. Les Péloponnésiens s'en réjouirent, et, se croyant déjà sûrs de la victoire, se mirent immédiatement à leur poursuite. Dès qu'ils se furent ainsi éloignés à une certaine distance de la ville, Alcibiade hissa le signal convenu. A l'instant les trirèmes d'Alcibiade virèrent de bord et firent face à l'ennemi. Dans le même moment, Théràmène et Thrasybule se dirigèrent vers la ville et coupèrent la retraite aux Lacédémoniens. Mindarus voyant cette multitude de navires ennemis, ne douta pas qu'il n'eût été dupe d'un stratagème, et son armée fut saisie d'épouvante. Enfin, les Athéniens apparaissant de toutes parts, et fermant aux Péloponnésiens le chemin de retour de Cyzique, Mindarus fut obligé de se réfugier à terre dans un endroit appelé les Clères¹, où Pharnabaze avait établi son armée. Cependant Alcibiade poursuivit avec ardeur les navires ennemis : les uns furent

1. Κλήροι, sorts, sur le territoire de Cyzique.

coulés, les autres, fortement endommagés, tombèrent en son pouvoir ; il lança aussi des crampons de fer sur un grand nombre de bâtiments ennemis mouillés, et essaya de les arracher du rivage. Les Péloponnésiens étant soutenus par les troupes de terre, il s'engagea un combat sanglant. Les Athéniens voulant profiter de leur succès, se battaient avec plus de courage que de prudence ; car les Péloponnésiens étaient supérieurs en nombre et, de plus, soutenus par l'armée de Pharnabaze ; combattant à pied ferme, ils portaient des coups plus sûrs. Dès que Thrasybule se fut aperçu que les troupes de terre secondaient l'ennemi, il débarqua le reste de ses soldats, et les fit marcher en toute hâte au secours d'Alcibiade. Il ordonna à Théràmène de se joindre aux troupes de terre qui étaient sous les ordres de Charès et de se rendre au plus vite sur le lieu du combat.

LI. Pendant que les Athéniens étaient occupés à ces manœuvres, le général des Lacédémoniens, Mindarus, continuait de défendre les bâtiments qu'Alcibiade cherchait à arracher de la côte. Il envoya Cléarque le Spartiate avec un détachement de Péloponnésiens pour combattre Thrasybule et y joignit les troupes mercenaires de Pharnabaze. Thrasybule avec ses marins et ses archers soutint d'abord courageusement le choc des ennemis ; il en tua un grand nombre ; mais il vit aussi tomber beaucoup des siens. Les mercenaires de Pharnabaze, supérieurs en nombre, allaient déjà envelopper de tous côtés les Athéniens, lorsque apparut Théràmène avec son infanterie et celle de Charès. Les soldats de Thrasybule, fatigués et ayant déjà désespéré de leur salut, se ranimèrent à la vue de ce secours inattendu. Le combat fut long et opiniâtre. Les soldats mercenaires de Pharnabaze fléchirent les premiers, et désertèrent leurs rangs. Enfin, les Péloponnésiens, commandés par Cléarque, furent abandonnés à eux-mêmes, et après avoir commis plusieurs actions d'éclat et essuyé beaucoup de pertes, ils furent repoussés. Après cette victoire, Théràmène vola au secours d'Alcibiade, qui était en danger. Mindarus ne s'effraya point de l'arrivée de Théràmène et de cette con-

centration des forces de l'ennemi. Il partagea les Péloponnésiens en deux moitiés; il opposa l'une aux assaillants et, gardant l'autre avec lui, il exhorta chaque guerrier à ne point ternir la gloire de Sparte, surtout dans un combat de pied ferme. Mindarus combattit en héros pour la défense de ses navires, et, s'exposant au premier rang, il tua de sa main un grand nombre d'ennemis. Enfin, après s'être dignement battu pour sa patrie, il tomba sous les coups des soldats d'Alcibiade. A la vue de la mort de leur chef, les Péloponnésiens et tous leurs alliés furent terrifiés et se mirent à fuir. Les Athéniens poursuivirent quelque temps leurs ennemis; mais apprenant que Pharnabaze s'avancait en toute hâte avec une nombreuse cavalerie, ils retournèrent à leurs navires, et après s'être emparés de la ville, ils élevèrent, pour célébrer cette double victoire, deux trophées, l'un dans l'île de Polydore, en l'honneur du combat naval, et l'autre en l'honneur de la bataille livrée sur terre, dans l'endroit où l'ennemi avait commencé à fuir. Les Péloponnésiens, qui se trouvaient dans la ville de Cyzique, et tous ceux qui s'étaient sauvés du combat, se réfugièrent dans le camp de Pharnabaze. Les généraux athéniens, vainqueurs de deux puissantes armées, se rendirent maîtres de tous les bâtiments de l'ennemi, firent un grand nombre de prisonniers, et amassèrent un immense butin.

LII. Dès que la nouvelle de cette victoire parvint à Athènes, le peuple, affligé auparavant de tant de revers, fut transporté de joie à ce retour si inattendu de la fortune. Partout on offrait des sacrifices aux dieux, et on célébrait des fêtes solennelles. En même temps, pour continuer la guerre, on choisit un corps d'élite de mille citoyens, des plus braves, et cent cavaliers. On envoya, en outre, à Alcibiade un renfort de trente trirèmes, afin qu'étant maître de la mer, il pût dévaster impunément les villes alliées des Lacédémoniens.

A la nouvelle de leur défaite à Cyzique, les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour faire des propositions de paix. Endius était le chef de cette députation. Ayant obtenu la permission de parler, il s'exprima

avec concision et laconiquement. J'ai cru devoir reproduire ici son discours.

« Citoyens d'Athènes, nous voulons la paix aux conditions suivantes : Nous garderons, vous et nous, les villes que nous possédons ; les garnisons seront des deux côtés congédiées, les prisonniers de guerre seront échangés, un Laconien contre un Athénien. Nous n'ignorons pas que la guerre est nuisible aux uns et aux autres, mais surtout à vous. Laissant de côté mon discours, examinez les choses vous-mêmes. Nous cultivons tout le sol du Péloponnèse, et vous une faible partie de l'Attique. La guerre a procuré aux Lacédiens un grand nombre d'alliés, et elle vous en a enlevé autant qu'elle en a donné à vos ennemis. Le plus riche roi de la terre est notre fournisseur¹, les vôtres sont les plus pauvres gens du monde. C'est pourquoi nos soldats nous servent volontiers en raison de la paye qu'ils reçoivent ; les vôtres, au contraire, obligés de s'entretenir eux-mêmes, fuient tout à la fois les fatigues de la guerre et les dépenses qu'elle leur occasionne. Lorsque nous mettons une flotte en mer, l'État ne risque que les bâtiments, tandis que l'équipage de vos navires se compose en grande partie de vos citoyens. Et, ce qui plus est, si nous sommes inférieurs sur mer, nous conservons toujours notre supériorité sur terre ; car un guerrier spartiate ne sait pas fuir. Et dans vos combats sur mer, vous ne nous disputez pas notre suprématie sur terre : c'est pour votre existence que vous combattez. Il me reste maintenant à montrer comment, avec tant et de si grands moyens à continuer la guerre, nous demandons la paix. Je ne dis pas que la guerre soit utile à Sparte, mais elle lui est moins pernicieuse qu'aux Athéniens. D'ailleurs, c'est le comble de la folie de se féliciter en se rendant malheureux avec ses ennemis, quand il est permis de ne s'exposer à aucun malheur. La destruction de nos ennemis ne nous causerait jamais autant de joie que l'infortune des nôtres nous causerait de chagrins ; mais ce n'est pas seulement par ces

1. Χορηγός, chef de chœur.

motifs que nous désirons la paix. C'est pour rester fidèles aux traditions de nos pères ; considérant les maux terribles et nombreux qu'entraînent les troubles de la guerre, nous croyons devoir déclarer devant les dieux et les hommes que ce n'est pas nous qui en serons la cause. »

LIII. Telles furent à peu près les paroles du Laconien. Les plus modérés des Athéniens inclinaient pour la paix, mais ceux qui étaient habitués au métier des armes, et qui trouvaient leur profit dans les discordes publiques, opinaient pour la guerre. A cet avis se rangea aussi Cléophon, l'un des orateurs populaires les plus influents. Il monta à la tribune, et, développant beaucoup d'arguments habiles, il exalta le peuple par l'éloge des victoires récentes, comme si dans les succès de la guerre la fortune avait perdu l'habitude de distribuer ses dons alternativement. Les Athéniens, mal conseillés, adoptèrent donc l'opinion la moins convenable à leurs intérêts. Séduits par des discours flatteurs, ils finirent par tomber si bas qu'ils n'ont jamais pu se relever noblement. Mais nous parlerons plus tard de ces choses dans leur temps. Pour le moment, les Athéniens avaient conçu de grandes espérances, et après avoir mis Alcibiade à la tête de leurs armées, ils se flattaient de reconquérir promptement leur suprématie.

LIV. L'année où se passèrent ces événements étant révolue, Dioclès fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains revêtirent de l'autorité consulaire Quintus Fabius et Caius Furius¹. Vers ce temps-là Annibal, général des Carthaginois, rassembla les soldats levés dans l'Ibérie et dans la Libye. Il équipa soixante vaisseaux longs et fréta quinze cents bâtiments de transport chargés de troupes, de machines de siège, d'armes et d'autres munitions. Avec cette flotte il franchit la mer libyque et vint aborder en Sicile au cap Lilybée, situé en face de la Libye. Quelques cavaliers sélinontins occupant ce poste, furent spectateurs de l'arrivée de cette flotte puissante, et en apportèrent aus-

1. Quatrième année de la xcii^e olympiade; année 409 avant J.-C.

sitôt la nouvelle à leurs concitoyens. Les Sélinontins envoyèrent sur-le-champ à Syracuse des messagers porteurs de lettres pour demander des secours. Cependant Annibal débarqua son armée, et la fit camper sur un terrain dans le voisinage d'un puits, appelé alors puits de Lilybée, où s'éleva plusieurs années après une ville qui reçut ce même nom¹. Au rapport d'Éphore, Annibal avait en tout deux cent mille fantassins et quatre mille cavaliers. Timée n'estime pas cette armée à plus de cent mille hommes. Annibal fit mouiller tous ses navires dans le golfe de Motye, pour faire croire aux Syracusains qu'il n'était pas venu pour faire la guerre et se porter avec sa flotte sur Syracuse. Joignant à ses troupes celles des Égestéens et d'autres alliés, il partit de Lilybée, et marcha sur Sélinonte. Arrivé aux bords du fleuve Mazarus, il s'empara d'un entrepôt, et, s'étant approché de la ville, il divisa son armée en deux corps. Il investit la place, fit dresser les machines, et commença vivement les attaques. Il avait construit six tours d'une hauteur prodigieuse; il fit jouer contre les murs ses béliers à tête de fer, pendant qu'il se servait d'un corps nombreux d'archers et de frondeurs pour repousser les soldats qui défendaient les remparts.

LV. Les Sélinontins, qui avaient depuis longtemps perdu l'expérience des sièges, et qui, dans la guerre de Gélon, avaient seuls d'entre les Siciliens embrassé le parti des Carthaginois², ne s'étaient point attendus à être si fort alarmés par ceux-là même auxquels ils avaient fait du bien. L'aspect de ces énormes machines et la multitude des ennemis les remplit de terreur, et ils s'effrayaient de la grandeur du danger qui les menaçait. Cependant, ils ne désespéraient pas encore entièrement de leur salut, et ils se défendaient en masse contre les assaillants, dans l'espoir que les Syracusains et leurs alliés viendraient promptement à leur se-

1. La ville de Lilybée fut construite par les Carthaginois après la destruction de Motye par Denys. Voyez les fragments de Diodore, livre XXII.

2. Voyez plus haut, liv. XI, 21.

cours. Les hommes dans la force de l'âge avaient tous pris les armes, et ceux plus âgés faisaient tous les préparatifs nécessaires à la défense, et, visitant les remparts, ils exhortaient les jeunes guerriers à ne point les laisser tomber dans les fers de l'ennemi. Les femmes et les enfants, mettant de côté cette pudeur et cette réserve qui leur convient en temps de paix, apportaient des vivres et des flèches à ceux qui combattaient pour la patrie. La terreur était telle que, dans la grandeur du danger, on avait imploré le secours des femmes.

Annibal, qui avait promis à ses soldats le pillage de la ville, frappait de ses machines les murs, et faisait successivement monter à l'assaut ses meilleurs soldats. Les trompettes sonnèrent à la fois la charge, et, sur un commandement, toute l'armée des Carthaginois fit retentir le cri de guerre : les béliers battaient les murs en brèche, et du haut des tours les guerriers répandaient la mort parmi les Sélinontins. Les assiégés, ayant joui d'une longue paix, n'avaient mis aucun soin à l'entretien de leurs murailles, qui étaient de beaucoup dépassées en hauteur par les tours de bois ; ils furent donc aisément accablés par l'ennemi. Une brèche s'ouvrit ; les Campaniens, empressés de se signaler, pénétrèrent par là dans la ville. Ils frappèrent d'abord de terreur le petit nombre de défenseurs qu'ils rencontraient. Mais ensuite, de nombreuses troupes étant accourues, ils furent refoulés et perdirent beaucoup de monde, car la brèche n'ayant point été complètement nettoyée, ils s'embarrassaient dans les décombres, et furent facilement défaits. A la nuit tombante, les Carthaginois suspendirent l'assaut.

LVI. Les Sélinontins firent aussitôt partir pendant la nuit les meilleurs cavaliers, chargés de demander à Agrigente, à Géla et à Syracuse, les plus prompts secours ; car la ville ne pouvait pas tenir plus longtemps contre la puissance de l'ennemi. Les Agrigentins et les Géléens attendaient les Syracusains pour diriger leur troupes réunies contre les Carthaginois. A la nouvelle du siège de Sélinonte, les Syracusains conclurent la paix avec les Chalcidiens avec

lesquels ils étaient en guerre¹, et concentrèrent leurs troupes; ils passaient leur temps en grands préparatifs, s'imaginant que Sélinonte soutiendrait le siège, et ne serait point saccagée. Mais dès le point du jour Annibal fit un assaut général, et à l'aide de ses machines il élargit la brèche; l'ayant fait nettoyer, il fit successivement monter à l'assaut ses meilleurs soldats, et fit reculer peu à peu les Sélinontins; car il n'était pas facile de refouler des hommes qui combattaient en désespérés. La perte fut donc grande des deux côtés; mais les Carthaginois étaient sans cesse soutenus par des troupes fraîches, tandis que les Sélinontins ne recevaient aucun secours. Le siège dura neuf jours avec une ardeur inouïe; les Carthaginois avaient beaucoup souffert et beaucoup fait souffrir. Enfin, les Ibériens ayant franchi le mur croulé, les femmes placées sur le toit des maisons jetèrent de grands cris. Les Sélinontins, croyant déjà la ville prise, furent consternés; abandonnant les murs ils s'attroupaient à l'entrée des passages étroits, essayaient de barricader les rues, et résistaient longtemps au choc de l'ennemi. Les Carthaginois forcèrent les barricades; mais ils furent assaillis par une pluie de pierres et de tuiles, que les femmes et les enfants leur jetaient des maisons où ils s'étaient réfugiés. Pendant longtemps les Carthaginois se trouvèrent dans une position fâcheuse; ils ne pouvaient, à cause des murs des maisons, ni envelopper ceux qui combattaient dans les rues, ni se défendre à armes égales contre les projectiles lancés du haut des toits. L'engagement dura ainsi jusqu'au soir; les projectiles manquèrent à ceux qui combattaient dans les maisons, tandis que les Carthaginois fatigués étaient relevés par des troupes fraîches. Enfin, la force des assiégés s'épuisant, et les ennemis pénétrant sans cesse dans la ville en plus grand nombre, les Sélinontins furent entièrement balayés des rues.

LVII. La ville étant ainsi occupée, on n'entendit que les

1. Il faut entendre ici par Chalcidiens les villes d'origine chalcidienne de l'Italie et de la Sicile. Voyez XII, 11.

lamentations des Grecs mêlées aux cris de joie des Barbares. Les premiers, voyant devant eux la grandeur de leur infortune, étaient frappés de terreur; et les derniers, exaltés par leur succès, s'animaient au carnage. Les Sélinontins qui s'étaient rassemblés sur la place publique pour tenter de la résistance, furent tous taillés en pièces. Les Barbares se répandirent dans toute la ville; les uns pillaient les richesses des maisons, et livraient aux flammes les personnes qui y étaient restées; les autres, pénétrant dans les rues, égorgaient impitoyablement, sans distinction d'âge ni de sexe, les enfants, les nourrissons, les femmes, les vieillards. Selon la coutume de leur patrie, les Carthaginois mutilaient les cadavres; les uns portaient une ceinture de mains autour de leur corps¹, les autres portaient des têtes à la pointe de leurs piques et javelots. Ils n'épargnaient que les femmes qui s'étaient réfugiées avec leurs enfants dans les temples. Ils leur garantissaient la vie, non par pitié pour des malheureux, mais parce qu'ils craignaient que ces femmes, réduites au désespoir, ne missent le feu aux temples et ne leur ôtassent ainsi le pillage des richesses sacrées. Car ces Barbares diffèrent tellement du reste des hommes par leur cruauté que, pendant que tous les autres peuples épargnent ceux qui se réfugient dans les temples par la crainte de commettre un sacrilège, ils aiment mieux épargner leurs ennemis que de ne pas violer les temples des dieux. Enfin, jusqu'à l'entrée de la nuit, la ville fut livrée au pillage; les maisons furent ou brûlées ou renversées; leur emplacement était couvert de sang et de cadavres. Seize mille personnes trouvèrent ainsi la mort; et le nombre des prisonniers fut de plus de cinq mille.

LVIII. Les Grecs qui servaient dans l'armée des Carthaginois étaient saisis de commisération à l'aspect de tant de malheureux. Les femmes, privées d'aliments, passaient la nuit exposées aux insultes des soldats, et supportaient

1. Notre auteur a décrit une coutume presque semblable des Gaulois, liv. V, 29. Il est à remarquer que toutes les nations sauvages ou barbares aiment beaucoup les trophées sanglants, comme mains, oreilles, cuir chevelu, enlevés en mutilant le corps d'un ennemi.

la dernière misère. Quelques-unes furent contraintes de voir leurs filles nubiles souffrir des outrages indignes de leur sexe. La cruauté des Barbares ne faisait grâce ni aux enfants de condition libre, ni aux vierges; ils faisaient voir à ces infortunés de terribles supplices. Et lorsque ces femmes songeaient à l'état de servitude qui les attendait dans la Libye, et qu'elles prévoyaient le traitement infâme et les insultes qu'elles et leurs enfants allaient essuyer de la part de leurs maîtres à mœurs sauvages et parlant une langue inintelligible, alors elles prenaient le deuil de leurs enfants vivants. Les mères ressentaient comme autant de coups de poignard les outrages faits à leurs enfants, et se lamentaient de leur affreuse destinée. Au contraire, elles estimaient bien heureux les pères et les frères qui, morts en combattant pour la patrie, n'étaient pas témoins des outrages faits à la vertu. Deux mille six cents Sélinontins échappèrent seuls à la captivité en se sauvant à Agrigente, où ils furent bien accueillis par tous les habitants. Les Agrigentins leur firent publiquement distribuer du blé et ordonnèrent aux particuliers, tout disposés à obéir, de fournir à ces réfugiés toutes les choses nécessaires à la vie.

LIX. Pendant que ces événements se passaient, trois mille soldats d'élite, dépêchés par les Syracusains au secours des Sélinontins, arrivèrent à Agrigente. Mais, à la nouvelle de la prise de la ville, ils envoyèrent des députés à Annibal, chargés de demander l'extradition des prisonniers, moyennant une rançon, et de l'engager à épargner les temples des dieux. Annibal répondit que, puisque les Sélinontins n'avaient pu conserver leur liberté, ils devaient essuyer l'esclavage; et que les dieux, irrités contre les habitants, avaient quitté Sélinonte. Cependant les réfugiés députèrent auprès d'Annibal Empédion. Annibal leur rendit tous leurs biens. Empédion avait toujours favorisé le parti des Carthaginois; et, avant le siège, il avait conseillé aux citoyens de ne point faire la guerre aux Carthaginois. Annibal lui rendit les parents qui se trouvaient au nombre des captifs, et accorda aux Sélinontins réfugiés la permission d'habiter leur ville, et de cultiver le sol en

payant tribut aux Carthaginois. C'est ainsi que la ville de Sélinonte fut prise deux cent quarante-deux ans ¹ après sa fondation.

Après avoir démantelé Sélinonte, Annibal se dirigea avec toute son armée sur Himère, avec le plus vif désir de la détruire; car cette ville avait été la cause de l'exil de son père, et c'était auprès de cette même ville que son grand-père Amilcar avait péri victime des stratagèmes de Gélon, après avoir laissé cent cinquante mille morts et presque autant de prisonniers. Ainsi, respirant la vengeance, Annibal fit camper quarante mille hommes sur quelques hauteurs un peu éloignées d'Himère, et il investit de toutes parts la ville, avec le reste de ses troupes, auxquelles étaient venus se joindre vingt mille Sicules et Sicanien. Il dressa ensuite ses machines, ébranla le mur sur plusieurs points, et, faisant marcher ses soldats à l'assaut par colonnes successives, il maltraita les assiégés. Profitant de l'ardeur des soldats animés par le succès, il fit miner les murailles et les étaya sur des poutres de bois, qui, étant allumées, ouvrirent une large brèche par la chute d'un énorme pan de mur. Il s'engagea alors un combat terrible entre les assiégeants qui voulaient pénétrer de force en dedans du mur, et les assiégés, qui craignaient d'éprouver le sort des Sélinontins; ils se battirent donc en désespérés, tant pour leurs enfants et leurs parents que pour la patrie menacée; ils parvinrent à repousser les Barbares, et réparèrent promptement la brèche. Les Himériens furent secourus par les Syracusains arrivés d'Agrigente, et par quelques autres alliés, au nombre total de quatre mille hommes, placés sous les ordres de Dioclès de Syracuse.

LX. La nuit suspendit la lutte et fit lever le siège. Dès le point du jour, les Himériens arrêtaient de ne pas se tenir lâchement renfermés dans leurs murs, comme l'avaient fait les Sélinontins. Ils placèrent donc quelques postes sur leurs murailles, et firent une sortie avec le reste de leurs

1. Sélinonte fut donc fondée dans la seconde année de la xxxi^e olympiade. Comparez Pausanias, VI, 19.

soldats réunis aux alliés, en tout environ dix mille hommes. Cette troupe tomba à l'improviste sur les Barbares, parmi lesquels elle jeta l'épouvante; car l'ennemi croyait avoir affaire à tous les alliés arrivés au secours des assiégés. Les Himériens, pleins d'audace et de bravoure, et, qui plus est, mettant dans la victoire leur unique espérance de salut, culbutèrent les premiers rangs de l'ennemi. Les autres Barbares accoururent en désordre, et, consternés de la hardiesse de cette attaque, furent fort mal reçus. Rassemblés à la hâte au nombre de quatre-vingt mille sur un seul point, les Barbares, tombant pêle-mêle les uns sur les autres, se firent plus de mal que s'ils avaient été chargés par l'ennemi. Les Himériens, qui avaient pour témoins du combat leurs pères, leurs enfants, leur famille entière, n'épargnaient pas leurs personnes pour le salut commun de la patrie. Après une brillante lutte, ils parvinrent à culbuter les Barbares, étonnés d'une attaque aussi hardie qu'inattendue : ils poursuivirent les fuyards qui se sauvaient en désordre vers le camp situé sur les hauteurs, et s'exhortèrent à ne faire aucun quartier. Ils tuèrent ainsi plus de six mille ennemis, selon Timée, et vingt mille, suivant Éphore¹. Voyant les siens si maltraités, Annibal fit descendre des hauteurs les troupes du camp, et surprit les Himériens qui s'étaient livrés en désordre à la poursuite de l'ennemi. Le combat se renouvela avec acharnement; les Himériens furent à leur tour mis en déroute. Trois mille hommes soutenant le choc de l'armée des Carthaginois périrent jusqu'au dernier, après avoir fait des prodiges de valeur.

LXI. La bataille était déjà terminée, lorsque vingt-cinq trirèmes, que les Siciliens avaient envoyées au secours des Lacédémoniens, abordèrent à Himère. Elles revenaient de leur expédition. Le bruit se répandit dans la ville que les Syracusains, pour soutenir les Himériens, étaient en

1. Ce dernier nombre est certainement exagéré. Du reste, Éphore ne passait pas pour un historien très-véridique. *Ephorus*, a dit Sénèque, *non religiosissimæ fidei, sæpe decipitur, sæpe decipit*.

marche avec toutes leurs forces et avec celles de leurs alliés, et qu'Annibal allait embarquer ses meilleurs soldats sur les trirèmes stationnées à Motye, pour surprendre Syracuse, privée de ses défenseurs. C'est pourquoi Dioclès, qui commandait dans Himère, conseilla aux nauarques de faire au plus vite voile pour Syracuse, afin que cette ville, privée de ses plus braves défenseurs morts dans le combat, ne fût pas prise d'assaut. Il ajouta qu'il lui semblait utile de quitter la ville et d'embarquer la moitié des habitants sur des trirèmes qui les transporteraient hors du territoire himérien, et de laisser l'autre moitié des habitants dans la ville, jusqu'à ce que les trirèmes vinssent les ramener. Les Himériens furent affligés de cette proposition de Dioclès; ne pouvant faire autrement, ils profitèrent de la nuit pour embarquer pêle-mêle et à la hâte les femmes, les enfants et d'autres personnes, et les transporter à Messine.

Dioclès se mit à la tête de ses soldats, et, laissant les morts sur le champ de bataille, revint chez lui. Beaucoup d'Himériens, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, firent route ensemble avec les soldats de Dioclès, car les trirèmes n'auraient pu contenir toute la foule des fugitifs.

LXII. Ceux qui avaient été laissés dans la ville bivouaquèrent tout armés sur les murailles. Au lever du jour, les Carthaginois campés autour d'Himère réitérèrent les assauts; les Himériens qui restaient se défendirent vaillamment, attendant le retour des navires. Ils se soutinrent ainsi pendant toute cette journée. Mais le lendemain, au moment où les trirèmes apparaissaient en vue, les machines ouvrirent une large brèche par laquelle les Ibériens pénétrèrent en masse dans la ville. Une partie de ces Barbares repoussait les Himériens qui se défendaient, tandis que les autres occupaient les murs et facilitaient le passage à leurs camarades. La ville étant ainsi prise d'assaut, les Barbares égorgèrent pendant longtemps impitoyablement tous ceux qu'ils rencontraient. Annibal ayant ordonné de faire des prisonniers, le carnage cessa, mais les maisons furent pillées. Annibal dépouilla les temples, en arracha les suppliants, et y fit mettre le feu. La ville fut complètement

rasée deux cent quarante ans après sa fondation¹. Anniba. conserva la vie aux femmes et aux enfants captifs, qu'il distribua à son armée; quant aux hommes, dont le nombre était de trois mille, il les fit conduire dans l'endroit où son aïeul Amilcar avait été tué par Gélon, et là il les fit tous mourir dans d'affreux supplices.

Après cette victoire, Annibal licencia son armée et renvoya les alliés siciliens dans leurs foyers; les Campaniens se retirèrent du service, en se plaignant de ce que les Carthaginois n'avaient pas dignement récompensé les principaux auteurs de leurs succès. Annibal embarqua son armée sur des vaisseaux longs et des vaisseaux de transport, laissa à ses alliés des garnisons suffisantes, et partit de la Sicile. Arrivé à Carthage avec un immense butin, il fut l'objet d'une ovation générale, pour avoir accompli en si peu de temps des choses que n'avaient faites aucun général avant lui.

LXIII. En ce temps, Hermocrate le Syracusain rentra en Sicile. Il avait commandé dans la guerre contre les Athéniens, et jouissait d'un très-grand crédit auprès des Syracusains, à cause des nombreux services qu'il avait rendus à sa patrie. Plus tard, il avait été envoyé avec trente-cinq trirèmes au secours des Lacédémoniens. Il fut accusé par la fraction opposée et condamné à l'exil. Il remit alors le commandement de la flotte stationnée dans le Péloponnèse à ceux qui venaient pour le remplacer. Lié d'amitié avec Pharnabaze, satrape des Perses, il reçut de lui de fortes sommes d'argent, avec lesquelles il revint à Messine, où il construisit cinq trirèmes, et prit à sa solde mille soldats. Il prit à son service environ mille Himériens réfugiés. C'est avec ces troupes qu'il entreprit de rentrer dans Syracuse, où il était soutenu par ses amis. Cette entreprise ayant échoué, il prit la route de l'intérieur, vint occuper Sélinonte, releva en partie les murs de cette ville, et appela de tous côtés à lui les débris de la population. Il rassembla dans ce même endroit beaucoup d'autres troupes,

1. Himère avait donc été fondée presque en même temps que Sélinonte (dans la quatrième année de la xxxii^e olympiade).

et parvint ainsi à former une armée de six mille hommes d'élite. De là, il se mit en campagne et ravagea d'abord le territoire de Motye; tombant sur les habitants sortis de leur ville, il en tua un grand nombre et poursuivit le reste jusqu'en dedans des murs. Il alla ensuite piller le territoire des Panormitains, et ramassa d'immenses dépouilles. Il battit un corps de Panormitains, rangés en bataille en avant de la ville, en tua environ cinq cents, et repoussa les autres dans l'enceinte des murailles. Il dévasta de même tout le pays appartenant alors aux Carthaginois, et par là il s'attira des éloges de la part des Siciliens. Les Syracusains ne tardèrent pas à se repentir d'avoir aussi indignement condamné à l'exil Hermocrate. Plusieurs discours furent prononcés en sa faveur dans les assemblées publiques; et le peuple manifesta hautement l'intention de rappeler un homme si méritant. Hermocrate, instruit de tout ce qui se passait à son égard dans Syracuse, s'occupa activement de son retour qu'il savait entravé par la faction ennemie. Telle était la situation des affaires en Sicile.

LXIV. En Grèce, Thrasybule¹, envoyé par les Athéniens, fit voile pour Éphèse avec trente navires montés par un grand nombre d'hoplites et cent cavaliers. Ayant débarqué ses troupes, il investit la ville sur deux points. Les habitants ayant fait une sortie, il s'engagea un combat acharné. Les Éphésiens se battirent en masse, et les Athéniens laissèrent quatre cents hommes sur le champ de bataille. Thrasybule rembarqua le reste et se retira à Lesbos. Les généraux athéniens en station à Cyzique firent voile pour Chalcédoine, et construisirent le fort Chrysopolis, dans lequel ils mirent une garnison suffisante; cette garnison devait exiger le dixième de la cargaison des navires sortant du Pont-Euxin. Après cela, ils partagèrent leurs troupes. Théramène fut laissé avec cinquante bâtiments pour assiéger Chalcédoine et Byzance, et Thrasybule fut envoyé

1. Palmerius avait déjà remarqué que tous les actes que notre auteur met ici et dans les chapitres suivants sur le compte de Thrasybule, Xénophon, dans ses *Helléniques*, les attribue à Thrasyllé.

dans la Thrace et soumit quelques villes dans cette région. Alcibiade, après avoir détaché Thrasybule avec trente navires, aborda dans la province de Pharnabaze, et, la livrant en grande partie au pillage, il enrichit les soldats, et retira de l'argent de la vente des dépouilles, pour alléger le peuple du fardeau des contributions.

Instruit de la présence de toutes les forces des Athéniens dans l'Hellespont, les Lacédémoniens marchèrent sur Pylos, occupée par une garnison messénienne. En même temps ils firent partir onze navires, dont cinq lancés des chantiers de la Sicile et montés par des citoyens de Sparte. Ils amenèrent par terre une armée suffisante, et investirent la place qui fut maltraitée par terre et par mer. A cette nouvelle, le peuple d'Athènes envoya au secours des assiégés trente bâtiments sous les ordres d'Anytus, fils d'Anthémion. Celui-ci mit à la voile ; mais, assailli par des tempêtes, il ne put doubler le cap Malée, et retourna à Athènes. Le peuple, indigné, l'accusa de trahison, et le mit en jugement. Anytus, se voyant gravement compromis, racheta sa vie à prix d'argent ; et il passe pour le premier Athénien qui ait corrompu ses juges¹. Les Messéniens occupant Pylos tenaient bon pendant quelque temps, espérant être secourus par les Athéniens ; mais comme les ennemis faisaient marcher à l'assaut des colonnes fraîches, pendant que du côté des assiégés les uns mouraient de leurs blessures, et les autres succombaient de faim, ils évacuèrent la place par capitulation. C'est ainsi que les Lacédémoniens se rendirent maîtres de Pylos, après que les Athéniens l'eurent possédée pendant quinze ans, depuis le temps où Démosthènes l'avait fortifiée.

LXV. Pendant que ces choses se passaient, les Mégariens prirent Nysée, appartenant aux Athéniens. Ces derniers détachèrent aussitôt contre les Mégariens Léotrophide et Timarque avec mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers. Les Mégariens se portèrent en masse à la rencontre de l'ennemi, et, s'étant joints à quelques Sici-

1. Cet Anytus était un des accusateurs de Socrate.

liens, ils se rangèrent en bataille au pied des hauteurs appelées les *Cérates*¹. Les Athéniens combattirent brillamment, et culbutèrent l'ennemi, bien plus nombreux qu'eux. Les Mégariens perdirent beaucoup de monde; les Lacédémoniens n'eurent que vingt hommes de tués. Les Athéniens, bien qu'irrités de la prise de Nysée, ne poursuivirent point les Lacédémoniens; mais, tournant leurs ressentiments contre les Mégariens, ils en firent un immense carnage. Cependant les Lacédémoniens nommèrent Cratésippidas commandant de la flotte, et l'envoyèrent au secours des Mégariens, avec vingt-cinq navires montés par des troupes auxiliaires. Cratésippidas s'arrêta quelque temps dans les parages de l'Ionie, et n'y fit rien qui mérite d'être rapporté. Ensuite, il reçut de l'argent des exilés de Chio, les réintégra et occupa la citadelle de Chio. Les exilés, rentrés dans leur patrie, chassèrent environ six cents citoyens de la faction opposée qui avaient été la cause de leur exil. Ceux-ci se réfugièrent sur le continent situé en face de l'île, et s'emparèrent d'une place appelée Atarnée, et bien retranchée par la nature. De là ils faisaient la guerre à ceux qui occupaient l'île de Chio.

LXVI. Pendant ces événements, Alcibiade et Trasybule fortifièrent Labdacum², et, après y avoir laissé une garnison suffisante, ils s'embarquèrent pour aller avec leurs troupes rejoindre Théràmène, qui ravageait alors le territoire de Chalcédoine, ayant sous ses ordres soixante-dix navires, et une armée de cinq mille hommes. Toutes les forces athéniennes se trouvant ainsi réunies sur un seul point, les généraux athéniens entourèrent la ville, d'une mer à l'autre, par une enceinte de bois. Dans cette ville se trouvait posté Hippocrate, général des Lacédémoniens, que les Spartiates appelaient *Harmoste*³. Il fit une sortie

1. De κέρα, corne, sans doute à cause de leur configuration.

2. Au lieu de *Labdacum*, forteresse syracusaine en Sicile, il faudra lire *Lampsaque*.

3. Ἀρμοστής, coordonnateur. Les Spartiates donnaient ce nom à leurs gouverneurs de provinces, analogues aux satrapes des Perses, ou aux proconsuls des Romains.

avec ses soldats et toutes les troupes des Chalcédoniens. Le combat fut opiniâtre; Alcibiade fit des prodiges de valeur. Hippocrate tomba mort, et le reste de ses soldats fut en partie tué, en partie refoulé, couvert de blessures, dans l'intérieur de la ville. Après ce succès, Alcibiade se porta sur l'Hellespont et la Chersonèse, pour y lever des contributions. Théràmène conclut avec les Chalcédoniens un traité par lequel ces derniers s'engageaient à payer aux Athéniens le même tribut qu'auparavant. De là Théràmène conduisit ses troupes vers Byzance, investit cette ville, et poussa avec beaucoup d'ardeur les travaux du siège.

Alcibiade, en possession des sommes d'argent qu'il avait perçues, engagea à son service un grand nombre de Thraces; il fit aussi des levées en masse parmi les habitants de la Chersonèse. Avec toute cette armée, il se mit en campagne et s'empara d'abord de Sélybrie par trahison; il en tira de grandes richesses, et, après y avoir laissé une garnison, il se hâta de joindre Théràmène devant Byzance. c'est avec toutes ces troupes réunies qu'on se prépara au siège; car il s'agissait de prendre une ville importante et défendue par une forte garnison. Indépendamment des Byzantins qui formaient un corps nombreux, Cléarque, *harmoste* des Lacédémoniens, avait dans la place beaucoup de Péloponnésiens et de troupes mercenaires. Aussi, pendant quelque temps, les attaques des Athéniens ne faisaient aucun mal grave aux assiégés. Mais le gouverneur de la ville étant sorti pour demander de l'argent à Pharnabaze, quelques Byzantins, auxquels l'administration du gouverneur (c'était Cléarque, homme fort dur) était odieuse, livrèrent la ville à Alcibiade.

LXVII. Les Athéniens faisant semblant de lever le siège et de ramener leurs troupes en Ionie, s'embarquèrent vers le soir sur tous leurs bâtiments, et l'armée s'éloigna à quelque distance. Mais, à la nuit close, les troupes revinrent sur leurs pas et approchèrent de la ville vers minuit. On avait en même temps détaché les trirèmes avec l'ordre d'arracher les navires ennemis, en poussant des cris,

comme si toutes l'armée étaient présente. Les troupes de terre étaient rangées en bataille sous les murs de la ville, attendant le signal convenu que leur devaient donner des traîtres. Les trirèmes exécutèrent l'ordre qu'elles avaient reçu. Les navires ennemis furent en partie brisés à coups d'éperon, en partie arrachés du rivage par des crochets de fer. Aux cris effroyables que poussaient les assaillants, les Péloponnésiens qui étaient dans la ville, ainsi que tous les habitants, ne se doutant point du stratagème, coururent secourir le port. Dans ce moment, les traîtres qui avaient promis de livrer la ville élevèrent sur les murs le signal convenu, et firent en toute sûreté escalader les murs aux soldats d'Alcibiade, pendant que la population s'était précipitée dans le port. Les Péloponnésiens, instruits de cet événement, laissèrent la moitié des troupes à la garde du port, et accoururent avec le reste défendre les murs déjà pris. Bien que presque toute l'armée athénienne eût déjà pénétré dans l'intérieur de la ville, les Péloponnésiens ne se découragèrent pas; bravement secondés par les Byzantins, ils se défendirent pendant quelque temps vaillamment, et les Athéniens ne seraient pas même parvenus à forcer la ville, si Alcibiade, saisissant un moment favorable, n'eût fait proclamer par des hérauts que les Byzantins n'avaient rien à craindre des Athéniens. Aussitôt les citoyens changèrent de parti et tournèrent leurs armes contre les Péloponnésiens, qui furent presque tous tués après une vaillante résistance. Ceux qui avaient échappé au massacre se réfugièrent, au nombre de cinq cents, auprès des autels dans les temples. Les Athéniens rendirent aux Byzantins leur ville, et en firent leurs alliés. Quant aux suppliants qui avaient cherché un asile près des autels, ils obtinrent une capitulation, suivant laquelle ils devaient rendre les armes, et être transportés à Athènes où le peuple statuerait sur le sort de leurs personnes.

LXVIII. L'année étant révolue, les Athéniens nommèrent Euctémon archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Marcus Papirius et Spurius Nautius; on célébra la *xcm^e* olympiade, dans laquelle Eubatus de Cy-

rène remporta le prix de la course du stade¹. A cette époque, les généraux athéniens, maîtres de Byzance, entrèrent dans l'Hellespont et s'emparèrent de toutes les villes de ces parages, à l'exception d'Abydos. Puis ils y laissèrent comme gouverneurs Diodore et Mantithée avec une garnison suffisante, et retournèrent avec leur flotte à Athènes, chargés de butin et ayant bien mérité de la patrie. A leur approche, tout le peuple joyeux de tant de succès allait au-devant d'eux ; une foule de citoyens, d'étrangers, d'enfants et de femmes accoururent dans le Pirée. Ce retour de la flotte avait produit une grande sensation. Les généraux amenaient avec eux au moins deux cents navires pris sur l'ennemi, quantité de prisonniers et un immense butin ; à leurs propres trirèmes étaient suspendues des armures dorées, des couronnes et toutes sortes d'ornements, fruits de leurs conquêtes. Alcibiade surtout était l'objet d'une curiosité presque universelle : tout le monde, hommes libres et esclaves, accouraient à l'envi dans le port, et laissaient la ville entièrement déserte. Les citoyens les plus distingués d'Athènes pensaient que cet homme illustre, alors tant admiré, serait le plus apte à arrêter les débordements du pouvoir populaire, en même temps que les indigents voyaient en lui leur meilleur soutien et l'homme le plus capable de les tirer de la misère par une révolution politique. En effet, Alcibiade surpassait par son humeur entreprenante tous les autres citoyens ; personne ne l'égalait en éloquence, en talents militaires, en audace. En même temps il réunissait à une grande beauté de corps, les qualités les plus brillantes de l'esprit. Enfin tout le monde s'imaginait qu'avec le retour de cet homme reviendrait aussi la fortune de l'État. De plus, comme les Lacédémoniens avaient le dessus tant qu'Alcibiade combattait dans leurs rangs, ils espéraient recouvrer leur suprématie, ayant un si grand homme pour auxiliaire.

LXIX. Lorsque la flotte fut entrée dans le port, la foule se dirigea sur le navire d'Alcibiade. Au moment où il en

1. Première année de la xcii^e olympiade, année 408 avant J.-C.

descendait, chacun lui donna la main pour témoigner la joie que causaient ses succès et son retour. Après avoir affectueusement salué le peuple, il invoqua une assemblée où il prononça un long discours pour défendre sa conduite. Ce discours produisit une impression si favorable que tout le monde blâma les décrets de la république qui avaient frappé Alcibiade. On lui rendit donc ses biens qui avaient été vendus publiquement ; puis on jeta dans la mer les rouleaux sur lesquels avaient été inscrits les arrêts de justice. Le peuple décréta que les Eumolpides lèveraient les malédictions qu'ils avaient prononcées contre Alcibiade à l'époque où il fut accusé d'avoir profané les mystères¹. Enfin, il le nomma commandant en chef de toutes les armées de terre et de mer, en lui confiant des pouvoirs absolus. Alcibiade, investi du pouvoir de désigner lui-même les généraux qui devaient commander sous ses ordres, choisit Adimante et Thrasybule. Après avoir équipé une flotte de cent navires, Thrasybule fit voile pour l'île d'Andros et prit le fort Catrium², qu'il entourra d'un mur. Les habitants d'Andros firent une sortie générale, secondés par les Péloponnésiens qui formaient la garnison de la ville. Il s'engagea un combat dans lequel les Athéniens furent vainqueurs. Une grande partie des habitants resta sur le champ de bataille ; les autres, ayant échappé à la mort, se dispersèrent dans la campagne ; d'autres enfin se réfugièrent en dedans des murs. Alcibiade attaqua ensuite la place ; mais, n'ayant pu s'en emparer, il laissa une garnison dans le fort qu'il venait d'entourer d'un mur, et en donna le commandement à Thrasybule. Puis il partit avec son armée, ravagea les îles de Cos et de Rhodes, et en tira beaucoup de provisions pour la subsistance de ses soldats.

LXX. Les Lacédémoniens qui avaient perdu leurs forces navales et leur prépondérance sur la Grèce, et qui avaient, en outre, à déplorer la perte de Mindarus, leur général,

1. Comparez Cornélius Népos, *Alcibiade*, V et VI.

2. Suivant Xénophon (*Hellenica*, I), ce fort s'appelait *Gaurium* (Γαύριον).

ne se laissèrent pas cependant abattre par ces revers ; ils nommèrent commandant de la flotte Lysandre qui paraissait l'emporter en talents militaires sur tous les autres citoyens, et qui avait le génie audacieux et prêt à toutes les entreprises. Installé dans son commandement, Lysandre enrôla dans le Péloponnèse des troupes nombreuses et équipa autant de navires que possible. Il fit voile pour Rhodes, où il augmenta sa flotte de tous les bâtiments que les villes de cette île lui pouvaient fournir. De là il se porta vers Éphèse et Milet. Il mit à flot les trirèmes qu'il trouva dans ces villes et fit venir celles que possédait l'île de Chio. Il fit ainsi sortir d'Éphèse une flotte de près de soixante-dix navires. Informé que Cyrus, fils du roi Darius, avait été envoyé par son père pour seconder les Lacédémoniens, Lysandre se rendit à Sardes où il exhorta ce jeune homme à faire la guerre aux Athéniens, et reçut sur-le-champ dix mille dariques¹ pour payer la solde de ses soldats. Cyrus ajouta, en les lui donnant, qu'il pourrait à l'avenir en demander davantage, sans se gêner ; que son père lui avait donné l'ordre de fournir aux Lacédémoniens tout l'argent qu'ils demanderaient. Lysandre étant retourné à Éphèse, convoqua les citoyens les plus puissants des villes, et conclut avec eux un pacte par lequel il s'engageait à les mettre à la tête du gouvernement de ces villes, lorsqu'ils auraient contribué à conduire les affaires à bonne fin. Ce qui fit qu'ils rivalisèrent de zèle pour donner plus qu'on ne leur demandait, et Lysandre se vit bientôt, comme par enchantement, muni de toutes les choses nécessaires pour entrer en campagne.

LXXI. A la nouvelle que Lysandre préparait une flotte à Éphèse, Alcibiade s'y porta avec tous ses navires. Il s'avança ainsi jusqu'à l'entrée des ports, et, comme on ne lui opposait aucune résistance, il fit mouiller près de Notium² un grand nombre de navires et en confia le commandement à Antiochus, son pilote, avec l'ordre de ne point

1. Deux cent quatre-vingt-trois mille francs.

2. Notium était un bourg situé en avant de Colophon (Harpocraton.)

engager de combat avant son retour. Prenant ensuite avec lui ses bâtimens de guerre, il s'empressa de se rendre à Clazomène. Cette ville, alliée des Athéniens, venait d'être pillée par quelques exilés et avaient eu beaucoup à souffrir. Cependant Antiochus, homme naturellement entreprenant, et brûlant du désir de faire lui-même quelque action d'éclat, ne tint aucun compte de l'ordre d'Alcibiade : il remplit de soldats dix de ses meilleurs bâtimens, et après avoir ordonné aux triérarques de tenir les autres bâtimens prêts à combattre, il se dirigea à l'encontre des ennemis, et les provoqua au combat. Instruit par quelques transfuges du départ d'Alcibiade avec ses meilleures troupes, Lysandre jugea l'occasion favorable pour faire quelque chose digne de Sparte. S'étant donc préparé à la résistance avec tous ses navires, il coula bas le premier bâtiment ennemi qui marchait en avant de la ligne et qui portait Antiochus ; il mit les autres en fuite et les poursuivit jusqu'à ce que les triérarques athéniens, ayant rempli leurs navires de combattants, vinssent tout en désordre à leur secours. Il s'engagea, non loin des côtes, une bataille générale dans laquelle les Athéniens, n'observant aucun ordre, furent défaits et perdirent vingt-deux navires ; un petit nombre de soldats seulement furent fait prisonniers, le reste gagna la côte à la nage. Dès qu'Alcibiade apprit ce qui s'était passé, il revint en toute hâte à Notium ; et ayant toutes ses trirèmes remplies de combattants, il entra dans les ports occupés par les ennemis. Lysandre n'osant point lui résister, remit à la voile pour Samos.

LXXII. Pendant que ces choses se passaient, Thrasybule, général des Athéniens, se porta avec quinze navires à Thasos. Il défit les habitants qui avaient fait une sortie hors de leur ville, et en tua près de deux cents. Ensuite il assiégea la place et força les habitants à accueillir les exilés, attachés au parti des Athéniens, à recevoir une garnison et à entrer en alliance avec Athènes. Après ce succès, Thrasybule appareilla pour Abdère ; il entraîna dans le parti athénien cette ville qui était alors une des plus puissantes de la Thrace.

Tels étaient les exploits que les généraux athéniens avaient accomplis depuis qu'ils avaient quitté leurs foyers.

Agis, roi des Lacédémoniens, se trouvait alors à Décélie avec une armée. Averti que l'élite des Athéniens prenait part à l'expédition d'Alcibiade, il marcha, par une nuit obscure, sur Athènes. Il avait sous ses ordres vingt-huit mille fantassins, dont la moitié était des hoplites choisis; tandis que l'autre moitié se composait de troupes légères. Cette armée était suivie de douze cents cavaliers, dont neuf cents avaient été fournis par les Béotiens, et le reste par les Péloponnésiens. Arrivé dans le voisinage de la ville, il s'approcha, sans être aperçu, des avant-postes, les culbuta facilement, en massacra une partie et refoula les autres en dedans des murs. Les Athéniens, avertis du danger, appelèrent aux armes tous les vieillards et les enfants les plus grands. Aussitôt l'enceinte du mur fut couverte de guerriers que le danger commun avait fait accourir à la défense de la patrie. Lorsque, au lever du jour, les généraux athéniens virent la phalange de l'ennemi déployée sur une colonne de quatre hommes d'épaisseur et de huit stades de longueur¹, de manière à envelopper presque les deux parties du mur, alors seulement ils comprirent toute la gravité du danger. Ils détachèrent ensuite la cavalerie, égale en nombre à celle de l'ennemi. Il s'engagea, aux portes de la ville, un combat opiniâtre qui dura quelque temps. La phalange lacédémonienne était à une distance d'environ cinq stades du mur, et les cavaliers seuls en étaient venus aux mains. Les Béotiens, jadis vainqueurs des Athéniens à Délium, ne voulaient point paraître inférieurs à ceux qu'ils avaient déjà vaincus. Les Athéniens, ayant pour témoins de leur bravoure les spectateurs placés sur les murs et dont ils étaient individuellement connus, firent tous leurs efforts pour remporter la victoire. Enfin, après avoir enfoncé l'escadron ennemi, ils en firent un grand massacre et poursuivirent le reste jusqu'au pied de la phalange d'infanterie. Celle-ci se mettant ensuite en mouvement, les cavaliers rentrèrent dans la ville.

1. Environ 1500 mètres.

LXXIII. Agis, ne jugeant pas à propos de faire alors le siège de la ville, vint établir son camp dans l'Académie. Le lendemain, les Athéniens, élevèrent un trophée. Agis déploya son armée et défia ceux qui étaient dans l'intérieur de la ville de venir défendre ce trophée. Les Athéniens conduisirent leurs soldats hors de la ville et les rangèrent en bataille au pied de l'enceinte. Les Lacédémoniens s'avancèrent les premiers pour engager le combat, mais, acblés par une quantité innombrable de flèches lancées du haut des remparts, ils s'éloignèrent de la ville. Après cette tentative, ils ravagèrent le reste de l'Attique et retournèrent dans le Péloponnèse.

Alcibiade, en quittant Samos, se porta avec toute sa flotte sur Cymes, et reprocha aux Cyméens quelques torts mal fondés, afin d'avoir un prétexte pour dévaster leur territoire. Il s'empara d'abord d'un grand nombre de personnes, et les conduisit prisonnières sur ses navires. Les habitants firent une sortie générale pour venir au secours de leurs concitoyens, et tombèrent à l'improviste sur les soldats d'Alcibiade qui combattirent vigoureusement pendant quelque temps; mais comme les Cyméens recevaient des renforts arrivés de la ville et de la campagne, ils forcèrent les Athéniens à lâcher les prisonniers et à se réfugier sur leur flotte. Alcibiade, irrité de cet échec, fit venir des hoplites de Mitylène, et déployant son armée devant les portes de la ville, il provoqua les Cyméens au combat. Comme personne ne se rendit à cette provocation, il ravagea la campagne et remit en mer pour Mitylène. Les Cyméens envoyèrent à Athènes une députation accusant Alcibiade d'avoir injustement maltraité une ville alliée. Bien d'autres accusations se joignirent bientôt à celle-ci. Quelques soldats de la garnison de Samos, mal disposés pour Alcibiade, se rendirent à Athènes et l'accusèrent en pleine assemblée de favoriser le parti des Lacédémoniens, et d'être lié d'amitié avec Pharnabaze, par l'aide duquel il espérait, à la fin de cette guerre, arriver à une domination absolue sur ses concitoyens.

LXXIV. Le peuple ajouta d'autant plus aisément foi à

ces accusations, que la renommée d'Alcibiade s'était éclipsée par le mauvais succès du combat naval de Notium et les fautes commises devant Cymes. Le peuple athénien, suspectant l'audace guerrière d'Alcibiade, nomma dix généraux, Conon, Lysanias¹, Diomède, Périclès, Erasinide, Aristocratès, Archestratè, Protomaque, Thrasybule², Aristogène. Il désigna Conon pour partir immédiatement et remplacer Alcibiade dans le commandement de la flotte. Alcibiade céda la place à Conon et lui remit le commandement de l'armée; mais refusant de se rendre à Athènes, il se retira avec une seule trirème à Pactye, en Thrace; car il appréhendait la colère du peuple et les peines qu'il pourrait lui infliger. Depuis ses mauvais succès, les accusations s'étaient multipliées contre lui. On lui faisait un très-grand crime d'avoir des chevaux estimés au prix de huit talents. On disait que Diomède, un de ses amis, lui avait envoyé un quadriges pour les jeux olympiques, et qu'Alcibiade avait inscrit sur la liste ordinaire les quatre chevaux qui avaient remporté le prix de la course, comme lui appartenant en propre, et s'était ainsi arrogé l'honneur de la victoire, mais qu'il n'avait pas même rendu les chevaux à celui qui les lui avait confiés. Songeant à toutes ces choses, Alcibiade craignit que les Athéniens ne profitassent de l'occasion pour lui faire expier ses torts envers la république, et se condamna lui-même à l'exil.

LXXV. C'est pendant la célébration de l'olympiade [où ces événements se passèrent] qu'on ajouta aux jeux olympiques la course des chars attelés de deux chevaux³. Dans cette même année mourut Pleistonax, roi des Lacédémoniens, après un règne de cinquante ans. Pausanias, qui lui succéda, régna quatorze ans. Les habitants de l'île de Rhodes, qui occupaient Ialyse, Linde et Camire, se réunirent dans une seule ville à laquelle ils donnèrent le nom de Rhodes.

1. Xénophon l'appelle *Lysias*.

2. Thrasyllè.

3. Dans la xciii^e olympiade. Voyez Pausanias, V. 8.

[Reprenons l'histoire de Sicile¹.] Hermocrate de Syracuse, réunissant ses troupes, sortit de Sélinonte, se dirigea sur Himère, et vint camper dans les faubourgs de cette ville en ruines. Après s'être informé du lieu où avaient combattu les Syracusains, il recueillit les ossements des morts, les plaça sur des chars richement ornés, et les conduisit à Syracuse. Il s'arrêta sur les frontières que les lois défendent aux bannis de franchir, et détacha quelques-uns des siens pour conduire ces chars funèbres dans Syracuse. Hermocrate agissait ainsi afin d'ôter à Dioclès, qui s'opposait à son retour, tout prétexte de l'accuser d'avoir laissé les citoyens morts sans sépulture ; il espérait aussi par ces soins pieux regagner l'affection du peuple. Lorsque ces ossements furent apportés, il éclata un grand tumulte parmi la foule. Dioclès voulait leur refuser la sépulture, tandis que la majorité était d'une opinion contraire. Enfin, les Syracusains rendirent les derniers devoirs à ces tristes débris, et tout le monde concourut à la pompe funèbre. Dioclès fut condamné à l'exil. Cependant Hermocrate ne fut pas encore rappelé, car on redoutait le génie entreprenant de cet homme, capable d'aspirer à la tyrannie. Hermocrate ne voyant pas le moment favorable pour employer la violence, se retira de nouveau à Sélinonte avec trois mille soldats, traversa Géla et arriva de nuit dans l'endroit qui lui avait été désigné. N'ayant pu être suivi de tous ses soldats, Hermocrate se rendit avec une faible escorte près de la porte de l'Achradine, dont les environs étaient occupés par quelques-uns de ses amis, et là il attendit ceux qui étaient restés en arrière. Les Syracusains apprenant ce qui s'était passé, vinrent en armes sur la place publique. Là, entourés d'une foule nombreuse, Hermocrate et la plupart de ses partisans furent tués. Ceux qui avaient échappé à la mêlée furent mis en jugement et condamnés à l'exil. Quelques-uns, criblés de blessures, avaient été donnés pour morts par leurs partisans, afin de se dérober à la colère du peuple. De ce nombre était Denys, qui devint plus tard tyran des Syracusains.

1. Il paraît y avoir ici une lacune dans le texte.

Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXXVI. Antigène étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Caius Manius Æmilius et Caius Valérius¹. En ce temps, Conon, général des Athéniens, investi du commandement des troupes stationnées à Samos, s'occupa à réparer les anciens navires, en fit fournir de nouveaux par les alliés, et s'empressa de mettre sur pied une flotte capable de rivaliser avec celle de l'ennemi. Le temps du commandement de Lysandre étant expiré, les Spartiates lui envoyèrent pour successeur Callicratidas. C'était un tout jeune homme, simple et inoffensif, le plus juste des Spartiates et ignorant les mœurs étrangères. De l'aveu de tout le monde, pendant la durée de son commandement il ne commit aucune injustice ni envers l'État, ni envers les particuliers. Bien plus, il blâmait et punissait sévèrement ceux qui cherchaient à le corrompre par des offres d'argent. Callicratidas se rendit à Éphèse, rassembla les navires qui s'y trouvaient, et après avoir fait venir tous ceux que lui remit Lysandre, il réunit une flotte de cent quarante bâtimens. C'est avec cette flotte qu'il se remit en mer et tenta le siège de la forteresse de Delphinium, que les Athéniens occupaient sur le territoire de Chio. Les Athéniens, au nombre d'environ cinq cents, s'effrayèrent de la puissance de l'ennemi et rendirent la place par capitulation. Callicratidas occupa cette forteresse, la démolit et se dirigea contre les Teïens; il pénétra pendant la nuit dans l'intérieur des murs et livra la ville au pillage. De là il fit voile pour Lesbos et vint attaquer avec son armée Méthymne où les Athéniens avaient une garnison. Il fit des attaques réitérés, qui furent d'abord sans succès; mais bientôt, secondé par quelques traîtres, il pénétra en dedans des murs, pilla les propriétés, épargna les habitants et rendit aux Méthymnéens leur ville. Après cette expédition, il marcha sur Mitylène et remit le commandement des hoplites à Thorax, de Lacédémone, avec l'ordre de s'avancer

1. Deuxième année de la xciii^e olympiade; année 407 avant J.-C.

par terre. Quant à lui, il marcha de conserve avec la flotte.

LXXVII. Cependant Conon, général des Athéniens, avait sous ses ordres une flotte de soixante-dix navires parfaitement équipés; aucun chef n'avait encore commandé une flotte si belle. Il conduisit cette flotte d'abord au secours de la ville de Méthymne, mais l'ayant trouvée déjà prise, il alla mouiller près d'une île appartenant au groupe appelé les *Cent îles*¹. Voyant, au lever du jour, les navires ennemis se préparer à l'attaque, il jugea hasardeux de combattre contre des forces doubles; c'est pourquoi il gagna la haute mer, cherchant à séparer quelques trirèmes de la ligne ennemie et à engager le combat près de Mitylène. Il pensait que, s'il était vainqueur, il laisserait de l'espace à la poursuite, et que s'il était vaincu il pourrait se réfugier dans le port. Il embarqua donc ses troupes et fit ramer lentement afin de donner aux Péloponnésiens le temps d'approcher. Les Lacédémoniens, faisaient, de leur côté, force rames, espérant atteindre l'arrière-garde de la flotte des ennemis. Conon, continuait toujours à se retirer, pendant que les meilleurs bâtiments des Péloponnésiens, se livrant avec ardeur à la poursuite, finirent par s'écarter de la flotte qui resta loin en arrière. Conon s'en étant aperçu et se trouvant déjà dans les eaux de Mitylène, hissa sur son propre navire un pavillon pourpre, signal convenu avec ses triérarques. A ce signal, les bâtiments près d'être atteints par l'ennemi, virèrent tout à coup de bord; l'équipage entonna le péan, et les trompettes sonnèrent la charge. Étourdis par ce mouvement inopiné, les Péloponnésiens essayèrent en toute hâte de se mettre en ligne. Mais n'ayant pas le temps d'exécuter cette manœuvre, ils furent mis dans le plus grand désordre, car les navires restés en arrière n'avaient pas encore pu prendre leur rang.

LXXVIII. Conon, profitant habilement de ce moment, tomba sur la flotte de l'ennemi; il frappa les navires et en

1. Ce groupe ne comprenait, suivant Timosthène, que quarante îles. Il était situé dans les parages de *Samos*.

brisa les rames. Cependant, aucun des bâtiments qui se battaient contre Conon, ne prit la fuite ; mais reculant sans virer de bord, ils attendaient l'arrivée du reste de la flotte. L'aile gauche des Athéniens mit en déroute la ligne ennemie, et la poursuivit pendant longtemps. Mais, lorsque tous les bâtiments des Péloponnésiens furent réunis, Conon, redoutant la supériorité de forces ennemies, arrêta la poursuite et se rendit à Mitylène avec quarante navires. Cependant l'aile gauche des Athéniens, qui n'avait pas cessé la poursuite, fut enveloppée par toute la flotte péloponnésienne qui lui coupa la retraite vers la ville, et la força à se réfugier en désordre sur les côtes. Ne voyant devant eux aucun moyen de salut, les Athéniens abandonnèrent leurs bâtiments et se réfugièrent à Mitylène. Callicratidas, après s'être rendu maître de trente navires, regardait la flotte des ennemis comme détruite, et croyait n'avoir plus à combattre que les troupes de terre. En conséquence, il se dirigea sur la ville. Conon, qui s'attendait bien à un siège, s'occupa, dès son arrivée, de la défense de l'entrée du port. A cet effet, il fit échouer sur les bas-fonds du port de petites barques chargées de pierres ; et là où la mer était profonde, il plaça des vaisseaux de transport également remplis de pierres. Les Athéniens, aidés d'une multitude de Mityléniens que le spectacle de la guerre avait attirés de la campagne, eurent bientôt achevé tous les préparatifs de défense. Callicratidas débarqua ses soldats sur le rivage voisin de la ville, traça l'enceinte du camp et éleva un trophée en honneur de la victoire navale. Le lendemain, il choisit les meilleurs navires, leur ordonna de ne jamais perdre de vue le sien, et tâcha de pénétrer dans le port, en rompant l'estacade qui en fermait l'entrée. De son côté, Conon embarqua une partie de ses troupes sur les trirèmes qui, la proue en avant, devaient défendre l'entrée du port ; une autre partie était montée sur les vaisseaux longs ; enfin, un troisième détachement occupait les jetées du port, de telle façon que la place fut mise en défense de tous côtés, par terre et par mer. Conon commandait lui-même les trirèmes qui remplissaient les intervalles de l'es-

tacade. Les soldats montés sur les vaisseaux de transport, lançaient du haut des mâts des pierres sur les ennemis, pendant que ceux qui occupaient les jetées du port s'opposaient à toute tentative de débarquement.

LXXIX. Les Péloponnésiens ne se montrèrent pas moins ardents que les Athéniens. Ils commencèrent l'attaque sur toute la ligne; l'élite des soldats placés sur le pont des navires engagea à la fois un combat de pied ferme et un combat sur mer. Ils tentèrent de rompre violemment la ligne ennemie, persuadés que des hommes déjà vaincus précédemment ne soutiendraient pas un pareil choc. Les Athéniens et les Mityléniens, voyant que leur unique salut était dans la victoire, ne songeaient qu'à vaincre ou à mourir glorieusement, et à ne pas quitter leurs rangs. Les deux armées étant animées d'une ardeur inexprimable, la bataille devint acharnée; tous les combattants prodiguaient leur vie. Les soldats placés sur les ponts étaient atteints d'une grêle de flèches; les uns blessés mortellement, tombaient dans la mer; les autres, dans l'ardeur du combat, ne sentaient point leurs blessures saignantes. La plupart tombaient atteints par d'énormes pierres que les Athéniens lançaient des points élevés. Le combat avait déjà duré longtemps, et beaucoup de monde était tombé de part et d'autre, lorsque Callicratidas rallia les soldats au son de la trompette pour leur donner un moment de relâche. Puis il recommença le combat qui se prolongea longtemps, jusqu'à ce que le nombre des navires et la bravoure des guerriers qui les montaient eussent repoussé les Athéniens, qui se réfugièrent dans le port intérieur de la ville. Callicratidas pénétra au même moment à travers l'estacade et vint s'embosser devant la ville des Mityléniens. Car le passage, qui avait été si vivement disputé, et qui conduit à un beau port, est situé en dehors de la ville. L'ancienne ville forme une petite île, tandis que la ville, plus récemment fondée, est située en face de Lesbos; et entre les deux est un bras de mer étroit qui rend la position de la ville très-forte. Callicratidas débarqua ses troupes et investit la ville de toutes parts. Tel était l'état des choses à Mitylène.

[Revenons à la Sicile.] Les Syracusains envoyèrent des députés à Carthage pour se plaindre au sujet de la guerre et pour demander la cessation des hostilités. Les Carthaginois leur donnèrent des réponses évasives; ils faisaient en même temps en Libye d'immenses levées de troupes, dans le dessein de soumettre toutes les villes de la Sicile. Déjà avant d'avoir entrepris cette expédition, ils avaient choisi quelques citoyens, et des Libyens volontaires pour fonder en Sicile la ville de Thermes, située auprès des sources d'eaux chaudes¹.

LXXX. L'année étant révolue, Callias fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Furius et Cneïus Pompeius². Dans ce temps, les Carthaginois enflés de leurs succès en Sicile, et cherchant à se rendre maîtres de toute l'île, décrétèrent les préparatifs de nombreuses troupes. Ils choisirent pour général ce même Annibal qui avait détruit Sélinonte et Himère, et lui confièrent toute la direction de la guerre. Mais, comme il était déjà avancé en âge, on lui donna, sur sa demande, pour collègue dans le commandement *Imilcon*³, fils d'Hannon, de la même famille qu'Annibal. Ces deux chefs s'étant concertés ensemble, firent partir avec de fortes sommes d'argent quelques commissaires choisis parmi les citoyens les plus considérables; ces commissaires avaient reçu l'ordre d'enrôler, en Ibérie et dans les îles Beléares, le plus grand nombre possible de soldats étrangers. Annibal et Imilcon parcouraient eux-mêmes la Libye, enrôlant des Libyens, des Phéniciens et des citoyens de Carthage le plus en état de porter les armes. Les nations et les rois alliés étaient invités à fournir des soldats mauritains et numides ainsi que quelques-uns de ceux qui habitent les contrées de la Cyrénaïque. En Italie, ils prirent à leur solde des

1. Voyez plus haut IV, *Himera deleta, quos cives belli calamitas reliquos fecerat, ii se Thermis collocarant, in ejusdem agri finibus, neque longe ab oppido antiquo*. Cicéron *in Verrem*, II, 35.)

2. Troisième année de la xciii^e olympiade; année 406 avant J.-C.

3. Plus loin il est appelé indifféremment *Imilcar*, *Imilcas*, *Amilcas* et *Amilcar*.

Campaniens, et les transportèrent en Libye; car ils savaient que ces derniers pourraient leur être d'une grande utilité, et que les Campaniens laissés en Sicile et mal disposés pour les Carthaginois, allaient faire cause commune avec les Siciliens. Enfin toutes ces troupes assemblées à Carthage, composèrent une armée, y compris la cavalerie, de près de cent vingt mille hommes, au rapport de Timée, et de trois cent mille, s'il faut en croire Éphore. Pour le transport de cette armée, les Carthaginois mirent en mer toutes leurs trirèmes et réunirent plus de mille vaisseaux de transport. Pendant qu'un détachement de quarante trirèmes formait l'avant-garde de cette flotte et se dirigeait sur la Sicile, les Syracusains se montrèrent avec un égal nombre de bâtiments dans les environs d'Éryx. Ils s'engagea un combat naval de longue durée, dans lequel quinze bâtiments phéniciens furent coulés, le reste s'échappa à la faveur de la nuit et gagna le large. Dès que la nouvelle de cette défaite parvint à Carthage, Annibal mit à la voile avec cinquante navires tant pour empêcher les Syracusains de profiter de leur avantage, que pour assurer la retraite à ses propres forces.

LXXXI. Depuis qu'on avait appris en Sicile les levées de troupes qu'Annibal faisait chez tous les alliés, on s'attendait à chaque instant à voir ces troupes débarquer. Les villes informées de ces immenses préparatifs, et comprenant qu'il s'agissait d'une lutte décisive, se disposèrent à une résistance désespérée. Les Syracusains demandèrent des secours aux Grecs d'Italie et aux Lacédémoniens. Ils envoyèrent aussi dans les villes de la Sicile des députés pour engager les hommes influents à exciter les populations à prendre les armes pour défendre la liberté commune. Les Agrigentins, connaissant la puissance envahissante des Carthaginois, comprirent qu'ils sentiraient tout les premiers le poids de la guerre. En conséquence, ils résolurent de transporter en dedans des murs de la ville, le blé, les fruits et tous les autres produits de la campagne. A cette époque, le territoire de la ville des Agrigentins jouissait d'une prospérité très-grande, dont il ne me

semble pas hors de propos de communiquer quelques détails.

Aucun pays ne produisait de vignobles plus étendus et plus beaux. Presque tout le territoire était planté d'oliviers dont le fruit s'exportait et se vendait à Carthage, la Libye n'étant point encore alors cultivée. Les Agrigentins, recevant de l'argent en échange de leurs produits naturels, amassèrent des richesses immenses. Les monuments dont nous allons parler sont une preuve de ces richesses¹.

LXXXII. La construction des monuments sacrés et surtout le temple de Jupiter, témoignent de la splendeur opulente dont jouissaient jadis les habitants d'Agrigente. [A l'exception du dernier], tous les autres temples ont été brûlés ou détruits par les ennemis qui se sont à plusieurs reprises emparés de la ville. La guerre empêcha de placer sur l'Olympium² le toit qu'il devait recevoir; et depuis que la ville fut saccagée, les Agrigentins n'eurent plus les moyens d'achever ce monument. Le temple de Jupiter a trois cents quarante pieds de longueur, soixante de largeur et cent vingt pieds de haut, non compris le fondement. C'est le plus grand temple de la Sicile, et il peut avec raison être comparé aux autres monuments de ce genre qui se voient à l'étranger; car, bien qu'il n'ait point été complètement achevé, le dessin qui en subsiste témoigne de la grandeur du plan. Quant aux autres temples, ils sont ou enceints de murs, ou de colonnes qui entourent le sanctuaire; l'Olympium participe à la fois de ces deux modes d'architecture. Les colonnes se confondent avec le mur d'enceinte; la partie extérieure est arrondie, et la partie qui regarde en dedans est carrée en forme de pilastres. En dehors, ces colonnes ont vingt pieds de circonférence et leurs cannelures peuvent contenir chacune le corps d'un homme; la partie intérieure a douze pieds. Les portiques sont vastes et d'une hauteur prodigieuse; sur la face orien-

1. Il ne faut pas oublier que notre auteur parle de sa patrie. On comprend donc pourquoi il se complaît dans ces détails.

2. Voyez sur ce temple de Jupiter, Polybe, IX, 21, qui s'accorde avec Diodore.

tale on a représenté le combat des géants, ouvrage de sculpture remarquable par sa dimension et sa beauté ; sur la face occidentale, on a figuré la prise de Troie, composition achevée où l'on distingue chacun des héros par leur mise en scène. A cette époque, on voyait aussi en dehors de la ville un lac creusé de main d'homme, ayant sept stades de tour et vingt coudées de profondeur¹. Par des moyens ingénieux on y conduisait des eaux pour entretenir une multitude de poissons de toutes espèces, servant aux repas publics. Sur ces eaux nageaient des cygnes et une foule d'autres oiseaux qui réjouissaient beaucoup la vue. On admirait le luxe et la magnificence déployés dans les monuments funèbres érigés soit aux chevaux qui avaient remporté le prix de la course, soit à de petits oiseaux élevés dans des volières par des filles et de jeunes garçons. Timée dit avoir vu de ces monuments qui ont subsisté jusqu'à son temps.

Dans l'Olympiade précédente, c'est-à-dire dans la xcii^e, Exænète d'Agrigente, vainqueur à la course du stade, fut conduit sur un char dans la ville. Indépendamment de beaucoup d'autres, il était suivi de trois cents chars (*biges*) attelés de chevaux blancs, et tous fournis par les Agrigentins. En un mot, ces citoyens avaient, dès leur enfance, contracté l'habitude du luxe : ils portaient pour vêtements des étoffes molles, brodées d'or, et se servaient, dans les bains, de brosses et de flacons montés en argent ou en or.

LXXXIII. Le plus riche des Agrigentins était alors Gellias. Il avait construit dans sa maison plusieurs appartements pour recevoir des hôtes, et avait placé devant sa porte des domestiques qui devaient inviter tous les étrangers à recevoir chez lui l'hospitalité. Cet exemple était suivi par beaucoup d'autres Agrigentins qui pratiquaient ainsi les antiques mœurs hospitalières. Empédocle dit, en parlant d'Agrigente : « Ports vénérés où les étrangers peuvent se reposer à l'abri de tout danger. » Si l'on en

1. Environ dix mètres.

croit Timée dans le quinzième livre de son histoire, Gellias logea un jour chez lui cinq cents cavaliers arrivant de Géla, et comme c'était pendant l'hiver, il leur distribua aussitôt à tous des manteaux et des tuniques. Polyclite donne, dans son histoire¹, des détails curieux sur la cave de Gellias qu'il assure avoir vue lorsqu'il servait dans l'armée à Agrigente. Il y avait dans cette cave trois cents tonneaux taillés dans une même roche, chaque tonneau contenant cent amphores. Auprès de ces tonneaux se trouvait une citerne tapissée de chaux², de la capacité de mille amphores, d'où l'on faisait couler le vin dans les tonneaux. On raconte que cet homme, de mœurs si extraordinaires, était d'un extérieur tout à fait disgracieux. Envoyé en ambassade auprès des Centoripiens³, il excita, lorsqu'il parut dans l'assemblée, le rire de la foule qui trouvait, à ne juger que d'après sa figure, Gellias bien au-dessous de sa réputation. S'en étant aperçu, il dit à l'assemblée de ne pas s'étonner. « Car, ajoutait-il, les Agrigentins ont l'habitude d'envoyer dans les cités célèbres les citoyens les plus beaux, tandis qu'ils n'envoient dans les villes petites et chétives que des gens qui me ressemblent. »

LXXXIV. Gellias n'était pas le seul qui se distinguât par sa richesse ; beaucoup d'autres citoyens d'Agrigente étaient dans le même cas. On cite, entre autres, Antisthène, surnommé le Rhodien. Aux noces de sa fille, il donna un repas aux citoyens dans les rues mêmes où chacun demeurait. La

1. On ne sait rien sur cet historien originaire de Larisse ; il est également cité par Athénée.

2. Καλυμθήθρα κεκονιαμένη. Rien n'indique que κόνις (poussière) soit ici de la cendre de volcan ou la pouzzolane, ainsi que Miot l'a traduit. Dans la construction de cette citerne, il importait avant tout que le liquide ne s'écoulât pas dans le sein du sol. Or, pour obtenir cet effet, il fallait employer une espèce de chaux hydraulique, dont les Grecs et les Romains faisaient un fréquent usage. C'était un mélange, en proportions convenables, de chaux vive, d'argile et de silice qui se durcissait considérablement sous l'eau, et s'opposait à l'écoulement des liquides aussi bien qu'une couche de vernis. Telle est sans doute ici la véritable signification de κόνις, d'où dérive le verbe κονιάζω.

3. Centoripia, petite ville de la Sicile.

mariée était accompagnée de plus de huit cents chars; non-seulement les citoyens d'Agrigente, mais encore les citoyens des villes voisines, invités au festin, accompagnaient à cheval le cortège nuptial. Mais, ce qu'il y avait de plus extraordinaire, ce fut l'illumination que l'on raconte. Antisthène avait placé sur les autels de tous les temples et sur les autels élevés dans toutes les rues de la ville des amas de bois, et avait distribué aux gardiens des fagots et des sarments avec l'ordre d'y mettre tous à la fois le feu, dès qu'ils verraient briller la flamme du haut de la citadelle. Les gardiens exécutèrent cet ordre au moment où la jeune épouse fut conduite chez elle, précédée d'un grand nombre d'hommes portant des torches; toute la ville était comme en feu et les rues pouvaient à peine contenir la foule qui, avide de contempler tant de magnificence, suivait le cortège. A cette époque, Agrigente comptait plus de vingt mille habitants, et près de deux cent mille en y comprenant les étrangers¹. On raconte encore d'Antisthène que, voyant son fils chercher dispute à un de ses voisins, pauvre, et employer la violence pour l'amener à lui vendre son petit champ, opposa une vive résistance à ce désir immodéré d'étendre ses propriétés; et qu'il avait dit à son fils de songer plutôt à enrichir qu'à appauvrir un voisin qui était dans l'indigence, et ne pouvant acheter la terre de son voisin, de vendre celle qu'il avait pour en acheter une autre ailleurs, et de satisfaire alors le désir d'agrandir ses domaines. Enfin, l'opulence et le luxe des citoyens d'Agrigente étaient arrivés à un tel degré, que, lors du siège de la ville, un décret défendit à ceux qui montaient la garde pendant la nuit, d'avoir pour se coucher, plus d'un tapis, d'un matelas, d'une couverture et deux oreillers. Si un tel lit passait pour un coucher dur, on peut juger quel devait être le luxe pour les autres besoins de la vie. Mais nous nous sommes assez étendus sur ce sujet; nous ne voulons pas en dire davantage,

1. Ce nombre d'étrangers est en disproportion avec le nombre des habitants de la ville.

de crainte de négliger le récit des choses plus importantes.

LXXXV. Les Carthaginois, ayant transporté leurs troupes en Sicile, marchèrent sur Agrigente. Ils établirent deux camps : l'un était situé sur quelques hauteurs occupées par environ quarante mille Ibériens et Libyens ; l'autre, à peu de distance de la ville, était entouré d'un fossé profond et palissadé. Les Carthaginois envoyèrent d'abord des députés aux Agrigentins pour les engager à entrer dans leur alliance ou du moins à rester neutres et amis de Carthage ; mais, les Agrigentins n'ayant point accepté cette proposition, le siège fut aussitôt poussé vigoureusement. De leur côté, les citoyens appelèrent aux armes tous les hommes à la fleur de l'âge ; ils en firent une milice régulière dont une partie fut échelonnée sur les murs et l'autre gardée pour la réserve. Ils avaient un utile auxiliaire en Dexippe le Lacédémonien qui venait d'arriver de Géla avec quinze cents soldats étrangers. Car, Dexippe, si l'on en croit Timée, séjournait alors à Géla, où il jouissait, en sa qualité de Lacédémonien, d'une grande considération. Les Agrigentins l'avaient sollicité de prendre à sa solde le plus grand nombre possible de soldats, et de se rendre dans leur ville. En même temps, les Campaniens, qui avaient, dans la guerre précédente, combattu sous les ordres d'Annibal, s'engagèrent au nombre de huit cents au service des Agrigentins. Ces auxiliaires occupèrent un poste élevé, appelé l'Athénéum qui, par sa position, dominait la ville.

Cependant Imilcar et Annibal, généraux des Carthaginois, reconnurent, en examinant les murs, un point par lequel il était facile de pénétrer dans la ville ; ils construisirent donc deux tours d'une hauteur démesurée et les approchèrent des murailles. Le premier jour, les Carthaginois dirigèrent leurs attaques du haut de ces tours, et après avoir tué beaucoup de monde, rappelèrent les combattants au son de la trompette. La nuit étant survenue, les assiégés firent une sortie et mirent le feu aux machines.

LXXXVI. Annibal, désirant attaquer la ville sur plu-

sieurs points à la fois, ordonna à ses soldats de démolir les tombeaux et de combler les fossés jusqu'aux murailles. Grâce au grand nombre de bras, cet ordre fut promptement exécuté. Cependant l'armée entière fut saisie d'une crainte superstitieuse; car le tombeau de Théron, monument d'une grandeur immense, venait d'être ébranlé par la foudre; c'est ce qui engagea quelques devins à s'opposer à la démolition de ce monument. Bientôt après une maladie contagieuse se déclara dans le camp; un grand nombre de soldats en moururent; beaucoup d'autres furent en proie à d'atroces douleurs et d'horribles souffrances. Annibal, le chef de l'armée, succomba lui-même; et quelques sentinelles d'avant-postes assurèrent qu'elles avaient aperçu, pendant la nuit, des apparitions de morts. Dès qu'Imilcar vit ses troupes ainsi effrayées, il fit cesser la destruction des tombeaux; puis il ordonna des supplications aux dieux, selon les rites de sa patrie, en sacrifiant un enfant à Saturne¹ et en plongeant dans la mer une foule de victimes en honneur de Neptune. Cependant il ne discontinua pas les travaux commencés; car après avoir comblé le fleuve qui baigne la ville et construit une digue jusqu'aux murailles, il y dressa toutes ces machines de guerre et livra chaque jour des assauts. Les Syracusains voyant Agrigente ainsi assiégée, et craignant que cette ville n'éprouvât le sort de Sélinonte et d'Himère, étaient depuis longtemps résolus à lui envoyer des secours; ils nommèrent Daphnée au commandement des troupes auxiliaires qui venaient alors d'arriver d'Italie et de Messine. Après avoir réuni ces troupes, ils se mirent en marche et, pendant leur route, ils reçurent un renfort de Camarinéens et de Géléens. Ils firent encore venir quelques autres détachements de l'intérieur de l'île et se dirigèrent sur Agrigente, accompagnés d'une flotte de trente navires qui longeaient la côte. Cette armée se composait de plus de trente mille hommes d'infanterie et d'au moins cinq mille chevaux.

LXXXVII. Dès qu'Imilcar fut instruit de l'arrivée de

1. Voyez plus bas, XX, 14.

ces troupes, il envoya à leur rencontre les Ibériens et les Campaniens dont le nombre n'était pas au-dessous de quarante mille. Les Syracusains avaient déjà franchi le fleuve Himère lorsqu'ils rencontrèrent les Barbares. L'action dura longtemps; enfin les Syracusains demeurèrent vainqueurs: ils tuèrent plus de six mille ennemis, détruisirent tout le corps d'armée et en poursuivirent les débris presque sous les murs de la ville. Mais le général des Syracusains, voyant ses soldats se livrer en désordre à cette poursuite, les arrêta, dans la crainte qu'Imilcar ne se montrât avec le reste de son armée pour réparer cet échec; car il n'ignorait pas que c'était à une semblable faute que les Himériens avaient dû leur perte. Pendant que les Barbares fuyaient ainsi pour chercher un asile dans leur camp près d'Agrigente, les soldats de l'intérieur de la ville, témoins de cette défaite des Carthaginois, supplièrent leurs généraux d'ordonner une sortie et de saisir ce moment pour achever de mettre en déroute les forces de l'ennemi. Mais les généraux, soit qu'ils eussent été corrompus par de l'argent, ainsi qu'on le disait, soit qu'ils eussent craint qu'Imilcar ne s'emparât de la ville privée de ses défenseurs, comprimèrent l'ardeur de leurs soldats. Les fuyards purent ainsi en toute sûreté se sauver dans leur camp près de la ville; cependant Daphnée atteignit celui que les Barbares venaient d'abandonner et s'y établit. Aussitôt les troupes qui étaient dans Agrigente, en sortirent pour se réunir aux Syracusains; Dexippe les accompagna. Cette multitude forma une assemblée dans laquelle tout le monde fit entendre des cris d'indignation contre la conduite des généraux qui n'avaient pas profité de l'occasion de châtier les Barbares déjà battus et qui, s'opposant à une sortie, avaient laissé échapper tant de milliers d'hommes qui n'auraient pas dû être épargnés. Le tumulte était à son comble, lorsque Ménès de Camarine, s'emparant du commandement, s'avança dans l'assemblée; il accusa les généraux agrigentins avec tant de force, que lorsque ceux-ci essayèrent de se défendre, personne ne voulut les entendre; la foule fut tellement exaspérée qu'elle leur jeta des

pierres et en tua quatre sur place ; le cinquième, nommé Argée, fut épargné à cause de son extrême jeunesse. Dexippe le Lacédémonien ne fut pas non plus à l'abri des accusations ; car on était persuadé que ce commandant, qui passait pour si habile dans l'art militaire, n'avait agi ainsi que par trahison.

LXXXVIII. Après cette assemblée, Daphnée fit avancer ses troupes et entreprit d'investir le camp des Carthaginois ; mais le voyant très-fortifié, il se désista de son entreprise. Il se contenta d'occuper les routes par des détachements de cavalerie, et de saisir ceux qui étaient envoyés en fourrage ; interceptant ainsi les convois de vivres, il réduisit à la dernière extrémité les Carthaginois, n'osant combattre et pressés par le manque de vivres. Un grand nombre de soldats périrent de faim ; les Campaniens et presque toutes les troupes étrangères à la solde de Carthage se ruèrent sur la tente d'Imilcar, demandant à grands cris leurs rations ordinaires, et menaçant, s'ils ne les recevaient pas, de passer à l'ennemi. Sur ces entrefaits, Imilcar fut averti que les Syracusains envoyaient par mer une grande quantité de blé à Agrigente. Regardant cette circonstance comme l'unique moyen de salut, il engagea les soldats à patienter encore quelques jours, en leur laissant en gage les coupes d'argent appartenant aux citoyens de Carthage qui servaient dans l'armée. Cela fait, il fit venir de Panorme et de Motye quarante trirèmes avec lesquelles il attaqua celles qui transportaient le convoi de vivres. Les Syracusains, qui croyaient les Barbares, depuis leur dernière défaite, hors d'état de tenir la mer, d'autant plus que l'hiver était déjà proche, méprisaient les Carthaginois comme des gens qui n'oseraient point équiper leurs trirèmes. C'est pourquoi leur convoi était escorté par un très-petit nombre de navires, lorsque apparut Imilcar avec quarante trirèmes : il coula huit vaisseaux longs, et força les autres à se jeter sur la côte. Après s'être ainsi rendu maître de toute la flotte, il changea, par ce succès, tellement les espérances des deux partis, que les Campaniens, qui se trouvaient dans Agrigente, désespérant de la cause des Grecs, se lais-

sèrent corrompre pour quinze cents talents¹ et passèrent du côté des Carthaginois. Cependant les Agrigentins, croyant d'abord les Carthaginois dans une mauvaise situation, ne ménageaient point leurs vivres et d'autres approvisionnements, s'attendant à chaque moment à voir le siège levé. L'espoir des Barbares se ranima en voyant tant de milliers d'hommes réunis dans une seule ville et ignorant encore la prise du convoi qui devait leur amener des vivres. On dit que Dexippe le Lacédémonien se laissa également corrompre moyennant quinze talents. Il est certain qu'il conseilla tout à coup aux généraux des troupes italiques, comme une chose utile, de transporter ailleurs le théâtre de la guerre, en alléguant pour raison le manque de vivres. En conséquence, ces généraux, prétextant que le temps de leur commandement était expiré, firent embarquer leurs troupes. Après ce départ, les généraux des Syracusains se réunirent et convinrent de faire le recensement des vivres qui se trouvaient dans la ville; et comme ils les trouvèrent insuffisants, ils déclarèrent à leur tour être obligés de quitter la ville. Dès que la nuit fut arrivée, ils ordonnèrent le départ de toutes leurs troupes.

LXXXIX. Ce départ fut suivi de celui d'une multitude immense d'hommes, de femmes et d'enfants; toutes les maisons retentissaient de longs gémissements et de lamentations. Les habitants étaient tout à la fois en proie à la crainte des ennemis et à la douleur de se voir forcés d'abandonner au pillage les trésors qui faisaient le bonheur de leur vie. Bien que le sort leur enlevât tous leurs biens, ils s'estimaient encore bien heureux de sauver leurs personnes. Il fallait être témoin non-seulement de la perte des richesses d'une ville si opulente, mais encore de la mort de tant de citoyens. Les malades furent délaissés par les domestiques qui les gardaient, car chacun ne songeait qu'à son propre salut; les vieillards furent abandonnés à leur infirmité. Beaucoup d'autres, aimant mieux mourir que de quitter leur patrie, mirent volontairement fin à leurs jours,

1. Quatre-vingt-deux mille cinq cents francs.

afin d'exhaler le dernier soupir dans le foyer paternel. Une multitude d'habitants, sortant de la ville, furent escortés jusqu'à Géla par des soldats armés. Toute la route qui conduit d'Agrigente à Géla était couverte de femmes et d'enfants. On voyait aussi dans cette foule en désordre des jeunes filles qui échangeaient volontiers leurs habitudes de luxe contre les fatigues d'une marche précipitée, tant la terreur leur avait donné d'énergie. Toute cette foule parvint heureusement à Géla; elle s'établit dans Léontium, ville que les Syracusains lui avaient donnée à habiter.

XC. Dès le point du jour¹ Imilcar fit, avec ses troupes, son entrée dans la ville, et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui y étaient abandonnés. Les Carthaginois arrachèrent des temples ceux qui y avaient cherché un asile et les mirent à mort. On raconte que Gellias, ce citoyen qui surpassait tous ses semblables par ses richesses et sa bienfaisance, partagea le sort infortuné de sa patrie. Il avait voulu, avec quelques autres, se réfugier dans le temple de Minerve, pensant que cet asile sacré serait respecté des Carthaginois; mais voyant leur impiété, il mit le feu au temple et se brûla lui-même ainsi que tous les trésors que renfermait ce monument. Par ce seul acte il sut prévenir l'outrage qui menaçait les dieux, détourner le pillage d'immenses trésors, et surtout dérober sa personne à l'insolence des Barbares. Imilcar pillâ les temples et les maisons, qu'il fit minutieusement fouiller, et amassa une quantité de trésors telle que devait fournir une ville de deux cent mille âmes², qui, depuis sa fondation, n'avait jamais été prise par l'ennemi, presque la plus riche de toutes les villes grecques, et dont les habitants rivalisaient en ouvrages de luxe de tout genre. En effet, on y trouva un grand nombre de chefs-d'œuvre de peinture et d'innombrables statues d'une exécution achevée.

Imilcar expédia à Carthage les plus beaux de ces chefs-

1. Je préfère la leçon ἀμ' ἡμέρα à ἀμα τῷ φόβῳ que porte le texte de l'édition Bipontine.

2. Y compris les étrangers. Voyez plus haut, chap. 84.

d'œuvre, parmi lesquels se trouvait aussi le taureau de Phalaris, et il vendit le reste du butin à l'enchère. Timée qui, dans son histoire, affirme que ce taureau n'a pas existé du tout, a été dans l'erreur, ainsi que les événements mêmes l'ont démontré. Car Scipion, qui, environ deux cent soixante ans après la prise d'Agrigente, détruisit Carthage, renvoya aux Agrigentins, entre autres objets conservés à Carthage, le taureau de Phalaris, lequel se trouvait encore à Agrigente à l'époque où nous écrivions cet ouvrage¹. Nous avons cru devoir insister sur ce fait, parce que Timée, qui adresse des reproches si amers et ne fait pas grâce aux historiens antérieurs à lui, est pris en flagrant délit de mensonge précisément sur un sujet où il s'est dit de la plus grande exactitude. Quant à moi, je pense qu'il faut pardonner aux historiens les erreurs qui peuvent leur échapper; car ils sont hommes, et la vérité est difficile à saisir dans des temps réculés. Mais ils méritent d'être blâmés sévèrement lorsqu'ils manquent d'exactitude dans le récit des faits, et qu'ils outragent la vérité, soit par flatterie, soit par esprit de parti.

XCI. Après un siège de huit mois, Imilcar se rendit maître de la ville, un peu avant le solstice d'hiver; il ne la détruisit pas immédiatement, afin que les troupes pussent y établir leurs quartiers d'hiver. Dès que le bruit du désastre d'Agrigente se répandit, les habitants de la Sicile furent saisis d'une telle frayeur que les uns transportèrent leur domicile à Syracuse, et que les autres firent passer en Italie leurs enfants, leurs femmes et tous leurs biens. Les Agrigentins qui avaient échappé à la captivité, arrivèrent à Syracuse où ils mirent en accusation les généraux auxquels ils reprochèrent la ruine de leur patrie. Les autres Siciliens se plaignirent, de leur côté, des Syracusains en leur reprochant de ne choisir que des chefs qui mettent toute la Sicile à deux doigts de sa perte. Au milieu de cette terreur

1. Carthage fut détruite dans la troisième année de la CLVIII^e olympiade. Quant au taureau de Phalaris rendu aux Agrigentins, voyez Cicéron, *in Verrem*, IV, 33.

universelle, une assemblée générale fut convoquée à Syracuse; mais personne n'osa émettre un avis sur le parti à prendre dans cette guerre. Enfin, tout le monde gardant le silence, Denys, fils d'Hermocrate, parut à la tribune, accusa les généraux de trahison et d'avoir livré l'État au pouvoir des Carthaginois. Il excita la multitude à la vengeance, en exhortant les assistants à ne pas attendre le délai que demande un jugement légal, mais à procéder sur-le-champ et par la force au châtimement des coupables. Les magistrats condamnèrent, selon les lois, l'orateur à une amende, pour avoir provoqué le désordre; mais, Philistus, le même qui, par la suite, écrivit l'histoire [de la Sicile], et qui possédait une fortune considérable, paya l'amende prononcée et engagea Denys à continuer de dire tout ce qu'il voudrait; en même temps il l'assura qu'il serait prêt à payer pour lui toutes les amendes que les magistrats pourraient prononcer pendant une journée entière. Encouragé par cette promesse, Denys continua à exciter la multitude et mit le désordre dans l'assemblée, en reprochant publiquement aux généraux d'avoir vendu à prix d'argent le salut des Agrigentins; en même temps il accusa les principaux citoyens de Syracuse de s'être mis au service de l'oligarchie. Il proposa alors de nommer au commandement des armées, non les citoyens les plus puissants, mais les mieux intentionnés et les plus populaires, ajoutant que les premiers gouverneraient l'État despotiquement, méprisant la populace et faisant tourner à leur profit les malheurs de la patrie, tandis que les citoyens d'un rang inférieur n'agiraient point ainsi, par cela même qu'ils avaient la conscience de leur propre faiblesse.

XCII. Par ce discours démagogique qui flattait si bien les passions de l'assemblée, en même temps que les propres desseins de l'orateur, Denys parvint à porter l'exaspération à son comble. Le peuple, haïssant déjà les généraux, parce qu'ils avaient déserté leur poste, et irrité par les paroles qu'il venait d'entendre, leur ôta aussitôt le commandement et nomma d'autres généraux, au nombre desquels se trouvait aussi Denys qui s'était déjà distingué •

dans plusieurs combats contre les Carthaginois, et qui jouissait d'une grande réputation auprès des Syracusains. Enflé d'espérances, il commença dès lors à mettre tout en œuvre pour devenir le tyran de sa patrie. Parvenu au commandement, il ne fréquentait point les autres généraux et ne se rendait point à leurs conférences; tout en agissant ainsi, il faisait répandre le bruit que ses collègues entretenaient des intelligences avec les ennemis. Par cette conduite, il espérait leur faire retirer le commandement et se faire conférer un pouvoir absolu. Cette manière d'agir n'échappait pas aux citoyens les plus sincèrement attachés à la république, qui, prévoyant ce qui devait arriver, blâmaient la conduite de Denys dans toutes les assemblées. Mais la populace, ne pénétrant point les vrais desseins de Denys, lui prodiguait des éloges en criant que l'on trouverait difficilement un plus ferme défenseur de l'État. Cependant, dans les réunions fréquentes convoquées pour délibérer sur les préparatifs de la guerre, Denys, voyant encore les Syracusains sous le coup de la terreur que leur inspirait l'ennemi, proposa le rappel des exilés, faisant ressortir combien il était absurde de faire venir de l'Italie et du Péloponnèse des secours étrangers, et de refuser d'accueillir ces citoyens qui avaient rejeté les offres brillantes de l'ennemi pour les engager à son service, et qui aimaient mieux mourir bannis sur la terre étrangère que de conspirer contre leur patrie. Il ajouta que leur exil ayant été la cause de graves désordres, ils combattraient courageusement par reconnaissance envers leurs bienfaiteurs qui les auraient rappelés dans leurs foyers. En donnant beaucoup d'autres motifs à l'appui de sa proposition, il emporta les suffrages des Syracusains. Aucun de ses collègues n'osa lui répliquer, car ils craignaient tous d'irriter encore davantage la multitude, et de s'attirer une haine générale, pendant que Denys recueillerait des bénédictions. Denys espérait ainsi s'attacher les exilés, hommes avides de changement et propres à l'aider dans l'exécution du projet qu'il méditait pour s'emparer de la tyrannie. En effet, ces exilés devaient se réjouir d'avance du massacre de leurs ennemis, de la vente

publique des biens appartenant à ceux-ci, et de la réintégration dans leurs propriétés. Enfin, la proposition concernant les exilés ayant été adoptée, ces derniers rentrèrent immédiatement dans leur patrie.

XCIII. Des lettres apportées de Géla demandèrent un renfort de troupes. Denys saisit l'occasion de poursuivre ses projets. Il partit donc avec un détachement de deux mille hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux, et arriva promptement à Géla, alors gardée par Dexippe, le Lacédémonien, que les Syracusains y avaient établi. Denys trouvant les plus riches citoyens de cette ville soulevés contre le peuple, les mit en accusation dans l'assemblée publique, les fit condamner à mort, exécuter et vendre leurs biens à l'enchère. Avec l'argent retiré de cette vente, il paya à la garnison commandée par Dexippe la solde qui lui était due. Quant aux soldats qu'il avait amenés avec lui de Syracuse, il leur promit le double de la paie que la ville de Syracuse leur avait stipulée. De cette manière, il mit dans ses intérêts la garnison de Géla et le détachement qu'il avait amené avec lui. En même temps, il fut comblé d'éloges de la part du peuple, qui le regardait comme son libérateur; car, jaloux des citoyens les plus puissants, le peuple appelait leur supériorité despotisme. C'est ainsi que les Géléens envoyèrent à Syracuse des députés chargés de prononcer l'éloge de Denys, et d'apporter les décrets par lesquels ils le comblaient d'honneurs et de présents. Denys tenta de faire entrer Dexippe dans ses projets; mais, n'ayant point réussi, il se prépara à retourner avec ses soldats à Syracuse. Les Géléens, informés que les Carthaginois allaient ouvrir la campagne en marchant avec toutes leurs forces contre Géla, supplièrent Denys de rester et de ne point les laisser tomber dans les malheurs qu'avaient essuyés les Agrigentins. Denys leur promit de revenir bientôt avec une armée plus forte, et partit de Géla à la tête de ses troupes.

XCIV. On célébrait alors à Syracuse des jeux publics. Denys entra dans la ville au moment où l'on sortait du théâtre. Aussitôt la foule se pressa autour de lui, deman-

dant des nouvelles des Carthaginois. Il répondit qu'il n'en avait rien entendu, mais que les Syracusains avaient des ennemis intérieurs bien plus redoutables que ceux du dehors dans les chefs de l'administration publique, qui, pendant que le peuple trop confiant se livrait à des réjouissances, dilapidaient le trésor public et laissaient les soldats sans soldé. Les Carthaginois, ajoutait-il, font d'immenses préparatifs de guerre et se proposent de marcher sur Syracuse, au milieu de l'insouciance de ses magistrats. Il assura que, s'il avait, dès le commencement, soupçonné la raison de cette conduite, il la connaissait maintenant d'une manière certaine, depuis qu'Imilcar lui avait envoyé un héraut, sous prétexte de traiter de l'échange des prisonniers, mais en réalité pour l'engager à ne pas s'enquérir avec trop d'activité des relations qu'Imilcar pourrait entretenir avec la plupart des généraux entraînés dans son parti et à ne pas s'y opposer, dans le cas où lui, Denys, ne voudrait pas y prendre part. Il ne croyait donc pas, continuait-il, devoir conserver le commandement et il était venu pour s'en démettre; que c'était pour lui une chose intolérable, pendant que les autres vendaient la patrie, de partager avec les citoyens tous les dangers, en même temps de paraître tremper dans une odieuse trahison. Ce discours enflamma le peuple et se répandit dans toute l'armée; chacun se retira dans un état d'angoisse inexprimable. Le lendemain, une assemblée fut convoquée. Denys porta contre les magistrats les accusations les plus violentes; par son discours, il se rendit le peuple très-favorable et l'exaspéra contre les généraux. Enfin, quelques assistants se levèrent en criant qu'il fallait le nommer au commandement absolu de l'armée et ne pas attendre pour cela que l'ennemi eût ébranlé les murailles. L'importance de cette guerre exige, ajoutaient-ils, qu'on nomme un général capable de faire face aux affaires; on décidera dans une autre assemblée du sort des traîtres; ce jugement pourra se remettre; trois cent mille Carthaginois furent jadis vaincus à Himère, pendant que Gélon avait un commandement illimité. A ces cris, la multitude prenant, comme d'ordinaire, la pire des

résolutions, nomma Denys général en chef avec un pouvoir dictatorial.

XCV. Après ce premier succès, Denys rendit un décret qui doubla la solde des troupes. Il donna pour motif que les soldats se battraient avec plus de courage; il ajouta qu'il ne fallait pas s'inquiéter de cette augmentation de dépense, parce qu'il serait facile d'y pourvoir. L'assemblée étant dissoute, beaucoup de Syracusains blâmaient ce qui venaient de se passer, comme s'ils n'y avaient pas donné leur sanction; car, se livrant à leurs propres réflexions, ils prévoyaient déjà l'établissement d'un pouvoir absolu. Au lieu d'affermir la liberté, il venaient, à leur insu, de donner à la patrie un tyran. Denys, voulant prévenir le repentir de la multitude, qu'il craignait, songeait aux moyens de se faire donner une garde attachée à sa personne, pensant bien qu'une fois qu'elle lui serait accordée, il lui serait facile de s'emparer de la tyrannie. Il ordonna ensuite que tous les hommes jusqu'à l'âge de quarante ans eussent à se pourvoir de vivres pour trente jours et à se rendre immédiatement en armes à Léontium. Les Syracusains avaient une garnison dans cette ville, qui étaient alors remplie d'exilés et d'étrangers. Il espérait attacher à son service ces hommes avides de changement; et il prévoyait que la plupart des Syracusains s'abstiendraient d'aller à Léontium. Quoi qu'il en soit, Denys était campé avec ses troupes dans la campagne, lorsqu'au milieu de la nuit, il fit répandre, par ses domestiques, l'alarme et jeter de grands cris comme si l'on avait voulu attenter à sa personne. En même temps, il se réfugia dans la forteresse de la ville, où il passa la nuit en allumant des feux et en appelant auprès de lui les plus braves de ses soldats. Dès le lever du jour, la foule se rassembla à Léontium, et Denys vint lui-même raconter les détails de cette prétendue conspiration, et il persuada à la multitude de lui donner une garde de six cents hommes qu'il choisirait lui-même. Denys imita en cela l'exemple de Pisistrate l'Athénien. En effet, on rapporte que celui-ci, après s'être blessé lui-même, parut au milieu de l'assemblée comme une victime de la persé-

cution; et qu'il obtint ainsi des citoyens une garde qui l'aida ensuite à s'emparer de la tyrannie. Denys trompa le peuple par un semblable stratagème, afin d'arriver au but qu'il se proposait d'atteindre.

XCVI. Pour former sa garde, Denys choisit des hommes pauvres, mais braves, au nombre de plus de mille, les revêtit d'armes magnifiques et stimula leur ambition par de brillantes promesses. Il appela aussi auprès de lui des troupes mercenaires et se les attacha par les flatteries qu'il leur prodiguait. Il changea les cadres de l'armée et ne donna de commandement qu'à ses affidés. De plus, il congédia Dexippe le Lacédémonien, le renvoya en Grèce, craignant qu'un tel homme ne saisisse un moment favorable pour rendre aux Syracusains leur liberté. Il fit aussi venir les troupes étrangères établies à Géla, et rassembla de tous côtés les exilés et les impies, dans l'espérance de trouver en eux un appui pour conserver la tyrannie. Après ces dispositions, il se rendit à Syracuse, dressa sa tente dans le Naustathme¹, et se proclama le tyran de sa patrie. Les Syracusains furent, en dépit d'eux-mêmes, obligés de se tenir tranquilles; il leur était impossible de rien tenter contre cette usurpation; car, d'un côté, la ville était remplie de soldats étrangers, d'un autre côté, ils avaient à redouter les forces si nombreuses des Carthaginois. Denys s'empressa ensuite d'épouser la fille d'Hermocrate, de ce général qui avaient vaincu les Athéniens, et donna sa sœur en mariage à Polyxène, frère de la femme d'Hermocrate. Il voulait ainsi s'allier à une maison illustre, afin d'affermir sa tyrannie. Après cela, il convoqua une assemblée dans laquelle il condamna à mort Daphnée et Démarque, deux hommes très-puissants qui lui portaient ombrage. C'est ainsi que Denys, de simple scribe et de la condition la plus humble, s'éleva au pouvoir de tyran de la plus grande des villes grecques. Il conserva jusqu'à sa mort l'autorité absolue, et régna pendant trente-huit ans. Nous parlerons en temps et lieu, avec plus de détails, des ex-

1. Quartier du port de Syracuse.

exploits de ce tyran et de l'accroissement de son empire : car, de toutes les tyrannies dont l'histoire nous a conservé la mémoire, Denys a su acquérir la plus vaste et la plus durable.

Après la prise d'Agrigente, les Carthaginois firent passer à Carthage les monuments sacrés, les statues et d'autres objets très-précieux. Après avoir incendié les temples et pillé la ville, ils y établirent leurs quartiers d'hiver. Au retour du printemps, ils préparèrent des machines et des munitions de guerre de toutes sortes, se proposant d'ouvrir la campagne par le siège de Géla.

XCVII. [Revenons à l'histoire de la Grèce.] Les Athéniens, affaiblis par des défaites continuelles, accordèrent le droit de cité aux étrangers domiciliés à Athènes, et à tous ceux qui voulaient servir dans l'armée. Le nombre de concitoyens s'étant ainsi considérablement accru, les généraux enrôlèrent tous ceux qui étaient en état de porter les armes. Ils construisirent une flotte de soixante navires, et, après l'avoir parfaitement équipée, ils appareillèrent pour Samos où ils rejoignirent les autres généraux, qui, de leur côté, avaient réuni quatre-vingts trirèmes tirées des îles. Ayant, de plus, reçu un renfort de dix autres trirèmes, qu'ils avaient demandées aux Samiens, ils levèrent l'ancre et dirigèrent leur flotte, composée de cent cinquante navires, sur les îles Arginuses, se hâtant de faire lever le siège de Mitylène. Le commandant de la flotte lacédémonienne, Callicratidas, averti de cette expédition navale, laissa Étéonicus avec une armée nombreuse pour continuer le siège, et, après avoir lui-même équipé cent quatre bâtiments, il s'empressa d'aller bloquer les îles Arginuses. Ces îles étaient alors habitées et renfermaient une petite ville éolienne; elles sont situées entre Mitylène et Cymes, à très-peu de distance de la côte et du promontoire de Catanis¹. Les Athéniens, dont la station n'était pas très-éloignée, eurent bien vite connaissance de la mar-

1. On ignore la position de ce promontoire dont ne parle aucun géographe. Voyez la note de Wesseling, tom. V, p. 629, de l'édition Bip.

che des ennemis. La violence des vents empêchait les navires d'engager un combat; mais les Athéniens, aussi bien que les Lacédémoniens, se tenaient prêts pour le lendemain, bien que les devins fussent, des deux côtés, opposés à une rencontre. En effet, du côté des Lacédémoniens, la tête de la victime sacrifiée sur le rivage avait disparu soudain, emportée par une vague. C'est ce qui fit prédire au devin la mort du commandant de la flotte; à quoi Callicratidas a, dit-on, répondu qu'en mourant sur le champ de bataille il ne déshonorerait point Sparte. Quant aux Athéniens, Thrasybule, qui avait ce jour-là le commandement en chef, eut pendant la nuit le songe que nous allons raconter. Il lui avait semblé être à Athènes, en plein théâtre, et jouer, lui et six autres généraux, *les Phéniciennes*, tragédie d'Euripide, tandis que les acteurs qui leur disputaient le prix, représentaient *les Suppliantes*, mais que les généraux ne représentaient qu'une victoire cadméeenne, en périssant tous, à l'exemple des sept chefs devant Thèbes. Le devin, après avoir écouté ce récit, déclara que les sept généraux allaient mourir dans le combat. Cependant, les victimes promettant la victoire, les généraux présents ordonnèrent de ne faire connaître la prédiction de mort qu'à leurs collègues, mais de répandre dans toute l'armée la prédiction qui annonçait la victoire.

XCVIII. Callicratidas, commandant la flotte lacédémonienne, rassembla ses troupes et excita leur courage par un discours convenable qu'il termina par ses paroles : « Je suis tellement prêt à braver le danger pour la défense de la patrie qu'au moment même où le devin vous prédit la victoire et à moi la mort, je ne balance pas à sacrifier ma vie. Mais sachant que la mort des chefs met les armées en désordre, je nomme dès à présent, dans le cas où il m'arriverait quelque malheur, comme mon successeur au commandement, Cléarque, homme éprouvé dans le métier des armes. »

Ces paroles inspirèrent à un grand nombre l'ardeur du combat et stimulèrent les soldats à imiter leur chef. Les Lacédémoniens, s'encourageant mutuellement, montaient

sur les navires. De leur côté, les Athéniens, animés au combat par leurs généraux, ne montrèrent pas moins d'empressement à monter à bord de leurs trirèmes et à se ranger en bataille. L'aile droite était commandée par Thrasybule et par Périclès, fils de celui qui, par son éloquence mérita le surnom d'Olympien. Thrasybule s'adjoignit encore, pour le commandement de cette aile, Théramène, qui servait alors comme simple volontaire, bien qu'il eût eu plusieurs fois sous ses ordres des corps d'armée. Il plaça ensuite les autres généraux sur toute l'étendue de la ligne, cherchant ainsi, autant que possible, à envelopper les flottes Arginuses. Callicratidas se mit en mouvement à la tête de l'aile droite, ayant confié l'aile gauche aux Béotiens, commandés par Thrasondas le Thébain. Ne pouvant déployer un front égal à celui des ennemis, Callicratidas partagea ses forces en deux armées dont chacune devait combattre séparément. Ces dispositions étonnèrent grandement tous les témoins du combat : ils voyaient, pour ainsi dire, quatre flottes qui combattaient à la fois, en composant un total de près de trois cents navires. En effet, ce fut là le plus grand combat naval que des Grecs eussent jamais livré contre des Grecs.

XCIX. Au premier signal que les chefs firent donner par les trompettes, les soldats sur les deux lignes répondirent par des cris de guerre épouvantables. De tous les navires sillonnant les ondes, chacun voulait être le premier à commencer le combat. La plupart des soldats, instruits par une longue guerre, avaient l'expérience des dangers qu'ils allaient affronter ; ils étaient animés d'une ardeur extrême en voyant l'élite des guerriers dont la bravoure allait décider du sort de la patrie. Et ils étaient tous persuadés que les vainqueurs seraient les maîtres de mettre un terme à cette guerre. Cependant, Callicratidas connaissant par le devin la fin qui lui était réservée, ne songea plus qu'à trouver une mort brillante : le premier il se dirigea sur le navire du général athénien Lysias, le fit couler, et blessa les flancs des trirèmes qui escortaient ce navire ; puis, se portant sur les autres bâtiments, il les frappa à

coups redoublés et les mit hors de service, en brisant les rames qui les faisaient mouvoir. Enfin il atteignit d'un choc très-violent la trirème de Périclès et la perça profondément; mais, comme la proue de son bâtiment s'était engagée dans les éperons du vaisseau ennemi de manière à ne pouvoir plus se mouvoir librement, Périclès lança sur le navire de Callicratidas des mains de fer au moyen desquelles il le tira à lui. Aussitôt les Athéniens y sautèrent à l'abordage et égorgèrent tous ceux qui s'y trouvaient. Ce fut là que, selon le rapport des historiens, Callicratidas, après s'être battu longtemps et brillamment, trouva la mort, accablé sous les coups des assaillants. A la nouvelle de la perte leur chef, les Péloponnésiens, saisis d'épouvante, plièrent. Pendant que l'aile droite, occupée par les Péloponnésiens, prenait la fuite, l'aile gauche, composée de Béotiens, soutenait pendant quelque temps le combat vaillamment. Les Béotiens, ainsi que les Eubéens dont ils avaient partagé le sort, et tous ceux qui avaient abandonné l'alliance d'Athènes, avaient à craindre que si jamais les Athéniens recouvraient leur suprématie, ceux-ci ne tirassent une vengeance éclatante de la défection de leurs alliés. Mais, lorsque les Béotiens virent la plupart de leurs bâtiments endommagés et les forces des vainqueurs dirigées contre eux, ils furent forcés de s'enfuir. Les Péloponnésiens se sauvèrent, les uns à Chio, les autres à Cymes.

C. Les Athéniens, ayant poursuivi assez loin les vaincus, laissèrent ces parages couverts de cadavres et de débris de navires. Après cette victoire, une partie des généraux jugea nécessaire d'enlever les morts, afin d'éviter tout sujet de reproche de la part des Athéniens qui blâmaient sévèrement ceux qui laissaient les cadavres sans sépulture; mais les autres généraux étaient d'avis qu'il fallait d'abord marcher sur Mitylène et en faire lever au plus vite le siège.

Bientôt il s'éleva une tempête violente; les trirèmes furent tellement ballottées que les soldats, ayant déjà souffert dans le combat, se refusèrent à lutter contre la force des brisants pour enlever les cadavres. Enfin, la

tempête augmentant de violence, ils ne purent ni marcher sur Mitylène ni recueillir les cadavres. Ils furent forcés par les vents à revenir aux Arginuses. Les Athéniens perdirent, dans ce combat, vingt-cinq navires et presque tout l'équipage; les Péloponnésiens en perdirent soixante-dix-sept. La perte de tant de bâtiments et la mort des guerriers qui les avaient montés, expliquent pourquoi tout le littoral de Cymes et de Phocée était jonché de cadavres et de débris de navires.

Lorsque Étéonicus, qui assiégeait Mitylène, apprit par un messenger la déroute des Péloponnésiens, il envoya les bâtiments à Chio, et se retira avec ses troupes de terre à Tyrrha, ville alliée de Lacédémone; car il craignait que, s'il était attaqué par la flotte des Athéniens, secondés par une sortie des assiégés, il ne courût risque de perdre toute son armée. Cependant les généraux athéniens appareillèrent pour Mitylène, et, s'étant réunis à Conon, qui avait sous ses ordres quarante navires, ils se portèrent sur Samos; en partant de cette station, ils allèrent dévaster le pays des ennemis.

Après ces événements, les Lacédémoniens cantonnés dans l'Éolide, dans l'Ionie et les îles alliées, se rassemblèrent à Éphèse. Ils décidèrent d'envoyer des députés à Sparte pour demander que Lysandre fût nommé nauarque; car, pendant tout le temps que ce chef commandait la flotte, les affaires allaient bien, et il paraissait supérieur aux autres généraux. Les Lacédémoniens ont une loi qui défend d'investir deux fois le même homme du commandement des forces navales. Or, ne voulant pas déroger à cet antique usage, ils nommèrent Aratus commandant de la flotte, mais ils lui adjoignirent Lysandre comme simple volontaire, avec l'ordre de suivre tous les avis de ce dernier. Investis du commandement, ces chefs firent venir du Péloponnèse et des autres alliés le plus grand nombre de trirèmes qu'ils pouvaient rassembler.

CI. A la nouvelle de la victoire remportée aux îles Arginuses, les Athéniens comblèrent d'éloges leurs généraux; mais ils les blâmèrent aussi sévèrement d'avoir laissé sans sépulture ceux qui étaient morts en combattant pour la

suprématie d'Athènes. Théràmène et Thrasybule avaient devancé l'arrivée de leurs collègues à Athènes. Or, ceux-ci, soupçonnant que Théràmène et Thrasybule les avaient accusés auprès de la multitude d'avoir négligé la sépulture des morts, adressèrent au peuple des lettres dans lesquelles ils déclaraient que c'étaient eux-mêmes qui avaient ordonné à ces deux généraux de recueillir les morts; cette démarche fut la principale cause de leur malheur. Ils pouvaient trouver dans Théràmène et dans ses nombreux amis des défenseurs éloquents et puissants d'une cause qui leur était commune à tous; tandis qu'en les attaquant, ils s'en étaient fait des adversaires et des accusateurs pleins de fiel. A la lecture de ces lettres en pleine assemblée, le peuple se montra aussitôt fort irrité contre Théràmène et ses partisans; mais, ceux-ci ayant justifié leur conduite, cette irritation se tourna de nouveau contre les généraux [absents]. Le peuple les mit donc en jugement, et décréta leur rappel immédiat, après avoir absous Conon et l'avoir investi du commandement des forces navales. Aristogène et Protomaque, craignant l'irritation de la multitude, s'enfuirent. Trasylle, Calliadès, Lysias, Périclès et Aristocratès, se rendirent, avec une grande partie de la flotte, à Athènes, comptant sur l'appui de leurs nombreux soldats de marine, dans le procès qui leur était intenté. Le peuple se réunit en assemblée : il écouta l'accusation et les orateurs qui flattent les passions populaires, mais il devint tumultueux et ne laissa point la parole aux défenseurs des accusés. Ce qui nuisit surtout à ces derniers, ce fut l'apparition des parents des morts, en habits de deuil, suppliant de punir les généraux qui n'avaient pas donné la sépulture à ceux qui étaient tombés en combattant pour la patrie. En un mot, ces parents, forts de l'appui de leurs amis et des nombreux partisans de Théràmène, l'emportèrent. Les généraux mis en accusation furent condamnés à mort, et leurs biens vendus publiquement.

CII. Ces sentences rendues, les bourreaux se disposaient déjà à exécuter les condamnés à mort, lorsque Diomédon,

l'un des généraux, homme brave, d'une expérience consommée dans l'art militaire, et connu pour sa justice ainsi que pour d'autres vertus, s'avança au milieu de l'assemblée; après que le silence se fut rétabli, il s'exprima en ces termes : « Citoyens d'Athènes, puisse l'arrêt qui nous frappe, tourner au profit de l'État! Puisque le sort nous refuse de remplir nous-mêmes les vœux que nous avons faits pour obtenir la victoire, il est convenable que vous vous en acquittiez vous-mêmes. Rendez des actions de grâces à Jupiter le sauveur, à Apollon, et aux vénérables déesses¹. C'est en invoquant ces divinités que nous avons battu les ennemis. » Après ce discours, qui excita la pitié et les larmes des bons citoyens, Diomédon fut entraîné avec ses collègues, pour subir l'exécution de la sentence de mort. On admira Diomédon en l'entendant, bien qu'il fût injustement condamné à mourir, ne point se plaindre de son infortune, mais demander d'accomplir des vœux sacrés pour une cité qui était si injuste à son égard. Cela ne pouvait être que le fait d'un homme plein de piété, magnanime, et qui ne méritait pas un sort si indigne. Cependant, les onze magistrats, institués par les lois pour l'exécution des sentences criminelles, remplirent leur office. Ainsi périrent ces généraux, qui, non-seulement n'avaient commis aucun crime contre l'État, mais qui, vainqueurs dans la plus grande bataille navale que des Grecs eussent livrée contre des Grecs, et après avoir montré un brillant courage dans maints autres combats, avaient, grâce à leur propre courage, fait élever des trophées témoignant de la défaite des ennemis. Telle fut l'aberration du peuple, injustement excité par des orateurs populaires; il appesantit sa colère sur des hommes qui méritaient, non pas un châtimement, mais bien des louanges et des couronnes.

CIII. Bientôt ceux qui avaient ainsi excité le peuple se repentirent et avec eux le peuple qui s'était laissé entraîner, comme si un dieu eût été irrité : les citoyens qui avaient été ainsi séduits ne tardèrent pas à expier leur con-

1. Les Furies.

duite insensée; car, peu de temps après, ils tombèrent sous le joug, non pas d'un seul tyran, mais de trente. Dès que la multitude commença à se repentir, Callixenus, qui avait proposé l'arrêt de condamnation, fut mis en jugement, comme ayant trompé le peuple. Sans vouloir écouter sa défense, on le chargea de chaînes et on l'enferma dans la prison de l'État. Mais il parvint, avec l'aide de quelques autres prisonniers, à miner la prison, et à se réfugier à Décélie, auprès des ennemis. Il échappa ainsi à la mort, mais il fut, chez tous les Grecs, montré au doigt, et traîna une existence misérable pendant tout le reste de sa vie.

Tels sont à peu près les événements arrivés dans le cours de cette année. C'est ici que l'historien Philistus termine la première partie de son histoire de la Sicile, ouvrage composé de sept livres, qui, depuis la prise d'Agrigente, comprend un espace de plus de huit cents ans. La seconde partie, continuant la première, est écrite en quatre livres. Ce fut dans ce même temps que mourut Sophocle, fils de Sophilus, poète tragique, après avoir vécu quatre-vingt-dix ans; il avait dix-huit fois remporté le prix. On raconte que cet homme célèbre, à la nouvelle que sa dernière tragédie avait été couronnée, fut saisi d'une si grande joie, qu'il en mourut¹. Apollodore, auteur d'une histoire chronologique, rapporte qu'Euripide est mort dans la même année; d'autres disent qu'Euripide, qui vivait chez Archélaüs, roi des Macédoniens, étant un jour sorti à la campagne, fut attaqué par des chiens et mis en pièces, un peu avant l'époque qui nous occupe.

CIV. L'année étant révolue, Alexias fut nommé archonte d'Athènes; les Romains élurent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Caius Julius, Publius Cornélius et Caius Servilius². Dans ce temps, les Athéniens, après l'exécution des généraux, portèrent Philoclès au commandement de l'armée; et après lui avoir confié une flotte, ils l'envoyèrent auprès de Conon, pour lui faire partager avec ce géné-

1. Comparez Valérius Maximus, IX, 12.

2. Quatrième année de la xciii^e olympiade; année 405 avant J. C.

ral le commandement des forces navales. Après qu'il eut rejoint Conon à Samos, il équipa tous les navires, dont le nombre s'éleva à cent soixante-treize. On résolut d'en laisser vingt à Samos, et de se diriger avec tous les autres vers l'Hellespont, sous les ordres de Conon et de Philoclès. Lysandre, nauarque des Lacédémoniens, ayant réuni dans le Péloponnèse trente-cinq bâtiments tirés des alliés les plus voisins, se porta sur Éphèse. Il y appela la flotte stationnée à Chio, et l'arma. Il se rendit ensuite auprès de Cyrus, fils du roi Darius, dont il reçut beaucoup d'argent pour l'entretien des troupes. Et lorsque Cyrus fut, par son père, rappelé en Perse, il confia à Lysandre le gouvernement des villes qui appartenaient aux Perses, et qui devaient payer les tributs à Lysandre. Après s'être pourvu de toutes les provisions de guerre nécessaires, Lysandre retourna à Éphèse.

A cette époque, quelques citoyens de Milet, aspirant à l'oligarchie, renversèrent, avec l'aide des Lacédémoniens, le gouvernement démocratique. Ils commencèrent, pendant les fêtes de Bacchus, par saisir dans les maisons ceux qui s'étaient montrés les plus hostiles à ce projet, et en égorgèrent une quarantaine. Ensuite, à l'heure où la place publique est remplie de monde, ils massacrèrent trois cents citoyens, choisis parmi les plus riches. Effrayés de ces massacres, les principaux partisans du régime populaire se réfugièrent, au nombre de près de mille, auprès du satrape Pharnabaze. Celui-ci les accueillit avec bienveillance; il leur donna à chacun un statère d'or¹, et leur accorda pour demeure Claudia, place forte située dans la Claudie².

Lysandre se porta, avec la plus grande partie de sa flotte, sur Thasus³, en Carie, ville alliée d'Athènes, qu'il prit

1. Un peu plus de vingt-sept francs.

2. Aucun autre auteur ne parle du fort Claudia dans la Claudie. Wesseling pense qu'il faut lire ici *Blauda* dans la *Lydie*. Voyez la note de Wesseling dans l'édition Bipontine, tom. V, p. 631.

3. Aucun auteur ne mentionne cette ville de la Carie. C'est probablement *Iassus* qu'il faut lire; c'était là une ville du littoral dont parlent Thucydide, Polybe, Appius, Xénophon et d'autres.

d'assaut. Il égorgéa tous les habitants ayant atteint l'âge viril, au nombre de huit cents, vendit à l'enchère les enfants et les femmes, et rasa la ville. Il dirigea ensuite sa flotte contre l'Attique et d'autres points du littoral de la Grèce; mais il ne fit aucun exploit digne de mémoire. C'est pourquoi nous ne nous sommes pas empressés d'en faire une mention particulière. Enfin, Lysandre prit Lampsaque, et relâcha la garnison athénienne sur la foi d'un traité; et, après avoir pillé les propriétés, il rendit aux habitants le gouvernement de leur ville.

CV. Les généraux athéniens, apprenant que les Lacédémoniens assiégeaient Lampsaque avec toutes leurs forces, firent venir de tous côtés des trirèmes et rassemblèrent ainsi cent quatre-vingts navires qui furent immédiatement dirigés contre les Lacédémoniens. Mais, trouvant la ville déjà prise, ils mouillèrent près d'Ægos-Potamos. De là ils se portèrent à l'encontre des ennemis qu'ils défiaient journellement au combat. Mais les Péloponnésiens ne répondant pas à ces défis, les Athéniens furent embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre; car il était impossible de subvenir à l'entretien des troupes, en occupant plus longtemps la même station. Ils étaient dans cet embarras lorsqu'arriva Alcibiade qui leur dit que Médocus et Seuthès, rois des Thraces, étant ses amis, consentiraient à fournir une nombreuse armée dans le cas où lui, Alcibiade, voudrait faire la guerre aux Lacédémoniens. Il pria donc les généraux athéniens de le laisser participer au commandement, en leur promettant de faire de deux choses l'une : ou de forcer l'ennemi à accepter un combat naval, ou de l'attaquer par terre avec une troupe de Thraces. Alcibiade agissait ainsi parce qu'il désirait rentrer en grâce auprès du peuple d'Athènes, en faisant une action d'éclat au profit de sa patrie. Mais les généraux athéniens, persuadés que, dans le cas d'une défaite, c'est à eux qu'on en imputerait la faute, et dans le cas d'un succès, tout l'avantage en reviendrait à Alcibiade, lui ordonnèrent de s'éloigner sur-le-champ et de ne jamais approcher de l'armée.

CVI. Comme les ennemis continuaient à refuser le

combat et que la disette se fit sentir dans le camp, Philoclès, qui avait ce jour-là le commandement, ordonna aux triérarques d'embarquer des troupes sur leurs trirèmes et de le suivre ; lui-même se mit rapidement en mer avec trente bâtiments qu'il tenait tout prêts. Lysandre, informé de ce mouvement par quelques déserteurs, sortit avec tous ses navires, mit Philoclès en déroute, et le poursuivit en le rejetant sur les autres bâtiments. Comme les Athéniens ne s'étaient pas encore tous embarqués sur leurs trirèmes, cette apparition inattendue des ennemis répandit le désordre dans tous les rangs. Lysandre, s'apercevant de ce tumulte, fit immédiatement débarquer Étéonious avec ses troupes de terre. Celui-ci, saisissant d'un coup d'œil le moment propice, s'empara d'une partie du camp des Athéniens. Lysandre fit avancer toutes ses trirèmes rangées en ligne ; il lança des mains de fer sur les bâtiments athéniens et les arracha de la côte. Les Athéniens, étourdis par cette attaque imprévue, n'ayant plus d'espace pour faire manœuvrer leurs bâtiments, et se trouvant dans l'impossibilité de soutenir un combat de pied ferme, furent défaits après une courte résistance. Abandonnant aussitôt la flotte et le camp, ils se réfugièrent là où chacun espérait trouver un asile. Dix trirèmes seulement échappèrent de cette débâcle ; l'une d'elles était montée par le général Conon, qui, craignant la colère du peuple, renonça à retourner à Athènes. Il se sauva auprès d'Évagoras, gouverneur de Chypre, avec lequel il était lié d'amitié. Quant aux soldats, ils s'enfuirent la plupart par terre jusqu'à Sestos, où ils se trouvèrent en sûreté. Lysandre captura le reste de la flotte, fit prisonnier le général Philoclès et le conduisit à Lampsaque, où il le fit mourir. Il envoya ensuite à Lacédémone, pour annoncer cette victoire, des messagers qu'il fit transporter sur la meilleure trirème, ornée des armes les plus magnifiques et des dépouilles les plus riches. Il marcha contre les Athéniens réfugiés à Sestos, s'empara de la ville et relâcha les Athéniens par capitulation. Aussitôt après, il se dirigea vers Samos, et bloqua la ville. De là il envoya à Sparte Gylippe, le même qui avait combattu en Sicile dans les

rangs des Syracusains; il le chargea d'apporter le butin pris sur l'ennemi et quinze cents talents d'argent¹. Cet argent était mis dans des sachets dont chacun portait une scytale (étiquette) indiquant la somme qui s'y trouvait renfermée. Gylippe, ne sachant pas lire ces scytales, ouvrit les sachets et en déroba trois cents talents. Mais les éphores ayant reconnu le vol par la lecture des scytales, Gylippe échappa par la fuite à la peine de mort prononcée contre lui. Ce fut pour un motif analogue que le père de Gylippe, Cléarque, s'était autrefois enfui de sa patrie; car, convaincu d'avoir accepté de l'argent offert par Périclès pour détourner les Lacédémoniens d'une invasion dans l'Attique, Cléarque fut condamné à mort; mais il se sauva à Thurium en Italie où il passa le reste de ses jours. C'est par de tels actes que ces deux hommes, d'ailleurs fort capables, ont à jamais déshonoré leur vie.

CVII. Instruits de la destruction de leur armée, les Athéniens renoncèrent à l'empire de la mer, et se mirent à relever leurs murailles, à fortifier leurs ports par des digues, prévoyant ce qui devait arriver, qu'ils auraient un siège à soutenir. Agis et Pausanias, rois des Lacédémoniens, envahirent aussitôt l'Attique avec une nombreuse armée, et vinrent camper sous les murs d'Athènes. Lyandre entra, en même temps, dans le Pirée, avec plus de deux cents trirèmes. Bien qu'atteints de différents revers, les Athéniens cependant ne perdirent pas courage; ils firent facilement défendre leur ville pendant quelque temps. Comme le siège offrait de grands obstacles, les Péloponnésiens résolurent de retirer leurs troupes de l'Attique et de croiser à distance avec leurs navires pour intercepter les convois de vivres. L'exécution de ce plan réduisit les Athéniens à une affreuse disette, car les vivres leur étaient principalement apportés par mer. La famine faisait de jour en jour des progrès; la ville se remplissait de morts, et le reste de la population envoya des parlementaires pour traiter de la paix avec les Lacédémoniens. La paix fut

1. Huit cent vingt-cinq mille francs.

conclue aux conditions suivantes : « Les Athéniens démoli-
ront la longue enceinte¹ et les murs du Pirée ; ils ne pour-
ront entretenir plus de dix vaisseaux longs ; ils évacueront
coutes les villes et recevront des commandants lacédémo-
niens. »

Telle fut l'issue de la guerre du Péloponnèse, la plus
longue que nous connaissions ; elle avait duré vingt-sept
ans.

CVIII. Peu de temps après cette paix mourut Darius,
roi de l'Asie, après un règne de dix-neuf ans. Il eut pour
successeur son fils aîné, Artaxerxès, qui régna quarante-
trois ans. A cette époque florissait le poète Antimachus,
selon le rapport d'Apollodore d'Athènes.

[Revenons à l'histoire de la Sicile]. Au commencement
de l'été, Imilcar, général des Carthaginois, rase la ville
d'Agrigente ; il acheva de détruire les plus beaux orne-
ments des temples, les ouvrages de sculpture et d'autres
chefs-d'œuvre que le feu ne lui paraissait pas avoir encore
assez détériorés. Il envahit ensuite, à la tête de toute son
armée, le territoire des Géléens. Après avoir pris posses-
sion de tout ce territoire ainsi que de celui de Camarine, il
répandit parmi ses troupes l'abondance en toutes sortes de
provisions. De là il se dirigea sur Géla, et vint camper
aux bords du fleuve qui porte le nom de cette ville. Les
Géléens avaient, en dehors de leur ville, une immense
statue d'Apollon, en airain ; le général carthaginois la prit
et l'envoya à Tyr. Les Géléens avaient érigé cette statue
d'après l'ordre d'un oracle. Plus tard les Tyriens, à l'époque
où ils furent assiégés par Alexandre le Macédonien, insultè-
rent cette statue, comme si le dieu qu'elle représentait
combattait dans les rangs de leurs ennemis. Alexandre,
au rapport de Timée, prit la ville de Tyr le même jour de
l'année, et à la même heure où les Carthaginois sacrilèges
avaient enlevé la statue d'Apollon à Géla ; les Grecs offri-
rent à ce dieu des sacrifices, et assignèrent à son culte de

1. Τὰ μακρὰ σκέλη, les longs murs qui réunissaient le Pirée à la
ville.

très-grands revenus, pour lui rendre grâce d'avoir contribué à la prise de la ville. A cause de leur singularité, nous avons cru devoir rapprocher ces deux événements l'un de l'autre, quoiqu'ils soient arrivés à des époques différentes¹.

Les Carthaginois coupèrent les arbres de la campagne, et entourèrent leur camp d'un fossé; car ils s'attendaient à ce que Denys viendrait, avec une nombreuse armée, au secours des assiégés. En raison de ces dangers imminents, les Géléens décrétèrent d'abord de faire transporter leurs enfants et leurs femmes à Syracuse. Mais les femmes s'étaient réfugiées près des autels de la place publique, et suppliaient de partager le sort de leurs maris. C'est ce qui leur fut accordé. Après cela, on divisa les soldats en corps, qui furent détachés dans la campagne. Ces soldats, connaissant bien les localités, tombaient sur les maraudeurs; ils amenaient journellement des prisonniers et tuaient beaucoup d'ennemis. Les habitants se défendirent vaillamment contre l'armée des Carthaginois qui approchaient de la ville jusqu'au pied des murs battus en brèche à coups de béliet. Les pans de murailles tombés pendant le jour, ils les reconstruisaient pendant la nuit, aidés des femmes et des enfants. Tous les jeunes gens en état de porter les armes étaient occupés à combattre, tandis que le reste de la population se livrait avec la plus grande ardeur aux divers travaux de défense. Enfin, les Géléens soutinrent le choc des Carthaginois avec tant d'intrépidité que, bien que leur ville fût sans fortifications et sans alliés, et que leurs murs fussent tombés dans plusieurs endroits, ils ne se laissèrent point abattre par les dangers qui les menaçaient.

CIX. Cependant Denys, tyran de Syracuse, fit venir d'Italie un corps auxiliaire composé de Grecs, qui fut réuni aux troupes fournies par les autres alliés. Il enrôla un très-grand nombre de Syracusains en état de porter les armes, et ajouta, en outre, à son armée, les soldats

1. L'expédition d'Amilcar est de soixante-quinze ans antérieure à la prise de Tyr par Alexandre le Grand.

étrangers qu'il avait à sa solde. Cette armée s'élevait, suivant quelques historiens, à cinquante mille hommes. Mais, si l'on en croit Timée, elle ne se composait que de trente mille fantassins, de mille cavaliers et de cinquante vaisseaux *cataphractes*¹. C'est avec ces forces que Denys marcha au secours de Géla et établit son camp dans le voisinage de la ville, sur les bords de la mer; car il lui importait de ne pas disperser ses forces, mais de diriger d'un même point l'attaque par terre et par mer. Avec ses troupes légères, il harcelait l'ennemi et l'empêchait d'aller fourrager dans la campagne; et, à l'aide de sa cavalerie et de sa flotte, il cherchait à intercepter les convois de vivres envoyés aux Carthaginois par leurs sujets. Vingt jours se passèrent ainsi, sans qu'il arrivât aucun événement remarquable. Denys divisa ensuite son armée en trois corps : le premier, tout composé de Siciliens, reçut l'ordre de s'avancer, en laissant la ville à gauche, contre les retranchements de l'ennemi; le deuxième corps, formé d'alliés, devait se porter jusqu'aux bords de la mer, en laissant la ville à droite; enfin, le troisième corps, comprenant les troupes étrangères, et commandé par Denys lui-même, se dirigea, en traversant la ville, vers l'endroit où les Carthaginois avaient dressé leurs machines de guerre. La cavalerie avait reçu l'ordre, dès qu'elle verrait l'infanterie se mettre en route, de passer le fleuve et de s'avancer dans la plaine; ensuite, de prendre part au combat dès qu'elle verrait cette infanterie avoir l'avantage, et de la recevoir dans ses rangs, si elle recevait quelque échec. Enfin, la flotte devait s'approcher du camp des ennemis pour seconder l'attaque des Italiotes.

CX. Ces ordres étant ponctuellement exécutés, les Carthaginois se mirent en défense en s'opposant au débarquement des troupes; car, du côté du rivage, le camp n'était point du tout fortifié. Les Italiotes, franchissant dans ce moment tout l'espace qui les séparait de la mer, se portèrent sur le camp des Carthaginois qui se trouvaient,

1. Vaisseaux à l'abri des coups d'éperon des bâtiments ennemis.

pour la plupart, occupés du côté de la flotte; ils culbutèrent les avant-postes et pénétrèrent dans le camp. Après ce mouvement, la plus grande partie de l'armée carthaginoise revint sur ses pas, et eut, après un long combat, beaucoup de peine à refouler ceux qui avaient forcé les retranchements. Les Italiotes, accablés par le nombre des Barbares, et ne recevant pas de renfort, se mirent en retraite et furent, en se retirant, acculés aux palissades aiguës qui garnissaient le fossé. En effet, le corps des Siciliens qui s'était mis en marche à travers la plaine, arriva trop tard, et le corps de troupes étrangères à la solde de Denys était embarrassé dans les rues de la ville, ne pouvant marcher aussi vite qu'il l'aurait désiré. Les Géléens firent, il est vrai, une sortie pour seconder le corps des Italiotes, mais ils ne s'avancèrent qu'à une petite distance de la ville, craignant de laisser les murs sans défense; leur secours n'arriva donc pas à temps. Les Ibériens et les Campaniens qui servaient dans l'armée des Carthaginois, attaquèrent vigoureusement les Grecs d'Italie, et en passèrent plus de mille au fil de l'épée. Les soldats de la flotte arrêtaient la poursuite à coups de traits, et le reste des Italiotes parvint heureusement à se réfugier dans la ville. Sur un autre point du champ de bataille, les Siciliens soutinrent le choc des Libyens; ils en tuèrent un grand nombre et poursuivirent les autres jusque dans le camp. Mais, les Ibériens, les Campaniens et les Carthaginois, venant au secours des Libyens, les Siciliens perdirent environ six cents hommes, et se retirèrent dans la ville. Lorsque la cavalerie vit la défaite des siens, elle se retira, à son tour, à Géla, pressée par les ennemis. Denys venait, avec peine, de traverser la ville, lorsqu'il apprit la déroute de l'armée; c'est ce qui l'engagea à rentrer en dedans des murs.

CXI. Après ce revers, il appela ses amis en conseil pour délibérer sur le parti à prendre au sujet de la guerre. Tout le monde étant d'avis que la place n'était pas favorable pour livrer une bataille décisive, en raison des ennemis auxquels on avait affaire, Denys dépêcha vers le soir un

hérald chargé de traiter de l'enlèvement des morts pour le lendemain ; mais à l'heure de la première garde, il fit, pendant la nuit, sortir de la ville toute la population ; lui-même se mit en route vers minuit, en ne laissant en arrière qu'environ deux mille hommes armés à la légère. Ceux-ci eurent ordre d'entretenir, durant toute la nuit, des feux et de faire beaucoup de bruit, afin de faire croire aux Carthaginois que l'ennemi était cantonné dans la ville. A la pointe du jour ils rejoignirent Denys à marche forcée. Dès que les Carthaginois eurent appris le véritable état des choses, ils transportèrent leur camp à Géla et mirent au pillage tout ce qui était resté abandonné dans les maisons. Arrivé à Camarine, Denys obligea aussi les habitants de se réfugier à Syracuse avec leurs enfants et leurs femmes. La terreur ne permettant aucun délai, les uns rassemblaient à la hâte l'argent, l'or et tout ce qu'ils pouvaient aisément emporter ; les autres enlevèrent dans leurs bras leurs parents et leurs jeunes enfants, sans prendre aucun soin de leurs richesses ; d'autres enfin, affaiblis par leur grand âge ou par des maladies, privés de l'appui de leurs familles ou de leurs amis, furent abandonnés, tout le monde s'attendant à voir apparaître les Carthaginois. Le sort de Sélinonte, d'Himère et d'Agrigente épouvantait tous les hommes et leur remettait en quelque sorte sous les yeux la cruauté des Carthaginois. En effet, ceux-ci ne faisaient aucun quartier aux prisonniers ; ces infortunés étaient impitoyablement mis en croix ou soumis à des tortures dont il faut détourner les yeux¹. Ainsi on vit les femmes, les enfants, et tout le reste de la population chassés de ces deux villes², errer dans la campagne. A ce spectacle, les soldats furent irrités contre Denys, en même temps qu'ils étaient touchés du sort de ces malheureux. Des enfants de condition libre, de jeunes filles nu-

1. Le crucifiement était un genre de supplice très-commun chez les Carthaginois. Il était même infligé à des personnages de distinction. Les Romains ne l'infligeaient qu'aux esclaves. Voyez Justin, XVIII, 7 ; Polybe, I, 24.

2. Géla et Camarine.

biles, étaient jetés au hasard sur la grand'route, sans égard pour leur âge et privés des attentions et des soins qu'on aurait eus pour eux dans un autre temps. Le sort des vieillards était également digne de commisération; ils étaient forcés, contre nature, à marcher aussi vite que les adolescents.

CXII. Ces circonstances étaient propres à exciter le ressentiment le plus violent contre Denys, qui passait pour avoir ainsi agi afin de se constituer plus sûrement le tyran des autres villes, en entretenant les habitants dans la crainte des Carthaginois. On commentait la lenteur qu'il avait mise à venir au secours des Géléens; on faisait remarquer qu'aucun soldat de sa troupe mercenaire n'était tombé, et qu'il avait lui-même pris la fuite sans avoir éprouvé d'échec sérieux et sans motif raisonnable; mais ce qui était le plus grave, c'est qu'il ne s'était mis à la poursuite d'aucun des ennemis. Toutes ces circonstances semblaient comme amenées par la providence des dieux pour favoriser le dessein de ceux qui, depuis quelque temps, épiaient un moment propice pour se soulever et secouer le joug de la tyrannie. Les Italiotes abandonnèrent donc Denys et passèrent par l'intérieur du pays pour retourner chez eux. La cavalerie syracusaine tenta d'abord de tuer le tyran pendant la route; mais, le voyant constamment entouré de sa troupe soldée, elle résolut unanimement de hâter le pas vers Syracuse. Elle surprit la garnison établie dans les ports au moment où l'on ignorait encore les événements de Géla, et entra dans la ville sans obstacle. Les cavaliers se dirigèrent sur la maison de Denys et la mirent au pillage. Cette maison était remplie d'argent, d'or et de toutes sortes de richesses. Saisissant ensuite la femme de Denys, les cavaliers la violèrent, afin que cet outrage excitât le ressentiment le plus vif du tyran et devînt par là même un engagement pour les conspirateurs à ne point se désister de leur entreprise. Cependant Denys, soupçonnant en route ce qui devait arriver, choisit dans la cavalerie et l'infanterie les hommes les plus fidèles, se mit à la tête de ce détachement d'élite et se porta en toute

hâte sur Syracuse, persuadé qu'il ne viendrait à bout des cavaliers que par la rapidité de ses mouvements¹. En arrivant ainsi d'une manière imprévue, il espérait déjouer facilement les projets de ses ennemis. C'est ce qui arriva en effet. Les cavaliers syracusains s'imaginaient que Denys n'oserait ni revenir ni rester dans l'armée; et croyant avoir atteint leur but, ils disaient hautement que Denys, en quittant Géla, avait feint de fuir les Carthaginois, mais que maintenant c'étaient les Syracusains qu'il fuyait réellement.

CXIII. Après une marche forcée de près de quatre cents stades², Denys arriva, vers minuit, à la tête de cent cavaliers et de six cents fantassins, devant la porte d'Achradine. La trouvant fermée, il fit apporter des roseaux qui croissent dans les marais et que les Syracusains emploient d'ordinaire pour lier la chaux³; il les fit entasser et y mit le feu. Pendant que les portes brûlaient, l'autre partie de la troupe qui était en retard vint le rejoindre. Après que les portes furent entièrement consumées par le feu, Denys entra dans la ville, et, accompagné de ses troupes, il traversa l'Achradine. Les plus puissants des cavaliers syracusains, informés de ce qui se passait, accoururent sans attendre le secours du peuple, et, quoiqu'en très-petit nombre, se rassemblèrent sur la place publique; mais enveloppés par les troupes soldées de Denys, ils furent tous massacrés.

Denys, traversant la ville, tua tous ceux qui accouraient en désordre pour s'opposer à sa marche; pénétrant ensuite dans les maisons des partisans contraires à la tyrannie, il mit les uns à mort et chassa les autres de la ville. Le reste des cavaliers syracusains, expulsé de la ville, alla s'emparer d'un lieu qu'on nomme aujourd'hui l'*Etna*⁴. A la

1. J'adopte ici la conjecture de Wesseling, et je lis *σπεύσαι*, au lieu de *πειθοῖ*, qui se trouve dans le texte.

2. Plus de sept myriamètres.

3. Cette espèce de mortier était employée dans les constructions des murs et des toits des maisons. Voyez Vitruve. VII, 3.

4. Le texte porte *Achradine*, *Ἀχραδινήν*. C'est une erreur, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant les chapitres VII et LVIII.

pointe du jour, le gros des troupes soldées et l'armée des Siciliens firent leur entrée dans Syracuse. Quant aux Géléens et aux Camarinéens, mal disposés pour Denys, ils furent envoyés chez les Léontins.

CXIV. Forcé par les événements, Imilcar envoya à Syracuse un héraut pour faire aux vaincus des propositions de paix. Denys accepta avec joie, et la paix fut conclue aux conditions suivantes : « Les Carthaginois, indépendamment de leurs anciennes colonies, auront sous leur domination les Sicanien, les Sélinontins, les Agrigentins et les Himériens. Les Géléens et les Camarinéens habiteront dans des villes non fortifiées, et payeront tribut aux Carthaginois. Les Léontins, les Messiniens et tous les Sicules se gouverneront par leurs propres lois. Les Syracusains demeureront soumis à Denys. Enfin, on rendra réciproquement les prisonniers de guerre et les navires capturés. » Après la ratification de ce traité, les Carthaginois mirent à la voile pour retourner en Libye, ayant perdu plus de la moitié de leur armée par suite de maladies. Arrivés en Libye, ils continuèrent, ainsi que leurs alliés, à être décimés par la peste ¹ qui y faisait de non moins grands ravages.

Après être parvenus, dans notre narration, à la fin de la guerre du Péloponnèse livrée en Grèce, et de la guerre en Sicile, la première que les Carthaginois eussent soutenue contre Denys, et après avoir ainsi exécuté notre plan, nous croyons devoir remettre au livre suivant le récit des événements ultérieurs.

1. Probablement le typhus, maladie que l'on confondait avec la peste.

